

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



LVCIENT

DE LA
TRADUCTION
DE N. PERROT
SR D'ABLANCOVRT.

DIVISE EN DEUX PARTIES.



A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', au Palais, en la
Gallerie des Merciers, à la Palme.

M. DC. LIV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.





A MONSIEUR
CONRART
 CONSEILLER
 ET SECRETAIRE DV ROY.



MONSIEUR,

*Comme les choses retournent à leur prin-
 cipe, & finissent ordinairement par où elles*

à ij

E P I S T R E.

ont commencé, il estoit juste de consacrer la fin de mes Traductions, à celui qui en auoit eu les prémices; & Minucius Félix ayant donné naissance à nostre amitié, Lucien en deuoit faire comme l'accomplissement. D'ailleurs, il falloit mettre au frontispice de cet Ouvrage, un nom qui bannist toute la mauuaise opinion, que l'on en pourroit auoir; & que le libertinage de cet Auteur, fust effacé par la vertu de Monsieur Corart. Ajoutez à cela, que ce Livre ne pouuoit honnestement paroistre en public sous d'autres auspices que de celui, de qui les soins ont tant contribué à sa production, & de qui les bons amis sont maintenant qu'il se montre au jour en un estat plus parfait. Ce n'est donc pas tant icy un present, qu'un acte de reconnoissance; encore est-ce une reconnoissance interessée, puisqu'elle mendie la protection de celui qu'elle reconnoist pour son bien-faiteur. Et veritablement, MONSIEUR, puisque c'est vous principalement qui m'avez fait entreprendre cette Version, vous deuez auoir part au blâme ou à la louange qui en pourra reuenir; outre qu'elle trouuera assez de monstres à combattre à sa naissance, pour chercher

E P I S T R E.

un Protecteur. Mais afin que vous ne me puissiez reprocher de vous auoir engagé temerairement dans une querelle dont vous-vous fussiez fort bien passé, ie vous veux donner des armes pour vous défendre, & pour nous mettre tous deux à couuert de la Calomnie.

Tout ce qu'on peut dire contre moy, se peut raporter à deux Chefs, au Dessen & à la Conduite. Car les uns diront qu'il ne falloit pas traduire cet Auteur; les autres, qu'il le falloit traduire autrement. Je veux donc répondre à ces deux objections, après auoir dit quelque chose de LVCIE N, qui seruira à ma justification, & fera mieux voir les raisons que j'ay eues de le traduire.

LVCIE N estoit de Samosate capitale de la Comagène, & d'une naissance fort mediocre; Car son pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, resolut de luy faire aprendre un métier; mais les commencemens ne luy en ayant pas esté fauorables, il se jetta dans les Lettres, sur un songe qui est raporté au commencement de cet Ouurage. Il dit luy-mesme qu'il embrassa la profession d' Auocat; &

*Prouince
de Syrie.*

E P I S T R E.

qu'ayant en horreur les criailleries, & les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philosophie, comme à un azyle. Il paroist par ses Ecrits, que c'estoit un Rhéteur, qui faisoit profession d'Eloquence, & composoit des Déclamations & des Harangues sur diuers sujets, & mesme des Plaidoyers; quoy qu'il ne nous en reste point de sa façon. Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il passa en Ionie & en Grèce, puis en Gaule & en Italie, & reuint en son païs par la Macédoine. Mais on voit bien qu'il a vécu une partie du temps à Athènes, aussi en a-t-il pris les vices & les vertus. A la fin il se retira des exercices dont j'ay parlé, pour s'adonner à la Philosophie; c'est pourquoy il se plaint en quelque endroit, de ce qu'on l'y veut rembarquer en sa vieillesse. Il a vécu quatre-vingts dix ans; depuis le regne de Trajan, & au dessus, jusques par delà Marc-Aurèle, sous qui il fut en grande estime, & denint Intendant de l'Empereur en Egypte. Suidas veut qu'il ait esté déchiré par les chiens; mais c'est apparemment une calomnie, pour se venger de ce qu'il n'a pas épargné dans ses railleries les premiers

E P I S T R E.

premiers Chrétiens, non plus que les autres: Toutefois, ce qu'il en dit, se peut rapporter, à mon avis, à leur charité & à leur simplicité, qui est plustost une louange qu'une injure, joint qu'on ne doit pas attendre d'un Payen, l'éloge du Christianisme. Quelques-uns ont cru qu'il auoit esté Chrétien; mais cela ne paroist point dans ses Ecrits: Il est vray qu'il sçait beaucoup de nos mystères pour un Etranger; quoy que le voisinage de la Judée & le commerce des Chrétiens, joint à sa curiosité naturelle, luy ayent pû aquerir toute cette connoissance. D'autres le veulent faire passer pour un parangon de sagesse & de doctrine; Mais outre l'amour des Garçons, où il a esté sujet, & le peu de sentiment qu'il a eu de la Divinité, il ne luy est pas pardonnable d'auoir déchiré la réputation des plus grans Hommes, sur le rapport de la Renommée, ou plustost sur celui de leurs ennemis. Car encore qu'on le puisse excuser, en disant que ce n'est pas à eux qu'il en veut, mais à ceux qui abusent de leur nom, pour courir leurs vices; on voit bien qu'il ne laisse échaper aucune occasion d'en mesdire; & qu'il leur donne toujours

Bourdelot en sa Préface.

E P I S T R E.

quelque coup de dent en passant. Du reste, la façon dont il traite les matières les plus importantes, fait assez voir qu'il n'estoit pas fort profond dans la Philosophie, & qu'il n'en auoit appris que ce qui seruoit à sa profession de Rhéteur, qui estoit de parler pour & contre, sur toute sorte de sujets. Mais on ne peut nier, que ce ne soit un des plus beaux Esprits de son siècle, qui a par tout de la mignardise & de l'agrément, avec une humeur gaye & enjouée, & cette vrbanité Attique, que nous apellerions en nostre Langue une raillerie fine & délicate, sans parler de la netteté & de la pureté de son stile, jointes à son élégance & à sa politesse. Je le trouue seulement un peu grossier, dans les choses de l'Amour, soit que cela se doive imputer au genie de son temps, ou au sien; mais lors qu'il en veut parler, il sort des bornes de l'honnesteté, & tombe incontinent dans le sale; ce qui est plustost la marque d'un esprit de sbauché que galant. Il a cela aussi des Déclamateurs, qu'il veut tout dire, & qu'il ne finit pas toujours où il faut; qui est un vice qui vient de trop d'esprit & de sçauoir. Mais

E P I S T R E.

c'est une grande preuve du merite & de l'excellence de ses Ouvrages, qu'ils se soient conseruez jusqu'à nous, veu le peu d'affection qu'on auoit pour leur Auteur, & le naufrage de tant d'autres pieces de l'Antiquité, qui se sont perduës soit par mal-heur ou par negligence; Et il faut bien que les Chretiens aient trouué qu'ils pouuoient beaucoup plus profiter que nuire. Aussi jamais homme n'a mieux découuert la vanité & l'imposture des faux Dieux, ni l'orgueil & l'ignorance des Philosophes, avec la foiblesse & l'inconstance des choses humaines; & ie doute qu'il y ait de meilleurs Liures pour ce regard. Car il s'insinuë doucement dans les esprits par la raillerie; & sa Morale est d'autant plus utile, qu'elle est agreable. D'ailleurs, on peut apprendre icy mille choses tres-curieuses; & c'est comme un bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Je laisse à part, que les Fables y sont traittées d'une façon ingenieuse, qui est tres-propre à les faire retenir, & ne contribué pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc pas trouuer étrange que ie l'aye traduit, à l'exemple de

E P I S T R E.

plusieurs Personnes doctes qui ont fait des Versions Latines, les uns d'un Dialogue, les autres d'un autre; & ie suis d'autant moins blâmable, que j'ay retranché ce qu'il y auoit de plus sale, & adoucy en quelques endroits, ce qui estoit trop libre; par où j'entre en la justification de ma conduite, puisque voilà mon dessein assez bien justifié par tant d'avantages qui peuuent reuenir au public, de la lecture de cet Auteur. Je diray seulement que ie luy ay laissé ses opinions toutes entieres, parce qu'autrement ce ne seroit pas une Traduction; mais ie répons dans l'Argument ou dans les Remarques, à ce qu'il y a de plus fort, afin que cela ne puisse nuire.

Comme la pluspart des choses qui sont icy, ne sont que des gentilleses & des railleries, qui sont diuerses dans toutes les Langues, on n'en pouuoit faire de Traduction reguliere. Il y a mesme des Pièces qui n'ont pu se traduire du tout, comme celle du Iugement des voyelles, & deux ou trois autres semblables, qui consistent dans la propriété des termes Grecs, & qui ne seroient pas entendues hors delà. Toutes les comparaisons tirées de l'A-

E P I S T R E.

*mour , parlent de celuy des Garçons , qui n'estoit pas étrange aux mœurs de la Grèce, & feroit horreur aux nostres. L'Auteur allé-
gue à tous propos des vers d'Homère , qui se-
roient maintenant des pédanteries , sans par-
ler de vieilles Fables trop rebatuës , de Pro-
verbes , d'Exemples & de Comparaisons sur-
années , qui feroient à present un effet tout
contraire à son dessein ; car il s'agit icy de ga-
lanterie , & non pas d'rudition. Il a donc
salu changer tout cela , pour faire quelque
chose d'agréable ; autrement , ce ne seroit pas
Lucien ; & ce qui plaist en sa Langue , ne se-
roit pas suportable en la nostre. D'ailleurs ,
comme dans les beaux visages il y a toujours
quelque chose qu'on voudroit qui n'y fust pas ;
aussi dans les meilleurs Auteurs , il y a des
endroits qu'il faut retoucher ou éclaircir , par-
ticulierement quand les choses ne sont faites
que pour le plaisir ; car alors on ne peut sou-
frir le moindre defect ; & pour peu qu'on
manque de delicatesse , au lieu de divertir on
ennuye. Je ne m'attache donc pas toujours
aux paroles ni aux pensées de cet Auteur ; &
demeurant dans son but , j'agence les choses à*

E P I S T R E.

nostre air & à nostre façon. Les diuers temps veulent non-seulement des paroles, mais des pensées différentes ; & les Ambassadeurs ont coutume de s'habiller à la mode du país où on les enuoye, de peur d'estre ridicules à ceux à qui ils tâchent de plaire. Cependant, cela n'est pas proprement de la Traduction ; mais cela vaut mieux que la Traduction ; & les Anciens ne traduisoient point autrement. C'est ainsi que Térence en a usé, dans les Comédies qu'il a prises de Ménandre, quoy qu'Aulugelle ne laisse pas de les nommer des Traductions ; mais il n'importe du nom, pourueu que nous ayons la chose. Cicéron en a fait autant dans ses Offices, qui ne sont presque qu'une Version de Panétius ; Et dans celles qu'il auoit faites des Oraisons de Demosthène & d'Esquinés, il dit qu'il a trauaillé non pas en Interprète, mais en Orateur ; qui est la mesme chose que i'ay à dire des Dialogues de Lucien ; quoy que ie ne me sois pas donné une égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que i'ay traduits de mot à mot, pour le moins autant qu'on le peut faire dans une Traduction élégante ; Il y en a aussi où

Sumptas
ac verfas
de Græcis,
lib 2. c. 23.

pro coro-
na.

E P I S T R E.

j'ay considéré plustost ce qu'il falloit dire, ou ce que ie pouuois dire, que ce qu'il auoit dit, à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris d'Homère & de Theocrite. Mais ie me suis resserré presque par tout, sans descendre dans le particulier, qui n'est plus de ce temps-cy. Je sçay bien pourtant que cela ne plaira pas à tout le monde, & principalement à ceux qui sont idolâtres de toutes les paroles & de toutes les pensées des Anciens, & qui ne croient pas qu'un Ouurage soit bon, dont l'Auteur est encore en vie. Car ces sortes de gens-là crieront comme ils faisoient du temps de Térence,

Partim reliquit, alia expressit, &c. Quod Græcum quidē mirè quam suaue est, verti autem neque potuit neque debuit. Aulu-gell. lib 9. cap. 9.

*Contaminari non decêre Fabulas;
Qu'il ne faut point corrompre son Auteur,
ni rien alterer de son sujet; mais ie leur ré-
pondray avec luy,*

*Faciunt næ intelligendo, vt nihil intelligant
Qui cum hunc accusant, Næuium, Plautum,
Ennium*

Accusant, quos hic noster authores habet.

Quorum æmulari exoptat negligentiam

Potius, quàm istorum obscuram diligentiam.

Que cet obscuram diligentiam dit bien le de-

Ilz perdent: La raison à force de raisonner. Car en l'accusant, ils accusent les anciens, qu'il a pour gar- rants; & dont il aime mieux imi- ter la negli- gence, que l'obscuri- tude des autres.

E P I S T R E.

faut de ces Traductions scrupuleuses , dont il faut lire l'Original pour entendre la Version!

Voilà, MONSIEUR, ce que j'avois à dire pour ma défense. Je laisse à vostre courage & à vostre adresse, sans parler de vostre zèle & de vostre affection, d'employer ces armes qui sont plus fortes que luisantes; si ce n'est assez de vostre nom pour écarter les ennemis, & les empêcher de se déclarer. Quoy qu'il en arrive, j'en attribueray tout le succès à la gloire de mon défenseur, & demeureray toute ma vie,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble &
tres-obéissant seruiteur,
PERROT D'ABLANCOVRT.

T A B L E

DES TRAITÉZ OV DIALOGVES

DE LA I. PARTIE DE LVCIEEN.

L E Songe de Lucien,	Page 1
Contre vn qui l'auoit apellé Promethée,	p. 8
Dialogue de Lycinus &c. ou pluſtoſt Nigrinus,	
ou les mœurs d'un Philoſophe,	p. 12
Timon, ou le Miſanthrope,	p. 28
<i>Le ſuplément du jugement des voyelles, eſt à la fin du ſecond volume.</i>	
L'Alcyon, ou la Metamorphoſe,	p. 52
Promethée, ou le Caucaſe,	p. 55

DIALOGVES DES DIEUX.	
Dialogue de Promethée & de Iupiter,	<i>ibid.</i>
Dialogue de Iupiter & de Cupidon,	p. 67
Dialogue de Mercure & de Iupiter,	p. 69
Dialogue de Iupiter & de Ganymède,	<i>ibid.</i>
Dialogue de Iunon & de Iupiter,	p. 73
Autre,	p. 75
Dialogue de Vulcan & d'Apollon,	p. 78
Dialogue de Vulcan & de Iupiter,	p. 80
Dialogue de Neptune & de Mercure,	p. 82
Dialogue de Mercure & du Soleil,	p. 84
Dialogue de Vénus & de la Lune,	p. 85
Dialogue de Vénus & de Cupidon,	p. 86
Dialog. d'Hereule, d'Eſculape, & de Iupiter,	p. 88
Dialogue de Mercure & d'Apollon,	p. 89

T A B L E

Dialogue d'Apollon & de Mercure,	p. 90
Dialogue de Junon & de Latone,	p. 92
Dialogue d'Apollon & de Mercure,	p. 94
Dialogue de Junon & de Jupiter,	p. 95
Dialogue de Vénus & de Cupidon,	p. 97
Le jugement de Pâris,	p. 98
Dialogue de Mars & de Mercure,	p. 108
Dialogue de Pan & de Mercure,	p. 109
Dialogue d'Apollon & de Baccus,	p. 111
Dialogue de Mercure & de sa Mere,	p. 112
Dialogue de Jupiter & du Soleil,	p. 114
Dialogue d'Apollon & de Mercure,	p. 115

DIALOGUES DES DIEUX MARINS. p. 117

Dialogue de Doris & de Galatée,	<i>ibid.</i>
Dialogue de Neptune & de Polyphème,	p. 119
Dialogue de Neptune & d'Alphée,	p. 121
Dialogue de Protée & de Ménélaüs,	p. 122
Dialogue de Panope & de Galéné,	p. 125
Dial. de Nept. d'un Triton & d'Amymone,	p. 125
Dialogue de Zéphyre & de Notus,	p. 126
Dialogue de Neptune & des Dauphins,	p. 127
Dialogue de Neptune & d'Amphitrite,	p. 129
Dialogue d'Iris & de Neptune,	p. 130
Dialogue du fleuve Xanthe & de la Mer,	p. 131
Dialogue de Doris & de Thétis,	p. 132
Dialogue du fleuve Enipée & de Neptune,	p. 133
Dialogue d'un Triton & des Néréides,	p. 134
Dialogue de Notus & de Zéphyre,	p. 136

DES TRAITEZ OV DIALOGVES.

DIALOGVES DES MORTS.	p.138
Dialogue de Diogène & de Pollux,	<i>ibid.</i>
Dialogue de Crésus, &c.	p.141
Dialogue de Ménipe & de Trophonius,	p.143
Dialogue de Mercure & de Caron,	p.144
Dialogue de Pluton & de Mercure,	p.146
Dialogue de Terpsion & de Pluton,	p.147
Dialog. de Xénophante & de Callidémides,	p.150
Dialogue de Cnémon & de Damnipe,	p.151
Dialogue de Simyle & de Polystrate,	p.152
Dialogue de Caron & de Mercure,	p.154
Dialogue de Cratés & de Diogène,	p.160
Dialogue d'Alexandre & d'Annibal,	p.162
Dialogue de Diogène & d'Alexandre,	p.167
Dialogue d'Alexandre & de Philipe,	p.169
Dialogue d'Achile & d'Antiloque,	p.172
Dialogue d'Hercule & de Diogène,	p.173
Dialogue de Ménipe & de Tantale,	p.176
Dialogue de Ménipe & de Mercure,	p.177
Dialogue d'Eaque, de Protésilas, &c.	p.179
Dialogue de Ménipe & d'Eaque,	p.180
Dialogue de Ménipe & de Cerbère,	p.184
Dial. de Caron, de Ménipe, & de Mercure,	p.185
Dialogue de Mausole & de Diogène,	p.190
Dialog. de Thersite, de Nirée, & de Ménipe,	p.191
Dialogue de Ménipe & de Chiron,	p.193
Dial. de Diogène, d'Antisthène & de Cratés,	p.194
Dialogue de Ménipe & de Tirésias,	p.198
Dialogue d'Ajax & d'Agamemnon,	p.200

TABLE DES TRAITÉZ OV DIALOG.

Dialogue de Minos & de Solstrate, p. 201

La Nécromancie,	p. 203
Caron, ou le Contemplateur,	p. 220
Des Sacrifices,	p. 240
Les Sectes des Philosophes à l'encan,	p. 248
Le Pêcheur, ou la Vengeance,	p. 271
Le Tyran, ou le passage de la Barque,	p. 298
De ceux qui entrent au service des Grans,	p. 317
Défense du discours précédent,	p. 344
Hermotime, ou des Sectes,	p. 351
Hérodote, ou Aëtion,	p. 389
Zeuxis, ou Antiocus,	p. 393
Harmonide,	p. 397
Le Scythe, ou l'Etranger,	p. 399
Comment il faut écrire l'Histoire,	p. 406
L'Histoire veritable, liure premier,	p. 433
L'Histoire veritable, liure second,	p. 460

Le supplément est à la fin du second volume.

Le meurtrier du Tyran, Déclamation,	p. 483
Le fils desherité, Déclamation,	p. 495
Phalaris, Déclamation,	p. 512
Suite du discours précédent,	p. 519
Alexandre, ou le faux Prophète,	p. 522
De la Dance,	p. 550
L'Eunuque, ou Pamphile,	p. 578
De l'Astrologie judiciaire,	p. 584
Démonax,	p. 591
De l'amour des Garçons, selon la doctrine de Platon, p. 605	LVC IEN



LVCIE N.

DE LA TRADVCTION DE N. PERROT S^r. D'ABLANCOVRT.

LE SONGE DE LVCIE N.

*Ce discours est fait par l'Autheur dans une Assemblée,
quoy que cela ne paroisse pas d'abord; & contient
comme une Idée de sa vie.*



'A VO I s atteint l'âge de quinze ans,
& n'allois plus à l'école, lors que
mon pere delibera avec ses Amis, ce
qu'il deuoit faire de moy. Plusieurs
n'aprouuoient pas qu'on me iettast
dans les Lettres, à cause que pour y reüssir il
faut beaucoup de temps & de dépense, pour

A

LE SONGE

ne rien dire de la fortune, sans laquelle on ne sçauroit rien faire, quelque habile homme que l'on soit. Ils considéroient que ie n'estois pas riche, & qu'en apprenant quelque mestier il me fourniroit en moins de rien de quoy viure, sans estre à charge à mon pere ni à ma famille. Cette opinion fut donc suiuite, & il ne resta plus que d'en trouuer vn qui fust honneste & vtile tout-ensemble, & qui me donnast bien-tost de quoy subsister. Après en auoir proposé plusieurs qui furent diuersement condamnés ou approuvés selon l'humeur ou la capacité de chacun, mon pere iettant l'œil sur mon oncle qui estoit excellent Sculpteur; Que ne luy apprenstu, dit-il, le tien, où il a déjà quelque inclination? ce qu'il iugeoit à me voir faire de petits ouurages de cire, où ie ne réussissois pas mal, quoy que cela fust cause assez souuent de me faire donner le fouët. L'estois bien-aise de l'apprendre, parce qu'il me sembloit que ce n'estoit pas tant vn Art, qu'un honneste diuertissement, qui me rendroit illustre parmy mes Camarades, lors que ie leur ferois present de quelque petite image des Dieux, ou d'autre chose de ma façon. Cela fut donc résolu avec quelque esperance de succès, & mon oncle me mena de ce pas chez luy, & me donnant vn ciseau: Trace légèrement, dit-il, quelque figure sur cette pierre, pour voir

comme tu t'y prendras : *Car c'est à demy fait que de bien commencer*, comme dit le Poëte. Mais i'allay appuyer si lourdement le ciseau sur cette pierre qui estoit assez delicate, qu'elle se rompit : ce qui le mit si fort en colere , qu'il ne put s'empeſcher de mē donner quelques coups de fouët ; Tellement que mon apprentissage commença par les larmes. Le cours au logis tout pleurant, & criant qu'il l'auoit fait par enuie , de peur que iē ne le surpassasse vn iour en son Art. Ma mere encorē plus irritée, se met à luy dire des injures ; cependant, le soir venu ie me couche , & ne fis que resuer toute la nuict, & me toutner de tous costez. Il n'y a rien iusqu'icy, Messieurs, qui soit digne de vostre attention, aussi n'est-ce pas pour cela que iel'ay allegué ; mais pour vous faire part d'un songe que i'eus en suite , si clair qu'il pourroit passer pour vne verité, de sorte que l'image m'en demeure encore empreinte dans la memoire. Il me sembla de voir deux Dames, l'une grossiere & mal-peignée, qui auoit les mains crasseuses, les bras retrouſſez, le visage tout couuert de sueur & de poussiere : Enfin, telle qu'estoit mon oncle , lors qu'il trauailloit à son Art. L'autre, d'une façon honneste & plus delicate, avec vn visage doux & riant. Après m'auoir tirailé de part & d'autre, pour m'attirer chacune à leur party ; à la fin elles remirent à mon

choix la décision de leur différent, & la première commença ainsi. Mon fils, ie suis la Sculpture que tu viens d'embrasser, & qui t'est connue dès ton enfance, car ton ayeul maternel & tes deux oncles s'y sont rendus celebres : Et si tu me veux suivre, sans t'arrester aux cajoleries de mariuale, ie te rendray illustre ; non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Car outre que tu deviendras robuste & vigoureux comme moy, tu remporteras vne estime qui ne sera point sujette à l'enuie, ni cause vn iour de ta perte, comme les charmes de celle qui te veut suborner. Du reste, que mon habit ne te fasse point de honte ; c'est celuy de Phidias & de Polyclète, & de ces autres grans Sculpteurs, qui se sont fait adorer dans leurs Ouurages, & qu'on reuere encore avec les Dieux qu'ils ont faits. Combien penses-tu qu'en suivant leurs traces tu acqueriras de gloire & de louange, & de quelle ioye tu combleras ton pere & ta famille ? Voila à peu près ce que me dit cette Dame, mais grossierement, comme parlent les Artisans, quoy qu'avec beaucoup de vigueur ; après quoy l'autre parla ainsi. Ie suis l'Eloquence qui ne t'est pas inconnue, encore que tu ne sois pas en estat de la posséder. La Sculpture t'a dit les auantages que tu aurois avec elle ; mais si tu l'écoutes tu ne seras iamais qu'un vil Artisan, exposé au

mépris & aux injures de tout le monde, & contraint de faire la cour aux Grans pour te maintenir, sans pouuoir iamais obliger ni desobliger personne; en vn mot esclau de ceux sur qui ie te feray dominer. Quand tu deuiendrois des plus excellens en ton Art, on se contentera de t'admirer sans enuier ta condition; Mais si tu me veux suiure, ie t'apprendray tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'Vniuers, & d'illustre dans toute l'Antiquité. I'orneray ton ame de vertu & de sçauoir, & par la connoissance du passé ie te donneray celle de l'auenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as, ie t'en bailleray vn magnifique, comme celuy que tu me vois; & de pauvre & inconnu, te rendray illustre & opulent, digne des plus grans emplois, & en estat d'y paruenir. S'il te prend enuie de voyager dans les pais estrangers, i'y feray marcher ta renommée deuant toy; On te viendra consulter comme vn Oracle, & si tost que tu auras ouuert la bouche, chacun sera attentif à ouïr tes sentimens pour les suiure. Enfin, tu seras adoré & respecté de tout le monde, & toutes tes paroles & tes actions seruiron t d'exemple & de regle à la posterité. Ie te donneray mesme l'immortalité tant vantée, & te feray viure à iamais dans la memoire des hommes. Considere ce qu'estoit Demosthene, & ce qu'il est deuenu

par mon moyen; Qu'Eschines de pauvre garçon a esté recherché & considéré par Philippe. Socrate mesme qui auoit suiuy du commencement ma rivale, ne m'eut pas plustost connuë qu'il l'abandonna pour moy. Tu sçais que ie luy ay acquis vne estime, qui durera autant que les Siecles. Quitteras-tu tant d'honneur, de richesses & de credit, pour suiure vne pauvre inconnuë, qui est contraincte de travailler de ses mains pour viure, & de songer plustost à polir vn marbre que soy-mesme? Elle n'eut pas plustost dit cela, que touché de ses promesses, & n'ayant pas encore oublié les coups que i'auois receus, ie courus l'embrasser, sans attendre qu'elle eust acheuë sa harangue; dequoy l'autre irritée, fut transformée en statue par la rage & le dépit; comme il arriue assez d'autres merueilles en songe. Alors l'Eloquence pour me récompenser de mon choix, me fit monter auec elle sur son Char; & touchant ses cheüaux aistez, me promena d'Orient en Occident, me faisant répandre par tout le ne sçay quoy de celeste & de diuin, qui faisoit regarder les hommes en haut avec étonnement, & me combler de benedictions & de louanges. Elle me ramena en suite dans mon pais couronné d'honneur & de gloire; & me rendant à mon pere, qui m'attendoit avec grande impatience; Tien, luy dit-

*Cela montre
les voyages
de l'Auteur,
qui de la Syrie,
vint en
Grèce, & de
là en Italie
& en Gaule.*

elle, ton fils, & voy de quelle felicité tu l'eusses
priué sans moy. Voila la fin de mon songe.
Mais il me semble que i'entens dire à quelqu'un,
qu'il est bien long, & qu'il falloit que ce fust
vne de ces nuits d'Hyuer, ou cette nuit fabu-
leuse qui donna la naissance à Hercule. Vn
autre ajoütera, peut-estre, que ie me fusse bien
passé de vous entretenir d'un Songe, & que c'est
abuser de vostre audience, & de l'honneur que
vous me faites de m'entendre si fauorablement.
Mais, Messieurs, Xenophon ne fit point de dif-
ficulté de conter le sien en pleine Assemblée,
lors qu'environné d'ennemis & priué de tout
secours, il n'attendoit que la mort ou la capti-
uité. D'ailleurs, mon dessein n'est pas de vous
entretenir de Fables, mais de porter la jeunesse
à l'amour de la Vertu, par ces exemples, & l'en-
courager à surmonter les difficultez qui se ren-
contrent dans cette carrière. Quo- perfonne
donc ne s'excuse sur sa pauureté, s'il a le cœur
grand & genereux, & pour redoubler son cou-
rage, qu'il iette les yeux sur moy, & voye ce que
j'estois, quand ie suis parry, & en quel estat ie
suis reuenü; Tel, que ie ne le cède point à la
gloire de ces anciens Sculpteurs, pour ne rien
dire dauantage.

8 CONTRE VN QVI L'AVOIT

CONTRE VN QVI L'AVOIT appellé Promethée.

C'est comme une Apologie de sa façon d'écrire.

SI tu m'appelles Promethée, pour me reprocher que mes ouurages ne sont que de terre, ie tombe d'accord que tu as raison, & qu'ils sont mesme d'une terre plus grossiere & moins pure que la sienne. Mais si tu veux dire que ie suis ingénieux comme luy, i'ay peur que ce ne soit une raillerie. Car les productions de mon esprit n'ont garde d'arriuer à la perfection du sien; & c'est beaucoup qu'elles ne soient pas tout à fait terrestres, & si tu veux, dignes du Caucaise. C'est vous autres, Grans Orateurs, qui estes en ce point des Promethées; Vous qui animez vos Ouurages de ce feu celeste & diuin qu'il déroba dans le Ciel. S'il y a quelque difference, c'est que les vostres sont d'or, & vous rapportent grand profit, & que les siens n'estoient que de bouë. Pour les miens, ce sont des statuës de plâtre qu'on fait en vn iour de réjouissance, pour donner du plaisir au peuple, & non pas pour durer eternellement. Peut-estre aussi, que tu m'as appellé Promethée au sens que ce Poëte Comique a dit, Que Cleon estoit vn Promethée, mais

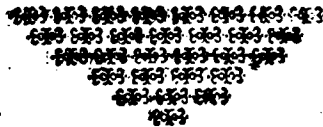
APPELLE' PROMETHE'E. 9

mais que ce n'estoit qu'après coup, pour dire,
 Qu'il manquoit de préuoyance, & ne s'auisoit
 de ses fautes qu'après les auoir faites, quoy qu'il
 luy ressembloit du reste. Que si c'est comme les
 Atheniens appellent tous les Potiers de terre
 des Prométhées, ie trouue la raillerie délicate,
 & digne de ton païs, parce que mes ouurages
 sont fragiles comme les leurs. Mais quelqu vn
 dira, peut-estre pour me flater, que c'est à cause
 que mon inuention est nouuelle, & que ie n'ay
 point eu de modelle, non plus que luy, sur lequel
 ie me pusse former. Mais outre que Minerue
 n'a point animé mes ouurages comme le sien,
 ce n'est pas assez pour moy qu'on en louë la
 nouveauté, si ie n'ay ajoûté les autres graces à
 celles de l'inuention. Car sans cela, ie les aban-
 donne de bon cœur, & permets qu'on les mette
 en pieces: & si i'estois d'autre sentiment, ie me-
 riterois d'estre déchiré comme Prométhée, mais
 par vne douzaine de Vautours au lieu d'un, pour
 ne pas sçauoir qu'une chose qui ne vaut rien,
 est d'autant plus blâmable qu'elle est plus nou-
 uelle. Car il ne faut pas quitter le grand chemin
 pour s'égarer, ni abandonner les Anciens, pour
 ne rien faire qui vaille. On dit à ce propos,
 que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir vn iour
 deux merueilles dans le theatre d'Alexandrie,
 vn Chameau tout noir, & vn Homme moitié

*Les Athe-
niens estoient
grans rail-
leurs.*

noir & moitié blanc. Mais au lieu de l'admiration & de la louange qu'il en attendoit, ce spectacle fit rire les vns, & épouuanta les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens ne faisoient pas tant d'estat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne produisit plus ces deux Monstres; de sorte que l'un mourut faute de soin, & il donna l'autre pour récompense, à vn joueur de flûte qui auoit bien joué deuant luy. Je crains de mesme que mes caprices n'étonnent les vns, & ne fassent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Comedie dont ils sont composez, ne suffit pas pour les rendre aimables, si ces deux choses ne sont bien mësées ensemble, parce que l'vnion de deux contraires est plustost vn monstre qu'un miracle; & personne n'admira iamais les Centaures pour leur beauté, mais pour leur extravagance. Ce n'est pas que de deux choses excellentes, on n'en puisse faire vne troisieme qui le soit encore plus, mais ie ne voudrois pas assurer de l'auoir fait; & ie crains plustost d'auoir corrompu deux bonnes choses par leur mélange. Car le Dialogue ayme à s'entretenir en particulier de discours graues & serieux, & la Comedie à boufonner sur vn theatre; si bien qu'il semble que l'vnion n'en puisse estre que monstrueuse. Ajoûtez à cela, Que la Comedie se

raille quelquefois du Dialogue & de ses vaines spéculations, dépeignant tantost les Philosophes marchant sur les nuës, tantost occupez à mesurer le saut d'une puce, pour se moquer de la hauteur de leurs contemplations, & de leurs recherches sortes & curieuses. Cependant, i'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier ces deux mortels ennemis; & ie laisse aux autres à iuger si i'y ay bien reüssi, & si ie n'ay point tout gâté, comme Prométhée, en confondant les deux sexes; ou trompé, comme luy, les conuiez, en ne leur seruant que des os couuers de graisse. Car pour ce qui concerne le larcin, ie ne crains pas qu'on m'en accuse? Où aurois-je dérobé ces chimères & ces hippogryphes, qui n'ont aucun estre que dans mon imagination, & que chacun peut former à sa fantaisie sans auoir besoin de les contrefaire? Mais quelques extrauagans qu'ils soient, i'y suis trop engagé pour m'en dédire; outre que ce n'est pas à Prométhée de changer d'avis, mais à Epiméthée.



12 DIALOGVE DE LYCINVS

NIGRINVS, ou les mœurs d'un Philosophe.

*C'est une espece de Satyre contre les vices de Rome,
ausquels il oppose la douceur de la Philosophie;*

*Et mesle parmi cela des inuectiues contre
ceux qui abusent de ce nom.*

LVCIEN A NIGRINVS. Ce seroit porter des Chouëttes à Athenes, comme dit le proverbe, que de parler de science & de doctrine deuant Nigrinus. Aussi mon dessein n'est-il pas, en luy adressant ce Dialogue, de faire montre de mon sçauoir, mais de decouurir le sien. Qu'on ne me reproche donc point ce que dit Thucydide, Que l'ignorance rend les hommes plus hardis, & le sçauoir plus retenus: car c'est l'admiration de ton Eloquence qui me fait parler, & non pas l'estime de la mienne.

D I A L O G V E

DE LYCINVS ET DE SON AMY.

LYCINVS. **Q**UE tu es deuenu graue & se-
uere depuis quelque temps!
Au lieu de nous entretenir familièrement com-
me tu faisois, tu ne daignes pas seulement nous
regarder. Dy-moy ce qui t'a rendu si dédai-
gneux & si méprisant?

L'AMY. C'est que de pauvre ie suis deuenu riche, d'esclaue libre, de fou sage.

LYCINVS. En si peu de temps?

L'AMY. Encore moins que tu ne penses.

LYCINVS. Dy-m'en la cause, afin de redoubler ma ioye?

L'AMY. I'estois allé à Rome pour trouuer quelque remede à mon mal d'yeux, qui augmente tous les iours.

LYCINVS. Ie le sçay, & souhaite que tu en ayes trouué vn bon.

L'AMY. Si-tost que ie fus arriué, i'allay voir de grád matin le Philosophe Platonicien Nigrinus, que ie desirois entretenir il y auoit long-temps, & le trouuay dans son cabinet vn liure à la main, enuironné de tous costez de portraits d'hommes illustres, avec vne Sphere deuant luy, & diuerses figures de Mathematique. Il m'embrassa avec beaucoup de tendresse & d'affection; & après nous estre enquis l'vn de l'autre, selon la coustume, tant de nostre santé que de nos occupations, ie luy demanday s'il ne vouloit point retourner en Grece; Mais il n'eut pas plustost ouuert la bouche pour me répondre, que ie me sentis comme charmé de la douceur de son Eloquence. Car il se mit à louer la Philosophie, & la liberté qu'elle donne, & à se rire des choses que les hommes adorent, comme la Gloire, les

Honneurs, les Richesses; & dit, Que c'estoit à grand tort qu'on les nommoit Biens, puis-qu'ils causoient tant de maux. Comme ie prestois donc l'oreille attentiuement à ce discours, ie me trouuay agité de diuerſes passions. D'un costé i'estois honteux de l'affectiō que i'auois eue pour ces choses: & de l'autre, ie me réjouïſſois de me voir desabusé, comme si i'eusse passé des tenebres à la lumiere; si bien que i'en oubliay mon mal d'yeux, pour songer à celui de mon ame, & à vn plus dangereux aucuglement. I'estois dans cette pensée lors que tu m'as abordé, & comme transporté dans le Ciel à la suite de ce Heros, ie méprisois toutes les choses du monde ne plus ne moins que de la bouë. Car, comme on dit que les Indiens, d'une nature chaude & bouillante, n'eurent pas plustost goûté du vin, qu'ils en deuinrent tout-furieux; ie me suis senty enyuré de ce diuin Nectar, mais d'une yuon-gnerie qui vaut mieux que la sobriété.

LYCINVS. Que ie ferois heureux de pouuoir goûter avec toy d'un si celeste bruuage! Il me semble que tu ne peux refuser honnestement d'en faire part à ton Amy, qui a le mesme desir & la mesme passion que toy pour la verité.

L'AMY. Il n'est pas besoin de me presser d'auantage; car i'ay plus enuie de te dire ce que i'ay oui, que tu n'en as de l'entendre: Et si tu ne m'auois

importuné pour le sçauoir, ie t'aurois prié de le vouloir écouter. Car outre le plaisir que j'auray à le redire, ie veux que cela me tiennne lieu de iustification, pour faire voir que ce n'est pas sans cause que ie suis transporté d'une si sainte fureur. En effet, ie suis si touché des choses que j'ay ouïes, que lors que ie n'ay personne à les conter, ie m'en entretiens moy-mesme ; Semblable à ces Amoureux, qui en l'absence de leurs Maîtresses s'entretiennent des faueurs qu'ils en ont receuës, & se plaisent à repasser dans leur esprit leurs paroles & leurs actions, comme si elles estoient presentes, & avec tant d'attention, qu'ils ne prennent pas garde à ce qu'ils voyent, tant ils sont attachez à ce qu'ils ne voyent point. Je me console de mesme en l'absence de Nigri-nus, que ie regarde comme vn flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres. Et il n'est pas seulement present à ma memoire, mais il me semble que j'entens sa voix ; car, comme Peri-clés, il laisse vn éguillon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent.

LYCINVS. Cesse ce long preambule, qui ne fait que retarder ma ioye, & me raporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

L'AMY. Je crains de faire comme ces mauuais Comediens, qui representent mal de bones choses, & de corrompre l'excellence de son discours, par

la foiblesse du mien. Mais si ie manque, souuiens-toy que le Poëte n'est pas coupable de la faute des Acteurs, & qu'il auoit dit peut-estre autrement ; mais que i'ay oublié ou alteré ce qu'il auoit dit. Du reste, n'atten de moy, non plus que d'un messager de Comedie, qu'un simple recit, & souhaite seulement que ma memoire soit fidèle, afin que ie n'oublie rien qui soit important, car ie vais faire un effort pour te contenter.

LYCINVS. Que tu as fait là un bel exorde, & selon les regles de l'Art ! Tu deuois ajoûter, Que vostre entretien ne fut pas long, & que tu ne t'es point préparé ; & autres excules semblables que vous autres Grans Orateurs auez coûtume de faire. Mais imagine-toy que tu as dit tout ce qu'il falloit, & que i'ay répondu de mesme, sans suspendre dauantage mon attente, ni m'ennuyer d'un long discours, si tu ne veux estre sifflé comme un mauuais Comedien.

L'AMY. Je suis bien-aise que tu m'ayes préuenue, & que tu ayes représenté ce que j'auois à dire. Je voudrois que tu eusses ajoûté aussi, Que ie ne garderay ni son ordre ni ses paroles, tant pour épargner ma memoire, que pour ne point trahir la gloire de mon Heros ; en iouant son personnage foiblement.

LYCINVS. Ne cesseras-tu point ton Prelude ?

L'AMY.

L'AMY. Pour commencer donc, ie te diray, Qu'il entra en discours par les louanges des Grecs, & particulièrement des Atheniens, qui nourris dans la pauvreté de la Philosophie, sont si ennemis du luxe, qu'ils reforment iusqu'aux Estrangers qui viennent chez eux, bien loin de s'en laisser corrompre. Il me contoit, à ce propos, qu'un iour il en vint un à Athenes tout couvert d'or & de pourpre, avec un équipage magnifique; mais qu'au lieu d'admirer sa pompe & sa magnificence, comme il se l'imaginoit, on avoit pitié de luy, quoy qu'on ne s'en voulust pas moquer tout publiquement, pour ne point contraindre sa liberté. Cependant, on essayoit de l'instruire; Car comme chacun estoit incommodé dans les lieux publics, par la foule de ses valets, il y en eut un qui dit assez plaisamment, Qu'est-il besoin en temps de paix de se faire suivre par une armée? Un autre se joüant sur le luxe de ses habits, A quoy bon, dit-il, des fleurs lors que le Printemps est passé? Ils reprirent délicatement aussi les mets superflus de sa table, le trop grand soin qu'il prenoit de sa chevelure, la quantité de pierreries dont ses doigts estoient plustost chargez que parez: si bien qu'en se moquant tantost d'une chose, & tantost d'une autre, non pas toutefois si haut, ni si aigrement qu'il s'en püst fa-

cher, ils firent si bien, qu'il retourna tout changé en son païs. Il alléguoit vn autre exemple pour montrer qu'on n'y auoit point de honte de la paureté, mais plustost qu'on en faisoit gloire, Qu'en des ieux publics, les Sergens ayant pris vn Bourgeois vestu d'une estoffe teinte, contre l'ordonnance qui défendoit de se trouuer aux spectacles en cet habit; le peuple cria que l'on eust pitié de luy, & qu'il ne l'auoit pas fait par vanité, mais parce qu'il n'en auoit point d'autre. Il louoit encore la liberté & la tranquillité du païs, où l'on viuoit modestement, & sans enuie, & soustenoit que cela estoit conforme à la doctrine des Philosophes, & conuenable à celuy qui vouloit conseruer la pureté de ses mœurs, & suiure les loix de la Nature. Mais ceux qui mesurent leur félicité, aux grandeurs & aux richesses, & qui sont nourris dans la flaterie & la seruitude, esclaves des voluptez; Ceux-là, dit-il, doiuent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la desbauche, dont l'esprit vne fois imbu, fait banqueroute à l'honneur, & lors que ce diuin hôte en est dehors, l'ame n'est plus qu'un desert remply de bestes farouches. C'est-là, dit-il, qu'est le sejour du mensonge & de l'imposture; C'est-là qu'on n'oit que des chansons lasciuës, & qu'on ne voit que des actions deshonestes.

C'est-là que la volupté entre par toutes les portes, dont il se fait comme vn fleuve de delices, qui submerge les vertus, & traîne après soy l'orgueil, l'ambition, l'avarice & cent autres vices semblables. Voila quelle est la vie de Rome; c'est pourquoy lors que j'eus quitté la Grece pour y venir, ie me repentis bien-tost de cette resolution, & creus auoir quitté la lumiere du Soleil, comme dit Homere, pour venir habiter parmy les tenebres. Pourquoy, disois-je en moy-mesme, renonçois-tu au repos & à la tranquillité de la Grece, pour viure icy dans le tracas & le tumulte? pour ne voir que des flateurs, des empoisonneurs, des assassins, des corrupteurs & autre telle racaille? Que veux-tu faire en vn lieu où tu ne peux viure, comme on y vit? Après auoir donc refué quelque temps là-dessus, ie deliberay de me retirer de la foule comme Iupiter enleua Hector de la bataille, & de m'entretenir en particulier avec Platon & la Philosophie, quoy que plusieurs tiennent cette vie lâche & oyfue. De là, comme de dessus vn theatre, ie contemple tout ce qui se passe dans Rome, dont vne partie me fait rire, & l'autre me fait pitié; mais l'vn & l'autre me sert d'instruction. Car s'il faut louer le mal par le profit qui nous en reuient, ie ne trouue nulle part tant de sujet d'exercer sa vertu, pour re-

sister à tous les plaisirs deshonnestes , à toutes les passions déreglées , à tous les alléchemens de la volupté , non pas en se faisant lier comme Vlysse au mast du nauire , ni en se bouchant les oreilles , mais en marchant la teste haute , & le courage élevé. D'ailleurs , comme les choses paroissent dauantage par l'opposition de leurs contraires , le Vice donne lustre à la Vertu , & l'on méprise dauantage les biens perissables , lors qu'on en voit les defauts ; Lors qu'on voit tout à coup comme dans vne Comedie , le riche deuenir pauvre , le maistre esclaué , & l'amitié des hommes se changer avec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus estrange , c'est qu'encore qu'on voye l'instabilité des choses du monde , & que la Fortune se jouë de tout ce qui est icy bas , on ne laisse pas de l'adorer , & d'admirer de vaines grandeurs , & de trompeuses richesses , au lieu de s'en rire comme on deuroit. Car qui ne riroit de voir les Grans estaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence ? Les vns ne vous saluent que par la bouche d'autrui , & veulent qu'on se contente de les voir sans leur parler , comme on assiste à des spectacles. D'autres , encore plus glorieux , souffrent que l'on les adore , non pas de loin , à la façon des Perses , mais en leur baisant la main , & embrassant leurs genoux , le

des tout courbé; & les yeux baiffez contre terre; mais l'ame encore plus humiliée que le corps. Car ils mettent leur felicité en ces fadaifes, auffi bien que le peuple qui les regarde, quoy qu'il fçache bien que tout cela n'est que piperie, & qu'on les maudit en les adorant. Cependant, Monsieur se tient debout à souffrir ces fausses adorations, & à se laisser tromper luy-mefme, & vous donne fa main à baifer, que i'ayme encore mieux que fa bouche. Ceux-là, pourrant, me semblent plus ridicules, qui leur font la cour, & qui se lèuent dès minuit pour estre de plus grand matin à se morfondre à leur porte, & à souffrir la mauuaife humeur de leurs valets, qui leur difent des injures, & les appellent fouuent par leur nom. Mais quelle eft, après tout, la récompense de tant de peines & de veilles? Ce n'est fouuent qu'un miserable repas où l'on endure mille affronts, & où l'on eft contraint de faire & de dire mille chofes contre son fentiment; Enfin, d'où l'on fe retire tousjours ou mécontent, ou malade, pour aller décharger son cœur à vn amy, ou rendre gorge en quelque coin, & donner de l'exercice aux Medecins. Ce que ie trouue de plus plaifant, c'est que quelques vns n'ont pas feulement le loifir d'estre malades, & font contrains de courir toute la ville, lors qu'il fe faudroit mettre au

22 DIALOGUE DE LYCINVS

lit. Mais ie n'ay garde de les plaindre; Car les flatteurs, à mon auis, sont pires que ceux qu'ils flattent, & sont cause par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'insolence des autres. Ce sont eux qui corrompent leur modestie par l'admiration de leur grandeur, & par la louange de leurs richesses; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette servitude volontaire, les Grans leur viendroient faire lacour eux-mêmes, & les prioient de contempler leur félicité de peur qu'elle ne leur fust inutile. A quoy seruiroient tant de mets superflus sur leurs tables, s'il n'y auoit personne pour en goûter, veu que souuent ils n'en goûtent pas eux-mêmes; & que l'abondance engendre le dégoût? A quoy seruiroient leurs beaux meubles, & leurs grans Palais, si personne ne les venoit voir? Car ces choses ne sont pas si considérables par elles-mêmes, que par l'estime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'estre heureux en les possédant. Il faudroit donc pour rabaisser leur orgueil, opposer le mépris à leur vanité; au lieu de les enorgueillir comme ils font, par de fausses louanges. Encore seroient elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtisans qui n'ont rien de meilleur à dire: mais que ceux qui font profession de Sagesse soient les plus lâches flatteurs, c'est ce qui est insupportable;

Car de quel œil pensez-vous que ie voye vn Philosophe déjà sur l'âge parmy la foule des Courtisans , à la suite d'un Grand , ou faire la cour à des valets pour gagner les bonnes graces du maistre. Ils deuroient pour le moins quitter leur habit & leur mine austere quand ils veulent faire des choses qui en sont indignes , & ne pas pratiquer le vice sous l'équipage de la Vertu ; Car ils ne different qu'en cela des autres , & sont les plus insolens dans la débauche , sans parler de leur gourmandise & de leur yurongnerie. Il blâmoit particulièrement ceux qui enseignent pour de l'argent & qui font trafic de la vertu , comme s'ils mettoient la sagesse à l'encan dans vn marché ; Il appelloit leurs escoles des boutiques & des tauerne , & ne pouuoit souffrir qu'un homme qui fait profession de mépriser les richesses , & qui les veut rendre odieuses , mene vne vie si contraire à sa doctrine. Aussi ne tiroit-il point tribut de son sçauoir , & ceux qui en auoient besoin le pouuoient consulter à toute heure , & y venir puiser comme dans vne source publique. Car il songeoit si peu à s'enrichir , qu'il negligeoit mesme son bien & aidait les pauures tous les ans du reste de son reuenu. Il croyoit que la jouissance des choses ne nous apartenoit qu'à proportion du besoin que nous en auions , &

que c'estoit vne espee d'iniustice de retenir le reste. C'estoit vn exemple viuant de sobrieté & de temperance , sans excés dans son boire , & dans son manger , réglé dans ses exercices , modeste en ses habits & sa contenance , quoy que d'un port venerable , pour ne point parler de la douceur de ses mœurs & de son esprit. Il auertissoit ceux qui le venoient voir de ne point remettre de jour à autrel'amendement de leur vie , parce qu'on ne deuoit point diférer à bien viure. Mais il n'aprouuoit pas ce que quelques-vns prennent pour vn grand exercice de vertu de se fouëtrer ou déchiqueter la peau pour s'acoustumer à la douleur , & disoit , que c'estoit dans l'ame qu'il faloit planter l'indolence , & qu'en matiere d'instruction on deuoit auoir égard à l'âge , à la complexion & aux habitudes , pour ne point accabler la nature en la surchargeant , ni rompre vn baston que l'on vouloit redresser. J'ay veu vn ieune homme , qui après auoir passé par ceste épreuue , eut recours à luy comme à vn azye , & parut depuis plus réglé & plus modeste. Il passoit delà à la reprehension d'autres vices , & à la fureur des spectacles dont la passion a gagné iusqu'aux plus sages , & touchoit vn autre défaut , de ceux qui ont trop de soin de leurs funerailles , ajoutant que les Romains prononçoient vne parole veritable en toute leur

leur vie , lors qu'ils mettoient dans leur testament , que ce qu'ils diroient ne leur püst nuire, ni prejudicier. Mais ie ne pouuois m'empescher de rire de l'impertinence de ceux qui après auoir esté fots toute leur vie, pour l'estre encore après leur mort, ordonnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits avec eux, ou que leurs esclaves se tiendront près de leur sepulchre, & qu'on les couronnera de fleurs. Ce sont ceux-là mesmes qui se traitent trop magnifiquement durant leur vie, qui répandent du vin dans les festins parmy les odeurs, boient des parfums, se couronnent de fleurs , veulent auoir des roses en Hyuer; Enfin, qui n'aiment les choses que hors de leur saison, & contre l'ordre de la Nature. Il appelloit cela faire vn solécisme dans la volupté, & comme Momus trouuoit à dire que le Taureau eust les cornes au dessus des yeux, & disoit qu'il les deuoit auoir au dessous , afin qu'il vist mieux où il frapoit ; Il trouuoit mauuais qu'ayant les senteurs, ils ne les missent pas plustost sous leur nez que sur leur teste. Il se moquoit aussi de ceux qui sont trop délicats dans leur boire & leur manger; & disoit, Qu'ils se donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaisir, qui est à peu près l'estendue de nostre gosier , car deuant ni après ils n'en sentoient rien. Il ajoutoit, Qu'ils achetoient bien chere-

*On, se font
porter en
chaise co-
me dans
une biere.*

ment ce petit passage par tant de chagrins & de maladies : Et qu'ils auoient bien merité ce suplice, en méprisant les solides voluptez que l'on tire de la Philosophie, pour des bagatelles. Delà, il venoit aux desordres de ceux qui importunent tout le monde dans les bains publics par vne foule de valets, & s'apuyent sur leurs esclaves, comme s'ils n'auoient point de jambes ; ou qui par la rue, & dans les bains mesme, ont des gens qui marchent deuant eux pour les auertir où il faut mettre le pied, comme s'ils auoient oublié qu'ils marchent, qui est vne chose qu'on voit arriuer tous les jours aux plus Grans de Rome. Il disoit, qu'il estoit ridicule de se seruir de ses oreilles pour ouir, & de ses mains pour manger, & d'auoir besoin des yeux & des jambes d'autrui, pour se conduire, comme si l'on estoit boiteux & aueugle. Comme il reprenoit donc ces choses, & autres semblables, avec beaucoup d'éloquence, ie demeurois attaché à son discours, sans en perdre vne parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut acheu , ie le regardois comme immobile, sans pouoir pronocer vn seul mot, & estois tout en sueur & tout interdit. Car, s'il m'est permis de philosopher à mon tour, il me semble que le cœur de l'homme est comme vn but où chacun vise, mais peu y donnent ; & des coups que l'on y

tire , les vns pour estre trop violens , passent à trauers , sans s'y arrester ; les autres , pour estre trop foibles , n'y font point d'impression : Mais ceux qui sont mesurez à sa portée , & frotez , non pas de venin ou de résine , comme ceux des Scythes & des Curetes , mais d'une grace inuifible , comme d'une huile douce & pénétrante ; ceux-là , dis-je , font des blessures qui ne se guérissent iamais , & qui sont si agreables qu'elles font couler des larmes de joye , comme il m'arriua en cette occasion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs inuulnerables ; car cômme le ton Phrygien de la flûte , ne touche que ceux qui sont épris des fureurs de la Deesse Cybele , les discours de la Philosophie n'émeuent que les esprits qui sont disposez à les recevoir.

L'AMY. Que tu me contes-là des choses diuines & agreables ! & que tu as fait en mon absence vn grand festin de Nectar & d'Ambrosiet si le plaisir que tu as receu peut estre comparé à vne blessure , à cause de l'impression qu'il t'a faite , ie puis dire , que ie suis blessé d'un mesme trait ; & qu'en me racontant ton mal tu me l'as communiqué : c'est pourquoy songe à trouuer vn remede pour tous deux.

LYCINVS. Il faut auoir recours pour cela à celuy qui en est l'Auteur , comme Telephe à Achille , pour en recevoir guérison.

IL Y A icy un Traitté, intitulé LE JUGEMENT DES VOYELLES, qui est une plainte de l'S contre le T, sur quelques mots qu'il luy dérobe, comme par exemple, on dit Thalatta pour Thalassa, par un caprice de l'usage, ainsi que chaise en François, pour chaire. L'Auteur prend delà occasion de iouër sur la rencontre des mots; mais comme cela n'a aucun raport à nostre langue, il ne se peut traduire; aussi laisse-t-on ces mots-là en Grec dans la version Latine. Mais un de mes Neveux a composé un Dialogue à cette imitation, qui se trouuera à la fin du liure.

TIMON OV LE MISANTHROPE.

D I A L O G U E

OÙ TIMON, IUPITER, MERCURE,
& plusieurs autres parlent.

C'est la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans une extrême pauvreté, sans estre assisté de personne, quoy qu'il eust fait du bien à plusieurs dans sa fortune. Il s'en prend donc à Iupiter, qui touché de compassion, luy enuoye le Dieu des Richesses, pour le tirer de la nécessité où il estoit.

TIMON. **O** Iupiter, Protecteur de l'Hospitalité, de la Societé, de l'Amitié; & s'il y a quelqu'autre Epithete que les

Poëtes te donnent en leur fureur, ou pour remplir la mesure de leurs Vers , lors qu'ils ne sçavent plus que dire. Toy, qui gresles, qui tonnes, & qui foudroyes sur les impies ; Qu'est devenu ton foudre & tes carreaux de feu autrefois si redoutables ? Ils sont maintenant froids & éteints, & s'en sont allez en fumée. Salmonée te braue à cette heure impunément avec son faux tonnerre ; Le tien n'est plus qu'un bruit vain , & un tifon fumant qui ne fait rien que noircir. Pourquoi, Grand Dieu, es-tu devenu si froid & si lent à punir les crimes, comme si tu estois sourd & aveugle de vicillesse , & que tu ne visses & n'entendisses plus les forfaits qui se commettent tous les iours ? Car lors que tu estois ieune & bouillant, tu ne faisois ni paix ni trêve avec les coupables , & en abyfmois les vns par des tremblemens de terre , & les autres par des deluges, comme tu fis sous Deucalion, que tu sauvas dans vne petite nacelle du naufrage de l'Univers , pour réparer les ruines du monde , & conseruer quelques restes du genre humain. Les hommes sont deuenus plus cruels & plus méchans qu'ils n'estoient alors , on ne te fait tantost plus d'ofrandes ni de sacrifices , si ce n'est quelqu'un en passant aux jeux Olympiques ; encore est-ce plutôt par coustume, que par zele ou par deuoir. Enfin, on t'a presque déposé-

30 TIMON OV LE MISANTHROPE.

dé, comme tu as fait ton predecesseur. Les voleurs te pillent tous les iours impunément, iusqu'à mettre sur toy leurs mains sacrileges, comme ils ont fait depuis peu à Olympie, où pendant la solemnité des ieux, ils ont coupé l'or de ta chevelure. Cependant, vainqueur des Tirans, tu fus si lâche que de souffrir cet affront sans crier seulement à l'ayde, pour réueillir les chiens, ou le voisinage endormy. Pensez qu'il faisoit beau voir alors Iupiter, avec vn foudre de quinze pieds à la main, qui se laissoit tondre par des brigans ! Quand te réueilleras-tu d'un si long assoupissement, illustre vsurpateur, pour chastier de plus grans crimes que ceux des fables ? Car pour ne point parler des autres, puis que ce ne seroit iamais fait, comment laisses-tu impunis les ingrats qui m'ont abandonné, après auoir mangé tout mon bien, & qui ne me regardent pas dans ma misere, après m'auoir adoré dans ma fortune. Ils se détournent de moy lors qu'ils me rencontrent, & me fuyent comme vn oiseau de mauuais augure. Maintenant donc, priué de tous biens & accablé de tous maux, ie suis contraint de philosopher icy avec la besche & le hoyau. Tout l'auantage que ie tire de ma retraite, c'est que ie ne vois point la prosperité des meschans, qui n'est pas vne petite felicité. Réueille-toy donc encore vn coup, fils de Sa-

TIMON OV LE MISANTHROPE. 31

turne & de Rhée, d'un sommeil plus long que celui d'Epimenide, & r'allumant ton foudre sur le mont Oeta, écrases-en les impies, si tu ne veux qu'on croye que tu sois mort, comme on le publie en Crete, & que tout ce qu'on dit de toy ne soit que fable & que fiction poétique.

IUPITER. Qui est ce blasphémateur, qui crie si haut du mont Hymette ? Il faut que ce soit quelque Philosophe; car vn autre ne seroit pas si insolent.

MERCURE. Ne connois-tu pas Timon, qui t'a fait tant d'offrandes & de sacrifices, & qui nous traitoit si magnifiquement le iour de ta feste ?

IUPITER. Quoy, c'est luy ! Dieux, quel changement ! Comment vn homme si riche, & qui auoit tant d'amis, a-t-il pû tomber tout à coup dans vne si honteuse pauvreté ?

MERCURE. En faisant du bien à des ingrats, qui l'ont abandonné, comme les Corbeaux font les charognes, lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

IUPITER. Veritablement, il a quelque sujet de se plaindre; & nous ne pouuons, sans estre plus ingrats que ses faux amis, l'abandonner ainsi dans son mal-heur, après le soin qu'il a eu de nous dans sa fortune. Mais accablé d'affaires de tous costez, & dépité contre les meschans,

dont le nombre croist tous les iours, iusqu'à me donner de l'épouuante, ie ne regarde tantost plus la Terre; outre que i'ay la teste rompuë des disputes des Philosophes, qui m'empeschent d'entendre les cris des autres, si bien que celuy-cy a esté égaré parmy la foule. Mais pour ne le pas laisser languir plus long-temps dans sa misere, pren auec toy le Dieu des Richesses, & le meine chez luy, auec ordre de n'en point partir, quand il le voudroit chasser. Pour ceux qui l'ont abandonné, ie ne manqueray pas de les foudroyer, si-tost qu'on aura racommodé mon foudre, dont ie rompis l'autre iour deux pointes en le lançant trop brusquement contre le Philosophe Anaxagoras, qui vouloit persuader à ses disciples que nous n'estions que des chansons. Mais il se mit à couuert sous l'autorité de Pericles, & cependant i'allay mettre en poudre le temple de Castor & de Pollux, qui ne m'auoit fait ni bien ni mal. En attendant, ce sera vn assez grand supplice pour des ingrats, de voir rentrer en honneur celuy qu'ils ont mesprisé.

MERCURE. Qu'il est important de crier haut, non seulement dans vn barreau, pour gagner sa cause, mais encore en faisant des vœux & des prieres! Si le bon homme Timon fût demeuré les bras croisez sans rien dire, il eût esté gueux toute sa vie; maintenant par ses cris & ses

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 33

ses importunitéz, il a arraché mesme du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, ie croy que cela ne luy seruira de rien; car voila le Dieu des Richesses, qui ne veut pas obeir.

IUPITER. Pourquoi?

MERCURE. Il luy faut demander à luy-mesme.

PLUTVS. Voulez-vous que ie retourne en vn lieu où l'on ne me sçauroit souffrir? Enuoyez-moy chez ces gens qui sçauent ce que ie vaux, & combien ie coûte à acquerir, & que les fous qui l'ignorent, croupissent toute leur vie dans la pauuereté.

IUPITER. Tu n'as rien à craindre, il est assez instruit par sa disgrâce. Mais ie m'étonne que tu te mettes en colere de ce qu'on te laisse libre, veu que tu te plaignois autrefois des vsuriers, qui t'enfermoient sous la clef, sans te laisser seulement voir la lumiere, & te faisoient souffrir mille gesnes. Tu disois que c'estoit ce qui te rendoit passe & défiguré, & ce qui estoit cause que tu ne songeois qu'à t'éuader. Tu meriterois donc, pour vne si injuste plainte, d'estre mis en prison perpetuelle, dans quelque tour d'airain, comme vne autre Danaé, pour n'y viure que d'interests & d'vsure, qui est vn fort mauuais aliment. Tu blâmois aussi les auares qui meurent d'amour pour toy, & cependant n'en osent iouir; Semblables à ce chien des

34 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

Fables, qui attaché au ratelier ne pouuoit manger du foin, ni souffrir que le cheual en mangeast. Tu disois qu'ils estoient jaloux d'eux-mesmes, & se retranschoient leurs propres plaisirs sans considerer que ce qu'ils aimoient seroit vn iour la proye d'un voleur, ou de quelque indigne heritier. N'as-tu point de honte de te dedire ainsi de tes anciennes maximes?

PLVTVS. Si tu me veux écouter, tu trouueras que i'ay raison. Car les vns me laissent aller par négligence, & les autres m'épargnent par stupidité, faute de sçauoir que s'ils ne m'employent, ie leur seray inutile, & qu'ils seront contrains de me quitter, auant que de s'estre seruis de moy. Diroit-on qu'un homme ayme sa maistresse qui l'abandonneroit à tout le monde? Je croy que non, & que quand tu estois amoureux, tu n'en vsois pas de la sorte. D'autre costé, de l'auoir en sa puissance sans en iouir, cela est encore plus ridicule; cependant, c'est ce que font les vns & les autres.

IVPITER. Ils sont assez punis par leurs vices sans que tu te mettes en peine de les punir; puis que les vns, comme des Tantales, meurent de soif au milieu des eaux, & les autres, comme des Phinées voyent emporter leur bien par des Harpyes, auant que d'en auoir gousté. Mais va trouuer Timon, tu le trouueras tout autre qu'auparauant.

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 35

PLUTVS. C'est comme si tu m'enuoyois verser de l'eau dans vn muid percé.

IVPITER. Si cela est, il sera bien-tost à sec, & Timon contraint de boire la lie quand il n'y aura plus de vin. Mais va viste, & que Mercure se souuienne de m'amener au retour quelque Cyclope du mont Ethna, pour racommoder mon foudre, car ie vois bien que i'en auray grand besoin.

MERCVRE. Partons, Qu'as-tu à clocher, és-tu boiteux, aussi bien qu'aucugle?

PLVTVS. Ie vay tousiours de la sorte quand on m'enuoye chez quelqu'un; c'est pourquoy ie n'arriue que fort tard, & souuent quand on n'en à plus que faire. Mais lors qu'il est question de retourner, ie vay viste comme le vent, & l'on est estonné qu'on ne me voit plus.

MERCVRE. Cela n'est pas tousiours veritable; car il y a des gens à qui les biens viennent, en dormant.

PLVTVS. Ie ne marche pas alors sur mes jambes, mais on m'emporte sur des crochets, & ce n'est pas Iupiter qui m'enuoye, mais Pluton, qui est aussi Dieu des Richesses, comme son nom le tesmoigne. Car il fait passer en vn moment de grans biens d'une main à l'autre; Et tandis qu'un pauvre défunt est iccté en quelque coin couuert d'un linge, de peur que les

36 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

chats ne le mangent , son heritier , se crée de rire en me voyant , & laisse pleurer les autres qui bâilloient apres moy comme de petites hirondelles , & n'ont aualé que du vent. Car lors qu'on a ouuert le testament , on trouue pour heritier quelque lâche flatteur , ou quelque infame valet, qui seruoit aux plaisirs de son maistre , & qui change aussi - tost de nom , & en prend vn magnifique , laissant ses compagnons étonnez de sa fortune , qui portent le deüil pour luy. Cependant, il ne me tient pas plutôt, qu'il en deuient glorieux & insolent , frappe l'vn , injurie l'autre , tant qu'il tombe dans les pièges de l'amour , ou de quelque autre passion , qui consume en peu d'heure ce que le défunt auoit amassé avec beaucoup de temps , & de peine , & triomphe du fruit de mille crimes.

MERCURE. Cela arriue d'ordinaire ; mais quand tu marches tout seul , comment peux-tu trouuer le chemin , veu que tu es aucugle ?

PLUTVS. Aussi m'égare-je quelquefois , & pren-je souvent l'vn pour l'autre.

MERCURE. Je le croy ; car tu n'aurois pas laissé , par exemple, Phocion ou Aristide , pour enrichir Hipponique & Callias ; mais encore comment fais-tu ?

PLUTVS. Je tourne tant haut & bas , à droit

& à gauche , que ie rencontre quelqu'un qui me faist au coler , & te va remercier de sa fortune , ou quelque autre Dieu qui n'y aura pas songé.

MERCURE. Iupiter se trompe donc , lors qu'il croit que tu enrichis les gens de bien ?

PLUTVS. Comment voudroit-il qu'un aueugle comme moy püst trouuer vn homme de bien , qui est vne chose si rare ? mais comme les melchans sont en grand nombre , i'en rencontre tousiours quelqu'un.

MERCURE. Mais d'où vient que tu cours si viste au retour , veu que tu ne sçais pas le chemin ?

PLUTVS. On diroit que ie ne vois clair qu'alors , & que le destin ne m'a donné des iambes que pour fuir.

MERCURE. Dis-moy encore , pourquoy estant aueugle , pâle , defait & boiteux , tu as tant de galans qui meurent d'amour pour toy , & qui mettent toute leur felicité à te posseder ?

PLUTVS. C'est que la passion les empesche de voir mes defauts , & qu'ils sont éblouis de l'éclat qui m'environne.

MERCURE. Mais lors qu'ils te tiennent en leur puissance , ne reconnoissent-ils pas aussi tost les maux que tu traînes apres toy ? Cependant , ils ne s'en peuuent defaire , & on leur arracheroit plutôt les entrailles que leur or.

PLUTVS. L'orgueil, la folie & la vanité les arrestent, & autres vices semblables qui marchent toûjours à ma suite, & qui ne se sont pas plûtoſt emparez d'une ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouue admirable ce qui ne l'est pas, & pour comble de mal-heur, est preſte à ſouffrir mille tourmens pour ne point quitter la cauſe de ſa ruine.

MERCURE. Que tu-és leger & gliffant? Tu coules comme une anguille, quand on te preſſe; au lieu que la pauvreté eſt ſi gluante qu'on ne s'en ſçauroit d'épêtrer. Mais tout en riant, nous voicy arriuez près du mont Hymette. Deſcendons, & me prens par le manteau, de peur que tu ne t'égares.

PLUTVS. Tu-as raiſon, car comme ie ſuis étourdy, j'irois peut-eſtre me ietter entre les bras de quelque ſot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit eſt-ce que j'entens comme du fer qui frappe contre une pierre?

MERCURE. C'eſt que Timon cultiue quelque champ pierreux. Dieux! comme il eſt fait au prix de ce qu'il eſtoit autrefois! Le voila tout craſſeux, & tout couuert de haillons: Mais quelles gens voy-ie au tour de luy. La Force, la Santé, la Sageſſe, la Vertu, conduites par le Trauail, & la Pauvreté. Voila bien d'autres gens que resSatellites.

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 39

PLUTVS. Fuyons, il ne nous voudra pas recevoir en leur présence.

MERCURE. Ne crains rien, sous la conduite de Mercure, & les auspices de Jupiter.

LA PAUVRETE'. Où mènes-tu celui-cy, Mercure?

MERCURE. Vers Timon, de la part du Maître des Dieux.

LA PAUVRETE'. Quoy! il me méprise si fort, luy qui me deuroit maintenir, qu'il me veut raver celui que ie possédois, pour le liurer à mon ennemy; afin qu'après l'avoir corrompu par les delices, il me le rende en suite pour le guérir? Est-ce là la recompence des services que j'ay rendus à Timon, en luy ostant ses vices, & en l'instruisant à la Vertu?

MERCURE. Jupiter le veut ainsi, & ses ordres sont inuiolables.

LA PAUVRETE'. Suivez-moy, mes compagnes, Timon verra bien-tost ce qu'il pert en nous perdant. Qu'il se souviene que ie ne luy ay rien appris que de bon, & que mon rival n'en fera pas de mesme. Tien, Mercure, ie te le rends sain de corps & d'esprit, sage, laborieux, vigilant, méprisant le luxe & la vanité, comme des choses pernicieuses ou inutiles.

MERCURE. Les voila partis; avançons.

TIMON. Qui estes-vous qui venez ainsi

40 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

troubler le repos de ma solitude, & me détourner de mon ouvrage ? Retirez vous, que ie ne vous en fasse repentir.

MERCURE. Tout beau, ie suis Mercure, qui t'amène le Dieu des richesses, de la part de Iupiter. Reçois-le comme tu dois, & comme il merite.

TIMON. Ie ne me soucie, ni des Dieux ni des hommes, trompé par les vns, & abandonné par les autres; & ie vais de ce pas rompre la teste à cet aveugle, s'il ne se retire.

PLUTVS Fuyons de bonne heure, que ce fou ne nous cause quelque malencontre.

MERCURE. Arreste-toy, sans te dépitte contre les Dieux qui te veulent rétablir dans ta gloire, & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la teste de ces folles promesses, & de ces vaines espérances. Il ne me faut pour viure que ce hoyau, & ie seray assez heureux, pourueu que ie ne vous voye point.

MERCURE. Cela seroit bon, si nous estions hommes, mais nous sommes des Dieux qui venons pour te soulager. Reçois la bonne fortune que le Ciel t'enuoye.

TIMON. J'ay beaucoup d'obligation à Iupiter de l'honneur qu'il me fait de se souuenir de moy; mais ie ne veux point recevoir celuy-cy, qui

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 41

cy, qui est cause de tous mes maux. Car c'est luy qui m'a liuré aux flatteurs; qui m'a fait dresser des embûches; qui m'a rendu odieux & exposé à l'enuie, qui m'a corrompu par les delices; & lors que ie ne me pouuois plus passer de luy, il m'a abandonné comme vn traistre; Mais ~~que~~ la pauvreté m'a receu à bras ouuers, & m'exerçant dans le trauail & la peine, m'a fourny les choses necessaires & m'a appris à mépriser les superflus. C'est elle qui m'a rendu maistre de moy-mesme, qui m'a affranchy du pouuoir de la Fortune, qui m'a enseigné quelles estoient les veritables richesses, qui m'a mis en vn estat tranquile, où je ne crains ni vne populace émeüe, ni vn Orateur corrompu, ni vn Courtisan flatteur, ni vn Tyran irrité; & où ie cultiue ce champ en paix, sans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t-en donc comme tu es venu, Mercure, & remène cet aucugle à Iupiter; ie seray assez satisfait, quand il aura rendu les autres aussi mal-heureux que moy.

MERCURE. Tut et trompes, mon amy. Tout le monde ne sçait pas supporter la pauvreté comme tu fais, ni crier si à propos pour estre déliuré. Ne t'opiniâtre point contre Iupiter, & reçois les biens qu'il t'enuoye; il ne faut pas refuser les presens des Dieux. Assez de gens

42 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

ont fait des prieres qui n'ont pas esté si bien exaucées que tes injures.

PLUTVS. Veux-tu me permettre de me défendre, sans te mettre en colere?

TIMON. Ouy, pourueu que ce soit en peu de mots, & sans préambule, car ie suis ennemy des longs discours.

PLUTVS. Mais i'en aurois besoin pour respondre à tous les chefs de ton accusation. Dymoy, ie te prie, enquoy puis-je t'auoir offensé? Est-ce en te comblant d'honneur & de biens, & te donnant à souhait tout ce que les autres desirent? Si tes flatteurs t'ont fait quelque déplaisir, ie n'en suis pas cause, & leur mépris n'est venu que de mon absence. I'aurois bien plus de sujet de me plaindre, de ce que tu m'as liuré entre leurs mains, & abandonné à ceux qui me dressoient continuëlement des pièges. D'ailleurs, ce n'est pas moy proprement qui t'ay quitté; mais tu m'as chassé de chez-toy, ce qui m'a mis en telle colere que ie ne voulois pas reuenir, quelque ordre que i'en eusse de Iupiter, comme Mercure te le dira.

MERCURE. Ne crain point qu'il y retourne iamais, & demeure icy puisque Iupiter te le commande; Continuë de fouir, Timon, & tu trouueras vn tresor.

TIMON. Il faut obeir aux Dieux; mais con-

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 43

fidere , Mercure , que tu me vas réjetter en de nouveaux maux.

MERCURE. Porte-les patiemment pour l'amour de moy, quand ce ne seroit que pour faire enrager tes ingrats & tes enuieux. Cependant, ie vais regagner le Ciel par le mont Ethna pour m'acquitter de la commission de Iupiter.

PLUTVS. Vien Tresor, sous le hoyau de Timon. Continuë à creuser, mon amy.

TIMON. Grans Dieux ! qu'est-ce que ie voy ; Veillé-je , ou si ie dors ! D'où peut venir tant d'or en des lieux si reculez ? Ne sont-ce point aussi des charbons ? Non , c'est de l'or tres-pur & tres-fin , qui estincelle comme du feu. Vien, cher amy, que ie t'embrasse après vne si longue absence ? Je croy maintenant tout ce que les Poëtes ont dit de Iupiter & de Danaë ; car ie ne voy point de pucelle qui n'ouurist son sein à vne chose si aymable, & si précieuse. O Midas & Cræsus , vous n'avez esté que des coquins au prix de moy ! C'est tout ce que peut faire le grand Roy de Perse que de m'égalér, & le tresor de Delphes ne vaut pas le mien. Consacrons icy mon hoyau , & mes haillons à la Pauvreté : car ie voy bien que ie n'en auray plus que faire , & que ie viuray désormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non , retirons-nous plutôt en quelque petit coin du mon-

44 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

de pour y viure tout-seul à nostre aise, & y bastir vne tour pour enfermer nostre tresor. Car ie ne veux plus viure que pour moy. Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Alliez, tout cela n'est que chimere. La Patrie mesme me passera pour vn fantôme. Ie neveux plus auoir de consideration pour personne, ni aymer d'autre que moy-mesme. Tous les hommes seront desormais mes ennemis; leur rencontre me fera funeste; ie mettray vn grand desert entre eux & moy, & ne feray iamais ni paix ni tréue avec eux. Quand ie sacrifieray, ie ne traiteray personne; Autant que i'ay esté libéral & complaisant, ie deuiendray cruel & barbare. Si le feu se prend quelque part, bien-loin d'y porter de l'eau i'y ietteray de l'huile; Si quelqu'un crie à l'aide en se noyant, ie l'enfonceray au lieu de luy tendre la main. Voila maintenant, mes Dogmes, & les maximes de ma politique.

Longgarou & ennemy du genre humain.

Qu'on m'appelle Lycanthrope ou Misanthrope, c'est dequoy ie ne me soucie point, bien-loin de m'en offenser i'en feray gloire. Ie seray bien-aise, pourtant, auant que me retirer, qu'on sçache que ie suis riche, afin qu'on en créue de dépit. Mais qui l'a déjà dit à tout le monde? On acourt icy de tous costez. Retirons-nous sur cette montagne pour y estre plus en seureté. Toutefois, j'ayme mieux encore me communiquer

pour ce coup, quand ce ne seroit que pour faire enrager dauantage ceux que ie voy, par le mépris que i'en feray. Qui est celuy-cy qui s'auance le premier ? C'est le Parasite Gnathon, qui me tendit n'aguere vne corde, comme ie luy demandois du pain, sans se souuenir des grans repas qu'il a faits autre-fois chez moy. Je suis bien-aise qu'il soit venu le premier, pour estre le premier puny.

GNATHON. Bon-jour, le beau, l'agrecable, & le fortuné Timon ; l'auois bien dit que les Dieux ne rejetteroient pas touïjours les prieres d'un homme de bien.

TIMON. Bon-jour, le plus meschant & le plus scelerat de tous les hommes.

GNATHON. Ha ha ha ! tu veux rire ; Car tu as touïjours aymé la raillerie. Quand veux-tu que nous buuions ensemble ? Je sçay vne chanson à boire toute nouuelle.

TIMON. J'ay enuie auparauant de te faire chanter vne complainte.

GNATHON. Pourquoi me frapes-tu ? Vien deuant le luge.

TIMON. Attens vn peu, ie te feray bien crier d'une autre façon.

GNATHON. Donne-moy plustost quelque chose pour me guérir ; car l'argent est vn remede à tous maux.

TIMON. Quoy ! tu n'es pas encore party ?

GNATHON. Je me retire ; mais tu te repentiras de m'auoir traité si mal.

TIMON. Qui est cét autre tout pelé ? c'est Philiade le plus cruel de tous mes vautours, qui après auoir receu de moy iusqu'au mariage de sa fille, me frapa l'autre iour que i'estois malade, au lieu de me soulager. Cependant, il ne se pouuoit lasser de me louer durant ma fortune, & de dire que i'estois plus beau que Narcisse, & que ie chantois mieux que ne font les Cygnes des Poëtes.

PHILIADB. Ha ! l'impudent coquin que Gnathon ! il te traite maintenant d'amy & de camarade, luy qui ne te vouloit pas regarder auparauant. Tu as eu raison de chastier son ingratitude. Pour moy, tu sçais l'estime que i'ay toujours faite de ta vertu, & ie n'eusse pas manqué de te visiter dans ta disgrâce, si ie n'eusse sceu que les malheureux n'appréhendent rien tant que le visage de leur amis, dans leur infortune ; mais ie t'aportoys de quoy adoucir l'amertume de ta condition, lors que i'ay appris que tu n'en auois plus de besoin. Je n'ay pas laissé pourtant d'auancer, pour t'auertir de songer mieux à l'auenir aux amitez que tu voudras faire, & de te garder des flatteurs, qui ne t'abandonneront point depuis qu'ils auront halené vne fois ton

tresor. Il ne se faut point fier aux hommes de ce temps-cy ; l'Ingratitude régné par tout. Mais tu n'as pas besoin qu'on te fasse des leçons, toy qui pourrois instruire les autres, & dont la vie peut servir d'exemple à toute la Posterité.

TIMON. Je te remercie, Philade, de tes bons auertissemens ; Mais aproche vn peu que ie te testonne.

PHILADE. Dieux ! il m'a rompu la teste avec son hoyau. Qui nous a amené ce fou ? Est-ce là la récompence de mes bons auis ?

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Démea, qui s'aproche avec vn Decret à la main, qu'il a fait sans doute en ma faueur. Car il se dit tout haut mon parent, quoy que n'aguere ayant à faire quelque distribution aux pauvres de ma Tribu, il ne faisoit pas semblant de me connoistre. Cependant, i'ay payé autrefois vne grosse amende pour luy, sans quoy il eust pourry en prison.

DEMEA. Bon-jour, la gloire de ton païs, l'apuy & le soustien de ta famille, le rempart de toute la Grece. Le Peuple & le Senat assembles, t'attendent pour passer le Decret que voicy. *Attendu que Timon fils d'Equécratides, du Bourg de Colytte, surpasse tous les autres, tant en sçauoir qu'en probité, & ne cesse de rendre seruice à l'Estat, & de veiller pour le bien public. D'ailleurs,*

48 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

qu'il a remporté le prix aux jeux olympiques tant à la lutte, qu'à la course, & aux autres exercices.

TIMON. Quel imposteur, ie ne me suis iamais trouué à ces jeux.

DEMEA. N'importe, on ne sçauroit mettre trop de choses fauorables en vn decret. Ne m'interromps point. *Attendu, dis-ie, qu'il a remporté en un mesme iour le prix de ces jeux, & qu'il s'est porté vaillamment en la iournée contre les Acarniens, où il enfonça deux bataillons de Sparciates.*

TIMON. Comment-cela ! ie n'ay iamais esté à la guerre.

DEMEA. Ie louë ta modestie, mais ie n'ay pû dissimuler la verité, *Attendu, enfin, qu'il est homme de conseil & d'exécution ; il a semblé bon au Senat, & au Peuple, de luy dresser une statue d'or dans le Chateau, près de celle de Minerue, qui soit couronnée de rayons, & qui tienne un foudre à la main, pour Symbole de son éloquence & de sa valeur ; & de le couronner aussi de sept couronnes d'or, qui seront proclamées au iourd'huy sur le theatre public par les nouveaux Acteurs, puisque c'est la feste de Bacchus, & un iour de réjouissance pour luy. C'est l'auis de l'Orateur Demea, son Amy, son Parent, & son Disciple. Mais ie suis fâché de n'auoir pas amené avec moy mon fils, qui porte ton nom.*

TIMON. Et tu n'es pas marié ?

DEMEA. Non ; mais ie le seray l'année qui vient,

TIMON OV LE MISANTHROPE. 49

vient, & appelleray de ton nom le premier fils qui me naîtra.

TIMON. L'en doute; Car auparauant, ie te casseray la teste, pour récompense de ta lâche & infame flaterie.

DEMEA. Au secours mes Amis, souffrirez-vous qu'un maraut frappe les Citoyens, luy qui ne l'est pas? Mais ie te feray bien-tost porter la peine de ton insolence, Boutefeu, qui as brûlé le Chasteau, pour piller le Tresor public.

TIMON. Trouue de meilleures couleurs à ta calomnie, car le Chasteau n'a point esté brûlé, ni le Tresor pillé.

DEMEA. Mais tu n'es riche que de larcin.

TIMON. Reçoy vn second coup de baston pour ton imposture, mais sans crier, que ie ne t'en donne vn troisiéme. Car il seroit honteux, après auoir défait deux bataillons de Sparciates, que ie ne pusse mettre à la raison vn coquin. A quoy me seruiroit-il d'auoir remporté tant de prix en vn iour aux ieux Olympiques? Qui est cet autre qui s'auance, c'est le Philosophe Thrasyclés; Je le reconnois à sa barbe de bouc, & à la hauteur de ses sourcils. Il marche à grans pas, & gromméle entre ses dents; sans doute qu'il médite quelque harangue, car il retrousse ses cheueux sur son front. Qu'il ressemble bien, en cet estat, au Triton, ou au Borée

50 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

de Zeuxis! C'est vne chose étrange qu'un homme si modeste en aparence, & d'une mine si graue & si austere, après auoir philosophé tout le iour avec ses Disciples, n'ait pas plustost bû sur le soir vn grand hanap que son valet luy apporte, que tous ces beaux discours de vertu s'en vont en fumée, & il ne s'en souuient non plus que s'il auoit bû de l'eau du fleue d'Oubly. Car alors se courbant sur son assiette, comme s'il y deuoit trouuer la vertu qu'il cherche toûjours, & qu'il ne trouue iamais, il donne eschet & mat à tous les plats, quoy qu'il se plaigne toûjours que l'on mange tout sans luy; & s'emplissant de vin & de viande, coudoye ceux qui sont assis près de luy à table; répand de la sausse sur sa barbe & sur ses habits; querelle la compagnie, tant qu'il le faut emporter yvre du festin, qu'il ne laisse pas en bégayant de louer la sobriété & la continence, entre les bras de quelque Muficienne. Mais de iour il ne le cède à personne en mensonge & en impudence, sans parler de ses vfures, de son auarice, & de cent autres vertus semblables; car c'est vn parangon de sagesse & de doctrine. Mais ie m'en vay l'accommoder de toutes pièces.

THRASYCLES. Ie ne viens pas au bruit de tes trefors, comme les autres, ni au souuenir de tes festins; Car ie ne fais pas plus d'estat de l'or

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 51

que des cailloux du riuage, & n'ay besoin pour viure que de pain & d'eau, avec quelque oignon, ou quelque salade, quand ie me veux traiter plus splendidement. Ce meschant manteau sert pour me couvrir, & avec cela ie dispute de la felicité avec Iupiter. Mais ie veux empescher que tu ne te laisses corrompre à ta fortune, & si tu m'en crois, tu ietteras ton argent dans la riuere, comme vne chose superflüe, pour ne point dire pernicieuse; si tu n'aymes mieux en faire part à ceux qui en ont besoin, & particulièrement aux Philosophes, qui le meritent mieux que les autres. Mais pour moy, ie ne te demande rien; car cette besace me suffit. Ce n'est pas que si tu y voulois mettre quelque chose pour t'aquiter d'une partie de ce que tu dois à la Philosophie, ce ne fust pour en ayder quelque Amy incommodé. Du reste, elle n'est pas fort grande, & ne tient que deux boisseaux à la grand' mesure; car il faut qu'un Philosophe se contente de peu.

TIMON. C'est bien dit; mais approche auparavant, que ie te donne quelques coups de poin, pour exercer ta patience; & de surcroist vn coup de baston.

THRASYCLES. Au secours, mes Amis, souffrez-vous qu'on m'assassine dans vne Ville libre?

TIMON. Qu'as-tu à crier, est-ce qu'on ne t'en

donne pas assez? Tien, en voila encore vne douzaine par dessus le marché. Mais qu'est cecy? toute la Ville accourt en foule; Grimpons sur cette montagne pour nous défendre plus facilement d'enhaut, à coups de pierre.

PLUSIEURS. Tout beau, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne fera pas pour le moins sans coup-férir.

~~~~~

## L'ALCYON, OV LA METAMORPHOSE.

### DIALOGUE

DE CHEREPHON, ET DE SOCRATE.

*Il prend sujet de parler de la puissance divine, sur la fable des Alcyons; mais c'est plustost, à mon avis, selon l'opinion de Socrate, que selon la sienne: ce qui fait douter à quelques-uns, si ce Dialogue est de luy.*

CHEREPHON: **Q**UEL son a frapé mon oreille! Qu'il est agreable! Il viñt du costé du riuage, & de la pointe de ce rocher qui s'auance dans la mer. Mais de quel animal peut-ce estre: car les poissons sont muets, & les oyseaux qui hantent les mers, n'ont point proprement de chant.

**SOCRATE.** C'est l'Alcyon tant vanté, dont on conte cette fable, Que la fille d'Eole ayant perdu le beau Cëix son mary, fils de l'estoile du iour, se consumoit en des regrets superflus, lors que les Dieux touchez de compassion, la changerent en oiseau, qui cherche encore sur les eaux, celuy qu'il n'a pû rencontrer sur la terre.

**CHEREPHON.** Quoy! c'est l'Alcyon; Je ne l'auois iamais ouï; mais sa voix a veritablement quelque chose de lugubre. Comment est-il fait? car ie n'en ay iamais veu, quoy que i'en aye souvent ouï parler.

**SOCRATE.** Il est fort petit; mais sa gloire n'est pas petite; car pour récompense de son amour, les vens retiennent leur haleine lors qu'il fait son nid, & qu'il couue ses petis, & la mer est tranquile dans la plus grande rigueur de l'hyuer. C'est aujourd'huy vn de ces beaux iours qu'on nomme de son nom Alcyoniens. Voy comme le Ciel est serein, & la face de la Mer vnie comme la glace d'un miroir.

**CHEREPHON.** Je le remarquay dés hier. Mais dy-moy, Socrate, que vouloient dire les Anciens, de nous debiter ces Fables, qui ne sont pas seulement impossibles, mais ridicules.

**SOCRATE.** Il est bien difficile, Cherephon, de iuger de la possibilité & de l'impossibilité des choses, & de mesurer l'étendue de la puissance

diuine à nostre foiblesse , puis-que l'homme le plus âgé n'est qu'un enfant à l'égard de Dieu, & sa vie un point à comparaison de l'éternité. Tu fais quelle tempeste il faisoit il y a trois iours; telle qu'il sembloit que le monde dût abyssmer. Crois-tu qu'il soit plus facile de produire le calme après un si grand orage , que de changer une femme en oiseau ? Combien d'une petite boule de cire, les enfans font-ils de figures différentes; & tu t'estonnes que Dieu de cette masse terrestre , fasse des choses qui nous soient inconnues. Ne fais-tu pas qu'il est plus haut au dessus de nous, que le Ciel ne l'est au dessus de la Terre ? Combien un homme supasse-t-il un enfant tant en force qu'en adresse, iusques-là qu'un seul en battroit des millions ? Si nous auons donc tant d'auantage sur nos semblables , quel sera celui du Createur sur la-creature ? Ceux qui n'ont pas appris à écrire, ni à iouer des instrumens, ne sauroient faire ni l'un ni l'autre sans miracle; & il n'y a rien de si facile à ceux qui le sauent. On peut dire icy la mesme chose. La Nature d'une matiere informe produit une abeille, d'une adresse & d'un sauoir admirable ; & d'un œuf, qui n'est point diferent d'un autre, en fait deux oiseaux tout diferens. Il y a cent autres merueilles qui nous obligent à estre fort retenus lors que nous parlons de la puissance

## OV LA METAMORPHOSE. 55

diuine. Je laisseray donc cette histoire ou cette fable à mes enfans, comme ie l'ay receüe de mes peres, & conteray à mes deux femmes Xantipe & Myrto, l'amour que tu as eüe pour ton mary, diuine Alcyone, & la récompense que tu en as receüe du Ciel. Ne veux-tu pas faire le semblable, Cherephon?

CHEREPHON. Ouy, certes, à l'exemple de Socrate, puis-que cela sert aussi à entretenir l'amitié conjugale.

\*\*\*

## PROMETHE'E, OV LE CAUCASE.

### DIALOGUE

DE VULCAN, DE MERCURE,  
ET DE PROMETHE'E.

*C'est un jeu de l'Auteur; pour montrer que tout ce qu'on a feint de Prométhée est ridicule; ce qu'il fait pour ôster l'autorité aux Fables, & par conséquent à la Religion des Payens, qui estoit fondée dessus. Et c'est là le sujet des Dialogues des Dieux, dont celui-cy est comme la teste.*

MERCURE. **V**OICY le Caucaſe où il nous faut attacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point

de neige, afin d'enfoncer plus fort les clous, & qui soit découuert de tous costez, pour rendre son supplice plus évident.

VULCAN. Je le veux, mais il ne le faut pas mettre si bas, que les hommes qu'il a faits le puissent venir détacher; ni si haut, qu'on ne le puisse voir. Il sera bien, à mon aui, vers le milieu de cette montagne, au dessus de cet abyfme. Nous attacherons l'une des mains à ce roc, & l'autre à celui qui est voisin.

MERCURE. Tu as raison; car ils sont tous deux escarpez, & inaccessibles. Viença, Prométhée, ne te fais point tirer l'oreille, & monte vilement que l'on t'atache.

PROMETHE'E. Ayez pitié d'un malheureux; que l'on fait souffrir injustement.

MERCURE. I'en suis d'auis, pour nous faire mettre en ta place? Est-ce que tu crois que le Caucafe n'est pas assez grand, pour nous y attacher tous trois, ou que tu es bien-aise d'auoir des compagnons de ta misere, qui est la consolation des malheureux? çà, la main droite; coigne, Vulcan, de toute ta force: çà la gauche, qu'on l'attache aussi. Voila qui va bien. Le Vautour descendra tantost pour te ronger les entrailles, en récompense de ta belle inuention.

PROMETHE'E. O terre qui m'as engendré,  
*Son pere & toy Saturne & Iapet, faut-il tant souffrir pour*  
*& son oncle.* n'auoir rien fait? MERCURE.



MERCURE. Rien fait, miserable! & n'est-ce rien faire que de tromper Iupiter en vn festin, & ne luy donner que des os couuerts de graisse, pour te reseruer la meilleure part? D'ailleurs, qui t'obligeoit à faire l'homme, cet animal fin & cauteleux, & particulièrement les femmes; & à voler ensuite le feu du Ciel qui estoit le partage des Dieux, & leur plus précieux trésor? Apres cela, tu viendras nous prescher ton innocence, & dire qu'on a grand tort de te punir

PROMETHEE. As-tu bien le courage, Mercure, de me persécuter en cet estat, & de me reprocher des choses, pour lesquelles ie meriterois, ie le iure par les Dieux, d'estre nourry aux despens du public dans le Prytanée? Que si tu estois de loisir, ie serois bien-aise de disputer contre toy, pour confondre Iupiter en ta *Raillerie contre Socrate.* personne. Pren vn peu sa défense, toy qui es si grand Orateur, & fay voir qu'il a eu raison de m'attacher icy, près des portes Caspiennes, pour estre vn spectacle d'horreur aux Scythes.

MERCURE. Tu t'auises vn peutard de te défendre. Mais dy ce que tu voudras, aussi bien nous faut-il attendre la descente de l'oiseau qui doit commencer ton supplice. Cependant, ie seray rauy d'entendre ta Rhetorique, car on dit que tu es vn grand Sophiste.

P R O M E T H E'E. Parle le premier , puis-que tu es l'accusateur , & pren garde de ne pas trahir la cause de Iupiter, Vulcan sera nostre Iuge.

V U L C A N. Non pas cela , meschant , mais plüstost ton accusateur & ton bourreau , pour auoir fait refroidir ma forge en déroband le feu du Ciel.

P R O M E T H E'E. Separons donc l'accusation en deux. Tu parleras du larcin , & Mercure des autres crimes : Aussi-bien le Dieu des larrons, n'auroit-il point de grace à parler contre eux.

V U L C A N. Que Mercure parle pour nous deux ; car ie n'entens rien à la chicane , & n'ay pas esté nourry comme luy dans vn barreau ; mais on fait que c'est vn de ses mestiers , aussi bien que le larcin.

M E R C U R E. Il faudroit beaucoup de temps, pour se preparer à vne si grande accusation ; car ce n'est pas assez d'en rapporter nuëment tous les chefs ; mais puis-que tu en tombes d'accord , & mesme que tu en fais gloire , il n'est point necessaire de plus long discours , & ce seroit folie de se mettre en peine de prouuer des crimes que l'on auouë. Ie diray seulement que c'est bien abuser de la clemence de Iupiter, que de retomber si souuent.

P R O M E T H E'E. Nous verrons tantost , si ce que tu dis est folie ou non. Mais puis-

que tu crois que cela fust, ie vais entrer en ma defence. Et premierement, l'ateste les Dieux, que j'ay pitié de voir Iupiter si chagrin & de si mauuaise humeur; que pour n'auoir pas eu la meilleure part dans vn festin, il veuille crucifier non pas vn homme mais vn Dieu, & de ses anciens camarades, qui l'a serui dans l'occasion. Tu sçais quelle est la liberté des festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent; car les honnestes gens, au lieu de s'en offenser, les tournent en raillerie. Mais de garder cela sur le cœur pour s'en venger apres si cruellement, cela est indigne, ie ne dis pas d'un Dieu, ni du souuerain des Dieux, mais mesme d'un galant Homme. Car si l'on bannit de la table ces honnestes liberez que restera-t-il que de se souler comme des bestes? ce qui est tout à fait indigne de la table de Iupiter. Ie ne croyois donc pas qu'il s'en deust souuenir le lendemain, bien-loin de m'en punir comme il a fait, & de s'imaginer qu'il ayt receu vne grande injure, de ce qu'on a fait vne des parts, meilleure que l'autre, pour voir s'il sçauroit bien choisir. Mais prenons la chose au pis, & posons, non pas qu'il ait eu la moindre part, mais qu'il n'en ait point eu du tout, fa-loit-il pour cela meller, comme on dit, le Ciel & la Terre, & ne parler que de croix, de vau-

tours, de rochers & de precipices? Qu'il prenne garde qu'on n'impute cela à foiblesse & à lâcheté. Que ne feroit-il point pour de grandes choses, qu'il en vient à ces extremités pour vn morceau de viande? Combien les hommes sont-ils plus iustes & plus raisonnables? Où en a-t-on veu qui ayent fait mourir leur cuisinier pour auoir friponné quelque chose; On ne prend pas garde à ces bagatelles, ou si on les chastie, c'est seulement d'un soufflet ou de quelque coup de poin; mais d'enuoyer pour cela vn homme au gibet, c'est vne action barbare, & vne cruauté inouïe. Voila pour le premier point, où sans mentir j'ay eu quelque honte de me défendre, mais on en deuoit auoir dauantage de m'accuser. Parlons maintenant du second, qui concerne la création de l'homme, où ie doute ce qu'on veut reprendre, si c'est qu'il n'en falloit point faire du tout, ou qu'il le falloit faire d'autre façon. l'examineray donc l'un & l'autre, & pour le premier, ie diray, Que tant s'en faut que les Dieux y ayent perdu quelque chose, qu'ils y ont gagné, & qu'il leur est plus avantageux qu'il y ait des hommes, quelques méchans qu'ils puissent estre, que s'il ny en auoit point du tout. Pour reprendre la chose de plus haut, il faut sçauoir qu'il n'y auoit du commencement que les Dieux au mon-

de, & que la Terre n'estoit qu'un grand & vaste desert, couuert de forests épaisses. Car d'où viennent à vostre aise, ces Champs & ces Jardins si bien cultivez, ces Temples, ces Autels & ces Statuës qu'on adore, que de l'invention humaine ? Comme ie songe donc tousjours à quelque chose d'utile & d'avantageux pour le bien public, ie détrempe de la terre avec de l'eau, comme dit le Poëte, & les paistrissant ensemble i'en fis un homme à nostre image, avec l'aide de Minerve. Voilà tout mon crime. Mais dequoy les Dieux se plaignent-ils, en sont-ils moins Dieux qu'ils n'estoient auparavant ? Car à voir comme Jupiter se tourmente, on diroit qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne se reuolent contre luy, comme ont fait autrefois les Géans, & n'est-il pas assez puissant pour les défaire, luy qui a rangé les Titans à la raison ? Les Dieux donc n'ont reçu aucun dommage de mon invention, mais pour montrer qu'ils y ont beaucoup profité ; on n'a qu'à regarder la Terre qui estoit alors en friche, & qui maintenant est cultivée, & fournie de mille choses utiles à la vie de l'homme ; car elle ne produit rien d'elle-mesme, que de sauvagerie. La Mer mesme est en quelque sorte adoucie par la navigation, les Isles habitées, les Villes pleines de Temples, d'Autels, de Festes, &

de Sacrifices. Enfin, pour parler avec le Poëte, toutes les ruës & les places publiques sont pleines de Iupiter. Encore, si l'on me pouvoit reprocher d'auoir trauaillé pour ma gloire; mais parmy tant de Temples des Dieux, où en trouueriez-vous vn de Prométhée? ce qui fait assez voir que i'ay négligé mon interest particulier, pour celuy du public. Considérez encore qu'une félicité sans témoins n'est qu'une félicité imparfaite, & que s'il n'y auoit point d'hommes, la beauté du monde seroit comme morte, & nos auantages beaucoup moindres, n'y ayant personne pour les admirer. D'ailleurs, comme nous ne connoissons les choses que par comparaison, la grandeur de nostre fortune nous seroit inconnüe s'il n'y auoit point de malheureux. Cependant, au lieu de m'honorer pour de si grans biens, on me crucifie, & ie reçois des peines d'où ie deuois attendre des récompenses. Mais quoy! il y a parmy les hommes des meurtriers, des incestueux, & des adultères? Et n'y en a-t'il point parmy nous, & pour cela on ne condamne point le Ciel & la Terre, qui nous ont produits. Vous direz, peut-estre, que nous auons plus de soin qu'auparauant, & qu'il faut pouruoir à toutes leurs necessitez. Et qui a iamais veu vn Pasteur se plaindre de la fécondité de son troupeau, à cause de la peine

qu'ellé luy donne? Car si cela est penible, il est aussi & vtile & honorable; outre que cela nous sert d'occupation, & que sans cela nous demurerions les bras croisez sans rien faire, à nous souler de neectar & d'ambrosie. Mais ce qui me fâche le plus, c'est de voir que ceux qui se plaignent dauantage des hommes, sont ceux qui ne s'en scauroient passer, & particulierement des femmes, qu'ils ayment le plus, quoy qu'ils en disent le plus de mal. Ils se déguisent tous les iours en mille sortes pour en iouir, & non contents de les caresser, en font des Deesses. Quelqu'un pourra dire que i'ay eu raison d'auoir fait l'homme, mais que ie le denois faire d'une autre façon, & non pas semblable à nous. Et pouuois-je choisir un plus beau modele que celuy que ie scauois tout parfait? Eussiez-vous voulu que i'eusse fait un animal sans intelligence, qui n'eut pû nous rendre aucun seruice? Que vous estes iniustes! Vous prenez bien la peine, pour goulter d'une Hécatombe, d'aller iusques chez les Ethiopiens irreprehensibles, & vous crucifiez celuy qui est cause que vous auez des Autels & des Hecatombes. Mais c'est assez de cela; parlons maintenant du larcin du feu. Et premierement, vous l'ay-ie dérobé, pour l'auoir donné aux hommes? n'est-ce pas la nature de cet element de se commu-

*C'est une  
Epithete  
qu'Homere  
leur  
donne.*

niquer sans se perdre ? C'est donc vne ialousie toute pure, indigne de ceux que les Poëtes appellent des Bien-faiteurs. D'ailleurs, quand j'aurois dérobé tout le feu du Ciel, ie ne vous aurois fait aucun tort. On ne fait rostir ni bouillir l'ambrosie ; au lieu que les hommes en ont besoin tous les iours pour leurs petites necessitez, quand ce ne seroit que pour vous faire des sacrifices. N'est-il pas vray que vous n'estes iamais plus aises, que quand vous pouuez aller humer la fumée de quelque holocauste ? de sorte que vos plaintes sont contraires à vos desirs. Je m'estonne que vous n'avez défendu au Soleil de leur départir sa lumiere, qui est vn feu beaucoup plus brillant & plus pur, & que vous ne l'accusez de prodiguer vos tresors, & de dissiper vostre bien. Voila tout ce que j'auois à dire pour ma défense. C'est à vous d'y répondre si vous pouuez ; mais ie demande la replique.

MERCURE. Il n'est pas aisé de répondre à vn si impudent Sophiste ; tu-és bien heureux que Iupiter ne t'a point ouï ; car ie suis assuré qu'il t'enuoyeroit vne douzaine de Vautours au lieu d'un : tant tu l'as vilainement outragé sous pretexte de te défendre. Mais dy-moy, pourquoy estant Prophete, n'as-tu point sceu ce qui te deuoit arriuer ?

PROMETHE'E.



PROMETHE'E. Je l'ay bien sçeu, Mercure : mais i'ay sçeu aussi que ie serois déliuré par vn Heros de tes amis, qui viendra de Thebes, & qui tuëra mon vautour.

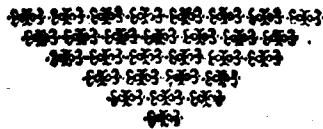
MERCURE. Ie voudrois qu'il fust déjà arriué, & que nous fussions à table ensemble comme auparavant, pourueu que tu ne fisses point les parts.

PROMETHE'E. Patience, tu m'y reuerras encore, car Iupiter me déliurera pour vn seruice important que ie luy rendray.

MERCURE. Quel est-il?

PROMETHE'E. Tu connois Thetis : mais ie ne veux point diuulguer vn secret qui doit faire ma déliurance.

MERCURE. Si cela est, tu as raison de n'en rien dire. Allons, Vulcan, ie voy déjà l'oiseau qui vient fondre sur sa proye, & voudrois que le libérateur fust aussi proche que le danger.



## DIALOGUES DES DIEUX.

*Le sujet est touché dans l'argument du Dialogue précédent : du reste une partie des Fables est expliquée icy d'une façon gaye qui aide beaucoup à les retenir.*

## DIALOGUE.

## DE PROMETHEE ET DE IUPITER.

PROMETHEE. **D**Eliure-moy, Iupiter; ie n'en puis plus.

IUPITER. Que ie te deliure, meschant ! Est-ce pour auoir fait ce beau chef-d'œuvre qui nous cause tant de mal , ou pour auoir dérobé le feu du Ciel, & trompé ton maistre dans vn festin ?

PROMETHEE. N'ay-je pas assez souffert, attaché depuis si long-temps au Caucaſe , & nourrissant de mes entrailles le plus cruel de tous les Vautours ?

IUPITER. Ce n'est pas la centième partie de ce que tu as mérité. Tu deurois estre écrasé du Caucaſe , & non pas y estre attaché ; & n'auoir pas seulement le foye rongé par douze Vautours, mais encore les yeux & le cœur.

PROMETHEE. Tu ne te repentiras point

de m'avoir fait cette grace.

**IUPITER.** C'est que tu as enuie de me tromper encore vn coup.

**PROMETHE'E.** A quoy cela seruiroit-il? as-tu oublié où est le Caucaſe? & n'as-tu point d'autres moyens de me punir, quand celuy-là te manqueroit?

**IUPITER.** Mais encore que me veux-tu dire?

**PROMETHE'E.** Si ie te dis où tu vas me croiras-tu?

**IUPITER.** Pourquoi non?

**PROMETHE'E.** Tu vas coucher avec vne Nercide.

**IUPITER.** Et puis, qu'en arriuera-t-il?

**PROMETHE'E.** Il naistra de vous vn enfant qui te dépoſſedera comme tu - as fait ton pere; pour le moins les Deſtins t'en menacent, c'eſt pourquoy tu feras bien de n'y point aller.

**IUPITER.** Ie te croiray pour ce coup, puis que tu-as ſi bien deuiné. Que Vulcan te détache pour récompence.

~~~~~

DIALOGUE

DE IUPITER, ET DE CVPIDON,

CVPIDON. **P**ardonne-moy, Iupiter, ſi j'ay failly, ie n'y retourneray plus;

I ij

faut-il tenir sa colere contre vn enfant?

IUPITER. Vn enfant ! petit fripon , plus vieux que Iapet, & plus subtil que Promethée !

CVPIDON. Je m'en raporte aux Peintres & aux Poètes qui me representent toujours de la sorte ; mais encore que t'ay-je fait pour me mal traiter.

IUPITER. Tu le demandes, méchant, qui m'as rendu amoureux de toutes les femmes, sans qu'une seule soit amoureuse de moy ; si bien qu'il me faut tous les iours trouver mille inuentions pour en iouir.

CVPIDON. C'est qu'elles te redoutent, & qu'elles craignent par respect de t'approcher.

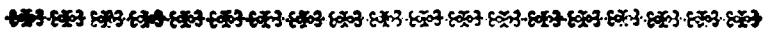
IUPITER. Mais on ayme bien les autres Dieux, Apollon n'a-t-il pas esté chery de Brancus & d'Hyacinthe ?

CVPIDON. C'est qu'il est beau & galant, & avec tout cela, Daphné ne s'est iamais pû résoudre à l'aymer, tant l'amour est vne chose libre. Que si tu voulois te parer & adoucir vn peu la fierté de tes regards, ie ne doute point que tu ne leur donnasse dans la veüe ; mais il faudroit pour cela quitter ton foudre & ton Egide.

IUPITER. Voudrois-tu que ie fisse des choses indignes de Iupiter ?

CVPIDON. Ne fais donc point amoureux.

IVPITER. Je le veux estre, mais sans toutes ces foibleſſes, toutefois ie te pardonne pour ce coup.

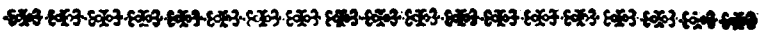


DIALOGUE

DE MERCURE ET DE IVPITER.

IVPITER. **C**Onnois-tu Io?
MERCURE. Qui, la fille d'Inaque?

IVPITER. Elle meſme; Iunon la transformée en geniffe, par jaloſie, pour m'empescher de l'aymer, & la donnée en garde à vn monſtre qui ne dort iamais; car comme il a cent yeux, il y en a toujours quelqu'un qui veille. Mais tu-és aſſez adroit pour m'en défaire; Va le tuer en la foreſt de Nemée, où il garde cette belle; & après ſa mort, tu amèneras Io par mer en Egypte où elle ſera adorée ſous le nom d'Iſis. Je luy ay donné de préſider aux vens & aux flots, & d'eſtre la Patrone des Nautonniers.



DIALOGUE.

DE IVPITER ET DE GANYMEDE.

IVPITER. **B**Aiſe-moy, mon petit mignon, maintenant que nous ſommes hors de danger, & que ie n'ay plus ni bec, ni ongle.

GANYMEDE. Et que sont-ils devenus ? N'es-tu pas venu fondre sur moy en forme d'Aigle, & m'enleuer du milieu de mon troupeau ? Comment es-tu devenu homme ?

IUPITER. Je ne suis ni homme ni aigle, mais le souverain des Dieux, qui me suis ainsi transformé pour te posséder.

GANYMEDE. Es-tu Pan ? mais tu n'as ni cornes, ni jambes veluës, ni flûte, qui sont les marques de ce Dieu.

IUPITER. N'en connois-tu point d'autres ?

GANYMEDE. Non ; mais nous sacrifions tous les ans à celui-cy vn bouc à l'entrée de sa caverne, & pour toy, ie croy que tu-és quelque maquignon d'enfans, de ceux qui les enlèvent pour les vendre.

IUPITER. N'as-tu iamais ouï parler de Jupiter, & n'as-tu pas veu vn Autel consacré sur le Mont Ida, à celui qui tonne & qui éclaire ?

GANYMEDE. Quoy ! c'est toy qui fais tout ce bruit qu'on entend là-haut, à qui mon pere sacrifie aussi tous les ans vn belier ? Et que t'auois-je fait pour m'enleuer ? peut-estre qu'à cette heure mes brebis sont mangées du loup.

IUPITER. Tu songes encore à tes brebis, maintenant que tu-és Immortel & le compagnon des Dieux ?

GANYMEDE. Quoy ! tu ne me remettras

pas aujourd'huy où tu mas pris?

IVPITER. Non; car toute ma peine seroit perduë.

GANYMEDE. Mais mon pere se mettra en colere lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le fouët pour auoir abandonné mon troupeau.

IVPITER. Ne crain point, tu demeureras toujours icy.

GANYMEDE. Je ne le veux pas, laisse moy aller, & je te promets pour récompense de te sacrifier vn belier qui sera l'honneur du troupeau.

IVPITER. Que tu-és simple, & veritablement enfant! Il faut oublier tout cela maintenant que tu-és dans le Ciel, & en estat de faire du bien à ton pere & à ton pais, sans te soucier de leur colere; Car tu ne seras plus homme, mais Dieu; & au lieu de lait & de fromage tu viuras de Nectar & d'Ambrosie, & verras reluire ton Astre dans le Ciel, par dessus les autres.

GANYMEDE. Mais si ie veux iouër qui me tiendra compagnie, car i'auois plusieurs petis camarades sur le Mont Ida?

IVPITER. Cupidon jouëra avec toy aux osselets; console-toy seulement, & ne songe plus aux choses du monde.

GANYMEDE. Mais à quoy seruiray-je icy? y a-t-il des troupeaux à garder?

IVPITER. Tu feras l'Eschanſon des Dieux,
& leur verſeras le Nectar.

GANYMEDE. Eſt-il meilleur que le lait?

IVPITER. Tu ne voudras plus boire autre choſe lors que tu en auras goûté.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit, ſera-ce avec mon petit camarade Cupidon?

IVPITER. Non, mais avec moy, car c'eſt pour cela que ie t'ay pris.

GANYMEDE. Ne ſçaurois-tu coucher ſeul?

IVPITER. C'eſt qu'il y a du plaſir de coucher avec vn bel enfant.

GANYMEDE. A quoy ſert la beauté quand il faut dormir?

IVPITER. Cela rend le ſommeil plus agreable.

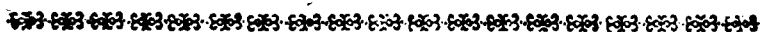
GANYMEDE. Mais mon pere ſe fâchoit toujours quand je couchois avec luy, & diſoit que je ne faiſois que remuer, & parler toute la nuit, & que je luy donnois des coups de pied; de ſorte qu'il m'enuoyoit le matin coucher avec ma mere. Si tu ne m'as donc enleué que pour cela, tu peux bien me remettre où tu m'a pris.

IVPITER. Je t'aime bien de la ſorte; car je te baiſeray alors tout mon ſoul.

GANYMEDE. Tu feras ce qu'il te plaira, mais pour moy, ie dormiray cependant.

IVPITER. Nous en parlerons vne autre fois

fois ; Maintenant Mercure qu'on l'emméne, & qu'on luy fasse boire l'Immortalité , afin qu'il nous serue d'Echanson : mais apren luy auparavant à presenter le gobelet.



DIALOGUE

DE IVNON ET DE IVPITER.

IVNON. **D**epuis que tu as amené icy Ganymede, tu ne me caresses plus comme auparavant.

IVPITER. Es-tu jalouse d'un si simple & si innocent garçon ? Je croyois qu'il n'y eust que les femmes qui te pussent mettre en mauvaise humeur.

IVNON. Tu ne te gouvernes pas mieux pour ce regard , ni d'une façon plus honneste. Car ie vous prie , est-ce vne chose bien-seante au Maistre des Dieux de se metamorphoser tous les iours , tantost en or, tantost en taureau, tantost en Cygne, pour aller commettre sur terre des adulteres ? Mais encore, ne transportes-tu pas tes Maistresses dans le Ciel, comme tu - as fait ce petit Mignon de couchette, que tu tiens toujours près de toy , sous pretexte d'en faire ton Echanson ; comme s'il n'y en auoit point icy , & qu'Hébé & Vulcan fussent las de faire

leur charge , ou qu'on ne pûst prendre à vn
C'est un besoin, le Verseur d'eau. D'ailleurs, tu ne prens
signe du jamais de sa main le verre , que tu ne le baïses
Zodiaque. luy - même en presence de tout le monde , &
 l'on diroit que ce baïser t'est plus doux que le
 Nectar. Car souuent tu rens le verre sans auoir
 bû , pour auoir seulement le prétexte de le bai-
 ser , & quelquefois tu le fais boire le premier ,
 pour boire après luy , & le baïser en quelque
 sorte en buuant. Il te faisoit beau voir l'autre
 iour , iouer avec luy aux osselets sans ton foudre
 ni ton Egide ! Je sçay tout , ne pense pas m'en
 faire acroire.

I V P I T E R. Quel mal y a - t-il à baïser vn bel
 enfant , & à joindre ce plaisir à celuy du Ne-
 ctar ? Si tu en auois gousté , tu ne me ferois plus
 ces reproches.

*Qui ay-
me les gar-
çons.* I V N O N. Ce sont-là des discours de Pæde-
 raste , il faudroit que i'eusse bien perdu l'esprit ,
 pour aprocher ma bouche de celle d'un petit
 effeminé.

I V P I T E R. Tout effeminé qu'il est , il m'est
 plus agreable que.... Ne m'en fais pas dire
 dauantage , & cesse de contrôler mes actions.

I V N O N. Iete conseil de l'épouser pour me
 fâcher encore plus ; Souuien-toy comme tu me
 traites pour luy.

I V P I T E R. C'est que tu voudrois que ton

hoiteux nous seruiſt à table, lors qu'il ſort de ſa forge, tout couuert de ſuye & de ſueur, & que ie le baiſſe en cet eſtat, où il te fait horreur à toy-meſme qui és ſa mere. Penſez qu'il feroit beau voir de renuoyer pour luy Ganymede, qui eſt ſi beau, & ſi mignon, & ce qui te fâche dauantage, de qui les baiſers ſont plus doux que le Nectar!

IVNON. Maintenant, que ce beau Fils eſt icy, le mien te fait mal au cœur; mais tu ne t'en plainois pas auparavant, & toute ſa ſuye, & ſa ſueur n'empêchoient pas qu'avec plaifir tu ne priſſes le verre de ſa main.

IUPITER. Ta ialouſie ne fait qu'acroiſtre ta douleur, & mon amour. Fay-toy ſeruir par Vulcan, ſi tu n'és pas bien-aiſe de voir Ganymede; mais pour moy, ie veux qu'il me preſente à boire, & qu'il me donne à chaque fois dix baiſers. Ne pleure point, mon mignon, ie ſeray repentir tous ceux qui ſ'ataqueront à toy.

~~~~~

## AVTRE DIALOGUE

DE IVNON ET DE IUPITER.

IVNON. **Q** Vi penſes-tu que ſoit Ixion?

IUPITER. Vn fort honneſte homme, &

K ij

de bonne compagnie; car sans cela, ie ne l'aurois pas admis à ma table.

IVNON. C'est vn insolent qui n'est pas digne de cét honneur.

IUPITER. Qu'a-t-il fait? Je le veux sçavoir.

IVNON. J'ay honte de le dire, tant son impudence est grande.

IUPITER. A-t-il voulu caresser quelque Déesse? car il semble que c'est ce que tu veux dire.

IVNON. Moy-mesme. Je ne prenois pas garde du commencement à son amour; mais à la fin voyant qu'il auoit toujourns l'œil sur moy, & qu'il soupiroit de temps en temps, & laissoit couler des larmes; buuoit après moy lors que j'auois bû, & en buuant me regardoit, & baisoit le verre; ie m'aperçus de sa folie, mais i'eus honte de te le dire, & crûs que cela se passeroit. A la fin, il a esté si insolent, que de m'en parler; Alors, bouchant les oreilles, pour n'en rien entendre, ie suis venuë icy te le dire tout couurant, afin que tu en fisses vn châtiment exemplaire.

IUPITER. Voila vn hardy maraut, de vouloir planter des cornes à Iupiter. Il faut que le Nectar l'ait bien enyuré; mais c'est moy qui en suis cause, pour trop aymer les Mortels, & les faire manger à ma table. Car il ne se faut pas

estonner si vſant des meſmes viandes , ils ont les meſmes deſirs, & conçoient de l'amour pour des beautez immortelles ? Tu ſçais quel tyran c'eſt que l'Amour.

IVNON. Il eſt vray qu'il eſt bien ton maistre, & te mène bien, comme l'on dit, par le nez. Mais ie voy bien pourquoy , tu as pitié d'Ixion : C'eſt qu'il ne fait que te rendre ce que tu luy as preſté ; Car tu as couché autrefois avec ſa femme , & en as eu Pirithoüs.

IUPITER. T'en ſouuient-il encore ? Sçais-tu quel eſt mon deſſein ? Ce ſeroit vn trop grand ſuplice de le bannir pour iamais de noſtre preſence ; mais puis-qu'il pleure & ſouſpire, ie ſuis d'auis.....

IVNON. Quoy ! que ie couche avec luy ?

IUPITER. Non pas cela ; mais quelque fantôme qui te reſſemble, pour contenter en quelque ſorte ſa paſſion.

IVNON. Ce ſeroit le récompenser , au lieu de punir ſon crime.

IUPITER. Mais quel mal cela feroit-il ?

IVNON. Il croiroit m'embrasser , & l'affront en retomberoit ſur moy.

IUPITER. Mais il n'y auroit que luy de trompé ; car quand nous formerions vne nuë à ſa reſſemblance , ce ne ſeroit pas Iunon.

IVNON. Comme les hommes ont ſouuent

plus de vanité que d'amour, il s'iroit vanter d'avoir couché avec moy, & me perdrait de réputation.

IVPITER. Si cela arriue, ie le precipiteray dans les enfers, où attaché à vne rouë, il ne fera que tournoyer, sans prendre iamais aucun repos.

IVNON. Ce suplice ne sera pas trop grand pour son crime.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE VULCAN ET D'APOLLON.

VULCAN. **A**S-tu veu le petit Mercure, Apollon, comme il est beau & sourit à tout le monde ? Il fait assez voir ce qu'il sera vn iour, quoy que ce ne soit encore qu'un enfant.

APOLLON. L'appelles-tu enfant ? luy qui est plus vieux que Iapet, en malice ?

VULCAN. Quel mal peut-il auoir fait, qu'il ne fait encore que de naistre ?

APOLLON. Demande-le à Neptune à qui il a emporté le trident, & à Mars de qui il a pris l'espée, sans parler de moy, à qui il a dérobé l'arc & les flèches.

VULCAN. Quoy ! un enfant encore au maillot ?

APOLLON. Tu verras ce qu'il sçait faire s'il t'aproche.

VULCAN. Il est déjà venu chez-moy.

APOLLON. Et ne t'a-t-il rien pris?

VULCAN. Non, que ie sçache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VULCAN. Je ne voy point mes renailles.

APOLLON. Le gage qu'on les retrouvera dans ses langes.

VULCAN. Quoy, il est déjà si adroit ce petit voleur ! Je croy qu'il a appris à dérober dans le ventre de sa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez ; Tu vois comme il cause, il fera vn iour grand orateur, & mesme bon lutteur, si ie ne me trompe ; car il a déjà donné le croc-en-jambe à Cupidon ; Et comme les Dieux en rioient, & que Venus le prit pour le baiser, il luy déroba son Ceste, & eût emporté le foudre de Iupiter, s'il n'eust esté trop chaud, & trop pesant ; mais il luy enleua son sceptre.

VULCAN. Voila vn hardy petit galand.

APOLLON. Il est aussi musicien.

VULCAN. Comment cela ?

APOLLON. Il a fait vn instrument de la coquille d'une tortuë, dont il joue en perfection jusqu'à me rendre jaloux, moy qui suis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit, qu'il ne dort pas

meſme la nuit, & qu'il va juſqu'aux enfers, pour faire touſjours quelque butin; car il a vne verge de grande vertu, dont il r'apelle les morts à la vie, & conduit les viuans au tombeau.

VULCAN. C'eſt moy qui la luy ay donnée pour luy ſeruir de jouët.

APOLLON. Il t'a pris tes tenailles pour récompence.

VULCAN. Je ſuis bien-aïſe que tu m'en faſſes ſouuenir, ie les vay chercher dans ſon berceau.

~~~~~

DIALOGUE

DE VULCAN ET DE IVPITER.

VULCAN. VOICY vne coignée bien tranchante que ie t'apporte, Que veux-tu que nous en faſſions?

IVPITER. Fen-moy la teſte en deux tout d'un coup.

VULCAN. Tu veux voir ſi ie ſeray aſſez ſot pour te croire; Dy tout de bon, à quoy tu la veux employer.

IVPITER. A me fendre la teſte par la moitié. Je ne ris point, & ſi tu ne m'obeïs, tu veras comme il t'en prendra; Frappe ſeulement de toute ta force; car la teſte me fend de douleur, & ie

& ie souffre les mesmes maux, que si i'estois en trauail d'enfant.

VULCAN. Pren garde que nous n'allions faire quelque sotise; Car ie ne t'acoucheray pas si doucement qu'une Sage-femme.

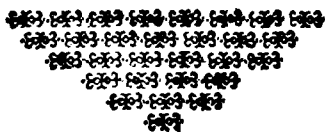
IUPITER. Frappe seulement sans rien craindre, & me laisse faire le reste.

VULCAN. C'est bien malgré moy; mais qu'y feroit-on? il faut obeir. Grans Dieux! Ie ne m'estonne pas si tu auois mal à la teste, y ayant une femme enfermée; & encore une Amazone avec la lance & le bouclier; C'est ce qui te rendoit si colere. Mais qu'elle est belle! Dône-la moy pour récompense de t'auoir déliuré si heureusement, puis-qu'elle est déjà en âge d'estre mariée.

IUPITER. Ie le veux; mais tu auras bien de la peine à la résoudre à t'épouser; car elle veut demeurer vierge toute sa vie.

VULCAN. Laisse-moy faire, j'en viendray bien à bout, pourueu que i'aye ton consentement.

IUPITER. Ne t'y frote pas si tu es sage.





DIALOGUE

DE NEPTVNE ET DE MERCVRE.

NEPTVNE. **N**E ſçauroit-on parler à Iu-
piter?

MERCVRE. Non, il eſt empeſché.

NEPTVNE. Dy-luy que c'eſt moy.

MERCVRE. Ne l'importune point, on ne
le peut voir aujourd'huy.

NEPTVNE. Eſt-ce qu'il eſt avec Iunon?

MERCVRE. Ce n'eſt pas cela.

NEPTVNE. Quoy donc! avec Ganymede?

MERCVRE. Encore moins.

NEPTVNE. Qu'a-t-il ? Je le veux ſça-
uoir.

MERCVRE. Il ſe trouue mal.

NEPTVNE. Dequoy?

MERCVRE. J'ay honte de le dire.

NEPTVNE. A moy qui ſuis ſon frere?

MERCVRE. Il vient d'acoucher.

NEPTVNE. Comment ! eſtoit-il herma-
phodite? Je ne m'en eſtois pas apperceu, ni qu'il
cuſt le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

MERCVRE. Auſſi n'eſtoit-ce pas là qu'il
auoit mal.

NEPTVNE. Où donc, à la teſte? comme

quand il acoucha de Minerue? Il a le chef bien fécond.

MERCURE. Non, à la cuisse.

NEPTUNE. Comment cela? acouche-t-il par tous les endroits du corps?

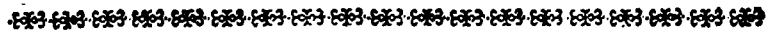
MERCURE. Iunon, par jalousie, a persuadé à Semele qu'il aymoit, de coucher avec luy dans toute sa gloire; si bien que le feu de son foudre s'est pris au lambris de la chambre, & l'a consumée. Tout ce qu'on a pû faire en cette rencontre, ç'a esté de sauver l'enfant; car elle estoit grosse; & de le mettre tout chaud, du ventre de la mere dans la cuisse de Iupiter, où il a acheué son terme. Il vient presentement de s'en délivrer, & est encore tout débile du travail.

NEPTUNE. Et qu'a-t-on fait de l'enfant?

MERCURE. Je l'ay porté à Nyssé, pour estre nourry par les Nymphes du pais, qui l'ont nommé Dionysius du nom de son pere, & de ce luy de leur Patrie.

NEPTUNE. Ainsi Iupiter est le pere & la mere de cet enfant?

MERCURE. Il est vray; mais ie n'ay pas le loisir de t'en dire davantage; car ie vais de ce pas querir de l'eau, & le reste dont ont besoin les acouchées.



DIALOGUE

DE MERCURE ET DU SOLEIL.

MERCURE. **A** R R E S T E - t o y , Soleil , par l'espace de trois iours , & qu'il n'y ait , cependant , qu'une longue nuit ; Que les heures dételent tes chevaux , éteins ton flambeau , & te repose.

LE SOLEIL. Voila des commandemens bien étranges ! Est-ce que j'ay manqué à mon deuoir , que Iupiter , pour me punir , veut que la nuit triomphe du iour ?

MERCURE. Non , c'est qu'il en a besoin , pour vne chose d'importance.

LE SOLEIL. Où est-il maintenant ?

MERCURE. Chez Alcmene en Beocie.

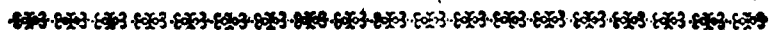
LE SOLEIL. Et vne nuit ne suffit pas pour contenter ses desirs ?

MERCURE. Non pas cela ; mais pour acheuer le heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'acheue à la bonne heure ; mais cela ne se faisoit pas du temps de Saturne. Il ne découchoit point d'auec Rhéa , pour aller caresser la femme de son voisin : Maintenant , pour vne putain il faut bouleuerfer tout le monde. Cependant , mes chevaux de-

viendront rétifs faute d'exercice , & il naîtra des épines dans la carrière du Soleil. Les hommes languiront en ténèbres : & tout cela , pour bâtir ce beau Heros !

MERCURE. Tay-toy, qu'il ne t'en fasse repentir. Cependant, ie vais acheuer ma commission , & dire à la Lune qu'elle ne se haste pas non plus, & au sommeil qu'il n'abandonne point les hommes , de peur qu'ils ne s'aperçoivent de ce changement.



DIALOGUE

DE VENUS ET DE LA LUNE.

VENUS. **D**E QUOY t'accuse-t-on , belle Courriere, d'arrester ton char au beau milieu de ta course , pour contempler tout à ton aise vn Chasseur endormy sur les montagnes de la Carie , & l'aller quelquefois visiter ?

LA LUNE. C'est ton fils qui en est cause.

VENUS. Laissons-là ce petit insolent, qui n'épargne pas même sa mere , & qui m'a souvent contrainte de descendre sur le mont Ida, pour y caresser Anchise, ou sur le Liban en faveur d'Adonis, avant que Proserpine amoureuse, me l'eust rauy pour le posséder ; quoy que de-

C'est qu'il estoit la moitié de l'année aux enfers. puis, touchée de mes larmes, elle me l'ait rendu pour moitié. Je l'ay cent fois menacé de briser son arc & son carquois, & de luy couper les ailes, & le fessay bien l'autre iour avec vn de mes patins; mais quoy ! il ne s'en souuient plus, si tost qu'il est échapé. Cependant, ce Chasseur est-il beau ? car cela seruiroit de quelque consolation.

LA LVNE. Tu sçais qu'il n'y a point de laides amours; mais il est vray que ie ne me puis lasser de le regarder, lors qu'au retour de la chasse, il étend son manteau sur l'herbe, & s'endort, apuyé d'une main sur son coude, & de l'autre, laissant negligemment tomber ses traits. Alors descendant sans faire bruit, & marchant sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller, ie gouste, en aprochant, le doux parfum de son haleine. Tu deuines assez le reste, car tu sçais ce que c'est que d'aimer; mais il est vray que ie meurs d'amour.



DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. **R**EGARDE ce que tu fais, petit fripon, ie ne parle point des desordres que tu causes dans le monde; mais que ne fais-tu point dans le Ciel ? Tu changes

Jupiter en cent façons ; Tu fais descendre la Lune en terre ; Tu arrêtes le Soleil dans les prisons de Climene ; sans parler des affronts que tu me fais à moy-mesme qui suis ta mere. Mais tout cela seroit peu, si tu ne t'estois aussi attaqué à celle des Dieux, que tu fais courir toute forcenée sur le mont Ida, transportée d'amour pour son Atis, & s'enquerant de luy aux forests & aux rochers ; montée sur vn char qui est traîné par des lions, & suiuy de ses Corybantes, qui ne sont pas plus sages qu'elle. Car les vns se font des incisions au coude ; les autres courent tout écheuelez par des precipices ; Celuy-cy sonne du cor, cet autre du tambour ou des cymbales ; si bien que toute la montagne retentir de leurs cris & de leurs débauches. Je crains donc que cette Deesse, si elle retourne quelque iour en son bon sens, ne venge sur toy cet affront, ou qu'elle ne te tuë en sa fureur, & ne te fasse déchirer par ses lions, ou par ses Prestres qui sont encore plus farouches.

CVPIDON. Je ne crains ni les vns ni les autres ; car ses Prestres sont trop effeminez, & i'ay apriuoisé ses lions, & en fais ce que ie veux. D'ailleurs, elle est trop empeschée à l'amour pour songer à la vengeance. Et puis, quel mal fais-je, de rendre aymable ce qui est beau ? Voudrois-tu que i'eusse guery Mars de la passion qu'il a pour toy ?

VENUS. Que tu-és malin ! mais qu'il te souviene de ce que j'ay dit.

DIALOGUE

D'HERCVLE, D'ESCVLAPPE, ET DE IVPITER.

IVPITER. **N**'AVEZ-vous point de honte de vous entrebattre comme des coquins, & de vous quereler iusqu'à la table de Iupiter ?

HERCVLE. Est-il iuste, mon pere, que ce Charlatan passe deuant moy ?

ESCVLAPPE. Non pas Charlatan ; mais le Dieu de la Medecine, qui vaut mieux cent fois que toy, & tous tes semblables.

HERCVLE. En quoy est-ce, Imposteur, que tu vaudrois mieux que moy ? Est-ce pour auoir esté frapé de la foudre pour ton beau sçauoir ? car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCVLAPPE. Il te sied bien de me reprocher ma mort, après auoir esté brûlé tout vif sur le mont Oëta comme vn criminel !

HERCVLE. Mais ç'a esté volontairement, lorsque i'eus purgé l'Vniuers de monstres. Pour toy, qu'as-tu iamais fait que l'Empyrique, comme ces affronteurs qui sçauent quelques secrets par où ils se font admirer ?

• ESCVLAPPE.

ESCVLAP. Tu as raison ; car c'est moy qui te donnay de l'onguent pour la brûlure lors que tu montas icy tout échaudé. Mais ie n'ay iamais seruy comme-toy , ni esté esclaue d'une Impudique, qui te faisoit filer , & te souffletoit lors que tu manquois à ton deuoir. D'ailleurs, ie n'ay point tué ma femme, ni mes enfans comme tu as fait.

HERCVLE. Si tu ne te tais , tu porteras la peine de ton insolence, & ie te feray faire vne culebure du ciel en terre, dont tu auras bien de la peine à guérir , quelque excellent que tu fôis dans la Medecine.

IVPITER. Et moy, si vous ne vous arrestez, ie vous mettray tous deux dehors par les épaules. Qu'Esculape passe le premier, puis-qu'il est le plus ancien.

~~~~~

## DIALOGUE

DE MERCVRÈ ET D'APOLLON.

MERCVRÈ. **Q**V'AS-TU Apollon, d'estre ainsi triste ?

APOLLON. Qui ne le seroit, estant si malheureux en amour ?

MERCVRÈ. Quel malheur t'est-il arriué depuis la perte de Daphné ?

M

APOLLON. La mort d'Hyacinthe.

MERCURE. Qui l'a tué?

APOLLON. Moy-mesme.

MERCURE. Estois-tu en fureur comme tu y es quelquefois?

APOLLON. Non ; mais comme ie iouois au palet avec luy , Zephyre , jaloux de nostre amitié , a emporté le palet & luy en a cassé la teste. Ie l'ay pourfuiuy vainement , iusqu'aux Montagnes ; car qui pourroit atteindre le vent ? Mais au retour , i'ay esté contraint de faire les funerailles de mes amours avec celles d'Hyacinthe ; Toute-fois , pour me consoler , i'ay fait naistre de son sang vne fleur, qui est illustre pour son odeur & pour sa beauté , & qui porte la marque de mes regrets & de mes plaintes ; mais ie ne laisseray pas de le regretter toute ma vie.

MERCURE. Tu as tort, Apollon ; Car ceux qui aiment les choses mortelles, se doiuent résoudre à les perdre.

\*\*\*

## AVTRE DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

MERCURE. **C'**EST vne chose étrange, Apollon, que Vulcan ait épousé les plus belles de toutes les Deesses,

& ie ne ſçay comme elles ont le courage de l'embrasser, lors qu'au retour de ſa forge il eſt tout couuert de ſuye & de ſueur.

APOLLON. Il y a dequoy ſ'en étonner, & principalement à vn Amant infortuné comme moy, qui ſuis vn peu mieux fait que luy, pour ne rien dire dauantage.

MERCURE. Vante maintenant ta beauté & ton harmonie, & moy ma force & mon adreſſe; lors qu'il ſe faudra coucher, nous nous trouuerons tout-ſeuls; tandis qu'un miſerable courtaut de boutique tout eſtropié, caſſera Venus & les Graces.

APOLLON. Encore as-tu eu quelque bonne fortune en ta vie, ce qui te peut ſeruir de quelque conſolation; car tu n'as pas autrefois déplû à Venus, & en as eu l'hermaphrodite; Mais moy, de deux perſonnes que i'ay ſeruies, l'une a mieux aimé eſtre changée en arbre, que de me ſouffrir; & i'ay tué l'autre, par malheur, en me ioüant. Mais, dy-moy; comment ces Deeſſes ne ſont-elles point jalouſes les vnes des autres?

MERCURE. C'eſt que Venus paſſe ſon temps dans le Ciel, tandis que les Graces ſont dans l'Iſle de Lemnos avec Vulcan.

APOLLON. Penſes-tu qu'il ſçache les débauches de ſa femme?

MERCURE. S'il les ſçait? il n'en faut point

douter ; mais il n'en oseroit rien dire ; car il craint la colere de Mars : Tu sçais comme les gens de guerre sont insolens, & particulièrement enuers les Artisans comme luy.

A P O L L O N. On dit pourtant qu'il leur dresse quelque piège.

M E R C U R E. Je ne sçay ; mais ie voudrois y estre pris.



## DIALOGUE

DE I V N O N ET DE L A T O N E.

I V N O N. **V**ERITABLEMENT, Latone, tu-as fait de beaux enfans à Iupiter !

L A T O N E. Nous ne pouuons pas toutes estre meres de Vulcan.

I V N O N. Il est vray qu'il est boiteux ; mais en cet estat Venus l'a bien voulu pour mary ; car outre qu'il a enrichy le Ciel de mille feux , il s'est rendu illustre par l'excellence de son Art. Mais ta fille, d'un courage masle, contre la bienséance de son sexe, va iusqu'en Scythie égorger ses hostes, plus cruelle mille fois que les Scythes ; Et ton fils est de tous mestiers, Archer , Violon, Poëte, Medecin, & a étably des bureaux de prophécie à Delphes, à Claros, & à Didyme, où il

se mesle de prédire l'auenir, & surprend les simples par des oracles trompeurs, qui ont toujours quelque porte de derriere, pour éuader. Cependant, comme le nombre des fots est infiny, il s'enrichit de ses impostures; mais les plus sages reconnoissent bien la fourbe, & sçauent que ce grand Prophete n'a pas sceu qu'il tueroit son Hyacinthe, & que Daphné le fueroit, malgré toute sa beauté & sa perruque d'or. Je m'étonne donc qu'on t'ait préférée à Niobe, & que tes enfans ayent esté iugez plus beaux que les siens.

L A T O N E. Ta jalousie ne peut souffrir de les voir triompher dans le Ciel, & estre célébrés, l'une par sa beauté, & l'autre par son harmonie.

I V N O N. Tu me fais rire de prendre ton fils pour vn excellent Musicien, luy qui eust esté écorché en la place de Marfyas, si les Muses luy eussent fait justice. Pour ta fille, elle est si belle avec son visage de pleine-lune, qu'Acteon fut deuoré par ses chiens, pour l'auoir veüe toute nuë; de peur qu'il ne fust le trompette, aussi bien que le témoin de sa laideur. Car pour la prétendue virginité, ie n'en fais que rire, veu qu'elle ne pourroit faire le mestier de Sage-femme, comme elle fait, sans quelque expérience.

L A T O N E. Il te sied bien, Iunon, d'estre altiere, estant compagne du lit & du thrône de Iupiter; mais nous te verrons bien honteuse, lors

qu'épris de l'amour de quelque mortelle, il te quittera pour la posséder.

\*\*\*

## DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. **Q**V'AS-TU à rire, Mercure?

MERCURE. Qui ne riroit, Apollon, d'une chose si plaisante?

APOLLON. Conte-la-moy, afin que j'en rie à mon tour.

MERCURE. Mars vient d'estre pris, couché avec Venus.

APOLLON. Comment cela? fay-moy le récit de cette auanture.

MERCURE. Il y a long-temps que Vulcan se doutoit de leur amour, & épioit l'heure de les surprendre. Il auoit donc tendu autour de son lit des filets comme inuisibles, & estoit allé tra-uailer à son fourneau. Le galand prenant son temps en l'absence du mary, est allé coucher avec sa maistresse; mais le Soleil les a découuers, & l'en a auerty; si bien qu'il les a pris tous deux sur le fait, & les a enuelopez dans ses rets. Venus, toute confuse, tâchoit à couurir sa nudité; Mars cherchoit à se dépetrer; mais comme il a veu

qu'il n'en pouvoit venir à bout, il a eu recours aux prières & aux menaces.

APOLLON. Et Vulcan l'a laissé échaper?

MERCURE. Bien-loin de cela, il a appelé tous les Dieux, pour estre témoins de son deshonneur. Cependant, ces pauvres Amans se voyant pris comme au trébuchet, baïssoient la veüe & se couvroient d'un voile de honte, comme pour cacher leur nudité.

APOLLON. Mais ce sot ne rougit-il point de publier son infamie?

MERCURE. Il est le premier à en rire; Mais pour te dire la verité, j'enviois la bonne fortune de Mars, d'estre surpris couché avec la plus belle de toutes les Deesses, & lié avec elle par des chaines qui ne se pouvoient rompre.

APOLLON. Quoy! tu voudrois estre pris de la sorte?

MERCURE. Qui en doute! Vien les voir en cet estat, & si tu n'es de mon avis, ie blâmeray ta froideur, ou louërây ta continence.

## DIALOGUE

DE IVNON ET DE IUPITER.

IVNON. **I**'AVROIS honte, Iupiter, d'avoir un fils yurogne & effeminé

comme le tien , toujours en la compagnie de certaines femmes furieuses , & qui sont plus mâles que luy ; Enfin , il ressemble mieux à tout autre qu'à son pere.

*Agaué & Penhée.* IUPITER. Mais cet effeminé a conquis la Thrace & la Lydie , & assujetties les Indes , après en auoir fait le Roy prisonnier , avec tous ses Elephans. Et ce qui est de plus étrange , c'est qu'il a fait tout cela en sautant & dansant avec des femmes , au son du tambour & de la fluste , & le plus souuent yure ; Que si quelqu'un a osé parler de ses mysteres , il l'a pris dans ses ceps , & la mere mesme a déchiré son enfant. Cela n'est-il pas grand , & digne de Iupiter ? D'ailleurs , s'il est voluptueux & débauché , cela ne fait tort à personne , & l'on peut juger ce qu'il feroit estant sobre , qu'il fait de si grandes choses estant yure.

*Icare.* IVNON. Ne viendras-tu point louer aussi l'inuention de la vigne , après auoir veu les maux qu'elle cause , & qu'elle cousta la vie au premier à qui il fit ce beau-present ?

IUPITER. Ce n'est pas le vin qui fait ces desordres , mais l'excès ; car en le prenant modérément il rend les hommes plus gays & plus vigoureux. Mais c'est la jalousie qui te fait parler , & le souuenir de Seméle , puis-que tu blâmes indifféremment ce que son fils a de plus beau.

DIALOGUE



## DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. **D**'Où vient, petit Amour, que tu domptes tous les Dieux, & moy-mesme qui suis ta mere, & que tu ne peux rien sur Pallas, comme si pour elle ton carquois estoit sans fleches, & ton flambeau sans chaleur?

CUPIDON. C'est que ie l'aprehende, ma mere.

VENUS. Mais Mars est bien plus furieux, & tu ne l'aprehendes point?

CUPIDON. Il me rend les armes volontairement, & m'apelle à son secours; au lieu que Pallas me regarde de trauers; & vn iour qu'il m'arriua de l'aprocher, Si tu me touches, dît-elle, ie te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied, te precipiteray dans les enfers. D'ailleurs, elle a le regard terrible, & est effroyable avec son casque & son bouclier, où est la teste de Méduse, coiffée de serspens.

VENUS. Mais tu crains Pallas & la Gorgone, & n'aprehendes ni Iupiter ni ses foudres; les Muses mesmes qui n'ont ni foudre ni Gorgone, sont à l'épreuue de tes traits.

CUPIDON. C'est que ie les respecte, ma

mere, & qu'elles ont quelque chose de venerable, outre qu'elles me diuertissent par leurs chansons, & qu'il n'y a point d'apparence de rendre le mal pour le bien.

VENVS. Et Diane que t'a-t-elle fait?

CUPIDON. Elle a quelqu'autre amour dans la teste.

VENVS. Quel?

CUPIDON. Celuy de la chasse qui la fait brosser par les forests, où ie ne la sçauois suivre; Mais pour son frere, quoy qu'il soit excellent Archer.....

VENVS. Je sçay bien ce que tu veux dire; Que tu l'as souuent blessé de tes dars.

~~~~~

LE IUGEMENT DE PARIS.

DIALOGUE

DE IVPITER, MERCURE, PARIS,
& les trois Deesses.

IVPITER. **P**REN ceste pomme, Mercure, & va en Phrygie vers le beau pasteur de Troye, qui paist ses troupeaux sur le mont Ida; Tu luy diras que ie l'ay fait Iuge de la beauté, parce qu'il est beau & amoureux. Les Belles, il est temps de partir; car ie ne veux point

estre Iuge, entre ma femme & mes filles, puisqu'on ne peut prononcer en faueur de l'une, sans offenser les deux autres; & ie voudrois s'il se pouuoit que toutes trois remportassent la victoire. Mais vous n'avez rien à craindre; car outre que Pâris est fils de Roy, & parer de Ganymede, il est si simple, & si peu malicieux, que vous ne devez point apprehender de paroître deuant luy.

V E N U S. Pour moy, mon pere, ie ne refuse-
rois pas mesme Momus pour Iuge, & accepte
celuy-cy, quel qu'il puisse estre; car que pourroit-
il reprendre en la Deesse de la Beauté? Mais il
faut qu'il agréé aussi à mes riuales.

I V N O N. Nous prendrions à vn besoin Mars
pour Arbitre, quoy que ce soit ton galand.

I V P I T E R. Es-tu de mesme sentiment,
Minerue? Quoy! tu rougis, & baisses la veuë?
mais la pudeur sied bien aux filles; & ie vois bien
que tu en es contente aussi. Partez donc, à la
bonne heure, & que les malheureuses ne s'en
prennent point à leur Iuge; car vous sçavez que
vous estes trois, & qu'il n'y a qu'une pomme.

M E R C U R E. Allons, & prenons le chemin
de la Phrygie, ie passeray le premier, & vous me
suiurez sans vous arrester. Du reste, ne craignez
rien, le connois Pâris, il est honneste homme,
& ne vous fera point d'injustice.

V E N U S. Que tu me plais de dire cela ; mais dy-moy, est-il marié ?

M E R C U R E. Non ; mais ie croy qu'il a vne maistresse sur le mont Ida ; toutefois , c'est quelque fille grossiere & mal-aprise, qu'il n'ayme pas trop , à mon auis ; mais pourquoy fais-tu cettere question ?

V E N U S. Ie réuois à autre chose.

P A L L A S. Tu t'aquites mal de ta commission , Mercure , d'entretenir celle-cy separément.

M E R C U R E. Ce n'est rien ; Elle me demandoit seulement si Pâris estoit marié.

P A L L A S. Pourquoy cela ?

M E R C U R E. Ie ne sçay ; Elle dit qu'elle l'a fait sans dessein.

P A L L A S. Est-il marié en effet ?

M E R C U R E. Ie croy que non.

P A L L A S. Est-ce vn simple villageois , ou s'il ayme la gloire & l'honneur ?

M E R C U R E. Ie pense qu'estant jeune, & fils de Roy , il seroit bien-ayse de se signaler dans les batailles.

V E N U S. Voy-tu que ie ne me plains pas de ce que tu l'entretiens toute seule, Venus n'est pas de ces humeurs queréleuses, & qui se fâchent de tout.

M E R C U R E. Il n'y a pas aussi de sujet de

s'en fâcher ; car elle me demandoit la même chose que vous ; & ie luy répondois de même. Mais tout en deuisant nous voicy arriuez en Phrygie. Voila le mont Ida que ie découvre, & vostre Iuge aussi, si ie ne me trompe.

IVNON. En quel endroit? ie ne le voy pas.

MERCURE. A main gauche, sur la pente de ce costau. Voila son troupeau & sa cabane.

IVNON. Je ne voy pas le troupeau.

MERCURE. Regardez vis à vis de mon doigt. Ne voyez-vous pas sortir des brebis du milieu de ces rochers, & quelqu'un avec sa houlette qui les rassemble, de peur qu'elles ne s'écartent trop.

IVNON. Je le voy, si c'est luy.

MERCURE. C'est luy-même. Mais puisque nous sommes si près, descendons, de peur de l'effrayer en venant tout à coup fondre devant luy.

IVNON. Je le veux. Maintenant que nous sommes descendus, que Venus marche devant; car elle doit sçavoir le chemin, étant venue icy souvent, chercher son Anchise.

VENUS. Je ne me pique point de ces reproches.

MERCURE. C'est-moy qui vous conduiray; Car il me souvient, quand Iupiter estoit amoureux de Ganymede, que ie venois souvent icy

voir ce que faisoit ce petit mignon, & lors qu'il l'enleua, ie voloïs autour de luy pour le soulever, & ce ne doit pas estre loin de ce lieu, veu que, s'il m'en souvient bien, il iouïoit de la flûte sur ce roc, près de son troupeau, lors que Iupiter, changé en Aigle, le vint raurir, & mordant de son bec sa Tiare, pour le tenir plus ferme, l'emporta dans les nuës tout-étonné, & tournant la teste pour le regarder. Alors, i'amaissay sa flûte qui estoit tombée dans la frayeur; Mais salüons vostre Iuge que voicy. Bon-jour, le beau Pasteur.

PARIS. Et à vous le beau fils. Qui sont ces Dâmes que vous menez dans ces deserts? Elles sont trop belles & trop délicates pour brosser parmy ces halliers.

MERCURE. Ce ne sont pas des Dames, Pâris, ce sont des Deesses. Tu vois deuant toy, Venus, Pallas & Iunon. Pour moy, ie suis Mercure. Quoy! tu changes de couleur, & t'étonnes; Ne crains rien, nous ne sommes pas venus icy pour te troubler, mais pour te faire juge d'un different qu'ont ces Deesses pour la beauté, parce que tu es sçauant dans les choses de l'amour. Du reste, le prix de la victoire est écrit au tour de cette pomme.

PARIS. Que ie voye? *C'est pour la plus belle.* Grans Dieux! comment pourroit vn mortel ju-

ger de trois beautez immortelles ! cela surpasse la capacité d'un berger, & si quelqu'un le pouvoit faire, ce seroit plustost un courtisan, qu'un villageois. S'il falloit dire quelle est la plus belle de ces brebis ou de ces chèvres, ie m'en acquitterois peut-estre bien ; mais voicy des beautez diuines, & si accomplies, que l'œil a de la peine à se retirer de dessus l'une, pour contempler les deux autres, tant la veüe demeure attachée au premier objet, & le juge toujours le plus beau. D'ailleurs, ie suis tellement ébloui de tant de clartez, qu'il me semble que ie n'ay pas assez de deux yeux, & voudrois estre tout œil, comme Argus, pour les pouuoir mieux contempler ; outre que l'une estant femme de Iupiter, & les deux autres ses filles, il ne fait pas peur de se mesler de leur different.

MERCURE. Mais Iupiter le commande, & ses ordres sont inuiolables.

PARIS. Que les malheureuses donen'en accusent que leur malheur, & ne s'en prennent point à moy.

MERCURE. Elles l'ont promis ; il ne reste plus qu'à iuger.

PARIS. Il le faut faire, puis-qu'on ne s'en peut défendre ; Mais ie voudrois bien auparavant sçauoir si on les peut voir toutes nues, car il est difficile d'en bien iuger autrement.

MERCURE. C'est à toy qui és le Iuge, d'en ordonner.

PARIS. Si cela est, ie les veux voir toutes nuës.

MERCURE. Deshabillez-vous, vostre Iuge le commande, & tandis qu'il vous regardera ie tourneray la teste de l'autre costé.

Il fait allusion aux épithetes qu'Homere leur donne. VENUS. Tu-as raison, Pâris, de nous vouloir voir toutes nuës, ie te vais montrer que ie n'ay pas seulement quelque partie du corps agréable, comme mes riuales, mais que ie suis également belle par tout.

PALLAS. Ne la regarde point, Pâris, qu'elle n'ait défait sa ceinture; car c'est vne magicienne, qui y tient quelque charme enfermé. Elle ne deuoit pas aussi venir parée & ajustée en Courtisane, mais se laisser voir toute nuë & sans artifice.

PARIS. Elle a raison; ôtez vostre ceinture.

VENUS. Que Pallas ôste donc son casque, dont l'horrible creste est capable d'épouuanter vn berger; Craint-elle que ses yeux bleus ne soient pas assez forts sans armes?

PALLAS. Tien, voila mon casque.

VENUS. Tien, voila ma ceinture.

IVNON. Hastons-nous de nous deshabiller.

PARIS. Dieux! Que de beautez & de merueilles! Que celle-cy a d'éclat, & cette autre de majesté;

majesté; & qu'il paroist bien que l'une est fille & l'autre femme de Jupiter ! Mais que la dernière a d'apas , & qu'elle a les façons aimables & attrayantes, Ah c'est trop de félicité pour un mortel. Toutefois, ie les veux voir encore séparément; car en les voyant toutes ensemble, on est si confus, que l'on ne sçait que choisir.

V E N U S. Ie le veux.

P A R I S. Que Iunon demeure, & que les deux autres se retirent.

I V N O N. Quand tu m'auras bien regardée, Pâris, il reste encore quelque chose à considérer, C'est le prix de la victoire; car si tu me l'ajuges, ie te feray Roy de toute l'Asie.

P A R I S. Ie ne suis point ambitieux; mais ie ne vous feray point d'injustice. Retirez-vous; Que Pallas s'approche.

P A L L A S. Si tu prononces en ma faueur, ie te rendray invincible.

P A R I S. Ie ne me pique point de valeur, & le Royaume de mon pere est en paix; mais vous n'avez rien à craindre, ie ne me laisse corrompre ni par promesses, ni par presens, reprenez vos habits & vos armes; Que Venus s'avance.

V E N U S. Me voila. Regarde-moy bien depuis les pieds iusqu'à la teste; car ie n'ay pas le moindre défaut. Il y a long-temps que te voyant jeune & beau comme tu-es, j'ay pitié de te voir

confiné dans ces rochers, sans venir aux villes. ni aux Assemblées, & passer la fleur de ton âge parmy les bestes dans des solitudes. Car à quoy te peuuent seruir ces arbres & ces deserts, & quel auantage tirent tes troupeaux de ta beauté? Ne deurois-tu pas auoir déjà vne maistresse, non pas quelque païsane malfaite, mais quelque belle Grecque d'Argos, de Sparte ou de Corinthe, telle qu'est maintenant Helene, l'honneur de son sexe, comme Pâris l'est du sien, & comme luy, capable d'aymer. Si elle t'auoit veu vne fois, ie sçay qu'elle quitteroit tout pour te suiure. N'en as-tu iamais ouï parler?

PARIS. Non; mais ie serois bien-aise d'en apprendre quelque chose.

VENUS. Elle est fille de cette Belle, dont Iupiter amoureux, se changea en Cygne pour la posseder.

PARIS. Et comment est-elle faite?

VENUS. Tu peux croire qu'elle n'est pas noire estant née d'un Cygne, ni grossière, estant éclosée de la coquille d'un œuf. Si tu l'auois veüe lutter toute nue, à la façon de son païs, tu serois épris de sa gentillesse & de sa grace. On a déjà entrepris des guerres pour l'amour d'elle; car Thésée la raut qu'elle n'auoit encore que dix ans. Depuis, elle est crüe en beauté avec l'âge, & a attiré sur elle les yeux de toute la Grece. Mille Amans

l'ont recherchée; mais Menelaüs a esté preferé à tous ses rivaux; toutefois ie te la donneray, si tu veux.

PARIS. Comment cela, si elle est mariée?

VENUS. Ne t'en mets point en peine, ce sont-là des tours de mon mestier; mais tu n'es encore qu'un innocent.

PARIS. Comment feras-tu? Je te prie de me le dire?

VENUS. Tu iras en Grece sous pretexte de voir le país; & si-tost que tu seras arrivé à Lacedemone, Helene te voudra voir; laisse-moy faire le reste.

PARIS. Cela me semble incroyable, qu'elle veuille quitter son mary & sa patrie, pour suivre un étranger & un inconnu.

VENUS. J'ay deux fils, dont l'un rend aimable, & l'autre amoureux, l'en mettray l'un dans tes yeux & l'autre en son cœur. Après cela, nous en viendrons à bout aisément; car ie te donneray encore les Graces pour t'accompagner.

PARIS. Je ne sçay ce qui en arrivera; mais ie brûle déjà de la voir, & il me semble que ie voyage en Grece, que j'arrive à Sparte, que ie l'enlève & l'emmeine à Troye; & j'enrage que tout cela n'est déjà fait.

VENUS. Nete haste point, que tu ne m'ayes donné la pomme; car il faut que ie sois gaye en

ta compagnie ; autrement nous ne ferons rien qui vaille : Mais après cela, nous celebrerons ensemble tes noces, & ma victoire.

PARIS. Mais si tu me trompois aussi ?

VENUS. Veux-tu que ie t'en iure ?

PARIS. Non ; mais promets-le encore vn coup.

VENUS. Hé bien, ie promets de te donner cette belle pour maistresse ; d'estre moy-mesme ta guide, & de conduire toute l'entreprise.

PARIS. Et tu ameneras aussi les deux Amours & les Graces ?

VENUS. Et le Desir mesme, & l'Hymenée.

PARIS. Reçoy la pomme pour récompense.

DIALOGUE

DE MARS ET DE MERCURE.

MARS. **A**S-TU ouï la rodomontade de Jupiter, Que si nous le fâchions il ietteroit vne chaisne du ciel en terre, avec laquelle il attireroit à soy les hommes & les elements, par vn si violent effort, que quand tous les Dieux tireroient contre, ils ne seroient pas si forts que luy ? Veritablement, il n'y a pas vn de nous qui ne luy cède en particulier ; mais de s'imaginer que tous ensemble nous ne le vail lions

pas bien, il me semble qu'il y a & de l'orgueil à le croire, & de la vanité à le publier. Car on sçait qu'il eut bien de la peine à se sauuer des mains de Neptune, de Iunon & de Minerue, lors qu'ils le vouloient enchaîner, & qu'il fut contraint, pour se sauuer, de faire mille tours de souplesse. Encore si Thetis ne luy eust amené Briarée, qui le déliura avec ses cent bras, ie ne sçay ce qui en fust arriué, & s'il n'eust point esté pris avec toute sa force & son adresse.

MERCURE. Tout beau, n'en dy pas davantage; car il n'est seur ni à toy de dire ces choses, ni à moy de les entendre.

MARS. Je sçay bien à qui ie m'adresse, & que c'est à vne personne qui sçait aussi bien se taire que parler.

DIALOGUE

DE PAN ET DE MERCURE.

PAN. **B**ON jour, mon pere.

MERCURE. **B**on jour, mon fils; mais qui és-tu qui m'appelles ainsi; car à voir comme tu és fait, tu ressembles mieux au fils d'un bouc, qu'à celuy d'un Dieu.

PAN. Tu te fais plus de tort qu'à moy, de me traiter de la sorte. Ne te souuiens-tu plus

d'une belle fille que tu forgas en Arcadie ? Qu'as-tu à te mordre les doigts ? c'est Penelope la fille d'Icare.

MERCURE. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainsi cornu, avec une barbe, une queue, & des pieds de Chèvre ?

PAN. C'est que tu t'étois métamorphosé en bouc, pour la surprendre.

MERCURE. Il m'en souvient ; mais j'ay honte de l'avouer.

PAN. Je ne te feray point de deshonneur ; car outre qu'on m'adore en Arcadie où je possède mille troupeaux ; Je suis illustre dans la musique, & j'ay fait paroître ma valeur en la bataille de Marathon ; si bien que les Atheniens m'ont donné pour récompense une grotte sous leur forteresse, où si tu viens jamais, tu verras comme je suis honoré.

MERCURE. N'es-tu point marié ?

PAN. Non.

MERCURE. Je ne m'en estonne pas ; car qui voudroit d'un animal fait comme toy.

PAN. C'est qu'estant de complexion fort amoureuse, ie ne me pourrois passer d'une seule femme.

MERCURE. Tu caresses donc les chèvres ?

PAN. Ne me dis point d'injures. Echo, Pitys, & toute la troupe des Baccantes sont amoureuses de moy.

MERCURE. Sçais-tu ce que ie desiro, pour récompense de t'auoir donné la vie, C'est que tu ne m'appelles iamais ton pere; mais ne laisse pas de m'embrasser pour ce coup. Adieu.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE BACCHVS.

APOLLON. **Q**VI croiroit iamais que Cupidon, Priape, & Androgyne fussent freres, estant si differens & d'humeur & de visage? Car l'un est le plus petit & le plus puissant des Dieux; & des deux autres, le dernier n'est ni mâle ni femelle; & le premier est vn vergalant.

BACCHVS. Cette diuersité vient de celle de leurs peres, quoy que tous les iours on en voye d'aussi grande entre ceux qui sont nez de mesme pere & de mesme mere.

APOLLON. Ce n'est pas entre Diane & moy, qui prenons tous deux les mesmes plaisirs & les mesmes exercices.

BACCHVS. Mais elle égorge ses hostes en Scythie, & tu fais le medecin en Grece; cela ne s'acorde pas.

APOLLON. Crois-tu qu'elle se plaise à ces

cruautez ? C'est pour s'accommoder aux mœurs des Barbares, d'où elle ne cherche que l'occasion de s'éuader.

BACCHVS. Elle fait bien. Mais pour te dire la verité, ce Priape est vn étrange masle ; car comme ie passois chez-luy à Lampsaque, il me voulut caresser la nuit, après m'auoir fait bonne chere.

APOLLON. Et que fis-tu ?

BACCHVS. Je tournay la chose en raillerie.

APOLLON. Tu fis bien ; car il n'y auoit point d'aparence de rendre des injures pour des caresses. Et puis, tu-en vaux bien la peine ; car tu-és assez beau garçon.

BACCHVS. Et toy aussi ; C'est pourquoy tu n'as qu'à te tenir sur tes gardes s'il t'aproche.

APOLLON. Il ne feroit pas bon s'y froter ; car avec ma perruque blonde, ie porte vn arc & des flèches ; & comme ie vois fort clair, il est difficile de me prendre par derriere.

DIALOGUE

DE MERCVRE ET DE SA MERE.

MERCVRE. **Y**A-t-il quelque Dieu au monde, qui soit plus miserable que moy ?

MAYA.

MAYA. Pourquoi cela ?

MERCURE. Parce que j'ay plus d'affaires tout seul, que tous les autres ensemble. Premièrement, il me faut leuer dès le point du iour, pour nettoyer la sale des Dieux. Après cela, il me faut trouuer au leuer de Iupiter pour prendre ses ordres, & les porter deçà & delà. Au retour, le fers de Maistre d'hostel, & quelquefois d'Eschanfon ; Au moins, faisois-je ce métier, auant la venuë de Ganymede. Mais ce qui m'incommode le plus, c'est que la nuit mesme, lors que tout le monde se repose, il me faut aller mener vn conuoy de morts aux enfers, & assister à leur jugement, comme si tout le iour, ie n'estois pas assez occupé à faire le métier de Sergent, d'Athlete, d'Orateur, & plusieurs autres semblables. Castor & Pollux se reposent tour à tour, mais moy ie ne repose iamais, & ne fais que courir haut & bas, tandis qu'Hercule & Bacchus, qui ne sont pas fils de Deesse, comme moy ; mais nez de chétiues & misérables mortelles, se donnent du bon temps à la table de Iupiter. Je viens de quitter tout presentement la fille d'Agenor à Sidon, & voila qu'il me renuoye à Argos vers Danaë ; encore m'a-t-il dit que ie visse, en passant, Antiope en Béocie ; mais ie l'ay refusé tout à plat, & quelquefois ie voudrois estre vendu pour esclave, afin de changer de maistre.

M A Y A. Quitte cette pensée, mon fils, il faut obéir à son Pere, & trauailler tandis qu'on est jeune. Hasté-toy d'exécuter ses commandemens ; car tu sçais qu'il est colere, & que les Amoureux sont impatiens.

~~~~~

## DIALOGUE

DE IVPITER ET DV SOLEIL.

I V P I T E R. **Q** V' A S-T V fait, malheureux, d'auoir donné ton char à conduire à vn ieune étourdy, qui a brûlé la moitié du monde, & gelé l'autre ; de sorte que si ie ne l'eusse abatu d'un coup de foudre, c'estoit fait du genre humain.

LE SOLEIL. J'ay failly, Iupiter, ie l'auouë, pour n'auoir pû éconduire vn fils ; ni souffrir les larmes d'une maistresse ; mais ie ne croyois pas qu'il en dult arriuer tant de mal.

I V P I T E R. Ne sçauois-tu pas bien quelle estoit la fougue de tes cheuaux, & que pour peu qu'ils vinssent à quitter leur route, tout estoit perdu ?

LE SOLEIL. Je le sçauois bien ; c'est pourquoy ie le mis moy-mesme sur mon char, & luy donnay toutes les instructions necessaires ; mais les cheuaux n'ayant pas senty leur Conducteur, ont pris le frein aux dents, & il a esté ébloui de

la splendeur de la lumiere, & épouuanté de l'abyfme qu'il voyoit fous fes pieds. Mais il eft aflez puny, & moy auffi, par fon fuplice.

**I V P I T E R.** Ouy bien luy; mais non pas toy. Je pardonne, toute fois, à la tendrefle d'un pere, mais c'eft à la charge que tu n'y retourneras plus; autrement, ie te feray fentir que le feu de mon tonnerre eft bien plus chaut que le tien. Cependant, donne ordre que les fœurs de Phaëton l'enfeueliffent fur les bors de l'Eridan où il eft tombé; & pour récompense, ie les changeray en peupliers d'où découlera l'ambre, pour fymbole de leurs larmes. Du refte, r'habille ton char, dont le timon eft rompu, & l'une des rouës fracaffée, puis repren ta route, que tu auras aflez de peine à garder après vn fi funefte accident; mais fouvien-toy de ce que j'ay dit.

~~~~~

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. **N**E me fçauois-tu apprendre à connoiftre Caftor & Polux? car ie m'y trompe toujourns, à caufe de leur reflemblance.

MERCURE. Celuy qui eftoit hier avec nous, c'eft Caftor.

APOLLON. Comment les peux-tu discerner, étant si semblables ?

MERCURE. Pollux a le visage meurtry des coups qu'il a receus à la lutte, & particulièrement de Bébryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaisir de m'apprendre cette particularité ; car voyant à chacun sa moitié d'œuf, son cheual blanc, son jaelot & son étoile, ie les confondois toujours ; mais dy-moy, Pourquoi ne font-ils pas tous deux à mesme temps dans le ciel ?

MERCURE. C'est qu'ayant esté ordonné que des deux fils de Léda, l'un seroit mortel & l'autre immortel, ils ont partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainsi meurent & vivent tour à tour.

APOLLON. C'est vn grand obstacle à leur amitié, car ainsi ils ne peuvent iamais ni se parler ni se voir. Mais encore, quel métier font-ils ? car chacun de nous a le sien ? Je suis Prophete, mon fils Medecin, ma sœur Sage-femme, toy Athlete. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger ?

MERCURE. Ils aident aux matelots, pendant la tempeste.

APOLLON. C'est vn métier bien necessaire, pourueu qu'on s'en aquite bien.

D I A L O G U E S
DES DIEUX MARINS.

Le sujet de ces Dialogues est le mesme que celuy des precedens, qui est de se rire de l'opinion qu'on auoit des Dieux, & de tourner toute la Theologie Payenne en raillerie.

D I A L O G U E
DE DORIS ET DE GALATÉE.

DORIS. **O**N dit que Polyphème est amoureux de toy, Galatée, Tu as-là vn beau galant!

GALATÉE. Ne t'en moque point, Doris, tel qu'il est, il est fils de Neptune.

DORIS. Quand il seroit fils de Iupiter; la naissance ne fait rien à la beauté, Il est velu comme vn Ours, & n'a qu'vn œil.

GALATÉE. Le poil est signe de force, & son œil ne luy sied pas mal au milieu du front; outre qu'il en voit aussi bien, que s'il en auoit deux.

DORIS. Il semble à t'ouïr parler, que tu sois l'Amante plustost que l'aimée?

GALATÉE. Non pas cela; mais ie ne puis

souffrir vostre ialousie à vous autres Nercides ; Car sous ombre que paissant ses troupeaux sur le mont Ethna , comme nous folâtrions sur le riuage , il me trouua plus belle que vous , cela vous fait creuer de dépit.

*Comme
qui diroit
de lait.* GALATÉE. Tu as bien de la vanité de croire qu'on puisse estre ialouse de toy ni de luy ; Qu'as-tu de considerable que ta blancheur , qui t'a fait nommer Galatée ? Il t'a trouuée belle parce que tu ressemblois à son beure & à son fromage , mais on ne fait cas de la blancheur que quand il y a du rouge meslé parmy. Si tu t'es iamais veuë dans la mer quand elle estoit calme , tu as pû reconnoistre tes defauts.

DORIS. Avec tout cela , i'ay trouué vn fils de Neptune pour Amant ; mais pour vous , il n'y a ni berger ni matelot qui en voulust. D'ailleurs , cet Amant est excellent Musicien.

GALATÉE. Ne parle point de sa musique , Galatée , nous l'ouïsmes l'autre iour , qu'il t'aborda en chantant , Bon Dieu ! l'étrange Musicien , & la plaisante lyre qu'il auoit , faite de la carcasse d'une teste de cerf , où les cornes seruoient de cheuilles ! L'Echo , toute babillarde qu'elle est , auoit honte de luy répondre ; car sa voix & son instrument n'estoient iamais bien d'accord. Et ce beau galant portoit en son sein , par mignardise , vn petit Ours velu comme luy ; Qui ne t'enueroit vn Amant si accompli !

DES DIEUX MARINS. 119

DORIS. Montre-nous le tien, Doris, que nous voyons s'il est si bien fait.

GALATÉE. Je n'en ay point, Galatée, & ne me pique point d'en auoir ; mais ie ne t'en-ue point ton Cyclope puant & borgne, qui pour comble de perfection, déuore ses hostes. Puissiez-vous viure long-temps en bonne amitié, & faire des enfans qui vous ressemblent.

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE POLYPHEME.

POLYPHEME. **A** Himon Pere, vengez-moy de cet étranger, qui est venu loger chez-moy, & m'a creué l'œil en dormant.

NEPTUNE. Qui a esté si hardy, mon fils?

POLYPHEME. *Personne* ; car c'est ainsi qu'il se nomma. Il est vray, qu'en partant, il dît qu'il s'appelloit Vlysse, lors qu'il vit qu'on ne le pouoit plus atteindre.

NEPTUNE. Je le connois ; c'est le Prince d'Ithaque, qui retourne du siège de Troye. Mais comment a-t-il osé se prendre à toy ; car il n'est pas estimé vaillant ?

POLYPHEME. Comme ie ramenois le soir mon troupeau, ie trouuay des voleurs dans ma

caverne, & en fermay l'entrée avec vne pièce de rocher ; puis en aperceuant quelques-vns à la lueur du feu, qui tâchoient à se cacher, Je les deuoray ; car des voleurs ne meritoient pas vn plus fauorable traitement. Alors, ce fourbe me donna d'vne liqueur traistresse , dont ie n'eus pas pluſtoſt bû, qu'il me sembla que ma grotte tournoit ç'en-deſſus-deſſous ; & dans cet étourdiſſement , le perfide prenant ſon temps , me creua l'œil, avec vn baſton brûlé par le bout.

NEPTVNE. Il falloit que tu fuſſes bien yure, pour ne te pas écueiller du coup ! Mais comment ſe put-il ſauuer , & détourner le roc qui fermoit l'entrée de ta caverne ?

POLYPHEME. Je l'oſtay moy-meſme, pour l'attraper au paſſage, tant i'eſtois tranſporté de fureur ; mais il échapa ie ne ſçay comment ſous le ventre de quelque beſte, comme elles paſſoient l'vne après l'autre ; car ie ne les pouuois pas tenir touſjours renfermées.

NEPTVNE. Que n'apellois-tu à ton ſecours les autres Cyclopes ?

POLYPHEME. Je le fis ; mais comme ils m'eurent demandé qui m'auoit ſi mal-traité, & que i'eus répondu *Perſonne*, ils crurent que i'eſtois fou, & s'en allerent ; ainſi ce meſchant éuada, & ce qui me fâche le plus, c'eſt qu'il crioit en ſe retirant, que Neptune meſme ne me pourroit guérir.

NEPTVNE.

NEPTUNE. Console-toy, le traistre n'échappera pas; car il est encore en mon pouuoir, estant dans l'étendue de mon Empire. Mais ie tetrouve bien mal-adroit de t'estre laissé ainsi éborgner.

~~~~~

## DIALOGUE

DE NEPTUNE ET D'ALPHE'E.

NEPTUNE. **D**'Où vient, beau fleuve, que tu passes dans la mer, sans meller tes eaux avec les siennes, non plus que si tu estois de glace; Semblable à ces oiseaux, qui se plongent en vn endroit, pour reparoistre en vn autre?

ALPHE'E. C'est vn mystere d'amour, Neptune, que tu ne condamneras pas; car tu as autrefois aymé.

NEPTUNE. Et de qui és-tu amoureux? Est-ce d'une Dame, ou d'une Nymphé, ou de quelqu'une des Nercides?

ALPHE'E. Non; d'une fontaine.

NEPTUNE. D'une fontaine! Et quelle?

ALPHE'E. D'Arethuse.

NEPTUNE. C'est vne belle & claire source, qui roule ses petis flots argentez parmy les cailloux du riuage, avec vn murmure tres-agreable.

ALPHE'E. Que tu la dépeins bien! c'est elle que ie vay chercher.

Q

NEPTVNE. Va ; & sois heureux en tes amours. Mais dy-moy, où l'as-tu pû voir, estant d'Arcadie & ellé de Sicile?

ALPHE'E. Tu és trop curieux, & moy trop pressé, pour te répondre.

NEPTVNE. Tu as raison, i'ay tort de retarder vn Amant, qui va trouuer sa Maistresse. Hasté-toy, & lors que tu l'auras rencontrée, melle-toy si bien avec elle, que vous ne fassiez tous deux qu'une mesme source.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE PROTE'E ET DE MENELAVS.

MENELAVS. **I**E ne trouue pas étrange, Protée, qu'un Dieu marin comme-toy se change en eau, ni mesme en plante; mais de deuenir feu, cela me paroist impossible; car encore pour lion, cela se pourroit mieux souffrir.

PROTE'E. Il ne laisse pas d'estre tres-veritable, Menelaüs.

MENELAVS. Je le sçay bien ; car i'en suis témoin moy-mesme ; mais pour ne t'en point mentir, ie croy qu'il y auoit de la tromperie, & que tu és vn Charlatan, qui fais des tours de passe-passe.

**PROTE'.** Quelle tromperie y peut-il auoir en des choses si évidentes? Que si tu en doutes, tu n'as qu'à aprocher la main, tu sentiras bientôt la chaleur.

**MENELAVS.** L'expérience en seroit vn peu dangereuse.

**PROTE'.** Ne sçais-tu pas ce qui arriue au Polype, de prendre la couleur des choses auxquelles il s'attache; de sorte que les pêcheurs mesmes ont de la peine à le discerner?

**MENELAVS.** Je l'ay ouï dire; mais ie trouue ce que tu fais bien plus incroyable.

**PROTE'.** A qui croiras-tu, si tu ne crois à tes yeux?

**MENELAVS.** Je l'ay veu, & demeure encore incrédule; car ie ne puis conceuoir comment vne mesme chose peut estre le feu & l'eau.

~~~~~

DIALOGUE

DE PANOPE ET DE GALE'NE'.

PANOPE. **V**Is-tu hier ce que fit la Discorde en Thessalie, aux noces de Thetis & de Pelée?

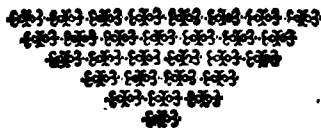
GALE'NE'. Je n'y estois pas; car Neptune m'auoit commandé de tenir la mer calme; mais encore que fit cette queréleuse?

Q ij.

PANOPÉ. Comme Neptune & Amphitrite alloient coucher la mariée ; & que les vns buvoient & les autres dansoient aux chansons d'Apollon & des Muses , la Discorde indignée de ce qu'elle n'auoit pas esté priée au festin , ietta dans la sale vne pomme d'or , qui alla tomber , comme à dessein , aux pieds de Venus , de Pallas & de Iunon. Mercure l'ayant amassée vit qu'il y auoit écrit autour , *C'est pour la plus belle*. Les Nymphes , comme nous , se turent ; car qu'eussent-elles fait en la presence de trois grandes Diuinitez. Mais ces Deesses commencerent aussitôt à s'entrequereler pour l'auoir ; & si Iupiter , qui estoit present , n'y eust interposé son autorité , ie croy qu'elles en fussent venues aux mains. Il ne voulut pas neantmoins decider leur different , & les renuoya à Pâris pour les iuger.

GALE'NE'. Et qu'en est-il arriué ?

PANOPÉ. Je n'en sçay rien ; mais il est aisé à voir que nulle ne remportera le prix de la Beauté , que celle qui en est la Deesse.



DIALOGUE

DE NEPTUNE, D'VN TRITON,
ET D'AMYMONE.

LE TRITON. **V**NE belle fille vient tous
les iours puiser de l'eau
dans le lac de Lerne.

NEPTUNE. Est-ce quelque esclave, ou
quelque personne de condition?

LE TRITON. C'est vne des cinquante fil-
les de Danaüs ; car il les traite fort rudement,
& les contraint de travailler de leurs mains.

NEPTUNE. Mais vient-elle seule ? Il y a
bien loin de-là à Argos où elle demeure.

LE TRITON. Seule ; si bien qu'il faut
qu'elle ait toujours la cruche à la main ; car tu
sçais que la ville est fort alterée.

NEPTUNE. Tu me donnes enuie de la
voir ; Atelle mes cheuaux à mon char ; ou plustost
ameine vn des Dauphins de mon écurie, ce sera
plustost fait. Cà que ie monte, n'abandonne
point l'étré, & lors que nous serons arriuez, ie
me mettray en embuscade tandis que tu feras le
guet ; mais ne manque pas de m'auertir lors que
tu la verras passer.

LE TRITON. La voilà qui vient.

Q. iij

NEPTUNE. Dicux ! qu'elle est belle, & en la fleur de son âge ! Donnons.

AMYMONE. Aux voleurs, c'est, sans doute, quelque Pirate que mon oncle a enuoyé pour nous trahir, ou quelqu'un de ceux qui enleuent des filles pour les vendre. Au secours. Laissez-moy, ou j'appelleray mon père.

LE TRITON. Taisez-vous, belle Amymone, C'est Neptune.

AMYMONE. Que me veut faire ce méchant ? Et pourquoy me traîne-t-il dans la mer ?

NEPTUNE. Ne craignez rien, ie ne vous feray point de mal, & de toutes vos sœurs vous serez la seule qui ne puiserez point d'eau après vostre mort, dans vne cruche percée ; mais frappant de mon trident ce rocher, ie feray naistre vne fontaine en vostre place.

~~~~~

## DIALOGUE

DE ZEPHYRE ET DE NOTVS.

NOTVS. **C**ETTE genisse que tu vois, qui passe en Egypte, sous la conduite de Mercure, est vne des maistresses de Iupiter.

ZEPHYRE. Il est vray, mais c'estoit alors vne belle fille, que la ialousie de Iunon a depuis transformée de la sorte.

NOTVS. Et Iupiter l'ayme-t-il encore en cet estat?

ZEPHYRE. Ouy, & nous a défendu de souffler qu'elle ne fust arriuée; car elle doit acoucher en Egypte, & son fils sera Dieu, & elle Deesse.

NOTVS. Vne genisse, Deesse?

ZEPHYRE. Ouy, & la Deesse des Nautonniers. Nous ne soufflerons plus que par son ordre.

NOTVS. Allons donc luy faire la cour de bonne heure, pour gagner ses bonnes grâces.

ZEPHYRE. La voila passée. Voy-tu qu'elle ne marche plus à quatre pieds, & qu'elle a repris sa premiere forme?

NOTVS. C'est vn miracle, Zephyre; elle n'a plus rien de genisse, & Mercure qui l'a changée, a changé aussi de figure, & a pris celle d'un chien.

ZEPHYRE. Retenons nostre curiosité; cela ne se fait pas sans mystere, & Mercure sçait mieux que nous pourquoy il le fait.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DES DAUPHINS.

NEPTUNE. **I**E vous ayme, Dauphins, de continuer vostre amour &

vostre fidelité, vers le genre humain.

VN DAVPHIN. Il ne faut pas s'étonner, Neptune, si ayant esté hommes, nous auons de l'amour pour les hommes.

NEPTUNE. Sans mentir, ie veux mal à Bacchus de vous auoir ainsi metamorphosez après sa victoire; Il se deuoit contenter, à mon auis, de vous assujettir comme il fit les autres peuples. Mais contez-moy vn peu l'auenture d'Arion: car pour Melicerte ie sçay que vous le passastes à Corinthe, lors qu'il fut precipité, avec sa mere, en bas des rochers Scironides.

VN DAVPHIN. Comme Arion estoit fort aymé de Periandre pour l'excellence de son Art, il demeueroit d'ordinaire avec luy; mais lors qu'il fut deuenu riche, il luy prit enuie de retourner en son pais, pour y faire montre de ses richesses. *Methym. ne.* Après s'estre donc embarqué dans vn nauire, les matelots, gens sans foy & sans humanité, le ietterent dans la mer, pour auoir son bien; mais il les pria auparauant de luy permettre de faire son oraison funébre, & de chanter quelque élégie sur sa lyre; puis, s'estant lancé dans la Mer, avec ce qu'il auoit de meilleur, les Dauphins, qui estoient acourus à la douceur de son harmonie, le sauuerent, & ie le portay moy-mesme sur mon dos, iusqu'à Ténare.

NEPTUNE. Ie le trouue bien payé de ses chansons;



chançons ; & vous louë de l'amour que vous  
auez pour la musique.

DIALOGUE

DE NEPTVNE ET D'AMPHITRITE.

NEPTVNE. **Q**UE la mer où est tombée  
cette belle, s'apelle de son *Hell.*  
nom l'*Hellepont*, & que les Nereïdes emportent  
le corps dans la Troade, où ceux du pais auront  
soin de luy dresser vn tombeau.

AMPHITRITE. Il me semble que nous  
ferions mieux de l'enseuelir icy ; car son mal-  
heur & les cruautez de sa marastre, me fendent  
le cœur de pitié.

NEPTVNE. Mais elle ne peut demeurer  
dans le sein des flots, & il ne seroit pas hon-  
neste de l'enterrer dans le sable. C'est assez qu'el-  
le ait cette consolation dans son infortune, que  
sa marastre aura le mesme destin qu'elle, & pour- *Im.*  
suiuie par Athamas, se iettera dans la mer, en  
bas du mont Citheron, avec son fils Melicerte.

AMPHITRITE. Elle meriteroit bien d'estre  
conseruée en faueur de Bacchus, dont elle a esté  
la Nourrice.

NEPTVNE. Il est vray que Bacchus a me-  
rité cette grace ; mais elle ne la merite pas.

R

AMPHITRITE. Mais comment cette belle s'est-elle laissé tomber en bas du Belier qui la portoit, veu que son frere s'y est bien tenu?  
*Phryxus.*

NEPTVNE. Il n'est pas étrange qu'un homme se tienne mieux à cheual qu'une fille ; outre qu'elle a esté épouuantée de l'abyfme qu'elle voyoit sous ses pieds.

AMPHITRITE. Que la Nuë qui estoit sa mere, ne l'aydoit-elle en cette rencontre?

NEPTVNE. On ne peut éuiter son destin.

DIALOGUE

D'IRIS ET DE NEPTVNE.

IRIS. **N**EPTVNE, Iupiter te commande d'arrester cette Isle qui flote sur la mer Egée, après auoir esté détachée de la Sicile, par la tempeste.

NEPTVNE. Pourquoi cela?

IRIS. Pour seruir aux couches de Latone, qui est en trauail d'enfant.

NEPTVNE. Quoy! le Ciel & la terre ne sont pas suffisans pour luy rendre ce seruice?

IRIS. La colere de Iunon luy ferme le Ciel, & la Terre a iuré de ne la point receuoir; Si bien qu'il ne reste que cette Isle qui n'estant pas encore au monde, n'est point obligée au serment.

## DES DIEVX MARINS. 131

NEPTUNE. Arreste à ma voix, Isle flotante, pour seruir à la naissance de deux jumeaux qui feront l'honneur du Ciel & les plus beaux enfans de Iupiter. Que les vents retiennent leur haleine, tandis que les Tritons feront passer l'accouchée. Pour le serpent qui la poursuit, il seruira de trophée à ces jeunes Dieux, dès le point de leur naissance. Va dire à Iupiter que tout est prest, & qu'elle vienne quand il luy plaira.

### DIALOGUE

DV FLEUVE XANTHE, ET DE LA MER.

XANTHE. **R**EÇOY-moy dans ton sein, mere des Fleuues, pour éteindre le feu qui me deuore.

LA MER. Qui t'a ainsi mal-traité, pauvre Xanthe?

XANTHE. Vulcan, pour auoir défendu les miserables Troyens contre Achile, qui les moissonnoit sur mes bords; Car me débordant, par la multitude des corps morts, ie faillis à l'engloutir, dequoy Vulcan irrité vomit contre moy tant de flâmes, qu'il sécha toutes les plantes de mon riuage, & fit mourir tous mes poissons; & i'eus bien de la peine à me sauuer en l'estat où tu me vois.

LA MER. Pourquoi te prenois-tu aussi à Achille?

XANTHE. Voudrois-tu que i'eusse trahy des peuples qui me reuerent?

LA MER. Et voudrois-tu aussi que Vulcan eust abandonné le fils d'une Déesse qu'il aime?

\*\*\*

## DIALOGUE

DE DORIS. ET DE THETIS.

DORIS. **D**E QU'oy pleures-tu, Thetis?

THETIS. **D**E l'horreur du spectacle que ie viens de voir. Acrise ayant enfermé sa fille avec son enfant dans vn coffre, a commandé qu'on les iettast tous deux dans la mer.

*Danaë &  
Perfée.*

DORIS. D'où vient vn commandement si cruel?

THETIS. De sa virginité violée. Il auoit mis cette Belle dans vne tour d'airain, pour empêcher qu'on ne la vist; lors que Iupiter changé en pluye d'or s'est coulé ie ne sçay comment à trauers les tuiles, & luy a fait vn beau garçon, dont elle vient d'accoucher.

DORIS. Et que dit cette pauvre Dame?

THETIS. Elle ne refuse pas de mourir, pourueu qu'on pardonne à l'enfant, qui n'a point failly; Mais le pere impitoyable, sans écouter

## DES DIEUX MARINS. 33

prieres ni larmes, a repoussé cette petite creature qui luy tendoit ses bras innocens, comme si elle eust imploré son assistance, & qui souloit maintenant aux vagues, qui sont prestes à l'engloutir.

DORIS. Cela me touche aussi bien que toy; mais sont-ils encore en vie?

THETIS. Le petit coffret nage sur l'eau, près de l'Isle de Scirphe.

DORIS. Iettons-le dans les filets de quelque pêcheur, pour le sauuer du naufrage.

THETIS. Je le veux; car ie n'ay rien tant en horreur que la cruauté.

\*\*\*

## DIALOGUE

DV FLEVV E NIPE'E ET DE NEPTVNE.

ENIPE'E. **E**STOIT-IL juste, Neptune, d'emprunter mon nom & ma ressemblance pour abuser de ma maistresse?

NEPTVNE. Tres-juste, Enipée; car pourquoy mépriser les larmes de cette Belle qui venoit tous les iours pleurer sur tes bords, contrainte par la violence de son Amour?

ENIPE'E. Et falloit-il pour cela luy faire cette supercherie?

NEPTVNE. Je l'ay fait par compassion;

R. iij

Tyre.

& elle a témoigné d'en estre contente.

ENIPPE'E. Ouy, tant qu'elle a crû que c'estoit moy ; mais lors que tu t'es nommé, elle a pensé se desesperer, & i'enrage qu'un autre air eu le plaisir, qui n'appartenoit qu'à moy.

NEPTUNE. Tu-as tort de faire le jaloux, après auoir fait le cruel. Vne autre fois fois moins dédaigneux, & ne laisse pas perdre les momens qui sont si précieux en amour.

\*\*\*

## DIALOGUE

D'VN TRITON, ET DES NEREIDES.

TRITON. **C**E monstre marin que vous cauez enuoyé pour déuorer Andromede, est mort, sans luy auoir fait aucun mal.

IPHIANASSE. Comment cela ? Céphée s'est-il seruy de sa fille, comme d'un apast pour le surprendre ?

TRITON. Non ; mais Persée l'a tué.

IPHIANASSE. C'est mal reconnoistre le seruice que nous luy auons rendu en le sauuant des flots avec sa mere ; mais encore, comment cela s'est-il fait ?

TRITON. Acrise l'auoit enuoyé en Lybie contre les Gorgones.

IPHIANASSE. Quoy ! tout seul & sans compagnie, à vne aventure si perilleuse, & par vn chemin si dangereux ?

TRITON. Il estoit allé par l'air avec des ailles que Minerue luy auoit prestées.

IPHIANASSE. Mais comment s'est-il pû garentir de leur veuë qui estoit mortelle ?

TRITON. A la faueur du bouclier de cette Deesse, où voyant l'image de Meduse, comme en vn miroir, il l'a empoignée par les cheueux, & luy a coupé la teste ; puis s'est sauué tandis que ses sœurs dormoient. Mais comme il passoit au retour sur les costes d'Ethiopie, il a veu Andromede sur le point d'estre deuorée par le monstre, & touché d'amour & de pitié pour cette belle Infortunée, il a petrifié le monstre d'un des regars de Meduse, après l'auoir étourdy d'un coup de sabre. En suite, déliant la pucelle, qui estoit attachée sur vn roc à demy-nuë, il l'a aidée à descendre par ces précipices, & l'a ramenée à son pere, qui pour récompense la luy a donnée en mariage.

IPHIANASSE. L'en ay vne extrême ioye ; *Elle s'étoit*  
car après tout, qu'auoit fait cette pauvre fille, *estimée*  
pour souffrir vn suplice si cruel ? estoit-elle cou- *plus belle*  
pable de la vanité de sa mere ? *que les*  
*Nereïdes.*

TRITON. Non ; mais la mere eust esté punie par le suplice de sa fille.

**THETIS.** Je n'aime pas ces injustes compensations; outre qu'il ne faut pas prendre garde aux paroles d'une Barbare, qui est maintenant assez punie, par l'aprehension qu'elle a eue de perdre ce qu'elle aimoit.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE NOTVS ET DE ZEPHYRE.

**NOTVS.** **I**E n'ay iamais veu sur mer vn si beau spectacle, que celuy que ie viens de voir, l'as-tu veu, Zephyre?

**ZEPHYRE.** Non, ie soufflois du costé des Indes, où ie n'ay veu que des Elephans, des Grifons, & des Negres.

**NOTVS.** Tu ne recouvreras iamais vne si belle occasion; Connois-tu le Roy Agenor?

**ZEPHYRE.** Qui? le pere d'Europe.

**NOTVS.** C'est d'elle que ie te veux parler. Tu sçais le commencement de ses amours avec Iupiter, mais tu n'en sçais pas la suite. Comme elle estoit descendue avec ses compagnes, pour s'ébattre sur le riuage, il est venu bondir autour d'elle, sous la figure d'un taureau, qui estoit si beau & si bien fait, qu'il luy a pris enuie de monter dessus; car il paroissoit fort doux & se laissoit manier. Mais il n'a pas eu plustost cette Belle en  
sa



sa puissance, qu'il s'est lancé dans la mer, & a tiré vers la Grece. La pauvre fille toute honteuse, empoignant d'une main l'une des cornes, pour se tenir plus ferme, & de l'autre, arrestant son voile qui flotoit au gré du vent, a tourné la teste vers ses compagnes éplorées, qui luy tendoient les bras, du riuage.

**ZEPHYRE.** Est-ce là tout ce beau spectacle ? Iupiter changé en taureau, qui porte sur son dos une fille qu'il a enlevée par surprise.

**N O T V S.** C'est que tu n'entens pas le reste. Aussi-tost la mer est devenue calme; les vens ont retenu leur haleine; mille petis amours sont venus voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau, sans mouïller que la pointe de leurs pieds. Les uns portoient en leurs mains la torche nuptiale, les autres chantoient l'Hyménée, suivis de la troupe des Dieux Marins, & des Nereïdes à demy-nuës, montées sur des Dauphins, & accompagnées des Tritons qui folâtroient à l'entour. Neptune & Amphitrite marchaient devant, qui representoient le pere & la mere de la mariée. Venus, portée sur deux Tritons dans une conque marine, répandoit des fleurs sur cette Belle. Ce spectacle a duré depuis la coste de Phenicie iusqu'en Crete, où Iupiter n'a pas plustost mis le pied, qu'il a repris sa première forme, & tenant par la main sa maistresse, l'a

menée dans l'autre Dictéen, toute honteuse ; Tu deuines assez le reste. Cependant, la troupe des Dieux Marins s'est dissipée, & les vens ont recommencé à souffler comme auparavant, l'un deçà, l'autre delà.

ZEPHYRE. Que ie t'enuie vn si beau spectacle, dont le recit seul me rait en admiration!

~~~~~

DIALOGUES DES MORTS.

Quoy qu'il entre icy quelque chose du sujet des Dialogues precedens, & que l'Auteur se veuille moquer de l'opinion des Payens touchant l'estat des morts après cette vie, il prend delà occasion, de se railler de la vanité des choses du monde, pour en faire mieux connoistre la foiblesse.

DIALOGUE

DE DIOGENE ET DE POLLUX.

DIOGENE. **I**E te prie, Pollux, puis-que c'est demain ton tour de voir la lumière, de dire au Philosophe Menipe, qu'il vienne icy rire tout son soul, s'il n'a assez ry là haut. Car encore y a-t-il quelque doute au lieu où il est, de ce qu'on deuient après cette vie ; mais icy il n'y en a point, & il s'estonnera comme

moy, de voir les Roys & les Princes si petis, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à leurs plain-tes. Mais dy-luy qu'il aporte toutes ses bribes; parce qu'il en aura bien affaire, & qu'il n'y a rien icy à manger.

POLLUX. Mais comment le connoistray-je?

DIOGENE. C'est vn vieux pelé qui porte vn meschant manteau tout rompu, & rapetassé de diuerses piéces; Tu le trouueras à Athenes ou à Corinthe, qui se moque de tout, & particulièrement de l'orgueil des Philosophes, qui pensent tout sçauoir & ne sçauent rien.

POLLUX. S'il est fait comme tu dis, il n'est pas difficile à reconnoistre. Mais veux-tu que ie die aussi quelque chose de ta part aux Philosophes?

DIOGENE. Dy-leur, qu'ils quittent leurs vaines disputes, & leurs argumens sophistiques, & qu'ils cessent de s'enquerir de la nature des choses, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

POLLUX. Ils diront que ie suis vn ignorant, & que ie n'entens pas la Philosophie.

DIOGENE. Dy-leur que ie leur annonce, qu'ils ayent à pleurer.

POLLUX. Je n'y manqueray pas.

DIOGENE. Pour les Grans, mon petit Amy, tu leur diras; Pourquoi, fous que vous estes,

vous tourmentez-vous après de vaines grandeurs, & amassez-vous talens sur talens, comme si vous ne deuez iamais mourir ? puis, quand il les faudra quitter, vous serez inconsolables. Ne manquez pas aussi de dire au beau Megile de Corinthe, & à l'Athlete Damoxene; Qu'il n'y a icy ni force, ni beauté, ni adresse, ni cheveux blons, ni yeux dous, ni incarnat aux iouës & aux léures; En vn mot, rien que cendre & que poussière.

POLLUX. Il n'est pas fort difficile, de faire aussi ce message.

. DIOGENE. Mais dy aux pauvres, dont tu verras vn grand nombre s'affliger & se lamenter, Qu'ils cessent desormais leurs plaintes, parce qu'icy bas tout est égal, & que les riches n'y sont pas plus considerez que les autres. Pour les Lacedemoniens, fay-leur des reproches de ma part, de leur lâcheté, & leur dy qu'ils ne sont plus ce qu'ils estoient autrefois, & qu'ils ont bien dégénéré de la gloire de leurs Ancestres.

POLLUX. N'en dy point de mal, Diogene; car ie ne le souffrirois pas; mais ie m'aquiteray des autres commissions.

DIOGENE. Laissons-les là, puis-que tu le veux; mais qu'il te souuienne du reste.

DIALOGUE

DE CRE'SVS, DE MENIPE ET DE PLVTON.

Où d'autres parlent aussi.

CRE'SVS. **N**Ous ne pouuons plus souffrir ce philosophe Cynique, que tu nous as donné pour voisin, & si tu ne le veux mettre ailleurs, nous serons contrains de déloger.

PLVTON. Quel mal vous peut-il faire estant mort?

CRE'SVS. Lors qu'il nous entend regretter nostre felicité, à l'un ses tresors, ou ses grandeurs, & à l'autre ses délices, il se moque de nous, & nous vient dire des injures; Quelquefois, il se met à chanter pour nous interrompre; enfin, il nous est à charge par tout.

PLVTON. Que disent-ils là de toy, Menipe?

MENIPE. La verité, Pluton; Car i'ay en horreur leur infamie; comme s'il ne leur suffisoit pas d'auoir mal vescu là-haut, sans transporter encore leurs vices dans les enfers, & étaler icy leur mollesse & leur lascheté.

PLVTON. Leur felicité estoit assez considerable, pour la regretter.

MENIPE. Tu refuses, Pluton, de les vouloir flater dans leurs vices.

PLUTON. Ce n'est pas mon dessein ; mais ie ne puis souffrir de diuision dans mon Empire.

MENIPE. Quand ie me tairois, le souuenir de leur felicité passée les tourmenteroit touîjours, aussi bien que l'image de leurs crimes.

CRE'SVS. N'as-tu point de honte de nous venir offenser, iusqu'en la presence de Pluton ?

MENIPE. C'est vous qui en deuriez auoir, de vous estre fait adorer comme des Dieux, sans considerer que vous estiez hommes & mortels comme les autres, & que toute vostre felicité deuoit passer comme vn songe. C'est donc avec raison que vous pleurez maintenant ce que vous ne croyiez iamais perdre.

MIDAS. Ah mes tresors !

CRE'SVS. Ah mes grandeurs !

SARDANAPALE. Ah mes délices !

MENIPE. Courage , voila vne agreable musique pour vn Philosophe. Mais afin de rendre plus complete l'harmonie, ie vous répondray de temps en temps ce beau mot d'Apollon, *Connois-toy toy-mesme* ; Car si vous eussiez bien connu vostre foiblesse , & la vanité des choses du monde , vous ne seriez pas maintenant en peine de les regretter.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TROPHONIVS,
en présence d'Amphiloque.

MENIPE. **P**OURQUOY est-ce qu'après
vostre mort on vous a basty
des Temples, & mis au nombre des Dieux?

TROPHONIVS. Sommes-nous responsa-
bles des sottises que fait le peuple?

MENIPE. Mais le peuple ne l'auroit pas fait,
si vous ne luy auiez imposé pendant vostre vie,
& fait croire que vous estiez Prophetes.

TROPHONIVS. C'est à Amphiloque à te
répondre; car pour moy ie suis vn Heros, & i'ay
droit de prédire l'auenir; On diroit que tu n'as
iamais esté à Lebadie, autrement tu ne doute-
rois pas d'une verité si autentique.

MENIPE. Il n'est pas necessaire d'y auoir
esté, ni d'auoir fait toutes les singeries que l'on
fait en entrant dans ta cauerne, pour sçauoir
que tu-és mort, & que tu n'as rien par dessus les
autres que ton imposture; Mais ie te conjure
par ta prophetie, de me dire que c'est qu'un
Heros, car ie n'en sçay rien.

TROPHONIVS. C'est comme vn milieu
entre Dieu & l'homme, ou plustost vn composé
de tous les deux.

*Conuert
d'un linge
& tenant
un gasteau
à la main.*

MENIPE. Si cela est, où est ta partie diuine?
TROPIONIS. En Béocie, où elle rend
des Oracles.

MENIPE. Je n'entens pas ces mysteres; car
il me semble que ie te vois icy tout entier.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DE CARON.

MERCURE. **C**ONTONS ensemble, Bâ-
telier, que nous n'ayons
quelque different, lors que nous aurons oublié
tous deux, ce que j'ay fourny pour toy.

CARON. Contons, ie le veux.

MERCURE. Premièrement, vne petite an-
chre de vingt-cinq sols, pour ta barque.

CARON. Vingt-cinq sols! c'est beaucoup.

MERCURE. Elle en couste autant, sur ma
foy, & la courroye où est attachée la rame, deux
carolus.

CARON. Iette; Vingt-cinq sols, & deux
carolus.

MERCURE. Plus, vne aiguille à racommo-
der les voiles quatre sols, & vn double.

CARON. Ajouste-les.

MERCURE. Pour de la poix & du goudron,
pour calfeutrer ta nacelle, avec des clous & vne
corde

corde à remuër les voiles, le tout ensemble, dix fols.

CARON. C'est bon marché.

MERCURE. Voila tout, si ie ne me trompe; mais quand est-ce que tu me payeras?

CARON. Je n'ay point d'argent pour l'heure; mais s'il arriuoit quelque bon temps, comme peste, guerre ou famine, on gagneroit davantage, & ie pourrois frauder la gabelle, & trouuer dequoy te payer.

MERCURE. Et cependant, ie demeureray les bras croisez à souhaiter qu'il arriue des maux au monde, afin de r'auoir mon argent.

CARON. Je ne puis m'aquiter autrement; car on ne gagne rien aujourd'huy.

MERCURE. J'ayme mieux encore n'estre pas payé, que de voir arriuer tous ces malheurs. Mais à propos, as-tu remarqué la difference qu'il y a des morts d'apresent, aux anciens? C'estoit autrefois des gens forts & vigoureux, la pluspart du temps blessez, & ce ne sont maintenant que de petis foireux, tout pasles & défaits, dont les vns sont morts de poison, les autres de leurs débauches, & la pluspart ont esté enuoyez icy par leurs heritiers, pour auoir leur bien.

CARON. Je ne m'en estonne pas; car on a assez de peine à en auoir.

T

MERCURE. Ne t'estonne donc pas aussi que ie te redemande ce que ie t'ay presté.

~~~~~

## DIALOGUE

DE PLUTON ET DE MERCURE.

PLUTON. **C**Onnois-tu ce vieux bon-homme qui n'a point d'enfans , dont tant de gens aboyent après la succession.

MERCURE. Qui? ce Sicyonien?

PLUTON. Luy-mesme. Je te prie de le laisser encore en vie, iusqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui veulent auoir son bien.

MERCURE. Cela seroit injuste de le voir si long-temps viure , & les autres mourir si jeunes.

PLUTON. Nullement, mais tres-juste ; car pourquoy veulent-ils estre ses heritiers sans estre les parens ni les amis ? N'est-ce pas vne honte de leur voir faire des vœux en public , pour sa santé , tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fust déjà mort ? Je te prie qu'il soit immortel à leur égard.

MERCURE. Ce seroit les chastier comme ils meritent ; mais il est vray qu'il les iouë admirablement bien de son costé, faisant à toute

heure semblant de mourir, quoy qu'il se porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs presens & leurs caresses ; de sorte qu'à la fin, ie crains qu'ils ne deuiennent pauvres par trop d'enuie de s'enrichir.

PLUTON. Qu'il retourne donc en la fleur de son âge, comme Iolas, & pour eux, qu'ils cessent de partager ses tresors en songe, & quittent toutes leurs vaines esperances.

MERCURE. Laisse-moy faire, ie te les ameneray tous l'un après l'autre dans peu de temps; Ie pense qu'ils sont sept en tout.

PLUTON. Courage, Mercure, Que le bonhomme suruiue à tous ses heritiers imaginaires.

~~~~~

DIALOGUE

DE TERPSION ET DE PLUTON.

TERPSION. **E**ST-IL juste, Pluton, que ie meure à l'âge de trente ans, & que ce vieux Theorite qui en a plus de quatre-vingts dix, soit encore en vie?

PLUTON. Tres-juste, Terpsion ; car celuy-là est digne de viure qui ne souhaite la mort de personne : & ceux-là sont dignes de mourir qui tendent des pièges à leur amy, pour auoir la succession.

T ij

TERPSION. Mais n'est-il pas juste que celuy qui ne peut plus iouir de ses biens, les laisse à celuy qui en peut user ?

PLUTON. Tu fais de nouvelles loix, de vouloir faire mourir ceux qui ne peuvent plus employer leurs trefors dans les voluptez ; car Dieu & la Nature en ont autrement ordonné.

TERPSION. C'est leur ordre aussi que ie condamne ; car les plus vieux, ce me semble, devroient mourir les premiers, & les autres en suite, sans laisser viure par exemple vn vieux gouteux qui a perdu l'usage de tous les sens, & n'est plus qu'un sepulcre animé ; pour faire mourir vn jeune homme robuste & vigoureux comme moy. C'est mettre, comme on dit, la charuë devant les bœufs, ou, si tu veux que ie m'exprime plus noblement, faire remonter les fleuves vers leur source. Si l'on sçauoit, au moins, combien chacun d'eux doit viure, on ne leur feroit pas la cour en vain.

PLUTON. Pourquoi estes-vous si ardens aussi, à desirer le bien des autres ; & pourquoi vous donnez-vous en adoption aux vieillars pour nous faire rire après quand ils viennent à vous mettre en terre ? Car c'est vn plaisir de voir de jeunes gens comme vous deuenir amoureux de vieillars & de vieilles décrépites ; & leur faire mille caresses ; sur tout, lors qu'ils n'ont point

d'enfans ; car il n'y a que cela qui les rende aimables. C'est pourquoy, lors qu'ils en ont, ils font semblant de les haïr, pour se faire rechercher, & puis, à la mort les rapellent à leur succession, selon l'ordre de la raison & de la Nature ; sans vous laisser pour toutes vos veilles & vos peines, que des plaintes & des regrets inutiles.

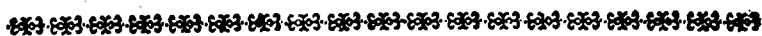
TERPSION. C'est ce qui me fait encore enrager après ma mort ; Car combien ay-ie employé de temps & de bien à courtiſer Theocrite, qui faiſoit ſemblant à toute heure de mourir, avec ſon râlement & ſa courte haleine ? ce qui m'obligeoit à redoubler mes preſens, pour débüſquer mes rivaux, & ie croy en verité que cela eſt cauſe de ma mort ; car ie ne dormois ni nuit ni iour, & ie m'aperçus bien que ce ſouvenir le faiſoit rire l'autre iour à mon enterrement.

PLUTON. Courage, Theocrite, Vy ioyeux iuſqu'à ce que tu les ayes tous enterrez.

TERPSION. Plût à Dieu que Cariclés mourût auſſi deuant luy.

PLUTON. Et Philon meſme & Melante ; Ils mourront tous l'un après l'autre de rage & de deſeſpoir.

TERPSION. Cela me conſole, Vy long-temps, Theocrite.



DIALOGUE

DE ZENOPHANTE ET DE CALLIDÉMIDÈS.

ZENOPHANTE. **C**OMMENT és-tu mort, Callidémidès? car pour moy tu sçais que ie me creuay en vn festin chez Dinias, qui est vne belle fin pour vn Parasite.

CALLIDÉMIDÈS. Ie le sçay ; mais mon auenture est bien plus tragique, tu connois le vieux Pteodore.

ZENOPHANTE. Qui? ce Richard qui n'a point d'enfans , à qui tu faisois la cour?

CALLIDÉMIDÈS. Luy-mesme. Il m'auoit promis de me faire son heritier ; mais ennuyé de l'attente, ie voulus l'empoisonner, & gagnay son Eschançon, qui par mal-heur fit vn qui pro quo, & m'empoisonna pour luy. Cela fit bien rire ce bon-homme lors qu'il eut decouuert la fourbe & qu'il me vit tomber tout à coup à la renuerse.

ZENOPHANTE. Il en auoit bien du sujet; car ie ne me puis tenir d'en rire iusqu'en l'autre monde, quoy que ie n'y aye point d'interest. Tu t'es égaré, mon amy, en voulant prendre le plus court; au lieu que tu fusses arriué plus surement par le droit chemin ; quoy que peut-estre vn peu plus tard.

DIALOGUE

DE CNEMON ET DE DAMNIPÉ.

CNEMON. **V**OILA le proverbe arriué de la chéure qui prit le loup.

DAMNIPÉ. Qu'as-tu d'estre ainsi ému?

CNEMON. Qui ne le seroit, ayant esté si miserablement pris au piège que j'auois tendu moy-mesme, & laissant pour successeur vn homme que ie n'aymois point, au prejudice de mes heritiers legitimes.

DAMNIPÉ. Comment cela ?

CNEMON. Je cajolois Hermolaüs, pour auoir sa succession ; & pour l'engager, ie luy montray mon testament, où ie le faisois mon heritier, afin de l'obliger d'en faire autant. Mais, par mal-heur, ie suis mort le premier, quoy qu'il eust déjà vn pié dans la fosse, & il iouit maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poissons qui déuorent la proye avec l'hameçon.

DAMNIPÉ. Non seulement la proye & l'hameçon, mais le pescheur mesme, qui s'est laissé prendre dans ses filers.

CNEMON. C'est ce qui me fait mourir de regret, mesme après ma mort.

DIALOGUE

DE SIMYLE ET DE POLYSTRATE.

SIMYLE. **E**NFIN, tu nous es venu trouver, Polystrate, à l'âge de près de cent ans.

POLYSTRATE. A quatre-vingts dix-huit, Simyle.

SIMYLE. Comment as-tu passé les derniers trente ans qu'il y a que ie suis mort?

POLYSTRATE. Assez gayement , contre ton opinion.

SIMYLE. Il est vray que ie ne puis m'imaginer comment tu te pouvois réjouir ainsi caduque & sans enfans.

POLYSTRATE. L'auois toutes choses à souhait.

SIMYLE. Mais tu t'épargnois tout de mon vivant.

POLYSTRATE. Les presens abordoient chez-moy de toutes parts, & l'on m'enuoyoit ce qu'il y auoit de meilleur dans les païs étrangers. L'auois plus de crédit tout seul que le reste de la ville, les plus Grans me faisoient la cour, & les Dames s'estimoient heureuses de me posseder.

SIMYLE.

SIMYLE. Es-tu deuenu quelque Prince après ma mort, ou si Venus t'a changé comme ce vieillard qui la passa dans sa nacelle; car lors *Phaon.* que ie mourus tu n'estois qu'un vieux chassieux, qui n'auois que quatre dents en gueule.

POLYSTRATE. On m'aymoit tel que i'estois, & l'on m'eust encore plus aymé, si i'eusse esté plus décrépité.

SIMYLE. Tu nous contes des Enygmes.

POLYSTRATE. On voit pourtant arriuer cela tous les iours aux vieillars qui n'ont point d'enfans.

SIMYLE. Ah! ie t'entens; on te cajoloit pour auoir ton bien, tous tes attraits estoient dans ton cofre.

POLYSTRATE. Il est vray; mais ie ne laissois pas de régner, & pour témoigner mon pouuoir, tantost ie fermois la porte à l'un, tantost ie faisois bon vilage à l'autre; ce qui redoubloit leurs seruices.

SIMYLE. Enfin, que leur as-tu laissé?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets; car i'ay fait mon heritier un jeune garçon qui ne s'y attendoit pas.

SIMYLE. De quel âge?

POLYSTRATE. De vingt ans.

SIMYLE. Je voy bien pourquoy?

POLYSTRATE. Ce n'est pas ce que tu

penſes ; mais parce qu'il le meritoit mieux que les autres. Maintenant, on le caſſe à ſon tour, & les plus Grans ſe trouvent à ſon leuer.

SIMYLE. Qu'on luy donne ſi l'on veut, le commandement des Armées ; il ne m'importe, pourueu que ceux qui briguoient ſa ſucceſſion ne l'ayent pas eüe.

DIALOGUE

DE CARON ET DE MERCURE.

Où pluſieurs autres parlent.

CARON. **V**OYEZ, Meſſieurs, où nous en ſommes ; Nous n'auons que cette meſchante nacelle, qui fait eau de tous coſtez ; cependant, vous venez en foule, avec grand équipage, ie crains bien que vous ne vous en repentiez, & particulièrement ceux qui ne ſçauent pas nager ; Car ſi le bateau vient vne fois à pancher de coſté ou d'autre, nous voilà tous au fond de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc, pour paſſer heureuſement & ſans danger ?

CARON. Ie vous le diray ; il faut laiſſer tout ce bagage à l'autre bord, encore eſt-ce tout ce que vous pourrez faire, que de paſſer en cet eſtat. Aſſis-toy, Mercure, à l'entrée de la nacelle, & ne

laisse entrer personne qui n'ait tout quitté.

MERCURE. C'est bien dit; qui est celui-cy qui marche le premier?

MENIPE. C'est moy. Tien, voilà ma besace & mon baston, qui est tout mon vaillant; car pour mon manteau, ie ne l'ay pas seulement apporté.

MERCURE. Entré, Menipe, tu-és galant-homme, & t'assis au haut bout près du Pilote, pour observer la contenance de chacun. Mais qui est ce beau fils?

VN MORT. Charmolée de Megare, de qui le baiser valoit deux talens.

MERCURE. Quite-là tous ces baisers, mon amy, & ces iouës vermeilles, & ces cheveux longs, & ce teint vif & éclatant; Entré maintenant que tu-és libre. Mais qui est ce fanfaron, avec sa pourpre & son diadème, qui nous regarde de travers?

VN MORT. Lampique Roy des Gelons. *Lien de Sicile*

MERCURE. Que veux-tu faire de tout cet aparail, mon amy?

VN MORT. Voudrois-tu qu'un Roy marchast tout nud, & sans équipage?

MERCURE. Vn Roy, non, mais bien vn mort; Quite tout cela.

VN MORT. Laisse-moy pour le moins quelque marque de grandeur, afin qu'on me reconnoisse.

MERCURE. Nullement, il faut tout quitter, & ton orgueil, & ta vanité, & ta folie, & tes cruautés, & tes violences; Monte à cette heure que rien ne t'empêche. Mais qui est ce grand paillard que voicy?

VN MORT. Le lutreur Damafias.

MERCURE. Tu-as raison; car il me souvient de t'avoir veu souvent dans les lieux des exercices; mais tu-as trop d'embonpoint pour vn mort; tu enfoncerois la nacelle. Quite toute cette chair inutile, & cette adresse, & cette force, & cette vigueur, & ces acclamations, & ces couronnes; car tout cela ne sert de rien en l'autre monde.

VN MORT. Tien, voilà tout; ie ne diffère plus en rien du reste des morts.

MERCURE. Entre maintenant que tu-és léger. Et toy aussi, Craton, quite ces richesses, ce luxe, ces vanitez; & laisse sur le bord tes ancestres, & ta noblesse, & tous ces titres magnifiques, & ces inscriptions, & ces éloges, & ces statuës, & ta gloire, & ton sepulcre, & ton epitaphe. Car le souvenir seul de ces choses est si pesant, qu'il seroit capable de nous submerger.

VN MORT. C'est bien malgré moy; mais qu'y feroit-on? il faut obeir.

MERCURE. Qui est celuy-cy avec ses armes? hé! mon amy, que veux-tu faire icy bas de ce trophée?

VN MORT. C'est le monument que m'a dressé mon pais pour luy auoir gagné vne bataille.

MERCURE. Il falloit laisser tout cela là-haut; car il y a icy vne profonde paix, & l'honneur en est banny, aussi bien que les querelles. Mais qui est cet autre, avec sa mine graue? on diroit qu'il respire profondement, & son sourcil me fait peur.

MENIPE. C'est quelque Philosophe, Mercure, ou plustost vn imposteur & vn charlatan; Fay-le deshabiller, tu verras combien de choses ridicules il cache sous son manteau.

MERCURE. Dieux! combien de doutes, d'impertinences, de réueries, de pensées vaines & friuoles, de questions obscures & embrouillées, de curiositez inutiles, d'exactitude en des choses de neant! Mais qu'est-ce qu'il nous cache icy? son ambition, son auarice, ses débauches? Quite tout cela, & ton arrogance, & ton effronterie, & ta colere; car il faudroit vne galere à trente rames pour le porter.

MENIPE. Coupe-luy aussi cette grande barbe de bouc, qui pese plus de soixante onces, tant elle est large & touffue.

MERCURE. Tu-as raison; mais qui la coupera, car ie n'ay point de ciseaux?

MENIPE. Moy, sur le bord du bateau, avec

cette coignée, ou plustost auct vne scie, pour rendre la chose plus ridicule.

MERCURE. Courage, tu-és plus humain, de la sorte.

MENIPE. Veux-tu que ie luy oste aussi un peu de la hauteur de ses sourcils?

MERCURE. Je le veux; car il les relève par dessus son front.

MENIPE. Il a encore quelque chose de bien puant sous l'aisselle.

MERCURE. Et quoy?

MENIPE. La flaterie, qui luy a donné entrée chez les Grans.

LE PHILOSOPHE. Quitte donc aussi, Menipe, ta liberté, ton indifférence, & ta raillerie.

MERCURE. Nullement. Cela ne pèse pas trop, & sert de divertissement pendant le passage. Mais qui est cet Orateur? Qu'il quite aussi ces longs discours qui n'ont point de fin, ces entrées & ces sorties ennuyeuses, ces digressions hors de propos, ces figures puériles, ces périodes rondes & carrées, ces fréquentes antithèses, ces hyperboles excessives, ces termes poétiques & empoulez. Voilà qui va bien; dessie le bateau, tire l'échelle, arrache l'ancre, déplie les voiles, dresse le gouvernail. Voguons, Qu'avez-vous à pleurer, sots que vous estes, & particulièrement ce Philosophe?

LE PHILOSOPHE. Je croyois que l'ame
fust immortelle.

MENIPE. Tu en as menty, ce n'est pas cela
que tu regrettes.

LE PHILOSOPHE. Quoy donc?

MENIPE. Tes débauches & tes voluptez,
Tu n'iras plus écornifler comme tu faisois, à la
table des Grans, ni courre le bordel toute la
nuit, la teste entortillée dans ton manteau, pour
venir le lendemain prescher la vertu à tes éco-
liers, afin d'attraper leur argent. Voila ce qui
te tue.

MERCURE. Et toy, Menipe, n'es-tu point
fasché d'estre mort?

MENIPE. Comment le serois-je, que ie
suis venu icy sans mander? Mais tandis que
nous parlons, j'entens quelques cris là-haut.

MERCURE. C'est que les vns se réjouissent
de la mort du Tyran, les autres applaudissent à
Diophante qui fait l'oraison funèbre de Craton
dans Sicyone. Voila les femmes qui traînent
par les cheveux celle du Tyran, & les enfans qui
jettent des pierres aux siens. D'autre costé, la
mere de Damafias le pleure en la compagnie des
autres femmes; mais personne ne te regrette,
Menipe.

MENIPE. Tu verras bien-tost les chiens &
les corbeaux s'entrebatre, à qui me servira de

sepulture, & faire vn beau chariuary à mes funeraillles.

MERCURE. Courage, ie te louë d'estre ainfi ferme & resolu. Mais puis-que vous voila passez, allez vous presenter deuant vostre Iuge, tandis que Caron & moy irons querir le reste des morts.

MENIPE. Bon voyage, Mercure; Mais auançons, que tardons-nous? on ne sçauroit éuiter le jugement, & l'on ne parle icy que de rouës, de gibets, & de vautours, On verra bien-tost ce que chacun a dans le ventre.

DIALOGUE

DE CRATE'S ET DE DIOGENE.

CRATE'S. **A**S-TV connu ce vieux Merique de Corinthe, qui auoit tant de vaisseaux, à qui son cousin, qui n'estoit pas moins riche ni moins vieux que luy, auoit coustume de dire ce mot d'Homere, *Il faut que ie te tuë, ou que tu me tuës*: Car ils s'estoient donné par testament tout leur bien; & les Deuins, aussi bien que les Oracles, asseuroient tantost l'vn & tantost l'autre qu'il suruiuroit à son compagnon.

DIOGENE. Et qu'en est-il arriué?

CRATE'S. Qu'ils sont tous deux morts à
mesme

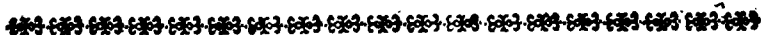
mesme temps, & que leur succession est écheüe à des gens de qui les Deuins ni les Oracles n'auoient point parlé.

DIOGENE. Que i'en suis aise ; Nous ne nous amusions pas à ces sottises-là pendant nôtre vie, & ie n'ay iamais souhaité la mort d'Anthistene, pour auoir son baston qui estoit d'un fort oliuier, ni toy la mienne, pour auoir ma besace & mon tonneau.

CRATE'S. C'est que chacun se contentoit de ce qu'il auoit, & qu'il me suffisoit d'heriter de tes vertus, comme tu auois fait de celles de ce grand homme, qui est un tresor beaucoup plus précieux, quoy qu'il ne soit pas si recherché. Car vous ne voyez personne qui nous vienne faire la cour pour ce sujet ; au lieu que chacun court après les grandeurs & les richesses.

DIOGENE. Je ne m'en étonne pas ; car ils ont l'ame corrompue par les délices, & étant vuides d'honneur, ils ne peuuent contenir la vertu ; Semblables au tonneau percé des Danaïdes ; Mais ils ne manquent pas de grifes ni de crochets, pour retenir leur or quand on le leur veut arracher.

CRATE'S. Nous auons aussi cette consolation que nous emportons avec nous nos tresors ; au lieu qu'ils laissent les leur là-haut, & qu'on leur oste icy iusqu'au double qu'on leur a mis dans la bouche pour le passage. X



DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET D'ANNIBAL.

Où Scipion & Minos parlent.

ALEXANDRE. **A**RRESTE, Carthaginois, c'est à moy de passer deuant.

ANNIBAL. Je ne te le céderay point.

ALEXANDRE. Veux-tu que Minos soit nostre Iuge?

ANNIBAL. Je le veux.

MINOS. Qui estes-vous?

ALEXANDRE. Alexandre & Annibal.

MINOS. Tous deux Grans hommes; mais quel est vostre different?

ALEXANDRE. A qui passera le premier; Cet Afriquain est si insolent, que de me disputer la préférence, à moy qui ay esté Monarque de toute l'Asie, & le plus grand Capitaine de l'Vniuers.

MINOS. Il faut entendre ses raisons; que dis-tu à cela, Annibal?

ANNIBAL. Que ie suis heureux d'auoir à parler deuant vn Iuge qui ne donnera rien à la faueur, & n'aura pas tant d'égard à l'aparence, qu'à la verité. Je dis donc, que celuy qui s'est

élevé comme moy par ses propres forces, & qui ne doit qu'à luy-mesme sa fortune, doit estre preferé à celuy qui tire sa gloire de ses Ancestres. Car estant passé d'Afrique en Espagne avec vne poignée de gens, ie me rendis d'abord illustre par ma valeur; & après la mort de mon beau-frère ayant eu le commandement des Armées, ie domtay les Celtiberiens & les Gaulois qui regardent l'Occident; puis, trauersant les Alpes, ie conquis toute l'Italie iusqu'à Rome, après auoir gagné trois grandes batailles, & tué pour vn iour tant d'ennemis, que ie mesuray au boisseau les anneaux d'or que portent les Cheualiers, & marchay sur vn pont de corps morts. I'ay fait toutes ces choses sans me dire fils de Iupiter, ni vouloir passer pour vn Dieu. Mais ce qui est de plus considerable, c'est que ie n'ay pas eu affaire à des Armeniens ni à des Medes, qui fuient auant le combat, & abandonnent la victoire à qui a la hardiesse de l'atendre; mais aux nations les plus belliqueuses, & aux Capitaines les plus experimenter de l'Vniuers. D'ailleurs, ie n'ay pas fait toutes ces conquestes avec des troupes aguerries de longue-main, ni avec des soldats de mon païs; mais avec vne armée de vagabons & de mercenaires; non pas heritier d'vn sceptre; mais simple bourgeois de Cartage. Alexandre, au contraire, ayant receu de son pere avec vn

Empire vne armée qui estoit inuincible, a eu besoin encore de fortune pour domter vn Prince voluptueux & des nations efféminées, & depuis, corrompu par sa victoire, a dégénéré de ses Ancêtres & s'est fait adorer comme vn Dieu, après auoir tué de sa main ses meilleurs amis, & enuoyé les autres au suplice. Pour moy, triomphant & victorieux, ayant esté rapellé en Afrique, pour m'oposer à Scipion, l'ay obeï comme le moindre des Citoyens, & depuis, condamné injustement, i'ay porté patiemment mon exil. Mais i'oublois vne partie de ma gloire, que i'ay fait toutes ces choses sans le secours des Lettres, ni des Sciences, & sans auoir eu pour precepteur Aristote ; Que si Alexandre prétend quelque auantage par son Diadème, cela est bon à l'égard des Perfes & des Macedoniens ; mais non pas de moy, qui ne suis pas né son sujet, & qui ay remporté la gloire de sage & vaillant Capitaine ; mais de qui la fortune n'a pas secondé touïours la valeur.

MINOS. Voila parlé fortement & non en Barbare. Que répons-tu à cela, Alexandre ?

ALEXANDRE. Que ma renommée suffiroit pour me donner l'auantage, si ie ne voulois l'emporter par la force de la raison, aussi bien que par les armes, & triompher par mes paroles, comme par mes actions. Car ayant trouué

le Royaume de mon pere chancelant & ébranlé par sa mort, i'ay sceu l'affermir par le suplice de ses meurtriers, & faire trembler la Grece par la ruine de Thebes. En suite, élu General contre les Barbares, i'ay porté mes armes & mes esperances plus loin qu'aucun autre deuant moy, & trauerfant l'Hellefpont ay défait les Capitaines de Darius en bataille rangée, conquis toutes les Prouinces iusqu'en Cilicie, vaincu le Roy de Perse luy-mesme, & moissonné pour vn iour tant de lauriers, que la barque de Caron ne suffit pas à passer les morts, tant le nombre en estoit grand. En suite, pour ne point parler de Tyr, ni d'Arbelles, i'ay assujetty toute l'Asie, iusqu'aux Indes, & les Indes mesmes, & pris l'Ocean pour borne de mon Empire. Non content de ces exploits, i'ay trauerfé le Tanaïs, & vaincu les Scythes, triomphé de tous les ennemis de la Grece, & laissé des couronnes en partage à mes Capitaines. Que si après auoir fait tant de choses au dessus d'un mortel, les hommes m'ont pris pour vn Dieu, cela leur est pardonnable; & à moy aussi de l'auoir souffert à l'establissement d'un nouuel Empire. Enfin, tu vois deuant toy le Conquerant de la moitié de l'Vniuers, à qui vn banny dispute la préséance, après estre mort esclau d'un petit Roy de Bithynie. Ajoûtez à cela, que i'ay fait toutes ces conquestes en lion & à

force ouverte; au lieu qu'Annibal n'a iamais agy que par fraude, & a esté domté à la fin par les propres armes, aussi cruel envers les vaincus, que ie leur ay esté clément. Mais il a bonne grace de me reprocher mes débauches; après les délices de Capouë, qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. Au lieu que iamais mes plaisirs n'ont souillé la gloire de mes armes, & que i'ay attendu à triompher que ie n'eusse plus d'ennemis. Je pourrois dire plusieurs autres choses pour ma défense; mais ie rougirois d'employer plus de paroles pour vne cause si iuste. Il ne reste plus qu'à prononcer sur ce différent.

SCIPION. Arreste, Minos, i'ay quelque chose à représenter.

MINOS. Qui es-tu?

SCIPION. Scipion, qui ay vaincu Annibal, & domté Cartage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire?

SCIPION. Que ie le cède à Alexandre, & que ie le dispute à Annibal.

MINOS. Tu-as raison; tu passeras deuant luy, & Alexandre deuant tous; Qu'on ne m'en parle plus.

DIALOGUE

DE DIOGENE ET D'ALEXANDRE.

DIOGENE. **H**E quoy ! Alexandre, tu-és mort come vn autre homme !

ALEXANDRE. Cela n'est pas étrange, estant né mortel.

DIOGENE. Mais Iupiter estoit donc vn imposteur de dire, que tu estois son fils, & ta mere nous en faisoit à croire, en disant qu'elle auoit couché avec vn dragon.

ALEXANDRE. C'est qu'il n'y a pas trop d'assurance aux femmes, ni aux oracles ; mais ie le souffrois parce que cela imprimoit plus de respect & d'obeïssance dans l'esprit des peuples.

DIOGENE. Enfin, à qui as-tu laissé son Empire ?

ALEXANDRE. Ie ne sçay ; car ie n'ay pas eu le loisir d'en disposer ; Mais en mourant, ie donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as-tu à rire ?

DIOGENE. C'est qu'il me souuient du temps que la Grece te proclamoit son General, & que les Orateurs te donnoient rang entre les principaux Dieux. Il y en eut mesme de si insolens que de te sacrifier & te dresser des Temples comme au fils de Iupiter ; mais où es-tu enleuely ?

ALEXANDRE. En Babylone ; car il n'y a que trois iours que ie suis mort ; mais Ptolomée me doit emporter en Egypte , pour m'y faire adorer avec les Dieux du país.

DIOGENE. Qui ne riroit , Alexandre , de voir que tu n'es pas encore sage après ta mort , & que tu te flates d'esperance de te voir adoré avec des monstres ! Quitte ces sottises vanitez , il n'y a point de commerce d'icy là-haut , & l'on ne retourne plus au monde depuis qu'on en est vne fois party. Mais ie voudrois bien sçavoir comment tu portes la perte de ton Empire , & ce que tu penses quand il te souvient de Baëtres & de Babylone , de ta grandeur & de ta gloire ? Quoy ! tu pleures , pauvre sot , Aristote ne t'a-t-il point appris que tout cela n'estoit que vanité ?

ALEXANDRE. Que dis-tu là du plus lâche de tous mes flatteurs ? ha ! ne m'oblige point , ie te prie , à publier ses defauts , & à te dire comme il a abusé de la bonté de mon naturel , & de la passion extrême que j'auois pour les Lettres ; tantost me cajolant sur ma beauté , & tantost sur mes richesses , qu'il mettoit hardiment au nombre des biens , afin qu'il n'eust point de honte de les demander , ni de les recevoir. Voila ce que j'ay profité à sa doctrine , de prendre pour biens , des choses qui ne le sont pas , & dont la perte maintenant m'afflige.

DIOGENE.

DIOGENE. Sçais-tu ce que tu feras pour te guérir, puis-qu'aussi bien il n'y a point d'elébore en l'autre monde ? Va boire cinq ou six grands traits du fleuve Léthé, iusqu'à ce que tu ayes perdu le souuenir de tous ces biens imaginaires. Aussi bien voila Clite & Callisthene, avec vne foule de mécontents, qui s'aprestent à te tourmenter ; Fuy, pour le moins après ta mort, & bois tout ton soul ; car c'est le seul moyen de guérir.

DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET DE PHILIPPE.

PHILIPPE. **I**L faut que tu confesses maintenant que tu-és mon fils ; car tu ne fusses pas mort étant fils de Iupiter ?

ALEXANDRE. Je le sçauois bien dès là-haut ; mais ie croyois cette opinion fauorable à mes desseins.

PHILIPPE. Quoy ! de te laisser ainsi piper aux flateries de tes courtisans.

ALEXANDRE. Non, mais de répandre par tout la terreur de mon nom & de mes armes, afin qu'on ne m'osast résister.

PHILIPPE. Et à quels peuples as-tu iamais eu affaire qui fussent si redoutables ? Il faloit

attaquer comme moy, les Thraces, les Illyriens & les Grecs, dont dix mille sous Clearque ont fait fuir des millions de Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scythes & les Indiens avec leurs Elephans, estoient-ils à mépriser? Je ne les ay pas vaincus pourtant en semant des diuisions parmy eux, ni en corrompant leurs chefs, & manquant de parole à tous; mais en bataille rangée. Pour les Grecs, ie les ay gagnez par la douceur après les auoir domtez par la force.

PHILIPPE. J'ay appris tout cela de Clite, & que tu auois pris les coustumes des vaincus, & t'estois fait adorer comme vn Dieu, sans souffrir qu'on me louast en ta presence, ce qui fut cause de sa mort. Il ajoûtoit, que tu-as exposé Lyfimachus aux lions, & fait mourir tes autres amis par des crimes suposez; pour ne point parler des amours de Roxane & des caresses d'Ephestion. Je n'ay trouué qu'une chose digne de moy dans l'histoire de ta vie, c'est de t'estre abstenu de la femme de Darius, & d'auoir eu soin de sa mere & de ses filles.

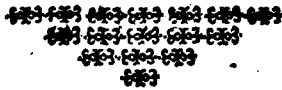
ALEXANDRE. Et ne dis-tu rien de ma valeur, lors que ie sautay tout seul en bas du rempart dans la ville des Oxydraques?

PHILIPPE. Cette action est plus digne de blâme que de louange. Ce n'est pas que ie n'es-

time le courage en vn Prince, & que ie ne sois bien-aïse de le voir l'épée à la main à la teste de ses troupes ; Mais il y a de la difference entre la valeur d'un General & celle d'un fantassin ; outre que cela nuisoit à la reputation de tes armes, de voir vn Dieu sanglant entre les mains des Chirurgiens. Et maintenant que tu-és mort, combien penses-tu qu'il y en a qui se moquent de tes impostures ? D'ailleurs, l'auantage que tu voulois tirer de cette reputation, diminué beaucoup de ta gloire, comme ayant voulu étonner par des prestiges, ceux que tu ne pouuois vaincre par la force ; outre que tout cela quelque grand qu'il soit , est encore au dessous d'un Dieu.

ALEXANDRE. On m'a comparé pourtant à Bacchus & à Hercule, d'autant plus que j'ay pris des forteresses, qu'ils auoient trouuées imprenables.

PHILIPPE. C'est vne chose étrange que tu ne sois pas encore défait de ces sottises, & que tu veuilles faire le fils de Iupiter iusques dans les enfers. Apren pour le moins à estre sage après ta mort.



DIALOGUE

D'ACHILLE ET D'ANTILQVE.

ANTILQVE. **Q**UE disois-tu n'aguere à Vlyffe, Que tu aymerois mieux estre valet de quelque pauvre laboureur, qui n'auroit pas son soul de pain, que de régner icy bas parmy les Ombres? Que cela est indigne du disciple de Phœnix & de Chiron, & qu'il sent bien plus son lâche Phrygien, que son Achille, qui préférera vne mort glorieuse à vne vie pleine de délices.

ACHILLE. Ha! fils de Nestor, C'est que ie ne scauois pas alors que toute la gloire du monde n'est que fumée, quoy qu'en die Homere, & tous les Poëtes. Il n'y a plus icy ni force ni beauté, ni industrie; Ie ne vois point que les Troyens m'y appréhendent, ni que les Grecs m'y reuerent. Tout y est égal & enuelopé de memes ténèbres; Ce qui me fait souhaiter de reuiure, au hazard d'estre petit compagnon.

ANTILQVE. Il faut obeïr aux loix du monde, & ne pas murmurer contre l'ordre de la Nature. Tous les Grans hommes sont morts, aussi bien que toy.

ACHILLE. Tu essayes en vain de me con-

soler, Antiloque; Je ne sçay comment le souvenir de la vie me donne des regrets, & à toy aussi. Mais tu-és plus sage que moy pour le dissimuler, si ce n'est plustost lâcheté de ne s'oser plaindre, quand on souffre.

ANTILOQUE. Au contraire, c'est resolution; Car à quoy seruent toutes ces plaintes, ne vaut-il pas mieux porter son mal en patience, que de se faire moquer de soy par des regrets inutiles?

~~~~~

## DIALOGUE

D'HERCVLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. **N**'EST-CE pas là Hercule? Ouy, sans doute, Je le connois à sa peau de lion & à sa massue, sans parler de son arc ni de l'avantage de sa raille. Mais comment est-il mort estant fils de Jupiter? D'où vient, mon amy, qu'ayant toujours esté triomphant & victorieux, tu-as esté à la fin domté par la mort? Je te sacrifiois là-haut comme à vn Dieu.

HERCVLE. Avec raison; Car Hercule est au Ciel en la compagnie des Dieux, & ie ne suis que son ombre.

DIOGENE. Que dis-tu là, peut-on estre en mesme temps au Ciel & dans les enfers?

HERCVLE. Je t'ay déjà dit, que ce n'est pas Hercule que tu vois icy.

DIOGENE. Est-ce que tu-as pris la place, pour iouër icy bas son personnage?

HERCVLE. C'est quelque chose de semblable.

DIOGENE. Mais comment Eaque, qui est si exact, t'a-t-il pû prendre pour vn autre?

HERCVLE. Il a esté deçu par la ressemblance.

DIOGENE. Je le croy ; car ce n'est en effet que la mesme chose ; & j'ay peur , au contraire, que ce ne soit icy Hercule , dont le Ciel n'ait que l'image.

HERCVLE. Tu-és bien insolent de me contredire. Ne crains-tu point que ie te fasse sentir quel personnage ie représente?

DIOGENE. Et que pourrois-tu faire à vn mort, & particulièrement n'estant qu'une ombre ? Mais dy-moy , lors que tu estois là-haut, estois-tu déjà l'ombre d'Hercule , ou si vous n'estiez tous deux qu'une mesme chose, qui s'est partagée après la mort.

HERCVLE. Quoy qu'on se pût empescher de répondre à vn si impudent Sophiste, ie te diray que ce qui estoit né d'Amphitryon est mort, & c'est cela que ie suis ; mais ce qui estoit né de Iupiter est dans le Ciel.

**DIOGENE.** Je t'entens, c'est qu'Alcmene eut deux jumeaux, l'un d'Amphitryon, & l'autre de Jupiter.

**HERCVLE.** Nullement; ces deux n'étoient qu'un.

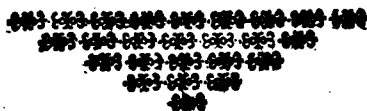
**DIOGENE.** Cela est difficile à comprendre, deux Hercules en un seul, l'un mortel & l'autre immortel, si ce n'est comme l'on peint les Centaures moitié cheuaux & moitié hommes.

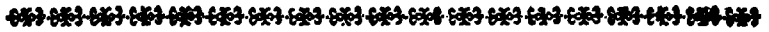
**HERCVLE.** Ne sommes-nous pas tous composez de l'ame & du corps? Qui empesche donc que l'une ne monte au Ciel qui est le lieu de son origine, & que l'autre ne descende icy?

**DIOGENE.** Cela seroit bon, si tu estois le corps d'Hercule; mais tu n'es que son ombre, & tu ferois sans y penser, trois Hercules au lieu de deux; l'un au Ciel, l'autre dans les enfers, & le troisieme sur le mont Oëta, où tu-as esté brûlé.

**HERCVLE.** Je vois bien que tu-és un grand Sophiste; mais qui es-tu?

**DIOGENE.** Diogene, & non pas son ombre; qui ne suis pas dans le Ciel, mais parmy les morts, & me moque d'Homere & de ses Fables.





## DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TANTALE.

MENIPE. **Q**V'AS-TU à pleurer, Tantale?  
& quel tourment souffres-tu  
dans ce lac où tu habites?

TANTALE. Je meurs de soif, Menipe.

MENIPE. Es-tu si paresseux, que de ne te  
pouvoir baïsser pour boire, ou prendre seule-  
ment de l'eau dans le creux de ta main?

TANTALE. L'eau s'enfuit quand ie m'en  
aproche; & si i'en pense prendre avec la main,  
elle est aussi-tost écoulée.

MENIPE. Cela est étrange ! Mais qu'as-tu  
besoin de boire, n'ayant plus de corps ; Car ce  
qui auoit faim & soif est enterré en Lydie, &  
l'ame n'a pas besoin de boire ni de manger?

TANTALE. C'est mon suplice, Menipe, que  
mon ame ait la mesme altération que mon corps.

MENIPE. Je le veux croire, puisque tu le  
dis ; mais encore quelle est ton apprehension ?  
Crains-tu de mourir de soif, comme s'il y auoit  
vne autre mort après celle-cy?

TANTALE. Non ; mais cela fait partie de  
mon suplice, d'auoir soif, sans qu'il en soit be-  
soin.

MENIPE.



MENIPE. Tu refuses, Tantale, & si tu-as besoin de boire, c'est de l'ellebore, pour guérir vn mal contraire à la rage, d'appréhender la soif, & non pas l'eau.

TANTALE. Je ne refuse pas d'en boire, pourueu qu'on m'en donne.

MENIPE. Console-toy, Tantale, tu n'es pas le seul des morts qui ne boit point; car tous tant qu'ils sont, n'ayant point de corps ne peuuent boire, mais tous n'ont pas comme toy vne soif extrême, sans se pouuoir desaltérer.

## DIALOGUE

DE MENIPE ET DE MERCURE.

MENIPE. **O**ù sont toutes ces beautez de l'autre monde? Montre-moy tout, Mercure; car ie ne fais que d'arriuer.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Menipe; mais regarde de ce costé-là, tu y verras Nirée, Narcisse, Hyacinthe, Achille, Tyro, Léda, Helene; enfin, tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'un & dans l'autre sexe.

MENIPE. Je ne vois que des os, & des carcasses toutes semblables.

MERCURE. C'est pourtant tout ce que les Poëtes ont admiré, quoy qu'il semble que tu n'en fasses point d'estat.

Z

MENIPE. Pour le moins, montre-moy Helene; car ie ne la sçaurois reconnoistre.

MERCURE. Cette carcasse que tu vois c'est Helene.

MENIPE. Quoy! c'est pour cela que toute la Grece s'embarqua sur mille Nauires, & que tant de braues gens périrent, & tant de villes furent ruinées?

MERCURE. C'est que tu ne l'as pas veuë en sa beauté; car ie suis seur que tu n'aurois point craint d'endurer mille trauaux pour cette Belle, comme dit le Poëte. Ne vois-tu pas que les fleurs, quand elles sont passées, n'ont plus rien de beau, & lors qu'elles sont en leur lustre, tout le monde les admire.

MENIPE. C'est ce qui m'étonne, Mercure, que tant d'honnestes gens ne se soient pas aperçus qu'ils entreprenoient de si grans trauaux, pour vne chose de si peu de durée.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir de philosopher, Menipe, choisy vn lieu commode pour ra demeure, tandis que j'iray faire passer le reste des Ombres.



## D I A L O G U E

D'EAQUE, DE PROTESILAS, DE MENELAUS,  
ET DE PARIS.

EAQUE. **P**OURQUOY est-ce, Protesilas,  
que tu te iettes sur Helene, &  
que tu l'étrangles?

PROTESILAS. Parce qu'elle est cause de  
ma mort, Eaque, & que ma femme est demeu-  
rée vefve, & ma maison imparfaite.

EAQUE. Il s'en faut prendre à Menelaüs,  
qui t'a mené à la guerre de Troye, où tu-és  
mort.

PROTESILAS. Tu-as raison ; c'est à toy  
que j'en veux, miserable.

MENELAUS. Ce n'est pas encore à moy qu'il  
s'en faut prendre, mais à Pâris, qui contre tout  
droit d'hospitalité, m'est venu enlever ma fem-  
me, & meritoit d'estre mal-traité, non seule-  
ment par les Grecs, mais par tous ceux qui sont  
morts au siège de Troye.

PROTESILAS. Vien donc, mal-heureux,  
que ie t'étrangle, puisque tu es cause de la mort  
de tant de gens ; Tu ne m'échapperas pas.

PARIS. Tu-as tort, Protesilas, de traiter si  
mal vn amoureux comme toy, & l'esclave d'un

mesme Dieu ; Ne sçais-tu pas que c'est luy qui nous force d'aymer , & qui fait de nous ce qui luy plaist ?

PROTESILAS. Il est vray que ce petit Dieu d'amour est cause de tout le mal.

E A Q V E. Mais on le pourroit excuser aussi, en disant, Qu'il n'y a que toy proprement qui sois cause de ta mort ; puis qu'oubliant ta maîtresse, que tu ne faisois que d'épouser, tu t'allas ietter deuant tous les autres pour acquerir de la gloire , & fus le premier tué à la descente du Nauires.

PROTESILAS. L'aurois bien plus de sujet de m'en prendre aux Dieux , & d'accuser le destin qui l'auoit ainsi ordonné.

E A Q V E. Pren-t'en donc à eux , & laisse ceux-cy en repos après leur mort.

\*\*\*\*\*

## DIALOGUE

DE MENIPE ET D'E A Q V E,

Où plusieurs autres parlent.

MENIPE. **I**E te conjure par le Dieu des enfers , de me montrer tout ce qu'on peut voir icy.

E A Q V E. Il seroit difficile de te montrer tout ; mais voicy le principal, Cerbere, Caron, Phlé-

géron., & le marais que tu-as passé.

MENIPE. Je sçay tout cela, & que tu-és le portier des enfers, l'ay veu mesme Pluton & les Furies ; mais montre-moy ces Illustres morts dont on parle tant.

E A Q V E. Voila Agamemnon, Achille, Diomede, Vlysse, Ajax, Idomenée, & les autres Princes Grecs.

MENIPE. Grans Dieux, Homere ! en quel estat sont les Heros de tes Rhapsodies, sans aucune forme ni beauté qui les puisse faire reconnoistre ! En vn mot, rien que cendre & que poussière ; Mais qui est celuy-cy, Eaque ?.

E A Q V E. C'est Cyrus , & Crésus en suite ; puis Sardanapale ; & plus loin, Midas & Xerxes.

MENIPE. C'est donc toy, detestable qui as percé le mont Athos, & enchainné l'Hellespont, & qui as fait trembler toute la Grece ! Est-ce là Crésus ? Dieux ! comme il est fait ! & Sardanapale ! ie te prie que ie luy donne vn coup de poin.

E A Q V E. Tout beau ; Tu luy romprois la teste qu'il a extrêmement délicate , à cause que ce n'estoit qu'un efféminé. Mais veux-tu que ie te montre aussi les Philosophes ?

MENIPE. Je le veux.

E A Q V E. Tien, voila Pythagore.

MENIPE. Bon-jour, Euphorbe, Apollon, & tout ce qui te plaira.

PYTAGORE. Bon-jour, Menipe.

MENIPE. N'as-tu plus ta cuisse d'or.

PYTAGORE. Non ; mais que ie voye s'il n'y a rien à manger dans ta besace.

MENIPE. Il n'y a que des fèves, mon amy, qui n'est pas vn manger pour toy.

PYTAGORE. Donne, donne, on a d'autres sentimens en l'autre monde, & ie ne m'aperçois point icy de ce que i'y remarquois là-haut.

E A Q V E. Voila Solon, Thalés, Pittacus, & les autres Sages, qui sont, comme tu vois, sept en tout.

MENIPE. Ie ne vois que ceux-là qui ne pleurent point, & qui conservent quelque gayeté icy bas ; Mais qui est celuy-cy tout poudreux comme vn gasteau cuit dans les cendres, & tout plein d'eleueures ?

E A Q V E. C'est Empedocle qu'on a tiré du mont Ethna, à demy rosty.

*On luy  
donne des  
pantoufles  
d'airain.* MENIPE. Dieu te gard, maistre Pantouflier, qui t'a mû de te ietter tout vif dans cette fournaise ?

E M P E D O C L E. La melancolie.

MENIPE. Dy plustost que c'estoit orgueil, vanité, presumption, pour faire croire que tu estois immortel lorsqu'on ne te trouueroit plus ; Voila ce qui t'a consumé toy & tes pantoufles. Mais ta fourbe n'a seruy de rien ; car on t'a veu

après ta mort. Ce n'est pas tout, Où est Socrate ?

EAQVE. Avec Nestor, Palamede, & les autres grans causeurs du temps passé, qui en conte à son ordinaire.

MENIPE. Je serois bien-aïse de le voir, si c'est près d'icy.

EAQVE. Voy-tu cette teste chauue ?

MENIPE. C'est vn signe commun à tous les morts.

EAQVE. Je dis ce camus.

MENIPE. Ils le sont tous aussi.

SOCRATE. Est-ce moy que tu demandes, Menipe ?

MENIPE. Ouy, Socrate.

SOCRATE. Que fait-on à Athenes ?

MENIPE. Force gens font les Philosophes, qui n'en ont que l'habit & la démarche ; Tu sçais comme Platon & Aristipe sont venus icy, l'un sortant de la Cour d'un Tyran ; & l'autre tout parfumé.

SOCRATE. Et qu'est-ce qu'on dit de moy ?

MENIPE. Tu-és trop heureux pour ce regard ; car on croit que tu-as esté vn homme admirable & qui a tout sceu , quoy que pour te dire la verité, ie croy que tu ne sçauois rien.

SOCRATE. Je leur ay dit cela tant de fois ; mais ils n'en vouloient rien croire.

MENIPE. Qui sont ceux-là qui sont près de toy ?

SOCRATE. Charmide, Phedre, & Alcibiade.

MENIPE. Courage, tu n'as pas oublié tes bonnes coustumes en l'autre monde, & aymes encore les beaux garçons.

SOCRATE. Que voudrois-tu que ie fisse icy de plus agreable ? mais assis-toy là près de nous.

MENIPE. L'ayme mieux aller près de Crésus & de Sardanapale, pour leur ouïr faire leurs regrets ; car cela me fait créuer de rire.

EALVE. Et moy, ie m'en vais aussi, de peur que quelque mort ne s'éuade pendant mon absence. Adieu ; vne autre fois tu verras le reste.

~~~~~

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE CERBERE.

*C'est que
c'estoit un
Philosophe
Cynique.*

MENIPE. **D**Y-MOY, Cerbere, puisque nous sommes camarades, En quel estat estoit Socrate lors qu'il vint icy ? Car comme tu-és Dieu, tu sçais pour le moins aussi bien parler qu'aboyer.

CERBERE. Il sembloit d'abord fort résolu, & vouloit passer pour homme qui n'appréhende point la mort ; mais lors qu'il eut mis le pied dans

dans ces tristes lieux, il fut effrayé de l'épaisseur de leurs ténèbres, & comme ie commençay à l'aboyer & à le mordre, il se mit à pleurer comme vn enfant, & à se tourmenter en cent façons.

MENIPE. C'estoit donc vn imposteur, qui ne méprisoit pas la mort, comme il disoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en falloit passer par là, il témoigna de la resolution, pour ne point paroistre souffrir à regret vne necessité, & pour se rendre plus admirable. On peut dire cela generalement de tous les Philosophes, qu'ils sont fort vaillans iusqu'à ce passage ; mais ils perdent cœur alors, comme les autres.

MENIPE. Mais moy ; comment t'ay-je paru en ce moment.

CERBERE. Digne de ta profession, & Diogene auant toy ; car vous n'estes point venus icy par force, ni en rechignant ; mais d'une façon libre & gaye, comme s'il n'y eust eu à rire que pour vous, & à pleurer pour tous les autres.

DIALOGUE

DE CARON, DE MENIPE ET DE MERCURE.

CARON. **P**AÏE le Batelier, maraut.

MENIPE. **P**rie tant que tu voudras, tu n'auras rien.

A a

CARON. C'à vn double pour le passage.

MENIPE. Comment veux-tu que ie t'en donne si ie n'en ay point?

CARON. Y a-t-il quelqu'un qui n'ait pas vaillant vn double?

MENIPE. Moy.

CARON. Je t'estrangleray , mal-heureux, pour mon argent.

MENIPE. Et moy, ie te rompray la teste à coups de baston.

CARON. Je t'auray donc passé pour neant?

MENIPE. Que Mercure te paye s'il veut, puis-qu'il m'a amené icy.

MERCURE. Cela seroit bon, que ie payasse pour les morts, après auoir eu la peine de les conduire!

CARON. Je ne te laisseray pas aller autrement.

MENIPE. Mets donc ta nacelle à bord; mais comment feras-tu pour me faire payer, si ien'ay point d'argent?

CARON. Ne sçauois-tu pas bien qu'il en falloit apporter?

MENIPE. Et quand ie l'aurois sceu, me pouuois-je empescher de mourir?

CARON. Quoy! tu seras le seul qui te vanteras d'auoir passé la barque de Caron pour rien?

MENIPE. Non pas pour rien ; car i'ay tiré
à la rame & à la pompe, sans te rompre la teste
de mes cris comme les autres.

CARON. Cela n'a rien de commun avec
le passage.

MENIPE. Remets-moy donc en vie.

CARON. Bon , pour me faire battre par
Eaque.

MENIPE. Laisse-moy donc en repos.

CARON. Montre ce que tu-as dans ta be-
face.

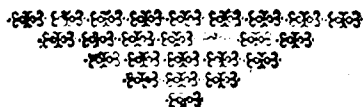
MENIPE. Il n'y a que des lupins, ou quel- *Pois plats*
que œuf couué. *& amer.*

CARON. D'où nous as-tu amené ce chien,
Mercure, qui ne fait qu'aboyer tout le monde,
& se moquer de ceux qui pleurent.

MERCURE. Tu ne sçais qui tu-as passé,
Caron, c'est vn homme parfaitement libre, &
qui ne se soucie de rien.

CARON. Que si ie te rattrape iamais!

MENIPE. On n'y retourne pas deux fois.





DIALOGUE

DE PLUTON, D'E PROTESILAS,
ET DE PROSERPINE.

PROTESILAS. **H**A! Pluton, & toy fille
de Cérés, ne rejetez
pas la priere d'un Amant.

PLUTON. Qui es-tu, qui parles ainsi?

PROTESILAS. Le premier des Grecs, qui
mourut au siège de Troye.

PLUTON. Et que veux-tu?

PROTESILAS. Retourner au monde pour
quelques heures.

PLUTON. C'est une priere que font tous
les morts, & que personne n'obtient.

PROTESILAS. Ce n'est pas l'amour de la
vie qui me fait parler ; mais le desir de voir ma
maîtresse, que ie laissay dans sa chambre nuptia-
le, pour me haster de partir avec les Grecs ; & ie
fus si mal-heureux que d'estre tué par Hector à
la descente du navire ; L'amour que j'ay donc
pour cette Belle ne me donne point de repos,
& ie voudrois la pouvoir encore entretenir un
moment.

PLUTON. N'as-tu pas bû de l'eau du
fleuve Léthé comme les autres?

PROTESILAS. I'en ay bû , mais le mal estoit plus fort que le remede.

PLUTON. Elle ne tardera point à venir, & t'épargnera la peine de l'aller trouuer.

PROTESILAS. Mais ie ne puis souffrir l'attente ; Tu sçais l'impatience des Amans, Pluton, car tu-as autrefois aymé.

PLUTON. Que te seruira-t-il de la reuoir vn moment, pour la reperdre après pour touûjours.

PROTESILAS. Peut-estre que ie la persuaderay de venir avec moy , & ainsi croistray ton Empire d'vne Ombre.

PLUTON. Cela n'est pas juste, Protefilas, & ne s'est iamais fait.

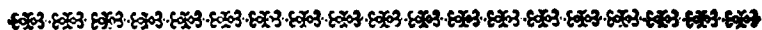
PROTESILAS. C'est qu'il ne t'en souuient plus ; car tu rendis à Orphée son Eurydice , & à Hercule Alceste, qui estoit ma parente.

PLUTON. Voudrois-tu paroître deuant elle en cet estat, où tu la ferois mourir de peur ? Et penses-tu qu'elle te voulust regarder, ni qu'elle te pust reconnoître ?

PROSERPINE. Faisons-luy grace, Pluton, & commandons à Mercure de le remettre là-haut , & de le fraper de sa verge lors qu'il sera arriué au monde, pour luy faire reprendre sa première forme, & le rendre tel qu'il estoit au sortir de sa chambre nuptiale.

PLUTON. Puis-que Proserpine le veut, i'y

consens. Remene celuy-cy, Mercure; mais qu'il se souuienne qu'on ne luy a accordé qu'un iour.



DIALOGUE

DE MAVSOLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. **P**OURQUOY fais-tu tant le dédaigneux & le méprisant, comme si l'on n'estoit pas digne de te regarder?

MAVSOLE. Parce que j'ay esté Roy, Diogene, & que j'ay commandé à un grand païs, sans parler de ma beauté ni de ma valeur. D'ailleurs, j'ay un superbe tombeau dans Halicarnasse, enrichy de figures taillées dans le marbre, tellement qu'il y a peu de temples qui égalent mon sepulcre; Après cela, n'ay-je pas raison de faire le vain?

DIOGENE. Quoy! pour ta beauté, ta valeur, ton Royaume, & ton sepulcre? Mais mon amy, tu n'as rien icy bas de tout cela; & si tu veux prendre quelqu'un pour luge, on te dira que ta carcasse n'est pas différente de la mienne. Pour ton sepulcre, c'est à ceux d'Halicarnasse à s'en vanter, & à le montrer aux estrangers, comme vne des merueilles du monde & un chef-d'œuvre d'architecture; mais ie ne voy pas à quoy il te peut seruir, si ce n'est à t'acabler sous sa pesanteur.

MAVSOLE. Comment ! tout cela me seroit inutile ! & Mausole ne seroit en rien different de Diogene !

DIogene. Si fait bien ; car Mausole pleurera sa felicité passée, & Diogene s'en rira ; Il parlera de son sepulcre, construit par sa belle Artemise, & Diogene ignorera s'il a vn sepulcre ; car cela luy est indifferent ; mais il se souuiendra qu'il a laissé vne memoire immortelle, pour auoir mené la vie la plus accomplie qu'un mortel puisse mener, plus haute mille fois que ton sepulcre, miserable Mausole, & plus durable que luy, quand il seroit basti sur vn roc.

DIALOGUE

DE THERSITE, DE NIRÉE, ET DE MENIPE.

NIRÉE. **V**OICY Menipe, qui jugera lequel de nous deux est le plus beau.

MENIPE. Il faut sçauoir premierement qui vous estes.

NIRÉE. Nirée & Therсите.

MENIPE. Lequel de vous deux est Nirée, & lequel Therсите ; car ie ne le sçauois discerner.

THERSITE. I'ay déjà cet auantage, qu'auec

ma teste chauue & pointuë , nous sommes si semblables, que nostre Iuge ne nous a pû reconnoistre ; Dy maintenant, Menipe, lequel de nous deux te semble deuoir remporter le prix de la beauté.

NIRE'E. Moy, sans doute, qui suis fils de Carops & d'Aglaye, & le plus beau de tous ceux qui furent au siège de Troye.

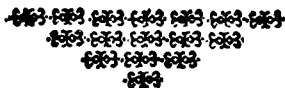
MENIPE. Mais mon amy , tu n'as point apporté ta beauré en l'autre monde, & s'il y a quelque difference entre ta carcasse & la sienne, c'est que la tienne est plus fragile, parce que tu n'estois qu'un efféminé.

NIRE'E. Demande vn peu à Homere comme i'estois fait là-haut ?

MENIPE. C'est vn songe que la vie, Nirée, il ne faut pas regarder ce que tu estois autrefois ; mais ce que tu-és maintenant.

NIRE'E. Quoy ! ie ne suis pas encore plus beau que luy ?

MENIPE. Voulez-vous que ie vous die, vous n'estes beaux ni l'un ni l'autre , ni pas vn d'entre les morts ; car il n'y a point de distinction.



DIALOGUE

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE CHIRON.

MENIPE. **I**'AY ouï dire, Chiron, que pouvant estre immortel, tu auois souhaité la mort; Comment as-tu pû auoir de l'amour pour vne chose si peu aymable?

CHIRON. C'est que i'estois las de viure.

MENIPE. Mais n'estois-tu pas bien-aïse de voir la lumiere?

CHIRON. Non; car ie ne faisois tous les iours que la mesme chose, boire, manger & dormir; & le plaisir de la vie consiste dans la diuersité.

MENIPE. Mais comment supports-tu la mort, après auoir quitté la vie pour elle?

CHIRON. Sans déplaisir. Car il y a vne certaine égalité parmy les morts qui ne me déplaist pas, comme dans vn Estat populaire, où l'un n'est pas plus grand seigneur que son compagnon; & il ne m'importe qu'il soit iour ou nuit; outre qu'on a cet auantage icy bas qu'on n'est pas tourmenté de la faim ni de la soif, & des autres incommoditez de la vie humaine.

MENIPE. Pren garde, Chiron, que tu ne retombes insensiblement dans le défaut que tu

as voulu éviter ; Car si tu t'es lassé de la vie parce que tu faisois tous les iours la mesme chose, tu te lasseras, à plus forte raison, de la mort, où tout est semblable.

CHIRON. Que faut-il donc faire, Menipe ?

MENIPE. Ce que font les Sages, Se contenter de sa condition, & croire qu'il n'y a rien d'insupportable ni dans la vie ni dans la mort.

DIALOGUE

DE DIOGENE, D'ANTISTHENE,

ET DE CRATE'S.

DIOGENE. **P**UIS QUE nous sommes de loisir, allons nous promener vers la porte, pour voir ceux qui entrent, & ce qu'ils disent.

ANTISTHENE. Je le veux ; car c'est un plaisir de voir les uns pleurer & les autres supplier qu'on les relâche, ou se roidir en descendant contre celui qui les mene.

CRATE'S. Je vous veux conter, à ce propos, ce qui m'arriua, à la descente. Nous estions grand nombre ; mais les plus aparents estoient Arsacés Satrape des Medes, Oronte l'Armenien, & le riche Ismenodore. Le dernier avoit esté tué par des voleurs près de la montagne de Ci-

athéron , comme il alloit à Eleufine , & auoit encore les mains toutes fanglantes des coups qu'il auoit receus ; Auffi fe lamentoit-il étrangement , & regrettoit les enfans qu'il laiffoit encore jeunes, s'accufant d'une extrême imprudence, de ce qu'ayant à paffer par des lieux que la guerre auoit defolez, il n'auoit mené que deux valets avec luy, quoy qu'il eust quantité de vaifelle d'or & d'argent. Arfacés eftoit vn venerable vieillard , qui fe fafchoit fort d'aller à pied contre la coûtume des Parthes ; & eût bien voulu qu'on luy eût amené fon cheual, qui auoit efté tué aueque luy. Car comme il couroit à toute bride deuant les autres, en vne bataille contre le Roy de Capadoce, vn foldat Thracien s'auançant, mit vn genou en terre afin de fe tenir plus ferme , & détournant de fon bouclier le coup que luy portoit Arfacés, donna de fa pique dans le poitrail de fon cheual , de telle roideur, qu'il perça homme & cheual tout-ensemble, l'impetuofité de la courfe ayant redoublé la force du coup. Pour Oronte, il auoit les jambes fi foibles, qu'il ne fe pouuoit tenir debout, ce qui arrive ordinairement à ces peuples, accouftumez d'aller à cheual ; de forte qu'en mettant pied à terre, on diroit qu'ils marchent fur des épines ; Il bronchoit donc à chaque pas, fans qu'on le pût faire auancer ; fi bien que Mer-

cure fut contraint à la fin de le charger sur ses épaules, & de le porter iusqu'au bateau, ce qui me faisoit rire.

ANTISTHENE. Pour moy, quand ie descendis icy, ie ne voulus point me mesler parmy la foule, mais laissant les autres crier & se plaindre, ie courus prendre place dans la nacelle, afin de passer plus commodément. Cependant, voyant lamenter les vns, & les autres rendre gorge, ie ne me pouuois tenir de rire, non plus que toy.

DIogene. Voila les auentures de vostre passage; mais les miennes sont plus plaisantes; car il m'arriua de passer avec le Banquier Blepsias, qui estoit du port de Pirée, Lampis l'Acarnanien, qui commandoit les troupes estrangeres, & vn riche homme de Corinthe nommé Damis, que son fils auoit empoisonné. Le premier s'estoit laissé mourir de faim à ce qu'on disoit, & paroissoit fort passe & fort maigre, & le second s'estoit tué pour vne Courtisane; Quoy que la cause de leur mort ne me fust pas inconnüe, ie ne laissay pas de la vouloir apprendre d'eux; & comme Damis accusoit son fils, ie luy dis, qu'il ne s'en deuoit prendre qu'à luy-mesme, puis-qu'il ne luy donnoit rien à l'âge des voluptez, tandis que tout vieux & cassé il passoit le temps dans les délices. Ie dis à l'Acarnanien

qu'il auoit grand tort de s'estre laissé vaincre par vne femme, luy qui auoit toujours paru inuincible; & ie gronday fort Blepsias d'auoir épargné son bien, comme s'il eust dû viure éternellement, pour le laisser à des estrangers qui ne le touchoient de rien; Mais nous voicy tantost arriuez à la descente. Remarquons de loin ceux qui viennent, Dieux! combien en voila qui se tourmentent, iusqu'à ces vieillars tout décrépits, tant ils sont amoureux de la vie! Je ne voy que les enfans qui ne pleurent point; mais interrogeons ce vieux bon-homme que voicy; Qu'as-tu à pleurer mon amy, est-ce que tu croyois estre immortel; ou que tu regrettes quelque grande felicité?

VN MORT. Non, i'estois vn pauvre pefcheur, qui auois bien de la peine à viure, tout boiteux & presque aueugle, sans aucuns enfans pour me soulager.

DIOGENE. Et avec cela tu regrettes la vie?

VN MORT. C'est qu'elle est agreable; & la mort hideuse & terrible.

DIOGENE. Tu radotes, bon-homme, & tu retournes en enfance; Que dirons-nous de ces jeunes gens qui ayment la vie, si celuy-cy la regrette lors qu'il deuroit souhaiter la mort, comme vn azyle à sa vieillesse; Mais retournons, de peur qu'on ne s'imagine en nous voyant si

prés de la porte, que nous voulions nous égarer.

~~~~~

## DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TIRESIAS.

MENIPE. **I**L n'est pas aisé maintenant de sçavoir si tu-as esté aveugle, car tout le monde l'est icy; mais si tu-as esté mâle & femelle, comme on nous le veut faire croire, dy-moy, ie te prie, quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme ou de la femme?

TIRESIAS. Celle de la femme; car elles sont les maistresses & ne vont point à la guerre, n'ont ni procès ni querelles à démêler, ni aucune autre fascheuse affaire.

MENIPE. Mais ne te souvient-il point de la Medée d'Euripide, qui déplore leur condition & le mal qu'elles souffrent en acouchant? A propos, n'as-tu iamais acouché?

TIRESIAS. Pourquoi me fais-tu cette question?

MENIPE. Par curiosité, sans aucun dessein de t'offenser.

TIRESIAS. Je n'ay point eu d'enfans, mais ie n'estois pas stérile.

MENIPE. Etois-tu homme & femme

tout-ensemble, ou si vn sexe a succedé à l'autre; & cela s'est-il fait peu à peu, ou tout d'un coup?

TIRESIAS. A quoy tendent toutes ces demandes? Est-ce que tu doutes de la verité?

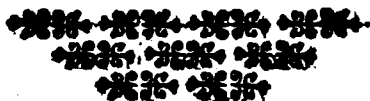
MENIPE. Est-il défendu d'en douter? & faut-il recevoir pour Oracles, tout ce que disent les Poëtes, sans oser s'en enquerir?

TIRESIAS. Tu n'aurois garde de croire, qu'il y ait eu des femmes changées en bestes ni en arbres, puisque tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes?

MENIPE. Nous examinerons cela vne autrefois; Mais dy-moy maintenant, quand tu estois femme, si tu sçauois l'auenir, ou si tu-és deuenu homme & prophete en mesme temps?

TIRESIAS. Que tu sçais peu de mes nouvelles! Il semble que tu ignores comme les Dieux me firent Iuge de leur différent, & que Junon m'aveugla; mais Iupiter me donna le don de prophetie pour récompense.

MENIPE. N'es-tu point encore défait de ces fables? Mais tu-as cela de commun avec tous les autres Deuins, de ne rien dire qui vaille.



\*\*\*

## DIALOGUE

D'AIAX ET D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. **S**I ta fureur t'a cousté la vie, lors que tu faisois le moulinet sur vn troupeau de moutons comme si c'eust esté des hommes, pourquoy t'emprens-tu à Vlysse, & pourquoy ne le voulus-tu pas voir l'autre iour qu'il descendit aux enfers, pour consulter Tiréfiás?

AIAX. C'est qu'il est cause de ma mort, pour m'auoir disputé les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Mais croyois-tu deuoir estre le maistre par tout, sans qu'on t'osast rien contester?

AIAX. Non; mais ces armes m'appartenoient par le droit de ma naissance; Toy-mesme me le cédois, qui estois plus grand seigneur qu'Vlysse, & tous les autres, hormis ce faquin, à qui j'ay sauué mille fois la vie.

AGAMEMNON. Il s'en faut prendre à Thetis qui les vint exposer en public, comme si chacun eust eu droit d'y prétendre; au lieu de te les donner comme à son cousin germain.

AIAX. Je ne deuois m'ataquer qu'à celuy qui me les contestoit.

AGAMEMNON.



AGAMEMNON. Mais Vlyffe est excusable, s'il a eu de la passion pour la Gloire, dont tous les honnestes gens sont amoureux ; & tu sçais qu'il remporta la victoire , au jugement mesme de nos ennemis.

A I A X. Je sçay bien qui en fut cause, mais il ne se faut pas attaquer aux Dieux ; Toutefois, ie n'aymerois pas Vlyffe, quand mesme ils me le commanderoient.

\*\*\*

## D I A L O G U E

DE MINOS ET DE SOSTRATE.

MINOS. **Q**U'ON plonge ce voleur dans le Phlégéton , & qu'on fasse déchirer ce sacrilège à la Chimère. Pour ce Tyran, qu'on l'étende tout de son long près de Ticye, pour estre rongé comme luy par des vautours ; Mais vous autres Belles ames , allez aux champs Elisées, cueillir le fruit de vos bonnes actions.

SOSTRATE. Je n'ay que deux mots à dire, s'il plaist à Minos de m'écouter.

MINOS. Que ie t'écoute, meschant ! comme si tu n'estois pas conuaincu d'auoir tué & volé sur les grans chemins !

SOSTRATE. Il est vray ; mais il faut voir

C c

si j'ay mérité pour cela d'estre puny.

MINOS. Comment ! ne faut-il pas rendre à chacun selon ses œuvres ?

SOSTRATE. Les destins ne l'auoient-ils pas ordonné, comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui se fait au monde ?

MINOS. Il est certain que nous sommes tous sujets aux loix des Parques, qui prescriuent à chacun ce qu'il doit faire, dès le point de sa naissance.

SOSTRATE. Mais quand on tuë quelqu'un par l'ordre d'un autre, qui est proprement l'auteur du meurtre ?

MINOS. Celuy qui l'a commandé, car l'autre n'en est que l'instrument, non plus que l'épée ; sur tout, s'il a esté contraint d'obeïr.

SOSTRATE. Courage, tu fortifies encore mon raisonnement ; & lors qu'un valet apporte un present de la part du maistre, à qui en a-t-on l'obligation ou au maistre, ou au valet ?

MINOS. Au maistre ; car l'autre n'en est que le porteur.

SOSTRATE. Ne vois-tu donc pas que tu as tort de me punir & de récompenser ceux-cy, puisque nous n'auons fait les vns & les autres qu'exécuter l'ordre du Destin ?

MINOS. On trouueroit bien d'autres choses à dire qui voudroit tout éplucher ; mais tu

meriterois d'estre puny non seulement comme vn voleur, mais comme vn sophiste qui contrôle les actions des Dieux. Toutefois, délie ce pauvre diable, Mercure ; mais c'est à la charge qu'il ne l'ira pas dire aux autres, de peur qu'ils ne nous viennent rompre la teste de semblables questions.

~~~~~

LA NECROMANCIE.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE PHILONIDE.

Il se rit de l'incertitude des Philosophes, & conclut que la vie la plus commune est la meilleure ; mais il se moque, en passant, de la magie, & de ses ceremonies ridicules & extranagantes.

MENIPE. **I**E te salue, Portique, superbe entrée de mon Palais, que ie te contemple avec plaisir depuis que ie suis de retour à la lumiere !

PHILONIDE. N'est-ce pas là le Philosophe Menipe ? C'est luy sans doute ; Mais quel étrange équipage, & que veut dire cette massüe, cette lyre, & cette peau de lion ? Il faut que ie l'aborde. Bon-jour, Menipe, d'où viens-tu, que l'on a esté si long-temps sans te voir ?

MENIPE. *Le fors des portes des enfers, & de la sombre demeure des morts où l'on habite loin des Cieux.*

PHILONIDE. Grans Dieux ! nous n'auions pas sceu que Menipe estoit mort, & le voila resuscité !

MENIPE. Tu te trompes, le Tartare m'a receu *viuant & animé.*

PHILONIDE. Et, mon amy, qui t'a meû d'entreprendre vn si étrange voyage ?

MENIPE. *Le feu bouillant de la jeunesse.*

PHILONIDE. Quite vn peu ce langage tragique, & mettant bas le cothurne, dy-nous d'où vient cet habit extrauagant, & quel a esté le sujet d'un voyage si peu agréable.

MENIPE. *Un important secret m'a conduit en ces lieux, pour consulter là-bas l'ombre de Tirésie.*

PHILONIDE. Tu réues de parler ainsi poëtiquement à tes amis, & par Rhapsodies.

MENIPE. Ne t'en estonne point, Philonide; Car comme ie ne fais que de quitter Euripide & Homere, i'ay l'esprit encore tout plein de leurs termes tragiques & empoulez, & il me semble que les vers me naissent à la bouche. Mais dy-moy comme va le monde, & ce qu'on y fait ?

PHILONIDE. Ce qu'on y faisoit lors que tu en es party, On vole, on se parjure, on preste à vsure.

MENIPE. Miserables, qui ne sçauent pas.

ce qui est ordonné contre les riches dans les enfers, dont les decrets sont irréuocables.

PHILONIDE. Que dis-tu? y a-t-il quelque chose d'ordonné depuis peu là-bas, contre ceux qui sont icy?

MENIPE. Ouy certes, & tres-important; mais il n'est pas permis de réuéler ces mysteres, de peur qu'on ne nous accuse d'impiété deuant le tribunal de Rhadamante.

PHILONIDE. Hé! Menipe, par les Dieux, ne refuse pas ce secret à ton amy, qui le sçaura bien cacher & qui est initié luy-mesme dans les mysteres.

MENIPE. Tu m'impose vne charge bien rude, Philonide; mais pour l'amour de toy il faut tascher de s'en acquiter; Il est ordonné que les riches qui tiennent leurs tresors enfermez comme vne autre Danaé....

PHILONIDE. Ne passe pas outre, que tu ne m'ayes dit le sujet de ton voyage, & qui t'a seruy de guide; après tu conteras tout d'un temps ce que tu-as veu & ouï dans les enfers; car comme tu-és curieux, tu n'auras sans doute rien oublié de remarquable.

MENIPE. Il te faut obeïr; car le moyen de refuser quelque chose aux prieres d'un amy, le commenceray donc par mon voyage, & te diray l'occasion qui me le fit entreprendre. Comme

i'estois encore jeune, & que i'entendois les Poëtes parler des guerres & des diuisions, non seulement des Heros, mais des Dieux mesmes; & conter leurs larcins, leurs incestes, leurs adultères, & leurs violences; ie m'imaginois que tout cela estoit non-seulement veritable, mais iuste, comme estant fait par les Dieux, qui ne pouuoient faillir, & en estois sensiblement touché. Mais lors que ie fus deuenu grand, & que ie vis les loix qui disoient tout le contraire, & qui punissoient les voleurs, les séditions, & les adultères; ie fus en grand' peine, ne sçachant quel party prendre. Car d'un costé ie ne pouuois m'imaginer que les Dieux pussent faire des injustices, & de l'autre, ie sçauois que les Legislateurs n'eussent pas défendu ces choses s'ils les eussent trouuées raisonnables. Dans cette incertitude, ie creûs qu'il estoit à propos de consulter les Philosophes, comme les Sages du monde, & les precepteurs du genre humain, pour apprendre d'eux la verité. Mais ie m'aperçus bien-tost que i'estois tombé d'un petit mal en un plus grand. Car après auoir bien épluché leur vie & leur doctrine, ie trouuay qu'il y auoit plus d'incertitude parmy eux, que parmy les autres, & que nostre vie estoit sans comparaison plus tranquile & plus réglée que la leur. L'un m'ordonnoit de passer mon temps & de me réjouir, & disoit que le

souuerain bien consistoit dans la volupté; L'autre crioit que c'estoit la peste de la vie, & qu'il falloit fuër, trauailler, s'endurcir au mal & à la peine, gronder tout le monde, & tâcher de luy déplaire, & auoir touûjours dans la bouche ce mot d'Hesiodé. Que la vertu ne se peut obtenir sans trauail, & qu'il faut grimper sur le costau. Celuy-cy estoit d'auis de mépriser les richesses, & en tenoit la possession non-seulement indifferente mais dangereuse; Cet autre les mettoit hardiment entre les biens. Après, combien de contrariété parmy eux pour les choses de la Nature! L'vn pose vn vuide; l'autre des atomes; celuy-cy des idées; celuy-là des substances incorporelles, avec vne foule de termes barbares & inconnus, dont ils vous assomment. Mais ce qui est de plus étrange, c'est qu'auançant des maximes toutes contraires, ils semblent pourtant auoir tous raison; si bien que vous ne sçauiez que répondre à celuy qui dit qu'il est froid, ni à celuy qui dit qu'il est chaut; quoy que vous sçachiez bien qu'il ne peut estre froid & chaut en mesme temps. I'estois donc comme ces dormeurs qui donnent de la teste tantost d'vn costé, & tantost d'vn autre, sans sçauoir ce qu'ils font. Ce qui est de plus insupportable, c'est que considerant leur vie, vous la trouuez toute contraire à leur doctrine. Car ceux qui disent qu'il

faut mépriser les richesses, font les plus auares, n'enseignent que pour de l'argent, & ont tous les iours des procès pour leurs vsures. Ceux qui rejettent la gloire font tout pour elle. Mais sur tout, ils crient presque tous contre la volupté, & en particulier ils ne s'attachent qu'à elle, & sont plus voluptueux que les autres. Déchu donc de l'esperance de trouuer la verité par leur moyen, i'estois plus en peine que iamais, & si quelque chose me consoloit, c'estoit de voir, que ceux qu'on estimoit les plus sages, n'estoient pas plus habiles que moy en ce point. Cependant, comme ie réuois là dessus iour & nuit, il me prit enuie d'aller iusqu'en Babylone, consulter quelque Mage des disciples de Zoroastre, parce qu'on disoit que par des charmes & des sortileges, ils ouuroient la porte des enfers, & faisoient entrer & sortir qui il leur plaisoit. Mon dessein estoit de consulter Tirésias, qui estant sage & prophete tout-ensemble, me pourroit enseigner, mieux que nul autre, quelle estoit la meilleure vie, & celle qu'un honneste homme deuoit choisir. Je fis donc marché avec l'un d'eux nommé Mithrobarzanés, qui auoit de longs cheueux & vne grande barbe blanche, & obtins de luy, avec beaucoup de peine, qu'il voulût estre mon guide dans vne entreprise si hazardeuse. Il me prit, & me laua dans l'Euphrate vn mois entier, selon le
cours

cours de la Lune, commençant au leuer du Soleil, le visage tourné vers l'Orient, & barbotant vne longue oraison, comme ces Sergens enroutés qui parlent si viste & si mal qu'on ne les entend point. Je pense toutefois qu'il inuquoit les demons; Après auoir fait toutes ses conjurations, il me cracha au nez par trois fois, & me ramena, sans regarder personne par le chemin. Cependant, il ne me donnoit à manger que du gland, & à boire que du lait & de l'hydromel, ou de l'eau du fleuve Coaspés; Nous auions la terre pour lit, & le ciel pour couuerture. Lors que ie fus bien préparé de la sorte, il me mena sur le minuit à la riuere du Tigre, & m'y ayant bien laué & nettoyé, fit quelques ceremonies de purification avec vne torche, de l'oignon marin, & plusieurs autres choses, barbotant toujours cette longue oraison. Comme ie fus bien enchanté & tournoyé, pour n'estre point endommagé par les fantômes, il me ramena au logis, en me faisant marcher à reculons. Le reste de la nuit fut employé à nous préparer au départ. Il mit donc vne longue soutane de magicien, & m'arma comme tu vois de cette massue, de cette lyre, & de cette peau de lion, avec ordre, si l'on me demandoit mon nom, de ne pas dire Menipe, mais Vlysse, Hercule, ou Orphée.

PHILONIDE. Pourquoi cela? ie n'en voy pas la raison.

D d

MENIPPE. C'est qu'il croyoit que nous passerions mieux sous le nom de ces Heros, qui est connu dans les enfers, que sous le nostre. Le iour venu, nous descendîmes à la riuere pour nous embarquer; Car il auoit préparé vn bateau & des victimes, avec les autres choses necessaires pour le sacrifice. Après que nous eûmes chargé nostre petit fait, nous entraîmes tristes & dolens, comme dit le Poëte, & quittant à regret le riuage. Nous n'eûmes pas vogué longtemps, que nous descendîmes dans le lac où l'Euphrate se perd, & delà dans vne terre deserte & si couuerte de bois qu'on n'y voyoit goutte. Je mis pied à terre sous la conduite du Mage, & après auoir creusé vne fosse, nous y égorgeâmes nos victimes, & épanchâmes le sang tout autour. Pendant tous ces mysteres, il tenoit vne torche allumée, & inuquoit ensemble, tous les demons, les peines, les furies, la nocturne Hecate, & la haute Proserpine, entremessans parmy ses discours de grans mots barbares & inconnus, & criant à pleine teste, & non plus entre ses dents, comme auparavant. Tout à coup la forest tremble, par la force de l'enchantement, la terre se fend, & l'on entend de loin les cris du Cerbere. L'enfer peu à peu se découure, avec le lac brûlant, le fleuve de feu, & le manoir de Pluton, qui trembloit iusques sur son

troisne. Nous entrons par cette ouverture, & trouuons Rhadamante à demy mort de frayeur, Cerbere aboyant, & tout prest à nous déuorer, mais ie l'endormis ayfément au son de ma lyre. Comme nous fusmes à la barque de Caron, nous faillismes à ne point passer, tant elle estoit pleine; Ce n'estoit que gens bleffez, l'vn à la jambe & l'autre à la teste, comme au retour d'un combat. Mais aussi-tost qu'il nous vit, & qu'il aperçut la peau de lion & la massüe, s'imaginant que i'estois Hercule, il nous fit faire place, & nous passa à l'autre bord. En suite, il nous montra le chemin. Mithrobarzanés marchoit deuant, parce qu'on ne voyoit goutte, & ie le suiuois pas à pas, le tenant par le bord de sa robe, tant que nous arriuasmes dans vn pré qui estoit tout planté d'asphodeles, où nous fusmes incontinent enuironnez d'ombres murmurantes. Nous passons outre, iusqu'au tribunal de Minos, qui auoit à ses costez les demons, les peines, & les furies, avec vne longue chaisne de compables. Ce n'estoit qu'adultères, maqueaux, maltotiers, flatteurs de Couo, hypocrites, & autre semblable vermine qui trouble la tranquillité de nostre vie. On voyoit à part les vsuriers, passés, gouteux, hydropiques, avec chacun vne chaisne au col & vn maillet de fer du poids de six vingts liures. Nous demeurasmes là quel-

que temps à entendre leurs défenses ; mais ils estoient accusez par de plaisans Orateurs.

PHILONIDE. Qui sont-ils ? ne m'enuie pas ce plaisir.

MENIPE. Te souvient-il de ces ombres que font les corps, lors qu'ils sont oposez au Soleil ? Ce sont-là nos accusateurs après nostre mort, & les fidèles témoins de tout ce que nous auons fait au monde, comme ceux qui ne nous ont point abandonnez durant tout le cours de nostre vie. Minos, après les auoir ouïs & examinez, renuoye les coupables aux lieux destinez aux suplices, pour y payer la peine de leurs crimes. Il tourmente principalement ceux qui se sont enorgueillis de leur grandeur, détestant leur faste & leur vanité de peu de durée, de ne s'estre pas souuenus qu'ils estoient hommes, & mortels comme les autres. Vous les voyez alors, nuds, honteux, & dépouillez, qui osent à peine leuer les yeux, & repassent leur félicité comme vn songe. J'auois vne ioye incroyable de les voir en cet estat, & m'aprochant doucement de ceux que j'auois connus en ce monde, ie les faisois souuenir de leur arrogance, & du plaisir qu'ils prenoient, à voir le matin vne foule de gens à leur porte, qui les attendoient à la sortie, & estoient repoussez par leurs valets, iusqu'à ce qu'il plust à Monsieur de sortir, tout couuert d'or

& de pourpre , qui caressoit les vns d'un clin d'œil, & les autres d'un souris , & pensoit bien obliger ceux à qui il donnoit sa main à baiser. Ils enrageoient de se voir reprocher leurs veritez. Il se plaida là vne cause où Minos sembla donner quelque chose à la faueur. Car comme Denys le Tyran estoit accusé de crimes atroces, par Dion , & conuaincu par le témoignage irrefragable des Philosophes Stoïques , Aristipe le Cyrénien vint à la trauersé , & comme il est respecté là-bas, & en grande autorité parmy les Ombres, il le déliura, sur le point d'estre déuoré par la Chymère, en disant , qu'il auoit fait du bien aux gens de Lettres. Alors, quittant le siège judicial, nous vinsmes aux lieux destinez aux supplices, où c'estoit vne chose effroyable d'entendre le cry des damnez , parmy le son des fouëts & le bruit des chaisnes. Ils estoient tourmentez pelle-melle, Roys, vassaux, pauvres, riches, libres, esclaves, & tous de differentes peines, les vns dans le feu ou sur la rouë, les autres déchirez par Cerbère, ou par la Chimère, & tous détestoient leur crime. Nous en remarquâmes quelques-uns de nostre connoissance qui se cachoient, & tournoient la teste de l'autre costé; ou s'ils nous regardoient, c'estoit en tremblant, & avec des respects & des soumissions, qui nous faisoient rire, sur tout, lors que nous sou-

unions de leur orgueil & de leur presumption. On faisoit grace aux pauvres de la moitié de leurs peines. Nous vîmes aussi ces célèbres criminels des Fables, Sisyphé, Ixion, Tantale, & cet enfant de la terre, qui couvre neuf arpens de son corps. De là, nous passâmes aux champs Elysées, qui est le séjour des bien-heureux, où nous vîmes vne autre foule de morts, distinguez par Tribus & par Nations. Les vns secs & vîsez, qui s'en vont presque en fumée, comme dit Homère; D'autres, jeunes & plus entiers, particulièrement les Egyptiens, à cause qu'on les embaume. Mais ils sont tous tres-difficiles à connoître; car on diroit que tous les morts se ressembloit. Toutefois, on y prenant garde de bien près, on y remarquoit quelque difference. Ils estoient couchez tous ensemble grans & petits, sans qu'on pût distinguer Agamemnon d'avec son cuisinier Pyrrhias, ni Thersite d'avec Niree; car ils n'auoient plus les marques qui les faisoient reconnoître. Ce n'estoit que des carcasses qui guignoient par les trous des yeux, & montroient de grandes dents décharnées. Considerant donc ces choses, la vie de l'homme me sembloit comme vne Comedie, dont la fortune est le Poëte, qui donne à chacun le personnage qu'elle veut; à l'vn, celui d'vn Monarque, ou d'vn faquin; à l'autre, celui d'vne jeune beauté

ou d'une vieille ridicule. Car pour faire que la Comedie soit bonne, il faut qu'il y ait de tout. Quelquesfois une mesme personne change de condition, comme Crésus de Roy devient esclave, & Méandre successeur de Polycrate, passe du rang des valets en celuy des Princes. La fortune les laisse quelque temps sous cet habit; mais à la fin de la Comedie, chacun reprend le sien, & redevient ce qu'il estoit auparavant. Quelques fots & opiniaftres, après avoir quité leur habillement, veulent conserver leur dignité, & se faschent quand on les dépouille, comme si la Comedie devoit toujours durer, & que les habits ne fussent pas empruntez. C'est ainsi qu'un Comedien fait tantost Priam & tantost Agamemnon, & devient esclave, après avoir esté Cecrops ou Erechthee. En un mot, lors qu'il a mis bas le Cothurne, ce n'est plus Agamemnon fils d'Atrée, ni Creon fils de Ménéces; mais Pol fils de Cariclés, de quelque meschant village, ou Satyre fils de Theogiton, qui n'est pas de meilleur lieu. Voila comme vont les choses du monde.

PHILONIDE. Mais, dy-moy, ceux qui ont ces magnifiques tombeaux enrichis de colonnes & de statues, avec ces superbes inscriptions; ne sont-ils pas plus estimez là-bas que les autres?

MENIPPE. Non, mon amy; car si tu avois

veu Mausole, avec son Mausolée, tu te créuerois de rire; Il est ietté là en vn trou comme les autres, & ne gagne rien à son tombeau si somptueux, que d'estre accablé sous sa pesanteur. Car lors qu'Éaque distribuë les places, il ne donne pas plus d'un pied à chacun, & -il faut retirer les jambes, & s'y accommoder comme on peut. Mais tu rirois bien dauantage si tu voyois les Satrapes mendians là-bas, & estant contrains pour viure, de faire le mestier de harangères, ou d'apprendre la Grammaire à des grimaux, basouëz & souffletez comme des coquins. Pour moy, ie ne me pouuois tenir de rire en voyant Philippe de Macedoine refaire de vieilles sauates en vn coin; & d'autres demander l'aumône aux carrefours, comme Darius, Xerxès, & Polycrate.

PHILONIDE. Tu nous contes-là d'étranges choses, & presque incroyables; mais les Sages, comme Diogene & Socrate, que font-ils?

MENIPPE. Celuy-cy se promène comme il faisoit à Athènes & contrôle tout le monde, estant d'ordinaire avec Palamède, Nestor, Vlyse, & les autres grans causeurs du temps passé, qui se plaisent à son entretien. Il semble auoir encore les jambes enflées du poison qu'on luy a donné. Pour Diogene, il s'amuse à persécuter Midas & Sardanapale, auprès desquels il a choisy
la

sa demeure, & s'éclate de rire lors qu'il leur entend regretter leur felicité, demeurant tout le iour couché sur le dos, à chanter, tandis que les autres pleurent; si bien que ces pauvres misérables, pour n'auoir pas touûjours la teste rompuë, ont fait resolution d'abandonner le quartier.

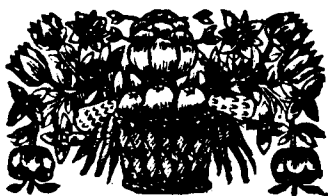
PHILONIDE. C'est assez de ces choses; dy maintenant ce qu'on a ordonné dans les enfers contre les riches.

MENIPE. Tu-as bien fait de m'en faire fouuenir; car i'ay failly à l'oublier, quoy que ce fust le sujet principal de mon discours. Comme i'estois donc là bas, le Magistrat fit publier l'assemblée pour les affaires de la Communauté, & voyant tout le monde y courir, ie me messay parmy la foule. On y traita diuerses matieres, dont la derniere fut celle des riches, à qui l'on fit des reproches de leur insolence & de leur présomption. Alors vn des principaux de l'Assemblée se leuant, lut ce Decret, *Sur ce qui nous a esté representé, Que les Riches, pendant leur vie, font beaucoup de mal aux pauvres, & les basouënt & mal-traitent; il a semblé bon au Senat & au Peuple, qu'après leur mort; leur corps soit condamné aux peines comme les autres, & pour leur ame, qu'elle passe incessamment d'asne en asne, pour estre basuë & chassée, par les pauvres, comme ils les ont basus & chassés pendant leur vie, iusqu'à ce que le terme soit accomply de deux cens cinquante mille*

ans, après lequel il leur sera permis de se retirer. Vn tel, fils d'un tel, d'un tel païs, & d'une telle tribu a fait ce decret. Cette ordonnance lüe, le Magistrat l'approuua; le Peuple la ratifia, Cerbère en aboya, & Proserpine en bourdonna, qui sont les formes des verifications dans les enfers. Voila ce qui se passa ce jour-là dans l'Assemblée, après quoy, j'allay faire mes affaires, & consulter Tiréfius, qui estoit le sujet de mon voyage. Je luy dis d'abord ce qui m'auoit amené, & le priay de me dire son sentiment. Alors, se souüriant d'une façon ridicule, comme c'est vn petit vieillard aueugle, tout contrefait; il me dît d'une voix gresle, Mon fils, ie voy bien que tu-as fréquenté les Philosophes, & que ce sont eux qui ont causé ton incertitude; car ils ne sont pas d'accord de ce que tu veux sçauoir; mais il n'est pas permis de le réuélér, de peur qu'on ne nous accuse d'impiété deuant le tribunal de Radamante. Ha! mon petit bon-homme, luy dis-je, ne me laisse pas languir dauantage dans vn aueuglement plus grand que le tien. A ces mots, comme s'il eust eu pitié de moy, il me tira à part, & s'aprochant de mon oreille, La meilleure vie, dit-il, c'est la plus commune. C'est pourquoy, quittant-là toutes ces chimères des Philosophes, & ces vaines spéculations sur la fin & le principe des choses, & tenant pour

certain que tous leurs beaux raisonnemens, ne sont rien que de subtiles impostures ; songe à viure & à te réjouir. Cela dit, il se déroba, & r'entra dans son pré d'asphodele ; & moy, parce qu'il se faisoit tard, ie dis au Mage, qu'il estoit temps de se retirer, & de reprendre nostre chemin. Ne te mets point en peine, dit-il, i'en sçay vn plus court, & me prenant par la main il me mena en vne contrée plus obscure, où me montrant du doigt vn foible rayon de lumière, qui passoit à trauers vne fente ; c'est là, dit-il, l'oracle de Trophonius, & le chemin par où l'on descend de la Béocie dans les enfers ; Remonte par là, & tu seras incontinent en ton país. Moy, tout réjouï, ie pris congé du Mage, & grim-pant du mieux que ie pus par ce trou, ie me suis trouué, ie ne sçais comment, à Lébadie.

*Il fait al-
lusion à
Homere.*



CARON, OV LE CONTEMPLATEVR.

DIALOGVE

DE CARON ET DE MERCVRE,

Où plusieurs autres parlent.

Il dépeint icy la vanité des choses du monde, d'une façon tres-agreable.

MERCVRE. **D**E QU'Y ris-tu, Caron, & pourquoy quittant ta nacelle és-tu monté icy haut à la lumière? Tu n'a-uois pas accoustumé de te meller des choses du monde.

CARON. J'ay voulu voir ce qui s'y passe, & ce que les hommes regrettent tant quand ils meurent; car personne n'est entré dans ma nacelle sans larmes. A l'exemple donc de ce jeune Thessalien, j'ay demandé de pouuoir estre vn iour absent du nauire; & en ayant obtenu la permission, ie suis monté iusqu'icy, tres-heureux de t'auoir rencontré; car ie suis seur que tu me montreras tout.

MERCVRE. Je n'ay pas le loisir, Caron; car j'ay quelque commission de la part de Iupiter, & tu sçais qu'il est colére, & que si ie tar-

dois trop il me pourroit laisser pour iamais avec vous dans les enfers, ou me prenant par vn pied, comme il fit Vulcan, me précipiter en bas du ciel, pour faire rire en suite les Dieux, lors que ie leur verserois à boire tout clopinant.

CARON. Quoy ! tu abandonnerois ainsi ton ancien amy, & ton camarade, errant par le monde sans guide ? Souvien-toy que ie ne t'ay iamais fait tirer la rame ni la pompe en passant la barque, quoy que tu sois fort & robuste ; Mais en arriuant là-bas, tu te couches de ton long sur le tillac, & dors tout ton soul, si ce n'est que tu rencontres quelque babillard d'entre les morts pour t'entretenir. Cependant, tout vieux que ie suis, il faut que i'empoigne la rame, & que ie vous passe tous à l'autre bord. Ne m'abandonne donc point, ie te prie, mon petit Mercure ; car comme les autres chancellent dans les ténèbres, ie suis tout ébloui à la lumière.

MERCURE. Tu-as enuie de me faire battre ; mais on ne sçauroit éuiter son malheur, ni rien refuser à son amy. N'atens pas, pourtant, que ie t'aille montrer tout ; il faudroit pour cela vn siècle, & Iupiter me feroit crier par les carrefours comme vn fugitif. D'ailleurs, les reuenus de Pluton en pâtiroient ; car personne ne passeroit cependant, & Eaque, qui est le maltotier des enfers, demanderoit diminution ; mais il

faut tâcher de te montrer le principal.

CARON. C'est à toy de voir ce qu'il faut faire; car ie suis tout neuf en ce pais-cy.

MERCURE. Il nous faut choisir quelque montagne d'où l'on puisse tout voir; Si tu pouois monter au ciel, ce seroit vn grand abregé, car tu contemplerois aisément tout de là-haut; mais comme tu conuerses incessamment parmy les Ombres, tu n'es pas digne d'entrer au palais de la lumière.

CARON. Tu sçais ce que ie dis là-bas à ceux qui passent la barque, lors qu'ils se veulent messer de me donner leur auis; car comme ils n'entendent rien à la nauigation, s'il arriue quelque tempeste, ils veulent aussi-tost qu'on baisse les voiles, ou qu'on les relâche à bord; mais ie leur commande de se tenir coy, & de me laisser faire. De mesme à present, fay tout ce que tu jugeras à propos, sans m'en demander mon auis, comme si tu estois le Pilote, & que ie fusse le passager; car ie t'obeiray en tout & par tout.

MERCURE. Tu-as raison; Ie feray ce qu'il faudra; Il ne reste plus qu'à trouuer vn lieu commode pour tout voir. Le Caucaze sera-t-il assez haut, ou si nous prendrons le Parnasse, ou le mont Olympe? mais cela me fait souuenir d'vn dessein que ie te veux communiquer; car i'auray besoin de ton assistance.

CARON. Commande, c'est à moy d'obeir.

MERCURE. Homere dit, Que les fils d'Alcée qui n'estoient que deux non plus que nous, & encore enfans, entreprirent de déraciner le mont Ossa, & de le mettre sur l'Olympe, & celui de Pelion par dessus, afin de s'en servir comme d'échelle pour monter aux cieux ; Mais ces jeunes étourdis furent punis de cette témérité. Pour nous, qui ne voulons pas, comme eux, prendre le ciel par escalade, ie suis d'avis seulement que nous roulions ces montagnes l'une sur l'autre, pour decouvrir de plus loin.

CARON. Et penses-tu que nous soyons assez forts tous deux pour cela ?

MERCURE. Pourquoi non ? crois-tu que nous ne vaillions pas bien des enfans ?

CARON. Je ne dis pas cela ; mais pour en venir à bout, il faut des forces extraordinaires.

MERCURE. C'est que tu-és grossier, mon amy, & que tu n'as pas lû Homere. Car en trois mots, ce galant-homme fait vne échelle de montagnes, par où l'on peut grimper au ciel aisément ; & ie m'estonne que tu trouues cela étrange, veu que tu sçais qu'Atlas seul nous porte tous & le ciel mesme, & qu'Hercule prit vn iour sa place pour le délasser.

CARON. J'ay oui dire cela aussi bien que

toy ; mais s'il est vray ou non , ie m'en raporte à toy & aux Poëtes.

MERCURE. Il est tres-veritable, Caron ; car pourquoy des gens d'honneur voudroient-ils mentir ? Trauailons donc premierement à déraciner le mont Ossa , puis nous mettrons dessus Pelion au sommet feüillu. Regarde comme nous auons tost fait , & poëtiquement. Ie veux monter le premier , pour voir s'ils seront assez hauts. Grans Dieux ! nous ne sommes encore qu'au bas du ciel ; Ie découure à peine à l'Orient l'Ionie & la Lydie ; & à l'Occident l'Italie & la Sicile ; l'Isle de Crète au Midy, & le Danube au Septentrion. Il faut aller querir le mont Oëta, & mettre encore le Parnasse par dessus.

CARON. Ie le veux ; mais pren garde en chargeant trop que tout ne vienne à tomber, & que nous ne nous repentions vn peu tard d'auoir ajousté foy à l'architecture d'Homère.

MERCURE. Ne crain point, mon amy, tout ira bien ; Transporte l'Oëta, & roule dessus le Parnasse. Voila qui va le micux du monde. Ie voy tout, tu n'as plus qu'à monter.

CARON. Donne-moy la main ; car la montée est vn peu haute, pour vn vieillard comme moy.

MERCURE. Ce n'est pas moy, c'est ta curiosité

riofité qui te donne cette peine; car on ne peut tout voir, & demeurer dans fa chambre; Cà la main, & pren garde où tu mets le pied, pour n'aller pas faire la culebute. Courage! te voila en haut, auffi bien que moy, le mont Parnaffe eft fourchu; tu te mettras fur vn coupeau, & moy fur l'autre, pour eftre plus à noſtre aife, & nous confidérerons ce que nous voudrons tout à loisir. Que vois-tu?

CARON. Je vois vne grande plaine, & vn grand lac qui l'enuironne, avec des riuieres plus groſſes que le Phlégéton & le Cocyte; Je vois auffi de petis animaux qui ſortent hors de leurs trous.

MERCURE. Ces trous-là ce ſont des villes, & ces animaux des hommes, qui te paroiffent petis de loin.

CARON. Vois-tu que tu n'as rien fait, d'entaffer montagne ſur montagne; car on n'a-perçoit pas diſtinctement de ſi loin, & mon deſſein n'eſtoit pas de voir des villes & des foreſts comme dans la carte; mais de connoiſtre ce qui ſe paſſe dans le monde, & comme l'on ſ'y gouerne; car ce matin, lors que tu m'as rencontré, ie riois d'une auenture aſſez plaiſante. Quelqu'un prié à ſouper chez ſon voiſin, a dit qu'il ne manqueroit pas de ſ'y trouuer; mais là-deſſus, il eſt tombé vne tuile qui luy a caſſé

la teste; N'y auoit-il pas dequoy rire de luy voir promettre si hardiment ce qu'il ne pouuoit tenir? Il nous faut donc descendre, pour considerer les choses de plus près.

MERCURE. Demeure, le sçay vne recerte pour éclaircir la veuë, que i'ay aprise aussi d'Homere; nous verrons s'il est aussi bon Medecin qu'Architecte. Mais pren garde, quand ie l'auray faite, de bien voir, afin qu'il n'y faille plus retourner.

*L'ostérer le bandeau qui te couuroit les yeux,
Tu verras aisément les hommes & les Dieux.*

Qu'est-ce! ne vois-tu pas bien à present?

CARON. A merueilles; Vn lynx est auengle au prix de moy; Tu n'as plus qu'à te preparer à répondre. Mais veux-tu que ie t'interroge aussi en vers, pour montrer que ie ne suis pas si ignorant que tu penses?

MERCURE. Et où les aurois-tu appris, pauvre Bâtelier?

CARON. Tu ne sçauois t'empescher de médire de la vacation. N'ay-je pas ouï Homere là bas débagouler ses Rhapsodies? Car comme ie le passois, il s'émut vne tempeste, excitée, sans doute, par quelques vers qui estoient contraires à la nauigation; de sorte que Neptune, en colere, ietta son trident comme s'il eust voulu pescher à la ligne, & fit vne si grande tour-

mente, que ma barque faillit à s'enfoncer. Cependant, il prit vn mal de cœur à Homere qui luy fit vuider tout ce qu'il auoit dans le corps avec Scylle, Carybde, & Polyphème.

MERCURE. Je ne m'estonne pas qu'il te soit resté quelque chose d'vne si grande évacuation ; mais si tu m'en crois, tu parleras en langage plus humain.

CARON. Dy-moy donc sans tant de façon, qui est celuy-cy, qui passe tous les autres tant en force qu'en grandeur ?

MERCURE. C'est Milon Crotoniate, à qui la Grece applaudit dans les spectacles, pour luy auoir veu porter vn bœuf d'vn bout à l'autre de la carriere.

CARON. Hé ! mon amy, qu'ils auront bien plus de raison de m'applaudir, lors que ie le porteray moy-mesme, après que la mort, cet Athlete inuincible, l'aura terrassé, Il se lamentera alors au souuenir de ces acclamations. Maintenant, tout glorieux, il ne songe pas à nous.

MERCURE. Comment y songeroit-il en vn estat si vigoureux ?

CARON. Laissons-le là, il nous donnera assez de plaisir, lors que bien-loin de porter vn bœuf, il ne pourra pas porter vn moucheron. Mais qui est cet autre plein de majesté ? il semble estranger à son habit ?

MERCURE. C'est Cyrus fils de Cambyfès, qui a transporté l'Empire des Medes aux Perses. Il vient de domter les Assyriens, & de prendre Babylone, & marche maintenant contre Cré-fus Roy de Lydie, afin de se rendre maistre de l'Vniuers.

CARON. Et où est Cré-fus?

MERCURE. Regarde cette forteresse à tri-ple mur; C'est Sardes capitale de son Empire, Le voila assis sur vn trosne d'or, qui parle à Solon: Veux-tu que nous écoutions ce qu'ils disent?

CARON. Ie le veux.

CRÉ'SVS. Maintenant, Solon, que i'ay déployé deuant toy tous mes tresors, & que tu as veu toute ma gloire, dy-moy, ie te prie, qui tu crois le plus heureux de tous les hommes?

CARON. Ecoutons vn peu ce qu'il répondra.

MERCURE. Ne crain rien, il ne dira point de sottise.

SOLON. Il y en a bien peu qui meritent ce nom, Cré-fus; mais de tous ceux que i'ay connus, Biton & Cleobisme semblent les plus heureux.

MERCURE. Il veut dire les enfans de cette Prestresse d'Argos, qui moururent tous deux en mesme temps, après auoir traîné leur mere sur vn char iusques dans le temple.

CRÉ'SVS. Et bien, que ceux-là soient les plus heureux; mais qui sont les autres?

SOLON. Tellus, cet illustre Athenien, qui est mort pour son païs, après auoir bien vescu.

CRÉSUS. Et moy, maraut, ne te semble-jé point heureux?

SOLON. On ne peut iuger de la felicité de l'homme, qu'après cette vie, lors qu'il a fourny heureusement sa carriere.

CARON. Courage, Solon, tu-és vn braue homme de faire ma barque juge de ce different. Mais qui sont ceux-là, que Crésus enuoye si chargez, & qu'est-ce qu'ils portent sur leurs épaules?

MERCURE. Des lingots d'or, qu'il donne en offrande à Apollon, pour récompense de ses oracles trompeurs qui le feront bien-tost périr; car il est extrêmement superstitieux.

CARON. Quoy! ce jaune rougissant c'est de l'or? Voila la premiere fois que j'en auois veu, après en auoir tant ouï parler.

MERCURE. Voila, mon amy, le sujet de tant de querelles, de combats, de trahisons, de larcins, de meurtres, d'empoisonnemens, de parjures, de dangers sur mer & sur terre.

CARON. Quoy! pour cela? il ne ressemble pas mal à du cuiure; car j'en vois, comme tu sçais, dans la monnoye qu'on me donne pour le passage. Mais ie ne voy point l'auantage qu'a ce metal sur les autres, sinon, qu'il est plus pe-

sant, & fait courber ces crocheteurs sous le faix.

MERCURE. On ne fait pas estat du cuiure, parce qu'il est trop commun; mais l'un & l'autre se tire des entrailles de la terre.

CARON. Tu contes-là d'estranges folies.

MERCURE. Solon, comme tu vois, n'en fait point de conte, & se moque de la vanité de ce Roy barbare; mais il semble qu'il luy veuille dire quelque chose. Écoutons.

SOLON. Dy-moy, Crésus, crois-tu qu'Apollon ait besoin de ces tresors?

CRÉSUS. Pourquoi non; il n'a point de pareilles offrandes dans son temple.

SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la guerrierie dans le Ciel, qu'on y ait besoin des richesses de la Lydie.

CRÉSUS. Où en pourroit-on trouver ailleurs autant que dans mon Empire?

SOLON. Dy-moy, y croist-il aussi du fer?

CRÉSUS. Non.

SOLON. Voy-tu que le meilleur de tous les metaux te manque?

CRÉSUS. Pourquoi?

SOLON. Si tu veux répondre sans te mettre en colere tu le sçauras? Quel est le meilleur de ce qui conserue, ou de ce qui est conserué?

CRÉSUS. Ce qui conserue.

SOLON. Si donc Cyrus t'ataque, comme on

le dit, feras-tu des armes d'or, ou bien de fer?

CRÉSVS. De fer.

SOLON. Et si tu n'en as point, on transportera tous tes trefors en Babylone.

CRÉSVS. Ne parlons point de cela?

SOLON. Je prie les Dieux que cela n'arriue point; mais tu vois par là que le fer vaut mieux que l'or.

CRÉSVS. Voudrois-tu que ie fisse reuenir mes lingots d'or pour en enuoyer de fer?

SOLON. Non; car Apollon n'en a que faire, & ceux-cy seront la proye de quelque Pirate ou de quelque Conquerant, qui s'en feruiront mieux que luy.

CRÉSVS. Tu portes enuie à mes richesses, & leur fais toujours la guerre.

MERCURE. Le barbare ne peut souffrir la liberté du Philosophe, & s'estonne de luy voir mépriser son luxe & sa vanité; mais il regrettera bien-tost de ne l'auoir creû, lors qu'il se verra prest d'estre conduit au suplice; Car i'entendis naguere Cloton, qui repassoit les destins des hommes, & disoit, que Crésus seroit pris par Cyrus, & Cyrus par la Reyne des Massagetes; La vois-tu montée sur vn cheval blanc, toute preste à triompher; & d'autre costé, Cambyzés le successeur de Cyrus, qui après auoir erré longtemps par la Lybie & l'Ethiopie, mourra enragé pour auoir tué le bœuf Apis?

CARON. Il y aura bien alors dequoy rire; mais on n'oseroit les regarder maintenant, au milieu de leur pompe & de leur gloire.

MERCURE. Qui croiroit que l'un feroit mené dans peu sur un échafaut, & l'autre plongé dans un tonneau plein de sang, avec ces reproches, *Soule-toy du sang dont tu-as toujours esté si altéré.*

CARON. Mais qui est celui-là avec un manteau de pourpre & un diadème, à qui son cuisinier donne un anneau d'or, qu'il a trouvé dans le ventre d'un poisson?

MERCURE. C'est Polycrate Tyran de Samos qui se croit parfaitement heureux, & ne sçait pas, qu'il sera trahy par son esclave, & livré au Satrape Orétés, qui l'attachera à un gibet; car j'ay oui dire tout cela à Cloton.

CARON. Courage, ma fille, pen les uns, & décapite les autres, pour leur apprendre qu'ils sont hommes, & ne les élève que pour les précipiter de plus haut, afin que la cheute en soit plus grande. Je riray alors tout mon soul, quand ie les verray dans ma nacelle, sans tout cet équipage de grandeur.

MERCURE. Voila ce qui arriuera; Mais vois-tu cette foule de gens, dont les uns labourent, les autres nauigent, les uns font la guerre, les autres plaident, les uns triomphent, les autres mendient?

CARON.

CARON. Je voy vne grande multitude bien occupée, & vne vie pleine de trouble & de misere. On diroit de leurs villes des Ruches d'abeilles; car chacun a son éguillon dont il pique son voisin; mais i'en voy comme les guêpes & les frélons qui mangent le bien d'autrui sans rien faire; Hé! qu'est-ce que cette nuë obscure qui les enuironne?

MERCURE. Ce sont les diuerses passions qui les agitent, & particulièrement la crainte & l'esperance dont l'une les menace & les atterre, & l'autre les flatte & les reléue, les laissant à la fin comme des Tantales, qui bâillent après vn bien qui s'enfuit. Voy-tu les Parques qui filent d'enhaut leurs destins, où ils tiennent attachez par de petis filets semblables à des toiles d'araignées, & demeurent suspendus pour quelque temps. Mais lors que le filet vient à rompre, ils tombent avec grand bruit, sur tout, quand ils sont montez fort haut. Car cet autre qui n'est guère élevé, quand il viendra à tomber, il n'y aura que son voisin qui l'entende. En vois-tu dont le filet est attaché à celuy de leur compagnon? c'est signe que leur vie dépend de la sienne, & celuy qui a le plus long fil sera heritier de celuy qui a le plus court.

CARON. Cela est tout à fait plaisant, Mercure.

MERCVRE. Encore plus que tu ne penses, & particulièrement quand on considère leurs occupations & leurs exercices, & comme la Mort vient trancher leur vie & leurs esperances; Vois-tu ses bourreaux & ses ministres, la peste, la guerre, la famine, sans conter vne infinité de maux & de maladies, à quoy ils ne songent point durant la prosperité; mais l'aduersité les réueille avec des gemissemens & des plaintes. Que s'ils consideroient de bonne heure qu'ils sont mortels, & qu'après auoir demeuré quelque temps en vie il la faudra quitter comme vn songe, ils seroient beaucoup plus sages, & n'auroient pas tant de peine à mourir. Mais maintenant qu'il leur semble que le present durera toujours, lors que l'un de ces ministres de la mort leur vient signifier l'arrest du Destin, ils ne sont pas consolables. Que penses-tu que feroit celuy, qui bâtit vn palais, & qui presse les ouuriers; s'il croyoit mourir auant qu'il fust acheué? Et celuy qui se réjouit de ce que sa femme luy a fait vn fils, & qui veut qu'il porte son nom; s'il estoit auerty qu'il ne passera pas l'âge de sept ans, comment se desespereroit-il, au lieu d'en faire des feux de ioye? Mais le mal est qu'il regarde celuy de son voisin, qui a remporté le prix aux jeux Olympiques, & non pas cet autre qu'on porte au bucher, ou qui a fait

mourir son pere de desespoir, par ses débauches. Vois-tu cette grande troupe de chicaneurs & d'vsuriers, qui ne songent qu'à amasser, & auant que d'auoir iouï de leur bien, sont appelez par ces tristes officiers de la mort?

CARON. Je vois tout cela, & songe en moy-mesme, quel est ce grand plaisir qu'ils regrettent tant quand ils meurent.

MERCURE. Si quelqu'un vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Roys, & de ceux qu'on estime les plus heureux, & qui semblent hors du pouuoir de la fortune, on trouueroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car sans parler des maladies, qui leur sont communes avec les autres, toute leur vie n'est que trouble & qu'inquiétude. Si ceux-là donc sont malheureux, ie laisse à iuger ce que sont les autres.

CARON. Je te veux dire à quoy ie compare les pauvres mortels, à ces bouillons d'écume que font les torrens, dont les vns plus petis, les autres plus gros, se grossissent encore de la ruine des autres; iusqu'à ce qu'ils viennent à creuer eux-mesmes, par leur excessiue grosseur.

MERCURE. Je trouue cette comparaison pour le moins aussi bonne que celle d'Homere, qui les compare à des feuilles; mais ie m'estonne qu'estant si fragiles, ils fassent de si grans

deffains, & se tourmentent si fort pour de vains honneurs & des dignitez passageres.

CARON. Veux-tu que ie leur crie de toute ma force, qu'ils quittent cestrauaux inutiles, & qu'ils songent desormais à viure, comme des gens qui doiuent mourir. O fous que vous estes, pourquoy courez-vous sans cesse après les vanitez, vous ne durerez pas eternellement ! De tout ce que vous admirez, il n'y a rien d'immortel, ni qui vous doie acompagner après cette vie. Il faut que cet vsurier quite ses trefors, cet amoureux sa maistresse, cet ambitieux sa dignité. Si ie leur criois cela ; & autres choses semblables, crois-tu qu'ils n'en deuinsent pas plus sages ?

MERCURE. O, mon amy, tu ne sçais en quel estat l'erreur & la passion les ont mis. Ils ont les oreilles sourdes à tes remontrances plus que les compagnons d'Vlysse ne les auoient bouchées au chant des Sirénes. Ils ne t'entendroient pas quand tu te romprois la teste, à force de crier. Il est vray qu'il y en a qui entendent vn peu plus clair que les autres.

CARON. Veux-tu que nous parlions à ceux-là ?

MERCURE. Il seroit superflu ; car ils sçauent tout ce que tu leur peux dire ; Les vois-tu qui se retirent en vn coin pour en rire tout-seuls à leur aise ; car ils sont haïs des fots, autant

pour le moins qu'ils les haïssent , & méditent de bonne heure leur retraite.

CARON. Courage , Messieurs ; Mais le nombre en est bien petit.

MERCURE. Il y en a assez pour pouvoir instruire les autres ; Mais il est temps de se retirer.

CARON. Apren-moy vne chose auparavant, & ie ne te rompray plus la teste ; où sont les sepulcres où l'on les met après leur mort ?

MERCURE. Vois-tu ces lieux releuez qui sont près des villes, enrichis de petites colonnes, & de pyramides ? ce sont leurs sepulcres.

CARON. Pourquoi s'amusent-ils ainsi à couronner & à parfumer des pierres ? l'en voy, ce me semble, qui dressent leur bucher auprès, & qui creusent vne fosse , où ils brûlent des viandes, & versent du vin & de l'hydromel.

MERCURE. Je ne sçay à quoy cela peut seruir ; mais ils se persuadent que les ames reuiennent des enfers , humer la graisse & la fumée, & boire le vin qui est dans ces fosses.

CARON. Comment pourroient-ils manger qu'ils n'ont plus de corps ? Mais tu le sçais mieux que moy ; car comme c'est toy qui les amènes, tu voys si on les laisse reuenir. I'aurois bien des affaires s'il me les falloit repasser à toute heure pour aller boire. O insensez, vous ne

*Cela est
pris d'Ho-
mere.*

sçauz gueres comment vont les choses de là-bas, Celuy qui a vn superbe tombeau est comme celuy qui n'en a point, On n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à son valet, ni à Achile qu'à Therfite.

MERCURE. Puis-que tu m'en fais souuenir, ie te veux montrer le tombeau d'Achile, Le vois-tu sur le bord de la mer, au Cap de Sigée, vis à vis de celuy d'Ajax dans le Rhétéen.

CARON. Ils ne sont pas fort magnifiques; Mais montre-moy vn peu ces villes dont on parle tant, Niniue, Babylone, Mycène, Cleone, & Troye mesme; car il me souuient d'en auoir bien passé de ce quartier-là en l'espace de dix ans.

MERCURE. Il y a long-temps que Niniue n'est plus, sans qu'on puisse deuiner seulement où elle a esté; mais voila la grande Babylone avec ses Tours, qu'on cherchera aussi bien-tost dans ses ruines. Pour Mycène, Cleone & Troye, i'ay honte de te les montrer; car ie sçay qu'à ton retour tu étrangleras Homere, d'en auoir parlé si hyperboliquement. Il est vray qu'elles ont esté autrefois plus considerables, mais maintenant elles sont toutes ruinées, car les villes ont leur destin aussi bien que les hommes; & ce qui est de plus étrange, les fleuves mesmes, comme celuy d'Inacus, dont on ne voit pas seulement les vestiges dans Argos.

CARON. Grans Dieux, Homere ! quelle hyperbole d'auoir appellé Troye, la Grande, & Cleone, bien bâtie. Mais tandis que nous parlons, qui sont ceux-là qui se battent ?

MERCURE. Les Argiens & les Lacedemoniens qui s'entretuent pour le lieu mesme qui leur sert de champ de bataille. Vois-tu le General Othryadés à demy-mort, qui dresse luy-mesme son trophée ?

CARON. O la grande folie, de ne pas scauoir, que quand chacun d'eux possederait le Peloponese tout entier, il n'obtiendrait pas d'Eaque plus d'un pied de terre après sa mort ; & pour ce champ-là, il sera tantost aux vns & tantost aux autres, qui renuerseront souuent ce trophée avec la charruë.

MERCURE. C'est ainsi qu'il en arriuera ; Mais il est temps de descendre, & de remettre ces montagnes en leur place, pour n'embarasser pas les Geographes lors qu'ils les trouueroient à dire. Retournons chacun à nos affaires, toy à ta nacelle, & moy à ma commission. Adieu, ie t'iray bien-tost reuoir.

CARON. Tu m'as fait grand plaisir, Mercure, & ie te mettray toute ma vie au rang de mes bien-faiteurs ; Dieux ! qu'est-ce des pauvres mortels ; Roys, lingots, sacrifices, combats ; & de Caron pas un mot !



DES SACRIFICES.

Il se moque de la Religion des Payens & de leurs mysteres, & particulierement de l'abus des sacrifices.

IL n'y a personne si mélancolique qui ne rie, en voyant ce que font tous les iours les hommes dans leurs festes, leurs ceremonies, & leurs sacrifices, & quelle opinion ils ont des Dieux, sans parler de leurs vœux & de leurs prieres. Mais il faut considerer premicrement, s'ils meritent le nom de Religieux, plustost que d'Impies, d'auoir de si lâches sentimens de la Diuinité que de croire qu'elle veuille estre cajolée, & qu'elle se fasche quand on ne luy rend pas de vains honneurs, & des seruices inutiles. Car on dit que tous les maux qui arriuerent autrefois en Etolie, & toutes les calamitez des Calydoniens, avec leurs meurtres & la mort de Meléagre, viennent du courroux de Diane, indignée de ce qu'on l'auoit oubliée en vn sacrifice ; Et il me semble que ie la voy toute seule dans le Ciel, qui se plaint & se desesperé tandis que les autres font bonne chère chez Oenée. Si cela est, les Ethiopiens doiuent estre trois fois heureux, comme Homere les appelle, ou Iupiter est bien

bien ingrat, veu qu'ils le traitent quelquefois douze iours entiers avec tous les Dieux à sa suite. Car comme il vend ses faueurs & ne donne rien pour néant, il y a aparence qu'il récompense bien ceux qui le seruent. L'vn achette de luy la santé par le sacrifice d'un bœuf; l'autre la royauté par vne hecatombe. Celuy-cy immole quatre victimes pour deuenir riche; Cet autre neuf pour pouuoir retourner en son país, ou sa fille mesme, comme Agamemnon, pour sortir du sien. Il y en eut vn alors, qui racheta pour quelque temps le sac de Troye par vn sacrifice de douze bœufs, sans conter vn voile qu'il donna en offrande à Minerue. Je croy qu'il y a bien des choses à meilleur marché, & qui ne coûtent, comme on dit, que le demander, ou tout au plus vn chapeau de fleurs, ou bien quelque grain d'encens. Sur ce fondement, Chrylés prestre d'Apollon & consommé dans ses mysteres, se plaint à luy de ce que son voyage vers Agamemnon a esté inutile, & luy fait des reproches de ce qu'il souffre qu'on le méprise, après auoir mis en credit ses Autels, & brûlé dessus le premier les cuisses des taureaux & des chéures. Apollon donc, touché au vif de ces reproches, empoigne son arc & ses flèches, & se perchant sur les nauires, frappe d'un trait pestilenciel non seulement les hommes, mais les

bestes mesme. Puis-que nous sommes sur son sujet, voyons tout d'un temps, ce que la Religion luy attribüe, le laisse à part ses amours infortunées, comme le mépris de Daphné & le trépas d'Hyacinthe; mais on dit qu'il fut banny du Ciel pour auoir tué les Cyclopes, & contraint pour viure de se louer à Admete en Thesalie, & en Phrygie à Laomédon, en la compagnie de Neptune, où gagnant leur miserable vie à faire des briques, ils bâtirent les murs de Troye; & furent si malheureux, que de n'estre pas payez de leurs journées. N'est-ce pas là vne belle histoire, & bien honorable pour vn Dieu? Mais ce n'est rien encore au prix de ce qu'on dit de Vulcan & de Prométhée, de Saturne & de Cybelle, & de presque toute la race de Iupiter. Car les Poëtes, après auoir inuocé les Muses pour apprendre d'elles ces beaux mysteres, chantent comme Saturne châtra le Ciel, afin de régner en sa place, & déuora ses enfans comme Thyeste, pour empescher qu'ils ne luy en fissent autant. Que Iupiter fut dérobé par sa mere, qui suposa pour luy vne pierre, & l'exposa en Crète, où il fut nourry par vne chéure, comme Téléphe depuis par vne biche, Cyrus par vne chienne, & Romulus par vne louue. Ils ajoutent, Qu'il déposa aussi son pere, & le mit en prison perpetuelle, & qu'il épousa plusieurs

femmes, & sa sœur la dernière, à la façon des Assyriens & des Perses. Que fécond amoureux, il remplit le Ciel d'enfans, tant bastars que légitimes, se changeant tantost en taureau, tantost en cygne, tantost en aigle, & quelquefois en or, pour iouir de ses amours : enfin, en autant de formes que Protée. Qu'il enfanta Minerue de son cerueau, comme Bacchus depuis de sa cuisse, après l'auoir tiré du ventre de sa mere, qu'il n'estoit qu'à demy formé, & l'auoir mis là pour acheuer son terme, c'est pourquoy il y fallut faire vne incision pour acoucher, lors que les tranchées le prirent. Ils disent presque la mesme chose de Iunon, Qu'elle engendra Vulcan toute seule, sans la compagnie de son mary, & que ce malotru forgeron qui ne bouge du fourneau & de l'enclume, parmy le feu & la fumée, fut ietté en bas du Ciel par Iupiter, & tomba dans l'Isle de Lemnos, où il se fust rompu le col sans les habitans du païs qui le receurent entre leurs bras, comme il gambadoit par l'air, & le garentirent du destin d'Astyanax ; Cela n'empescha pas pourtant qu'il ne se rompist vne jambe dont il sera boiteux toute sa vie. Encore cela n'est-il rien à l'égard du malheur de Promethée, qui pour auoir esté trop charitable enuers les hommes, fut attaché par Iupiter sur le mont Caucaze, où vne aigle luy ronge le foye.

Mais pour Cybelle, car il est deormais temps d'en parler, n'a-t-elle pas bonne grace à son âge, & mere des Dieux comme elle est, de se promener par la Phrygie, avec son Atis, qu'elle a contraint par sa jalousie à se faire Eunuque? Après cela qui peut condamner les débauches de Venus & les amours d'Endymion & de la Lune? Mais quitons-là tous ces beaux myſteres pour monter au Ciel, & voir vn peu ce qu'on y fait. Homere nous apprend qu'il est d'airain; mais qu'en y entrant on le voit briller d'une clarté beaucoup plus pure & plus viſue que la noſtre; Que le plancher y est d'or, & qu'il n'y fait iamais nuit. On rencontre d'abord les Heures qui ſont comme les portiers, & Iris avec Mercure qui ſeruent de valets de pied; Après vient la forge de Vulcan, qui est pleine de toute ſorte de feux d'artifices, & en ſuite le palais des Dieux qu'il a fait de ſes propres mains, & celui de Iupiter qui est ſon chef-d'œuvre. Or les Dèitez aſſemblées chez le Monarque des Cieux, car il faut parler poëtiquement des ſictions poëtiques, ſe courbent pour regarder s'ils ne verront point monter quelque part la fumée d'un ſacrifice afin d'en venir humer la graiſſe, & boire le ſang autour des Autels, comme des mouches. Car autrement, ils ſont réduits à leur ordinaire, de nectar & d'ambroſie, qui ne doiuent pas eſtre ſi excel-

lens que chantent les Poëtes, puis-qu'ils les quittent pour du sang & de la graisse. Ils ont admis autrefois les hommes à leur table, comme Tantale & Ixion, dont l'un fut chassé pour son caquet, & l'autre pour sa lasciueté; & depuis ce temps-là le Ciel a esté comme inaccessible au genre humain. Voila l'histoire des Dieux, & le culte qu'on leur rend y est conforme. On leur a consacré d'abord des forests & des montagnes, & en suite des oyseaux & des plantes, assignant à chacun la sienne. Après cela, les hommes se les sont partagez, & ont pris chacun le leur; Ceux de Delphes & de Delos, ont pour leur part Apollon; les Atheniens Minerue, comme le mot Grec le témoigne; les Mygdoniens Cybelle; les Ephesiens Diane. Iunon est allée demeurer à Argos, & Venus à Paphos & à Cythère. Ceux de Crète reconnoissent Iupiter pour leur Citoyen, & de plus montrent son sepulcre; cependant, nous sommes si fots de croire que c'est luy qui tonne & qui foudroye, veu qu'il y a long-temps qu'il est mort & enterré. On leur a aussi basti des Temples pour leur demeure, & dressé des statuës, faites de la main des plus Grans Sculpteurs, qui sans les auoir iamais veus, que ie sçache, ont fait Iupiter barbu, Apollon sans barbe, Mercure en jeune homme, Neptune avec des cheveux noirs, Minerue

avec des yeux bleus, & ainsi du reste. Cependant, le peuple ignorant qui les adore, ne croit plus que ce soit l'ivoire des Indes, ni l'or de la Thrace; mais le fils de Saturne & de Rhée, que Phidias a transporté du Ciel en terre, pour garder la Solitude de Pise, où il est assez heureux, quand on luy fait tous les cinq ans quelque sacrifice aux jeux Olympiques. Ce n'est pas tout, car après leur auoir construit des Temples & des Autels, avec vn lieu pour les Aspersions & les Oracles, le Laboureur y mène son bœuf, le Berger sa brebis ou sa chéure, vn autre y porte vn gâteau ou de l'encens; mais le pauvre qui n'a rien,

*On, pour
leur baiser
la main.*

en est quire pour leur faire la reuerence. Lors que la victime est couronnée, on considere bien attentiuement si elle n'a point quelque defect, de peur de perdre son temps & sa peine, & ce qui est de plus fâcheux son argent; puis on l'aprophe de l'Autel & on l'égorge en la presence du Dieu. Elle iette des cris mourans qui sont comme l'augure du sacrifice. Cependant, il est écrit sur la porte, Que personne n'entre dans le lieu des Aspersions qu'il n'ait les mains pures. En suite, le Sacrificateur tout sanglant, ouure l'estomac de la victime, & luy arrachant les entrailles, comme vn autre Polyphème, en tire le cœur, puis arrose de sang le tour de l'Autel, & fait le reste de la cérémonie. Car allumant du feu, il

y porte la chèvre avec sa peau, & la brebis avec sa laine ; La graisse monte au Ciel en vn globe de fumée, où elle se perd dans les nuës. Les Scythes méprisant ce culte comme indigne de la Divinité, immolent des hommes à Diane, qui se plaist à répandre le sang humain. Mais cela n'est encore rien, à mon avis, au prix de ce que font les Egyptiens ; Car c'est là véritablement qu'on voit des choses toutes celestes & toutes divines ; Jupiter, avec la teste d'un belier, Mercure avec celle d'un chien, Pan avec un corps de Chèvre, un autre en Cigogne, en Singe, ou en Crocodile. Que si vous voulez sçavoir ce que cela signifie, vous trouvez des Prestres tonsurez, avec des Prophetes & des Scribes, qui vous disent, mais à huis clos, & comme on dit hors d'icy *Profanes*, Que les Dieux pour se sauver des mains des Géans, se vinrent cacher en Egypte, sous la figure de ces animaux, dont ils gardent encore l'image en memoire de cette aventure. Et de peur que vous n'en doutiez, cela est écrit il y a plus de dix mille ans, dans le liure des cérémonies. Les victimes y sont de mesme qu'ailleurs, horsmis qu'ils les pleurent avant que de les égorger, & les environnent en se frapant l'estomach. Quelques-uns se contentent pour tout sacrifice de les enterrer après qu'elles sont égorgées. Pour le bœuf Apis, qui est leur grand

Dieu, personne ne fait tant d'estat de sa chevelure, eust-il la perruque de Nisus, qu'il ne la rase en signe de deuil, lors que ce Dieu vient à mourir. Cependant, on le prend comme les autres du milieu du troupeau; mais on destine toujours le plus beau à cet office. Ces choses-là, & autres semblables, se font tous les iours, & sont cruës du peuple ignorant; mais elles sont si sottes qu'elles n'ont point besoin d'estre réfutées. Il ne faut qu'un Heraclite & un Democrite, l'un pour en pleurer, & l'autre pour en rire.

~~~~~

## LES SECTES DES PHILOSOPHES,

A L'ENCAN.

### DIALOGUE

DE IVPITER ET DE MERCURE,

Où plusieurs autres parlent.

*C'est une raillerie de toutes les Sectes, & de leurs Auteurs.*

IVPITER. **Q**V'ON range ces sièges & qu'on nettoye par tout, tandis qu'on aura soin de parer les Sectes afin qu'elles donnent dans la veüe. Mercure, fay l'office de Sergent,



Sergent, & appelle les marchans à la bonne heure, pour ne point retarder la vente. Nous vendons toutes sortes de vies, & à l'usage de tout le monde; Si quelqu'un n'a pas son argent comptant, on luy fera crédit pour un an, en donnant caution.

MERCURE. Voila bien des acheteurs, il ne les faut pas laisser morfondre. Par où commencerons-nous?

JUPITER. Par la secte Italique; Fay descendre ce venerable vieillard aux cheveux longs.

MERCURE. Là ho! Pythagore, descendez, & faites le tour de la place pour vous montrer au peuple.

JUPITER. Crie.

MERCURE. Voicy vne vie celeste & divine; qui l'achètera? Qui veut estre plus grand que l'homme? Qui veut connoistre l'harmonie de l'Vniuers, & reuiure après la mort?

VN MARCHAND. Voila de grandes promesses, & le personnage a bonne mine; mais que sçait-il principalement?

MERCURE. L'Arithmetique, l'Astronomie, la Geometrie, la Musique, la Magic, la science des Prodiges; Tu vois un Prophete accompli.

LE MARCHAND. Peut-on l'interroger?

MERCURE. Pourquoi non?

LE MARCHAND. D'où es-tu?

250 LES SECTES DES

PYTAGORE. De Samos.

LE MARCHAND. Où as-tu étudié?

PYTAGORE. En Egypte chez les Sages  
du país.

LE MARCHAND. Si ie t'achette que m'a-  
prendras-tu?

PYTAGORE. Je ne t'apprendray rien ; mais  
ie te feray souuenir de ce que tu-as sceu autre-  
fois.

LE MARCHAND. Comment cela?

PYTAGORE. En purifiant son ame, & la  
nettoyant de ses ordures.

LE MARCHAND. Prenons qu'elle soit  
déja nette ; comment l'instruiras-tu?

PYTAGORE. Par le silence, Tu feras cinq  
ans sans parler.

LE MARCHAND. Va-t-en instruire le fils  
de Crésus, Je veux estre homme & non pas sta-  
tuë ; Mais encore, que feras-tu après ce long  
silence?

PYTAGORE. Je t'enseigneray la Geome-  
trie, & la Musique.

LE MARCHAND. Cela est plaissant qu'il  
faille estre Violon, auant que d'estre Philoso-  
phe ! Et après cela, que m'apprendras-tu?

PYTAGORE. L'Arithmetique.

LE MARCHAND. Je la sçay déjà.

PYTAGORE. Comment contes-tu?

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 251

LE MARCHAND. Vn, deux, trois, quatre.

PYTAGORE. Tu te trompes, ce que tu crois quatre, c'est dix, le triangle parfait; & *C'est que 1, 2, 3, 4. sont dix.*  
nostre serment.

LE MARCHAND. Par le grand Dieu *Quatre*, ie n'ay iamais rien oui de plus merueilleux, ni de plus divin!

PYTAGORE. Après cela, tu sçauras qu'il y a quatre Elemens, la Terre, l'Eau, l'Air, & le Feu; leur forme, leurs qualitez, & leur mouvement.

LE MARCHAND. Comment! l'air & le feu ont vne forme?

PYTAGORE. Ouy, & tres-visible; car s'ils n'auoient point de forme, ils ne se pourroient mouuoir. Après tu sçauras que Dieu est vn nombre, & vne harmonie.

LE MARCHAND. Tu nous contes d'étranges choses!

PYTAGORE. Bien plus; tu-és autre que tu ne parois, & il y a en toy plusieurs hommes.

LE MARCHAND. Que dis-tu! ie ne suis pas celuy qui te parle?

PYTAGORE. Tu-és le mesme à cette heure, mais tu-as esté vn autre jadis, & passeras à l'auenir en d'autres personnes, par vne réuolution perpetuelle.

LE MARCHAND. Ie feray donc par ce  
Ii ij

moyen, immortel. Mais c'est assez de ces choses, dequoy vis-tu?

PYTAGORE. Je ne mange rien qui ait vie; mais ie mange de tout le reste, hormis des féues.

LE MARCHAND. Pourquoi ne manges-tu point de féues?

PYTAGORE. Parce qu'elles ont quelque chose de diuin; Premièrement, elles ressemblent aux parties naturelles, ce que tu remarqueras aisément, si tu-en prens vne verte, & que tu luy ostes la cosse; D'ailleurs, estant cuites & exposées à la Lune vn certain nombre de nuits, elles se changent en sang; Mais, ce qui est de plus considerable, c'est qu'on s'en sert à Athènes pour élire les Magistrats.

LE MARCHAND. Certes, tes discours sont plus qu'humains; mais deshaille-toy; car ie te veux voir tout nud. Grans Dieux! il a vne cuisse d'or; ce n'est pas vn homme, mais vn Dieu; Il faut que ie l'achette à quelque prix que ce soit, combien en veut-on?

MERCURE. Deux cens cinquante liures.

LE MARCHAND. Je les donne.

IUPITER. Efcry son nom, & de quel país il est.

*C'est où il  
enseigne  
sabbatisme.* MERCURE. C'est vn Italien, des enuiron  
de Crotone & de Tarente; mais il n'est pas seul,

ils font plus de trois cens qui l'ont acheté en commun.

JUPITER. Qu'ils l'emménent. Publics-en vn autre.

MERCURE. Icy, Diogene; Voicy vne vie malle & courageuse, vne vie libre; qui l'achètera?

VN MARCHAND. Tout beau, Sergent, On ne vend point vn homme libre; Ne crains-tu point qu'on te fasse vn procès criminel dans l'Aréopage?

MERCURE. Il ne se soucie point qu'on le vende; car en quelque estat qu'il soit, il est toujours libre.

LE MARCHAND. Que pourroit-on faire d'un si malotru animal, si l'on n'en fait vn fossoyeur, ou vn porteur d'eau.

MERCURE. Non, mais vn portier; car il aboie comme vn chien, & en porte le nom.

LE MARCHAND. Mais d'où est-il? & que sçait-il faire?

MERCURE. Tu luy peux demander.

LE MARCHAND. Je crains qu'il ne me morde; car il grince les dents, & me regarde de trauers; Vois-tu, comme il fronce le sourcil & comme il lève le baston.

MERCURE. Ne crain point, il est apprivoisé.

LE MARCHAND. De quel país és-tu,  
mon amy?

DIogene. De tout país.

LE MARCHAND. Comment cela?

DIogene. Je suis citoyen de l'Vniuers.

LE MARCHAND. Quel est ton but?

DIogene. D'imiter Hercule.

LE MARCHAND. Que n'as-tu donc  
comme luy la peau de lion ; car ton baston te  
peut seruir de massüe.

DIogene. Ce meschant manteau me sert  
de peau de lion, & ie fais la guerre, comme luy  
à des monstres qu'on nomme les passions, afin  
d'en purger l'Vniuers.

LE MARCHAND. C'est vn beau dessein;  
mais quelle est ta profession?

DIogene. Je suis le Medecin de l'ame,  
& le Héraut de la liberté & de la verité.

LE MARCHAND. Dieu te gard, maître  
Héraut; si ie t'achète que m'apprendras-tu?

DIogene. Je t'arracheray à ces délices, &  
t'enfermeray avec la pauureté ; En suite, ie te  
feray suër, traouiller, coucher sur la dure, &  
manger de tout, Que si tu-as de l'argent, tu le  
jetteras, si tu m'en crois, dans la riuere. Du reste,  
tu ne te soucieras ni de parens ni de patrie, &  
tout ce qu'on en dit te passera pour vne fable.  
Après, quitant la maison de ton pere tu habi-

teras quelque vieille mesure, ou quelque sepulcre, ou si tu veux, comme moy vn tonneau. Ta besace sera tout ton reuenu ; Elle sera toujours pleine de bribes & de vieux bouquins, & avec cela, tu feras la nique aux richesses, & disputeras de la felicité avec Iupiter. Que si l'on te fouëtte, ou qu'on t'outrage, tu n'en feras que rire.

LE MARCHAND. Il faudroit pour cela, auoir la peau d'vne huître à l'écaille, ou d'vne tortue.

DIOGENE. Tu feras ce que dir Euripide, Tu souffriras sans te plaindre. Du reste, voicy le sommaire de ma doctrine. Il faut estre audacieux, effronté, gronder tout le monde, & trouver à redire à tout ; car c'est le moyen de se faire admirer. Auoir la parole rude, le ton de mesme, le visage renfrogné, la mine barbare ; enfin, toute la façon farouche & sauvage ; Estre sans douceur, sans pudeur, sans humanité ; viure dans les lieux les plus fréquentez comme s'il n'y auoit personne ; & estre tout seul parmy la foule. Choisir toujours en amour le plus ridicule objet, & faire en public ce que les autres ont honte de faire en particulier. Que si tu t'enuyes de viure, avec vn grain d'arsenic tu t'ennoirras en l'autre monde. Voila la béatitude que ie te presche.

LE MARCHAND. Elle n'est pas humaine, & me fait horreur.

DIogene. Mais elle est facile, & l'on n'a besoin pour cela ni de liures ni de préceptes, D'ailleurs, c'est le chemin le plus court pour arriver à la gloire; car tu deviendras, en moins de rien tres-célèbre, fusses-tu moins qu'un Sautier ou qu'un Crocheteur.

LE MARCHAND. Il ne faut point de précepteur pour cela, & ie ne sçay quel mestier tu ferois bien, si ce n'est celuy de Batelier, ou de Harengere, où l'on est accoustumé à dire & à recevoir des injures. Toutefois, si l'on en veut deux carolus, les voila.

MERCURE. Donne; aussi-bien nous tar-  
doit-il d'en estre défait; car il ne faisoit que  
nous rompre la teste, & aboyer tout le monde.

IVPITER. Qu'on en crie vn autre.

MERCURE. Qui veux-tu?

IVPITER. Aristipe, cet illustre débauché.

MERCURE. Voicy vn morceau friant &  
délicat; qui l'achètera? Qui veut mener vne vie  
douce & oisive, parmi les plaisirs & la bonne  
chère, qu'il achète ce beau mignon.

VN MARCHAND. Qu'il s'avance ~~qu'il~~ &  
nous die ce qu'il sçait faire; s'il m'acommode  
ie l'achèteray.

MERCURE. Ne le tourmente pas; car il  
est yure,



est yure , & auroit peine à te répondre ; Voy comme il chancelle & comme il bégaye ?

LE MARCHAND. Où est l'homme de bon sens, qui se voudroit charger d'un tel ma-taut ? Dieux ! quelle cassiolette ! Mais dy-moy, ce qu'il sçait faire, & à quoy il sera propre ?

MERCURE. A faire raison à table, & à dan-ser après boire, c'est le fait de quelque riche dé-bauché ; car il entend la fausse & le ragoust ; en un mot, c'est un grand artisan de la volupté. Il a toujours esté nourry à Athènes ou à la Cour des Roys de Sicile, qui en faisoient grand estat.

LE MARCHAND. Mais quel est le som-maire de sa doctrine ?

MERCURE. Ne se soucier de rien, se ser-vir de tout, chercher la volupté par tout où el-le est.

LE MARCHAND. Qu'il s'adresse à vn au-tre qu'à moy , ma cuisine n'est pas assez bien fondée pour luy.

MERCURE. Vous verrez qu'il nous de-meurera.

IUPITER. Fay-le retirer, & en appelle un autre, ou plustost ces deux contraires ; car il ne les faut pas separer.

MERCURE. Heraclite & Democrite, des-cendez ; Voicy l'abregé de la sagesse & de la fo-lie du monde.

VN MARCHAND. Dieux quelle antipathie ! l'un ne cesse de pleurer, & l'autre de rire ; Qu'as-tu à rire, mon amy ?

DEMOCRITE. C'est que tout ce que vous faites me semble ridicule, & vous aussi.

LE MARCHAND. Quoy ! Tu te moques ainsi des hommes, & des choses humaines ?

DEMOCRITE. Ouy ; car il n'est rien de solide ; tout est vanité ; l'homme n'est qu'un concours d'atomes, & le iouët du sort & de la fortune.

LE MARCHAND. C'est toy-mesme qui es fou & extravagant ; Mais quelle impudence ? Ne cessera-t-il jamais de rire ? Il vaut mieux s'adresser à l'autre qui est plus sage. Dy-moy, mon amy, qu'as-tu à pleurer ?

DEMOCRITE. C'est que la condition des hommes me semble tout à fait déplorable, rien n'est permanent icy bas, tout est sujet à une vicissitude perpétuelle, Le plaisir de l'homme n'est que douleur, son sçavoir qu'ignorance, la grandeur que bassesse, la force qu'infirmité. Je regrette le passé, le présent m'ennuie, l'avenir m'épouvante, ie veux dire la fin du monde, & l'embrasement de l'Vniuers.

LE MARCHAND. Et qu'est-ce que le monde ?

DEMOCRITE. Vn enfant qui iouë aux

officets, & qui se tourmente pour néant.

LE MARCHAND. Et les hommes?

DEMOCRITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux?

DEMOCRITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tu nous contes des énigmes, & n'es guère plus clair que les Oracles.

DEMOCRITE. C'est que ie ne me soucie pas d'estre entendu.

LE MARCHAND. Personne aussi ne voudra t'auoir, & ne se souciera de toy.

DEMOCRITE. Ie vous ordonne à tous de pleurer, soit que vous m'achetiez, ou que vous ne m'achetiez point.

LE MARCHAND. L'un est vn fou gail-  
lard, l'autre vn fou melancolique; ie ne veux ni  
l'un ni l'autre.

MERCURE. Ceux-cy encore nous demeu-  
reront.

IUPITER. Apelle cet éloquent Athénien.

MERCURE. Icy, Socrate, descendez. Voicy  
vn vie sage & réglé; qui l'achètera?

VN MARCHAND. Que sçais-tu faire?

SOCRATE. Aymer.

LE MARCHAND. Tu n'es pas mon fait;  
car i'ay besoin d'un précepteur pour mon fils; &  
il est trop beau pour le confier à vn amoureux.

SOCRATE. Et qui peut mieux que moy gouverner vn bel enfant ? car ie ne suis pas amoureux du corps, mais de l'esprit, & quand nous coucherions ensemble, il ne se passeroit rien de deshonneste.

LE MARCHAND. Cela est vn peu sujet à caution.

SOCRATE. Ie te le iure par le Chien & le Platane.

LE MARCHAND. Les plaisans Dieux !

SOCRATE. Quoy ! le Chien ne te semble pas vn Dieu ? & ne sçais-tu pas ce qu'est Cerbère dans les enfers, & Anubis en Egypte ; sans parler du Chien celeste ?

LE MARCHAND. Tu-as raison, ie n'y pensois pas ; mais encore quelle est ta doctrine ?

SOCRATE. I'ay formé vne Republique en idée, & me gouverne selon ses loix.

LE MARCHAND. Dy-m'en quelqu'une ?

SOCRATE. Premièrement, les femmes y sont communes, & il est permis à chacun de caresser celle de son voisin.

LE MARCHAND. Et que deviendront les loix contre l'adultère ?

SOCRATE. Ce ne sont que des chançons.

LE MARCHAND. Et pour les garçons, quel est ton sentiment ?

SOCRATE. Que leur baiser soit la récompense de la vertu.

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 261

LE MARCHAND. Voila vne belle récompense ! mais encore quels sont tes principaux dogmes.

SOCRATE. Les Idées, qui sont les exemplaires éternels de tout ce qui est au monde ; Car de tout ce que tu vois, il y a des modèles & des patrons hors de la Nature.

LE MARCHAND. Et où sont-ils ?

SOCRATE. Nulle part ; car s'ils estoient quelque part ils ne seroient point.

LE MARCHAND. Je ne vois point ces exemplaires éternels, dont tu me parles.

SOCRATE. C'est que tu-és aveugle des yeux de l'esprit ; mais moy ie voy des idées de toutes choses, & toy & moy invisibles ; En vn mot, ie voy tout double.

LE MARCHAND. Tu dois estre habile, puis-que tu-és si clairvoyant ; Il faut que ie t'achète. Combien me coustera-t-il ?

MERCURE. Mille écus.

LE MARCHAND. Je les payeray au premier iour.

MERCURE. Ton nom ?

LE MARCHAND. Dion de Syracuse.

MERCURE. Emmene-le à la bonne heure.

IUPITER. Vn autre.

MERCURE. Epicure, c'est à toy qu'on en veut ; Voicy le disciple de ce grand rieur, & de Démocrite

*Aristipe.* ce grand débauché, sinon qu'il est vn peu plus impie que tous deux ensemble. Du reste, homme de bonne compagnie, & qui ayme la bonne chère.

VN MARCHAND. Combien en veut-on?  
MERCURE. Cinquante francs.

LE MARCHAND. Les voilà; mais que ie sçache auparavant ce qu'il ayme.

MERCURE. Les choses douces & sucrées.

LE MARCHAND. Voilà qui va bien; ie luy achèteray des figues.

MERCURE. C'est ce qu'il luy faut.

IUPITER. Fay venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux cheueux courts.

MERCURE. Tu-as raison; car toute la Place l'attend. Icy Chrysipe, Voicy vne vertu consommée, ou plustost la Vertu mesme; Le censeur & le grand critique des actions humaines; qui est luy seul toutes choses.

VN MARCHAND. Comment l'entens-tu?

MERCURE. C'est qu'il est luy seul sage, riche, éloquent, beau, iuste; & ainsi du reste.

LE MARCHAND. Il est donc aussi de tous métiers?

MERCURE. Il le semble.

LE MARCHAND. Dy-moy, mon amy, ne feras-tu point fâché de seruir?

CHRYSIPE. Non; car cela n'est pas en

nostre pouuoir, & ce qui n'est pas en nostre pouuoir, est indifferent.

LE MARCHAND. Je ne t'entens point.

CHRYSIPE. Quoy! tu ne sçais pas qu'il y a des choses principales, & moins principales?

LE MARCHAND. Encore moins.

CHRYSIPE. C'est que tu n'as pas la faculté compréhensue, & que tu n'es pas acoustumé à nos termes; Mais quand tu auras appris la Philosophie, tu ne sçauras pas seulement cela, mais ce que c'est qu'accident, & accident d'accident.

LE MARCHAND. Appren-moy ce que cela signifie; car ces mots m'estonnent.

CHRYSIPE. Rien n'empesche que tu ne le sçaches; si quelqu'un venoit à estre blessé à une jambe, dont il fust déjà estropié, la premiere blessure feroit vn accident, & la seconde vn accident d'accident.

LE MARCHAND. La grande subtilité! mais ne sçais-tu rien dauantage?

CHRYSIPE. Je sçay faire des filets à prendre les hommes.

LE MARCHAND. Comment s'appellent-ils?

CHRYSIPE. Des syllogismes.

LE MARCHAND. Il faut que ce soit vn ouvrage fort subtil?

CHRYSIPE. Voicy quel il est; As-tu vn fils?

LE MARCHAND. Pourquoi?

CHRYSIPE. Si vn crocodile l'auoit pris, & qu'il eust promis de le rendre, pourueu qu'on luy pût dire ce qu'il a résolu d'en faire, Que répondrois-tu?

LE MARCHAND. Je ne sçay. Répon pour moy, ie te prie, de peur qu'il ne le déuore.

CHRYSIPE. Ne crains rien; ie t'apprendray d'autres choses bien plus subtiles, & de plus fins argumens, comme le *Moissonneur*, le *Dominant*, l'*Electra*, & le *Masqué*.

LE MARCHAND. Quelle est cette *Electra*?

CHRYSIPE. La fille d'Agamemnon si célèbre, qui sçait en mesme temps vne chose, & ne la sçait pas; Car elle sçait qu'Oreste est son frere, mais elle ne sçait pas, que celuy qui est present, est Oreste. Pour le *Masqué* il est tout à fait incompréhensible. Répon-moy; Tu connois ton pere?

LE MARCHAND. Qui en doute?

CHRYSIPE. Si ie te le présentois masqué, que répondrois-tu?

LE MARCHAND. Que ie ne le connois point.

CHRYSIPE. Tu connois donc ton pere, & si tu ne le connois pas?

LE MARCHAND. Nullement; car qu'on le démasque ie le connoistray; Mais encore, quel est le but d'une Science si admirable? Et lors  
que



que tu y feras arriué, comment viuras-tu?

CHRYSIPE. Selon Nature; Mais il faut bien trauailler auparauant, & s'vser les yeux sur de vieux manuscrits tout grifonnez; lire de gros commentaires, & apprendre des termes barbares & inconnus. Avec tout cela, on ne sçauroit estre sage sans s'estre purgé le cerueau trois fois avec de l'ellebore.

LE MARCHAND. Cela est grand & genereux; mais d'estre vn passe vsurier comme tu-és, cela est-il d'un homme qui a pris trois fois de l'ellebore, & qui a vne vertu consommée?

CHRYSIPE. Ouy; car il n'appartient qu'au sage de faire profiter son argent.

LE MARCHAND. Pourquoi?

CHRYSIPE. Parce qu'il n'appartient qu'à luy de tirer des consequences, & que l'interest est vne consequence du principal. Par la mesme raison, il peut tirer l'interest de l'interest, comme d'une consequence on en tire vne autre; Et cela se prouue par ce Syllogisme hypothetique, si le premier luy appartient, aussi fait le second; Or le premier luy appartient, Ergo le second.

LE MARCHAND. Il faut dire la mesme chose de l'argent que tu prens pour instruire la jeunesse; Que le sage peut faire profit de tout, & mesme de la Vertu?

CHRYSIPE. Tu l'entens; mais ce n'est pas à cause de moy que ie le prens, c'est à cause de mon disciple; Car comme il est plus honneste de donner que de recevoir, ie ne refuse pas d'estre le preneur, afin qu'il soit le donneur.

LE MARCHAND. Mais vous dites le contraire, Que le disciple est le preneur, & le maistre le donneur en l'instruisant?

CHRYSIPE. Tu fais le railleur, mais prend garde que ie ne te perce à iour d'une demonstration.

LE MARCHAND. Et qu'en ariuera-t-il?

CHRYSIPE. Honte, silence, confusion; car si ie veux presentement, ie te changeray en pierre.

LE MARCHAND. Comment cela; es-tu vn Persée?

CHRYSIPE. Voicy comment, La pierre est vn corps?

LE MARCHAND. Il est vray.

CHRYSIPE. Vn animal est vn corps?

LE MARCHAND. Sans doute.

CHRYSIPE. Tu-es animal?

LE MARCHAND. Cela s'entend.

CHRYSIPE. Ergo-tu-es pierre?

LE MARCHAND. Nullement; mais ie te prie, ren-moy ma premiere forme.

CHRYSIPE. Il est aisé, Nulle pierre n'est

animal, Tu es animal, Ergo tu n'es pas pierre.

LE MARCHAND. Grand mercy, ie commençois déjà à sentir du froid aux jambes, & auois peur d'estre pétrifié comme Niobe ; Cela sera cause que ie t'achéteray. Combien en veut-on ?

MERCURE. Cent écus.

LE MARCHAND. Les voila.

MERCURE. Es-tu seul ?

LE MARCHAND. Non ; tous les Banquiers y ont part.

MERCURE. Ils sont en grand nombre, & bien capables du *Moissonneur* ; car ils sont forts & robustes. *Argument dont il a parlé.*

IUPITER. Ne t'amuse point ; Publics-en vn autre.

MERCURE. Là ho ! Peripateticien descendez ; Voicy le beau, le riche, le sçauant, le doux, le sage, le moderé ; en vn mot, conuenable à la vie humaine, & qui plus est, double.

VN MARCHAND. Comment cela ?

MERCURE. Il semble autre dedans que dehors, c'est pourquoy si tu l'achètes souuiens-toy de distinguer entre l'homme extérieur & l'intérieur.

LE MARCHAND. Quels sont ses principaux dogmes ?

MERCURE. Qu'il y a trois sortes de biens,

268 LES SECTES DES  
ceux du corps, de l'esprit, & de la fortune.

LE MARCHAND. Cela est humain.  
Combien me coustera-t-il?

MERCURE. Cinq cens liures.

LE MARCHAND. C'est beaucoup.

MERCURE. Ce n'est pas trop; car il semble auoir de l'argent caché, & tu ne te sçauois trop haster de l'emmener; parce qu'il y aura bien des enchérisseurs. D'ailleurs, comme il n'ignore rien, il t'apprendra combien vit vn moucheron; iusqu'à quelle profondeur les rayons du Soleil penetrent la mer; quelle est l'ame des huïstres, & mille autres curiositez.

LE MARCHAND. Dieux! qu'il est subtil!

MERCURE. Il sçait bien encore d'autres choses plus curieuses, Comment se forme l'enfant dans le ventre de la mere; Que l'homme est vn animal risible, & non pas l'asne, qui ne sçait ni rire ni bastir, ni nauiger.

LE MARCHAND. Voila vn sçauoir admirable; & sur tout, bien necessaire. Tien, voila ton argent.

IUPITER. Que reste-t-il?

MERCURE. Le Sceptique; Descendez, Pyrrhon, il se faut haster; car la presse s'écoule. Qui veut celuy-cy?

VN MARCHAND. Moy; mais dy auparavant, que sçais-tu, Pyrrhon?

PYRRHON. Rien.

LE MARCHAND. Comment rien ?

PYRRHON. Parce que ie ne sçay pas seulement s'il y a quelque chose au monde.

LE MARCHAND. Et ne suis-je pas ?

PYRRHON. Ie ne sçay.

LE MARCHAND. Et toy ?

PYRRHON. Encore moins.

LE MARCHAND. Dieux ! la plaisante incertitude ! Et que veulent dire ces balances ?

PYRRHON. C'est pour peser les raisons de part & d'autre , & après auoir bien pesé & considéré tout, ie trouue que ie ne sçay rien.

VN MARCHAND. Es-tu aussi extrauagant dans les mœurs, que dans la doctrine, & ne fais-tu rien avec ordre ?

PYRRHON. Tout ; horsmis que ie ne pour- *La Verité*  
suis point vn fugitif. *qui s'en-*  
*fuit.*

LE MARCHAND. Pourquoi ?

PYRRHON. Parce que ie ne sçauois apre- *Il ioné sur*  
hender. *le mot d'a-*  
*prehéder,*  
*qui signifie*  
*prendre,*  
*& conce-*  
*voir.*

LE MARCHAND. Ie le croy ; car tu-és assez pesant ; mais encore quel est le but de ton sçauoir ?

PYRRHON. Ne voir , ni n'ouïr , ni n'entendre.

LE MARCHAND. Quoy ! estre sourd & aveugle !

270 LES SECTES DES PHILOSOPH.

PYRRHON. Et avec cela, perdre le sens & la raison, & n'estre en rien différent d'un vermis-seau.

LE MARCHAND. Tu merites, que l'on t'achète, pour ta rareté, comme une pièce de cabinet; Combien en veut-on?

MERCURE. Vingt-cinq francs.

LE MARCHAND. Les voilà; Hé bien! que dis-tu maintenant? n'es-tu pas à moy?

PYRRHON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Cela est pourtant vray, l'argent est compté, & la marchandise liurée.

PYRRHON. Je ne me détermine point, & tiens toujours la balance égale.

UN MARCHAND. Cependant, il me faut suiure; car je t'ay acheté.

PYRRHON. Qui le sçait?

LE MARCHAND. Le Sergent & les assistants.

PYRRHON. Y a-t-il quelqu'un icy?

LE MARCHAND. Je te le feray tantost bien sçavoir en te faisant travailler à coups de baston.

MERCURE. Suy-le, sans tant contester, A demain, Messieurs, que nous vendrons la vie des bourgeois & des artisans, & autres de moindre étoffe.

## LE PESCHEVR, OV LA VENGEANCE.

## D I A L O G U E

DE LVCIEŒN ET DES PHILOSOPHES,

Où plusieurs autres parlent.

*Il s'excuse de ce qu'il a dit contre les Philosophes , sur  
ceux qui abusent de ce nom , comme n'ayant  
point eu dessein de parler des autres.*

S O C R A T E. **D**ONNE, donne, à bons coups.  
de mottes & de pierres, sur  
cet imposteur ; Prenons garde qu'il ne nous  
échape ; Boute , Platon , Boute Chrysipe ; Cho-  
quons tous ensemble ; Que le baston & la besace  
s'arment d'un commun accord contre leur com-  
mun ennemy ; car il n'a épargné personne ; Qu'est-  
ce, Aristipe, tu languis ? Que le souuenir de l'in-  
jure qu'il t'a faite , serue à t'animer à la ven-  
geance ; C'est à ce coup , Diogene , qu'il faut  
mettre le baston en œuvre , & montrer ce que  
tu sçais faire. Courage , Aristote , doublons le  
pas. Bon, le voila pris. Nous te tenons, meschant,  
tu ne nous échaperas pas , On te fera voir tout  
à cette heure quelles gens tu-as offensez ? De  
quelle mort le ferons-nous mourir ? mais ce n'est

pas assez d'une mort, il faut qu'il en souffre plusieurs, pour réparation de son crime; autrement la justice ne seroit pas satisfaite, qui proportionne la peine au délit.

PLATON. Je suis d'avis qu'on luy arrache les yeux, & qu'on luy coupe la langue, puis qu'on le mette en croix, après l'avoir bien fouetté; Que t'en semble, Empedocle?

EMPEDOCLE. Il le faut ietter tout vif dans la fournaise du mont Ethna, pour luy apprendre à parler de ceux qui valent mieux que luy.

PLATON. Mettons-le plustost en pièces, comme Penthée ou Orphée, afin que chacun en ait sa part.

LUCIEN. Hé! pardon, Messieurs! ie vous en conjure au nom de la Philosophie.

SOCRATE. Point de pardon, mon amy, Il n'y a point de société entre l'homme & les bestes farouches.

LUCIEN. Suivez plustost le conseil d'Homere, *Prenez la rançon du captif & le laissez aller.*

PLATON. Tu-as beau dire; tu ne nous échaperas pas.

LUCIEN. Si Homere me manque, j'auray recours à Euripide, *Ne rejettez point les prières du misérable, qui implore vostre assistance.*

PLATON.



PLATON. Mais il dit en vn autre endroit, Que celuy qui a fait le mal, se doit refoudre à le souffrir, & que la fin de la calomnie est l'infelicité.

LUCIEN. Puis-qu'il n'y a point moyen d'échaper, dites-moy pour le moins ce que i'ay fait?

PLATON. Tu le demandes, meschant, après nous auoir vendus comme esclaves; nous qui ne sommes pas seulement libres, mais qui afranchissons les autres! Tu nous vois donc assembler pour tirer vengeance de cette injure, après auoir obtenu de Pluton vn iour de répit pour te venir persecuter. Il n'est pas iusqu'à Pythagore qui n'en ait voulu estre, le vois-tu en ce coin qui ne dit mot?

LUCIEN. Je commence à reprendre haine; car ie suis assuré que vous ne me ferez point de mal pourueu que vous me vouliez écouter. Iettez ces pierres que vous auez amassées, ou les gardez plustost pour en lapider ceux qui le méritent.

PLATON. Tu nous cajoles en vain pour essayer de te sauuer. Il faut que tu vestes vn pourpoint de pierre, comme dit Homere, pour reparation des crimes que tu-as commis.

LUCIEN. Moy, Messieurs. Ha! ne traitez pas si mal vostre bien-faiteur, qu'on ne vous

Mm

accuse d'ingratitude comme les Philosophes de ce temps-cy. Vous perdriez trop à ma mort.

PLATON. Qui a iamais oui parler d'une si grande insolence? à la fin il nous fera croire que nous luy sommes fort obligez, pour nous avoir vendus à l'encan.

*Thamyris  
& Enryte.*

*On, de lan-  
cer le ia-  
velot.*

LVCIE N. Quelle aparence y a-t-il que ie vous aye voulu offenser, moy qui vous dois tout ce que ie sçais & ce que ie vauz, puis-que c'est dans vos liures que j'ay puisé ma doctrine, & dans ce divin parterre que j'ay cueilly les fleurs dont ie suis paré. Il faudroit que ie fusse plus brutal que ces barbares qui s'attaquerent à Apollon & aux Muses, après avoir appris d'eux l'art de chanter & celuy de tirer de l'arc.

PLATON. C'est-la vn trait de ta Rhetorique; car on dit que tu-és grand Orateur. Mais tu-és d'autant plus coupable, que tu te fers de nos armes contre nous-mesmes, & que tu jettes des pierres dans vn jardin où tu-as cueilly des fleurs.

LVCIE N. Je n'eusse iamais crû que de si Grans hommes se fussent laissez transporter à la colere sur les bruits de la Renommée. Pour le moins ne me condamnez pas sans m'ouïr, & faites qu'on iuge nostre procès par les formes de la Iustice. Conuenons du Iuge, du temps, & du lieu; & puis, vous parlerez l'un ou l'autre,

ou tous ensemble , & ie répondray à tous les chefs de vostre accusation & acquiesceray au jugement quel qu'il puisse estre , Que si ie gagne ma cause ie ne veux point d'autre récompense, sinon, que vous tourniez vos armes contre ceux qui vous ont animez contre moy.

P L A T O N. Encore que ce soit donner moyen d'échaper à vn imposteur, nous voulons bien te permettre de te défendre, pourueu que ce soit deuant vn Iuge qui ne nous soit point suspect. Qui prendrons-nous?

L V C I E N. La Philosophie.

P L A T O N. Mais elle ne peut estre Iuge & partie tout-ensemble ; car c'est elle que tu-as offensée en nostre personne.

L V C I E N. J'ay tant de confiance en la bonté de ma cause, que ie ne craindrois pas de prendre pour Iuges mes ennemis.

P L A T O N. Que ferons-nous, Messieurs, nous ne pouuons refuser des offres si raisonnables.

S O C R A T E. Il le faut prendre au mot, & luy donner audience ; Car si nous le condamnons sans l'ouïr nous ouurons vne large porte à la calomnie , & ie ne sçauois que répondre à mes accusateurs, s'ils venoient à me reprocher ce crime.

P L A T O N. Tu-as raison ; Allons trouuer  
M m ij

la Philosophie, & luy demander justice.

LVCIE N. Courage, Messieurs, voila qui est bien plus raisonnable que ce que vous vouliez tantost faire. Mais où est-elle ? car ie ne vous céle point qu'il y a long-temps que ie la cherche inutilement. I'ay bien trouué des gens qui se vantoient de le sçauoir, & s'offroient de m'y mener; mais i'ay reconnu à la fin qu'ils ne le sçauoient pas mieux que moy. Quelque-fois i'ay esté en des lieux, où l'on disoit qu'elle estoit, & i'en voyois sortir des Personnages fort venerables; Mais en entrant ie n'ay trouué au lieu d'elle qu'une courtisane plastrée & fardée, qui taschoit de cacher son afféterie sous vne feinte negligence; mais ses actions la faisoient assez reconnoistre & démentoient ses paroles; car elle aymoît les cajoleries & les presens, & faisoit plus d'estat des Grans Seigneurs que des autres. D'ailleurs, quoy qu'elle parust fort negligée, elle portoit des parures & des ornemens sous sa robe. Je me retiray donc de bonne heure, de peur d'estre pris en ses filets, & eus pitié de ceux, qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantasme.

PLATON. Il est vray que sa demeure n'est pas connue de tout le monde, mais elle doit passer icy au retour de l'Academie, pour s'aller promener au Pœcile. La vois-tu qui vient avec

une façon douce & modeste ? On diroit qu'elle médite par le chemin, tant elle marche lentement.

L V C I E N. I'en voy plusieurs qui ont sa démarche & sa contenance ; mais nous la reconnoissons bien à ses discours, & encore mieux à ses actions.

LA PHILOSOPHIE. Qu'est-ce-cy, mes amis, vous a-t-on fait quelque affront là bas que vous estes venus icy ? Qui est cet homme que vous traînez ? Est-ce quelque voleur, ou quelque assassin ?

P L A T O N. Non, mais vn monstre, qui n'est pas digne de viure, pour s'estre ataqué à toy que tout l'Vniuers respecte, & nous auoir dit des injures à nous qui sommes tes disciples ?

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas prendre garde aux paroles, mais aux actions ; Ne voyez-vous pas que ie souffre tous les iours que la Comedie me déchire en plein Theatre ; car comme les vens allument vn flambeau au lieu de l'éteindre, les faux rapports redoublent l'éclat de la Vertu, & font briller dauantage sa lumière. Comment estes-vous deuenus si chagrins & si colères en l'autre monde, vous qui criiez tant contre les passions en celuy-cy ?

P L A T O N. La Renommée nous a aporté iusqu'aux enfers, l'affront que celuy-cy nous a

fait, & nous en a tirez pour venir venger cette injure.

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas le condamner sans l'ouïr ; Que répons-tu à cela, mon amy ?

LUCIEN. Que j'ay eu bien de la peine, diuine Fille du Ciel, à les faire consentir à te vouloir prendre pour Iuge, quoy qu'il n'y ait que toy capable de découurir la verité, & de conuaincre le mensonge.

PLATON. Tu la cajoles maintenant, détestable, après l'auoir vendue au plus offrant pour deux carolus ?

LA PHILOSOPHIE. Prenez garde que ce ne soit pas à moy qu'il en veuille, mais à ceux qui abusent de mon nom.

LUCIEN. Tu le sçauras tantost, après nous auoir ouïs ; Allons seulement à l'Aréopage, ou plustost à la forteresse, pour découurir de plus haut ce qui se passe dans la ville.

LA PHILOSOPHIE. Attendez-moy au Poëcile, mes compagnes, ie reuiendray bientôt vous trouuer.

LUCIEN. Qui sont-elles ?

LA PHILOSOPHIE. Celle que tu vois si robuste, c'est la Vertu, la Science marche deuant, suiuite de la Verité.

LUCIEN. Où est la Verité ? ie ne la voy point.

LA PHILOSOPHIE. C'est celle-là qui se cache & qui ne veut pas qu'on la voye, parce qu'elle est nuë & sans ornement ; mais regarde de ce costé-là tu la verras à demy.

L V C I E N. Je la découure à toute peine. Mais pourquoy ne les mènes-tu pas avec toy pour rendre la compagnie plus complete ? outre qu'il est difficile sans elles de nous bien juger, & que ie veux prendre la Verité pour mon Aduocat.

LA PHILOSOPHIE. Suiuez-moy, mes cheres sœurs ; car vous avez quelque interest à la cause.

LA V E R I T É. Allez-y vous autres ; car pour moy il y a long-temps que ie sçais ce qui en est, & que ie ne me mesle plus des choses du monde.

L V C I E N. Mais tu-és nécessaire à la justification d'un innocent.

LA V E R I T É. Que la Liberté donc vienne avec moy, pour m'assister au jugement d'une personne qui est en peine pour l'amour d'elle, & que la Raison demeure.

L V C I E N. Nous en auons besoin aussi ; car nous auons affaire à des gens qu'il est difficile de conuaincre, parce qu'ils trouuent toûjours quelque échapatoire.

LA V E R I T É. Qu'elle vienne donc, &

amène avec soy la Demonstration. Suiuez-moy toutes, puis-que vous estes necessaires au jugement.

ARISTOTE. Quoy ! nostre aduersaire se veut seruir contre nous de la Verité ?

LA PHILOSOPHIE. As-tu peur qu'il ne la corrompe ?

PLATON. Non ; mais il est fort artificieux.

LA PHILOSOPHIE. Il ne scauroit rien faire en presence de la Vertu, qui tient la balance ; mais comment est-ce qu'il s'appelle ?

LUCIEN. Parrhesiade, fils d'Alethion, & d'Elenxiclée.

LA PHILOSOPHIE. Quel est son païs ?

LUCIEN. La Syrie près de l'Euphrate ; Quoy ! tu t'en estonnes. Il y a plusieurs de mes parties dont l'origine n'est pas moins barbare. Il n'importe que la langue soit si pure, pourueu que la doctrine le soit.

LA PHILOSOPHIE. Il est vray ; mais quelle est ta profession ? car il est besoin de le scauoir.

*C'est à peu  
près ce que  
son nom  
signifie.*

LUCIEN. C'est de dire la verité librement, & de conuaincre l'orgueil & l'imposture.

LA PHILOSOPHIE. Tu fais vn métier bien dangereux, & qui a beaucoup d'ennemis.

LUCIEN. Il le paroist bien ; car ie suis déjà en danger



en danger pour ce sujet, & comme i'ayme la simplicité & la verité, autant que ie hay le mensonge & l'arrogance, ie trouue bien plus d'objets de ma haine, que de mon amour.

LA PHILOSOPHIE. Aussi ces deux choses ne sont-elles qu'une, quoy qu'elles paroissent doubles ; c'est pourquoy elles ne doiuent point estre separées.

LUCIEN. Tu le sçais mieux que personne ; mais il est vray que i'abhorre les meschans autant que i'ayme les gens de bien.

LA PHILOSOPHIE. Puis-que nous voicy deuant le Temple de Minerue, Que les Ministres du Temple rangent les sièges, tandis que nous entrerons pour faire nostre prière. ~

LUCIEN. Je te prie, grande Deesse, comme tu découures tout du haut de ton Temple, de m'ayder à decouvrir la fourbe & l'imposture. Tu sçais combien tu-en vois tous les iours qui se parjurent, il est temps que tu les chasties. Que si tu vois que le mensonge l'emporte sur la verité, donne-moy pour le moins ton suffrage pour contrebalancer celui des autres.

LA PHILOSOPHIE. Nous voila assis, commençons ; Que les Philosophes choisissent quelqu'un pour porter la parole, car ils ne sçauroient parler tous ensemble ; Et quand il aura acheué, l'accusé parlera à son tour.

*Gorgias,  
Polus,  
Prodicus,  
Hippias.*

LES PHILOSOPHES. Qui prendrons-nous ? C'est à toy Platon à nous défendre , car tu - as l'esprit sublime , & les raisons fortes & pressantes , accompagnées de délicatesse & des autres graces de ton país. Rassemble donc tout ce que tu-as iamais dit contre tes ennemis & tes enuieux , car celuy-cy est pire que tous les autres. Déploye toutes les forces de ton éloquence , & mets en œuvre toutes les figures de ta Rhetorique , & particulièrement l'Ironie qui t'est si familiere , avec ces interrogations fréquentes & agréables. Dy, si tu veux , que Jupiter monte sur son Char ailé pour prendre vengeance des coupables.

P L A T O N . Je ne suis pas assez fort pour vne si grande accusation , prenez plustost Diogene , ou quelque'autre Philosophe acoustumé à dire des injures ; car il n'est pas tant question icy d'élégance que de vehemence & de force.

D I O G E N E . C'est-moy qui seray l'accusateur , puis-que c'est-moy , aussi-bien , qu'il a traité le plus mal , & qu'il n'est pas besoin de grand discours où la chose parle de soy-mesme.

P L A T O N . Souvien-toy qu'il ne s'agit point icy des differens qui sont entre nous , mais d'un affront qui nous est fait en commun ; c'est pourquoy n'abandonne point nostre cause , pour plaider la tienne. Il n'est question que de sça-

voir si nous sommes tels que celuy-cy nous a dépeins. Parle forttement, comme le merite la grandeur de l'injure, & l'estime qu'on a de toy.

DIOGENE. Ne craignez point, Messieurs, ie n'oubliera rien qui serue à nostre défense, & ne trahiray point nostre cause. Que si la Philosophie mesme, comme elle est d'une nature douce & paisible, qui n'ayme pas la vengeance, vouloit pardonner au coupable, ie feray voir à ce galand, que ie ne porte pas en vain vn baston.

LA PHILOSOPHIE. Il le faut vaincre par la raison & non par la force. Mais ne tarde pas davantage, Voila l'eau versée, & toute la compagnie attentive à ouïr ce que tu diras. *Costume ancienne d'horloges d'eau.*

LUCIEN. Puis-qu'il n'y a que Diogene qui parle, que les autres prennent place parmy les Iuges.

LA PHILOSOPHIE. Mais ne crain-tu point de faire tes Iuges de tes parties?

LUCIEN. Non; Cela ne servira qu'à faire éclater davantage mon innocence, & à honorer mon triomphe.

LA PHILOSOPHIE. Je te trouue bien genereux; Prenez place, puis-qu'il le veut, & que Diogene parle.

DIOGENE. Je ne m'amuseray point à décrire icy les avantages de la Philosophie, ni à représenter les services que tous ces Grans personnages que voicy ont rendus au genre

humain. Il n'y point d'apparence de perdre en louanges superflues, le temps qu'on nous a donné pour faire nos plaintes, puis-qu'il n'y en a pas trop pour vne si grande accusation. Ce Sophiste que vous voyez, ayant quitté le barreau pour nous venir attaquer, a transporté contre nous tout ce qu'il auoit de force & de véhémence, & ne cesse de nous dire des injures & nous exposer au mépris & à la haine publique; Car il veut faire passer nos plus hautes meditations pour des chimères, & nous traite de ridicules, ayant gagné par là l'approbation du peuple, qui n'aymerien tant que la médifance, & qui est bien aise de voir déchirer la reputation des plus Grans hommes, comme si leur abaissement contribuoit quelque chose à sa gloire. C'est ainsi qu'on se plaçoit autrefois à voir exposer Socrate en risée dans les Comedies d'Eupolis & d'Aristophane; mais ce n'estoit pas vn si grand crime de railler vn particulier, en vn iour de réjouissance, où la bouffonnerie faisoit partie de la feste, que d'assembler toute vne compagnie d'honnestes gens comme fait celuy-cy, pour reciter vn volume d'inuectiues contre les Philosophes les plus célèbres, sans qu'on luy en ait iamais donné aucun sujet; ce qui le rend sans excuse. Mais ce qui est insupportable, c'est qu'il emprunte le sacré nom de la Philosophie pour maltraiter

*Feste de  
Bacchus.*

ses disciples, & se sert du Dialogue nostre fauory contre nous-mesmes, ayant corrompu iusqu'à Menipe l'un de mes sectateurs pour se moquer de nous plus hardiment. Il en faut donc faire vn châtiment exemplaire, si nous ne voulons deuenir la fable du peuple, & donner licence à tout le monde de nous dire des injures. Car de se taire, en cette rencontre, ce ne seroit pas modestie, mais lascheté, après auoir souffert le plus grand affront qu'on puisse faire à des gens libres, qui est de les vendre pour esclaves, & moy particulierement qu'il a liuré pour deux carolus, comme l'opprobre de tous les autres. Quelque artificieux donc qu'il puisse estre, ie ne sçay ce qu'il pourra dire, d'auoir ainsi prophané ce qu'il y a de plus saint parmy les hommes. C'est-là le sujet pourquoy nous nous sommes assemblez ; & nous nous adressons à toy, pour tirer vengeance de cette injure, afin d'empescher qu'à l'auenir on ne nous méprise, & qu'aucun ne soit si osé de rien entreprendre de semblable.

LES PHILOSOPHES. Courage, Diogene, voila parler fortement, & dire beaucoup de choses en peu de paroles.

LA PHILOSOPHIE. Cessez ces vaines acclamations, & qu'on verse de l'eau à l'accusé pour se défendre.

LES PHILOSOPHES. Que dira-t-il ?

LUCIEN. Que Diogene n'a pas dit tout ce qui faisoit contre moy , & en a oublié ce qu'il y auoit de plus atroce , dont i'ay pourtant si peu de honte , que ie le veux dire moy-mesme , parce que cela seruira à l'éclaircissement de la verité , & fera voir qui sont ceux que i'ay voulu piquer dans cette satyre. Que si ma réponse a quelque chose de rude , qu'on ne s'en prenne pas à moy , mais à ceux qui en sont cause par leurs vices. Pour reprendre la chose de plus haut , dès que i'eus remarqué le mensonge , l'impudence , & les criailleries du barreau , avec les autres vices de la chicane , ie la quittay promptement , pour me ietter entre les bras de la Philosophie comme en vn port salutaire ; Car elle meine vne vie tranquille éloignée du trouble & de la discorde , & ses préceptes sont tres-saints , pourueu qu'on les veuille pratiquer , ce que peu de gens font. Lors que i'en eus donc reconnu plusieurs qui n'aymoient pas tant la Philosophie pour elle-mesme , que pour la gloire & le profit , & se contentoient d'auoir la mine & l'apparence de Philosophes , sans en auoir l'effet ; l'entray en colere de leur voir profaner ce sacré nom , & ne pus souffrir que des singes contrefissent les hommes , ni qu'un asne couuert de la peau d'un lion voulust passer pour ce qu'il

n'estoit pas. Mais ce qui me faschoit le plus, c'est qu'on vouloit rendre la Philosophie complice de leurs defauts, & accuser de leurs vices ces Grans hommes dont ils empruntoient le nom pour couvrir leurs crimes. Car comme on auoit perdu l'idée de leur vie, & qu'on ne sçauoit plus de quelle façon ils auoient vescu, cela rendoit la calomnie plus plausible. Je voulus donc faire quelque pièce de raillerie, conforme à l'humeur du peuple, pour luy apprendre à vous distinguer de ces infames; mais vous ne le pouuez souffrir, & me traînez en Iustice pour ce sujet. Dites-moy, Messieurs, si ie voyois quelqu'un qui reuelast les mysteres, serois-ie impie de le reprendre? Ne voyez-vous pas que les Intendans des jeux font fouëtter souuent en leur presence les Acteurs qui representent mal Iupiter, Minerue, ou Neptune, sans que ces Dieux trouuent mauvais qu'on châtie ceux qui ne iouent pas bien leurs personnages? Car de faire mal celuy d'un messager ou d'un esclave, il n'y a pas grand danger; mais il n'est pas pardonnable de deshonnorer un Heros. ou un Dieu par des gestes lascifs & des contenance deshonestes: Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il y en a qui semblent n'apprendre vos maximes, que pour viure tout au contraire; car ils ne cessent de crier, qu'il faut mépriser la gloire & les richesses, viure sans

passion, n'estimer Bien que ce qui est honneste; & cependant, ils courent après les grandeurs & les vanitez, n'enseignent que pour de l'argent, sont plus colères que de petis chiens, plus mutins que des coqs, plus timides que des lièvres, plus flatteurs que des singes, plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des chouettes. Ils font rire tout le monde, lors qu'on les voit parmy la foule, à la suite des Grans, & se preser à leur porte ou à leur table, où ils sont insupportables mesme aux Courtisans, par leurs lâches flateries; & contrains par la force du vin, font & disent cent extrauagances, & exposent en risée la Philosophie. Mais ce qui est de plus honteux, c'est que disant que le sage n'a besoin de rien, & possède tout en soy-mesme, ils ne cessent de demander, & se fâchent quand on les refuse, qui est vne chose aussi plaisante, que si l'on voyoit quelqu'un mendier avec la pourpre & le diadème. Cependant, lors qu'ils vous importunent de leurs demandes ils vous font vn grand sermon sur la liberalité, & disent, que les richesses sont indifferentes; Mais si quelqu'un de leurs amis a besoin de quelque chose, ou les prie de luy faire part de ce qu'ils ont de trop, ils demeurent muets comme des poissons, & tous ces beaux discours de Vertu s'en vont en fumée. En vn mot, leur amitié ne dure qu'autant



tant qu'on ne touche point à leur bourse ; le moindre intérêt est capable de la rompre, & de les faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces chiens qui se iouent ensemble, mais si quelqu'un vient à jeter un os au milieu d'eux, aussitôt ils s'entremordent. On dit, à ce propos, qu'autrefois un Roy d'Egypte aprit des singes à danser, à quoy ils réussirent admirablement, comme cet animal aime à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce spectacle dura longtemps, jusqu'à ce qu'un bourgeois qui vouloit rire s'avisa de jeter des noix dans la sale ; car alors, oubliant leurs pas & leur contenance affectée, ils se ruèrent dessus pelle-messe, sans avoir égard à leurs beaux habits ni à leurs masques, & oublièrent le personnage qu'ils représentoient, pour iouer celui qu'ils estoient en effet. C'est ce que font ces mauvais Philosophes dont je parle ; car ie n'ay garde de toucher aux autres. Mais dites-moy, Messieurs, qu'ont ces gens-là de commun avec vous que la mine & l'apparence ? Encore leur pardonnerois-je s'ils vous contrefaisoient bien ; mais ils en sont plus éloignez que le ciel ne l'est de la terre. Voilà ce que j'auois à dire pour ma défense ; & ie prens à témoin la Verité, si j'ay rien dit que ce qu'elle sçait elle-mesme.

LA PHILOSOPHIE. Retirez-vous ; qu'on aille aux opinions ; Que vous en semble, mes compagnes ?

O o

LA VERITE'. Pour moy, tandis qu'il a parlé ie baissois la veuë de honte, & eusse voulu estre bien-loin, parce que i'en reconnoissois plusieurs à ses discours, tant il les a bien dépeins, & pensois voir ce qu'il raportoit.

LA VERTV. Il m'est arriué la mesme chose.

LA PHILOSOPHIE. Qu'en dites-vous mes disciples?

LES PHILOSOPHES. Que bien-loin d'estre nostre ennemy, il le faut mettre au rang de nos bien-faiteurs, puis-qu'il a soin de nostre reputation, & qu'il veut conseruer l'estime que nous auons acquise durant nostre vie. Nous auons fait iustement comme ceux de Troye, qui presserent tant des Comediens qui passioient par leur pais de leur iouer quelque Tragedie, qu'ils leurs presenterét leurs propres malheurs; Qu'il raille desormais tant qu'il luy plaira des defauts de ceux qui contrefont les Philosophes, nous l'auoüerons, plustost que de le contredire.

DIOGENE. Pour moy, ie luy en sçay bon gré, & non seulement, ie me repens de ce que i'ay dit contre luy, mais ie veux estre son amy à l'auenir.

LA PHILOSOPHIE. Je le déclare absous tout d'une voix, & le repute pour mien.

LUCIEN. Il reste encore quelque chose à faire, après ma iustification, c'est de châtier les

imposteurs ; car ie veux estre leur accusateur.

LA PHILOSOPHIE. Que le Syllogisme  
les appelle.

LE SYLLOGISME. Paix, écoutez ; Que  
tous les Philosophes viennent au palais pour se  
défendre, en présence de la Philosophie, accom-  
pagnée de la Verité & de la Vertu.

LUCIEN. Il y en a peu qui se presentent ;  
car ils redoutent la Vertu , & appréhendent que  
la Verité ne découure leurs defauts ; outre qu'ils  
sont répandus à cette heure par la ville pour  
chercher quelque repue franche ; mais ie sçay  
bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux  
qui font profession de la Philosophie viennent  
recevoir chacun vne pièce d'argent & vn pain ; Et  
ceux qui auront la plus grande barbe, auront de  
surcroist vn cabat de figues. Il n'est point besoin  
de science ni de vertu, pourueu qu'on sçache faire  
des argumés en toutes les formes ; mais celuy qui  
remportera le prix de la dispute aura pour récom-  
pense vn talent. Grans Dieux ! comme ils acou-  
rét en foule , & se pressent de tous costez pour en-  
trer ! On diroit d'un essain d'abeilles ; le Printemps  
n'a pas tant de fleurs, l'Esté de moissons, ni l'Au-  
tomne de raisins, pour parler comme les Poëtes.  
Tout le Palais en est plein , & l'on ne voit par  
tout que barbes , bastons & besaces , pour ne  
rien dire des autres marques qui sont pires que

celles-là. Ce peu qui estoit monté à la première publication est disparu , ou confondu dans la foule ; mais certes , il y deuroit auoir quelque signe pour les reconnoître ; car ceux qui ne valent rien ont quelquefois meilleure mine que les autres , & parlent mieux de la Vertu , quoy qu'ils la pratiquent plus mal.

LES PHILOSOPHES. Nous y donnerons ordre vne autrefois ; Escoutons ce qu'ils veulent dire.

PLATONICIENS. C'est à nous à recevoir les premiers.

PYTAGORICIENS. Nullement ; C'est à nous qui sommes les plus anciens.

PERIPATETICIENS. C'est plustost aux Peripateticiens , puis-qu'il s'agit de recevoir de l'argent, qui fait partie de leur felicité.

STOICIENS. Si cela est, les Stoïciens sont préférables parce qu'ils le sçauent mieux faire profiter que les autres.

EPICURIENS. Le cabat de figues pour le moins nous appartient ; car nous mettons le souverain bien dans la volupté.

ACADEMICIENS. Et à nous le prix de la dispute ; Car il n'y en a point qui sçachent mieux disputer que les Academiciens.

STOICIENS. Il faudroit que les Stoïciens n'y fussent pas ; car ils ne le cedent à personne en opiniastreté.

## OV LA VENGEANCE. 293

ACADEMICIENS. Mais vous estes attachez à de certaines maximes, que vous estes obligez de défendre, au lieu que n'en ayant point, nous pouuons disputer contre les autres & contre nous-mêmes.

LA PHILOSOPHIE. Cessez de vous entrebatre; & vous autres Cyniques, quittez ce baston, ou ne vous en seruez qu'à marcher. Ce n'est pas de cela dont il s'agit; mais de discerner les bons & les mauuais Philosophes, pour récompenser les vns & punir les autres. Qu'est-ce-là? ils s'écoulent tous & craignent la touche. Qu'on amasse cette besace que ce Cynique a iettée pour mieux fuir, & qu'on voye ce qui est dedans; sans doute que ce sont des bribes, ou de vieux bouquins.

LUCIEN. Nullement; mais de l'argent, des dez, vn miroir & des parfums, avec vn petit couëteau de sacrifice.

LA PHILOSOPHIE. Et avec cela, il a la hardiesse de crier contre le luxe?

LUCIEN. Voila comme ils sont faits presque tous; mais comment ferons-nous pour faire connoistre les meschans? C'est à la Verité d'y trauailler, pour empescher que le mensonge ne triomphe d'elle.

LA VERITE'. Puis-que tu témoignes tant de passion pour moy, pren avec toy la Raison,

& allez ensemble faire vne reueuë generale. Vous amenez tous les Philosophes dans le Prytanée, où l'on couronnera les vns, & l'on marquera les autres au front d'un fer chaud, qui porte la marque ou d'un renard ou d'un singe.

LA PHILOSOPHIE. C'est bien dit; mais pour les reconnoître, il les faudroit éprouver non pas au Soleil, comme l'aigle fait ses petis; mais à la gloire, aux plaisirs & aux richesses. Ceux qui pourront les regarder fixement, sans estre éblouis de leur éclat, seront declarez legitimes, & les autres iettez en bas comme des bâters.

LVCIE N. Mais comment les pourrons-nous atraper? Je suis d'avis que la Prestresse du Temple nous preste cette ligne que quelque pescheur a consacré à la Déesse, & nous mettrons au bout vn peu d'or ou quelque friandise pour les surprendre.

LA PRESTRESSE. La voila.

LA PHILOSOPHIE. Que veut-il faire de cette ligne; Il la iette du costé de la ville, a-t-il enuie de pescher des pierres dans le port.

LVCIE N. Taisez-vous, que vous n'épouuantiez le gibier. Je voy venir vne grande dorade; mais non, c'est vn chat de mer, qui est en embuscade autour de ce roc. Prions les Dieux marins de nous estre fauorables; le voila qui

bâille après l'hameçon, il sent l'or, il le suit, il l'aualé, il est pris; Tirons-le en haut; Que le Syllogisme nous ayde; Je le tiens. Grans Dieux! quelles dents! pendons-le par les ouïes, & retirons l'or de sa gueule; Quoy! il l'a déjà aualé? faisons-luy rejeter pour en prendre d'autres; Que dis-tu, Diogene, connois-tu le compagnon? Il est de ton viuier.

DIogene. Je le renie pour mien.

LvCIEN. Combien penfes-tu qu'il vaille? il se plaignoit hier que nous l'auions liuré pour deux carolus.

DIogene. Encore est-ce trop, car il ne vaut rien du tout; Rejettons-le, & effayons d'en auoir quelqu'autre; mais prenons garde qu'il ne soit si pesant qu'il rompe la ligne.

LvCIEN. Ne crain point, ils sont legers comme du vent; mais qui est celuy-cy large, & plat? C'est vn Turbot. Le voila qui mord à l'hameçon, il est pris, tirons-le; Demande à Platon s'il le connoist, car il est des siens.

PLATON. Quoy! maraut, tu donnes sur l'or?

LvCIEN. Que veux-tu qu'on en fasse?

PLATON. Qu'on le rejette comme l'autre, il ne vaut pas mieux que luy.

DIogene. Peschons encore.

LvCIEN. I'en voy aprocher vn tout rayé

d'or qui court à la proye ; mais il a découuert l'hameçon, il tourne queue ; Toutefois, le voila qui reuiert tant il est gourmand. Il mord ; il est pris.

DIogene. De quelle espee est-il ?

Lycien. Demande-le à Aristote.

Aristote. Je ne le connois point.

Lycien. Je suis donc d'auis qu'on le rejette.

DIogene. l'en voy plusieurs qui vont en foule ; prenons vn filet ; car ils sont difficiles à atraper , & piquent de tous costez ; mais ce sera assez d'en prendre vn, aussi bien ne valent-ils rien, & sont pleins d'arrestes. Iette la ligne, mais garny-la de plomb par en-bas , de peur qu'ils ne la coupent, & s'en aillent avec la proye.

*Il raille  
des épines  
de la Phi-  
losophie  
Stoïque.*

Lycien. Grans Dieux ! comme ils s'entrebatent pour la prendre, les vns rongent la figue, les autres s'attachent à l'or. Mais en voila vn de pris ; Dy-nous qui tu-és ? Je suis plaissant d'interroger vn poisson qui est muet, il le faut demander à Chrysipe ; car il y a de l'or en son nom.

*C'est que  
Chryson en  
Grec signi-  
fie or.*

CHRYSIPE. Il est trop gourmand, ie ne le connois point.

Lycien. Tu-as raison, il ne vaut pas mieux que les autres, n'en mangeons point, que quelque arreste ne nous étrangle.

LA PHILOSOPHIE. C'est assez, aussi-bien



bien nostre amorce est trop précieuse, pour la hazarder davantage, & le proverbe ne veut pas qu'on pèche avec vn hameçon d'or, de peur de perdre plus qu'on ne peut gagner. Rendons la ligne à la Prestresse, & renuoyons les Philosophes, puis que voila tantost le jour écoulé; cependant la Raison & Parrhesiade feront la revueë que j'ay dit.

L V C I E N. Allons; mais où irons-nous premièrement? sera-ce à l'Academie ou au Portique, ou si nous commencerons par le Lycée?

L A R A I S O N. Il n'importe; mais en quel-que lieu que nous allions, nous aurons plus besoin de fer chaud, que de couronnes.



LE TYRAN, OV LE PASSAGE  
DE LA BARQUE.

## DIALOGUE

DE CARON, DE CLOTHON, ET DE MERCURE,

Où plusieurs autres parlent.

*C'est une raillerie des Tyrans & de leurs Vices.*

CARON. **T**OUT est prest, Clothon, la sentine vuidée, le mast dressé, les voiles tendues, les rames attachées, il n'y a plus qu'à leuer l'anchre ; mais Mercure n'est pas encore venu. Cependant il se fait tard, & nous n'auons rien gagné ; quoy que nous dûssions auoir déjà fait trois voyages. Pluton ne manquera pas tantost de s'en prendre à moy, & de dire que ie n'ay iamais haste ; mais tu vois que ce n'est pas ma faute, & que c'est nostre beau conducteur qui a oublié de reuenir. Ie croy qu'il a bû de l'eau du fleuve d'oubly, ou qu'il s'amuse à luter en quelque lieu, ou à jouer des instrumens, ou à haranguer, ou à dérober ; car c'est aussi vn de ses métiers. Apres cela, il vient faire le galand comme si nous n'estions pas dignes

de le regarder, & qu'il ne fût pas à nous pour moitié.

CLOTHON. Vous verrez qu'il est empêché là-haut, & qu'il y a quelque amourette en campagne, ou quelque commission de Jupiter.

CARON. C'est mal user d'un bien qui est en commun, nous n'avons pas accoutumé de le retenir icy au delà de son terme. Mais ie voy bien que c'est, il n'y a parmy nous que de l'Asphodele & de la viande pour les morts, le reste n'est rien que tenebres; au lieu que tout est beau & riant là-haut, & qu'on y a tout son soul de nectar & d'ambrosie. Aussi diroit-on quand il sort d'icy, que c'est un prisonnier qui se sauve; & quand il faut reuenir, c'est le diable, on ne le sçauoit rauoir.

CLOTHON. Ne te mets point en colere; le voila de retour avec bonne compagnie. Voy comme il les chasse deuant luy ainsi qu'un troupeau de moutons; mais il me semble que i'en voy un qui est lié, & un autre qui se crée de rire, & qui ayde à les chasser. Qu'as-tu Mercure, d'estre ainsi tout en eau, & hors d'haleine, avec les pieds poudreux?

MERCURE. Qu'aurois-je? sinon qu'il m'a falu courir tout le iour apres ce miserable qui s'enfuyoit, & qui est cause que i'ay failly au iourd'huy à faire banqueroute à la nacelle.

CLOTHON. Qu'auoit-il, ainsi à fuir.

MERCURE. Il vouloit retourner au monde; il faut que ce soit quelque Prince, car il regrette vne grande felicité.

CLOTHON. Et pensoit-il pouuoir viure, ayant acheué sa fusée?

MERCURE. S'il le pensoit? Voy-tu ce galand homme, avec son bâton & sa besace, ie croy que sans luy, il en fût venu à bout; car depuis que ta sœur Atropos me l'a mis entre les mains, il n'a fait que se debatre, & roidir les jambes pour s'empescher d'auancer. Quelquefois il tâchoit de me fléchir par ses prieres, & par ses larmes, & me faisoit de grandes promesses; mais ie sçay trop bien mon métier. Cependant, il a si bien fait qu'il s'est dérobé de nous, tellement qu'estant à la porte, comme i'ay voulu rendre mon compte, il s'est trouué vn mort à dire. Alors Eaque fronçant le sourcil, & me regardant de trauers? Ne sçauois-tu, m'a-t'il dit, t'empescher de dérober mesme les morts; Sçay-tu pas bien que ce n'est pas icy le lieu de voler, mais de punir les voleurs, & qu'on ne nous sçauoit, ni corrompre, ni surprendre? Alors, tout confus, comme tu peux penser, ie me suis souuenu de ce qui estoit arriué par le chemin, & retournant sur mes pas, i'ay rencontré ce galand, qui n'estoit qu'à deux doigts de la lumiere.

CLOTHON. Cependant , nous t'accusions de paresse , sans considérer que le messager des Dieux doit auoir appris à cheminer.

CARON. Qu'attendons-nous à partir ? Est-ce que nous n'auons pas esté assez long-temps sans rien faire ?

CLOTHON. Tu-as raison, embarque, tandis que ie prendray mon registre , & me mettant à la décente , ie demanderay à chacun son nom , son village , & sa maison. Mercure aura soin de les ranger à mesure qu'ils entreront. Commençons par ces petis enfans qui n'ont rien à me répondre , comme ie n'ay rien à leur demander.

MERCURE. Tien , Caron , en voila trois cens , en contant ceux qui ont esté exposez.

CARON. Voila vne belle marchandise , & bien capable de nous enrichir ! Ceux-cy ont esté bien pris sur le Vert ? Le voudrois bien sçauoir pourquoy ils sont venus au monde , pour en partir aussi-tost.

MERCURE. Tay-toy ? Que veux-tu après cela, Clothon ? Prendrons-nous ceux qui n'ont point esté pleurez à leur mort ?

CLOTHON. Tu veux dire ces vieillars ? Charge les , aussi-bien ne sçauoient-ils marcher ; & ie ne les veux point interroger , car ie n'ay que faire de sçauoir ce qui s'est fait , il y

a cent ans. La ho! bonnes gens? Ils ne répondent rien; le pense qu'ils sont sourds de vieillesse.

MERCURE. Ils ressemblent à ces fruits qui sont tout flétris & ridez, pour auoir esté cueillis trop tard. En voila quatre cens moins deux.

CLOTHON. On diroit des raisins secs; Amène en suite les bleffez? Qui est-ce qui vous a ainsi accoustrez, mes amis? Mais i'auray plûtoist fait de le regarder sur mô liure; Il en deuoit mourir hier quatre-vingts-quatre, en vn combat chez les Medes, & parmy-eux Gobare, fils d'Oxyarte.

MERCURE. Les voila.

CLOTHON. Et ces sept amoureux qui se sont tuez par désespoir, avec le Philosophe Théagène pour vne Courtisane de Megare?

MERCURE. Les voicy tout-contre.

CLOTHON. Ceux qui se sont entretuez pour regner, y sont-ils? Et ce Cocu qui a esté empoisonné par sa femme, & par son galand?

MERCURE. Les voila aussi.

CLOTHON. Amène en suite les pendus & les rouéz, avec ces seize, qui ont esté tuéz par des voleurs sur le grand chemin.

MERCURE. Les voila tout percez de coups; Veux-tu aussi les femmes?

CLOTHON. Oüy, & ceux qui sont peris sur mer, & les malades avec le Medecin Agathoclés; Mais où est ce Philosophe Cynique,

qui deuoit s'empoisonner, pour venir en poste en l'autre monde?

VN CYNIQUE. Me voicy, Clothon, que t'auois-je fait pour me laisser si long-temps en vie? Ma fusée n'estoit-elle pas encore acheuée? Car i'ay tâché plusieurs fois de la rompre sans en pouuoir venir à bout.

CLOTHON. Nous t'auions laissé en vie pour instruire les autres, & les guérir de leurs vices; mais entre à la bonne-heure.

VN CYNIQUE. Non pas, s'il te plaist, que celuy-cy ne soit entré, car i'ay peur qu'il ne nous eschape, & qu'il ne t'émeue à compassion par ses prieres, & par ses larmes.

CLOTON. Tu ne me connois pas bien; le suis vne mau-piteuse, avec qui il n'y a rien à gagner: Mais qui est-il?

LE TYRAN. Le Tyran Megapenthés.

CLOTHON. Fay-le entrer.

LE TYRAN. Je te prie, Clothon, que ie puisse retourner en vie pour quelques heures, ie reuiendray apres sans mander.

CLOTHON. Que veux-tu aller faire là haut?

LE TYRAN. Acheuer mon Palais, qui est demeuré imparfait.

CLOTHON. Ne t'en mets point en peine, vn autre l'acheuera.

LE TYRAN. Que j'aïlle pour le moins dire

à ma femme où i'ay caché mon trefor?

CLOTHON. Il est dé-jà trouué, Megaclés s'en est saisi.

LE TYRAN. Quoy ! cét infame , que i'ay épargné par mépris?

CLOTHON. Luy-mesme, il viura encore quarante-ans, & jouïra de tes Concubines, & de ton bien.

LE TYRAN. Tu me fais tort , Clothon, de liurer ce que i'ay de plus precieux , à mon plus grand ennemy.

CLOTHON. Hé maraut ! n'estoit-ce pas le bien de Cydimaque que tu fis mourir , apres auoir égorgé ses enfans en sa presence?

LE TYRAN. Mais il estoit maintenant à moy.

CLOTHON. Il est vray ; mais le temps de le posseder estoit passé.

LE TYRAN. Écoute vn mot à l'oreille, ie te donneray mille talens d'or.

CLOTHON. Où sont-ils ? tu n'as plus rien, mon amy ; Qu'on emporte ce galand : car ie voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de son plein gré.

LE TYRAN. Atten pour le moins, que i'aye acheué de domter les Pisidiens, & de mettre sous contribution toute la Lydie , pour grauer sur mon tombeau , mes grandes & immortelles actions.

CLOTHON.



CLOTHON. Ce n'est pas là l'ouvrage d'un jour, il te faudroit plus de vingt-années.

LE TYRAN. Je te donneray caution du retour; Veux-tu au lieu de moy mon fauory?

CLOTHON. On ne meurt point par Procureur: Mais n'estoit-ce pas luy, méchant, que tu fouhaitois tant de laisser en vie?

LE TYRAN. Cela estoit bon alors, mais on a d'autres maximes en l'autre monde.

CLOTHON. Il sera bien-tost icy, ne t'en mets point en peine, car ton successeur le fera mourir.

LE TYRAN. Acheue de redoubler mon supplice, & me dis le reste de ce qui arriuera apres ma mort.

CLOTHON. L'un de tes valets épousera ta femme, qu'il y a long-temps qu'il entretient.

LE TYRAN. Qui! ce perfide, qu'elle m'a fait mettre en liberté!

CLOTHON. Luy-mesme. Pour ta fille on la conte déjà entre les Concubines du nouveau Prince; D'ailleurs on a brisé toutes tes statues, & ton nom est en oprobre, & en execration à ta Patrie.

LE TYRAN. Mais n'y a-t'il pas un de mes amis qui entreprenne ma défense, & qui témoigne quelque ressentiment de ces injures?

CLOTHON. Et auois-tu des amis, ou as-tu

iamais donné suiet à quelqu'un de l'estre? Toutes les caresses qu'on te faisoit, c'estoit ou par crainte ou par esperance ; & ce n'estoit pas toy qu'on aymoît , c'estoit ta fortune.

LE TYRAN. Mais ce n'estoit que vœux & que souhaits pour ma prospérité, lors que ie tombois malade ; Chacun desiroit de mourir, & de me laisser en vie ; Ils ne juroient tous que par moy.

CLOTHON. C'est pourtant l'un d'eux qui t'a empoisonné. Te souvient-il du dernier coup que tu bus hier chez Hippias ?

LE TYRAN. Quoy ! ce coup qui estoit un peu amer ? je m'en doutay bien. Mais pourquoy l'a-t-il fait ?

CLOTHON. Tu perds le temps en des questions inutiles, il faut partir.

LE TYRAN. Vne chose me tuë, Clothon, & me fait souhaiter de reuiure pour m'en venger. Comme j'auois la mort sur le bord des lèvres, un de mes valets monta sur le soir dans ma chambre, & ne voyant qu'une de mes concubines près de moy, la jetta par terre, & la deshonora à ma veüe, apres auoir fermé la porte sur luy. Ensuite, se tournant vers mon lit : Ha ! meschant, dit-il, combien de fois m'as-tu batu injustement ? Là dessus il me cracha au nez, & se mit à me souffleter, & à m'arracher

la barbe. Sur ces entrefaites on ouït monter quelqu'un, & ma concubine fit la pleureuse. Que si je les pouvois tenir?

CLOTHON. Cesse de les menacer, & vien rendre compte de tes actions.

LE TYRAN. Y a-t-il quelqu'un assez hardy pour vouloir condamner un Roy?

CLOTHON. Un Roy non, mais bien un mort; Tu auras tantost à faire à un luge qui ne t'épargnera pas.

LE TYRAN. Que je retourne donc en vie, quand ce seroit pour estre esclave.

CLOTHON. Où est ce Philosophe Cynique avec son baston, & toy, Mercure, tirez-le ensemble par les pieds & par la teste.

MERCURE. Suy-moy, coquin; Tien Caron, je t'en charge, attache-le bien au mast du navire, qu'il ne puisse eschaper.

LE TYRAN. Qu'on me donne pour le moins le haut bout, puis-que j'ay esté Roy?

LE CYNIQUE. Je ne m'estonne pas que ton valet t'a mal-traité, glorieux comme tu es. Si tu n'es plus sage, je traiteray mal ta Royauté.

LE TYRAN. Quoy! un Cynique aura la hardiesse de me brauer, un coquin, que cent fois j'ay failly à faire pendre, parce qu'il se mesloit de contrôler mes actions;

CLOTHON. Qu'on l'atache pour punition  
où i'ay dit.

MICYLE. Et moy; Ne songe-t'on point à  
me passer, ou si l'on méprise ma pauvreté.

CLOTHON. Qui és-tu!

MICYLE. Le Sautier Micyle.

CLOTHON. Quoy! tu te fâches de demeurer,  
& ce Tyran veut donner des millions pour  
le laisser encore sur terre? Est-ce que tu estois  
las de viure.

MICYLE. Ecoute, la plus venerable de toutes  
les Déesses; Jamais la promesse du Cyclope  
ne m'a plû d'estre mangé le dernier, puis qu'en-  
fin, il faut estre mangé; D'ailleurs, il y a bien  
de la difference entre la vie de ce Tyran & la  
mienne. Il viuoit dans la gloire & dans l'opu-  
lence, parmi les jeux, les plaisirs & la bonne che-  
re, & a de la peine à quitter toutes ces delices. Car  
ces choses sont si glüantes, quel'on ne s'en peut  
défaire. Ceux qui sont hardis par tout ailleurs,  
tremblent quand il en faut venir là, & ne se peu-  
uent empescher de tourner la teste vers le mon-  
de, comme vn amant passionné vers sa mai-  
stresse. Ce Tyran donc n'a cessé de contester  
par le chemin, & de t'importuner pour retour-  
ner à la lumiere. Mais moy, qui n'ay rien qui  
m'arreste, ni tresors, ni grandeurs, ni voluptez  
j'estois tousjours prest à partir, & ta sœur ne

m'a pas plustost fait signe, que j'ay jetté là mon tranchet & mes sauates, pour acourir icy pieds nuds, sans songer seulement à me décrasser ni à oster la poix de mes mains. Je marchois deuant, comme tu as veu, & en arriuant, j'ay esté rauy de voir que nul n'est icy plus grand que son compagnon, & que je ne cours point fortune de mourir de chaut ni de froit, de soif ni de faim, ni d'estre batu par les valets d'un grand Seigneur, ou mis en prison par un importun creancier. Au contraire, je voy que les pauures rient icy, & que les riches y pleurent, bien-loin de ce qui se fait là-haut.

CLOTHON. Il est vray qu'il y a longtemps que je te voy rire, Dy m'en le sujet?

MICYLE. Je te le diray, Comme je demeurois près du Tyran, & que ie contemplois de plus près sa gloire, il me paroissoit comme un Dieu, & fort au dessus de la condition humaine. Mais lors que ie l'ay veu icy, sans sa pourpre & son diadème, il m'a semblé ridicule; & ie me suis ry de moy-mesme, d'auoir iugé de sa felicité par l'odeur de sa cuisine, & par une vaine pompe & magnificence. Quand ie considere aussi cet vsurier, qui se plaint & se tourmente, de ce qu'il est mort sans auoir iouï de ses richesses, & les a laissées en proye à un

*Il y a au  
Grec, par  
le sang des  
huitres qui  
seruoient à  
teindre sa  
Pourpre.*

310 LE TYRAN, OV LE PASSAGE.

jeune desbauché, qui s'en donne par les iouës; Je ne puis m'empêcher de rire, sur tout, lors qu'il me souvient comme ie l'ay veu passe & défait, qui n'estoit heureux que par le bout des doigts, dont il contoit ses elcus, Mais que ne partons-nous, & ne réservons nous cet entretien pour le passage?

CLOTHON. Monte, que l'on tire l'anchre.

CARON. Où veux-tu aller? que tout est plein, atten à passer vne autrefois.

MICYLE. Tu me fais tort, Caron, de me laisser ainsi transir sur le bord, & ie m'en plaindray à Rhadamante. Malheureux que ie suis ils partent sans moy! ie les suiuray à la nage; aussi bien n'ay-je pas peur de me noyer estant mort, & ie n'auoy pas de quoy payer le batelier.

CLOTHON. Arreste; il n'est pas permis de passer de la sorte.

MICYLE. J'iray encore plus viste que vous.

CLOTHON. Aprochons-nous plustost pour le prendre. Ten-luy la main, Mercure, & l'ayde à monter.

CARON. Où voulez-vous qu'il se mette?

MERCURE. Sur les espaules de ce Tyran.

CLOTHON. Tu-as raison? Monte & foule aux pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à la bonne heure.

LE CYNIQUE. Te peut-on dire la verité,

Caron , ie n'ay rien pour te donner ; car ie n'ay apporté que mon bâto & ma besace, mais ie m'offre de tirer à la rame , & à la pompe , & pourueu que tu me donnes de bons outils , tu n'auras point de sujet de te plaindre de moy.

CARON. Tien, il faut tirer d'une mauuaise paye ce qu'on peut.

LE CYNIQUE. Diray-je en passant quelque chanson pour nous déseennuyer?

CARON. Ie le veux? Si-tu en sçays quelque bonne.

LE CYNIQUE. Fay donc taire ceux-cy, qui me rompent la teste de leurs cris.

LES MORTS. Ah! ma vigne! ah ma maison! ah ma femme! ah mes enfans! ah mes grandeurs! ah mes richesses!

MERCURE. Il n'y a que toy qui ne regrettes rien, Micyle; mais il n'est pas permis de passer la barque de Caron sans larmes.

MICYLE. Que veux-tu que j'y fasse: Ie n'ay rien à regretter?

MERCURE. Encore faut-il donner quelque chose à la coûtume:

MICYLE. Ah! mes vieux souliers? Ie ne vous verray plus! Ie ne seray plus tout le iour à me morfondre dans vne rue, exposé à toutes les injures du temps & des laquais, sans manger depuis le matin iusques au soir? Qui est-ce qui

312 LE TYRAN, OV LE PASSAGE

heritera de ma poix & de mes alefnes? Mais ie suis las de crier, nous voula tantost à bord.

CARON. Cà que chacun mette la main à la bourse. Tu ne tires rien, Micyle?

MICYLE. Que veux - tu que ie tire, si ie n'ay rien? A peine sçay-ie de quelle couleur est l'argent, ni si vne piece est ronde ou carrée.

CARON. O ! l'heureuse iournée, & le grand gain que nous auons fait ! Encore ay - ie peur que celuy - cy n'amène la coûtume de ne rien payer; Descendez vite, que j'aille passer les asnes, & le reste des animaux.

CLOTHON. Conduy-les, Mercure, tandis que j'iray querir ces deux Princes, qui se sont entre-tuëz pour les bornes de leurs Estats.

MERCURE. Allons, mes amis, marchez deuant, si vous n'aymez mieux me suiure.

MICYLE. Grans Dieux, quelle obscurité! Où est maintenant le beau Paris? On ne sçauroit discerner icy la brune d'auec la blonde; car tout y est de mesme couleur, & ie ne voy point de différence entre mes haillons, & la pourpre de ce Tyran. Mais où est ce Cynique?

LE CYNIQUE. Icy, Micyle, nous irons si tu veux de compagnie.

MICYLE. I'en suis content, donne-moy la main? Te souuient-il des mysteres d'Eleusine, il me semble que cecy y a beaucoup de raport?

LE CY-



LE CYNIQUE. Tu-as raison; En voicy *C'est qu'on*  
 vne qui s'auance la torche au poin, avec vn re- *j represen-*  
 gard furieux; Sans doute c'est quelqu'une des *toit Ceres*  
 Furies. *de la sorte:*

MERCURE. Reçoy ceux-cy, Tisiphone, il y en a mille, & quatre par dessus le marché.

TISIPHONE. Il y a long-temps que Rhadamante vous attend.

RHADAMANTE. Fay les aprocher, & toy, Mercure, fay l'office d'Huissier, aussi bien icy bas, que là haut.

LE CYNIQUE. Je te prie, Rhadamante, que ma cause soit appelée la premiere, car ie veux accuser ce Tyran, & mon témoignage aura beaucoup plus de force, quand on sçaura comme i'ay vescu.

RHADAMANTE. Qui és-tu?

LE CYNIQUE. Vn Philosophe Cynique.

RHADAMANTE. Auance toy; Crie, Mercure, si quelqu'un a des reproches à faire contre luy? Personne ne parle, deshaille toy, pour voir si tu n'as point quelque tache de péché.

LE CYNIQUE. Regarde, me voila tout nud.

RHADAMANTE. Je n'en voy que trois ou quatre, encore à demy effacées: mais voila quelque marque de brûlure, on diroit que tu y as mis le feu.

Rr

LE CINQVE. Ce sont les restes des péchez que j'ay faits auant que d'auoir embrassé la Philosophie : mais ie les ay effacez depuis peu à peu.

RHADAMANTE. Tu as vûé d'excellens remedes, car il n'y paroist presque plus; Va dans les champs Elysées, iouyr du repos des bienheureux ; Mais qu'on appelle auparauant la cause de ce Tyran, puis qu'il en veut estre l'accusateur.

MICYLE. Hé ! Seigneur Rhadamanthe, il n'y a qu'un mot à la mienne ; me voila déjà deshabillé.

RHADAMANTHE. Qui és tu ?

MICYLE. Le fauetier Micyle.

RHADAMANTE. Il est vray que tu n'as pas la moindre tache , non pas même les marques de brûlure de ce Philosophe, va t'en avec luy ; Qu'on appelle la cause de ce Tyran.

MERCURE. Megapenthés fils de Lacydas où és tu ? c'est à toy qu'on en veut ? Il tourne la teste de l'autre costé, & ne fait pas semblant de nous entendre ; traîne le par les cheveux, Tisiphone. Que l'accusateur parle.

LE CINQVE. Il n'est pas besoin de grans discours pour le conuaincre, il ne faut que le deshabiller comme les autres, on verra de belles taches ; Toutefois, si tu veux pour la

forme, ie diray vne partie de ce qu'il a fait. Je ne parleray point des crimes qu'il a commis, pour paruenir à l'Empire, ni auant que d'y estre paruenu ; Mais apres qu'il s'en fut rendu maître, avec vne bande de voleurs & d'assassins, il fit mourir plus de dix mille Citoyens sans aucune forme de procès ; & s'estant enrichy de leurs dépouilles, s'abandonna à toutes sortes de vices & de dissolution. Car il violoit les filles, enleuoit les femmes à leurs marys, & les enfans à leurs peres, & triomphoit hautement de la pudeur & de la liberté publique. Pour son orgueil & son insolence, ils ont esté à vn si haut point, qu'il seroit plus aisé de regarder le Soleil en son midi, que de le contempler en sa gloire. Quant à sa cruauté, il a inuenté de nouveaux suplices pour tourmenter les miserables, & n'a pas épargné ses propres amis, les vns à cause de leur vertu, les autres pour auoir leur bien. Qu'on les appelle, ils témoigneront contre luy ; mais les voila tous venus.

RHADAMANTE. Que répons-tu à cela ?

LE TYRAN. Que les meurtres sont veritables ; mais ce qu'il a dit des voluptez est faux.

LE CYNIQUE. Je ne veux point d'autres témoins que la lampe qui a éclairé ses débauches, & le lit où il les a commises.

MERCURE. La Lampe & le Lit de Mega-

316 LE TYRAN, OV LE PASSAGE

penchés, aprochez ?

RHADAMANTE. Qu'a-t-il fait en vostre  
présence.

LE LIT. Toutes les saletez imaginables, que  
j'ay honte de publier.

RHADAMANTE. Ton silence les dit assez.  
Que la lampe parle.

LA LAMPE. Celles qu'il a faites de iour me  
sont inconnuës; mais la nuit, j'ay voulu quel-  
quefois m'éteindre pour ne les point voir; car  
il a souillé en cent façons ma lumiere.

RHADAMANTE. C'est assez; Qu'on le des-  
habille? Dieux! il est tout couuert de vices; Quel  
suplice trouuerons - nous assez grand pour le  
punir?

LE CYNIQUE. I'en sçay vn dont personne  
ne s'est encore aisé.

RHADAMANTE. Dy-le, tu obligerast tout  
l'Enfer.

LE CYNIQUE. Qu'il ne boiue point de l'eau  
du fleuve d'Oubly, comme les autres.

RHADAMANTE. Pourquoi?

LE CYNIQUE. Parce que le souuenir de  
ses crimes luy fera vn bourreau perpetuel.

RHADAMANTE. Tu-as raison, qu'on l'a-  
tache près de Tantale, & que la considération  
de sa felicité passée serue encore à le tourmenter.



## DE CEUX QUI ENTRENT

AV SERVICE DES GRANS.

*Il décrit les incommoditez qu'on y souffre, & particulièrement celles qu'endurent les gens de Lettres.*

**I**E ne sçay par où commencer, mon cher Timoclés, pour te dire ce qu'on est contraint de faire & de souffrir chez les Grans, quand mesme on y entreroit comme amy, si l'on peut appeller amitié vne si dure seruitude. Car ie sçay vne partie de ce qu'on y souffre, n'on pas pour l'auoir éprouué moy-mesme; mais pour l'auoir appris de ceux qui auoient passé par cette épreuve, dont les vns languissoient encore dans les fers, les autres en estoient déliurez, & contoient avec plaisir l'histoire de leurs mal-heurs, & celle de leur déliurance. Ceux-cy me sembloient les plus croyables, & les mieux instruits, pour auoir fondé pleinement, s'il faut ainsi dire, la profondeur de ces mysteres. Je les écoutois donc attentiuement, comme on fait ceux qu'on voit échapez du naufrage, conter, la teste rase dans les temples, la fureur des vagues émuës, la rage des vens, la hauteur des rochers, les cris lamentables des matelos, lors que le gouuernail em-

R r iij

porté, le mast rompu, les voiles déchirées, ostent toute esperance de salut ; & là dessus l'apparition fauorable des estoiles de Castor & de Pollux, qui viennent tout à propos comme vn Dieu de Comedie , lors que le Poëte ne peut plus démêler son intrigue. C'est ainsi que ces Courtisans me contoient les tempestes de la Cour, où tout leur rioit d'abord ; mais que le calme fut bien-tost fuiuy de la tourmente, & qu'ils eurent beaucoup à souffrir tout le temps de leur nauigation, iusqu'à ce que leur vaisseau s'alla briser contre vn escueil qui estoit caché sous les ondes , ou contre quelque roc escarpé, d'où ils se sauuerent à peine tout-nuds, apres auoir tout perdu. Pendant ce triste recit, il me semble que de honte, ils raisoient encore plusieurs choses, que ie deuinois aisément , & que ie te veux représenter avec le reste, parce que ie te vois brûler d'enuie il y a long-temps de t'embarquer sur cette mer. Car comme l'on fut tombé vn iour sur ce discours, dans vne compagnie où nous estions, l'un de ceux qui estoient presens ayant commencé à louer cette condition cômela plus heureuse, parce que non seulement on faisoit bonne chère sans qu'il en coûtast rien , on estoit logé magnifiquement, traîné en carosse, aymé des plus grans de Rome ; mais on estoit payé pour cela comme pour vn grand seruice : Ie te vis alors ouurir l'o-

reille à ce discours , & tout prest à mordre à l'hameçon. Pour empêcher donc que tu ne sois pris , & que tu ne te puisse plaindre qu'on t'ait veu tomber dans le precipice , sans t'en auertir , ie te veux représenter vne partie des maux qui sont attachez à cette profession , & te decourir les filets qui sont tendus sous ces fleurs. Apres , tu t'y jetteras si tu veux à corps perdu , sans que ie m'en soucie beaucoup , puis que ie me feray acquité de mon deuoir , & auray déchargé ma conscience. Mais quoy que ce discours soit entrepris particulièrement pour toy , il ne regarde pas seulement les Philosophes , mais toutes les personnes de lettres qui s'attachent au service des Grans pour estre à leurs gages , puisque les maux qu'on y souffre sont communs à tous , mais doiuent estre d'autant plus insupportables aux Philosophes , qu'ils ne sont pas mieux traités que les autres. Et en cela , ie ne condamne pas seulement ceux qui sont cause du mal , mais ceux qui sont si lâches que de l'endurer ; ce que tu ne dois point trouuer mauuais , si ce n'est vñ crime de dire la verité trop librement , puis que ce n'est pas moy qui suis cause de leur malheur , mais eux-mesmes. Je ne pretens pas pourtant comprendre en ce rang les Courtisans , ni les autres ames lâches qui ne scauroient faire autre chose , & qui sans cela seroient inutiles : car

outre qu'ils ne sont pas dignes d'un meilleur traitement, ils ne me croiroient pas quand ie leur dirois la verité, & ne penseroient pas recevoir d'affront, quand on leur verseroit, comme on dit, le pot de chambre sur la teste. C'est donc seulement pour les personnes de lettres, que j'écris, afin de les franchir s'il se peut. Pour cela, j'examineray toutes les raisons qu'ils peuvent porter à ce dessein, & feray voir qu'elles ne sont ni pressantes, ni nécessaires, afin de leur ôter toute sorte de pretexte & d'excuse. La première qu'ils allèguent, c'est la pauvreté, comme le pire de tous les maux, pour lequel éviter on peut tout faire, & tout souffrir. C'est pourquoy ils ont tousiours à la bouche le mot de Theognis, *Quelle domte les plus fiers courages*, & allèguent tout ce que les Poëtes & les plus lâches esprits ont pû inventer contre elle, pour en faire peur aux hommes. Il est certain que s'ils se pouvoient par là mettre à couvert de la nécessité pour toute leur vie, ils seroient excusables de chercher un asyle pour se défendre contre un si puissant ennemy; mais le remede est pire que le mal, & au lieu de le guérir, il ne fait que l'empirer. Car la pauvreté dure tousiours, & la cruelle nécessité de servir, parce qu'on dépense chez les Grans tout ce qu'on gagne à leur service, encore souuent ne suffit-il pas. L'autre raison est, qu'ils



qu'ils n'embrasseroient pas cette profession, s'ils en auoient d'autre ; mais comme ils ne sont plus en âge d'apprendre, ils sont contrains de subir le joug de la seruitude. Voyons donc, s'ils n'ont point d'autre moyen de subsister, & si ce qu'ils gagnent ne leur couste gueres, & qu'ils ne travaillent pas plus que les artisans pour l'auoir ; Car ce seroit le comble de la felicité, de pouuoir viure à son aise sans rien faire. Mais le contraire se trouuera veritable, puis qu'il leur naist tous les iours de nouueaux maux, à qui les forces du corps & de l'esprit ne sont pas capables de resister. Nous en parlerons lors que nous représenterons le reste de ce qu'ils endurent ; il suffira presentement de monstrier, que ce n'est pas-là la veritable cause du mal : mais l'éclat trompeur des richesses qui leur donne dans la veuë, & les éblouit. Ils croient que la felicité consiste dans le luxe, & se promettent des montagnes d'or, qu'ils ne posséderont iamais qu'en songe. Ce n'est donc pas tant la necessité qui les presse, que le desir de choses vaines & superflues, qui les rend esclaves toute leur vie. Car comme les Dames adroites qui sçauent que l'amour s'éteint par la iouissance, entretiennent d'esperance leurs galans, & promettent toujours ce qu'elles n'accordent iamais ; les Grans récompensent le plus tard qu'ils

peuvent ceux qui les seruent, pour faire durer leur servitude. Or il est ridicule de toujours souffrir pour l'esperance toute seule, sur tout lors qu'elle est incertaine, & le mal certain & indubitable; Car ie ne les blâmerois pas trop de travailler pour la Volupté, s'ils ne l'achetoient point au prix de la Liberté qui vaut mieux qu'elle, & au lieu de la félicité, n'embrassoient que son idole. Les compagnons d'Ulysse, charmez d'une volupté presente, firent banqueroute à l'honneur, & en oublierent le retour en leur patrie; C'est à peu près ce que font ceux qui voilent leur servitude du nom d'une honneste amitié. Mais pour moy ie renoncerois mesme à celle de l'Empereur, si elle me coustoit ma liberté, sans en tirer aucun avantage, & qu'il possédast tout seul toutes les grandeurs & les richesses sans m'en faire part. Voilà donc le sujet veritable de leur esclavage, & le peu d'utilité qui leur en revient. Voyons maintenant ce qu'ils sont obligez de faire pour en venir là; nous examinerons en suite ce qu'ils sont contrains de souffrir dans cette condition, & quelle est la catastrophe de la tragedie. Premièrement, on ne peut dire qu'il est facile d'entrer chez les Grans, & qu'il n'y a qu'à le vouloir; Il faut bien suer & travailler auparavant; s'habiller au dessus de sa condition, & de la façon qu'ils aiment le

*Il y a au  
Grec de la  
la couleur.*

mieux pour ne leur pas mettre deuant les yeux des objets qui leur soient desagreables ; les suivre par tout, avec mille incommoditez ; se trouver le matin à leur leuer, souffrir la mauuaise humeur de leurs valets, & les rebufades de leurs portiers, à qui il faut mesme donner de l'argent pour retenir vostre nom. Avec tout cela, Monsieur sera plusieurs iours sans vous regarder ; Que si vous estes si heureux qu'après vn long-temps il vienne à ietter les yeux sur vous, & à s'abaisser iusqu'à vous parler, alors vous croyez que vostre fortune est faite. Cependant, vous faites rire ceux qui sont presens, qui vous voyent tout interdit, dire quelque mot de trauers, & vous prennent pour vn lourdaut, ou pour vn faquin, qui n'a pas coûtume de parler à des personnes de condition ; car ce que vous appelez pudeur, vn Courtisan l'apelle lâcheté & foiblesse. Vous vous retirez donc tout confus, & vous blâmez vous-mesme de trop de timidité. Enfin, après beaucoup de trauaux, non pas pour Heleine ni pour Troye, comme dit le Poëte, mais pour deuenir esclau ; Si la fortune vous rit, & que quelque Dieu vous soit fauorable, on vous reçoit à faire preuue de vostre esprit. Vous ne manquez pas de prendre pour vostre sujet le Panegyrique de celui à qui vous parlez ; car les Grans sont bien

aïses d'entendre publier leurs loüanges. Alors comme s'il s'agissoit de la vie ou de l'honneur, il vous faut donner la gesne, pour faire quelque chose de grand & d'acheué, de peur de tromper son attente, outre qu'estant rebuté vne fois personne après cela ne vous voudroit plus recevoir. Vous vous tourmentez donc en cent façons pour surpasser vos rivaux, & tremblez lors que ce Seigneur semble ne pas approuver ce que vous avez fait, ou le louer foiblement & l'écouter avec negligence. Mais vous estes tout transporté, lors qu'il sourit & fait mine de l'entendre avec plaisir. Considérez cependant, quel treue-cœur c'est à vn honneste-homme, qui est quelquefois déjà sur l'âge, de subir l'examen d'un sot ou d'un ignorant. Ajoûtez à cela, qu'on recherche toute vostre vie, & qu'on vous contraint de répondre de toutes les fautes de vostre jeunesse; car vous ne manquez pas d'enuieux qui les publient, ou par malice, ou pour se mettre en vostre place; & l'on croit plus aisément le mal que le bien. Que si vous estes assez heureux pour surmonter toutes ces difficultez; Que personne ne vous trauersé; Que le maistre vous gouste; Que la femme y consente; Que vous ayez l'aprobation des amis & des domestiques; Alors vous pensez estre au dessus de la fortune; mais vous n'estes encore qu'au bas de la rouë,

## AV SERVICE DES GRANS. 325

car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Or il eust esté à propos, pour tant de peine que vous auiez prise, que vous n'eussiez pas remporté seulement vne couronne de laurier, mais du profit aussi bien que de l'honneur. Car pour commencer par le festin de vostre reception, permettez-moy d'appeler ainsi le premier repas que vous ferez chez ce Seigneur, vous y trouuerez plus de sujet de mécontentement, que de satisfaction. Il viendra d'abord vn valet assez bien fait vous conuier, à qui il faudra donner quelque chose, qu'il refusera du commencement, mais il le prendra à la fin, riant en soy-mesme de ce que vous estes comme obligé de luy faire des presens pour estre compagnon de sa seruitude. Vous-vous parez, cependant, & mettez vos beaux habits, pour assister à vn festin où vous deuez perdre vostre liberté. Il faut bien prendre vos mesures, pour n'arriuer ni trop tost ni trop tard; car l'vn est inciuil & l'autre importun. Le maistre, après vous auoir bien receu, vous prendra par la main & vous fera asseoir au dessus de luy, pour vous faire plus d'honneur, & vous ferez contraint de vous y mettre après plusieurs contestations, & de prendre place parmy quelques amis qu'il aura appelez pour ce sujet. Alors, comme si vous estiez à la table de Iupiter, vous repaissez plus

*On, quel-  
qu'un au  
lien de luy.*

vos yeux que vostre estomac, à contempler tout ce qui se passe. Les autres ne sont pas moins curieux de voir comme vous vous y prendrez d'abord; quelquefois par ordre du maistre, pour remarquer si vous ne ietterez point quelques regards à la dérobée sur la femme, ou sur ses enfans. Que si vous paroissez vn peu surpris, & déconcerté, on ne manquera pas d'en rire, & de vous prendre pour vn pédant qui n'avez pas acoustumé de hanter les compagnies. Car vous n'avez pas seulement la hardiesse de demander à boire, ni de toucher aux viandes, & attendez qu'on vous serue, ou auez l'œil sur vostre voisin, pour faire comme luy, de peur de commettre quelque incivilité. Cependant, vous estes agité de cent diuerses pensées, & tantost admirez la magnificence de ce Seigneur, & auez pitié de vostre condition en la comparant à la sienne; tantost vous benissez vostre fortune d'estre prest à iouir de cette felicité, & à faire des iours gras toute vostre vie. Vous tenez donc pour bien employez tous les travaux que vous auez pris pour y paruenir. Là-dessus, on se met à boire des santez, & quelqu'un prenant vn grand verre, pour vous faire plus d'honneur, boit à la vostre, en vous donnant quelque titre qu'il croira vous estre agréable. Mais quand c'est à vostre tour, vous ne sçavez que répondre, & passez pour vn

sot ou pour vn pédant. Vous ne laissez pas de  
 donner de la jalousie aux anciens seruiteurs de  
 la maison, qui voyent traiter avec tant de ciui-  
 lité vn nouveau venu. Il ne manquoit plus que  
 cela à nostre seruitude, disent-ils ; il n'y a plus  
 rien à faire à Rome que pour ces gens-là, par-  
 lant des Grecs, & ie ne voy pas pourquoy l'on  
 en fait tant d'estat pour sçauoir parler vne autre  
 langue que la nostre. Atten, dit l'vn, cela ne  
 durera pas long-temps, c'est vn balay neuf, qu'on  
 iottora bien-tost derriere la porte ; ie ne luy don-  
 ne que quatre ou cinq iours, après quoy ie le  
 verray aussi bien que nous, regretter sa condi-  
 tion. L'autre ajoute, n'avez-vous pas remar-  
 qué comme il boit & mange goulûment, &  
 ronge ses viandes iusqu'aux os. On voit bien  
 qu'il n'a pas accoustumé de faire bonne chere ;  
 ie croy qu'il n'auoit pas son soul de pain. En  
 vn mot, vous faites ce iour-là tout l'entre-  
 tien de la famille, & c'est proprement vostre  
 festin, car on n'y parle que de vous ; & l'on se  
 prepare déjà à vous faire pièce. D'autre costé,  
 comme vous avez plus bû & mangé que de coû-  
 tume, le ventre vous presse & vous voudriez  
 estre dehors ; mais il vaudroit mieux creuer que  
 de faire quelque action malséante. Cependant,  
 comme le festin continuë, & qu'il arriue tou-  
 jours mets sur mets, & spectacles sur specta-

*Coûtume  
 ancienne.*

cles; car le maistre du logis est bien-aïse d'étaler  
 deuant vous toute sa magnificence; Vous mau-  
 dissez mille fois & le festin & les conuiez, &  
 l'heure que vous auez iamais pensé à venir là,  
 & voudriez à vn besoin, que le feu prist à la  
 maison, ou qu'il suruint quelqu'autre accident,  
 qui obligeast la Compagnie à se retirer. Vous  
 ne prenez donc plaisir à rien, & ne voyez pas,  
 s'il faut ainsi dire, ce qui se passe, ni n'entendez  
 la douceur des voix & des instrumens, quoy que  
 vous soyez contraint par bien-séance, de faire  
 de temps en temps des exclamations, quand ce  
 ne seroit que pour ne point passer pour stupide.  
 Voila quel est ce premier festin tant souhaité,  
 qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait  
 chez-foy. Car ce n'est pas dans la multitude  
 ni dans la diuersité des viandes que consiste la  
 bonne chère, mais dans la franchise & la gayeté.  
 Ajoutez à cela, le dégoust qui suit vostre debau-  
 che, & les maux de teste & d'estomac que vous  
 auez toute la nuit, avec des inquiétudes qui vous  
 empeschent de reposer. Cependant, il faut con-  
 uenir le lendemain du prix de vostre seruitude,  
 en presence de deux ou trois de ces Messieurs  
 qui ont soupé le soir avec vous, & lors que vous  
 auez pris vn siège, car on ne parlera pas à vous  
 autrement, ce Seigneur commence ainsi. Vous  
 voyez, Monsieur, l'estat de ma maison, & com-  
 me tout



me tout y est sans fard & sans artifice ; vous en devez user de mesme, & croire que tout est à vous. Car il n'y auroit point d'apparence que j'eusse quelque chose de réservé pour vne personne à qui j'ouure mon cœur & mon ame, & donne la conduite de mes enfans & de moy-mesme. Mais puis-qu'il faut quelque chose de certain pour vostre entretenement, quoy que ie sçache bien que ce n'est pas ce qui vous meine, & qu'il ne faut pas grand' chose à vn homme de Lettres ; ie vous prie de le dire franchement, & de ménager la bourse d'une personne qui vous ayme, & qui a beaucoup d'autres dépenses à faire, comme vous voyez. Je ne parle point des presens que vous receurez icy, qui seront *Estrennes,* *&c.* pourtant assez considerables pour les mettre en ligne de compte, ni des faueurs que vous pouvez justement attendre. Ces paroles démontent toutes vos esperances, & vous précipitent du faiste de la gloire où vous pensiez estre monté, dans l'abyfme du néant. Vous demeurez donc quelque temps sans repartir, tant que flaté de l'esper d'une récompense incertaine, & de ce qu'il a dit en entrant que tout estoit à vous, quoy que ce ne fust qu'un compliment ; vous luy répondez tout confus, que vous n'avez garde de luy rien prescrire, & que vous ne voulez que ce qui luy plaira. Mais il ne l'entend pas

ainsi, & vous presse de le dire; & sur vostre refus, prie vn de ses amis de le faire, après luy auoir fait encore quelque préambule sur la grandeur & la nécessité de sa dépense. Alors ce galant-homme, nourry toute sa vie dans les flateries de la Cour, commence par le bon-heur que ce vous est d'auoir obtenu vne place si enuieée, & d'estre dans la maison & dans l'amitié d'vn des plus grans de Rome. Il dit que vous estes trop heureux pourueu que vous le sçachiez connoistre; Qu'il sçait plusieurs personnes de Lettres tres-célèbres qui donneroient beaucoup pour cela, bien-loin de demander quelque chose, à cause de l'honneur & du profit qui leur en pourroit reuenir. Là dessus il propose quelque léger apointement, particulièrement si l'on a égard à vostre espérance, & vous estes obligé de vous en contenter, pour ne point contester honteusement sur des gages comme vn valet; outre qu'il n'est plus temps de reculer, & que vous estes pris. Vous passez donc sous le joug, qui est assez doux d'abord; car on ne vous veut pas desesperer, & l'on n'est pas encore las de vous, ioint qu'on a quelque respect pour vn nouveau venu. D'ailleurs, vous estes felicité de ceux de vostre connoissance, comme si vous auiez fait vne grande fortune, & admiré des fets qui vous voyent entrer librement dans le

balustre , quoy que vous soyiez bien - tost las de cet honneur, & que vous ne sçachiez pas ce qu'on peut tant admirer dans vostre condition. Vous ne laissez pas pourtant de vous plaire à ces petis aplaudissemens , & de juger de vostre bon-heur par l'opinion d'autrui. Vous vous aydez mesme à tromper , & vous flattez d'esperance que vostre fortune augmentera tous les jours,encore que tout le contraire arriue,& que vous reconnoissiez à la fin ce que j'ay dit, que tous vos biens ne sont qu'en imagination , & tous vos maux en effet. Vous demanderez, peut-estre, quels sont ces maux , & ce qu'il y peut auoir de si insupportable en cette condition? Premièrement, il faut renoncer à toute la gloire de vos Ancestres si vous en auez quelqu'une,& conter ce iour-là pour le dernier de vostre liberté, & le premier de vostre seruitude. Ne vous offensez pas du mot, puis que vous souffrez bien la chose, & tenez pour assuré que vos seruices ne seront pas encore si agréables que ceux des autres, parce que vous vous y prendrez de mauuaise grace , n'y estant pas acoustumé. Cependant, le souuenir de vostre liberté vous reuiendra dans l'esprit, & vous fera regimber quelquefois & porter plus inpatiemment vostre esclauage. Si ce n'est que vous ne croyiez pas estre esclau pour n'estre pas né en Bithynie, &

n'auoir pas esté vendu à son de trompe sur la place publique. Car il n'en estoit point besoin puis-que vous vous estes vendu vous-mesme, & auez couru toute la ville pour chercher vn maistre. Ajoûtez à cela, qu'il faut tendre la main de temps en temps parmy les autres valets, pour receuoir vos gages quels qu'ils puissent estre. Mais dites-moy, miserable; Car ie dois parler ainsi à vn homme qui se dit Philosophe, & qui ne l'est pas; si vous auiez esté pris sur mer, & vendu par les Pirates, ne crîriez-vous pas contre la fortune? & si quelqu'un vous vouloit entraîner dans la seruitude, n'imploreriez-vous pas le secours des Loix, & ne prendriez-vous pas à témoin les Dieux & les hommes, pour montrer que vous estes né libre. Cependant, pour peu de chose vous renoncez volontairement à la liberté, & encore à vn âge, où vous deuriez songer à vous affranchir, si vous estiez né esclaue. Que sont deuenus tous ces beaux discours de la Philosophie qui mettent la liberté à vn si haut prix? Vous la rendez esclaue elle-mesme, avec la Vertu & la Sagesse, & n'auiez point de honte de les mesler parmy la canaille, & de leur apprendre à bégayer vne langue estrangere pour les exposer en risée. Vous mangez tous les iours avec vne foule de gens ramassez, où vous estes contrainct de boire plus que vostre soul, quand il

leur plaist, & de louer ce qui ne vous plaist pas, puis vous leuer le lendemain dès le point du iour, au son d'une cloche, & perdre la plus douce heure du repos, pour aller courir toute la ville avec vos bas crotez du soir. Estiez-vous réduit à une si grande nécessité, que d'estre contraint pour viure, de trahir ainsi vostre liberté & vostre honneur, ou si vous avez esté ébloui de l'éclat trompeur des Richesses, & charmé par l'odeur de la Cuisine ? Vous portez donc maintenant tout à loisir la peine de vostre intemperance, & comme un singe attaché à un billot, vous seruez de jouët aux autres, tandis que vous vous estimez heureux, pour manger tout vostre soul de figues. Où sont tous ces beaux discours de Sagesse & de Vertu ; vous les avez mis en oubly, aussi bien que vostre patrie & votre race. Encore seroit-ce peu, si vostre servitude n'estoit que honteuse, & que la peine n'y fût pas jointe à l'infamie. Mais considérons un peu, si vos travaux sont suportables, & s'ils diffèrent beaucoup de ceux des autres valets. Premièrement, la passion que ce Seigneur avoit témoignée d'abord pour les Lettres, n'estoit qu'une passion feinte ; car comme dit le Prouerbe, *Qu'a de commun l'asne avec la Lyre ?* Pensez-vous qu'il se soit jamais rompu la teste pour decouvrir la sagesse de Platon, ou l'éloquence de Demosthene ?

Qui auroit banny du cœur des Grans l'avarice & l'ambition, il n'y resteroit que le luxe, l'ignorance, la mollesse & la brutalité. Pourquoi donc a-t-il voulu auoir vn Philosophe à sa suite? parce que cela faisoit à sa vanité, & qu'il en acquerroit la reputation d'habile-homme. C'est pour ta barbe & ton manteau qu'il t'a pris, plustost que pour ta doctrine. Il veut passer pour sçauant, ou du moins pour homme qui ayme les belles Lettres, & qui se connoist aux bonnes choses; c'est pourquoy il te fait suiure par tout, sans te donner vn seul moment de relâche. Quelquefois il t'entretient par la ruë, non pas de doctrine, car il ne sçauroit; mais de tout ce qui luy vient à la fantaisie, pour faire voir qu'il donne tout son temps à l'estude, & à l'entretien des personnes doctes. Cependant, il te faut courir haut & bas, car tu sçais comme la ville de Rome est faite, & trotter après luy pour le suiure, iusqu'à ce qu'il entre chez quelqu'un de ses amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu-és dehors à t'entretenir tout seul, & prens vn liure à la main, que tu lis debout, faute de siège. Enfin, la nuit vient que tu n'as quelquefois ni bû ni mágé, & as à peine le loisir d'entrer dans le bain pour manger sur le minuit, le reste des autres. Car on ne te fait plus le mesme honneur qu'auparuant, & l'on entretiendra en ta place vn nou-

veau venu, selon la coutume des Grans qui méprisent ceux qui sont à eux, & caressent ceux qui n'y sont pas. Tu te mets donc à table pour estre témoin de ce qui se passe, comme si tu n'estois pas de la Compagnie ; Car tu ne bois plus du mesme vin, ni ne manges des mesmes viandes, mais on servira au haut bout le gibier & la venaison, & devant toy quelque pigeon maigre & sec, encore quelquefois te le prend-on pour le donner à vn autre, & l'on te dit à l'oreille, pour te consoler, que tu-és de la maison. Que s'il y a quelque morceau délicat, n'aten pas que l'on t'en serve, si tu n'es bien des amis de celuy qui tranche, ou l'on te donnera quelques os couvers de graisse comme Promethée fit à Iupiter. N'est-ce pas encore vne chose insupportable, & qui fait enrager, quand on a tant soit peu de sentiment, de voir que ceux qui sont au dessus de vous à table, laissent par mépris des viandes où vous n'oseriez toucher, & avalent le vin délicieux tandis que vous ne buvez que du ginguet ; Encore n'en avez-vous pas tout vostre soul ; car souvent les valets ne font pas semblant de vous entendre, & tourment la teste de l'autre costé, quand vous demandez à boire. Mais en récompense, ils vous servent toujours dans quelque coupe d'or ou d'argent, afin qu'on ne voye pas la différence.

du vin. Ajoûtez à cela, plusieurs autres déplaîsirs, sur tout, quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'un Maquereau ou d'un Violon que de vous; si bien que vous vous retirez à part tout triste, & maudissez le Destin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous auoir donné aucun agrément pour vous faire aimer. Car vous ne sçavez pas seulement faire un bon conte, & estes mesme à charge lors qu'on se veut réjouir. En un mot, si vous voulez tenir vostre grauité, vous estes insupportable; & si vous voulez faire le plaissant, vous deuenez ridicule, comme un Comedien, qui voudroit faire rire dans un personnage de Tragédie. Vous en venez donc iusqu'à souhaiter d'estre Poëte au lieu de Philosophe, & à un besoin Astrologue ou Magicien, à cause de l'estime que vous voyez faire de ces gens-là chez les Grans, à qui ils composent des chansons d'amour, & promettent des grandeurs & des richesses. Au defaut de cela, vous estes contraint de plier & de baisser la teste, parce qu'il ne faut qu'un valet enuieux ou mécontent pour vous perdre, & vous accuser de ne

*Quand se.* trouuer pas que le page de Madame chante bien, ou jouë bien de la lyre, qui est un crime irremissible. Il faut donc, en dépit que vous en ayez vous répandre en loüanges excessiues & affectées, & crier avec un gosier sec comme les grenouilles



grenouilles des champs. Car on attend toujours de vous quelque flatterie délicate, qui témoigne vostre esprit & vostre complaisance. Mais ce que ie trouue de plus étrange, c'est de vous voir ainsi à jeun, couronné & parfumé comme ces sepulcres autour desquels on fait bonne chère, & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlandes. D'autre costé, quand le maistre de la maison est vn peu jaloux, vous n'estes pas en sûreté, si vous n'estes tout à fait desagréable, & estes contraint de baisser les yeux à table comme les Courtisans du Roy de Perse, de peur d'estre percé d'vn coup de flèche tout en bûuant. Car les Grans ont vne infinité d'yeux & d'oreilles, qui voyent & qui entendent, non seulement ce qui se passe, mais ce qui ne se passe pas. Quand vous faites donc réflexion là dessus le matin, ou lors que vous ne pouuez dormir, vous dites en vous-mesme, Misérable que ie suis, quelle felicité ay-je quitée pour me plonger dans vn goufre de mal-heurs? Que sont deuenues toutes ces belles esperances dont i'entrenois ma réuerie? Au lieu de la liberté, ie rencontre la seruitude, & pour le repos, ie trouue le tracas & le tumulte. Quand viuray-ie pour moy, après auoir tant vescu pour autrui? On me traîne par tout emmuselé comme vn Ours, & ie sers de iouët à tout le mon-

de , & de suplice à moy-mesme. Là-dessus l'heure sonne , il faut retourner à son trauail ordinaire, après s'estre graissé les jointures, afin de les auoir plus souples. Cependant, cette vie si contraire à celle que vous meniez auparavant, vous mine peu à peu , & entraïne après soy plusieurs maladies; mais il ne faut pas laisser de faire bon visage, & de tascher à vaincre son mal. Car si vous venez à vous relascher tant soit peu , on dira que vous contrefaites le malade , pour vous exempter de vôtre deuoir; de sorte que vous deueniez à la fin passe & transi comme vn mort. Voila les maux de la ville, Que s'il faut aller à la campagne, ce sont de nouvelles incommoditez. Car pour ne point parler des autres, il se trouue souuent que vous venez des derniers ou à cause du mauuais temps, ou pour auoir atendu trop long-temps le chariot; si bien qu'en arriuant à l'hostellerie, vous ne sçauiez où coucher, si ce n'est avec le cuisinier ou le coiffeux de Madame, qui vous donnent la moitié de leur liêt, encore est-ce par vne grace particulière. Je te veux conter, à ce propos, ce qui auint à vn Philosophe Stoïque qui demouroit chez vne Dame de condition, des plus galantes de Rome, laquelle allant aux champs, le fit asséoir près de son Mignon. Premièrement, l'assemblage estoit ridicule d'un Muguet &

*Thesmo-*  
*polis.*

d'un Philosophe ; Et il les faisoit beau voir tous deux à vne portiere, l'un avec sa mine graue, & l'autre paré & ajusté en Courtisane, qui à vn besoin eut porté vne coiffe pour se garder du halle, & l'on dit qu'il le vouloit faire si l'autre ne l'en eust empêché. Tout le long du chemin il ne fit que rire & chanter, à peine qu'il ne dansast en carrosse. Pour comble de bonne fortune, la Dame pria nostre Philosophe, comme le plus sage de la compagnie, de porter sa petite chienne, à qui elle craignoit qu'il n'arriuaft quelque accident, à cause qu'elle estoit pleine, ce qui fit dire assez plaisamment à ce muguet, que de Philosophe Stoïque il estoit deuenu Philosophe Cynique, & il salut boire la raillerie de peur de l'acroistre en se défendant, & se faire moquer de soy. Cependant, cela augmentoit la beauté du spectacle, de voir vn Philosophe déjà sur l'âge, avec sa grand' barbe, porter entre ses bras vn petit chien qui passoit la teste par l'ouuerture de son manteau, & s'amusoit à lécher sa barbe où il estoit resté quelque goutte de sauce du soir précédent. On dit qu'il pissoit mesme quelquefois sur luy, & que la pauvre beste fit ses petis dans son manteau. Voila les affrons que les gens de Lettres sont contrains d'endurer chez les Grans, où l'on les acoustume peu à peu à tout souffrir. I'en ay veu vn qu'on

*Il a égard  
à la contru-  
me ancienne  
des horlo-  
ges d'eau,  
dont on se  
fermoit dès  
le barreau.*

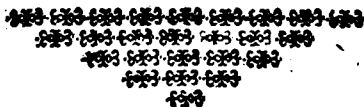
*C'estoit  
comme les  
Galeres  
parmy  
nous.*

obligea de déclamer en pleine table pour diuertir la compagnie, & l'on le railloit de ce qu'il ne haranguoit pas à l'eau, mais au vin; Toutefois pour le consoler en quelque sorte, on luy donna cinquante francs. Que si le maistre de la maison se messe d'écrire en prose ou en vers, ce vous est vn nouveau suplice. Car il ne manquera pas de vous lire ses ouurages, mesme pendant le repas, & il les faudra admirer quand ils seroient pleins de solécismes, & prendre ses fautes pour des figures de Rhétorique; si l'on ne veut courir la fortune des Courtisâns de Denys le Tyran, qu'il enuoyoit aux carrieres lors qu'ils ne le louoient pas assez à son gré, & les faisoit passer pour des enuieux, ou pour des traistres. D'autres veulent passer pour beaux, qu'il faut traiter d'Adonis & d'Hyacinthes, quand ils seroient les plus desagréables du monde. Mais c'est bien pis quand les femmes font les sçauantes, & veulent auoir des Doctes auprès d'elles pour les entretenir tandis qu'on les coiffe, ou qu'elles disnent. Car s'il arriue alors quelque poulet de leur Galand, elles les plantent là pour y répondre, & il faut quitter tous ces beaux discours de Vertu & de Doctrine, tandis que Madame fait vne lettre d'amour. Que si elles vous font quelque miserable present aux estrennes, il faudra pour action de grâces leur faire vn Panegyri-

que, où on les comparera à tout ce qu'il y a de beau & d'illustre dans toute l'antiquité; Mais il ne faut pas oublier de donner quelque chose au valet qui en porte le premier la nouvelle, quoy qu'il en vienne encore vne douzaine d'autres le lendemain se faire de feste à qui il faudra témoigner d'en auoir l'obligation, bien qu'ils n'y ayent rien contribué, & leur faire quelque present, encore ne seront-ils pas contens. Ajoutez à cela que pour estre payé de ses apointemens qui sont moins que rien, on doit faire la cour au Tresorier & à l'Intendant, sans parler de ceux qui ont l'oreille de Monsieur ou de Madame, & qui les gouuernent; car s'il vous arriue de les demander, vous estes insupportable. Cependant, vous ne receuez rien que vous ne le deuiiez longtemps auparauant au Tailleur, au Cordonnier, ou à l'Apoticaire, si bien que vous ne mettez rien en bourse. Pour comble de malheur, vous estes exposé à l'enuie & à la médifance; Car comme le maistre commence à se lasser de vous, qui vieillissez, & deuenez vn peu pesant, il voudroit en estre déjà défait; outre que vous luy estes à charge parce que vous attendez de luy quelque récompense de vos longs seruices. Il ne faut donc que le moindre faux raport pour vous perdre & vous faire chasser mesme en plein minuit; & alors de tous vos seruices il ne vous

reste que la goutte, ou quelqu'autre maladie incurable. Cependant, non seulement vous n'avez rien amassé, mais vous avez mangé tout ce que vous avez, & oublié tout ce que vous sçauiez; si bien qu'il ne faut plus parler pour vous ni d'employ ni de fortune; joint que vous estes déjà sur l'âge, & ressemblez à ces vieux cheuaux vsez de travail, dont la peau mesme ne vaut rien. D'ailleurs, celuy qui vous a chassé, vous imputera quelque crime pour se justifier, fust-ce celuy de magie, & on le croira aisément, pour la haine qu'on porte aux gens de Lettres; outre que la plupart ne pouuant se rendre recommandables par de bonnes qualitez, font semblant pour se faire estimer, d'auoir quelques secrets défendus, & l'on croit facilement les mesmes defauts de ceux qui ont la mesme flaterie & la mesme lâcheté. Ajoutez à cela, que le maistre de la maison a intérêt de vous perdre, de peur que vous ne réueliez les secrets de sa famille, comme chez les Grans il y a toujours quelque chose qu'il importe de cacher. Il ne vous reste donc de tous vos trauaux que la Gourmandise qui est vn monstre insatiable, qui à la fin vous déuorera lors que vous n'aurez plus dequoy luy donner. Pour acheuer le portrait de cette vie, à l'exemple de Cebes, ie voudrois pouuoir emprunter le pinceau d'Apelle,

ou de quelqu'autre fameux Peintre de l'Antiquité ; mais à leur défaut ie tascheray de m'en aquiter. Figure - toy la Fortune sur vn thrône élevé, enuironné de rochers & de précipices, & à l'entour vne infinité de gens qui s'efforcent de monter tant ils sont éblouis de son éclat & de ses lumières. L'Espérance richement parée se présente a eux pour guide, ayant à ses costez la Tromperie & la Seruitude, & derriere, le Trauail & la Peine, qui les exercent rudement, & après les auoir bien tourmentez, les abandonnent à la Vieillesse. Alors la Calomnie les empoignant les traîne en bas, nuds, honteux & dépouillez, tenant d'une main vn licou, & de l'autre couurant leur honte, suiuis du Repentir qui les liure au Desespoir, & c'est la fin du Tableau. Voila la peinture des Ambitieux; Confidere si tu veux suiure leur route, & entrer par la porte de la Gloire pour sortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu fasses, souuiens - toy du Sage qui dit, *Qu'à tort nous accusons le Destin de nos malheurs, dont nous sommes cause nous-mesmes.*



DEFENSE DV DISCOURS  
PRECEDENT.

*C'est une Apologie pour soy-mesme, sur ce qu'ayant  
pris la charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte,  
ou quelqu'autre semblable, il semble auoir  
contreuenu à ses maximes.*

**I**L y a long-temps que ie considere, illustre Sabinus, ce que tu peux penser de me voir entrer au seruice de l'Empereur, après auoir tant crié contre ceux qui entrent en celuy des Grans. Car ie m' imagine que tu ne t'es pû empêcher de rire, & de dire ainsi en toy-mesme, Quoy ! après auoir tant blâmé la seruitude, s'y jeter volontairement ! A-t-il perdu la memoire ou le jugement, de démentir ainsi ses paroles par ses actions ! Il faut qu'il ait esté bien ébloui de l'éclat de l'or, pour prendre des chaînes à cause qu'elles estoient dorées ; & qu'on luy ait fait de grandes promesses, pour le faire changer d'auis à son âge, & renoncer à la liberté qui luy estoit si naturelle. Voila à peu près ce que tu-as dit, à quoy tu ajouteras peut-estre vn conseil d'amy. Tu sçais me diras-tu que ton Discours a esté publié il y a long-temps, & estimé de tous ceux  
qui



qui l'ont veu, & particulièrement des personnes doctes. Car outre qu'il est bien écrit, il explique clairement & agréablement la plus grande partie des défauts qui se rencontrent dans cette profession, & contient des préceptes tres-salutaires pour empêcher les gens de Lettres de tomber en vn endroit assez glissant, & dans vn piège capable d'attraper les plus habiles. Mais puis-que tu-y es tombé toy-mesme, songe à supprimer de bonne heure ton Ouurage, & prie Mercure de donner, s'il se peut, à boire de l'eau du fleuve Léthé à tous ceux qui l'ont veu & ouï, de peur qu'on ne te reproche la mesme chose qu'à Bellérophon, d'auoir esté toy-mesme l'instrument de ton malheur. Car pour te dire la verité, ie ne voy point de couleur pour te défendre, & ie te trouue bien empêché de répondre à ceux qui diront, Que tu parles comme vn Cesar, mais que tu n'agis pas de mesme, & que tu n'es libre qu'en paroles, mais que tu-es esclaué en effet. Ou bien l'on dira que ce n'est pas ton ouurage que tu-as leu, & que tu t'es paré des plumes d'autrui comme la corneille d'Esopé; ou que tu-as fait comme ce Legislateur des Crotoniates, qui après auoir fait des loix sanglantes contre l'adultère, fut trouué couché avec la belle-sœur, & se lança hardiment dans le feu, quoy qu'on voulust changer son suplice en vn exil, &

*Bellérophon  
porta les  
lettres qui  
contenoient  
qu'on le fist  
mourir.*

*Salathé.*

qu'il eut l'amour pour excuse qui est vne passion qui triomphe des plus sages. Ainsi, après auoir décrié le seruice des Grans tu-y entres en ta vieillesse, & es d'autant moins excusable que ta seruitude est volontaire, & plus éclatante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'une Tragedie, *Je hais le sage qui n'est pas sage pour luy-mesme*, & de te comparer à ces Acteurs qui se font admirer en la representatió des personages des Dieux & des Heros, & ne sont pourtant que des faquins; ou au finge de Cleopatre qui après auoir dansé avec aplaudissement au son de la flûte en habit d'homme, renonça à toutes ces acclamations pour courir après des noix qu'on luy ietta. Ainsi ayant voulu faire le Legislatteur & donner des Loix aux plus Grans hommes, tu-as montré que tu n'estois rien moins que cela, & que tu n'auois goûté la Philosophie que du bout des leures. Tu portes donc justement la peine de ton inconstance, d'entrer volontairement en seruitude, après auoir insulté si hautement aux mal-heureux que la pauureté contraint de seruir; Semblable à ce Charlatan, qui debitoit vn remede indubitable contre la toux, & en estoit tourmenté luy-mesme. Voila à peu près ce que l'on peut dire contre moy; à quoy il est temps que ie réponde après auoir fait des vœux à Mercure qui est le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preste

des paroles & des raisons pour me justifier; sinon, ie te suppliray comme grand Orateur, de suppléer à ce qui manquera à ma défense. Mais par où commenceray-je d'abord? rejetteray-je ma faute sur le Destin ou sur la Fortune qui sont les Arbitres du monde, & qui nous entraînent par force où il leur plaît; ou si quittant cette défense, comme trop foible & trop commune, le nieray que ce soit pour la récompense que ie me suis mis au service de l'Empereur, mais pour l'assister en la conduite de son Estat, & n'estre pas inutile au public, ou pour l'admiration que j'auois de sa Vertu. Mais j'ay peur si ie dis cela, qu'on ne m'accuse d'ajouter la flaterie à l'inconstance, & de redoubler mon crime au lieu de le diminuer; si bien qu'il ne reste plus que de rejeter ma faute sur la nécessité qui n'a point de loy, & de dire avec la Medée d'Euripide, Que ie voy bien que ie fais mal, mais que la pauvreté m'y contraint, dont les éguillons sont si poignans, que Theognis pardonne à celuy qui se noye ou se précipite pour les éviter. Voila, à mon avis, ce qu'on peut dire en ma faueur; Mais ne crains pas que j'employe de si foibles armes pour me défendre. La Famine ne sera jamais si grande dans Argos qu'on y soit contraint d'aller cultiver les deserts de l'Arabie, ni moy si mauvais Orateur que d'avoir recours à

vne si lâche défense. Prenons donc vne autre route, & considérons ensemble, s'il n'y a point quelque différence entre le service des Grans & celuy du Prince. Certes ces choses sont aussi éloignées que le ciel l'est de la terre; Car encore qu'il y ait par tout du service & de la récompense, la chose n'est pas semblable. L'un est vn triste esclavage, l'autre vn commandement honorable, que l'on ne peut condamner sans blâmer tous les Magistrats & les Gouverneurs des Prouinces & des Armées, qui reçoient comme moy des apointemens du Prince pour le service qu'ils luy rendent. Il ne faut donc pas confondre des choses toutes diuerses sous pretexte qu'on se sert d'un mesme terme pour les exprimer, ni mettre en mesme classe tous ceux qui tirent quelque récompense du Public pour leurs travaux & leurs veilles, autrement on en viendrait iusqu'à s'ataquer à la personne mesme de l'Empereur comme ie diray tantost. Aussi n'ay-je compris dans ma censure que les gens de Lettres; car encore qu'ils soient aux Grans comme nous sommes au Prince, & reputez de leur maison comme nous de celle de l'Empereur; ils n'ont pas pour cela part au Gouvernement. Si ie voulois donc releuer ma condition autant que tu la rauales, ie dirois, que bien loin de seruir, ie fais la charge du Prince en Egypte, & suis l'arbitre

de la Prouince, en composant & décidant les différens des particuliers , & veillant à l'obseruation des Loix dont i'ay en main l'interprétation. D'ailleurs, ie ne reçois pas mes appointemens d'un particulier, mais de l'Empereur; non pas des gages de valet, comme ceux dont i'ay parlé, mais vne somme tres-considerable. Ajoutez à cela , qu'en m'aquitant bien de ma charge ie pourray passer à de plus grandes, au lieu que les autres demeurent esclaves toute leur vie. Mais ie passe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a personne qui ne traueille en quelque sorte pour la récompense, & que le Prince mesme n'en est pas exempt. Car sans parler des tributs qu'on luy paye, qui sont comme les appointemens de la Royauté; les Statuës & les Temples qu'on luy dresse , avec les louanges & les benedictions qu'on luy donne, sont le salaire & la récompense de ses soins & de ses veilles ; de sorte qu'on pourroit dire, si ce n'estoit trop entreprendre, que son employ & le mien ne différent que du plus & du moins, & qu'il y a la mesme proportion que du petit au grand. Veritablement, si i'auois posé pour fondement, comme quelques Philosophes, que le sage ne doit rien faire, on auroit sujet de m'accuser d'auoir contreuenue à mes Loix & peché contre mes maximes; mais si l'on doit s'employer à quelque chose, comme

personne n'en peut douter , à quoy peut-on mieux s'occuper qu'à rendre seruice à son Prince & à son païs? Ajoûtez à cela, que ie ne fais pas profession de cette haute sagesse que quelques resueurs font consister en la seule contemplation , mais d'une sagesse humaine, conforme à nostre nature & à nostre besoin, qui veut qu'on soit vtile aux autres & à soy-mesme, sans estre vn faix superflu de la terre, comme dit Homère. J'ay choisy donc vn employ qui eust quelque proportion à ma capacité, & à l'estude que j'auois faite toute ma vie, & où ie puis dire que j'auois acquis quelque reputation. Et veritablement ie ne croy pas que tu me puisses condamner, veu que tu sçais ce que ie faisois en Gaule lors que tu y arriuas en visitant les Prouinces de l'Occident; & comme i'y tenois rang parmy les plus célèbres Rheteurs, & receuois de grandes récompenses de mon trauail. Je t'ay écrit cecy au milieu de mes occupations, pour me justifier auprès de toy, à cause de l'estime que ie fais de ton merite & de ton aprobation. Pour les autres, qu'ils me condamnent tant qu'il leur plaira, c'est dequoy Hipoclide ne se soucie point, comme dit le Prouerbe.

---

*Il y a icy un traité, sur ce que Lucien s'estoit mépris en saluant quelqu'un, & auoit dit le matin ce qu'on*

*a coustume de dire le soir , comme qui droit bon soir  
ou Adieu , pour bon jour , ou Dieu vous gard ; Mais il  
ne se peut traduire à cause de diuerses allegations , qui  
sont renfermées dans la propriété des termes Grecs, & n'ont  
point de raport à nostre façon.*

~~~~~

HERMOTIME, OV DES SECTES.

*Il se rit des promesses magnifiques des Philosophes , &
montre que toute leur felicité n'est qu'une chimère,
& que personne n'y est paruenue.*

DIALOGUE

DE LYCINVS ET D'HERMOTIME.

LYCINVS. **A** Te voir aller si viste, Her-
motime, avec ton liure sous
le bras, tu vas sans doute chez ton Philosophe;
Car tu remuës les léures & fais des gestes de la
main, comme si tu recitois ta leçon. N'est-ce
point que tu repasses dans ton esprit quelque
question épineuse ou quelque argument cap-
tieux, pour n'estre pas mesme inutile pendant
le chemin, & faire touïours quelque progrès
dans la Vertu?

HERMOTIME. Il est vray que ie songeois
à la leçon d'hier, pour ne point perdre le temps

qui nous est si précieux. Car, comme dit Hippocrate, la vie est courte & l'art long & difficile, Que si cela est vray dans la Medecine, il l'est à plus forte raison dans la Philosophie, qui est beaucoup plus considérable, & où il ne s'agit pas de la santé, mais de la felicité de l'homme.

LYCINVS. C'est vne chose de grand prix, Hermotime; mais tu ne dois pas, à mon auis, en estre fort éloigné, si l'on en peut juger par le long-temps qu'il y a que tu t'y apliques, & par la peine que tu prens depuis vingt ans, à frequenter les écoles, & à transcrire des leçons, toujourns courbé sur vn liure avec vn visage passe & défait, & ne reposant pas mesme durant la nuit. Car ie croy que tu ne refuses à autre chose en dormant, ce qui me fait juger, comme i'ay dit, que tu n'es pas bien loin du but, si tu n'y es déjà arriué.

HERMOTIME. Je ne fais que commencer, Lycinus, & tu sçais que la Vertu demeure en vn lieu fort haut & reculé, comme dit Héfiode, & qu'on a beaucoup de peine à y monter par vn sentier rude & épineux.

LYCINVS. Mais n'as-tu pas assez sué & trauaillé en l'espace de vingt années?

HERMOTIME. Je ne suis encore qu'au pied de la montagne.

LYCINVS. Mais qui a bien commencé comme dit le mesme Poëte, a fait la moitié de l'ouurage;

l'ouvrage; si bien qu'on peut dire que tu-és déjà vers le milieu.

HERMOTIME. Tu me flates, Lycinus, ie n'avance guere, parce que la montée est aspre & difficile, & que ie n'ay personne qui me tende la main d'enhaut.

LYCINVS. Ton maistre n'est-il pas capable de t'enleuer iusques-là par ses discours, comme par la chaisne d'or de Iupiter; car il y a long-temps qu'il est au sommet?

HERMOTIME. S'il ne tenoit qu'à luy ie l'aurois déjà atteint; mais comme ie veux m'élever, ma nature basse & terrestre me ramene contre-bas.

LYCINVS. Il faut prendre courage, Hermotime, sans perdre iamaïs de veüe son objet, pour s'animer davantage, sur tout ayant vn si bon guide. Mais encore, quand te donne-t-il esperance d'y arriuer? sera-ce après les prochains mysteres, ou du moins après la grande feste de Minerue?

HERMOTIME. Tu prens vn terme bien court, Lycinus.

LYCINVS. Quoy donc! à la premiere Olympiade?

HERMOTIME. C'est bien peu encore, tant pour s'exercer dans la Vertu, que pour obtenir le souverain bien.

LYCINVS. Pour le moins à la seconde, ou tu aurois bien peu de courage, de n'y pouuoir paruenir en autant de temps qu'il faudroit pour faire trois fois le tour du monde, quand on s'amuseroit encore par le chemin. Le roc sur lequel elle habite est-il plus haut que celui d'Aorne, qu'Alexandre emporta en bien moins de temps?

HERMOTIME. Ces choses n'ont point de raport, Lycinus ; car quand dix mille Alexandres ioindroient leurs forces, ils n'en viendroient iamais à bout. Il y a des millions d'hommes qui l'ont tenté vainement, dont les vns sont demeurez au bas de la montagne, les autres ayant commencé à grimper se sont lassez aussitost ; Quelques-vns estant montez iusqu'au milieu, sont retomez en bas par leur pesanteur naturelle ; Mais ceux qui ont assez d'heur & de courage pour vaincre les difficultez qui se rencontrent dans vne si longue carriere, iouissent après d'vne souueraine beatitude, & regardent le reste des hommes comme des fourmis, tant ils sont éleuez au dessus d'eux.

LYCINVS. Grans Dieux ! Hermotime, comme tu nous rauales ! tu nous fais plus petis que des Pygmées ; Il semble que tu triomphes déjà dans le ciel, tandis que nous rampons contre terre.

HERMOTIME. Plût à Dieu que ie fusse assez heureux pour arriuer à la Beatitude où ie tens, mais il y a encore bien du chemin.

LYCINVS. Ne sçauois-tu juger à peu près le temps qu'il faut pour cela?

HERMOTIME. Non, mais peut-estre que dans vingt ans....

LYCINVS. Vingt ans! c'est beaucoup.

HERMOTIME. La récompense aussi n'en est pas petite.

LYCINVS. Je le croy, mais as-tu lettres de viure iusques-là, déjà vieux & cassé comme tu-és, & as-tu consulté là-dessus quelque Oracle; ou si ton Docteur est Prophete aussi bien que Philosophe, pour t'assurer que tu ariueras à bon port après de si longues erreurs. Car il n'y auroit point d'apparence, de prendre tant de peine, & de hazarder son repos sur vn peut-estre.

HERMOTIME. Ne parlons point de cela, & prions seulement les Dieux de pouuoir viure vn moment dans la félicité.

LYCINVS. Tu bornes tes souhaits à bien peu de chose, pour tant de trauaux & de veilles. Comment sçais-tu qu'on soit si heureux en ce pais-là, veu que tu n'y as iamais esté?

HERMOTIME. Je croy mon maistre, qui le sçait.

LYCINVS. Et que dit-il encore? la Beati-
Y y ij

tude est-ce vn tresor, ou quelque chose de semblable?

HERMOTIME. Tes pensées sont bien basses, Lycinus, & bien indignes d'un Philosophe!

LYCINVS. Mais quel plaisir est-ce donc, si ce n'est la Gloire ou la Volupté?

HERMOTIME. C'est la Force, la Justice, la Sagesse, la Temperance; avec vne Science certaine & indubitable de tout ce qu'on peut sçavoir. Pour les richesses, les honneurs, & les plaisirs, il s'en faut dépouiller, comme fit Hereule sur le mont Oeta de sa dépouille mortelle, n'emportant avec soy que la parcelle de la divinité, toute pure & sans mélange, après auoir esté purifiée par le feu. Ainsi, épuré par la Philosophie, & dépouillé de tout ce qu'on auoit de terrestre, on monte dans le ciel de la Vertu, pour y iouir d'une félicité éternelle, sans se soucier plus des choses du monde, non plus que de la bouë, & méprisant ceux qui les estiment.

LYCINVS. Par Hereule Oeteen, Hermotime; tu as de hauts sentimens de la Vertu; Mais dy-moy, ceux qui y sont arriuez ne descendent-ils iamais du sommet où elle habite, pour conuerfer icy bas parmy les hommes, ou s'ils demeurent toujours perchez là haut, sans se soucier du reste.

HERMOTIME. Ouy, rien ne les touche

plus, ni gloire, ni grandeur, ni richesses, ni voluptez; car ils sont afranchis de la tyrannie des passions.

LYCINVS. S'il m'estoit permis de dire la verité; Mais ie ne croy pas qu'il soit honneste de rechercher trop curieusement la vie de ces Grans hommes.

HERMOTIME. Pourquoi? dy hardiment ce qu'il t'en semble.

LYCINVS. Avec toute ta permission, ie n'y vais qu'en tremblant.

HERMOTIME. Ne crain rien, nous sommes seuls.

LYCINVS. Tandis que tu-as parlé d'autre chose, ie t'ay laissé dire; Mais lors que tu-as dit que les Philosophes ne se soucioient plus des choses du monde, & estoient afranchis de la tyrannie des passions, Alors, certes; mais n'y a-t-il point de danger de le dire? ie me suis souuenu de ce qui est arrivé tout nouvellement à l'un d'eux; Veux-tu que ie te le nomme?

HERMOTIME. Pourquoi non?

LYCINVS. C'est ton maître qui est si haut élevé dans la Vertu, & dans vne vieillesse si vénérable.

HERMOTIME. Et qu'a-t-il fait?

LYCINVS. Tu connois ce jeune estrangeur aux cheveux blons, qui ayme tant à disputer.

HERMOTIME. C'est Dion.

LYCINVS. Luy-mesme; Pour ne l'auoir pas payé à point nommé, il l'a pris au collet, & l'a traîné en Iustice; & si on ne luy eust osté des mains ce pauvre garçon, ie croy qu'il luy eust arraché le nez, tant il estoit en colére.

HERMOTIME. Pourquoi ne le paye-t-il pas aussi?

LYCINVS. Et quand il ne l'auroit pas payé, est-ce d'un homme consommé dans la Vertu, & qui a dépoüillé sur le mont Oeta tout ce qu'il auoit de terrestre, d'en venir à cette extrémité?

HERMOTIME. C'est qu'il a de petis enfans, à qui il faut trouuer du pain.

LYCINVS. Et que ne les entraîné-t-il après soy là haut, pour iouir ensemble de la beatitude.

HERMOTIME. Adieu, Ie n'ay pas le loisir de t'entretenir plus long-temps; il faut que ie me haste, de peur de perdre la leçon.

LYCINVS. Demeure, il y a congé aujourd'huy, si l'on en doit croire l'affiche qui est sur la porte.

HERMOTIME. D'où vient cela?

LYCINVS. C'est que ton Philosophe fit hier la débauche chez vn de ses amis, qui célébroit le iour de la naissance de sa fille, & après

Encreate.

auoir bien bû & philosophé, il se prit de parole avec le Peripateticien Euthydème, qui loute-
noit opiniastrément les choses qui sont con-
testées entre vous; de sorte qu'il cria iusqu'à mi-
nuit, ce qui luy fit mal à la teste, outre qu'il
auoit trop mangé pour vn vieillard. Il se mit
donc au lit au retour, après auoir ferré les viandes
qu'il auoit donné à garder à son valet, qui estoit
derrière luy à table, & pris garde s'il n'en auoit
rien escroqué. On dit que depuis, il n'a fait
que dormir & ronfler, après auoir rendu gorge.

HERMOTIME. Ne sçais-tu point qui a
remporté la victoire?

LYCINVS. Ton maître; quoy que ce n'ait
pas esté comme l'on dit sans coup-férir. Car
comme l'autre est querelleux & opiniastre, &
qu'il ne se vouloit pas rendre à ses raisons, il
luy a ietté à la teste vne coupe de Nestor dans la-
quelle il faisoit raison, & luy a fait vn grand
abruuoir à mouche, & par ce moyen est demeuré
victorieux.

HERMOTIME. Voila comme il faut trai-
ter les opiniastrés.

LYCINVS. Il est vray; car pourquoy irri-
ter vn sage qui est roy de ses passions, & prin-
cipalement ayant vn si grand verre à la main;
Mais puis-que tu-és de loisir, Hermotime, ie te
conjure de me dire, qui t'a mû d'embrasser la

Philosophie ; car tu me persuaderas peut-être d'en faire autant.

HERMOTIME. Mais si tu voulois, Lycinus, tu passerois en moins de rien tous les autres !

LYCINVS. Tu me flates. Ce seroit beaucoup si en l'espace de vingt années ie pouuois arriuer où tu-és. Mais à quel âge as-tu commencé ?

HERMOTIME. A quarante ans, qui est à peu près celuy que tu-as.

LYCINVS. Il est vray ; si bien que tu n'as qu'à me donner des préceptes ; mais dy-moy auparavant, s'il me sera permis de faire mes difficultez ?

HERMOTIME. Pourquoi non ? dès à present si tu-as quelque doute tu n'as qu'à le proposer ; car c'est le moyen d'apprendre.

LYCINVS. Courage, Hermotime, dy-moy, par Mercure, dont tu portes le nom ; s'il n'y a qu'un chemin pour arriuer à la Vertu, ou s'il y en a plusieurs ?

HERMOTIME. Plusieurs ; car il y a diuerses Sectes.

LYCINVS. Et disent-elles toutes la mesme chose ?

HERMOTIME. Nullement ; elles sont toutes contraites.

LYCINVS. Mais la Verité ce me semble est vne

HERMOTIME.

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINVS. Comment as-tu donc fait pour la trouuer, & decouurir le droit chemin parmy tant d'autres qui égardoient. Apollon t'a-t-il seruy de guide comme il fit autrefois à Chéréphon ; car il a coûtume de répondre à chacun ce qui luy est propre ?

HERMOTIME. Je ne l'ay point consulté sur ce sujet.

LYCINVS. Est-ce que tu n'as pas cru la chose digne de consultation, ou que tu-as pensé pouuoir bien choisir tout seul ? Car il n'est pas question de sçauoir ce que tu-és maintenant, sage à demy, ou tout à fait ; mais ce que tu estois alors, c'est à dire vn ignorant comme moy.

HERMOTIME. J'ay cru estre assez habile pour cela.

LYCINVS. Mais comment as-tu fait pour decouurir la verité qui est si cachée ? enseigne-moy ton secret, afin que j'en puisse faire autant.

HERMOTIME. J'ay suiuy l'opinion commune.

LYCINVS. As-tu compté les voix, comme on fait dans les Elections, pour sçauoir qui en auoit le plus ?

HERMOTIME. Non ; mais tout le monde dit que les Epicuriens sont voluptueux ; les Peripateticiens poinrilleux & auares ; les Plaroni-

ciens vains & glorieux; les Pythagoriciens superstitieux; les Cyniques sales & éfrontez; il n'y a que les Stoïciens qui fassent profession d'une vertu masle & solide, & qui soient seuls sages, riches, justes, & tout ce qui leur plaist.

LYCINVS. Mais sont-ce les autres qui disent cela d'eux, ou eux-mêmes; car il n'y a point d'apparence de les prendre pour juges en leur propre cause?

HERMOTIME. Ce sont les autres.

LYCINVS. Qui! les Péripateticiens, les Platoniciens, & les autres Philosophes?

HERMOTIME. Non, mais le peuple.

LYCINVS. Pren garde que tu ne me trompes, & ne me veüilles pas enseigner la vérité; car quelle apparence y a-t-il de prendre le peuple pour Juge en des choses où il ne connoist rien?

HERMOTIME. Je ne l'ay pas pris pour Juge, mais moy-même; car voyant la gravité & la modestie des Stoïciens tant en leur habit qu'en leur contenance, j'ay crû leur Secte la meilleure.

LYCINVS. Mais n'as-tu pas remarqué aussi leur orgueil, leur opiniâtreté, leur avarice, & crois-tu que pour estre vertueux ce soit assez d'aller vestu simplement, & de porter les cheveux courts, & la barbe longue? Veux-tu que

nous prenions desormais ces marques pour celles de la sagesse , & que si l'on n'est comme eux refuseur & mélancolique, on ne soit pas receuable? Tu dis cela, sans doute, pour m'éprouuer, & voir si ie seray assez sot pour te croire.

HERMOTIME. Pourquoi?

LYCINVS. Parce que ce sont les statuës qu'on juge par l'exterieur, & selon les diuerfes manieres, on reconnoist celles de Myron, d'Alcamene, ou de Phidias; mais s'il falloit juger des Philosophes par là, que feroit vn pauvre aueugle qui ne connoist rien à la mine.

HERMOTIME. Nous n'auons pas affaire à des aueugles.

LYCINVS. Non; mais il est question de trouuer vne marque certaine, indubitable, & qui soit commune à tous, par où l'on puisse discerner le prétexte & l'aparence, d'auec la verité. Toutefois puis-que tu le veux, Que les aueugles soient exclus de la Philosophie, quoy que cela leur dût seruir de consolation pour la perte de leurs yeux; Mais pour les autres, quand ils seroient les plus clairvoyans du monde, comment pourront-ils juger de l'interieur par la mine? Car la sagesse n'est pas vne chose qui paroisse au dehors, mais qui est renfermée au dedans, & qui se met en évidence par le discours, & par des effets semblables aux paroles. Je te veux dire à

ce propos ce que Momus reprit dans l'ouvrage de Vulcan. Les Poëtes disent que ce Dieu eut vn iour contestation avec Neptune & Minerue touchant l'excellence de leur art. Neptune, pour son chef-d'œuvre, fit vn taureau, Minerue vne maison, & Vulcan vn homme. Lors qu'ils furent deuant Momus qu'ils auoient pris pour Iuge, il n'est pas besoin de dire ce qu'il reprit dans les ouvrages des autres, mais il blâma Vulcan de n'auoir pas fait vne fenestre au cœur de l'homme, pour voir si ce qu'il dit, s'accorde avec ce qu'il pense. Voila ce qu'il répondit, comme à rasons, touchant nostre question ; Mais il semble que tu vois plus clair que luy, & que tu n'aperçois pas seulement les pensées & les desseins, mais la bonté & la malice des hommes.

H E R M O T I M E. Tu railles ; l'ay choisi à la bonne heure, & ne me repens point de mon choix.

L Y C I N V S. Mais ne me veux-tu pas communiquer ton secret pour m'empêcher de périr comme les autres ?

H E R M O T I M E. Rien ne t'agréra de tout ce que ie te diray.

L Y C I N V S. Ce n'est pas cela ; mais tu ne veux rien dire qui m'agré. Toutefois, puis-que tu dissimules, & que tu m'enuies ce bon-heur, de crainte peut-être que ie ne deuienne plus

habile que toy ; ie tafcheray de trouuer tout feul la verité, & de faire le choix le plus iufte & le plus équitable qu'il me fera poffible.

HERMOTIME. I'en fuis content ; car ce fera fans doute quelque chofe digne d'efre fceu.

LYCINVS. Ne te moque point de moy, fi mon inuention eft vn peu groffière, puis-que tu ne me veux pas dire la tienne. Poſons que la Vertu ſoit comme vne ville dont les habitans ſont parfaitement heureux ; comme par exemple ton maiftre, doüé de force, de juſtice, de ſageſſe, de temperance, en vn mot ſemblable à Dieu. Qu'il n'y ait là dedans ni haine, ni enuie, ni rancune, ni violence ; rien que douceur, qu'amitié, que concorde, qu'vnion. Car ce qui fait les querelles & les diuiſions parmy les hommes, en eſt banny ; l'orgueil, l'ambition, l'auarice, qui ſont les peſtes de la ſociété humaine ; de ſorte qu'on y meine vne vie heureuſe & tranquile, dans l'égalité, la liberté, l'équité, & les autres vertus qui ſont la felicité des Empires.

HERMOTIME. Et bien, Lycinus, tout le monde ne doit-il pas ſouhaiter d'efre citoyen d'une ſi diuine Republique, ſans ſe ſoucier de la peine qu'il faut prendre pour y paruenir, ni perdre courage pour la longueur du chemin, pourueu qu'on en puiſſe venir à bout ?

LYCINVS. Par Iupiter, Hermotime, ce doit estre là le but de tous nos desseins, pour lequel il faut negliger tous les autres, & ne se soucier ni de femme ni d'enfans, ni de patrie; mais essayer par vn genereux effort de les entraîner après nous, & s'ils nous retiennent, leur abandonner plustost le manteau pour estre plus libres. Car il ne faut pas craindre qu'on nous refuse la porte pour estre nus, & sans équipage. J'ay ouï autrefois vn vieillard discourir de ce pais-là, & me conuier à le suiure, avec promesse de m'y faire receuoir pour Citoyen; mais ie ne le voulus pas croire, où par jeunesse, ou par ignorance, dont ie ne suis pas à me repentir; car ie serois pour le moins déjà aux faux-bourgs. Il disoit, entr'autres choses, s'il m'en souuient bien, que tous les habitans de cette ville estoient estrangers, & qu'il n'y auoit point de naturel du pais; mais que chacun y estoit bien venu sans distinction de richesse, de naissance, ou de dignité, pourueu qu'on fût adroit, laborieux, vigilant, pour pouuoir surmonter toutes les difficultez qui se rencontrent dans vne si longue carrière; car si tost qu'on est arriué, on est égal à tous les autres.

HERMOTIME. Tu vois donc bien que ie ne me peine pas en vain pour y arriuer.

LYCINVS. J'ay le mesme desir, Hermotime,

& il n'y a rien que ie ne fisse pour cela ; mais comme elle est inuisible, & reculée des yeux des hommes, ainsi que tu dis après Hésiode, on a besoin d'un bon guide pour la trouuer, de peur de s'égarer par le chemin. On ne manque pas de gens qui se vantent de le sçauoir, & qui promettent d'y mener ; mais ils tiennent des routes routes contraires. Les vns vous conduisent par des lieux agréables, où vous trouuez du frais & de l'ombre ; les autres par des deserts & des rochers, où vous estes brûlé des ardeurs du Soleil, & à demy mort de soif & de lassitude. Chacun crie néanmoins, que son chemin est le meilleur, & meine droit à la félicité ; quoy qu'ils aboutissent à des lieux tout différens ; Et quelque route que vous teniez, vous trouuez toujours à l'entrée, un homme de bonne mine qui vous tend les bras, & vous conuie d'y entrer ; disant que c'est le droit chemin, & que tous les autres vous égarent. C'est ce qui donne de la peine que cette multitude & cette diuersité de chemins ; car on ne sçait lequel suiure.

HERMOTIME. Ie te veux tirer de doute, Lycinus ; car tu ne peux manquer de croire ceux qui y ont esté.

LYCINVS. Qui ! mon amy, & par quel endroit ? Les guides sont aussi incertains que les voyes ; car celuy qui suit Platon, dit, que le sien

est le meilleur ; l'Epicurien & le Peripateticien tout de mesme ; tu en diras autant des Stoïques ; chacun louë celuy qu'il a suivi , mais ie ne puis sçauoir qui a raison. Ie voy bien qu'ils sont tous arriuez quelque part ; mais si c'est à la ville que nous cherchons, c'est ce que ie ne sçay point, & peut-estre qu'au lieu d'aller à Corinthe, ou à Athenes, ils me meneront en Baby-lone. D'ailleurs, comme il n'y peut auoir qu'un droit chemin, il ne faut pas peu d'esprit ou de bon-heur, pour bien adresser, ni suivre ses pas à l'auenture, & remettre au hazard vne chose d'où dépend nostre félicité ; outre qu'il n'y a pas peu de danger d'abord à quitter le droit chemin ; car depuis qu'on est vne fois embarqué dans un Vaisseau, on est contraint de suivre sa route.

HERMOTIME. Quoy que tu puisses faire, tu ne trouueras point de meilleurs guides , ni de plus asseurez que les Stoïques, & tu n'as qu'à suivre la piste de Zenon & de Chrysipe , pour arriuer à Corinthe.

LYCINVS. Celuy qui suit Platon ou Epicure m'en dira autant, Hermotime ; si bien qu'il faut ou les croire tous, ce qui seroit ridicule, ou n'en croire pas un, ce qui est plus seur, iusqu'à ce qu'on ait decouuert la verité. Car posé qu'ignorant le meilleur chemin, ie suivie le vostre, Platon & Pythagore n'auront-ils pas sujet de me dire,

dire, Que t'auons-nous fait, Lycinus, pour nous condamner sans nous ouïr, & pour embrasser à nostre préjudice le party d'un nouveau venu? *Zénon.* Que leur répondray-je, à ton auis? sera-ce assez de dire, l'ay crû Hermotime qui estoit mon amy? Ne diront-ils pas qu'ils ne connoissent point cet Hermotime, & ne sçauent qui il est, mais qu'il ne falloit pas ainsi ajoûter foy à un homme qui ne connoissoit qu'une Secte, encore peut-estre ne la sçauoit-il pas trop bien; ni condamner en celle-là toutes les autres, sans auoir examiné leur doctrine. Que les Législateurs veulent qu'on entende les deux parties, auant que de prononcer sur leur différent, & quand on ne le fait pas la Sentence est nulle, & il est permis d'en appeller. Si quelque Ethiopien, ajoûteront-ils n'estant iamais sorty de son païs, disoit que tous les hommes sont noirs, ne luy diroit-on pas qu'il a tort, d'asseurer ce qu'il ne sçait point? Pren donc garde qu'on ne te condamne, d'affirmer qu'il n'y a point de meilleure Secte que la tiennne, sans auoir éprouué les autres, & de faire une règle generale pour tous les hommes, sans estre iamais sorty d'Ethiopie.

HERMOTIME. Mais pour auoir suiuy la doctrine des Stoïques, ie n'ignore pas celle des autres Philosophes; car la règle du bien apprend à connoistre le mal, & au mesme temps que mon

Docteur me dictoit son opinion, il me réfutoit celle de Platon & d'Epicure.

LYCINVS. Mais Platon & Epicure ne se tairont pas, & diront, Tu-as vn étrange amy, Lycinus, qui croit à nos ennemis touchant les choses qui nous concernent ; sans considérer que par erreur ou par malice ils peuuent déguiser la verité, & qu'il n'y a personne qui sçache mieux nos opinions que nous-mesmes. Si quelqu'un voyoit vn Athlète s'exercer tout-seul auant le combat, & donner en l'air des coups de poin, le prononceroit-il pour cela victorieux, & ne luy diroit-il pas que pour remporter la victoire, il faut auoir terrassé son ennemy ? Voila ce que te diront les Philosophes ; mais Platon, qui a esté en Sicile, y ajoûtera peut-estre l'exemple de Gélon de Syracuse, qui fut long-temps sans sçauoir qu'il auoit l'halcine mauuaise, iusqu'à ce qu'une Courtisane le luy aprit. Alors, il alla trouuer sa femme, tout en colere, & luy dit des injures de ce qu'elle luy auoit celé si long-temps vn defect, où il eut pû apporter quelque remede. Mais elle s'excusa sur ce qu'elle croyoit tous les hommes faits de la sorte, n'ayant iamais pratiqué que son mary. Ainsi, Hermotime, celuy qui n'a veu que les Stoïques, ignore avec raison comme sont faits tous les autres.

HERMOTIME. Laissons-là, ie te prie, l'E-thiopien & la femme de ce Tyran, & considérons ensemble si la chose n'est point comme ie dis. N'est-il pas vray que si ie disois que deux fois deux sont quatre, il ne seroit pas besoin d'assembler tous les Arithmeticiens du monde, pour sçauoir si i'aurois raison, puis-qu'il ne se pourroit faire autrement, quand tous les Mathematiciens diroient le contraire?

LYCINVS. La chose n'est pas semblable, Hermotime, car tu confonds des choses qui n'ont point de raport, & compares ce qui est certain & indubitable avec ce qui ne l'est pas. As-tu iamais veu quelqu'un qui doutast que deux fois deux fussent quatre, au lieu que les Philosophes ne s'accordent ni de la fin ni des principes? Pren donc garde que tu n'argumentes mal; car tandis qu'on est en dispute quelle Secte est la meilleure, tu vas l'attribuer tout d'un plein saut à la tienne.

HERMOTIME. C'est que tu ne prens pas bien ce que ie dis; Posons que deux hommes soient entrez dans vn Temple, & qu'on ait perdu quelque vaisseau sacré, les faudra-t-il fouiller tous deux si on le trouue sur le premier; ie croy que non. Ainsi, il n'est pas besoin de chercher ailleurs, ce qu'on rencontre chez les Stoïques.

LYCINVS. La chose n'est encore semblable. Car premierement, deux hommes ne sont pas seulement entrez dans le Temple, mais plusieurs; si bien qu'il n'est pas necessaire que l'un d'eux l'ait absolument. D'ailleurs, il n'est pas bien certain quelle est la chose qu'on a prise; car tous les Prestres du Temple n'en sont pas d'accord. Ils ne s'accordent pas seulement de la matiere, les uns disent qu'elle est d'or, les autres d'argent ou de cuiure; c'est pourquoy il est necessaire de les fouiller tous pour le sçavoir; & quand on auroit trouué quelque piéce sur le premier, il ne faudroit pas laisser de deshabiller les autres, parce qu'on ne sçait pas asseurement si c'est celle-là qu'on a perduë, & que le vaisseau sacré n'a aucune marque pour le faire reconnoître. Ce qui augmente encore la difficulté; c'est que tous ont quelque chose de diuers prix; Mais il te faut éclaircir cela par vne autre exemple, As-tu iamais assisté aux jeux de la Grèce?

HERMOTIME. Ouy, & en diuers lieux. Tout nouvellement aux jeux Olympiques, i'estois à la gauche des Iuges, pour voir de plus près ce qui se passoit.

LYCINVS. Sçais-tu comme on fait pour
aparer les combatans?

HERMOTIME. Autrefois, quand Hercule y présidoit, on prenoit des feuilles de laurier.

L Y C I N V S. Je ne demande pas ce qui se faisoit autrefois , mais ce qui se fait maintenant.

HERMOTIME. On prend vne vrne, dans laquelle on met des balotes de la grosseur d'une fève, où il y a écrit vn A, ou vn B, ou quelque autre lettre semblable ; & toujours deux de chacune. Alors, les champions s'avancent l'un après l'autre, & font leur prière à Jupiter, puis mettent la main dans l'urne ; mais le Heraut étendant sa verge les empesche de lire, iusqu'à ce qu'ils ayent tous tiré. Aussi-tost l'un des Iuges, ou quelque autre , car il ne m'en souvient pas bien, prend la balote de chacun , & aparie ceux qui ont les lettres semblables ; Que si le nombre des Athlètes est impair, celuy qui a la lettre unique se bat contre le vainqueur, qui n'est pas vn petit avantage, parce qu'il vient tout frais au combat, contre vn qui est déjà lassé.

Quand le nombre des combatans est pair.

L Y C I N V S. Arreste ; Voilà ce que ie voulois. N'est-il pas vray qu'on ne scauroit reconnoître celuy qui a la lettre unique que l'on n'ait veu toutes les autres ? Pour reprendre donc tous nos exemples ; comme on ne peut deviner celuy qui doit combattre le dernier , ou qui a dérobé le vase, ou quel est le chemin qui va à Corinthe qu'on ne les ait examinez tous ; On ne peut connoître quelle est la meilleure de toutes les

Sectes, sans les auoir toutes épluchées; puis-que si l'on en a oublié quelqu'une, ce sera peut-être celle-là qui aura trouué la verité. C'est ainsi que pour dire quel est le plus beau de tous les hommes, il faut les auoir tous vus; or c'est la beauté souveraine que nous cherchons.

HERMOTIME. L'en tombe d'accord.

LYCINVS. Et sçais-tu quelqu'un qui ait couru toutes les Sectes & examiné toute leur doctrine? car si cela estoit, tu nous déliurerois d'une grande peine?

HERMOTIME. Il seroit difficile d'en trouuer.

LYCINVS. Que ferons-nous donc, Hermotime, perdrons-nous pour cela courage, ou si nous tâcherons de faire nous-mêmes ce que personne n'a encore fait, de tout voir & examiner; Si ce n'est que ce que nous auons dit y repugne, que depuis qu'on s'est une fois embarqué dans un vaisseau, il faut, en dépit qu'on en ait, suivre sa route, & qu'on n'arriue nulle part, quand on change à toute heure de chemin?

HERMOTIME. Il nous faudroit, comme à Thésée, le fil d'Ariadne, pour nous démesler de ce labyrinthe.

LYCINVS. Suivons le conseil de cet Ancien, de demeurer sur la défiance, sans ajoûter foy à tout ce qu'on dit; & comme un bon Juge,

donnons audience à toutes les parties l'une après l'autre.

HERMOTIME. C'est bien-fait.

LYCINVS. A qui nous adresserons-nous le premier ? Veux-tu que ce soit à Pythagore ? Combien penfes-tu qu'il faille de temps pour apprendre sa doctrine ? sera-ce assez de dix ans, sans y comprendre les cinq années du silence ? mais il en faudra donner autant à Platon, à Aristote, à Diogene, à Pyrrhon & à Epicure, sans parler des Stoïques, puis-que tu-as tantost dit qu'à peine quarante ans suffiroient. Et pour montrer que ie n'en prens pas trop, il ne faut que te ressouuenir combien tu connois de Philosophes de toutes Sectes, qui ont plus de quatre vings ans, qui publient tout haut qu'ils ne sont encore que des nouices. Si tu n'en veux croire Socrate, qui ne faisoit pas profession de tout sçauoir, mais de ne sçauoir rien. Cependant, cela fait cent ans, en prenant seulement dix sectes.

HERMOTIME. Je voy bien déjà qu'il est impossible de les apprendre toutes.

LYCINVS. Queferons-nous donc ? faudra-t-il renoncer à nostre maxime de ne se point déterminer qu'on ne les ait toutes épluchées. Car si nous faisons autrement, nous marcherons en ténèbres, & broncherons à chaque pas

prenant la première chose qui se présentera, pour la vérité, faute de la bien connoître ; & quand nous l'aurons rencontrée, nous ne sçaurons pas assurément si c'est elle, parce qu'il y a plusieurs mensonges qui luy ressemblent.

HERMOTIME. Tu me mets fort en peine, Lycinus, & ie croy que ie suis sorty aujourd'huy de chez moy à la male-heure, veu que ie pensois estre déjà bien avant dans la recherche de la Verité, & ie voy qu'il est impossible de la trouuer.

LYCINVS. Ce n'est pas à moy, qu'il s'en faut prendre, mais à ceux qui t'ont mis au monde, ou plustost à la Nature, qui ne t'a pas donné d'assez bons yeux, ni vne assez longue vie pour la decouurir. Ie te diray seulement, qu'elle n'a pas tant d'éclat que le mensonge ; mais qu'elle parle plus librement ; ce qui la rend souvent importune. Considère que tu t'es voulu mettre en colere contre moy, pour auoir leué vn peu le voile qui la couuroit. Mais si tu aymois vne statuë, & que ie t'eusse fait voir que tu n'en sçauois iouir, faudroit-il pour cela me prendre à partie, au lieu de me rendre graces pour t'auoir détrompé ?

HERMOTIME. Que ferons-nous donc, renoncerons-nous à la Philosophie ?

LYCINVS. Ie ne dis pas cela ; mais seulement

ment que pour bien faire il faut reconnoître & examiner toutes les Sectes, avant que de s'embarquer en pas vne, de peur de s'égarer en voulant prendre party. N'es-tu pas de cette opinion?

HERMOTIME. Je ne sçay que répondre, puis-qu'il faudroit pour cela viure autant que le Phénix; & qu'on ne se peut fier à des gens qui ne sont pas d'accord entr'eux, & qui se déchirent l'un l'autre, ou par malice, ou par enuie, ou par ignorance. Mais si cela est, tu-és donc le seul qui ait découuert la Verité?

LYCINVS. Je ne dis pas cela, mais que ie l'ignore comme les autres.

HERMOTIME. On pourroit dire, ce me semble, qu'encore qu'il fust necessaire d'examiner toutes les Sectes, pour sçauoir quelle est la meilleure, il ne faudroit pas tant de temps pour cela; puis-que comme dit le Prouerbe, on peut juger par vn échantillon de toute la pièce, comme Phidias jugea de la grandeur du lion à voir sa griffe. Ainsi, en courant les principaux dogmes de chaque Secte, ce qu'on peut faire en peu d'heures, on verroit bien à peu près ceux qui ont raison, sans vne recherche si curieuse.

LYCINVS. J'ay bien ouï dire, qu'on pouvoit juger d'une partie par le tout, mais non pas du tout par vne partie; & ton exemple ne con-

clud rien ; Car Phidias n'eust pas jugé de la grandeur du lion par sa griffe, s'il n'eust iamais veu de lion, comme à voir la main d'un homme on ne iugeroit pas de qui elle est, si l'on n'auoit iamais veu d'homme. Ainsi, tu ne peux bien sçauoir ce qui est honneste, où consiste la félicité des Stoïques, que tu ne sçaches le reste de leur doctrine. Car encore que tu puisses apprendre en peu de temps leurs sentimens touchant la fin & les principes des choses, tu ne peux sçauoir s'ils ont raison, que tu n'ayes examiné toutes leurs preuues, ce qui n'est pas l'ouurage d'un iour. Autrement, pourquoy auroient-ils fait tant de volumes, pour prouuer ce peu de chose qui te semble si facile ? Il vaudroit mieux, & ce seroit le plus court, consulter quelque Deuin à chaque proposition, pour sçauoir si elle est vraye, ou bien égorger des victimes, pour essayer de voir dans leurs entrailles ce qu'on ne peut voir dans son esprit. Mais si tu veux ie te donneray vne inuention plus facile & de moins de dépence, de faire des marques qui portent empreint le nom de chaque Secte, & de tirer au sort la première qui viendra ?

HERMOTIME. Cela seroit ridicule ; mais comme ceux qui veulent acheter du vin, ne vont pas fureter tous les cabarets de la ville, mais quand ils en trouuent vn bon ils s'y tiennent,

& ne boient pas tout le tonneau pour en juger, mais se contentent de quelques gouttes; le croy qu'on peut faire la même chose dans la Philosophie.

LYCINVS. Que tu-és glissant, Hermotime, quand on te pense tenir tu échapés; mais tu n'as rien fait, parce que tu compares encore des choses qui n'ont point de raport, & que l'une est vn Tout dont les parties sont semblables, & l'autre non. Je ne voy pas ce que peut auoir de commun le vin avec la Philosophie, si ce n'est que les Philosophes comme les Cabaretiers, altèrent & brouillent leur marchandise, & vendent à faux poids & à fausse mesure. Pren garde que la Philosophie ne soit plustost comme vn doux poison, qui ne donne pas la mort lors qu'on ne fait qu'en goûter, mais qui emporte ceux qui en veulent trop prendre, parce que la raison humaine est vn abyfme, où l'on se perd, quand on le veut sonder trop auant. Mais prenons que pour examiner ces choses, il ne falust pas tant d'années, il faudroit toûjours pour cela vn jugement tres-exquis, que peu de gens ont; parce que les choses sont tellement brouillées & confuses, qu'on prend souuent le mensonge pour la verité, à cause qu'il luy ressemble. D'ailleurs, s'il faut arriuer à la félicité par la connoissance, voila premierement tous les enfans qui en sont

bannis, puis, toutes les femmes, qui sont plus de la moitié du monde; car la façon dont elles se gouvernent, occupées après les soins du ménage, ne leur permet pas de pénétrer dans ces mystères. Il en faudroit encore bannir tous les villageois & les artisans, qui ne sont pas capables d'une si haute recherche; sans parler d'une infinité de peuples, qui n'ont aucune connoissance des Lettres ni de la Philosophie. Il ne resteroit donc que fort peu de gens, encore ceux-là ne sont-ils jamais bien d'accord. Cependant, la félicité humaine doit estre une chose facile à obtenir, & commune à tous les hommes. Ajoutez à cela, que les plus habiles se trompent à toute heure dans la recherche de la Verité, semblables à des pêcheurs, qui après avoir jeté leur filet, sentant quelque chose de pesant, pensent avoir pris bien du poisson, & trouvent que ce ne sont que des pierres. Je dy davantage, qu'après avoir couru toutes les Sectes, on ne peut sçavoir encore si la Verité n'est point quelque autre chose que tout cela.

HERMOTIME. Comment?

LYCINVS. Si quelqu'un, par exemple, prenoit vingt jettons dans la main, & donnoit à deviner combien il y en a, ne se peut-il pas faire que tous se trompassent au compte? De même, en la Philosophie, l'un dit que la félicité

consiste dans la Vertu; l'autre, dans la Volupté; celuy-cy dans le Sçauoir; celuy-là dans les Honneurs ou les Richesses, ne se peut-il pas faire, comme i'ay dit, que ce ne soit rien de tout cela? Mais nous-nous hastons de courir, sans sçauoir si nous sommes dans le chemin. Il falloit s'enquerir auparauant, si la Verité estoit le partage des hommes, & s'il y auoit quelqu'un qui l'eust trouuée?

HERMOTIME. Tu veux donc dire, que quand nous sçaurions tout ce qui a iamais esté dit sur ce sujet, nous ne serions pas assurez de l'auoir!

LYCINVS. Cela semble suiure du raisonnement.

HERMOTIME. C'est donc peine perdue d'estudier en Philosophie?

LYCINVS. Il y a aparence; Car nous trouuons premierement, qu'il faut choisir quelle Secte est la meilleure, mais que pour cela il faudroit vn temps qui surpassé la vie de l'homme; sans parler des affaires & des maladies, qui l'occupent ou qui la trauerfent; Après, qu'il faut vn jugement tres-exquis; enfin, qu'il est mesme incertain si l'on peut trouuer la Verité. Il seroit donc besoin d'abord, de trouuer quelqu'un qui nous aprist à la connoistre; autrement, le premier imposteur fera de nous ce qu'il luy plaira, comme de l'eau répandue sur vne table, que

l'on conduit du doigt où l'on veut, ou comme vne girouëtte qui tourne à tout vent.

HERMOTIME. Tu-as raison; il faut trouver quelqu'un qui nous l'enseigne. Je t'ay beaucoup d'obligation, de m'avoir abrégé le chemin.

LYCINVS. Tu-en es plus éloigné que jamais; car après avoir trouvé quelqu'un qui fasse profession de discerner le vray d'auec le faux, il faut, pour luy ajoûter foy, estre assuré qu'il ne se trompe point. Et qui prendrons-nous pour cela? car pour juger d'un habile homme, il faut estre aussi habile que luy; & celuy-là aura besoin encore du témoignage d'un autre, ce qui iroit à l'infiny. D'ailleurs, toutes les demonstrations qu'on publie, ne sont ni certaines ni évidentes, & prouuent souuent des choses douteuses par d'autres qui le sont encore plus; si bien qu'à l'exemple de ceux qui courent dans un rond, on se trouve toujours d'où l'on est party.

HERMOTIME. Toute la peine donc que j'ay prise iusqu'à cette heure est inutile?

LYCINVS. J'en suis bien fâché; mais tu-as bien des compagnons, ce qui te doit seruir de quelque consolation; car tous les Philosophes se tourmentent de ce qu'ils n'entendent point, & ont des desirs & des desseins au dessus de leur portée. Tu fais donc comme un homme qui se plaindrait que l'on l'auroit écueillé au milieu

d'un songe agréable. Car lors que les Philosophes se promettent des montagnes d'or, & qu'ils font les Roys & les Dieux sur le papier ; si leur valet leur vient demander quelque chose des necessitez de la vie, ils se mettent en colere, comme si on les retiroit du ciel en terre, & de l'opulence à la pauvereté. En vn mot, la Beatitude imaginaire que tu te figurois tantost, n'est guere diferente des Chimères & des Hipogrifes, & autres fictions poëtiques, qui plaisent à l'esprit par la nouveauté de l'inuention. Comme donc Medée deuint amoureuse de Iason, sans l'auoir veü, tu t'es passionné pour vne chose que tu ne connoissois pas, & que tu ne pouuois obtenir. Et la cause de cela, vient, à mon auis, de ce que le premier qui se l'est imaginé, a esté assez adroit pour le persuader aux autres ; & personne ne s'est auisé de tourner la teste, pour voir s'il estoit dans le chemin, mais a suiuy aveuglément la trace de ceux qui l'ont deuancé ; outre que chacun s'ennuye de sa condition, & croit toujours trouuer la félicité en ce qui luy manque. Car nous sommes si prompts, que sans nous enquerir dauantage si ce qu'on nous dit est veritable, nous nous laissons aller inconsidérément à la premiere opinion qui se presente, & sommes emportez après par la consequence des choses ; comme si nous auions acordé vne fois que

deux fois deux font cinq, on concluroit en suite que quatre fois deux font dix, & cent autres absurditez. C'est ainsi que fait la Mathematique, qui après auoir basti sur des fondemens qui ne sont point, vne longueur sans largeur, vn point qui ne se peut diuiser, croit que le reste qu'elle enseigne sont des veritez infaillibles. Ainsi, après auoir acordé les principes de chaque Secte, nous sommes contrains de croire les consequences qu'on en tire, encore qu'elles soient fausses. Cependant, nous vieillissons dans nostre erreur, sans obtenir ce que nous cherchons, ni decouurer l'imposture, & ceux qui la reconnoissent ont honte de se dedire en leur vieillesse, & de confesser qu'ils se sont trompez, & ocupez toute leur vie à des fadaïses. Car s'ils auoüoient leurs fautes, ils ne seroient plus respectez comme auparavant. Que si nous en trouuons quelqu'un qui ait la hardiesse de l'auouer, celuy-là merite veritablement le titre de Philosophe; les autres sont des Charlatans, qui ignorent la verité ou qui la déguisent. Mais posons que la Philosophie Stoïque soit la meilleure, encore faudroit-il considerer si nous pouuons arriuer au but qu'elle nous propose, & si ce n'est point en vain qu'on y trauaille. Veritablement, elle promet beaucoup, Qu'on sera seul riche, sage, sçauant, roy de ses passions; mais nous l'apprendrons mieux,

mieux, si nous pouuons trouuer quelqu'un qui y soit paruenue. En connois-tu de la sorte?

HERMOTIME. Non.

LYCINVS. Pourquoi donc se donner tant de peine pour arriuer en vn lieu, où, ni toy, ni ton maistre, ni le sien, ni pas vn de leurs deuanciers ne sont arriuez. Tu ne sçauois dire qu'il suffit d'en aprocher; car celuy qui est à la porte, n'est pas plus dedans, que celuy qui en est à cent lieues; mais il a seulement plus d'inquietude, parce qu'il voit de plus près ce qui luy manque. D'ailleurs, ie veux que tu sois fort proche, il y a déjà tant de temps que tu travailles, & tu dis qu'il te faut encore plus de vingt années; As-tu lettres de viure iusques-là, à l'âge où tu-és? Mais posons le cas que tu y arriues, & que tu trouues ce que tu cherches, combien en iouiras-tu? C'est comme si quelqu'un se laissoit mourir de faim, en trouuillant toujours à aquerir de l'apetit. On dit que la Vertu consiste dans l'action, c'est à dire, à viure justement, sagement, fortement; mais vous autres Stoiciens, & quand ie dis vous, ie pense dire les plus grans de tous les Philosophes; laissant-là les choses essentielles qui ne sont point contestées, vous travaillez à apprendre des termes barbares, & à faire des argumens cornus; & celuy qui y est le plus sçauant, est estimé le plus habile.

Ccc.

Ainsi quitant le fruit qu'on peut tirer de la Philosophie, vous vous atachez à l'écorce. N'est-ce pas ce que vous faites dans vos écoles, depuis le matin iusqu'au soir?

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINVS. Ne vous reprocheroit-on pas donc à bon droit, que vous prenez l'ombre pour le corps, & que vous courez toute vostre vie après vn fantôme, quoy que vous pensiez faire vne chose fort vtile. Dy-moy, ie te prie, voudrois-tu estre semblable à ton précepteur, à la réserve de la science; aussi colére, aussi queréleux, aussi auaire, aussi gourmand, aussi voluptueux, encore qu'il ne le semble pas. Veux-tu que ie te die à ce propos ce que répondit l'autre iour vn simple bourgeois à vn Philosophe qui est suiuy de toute la jeunesse? Car comme il se vouloit faire payer d'un de ses écoliers, & luy reprochoit en colére, que le mois estoit échu, son oncle prenant la parole; Cesse, luy dit-il, de croire que mon neveu te fasse vne grande injure, si n'ayant acheté de toy que des paroles, il ne t'a pas si-tost donné son argent. Outre que tu n'as rien perdu de tout ce que tu luy as appris, ce que nous desirions le plus sa mère & moy, lors que nous le mîmes entre tes mains, c'estoit de le rendre plus vertueux, & il n'est rien moins que cela. Car il a violé la fille de nostre voisin, &

couroit fortune de la vie, si l'on n'eust accommodé l'affaire pour de l'argent. En suite, il a batu sa mere, qui l'auoit surpris comme il emportoit quelque chose de la maison, pour friponner avec ses camarades. Il n'y a que le mensonge & l'effronterie, & autres vertus semblables où il ait fait grand progrès; car il estoit beaucoup plus sage & plus modeste, quand nous te l'auons donné; Cependant, j'aimerois mieux qu'il eut appris à se corriger de quelques-uns de ses défauts, que cent sottises, dont il nous rompt la teste tous les iours, Qu'un Crocodile a pris un enfant, qu'il a promis de rendre pourueu qu'on luy die ce qu'il a resolu d'en faire; Que s'il est iour il n'est pas nuit; & autres semblables fadaïses. Enfin, il ne dit rien que ce qu'on sçait, ou qu'on ne veut pas sçauoir, & croit quand il sçaura tout cela, que rien n'empeschera qu'il ne soit parfaitement sage, & qu'il ne considere le reste des hommes comme des fourmis ou des mouches. Comme on reprochoit donc cela à ce Philosophe, il répondit, que la Philosophie luy auoit seruy de bride, & que s'il ne l'eut apprise, au lieu qu'il n'a fait que battre sa mere, il l'eut peut-estre tuée; Qu'il faut dire de luy ce que disent les nourrices, quand elles enuoyent leurs enfans à l'école, *Que s'ils n'y font point de bien, ils n'y feront point de mal*; Que pour luy, il auoit fait

ce qui estoit de son deuoir, & qu'on le fist interroger par vn Philosophe de leur Secte, qu'il le satisferoit sur tout. Voila ce que dit ce Docteur; mais pour toy, tu n'as pas appris la Philosophie pour t'empescher de deuenir pire, mais pour en deuenir meilleur.

HERMOTIME. Que veux-tu que ie te die? ie suis si touché de tes raisons, que ie regrette mille fois la peine que i'ay prise pour ne rien sçauoir. Maintenant, que tu m'as dessillé les yeux, ie voy clairement la vanité des choses que i'ay admirées, & pleure le temps que i'ay perdu en des curiositez fâcheuses & inutiles.

LYCINVS. Il n'est pas question de pleurer; mais de prendre pour soy la consolation que donna le renard des fables, à celuy qui s'amusoit à conter les vagues, & s'estoit mépris au compte. Car il luy dit, qu'il n'auoit qu'à conter celles qui restotent, sans se mettre en peine de celles qui estoient écoulées, veu qu'aussi bien, il en estoit passé vne infinité auant qu'il se mist à conter. Contente-toy donc desormais de viure comme les autres, sans faire des desseins au dessus de ta portée, ni auoir honte d'estre deuenu sage vn peu tard. Du reste, ce que i'ay dit, n'est point par vne haine particulière que i'aye contre les Stoïques; au contraire i'ay choisi leur Secte comme la principale, pour confondre en elle toutes les autres.

HERMOTIME. Je te promets de changer maintenant, non seulement de vie mais d'habit & de contenance, & d'en prendre vne plus réglée & plus humaine, pour faire voir que j'ay renoncé à toutes ces sotises, & plutôt à Dieu que ie pusse oublier tout ce que j'en ay appris. Je prendrois volontiers pour cela de l'ellebore comme fit Chrysipe, quoy que pour vn différent sujet. Cependant, ie t'ay beaucoup d'obligation de m'auoir détrompé; il me semble que tu m'es aparue comme les estoiles de Castor & de Pollux, pendant la tempeste. A peine que ie ne me fasse couper les cheueux, comme ceux qui sont échapez du naufrage; ie fuiray à l'auenir la rencontre d'un Philosophe, comme celle d'un furieux ou d'un chien enragé.

~~~~~

### HERODOTE, O V A E T I C N.

*Il se sert des exemples d'Herodote & d'Aëtion, pour justifier sa conduite.*

**Q**V'ON seroit heureux de pouuoir imiter Herodote, ie ne dis pas en toutes ses perfections, car ce seroit vn trop grand souhait; mais, ou en la beauté du discours, ou en la gravité des Sentences, ou en la délicatesse de sa

langue Ionique, ou enfin en mille autres avantages, qui font tomber la plume des mains de tous ceux qui le voudroient entreprendre. Mais ce qu'il fit lors qu'il sortit de son país, peut estre imité aisément. Car après auoir délibéré en soy-mesme des moyens qu'il tiendrait pour se rendre illustre, il crut qu'il seroit trop long de courir par toutes les villes, & se presentant aux jeux Olympiques où toute la Grèce estoit assemblée, il récira son histoire avec tant d'applaudissement, qu'on donna le nom de Muses à ses liures. Il deuint donc, en moins de rien, plus célèbre que ceux qui auoient gagné le prix des jeux; & l'on croit par tout, lors qu'il passoit, Voilà celuy qui a si dignement chanté nos victoires, & célébré les auantages que nous auons remportez sur les Barbares. Par cet artifice il obtint l'aprobation generale dans vne seule assemblée, & au lieu d'un Heraut qu'ont les autres victorieux, il eut toute la Grèce pour Trompette de ses loüanges. Son exemple fut suiuy depuis par le Rheteur Hippias, qui estoit de son país, & en suite par plusieurs autres, qui se sont signalez de mesme par des harangues publiques. Mais il n'est point besoin d'alleguer les Anciens, puis-que de nostre temps Aëtion exposa publiquement aux jeux Olympiques le tableau des amours de Roxane & d'Alexandre,

*Prodicus*

*Ceus,*

*Anaxi-*

*menes*

*Chius, Po-*

*lus Agri-*

*gentinus.*

ce qui luy acquit tant de réputation, que celuy qui présidoit aux jeux luy donna sa fille en mariage. Ce devoit estre vn merueilleux tableau, *Proximité.*  
 direz-vous, pour élever vn Peintre à vn si haut degré d'honneur. Je vous en veux faire la description pour en donner quelque idée à ceux qui n'ont point esté en Italie, où est maintenant vne si excellente pièce. C'est vne chambre magnifique où l'on voit assise sur son lit Roxane toute éclatante de gloire, mais plus brillante encore par sa beauté, quoy qu'elle baïsse les yeux de honte, pour la presence d'Alexandre qui est debout deuant elle. Mille petis amours sourians voltigent autour, dont les vns leuent son voile par derrière, comme pour la montrer au Prince; les autres la deshabillent. Quelques-vns tirent Alexandre par le manteau comme vn jeune Epoux plein de pudeur, & le presentent à sa maistresse. Il met à ses pieds sa couronne, acompagné d'Ephestion, qui tient vn flambeau à la main, & s'appuye sur vn beau garçon qui représente l'Hyménée. Voila le principal dessein du tableau. A costé sont d'autres petis Amours qui folâtroient avec ses armes. Les vns portent sa lance, tout courbez comme des porte-faix sous vn fardeau trop pesant; les autres son bouclier, sur lequel il y en a vn d'assis, qu'ils meinent comme en triomphe, tandis qu'un autre est en embuscade

dans sa cuirasse, qui les attend au passage pour leur faire peur. Et cette galanterie n'est pas inutile, mais sert à faire voir l'humeur belliqueuse d'Alexandre, qui au milieu des plaisirs, n'abandonnoit pas le soin de la guerre. Voila la description de ce chef-d'œuvre, qui par la feinte représentation d'un mariage, en produisit un véritable. Maintenant, pour en faire l'application, ie diray qu'à l'exemple d'Herodote & d'Aëtion, voulant me faire connoître à mon entrée dans la Macedoine, sans courre par tout en vne saison fâcheuse, i'ay choisi cette illustre Compagnie, qui n'est pas composée d'une vile populace, comme celle qui se trouue à des jeux, mais des plus Grans personnages de toute la Grèce; & n'est pas assemblée dans les deserts de Pise sous des huttes & des cabanes, mais dans vne ville magnifique, où elle représente comme les Estats de la Prouince, si bien qu'elle ne cède en rien à la solemnité des jeux Olympiques. A la verité, si vous me comparez à ces deux Heros, ie seray fort peu de chose; mais en me considerant séparément, ie mériteray peut-estre quelque estime.

*Philosophes, Orateurs, Historiens.*

ZEVXIS,



## ZEVXIS, OV ANTIOCVS.

*C'est comme une Apologie de la façon d'écrire de Lucien, dont il y a déjà quelque chose dans le Traité contre celui qui l'auoit appelé Prométhée.*

**C**OMME ie me retitois l'autre iour, après vous auoir leû mon ouurage, plusieurs de ceux qui l'auoient ouï m'aborderent, & m'ayant salüé fort ciuilement, me reconduisirent chez-moy, auéc des louanges qui me faisoient rougir, & que i'aurois honte de rapporter à d'autres qu'à mes amis. Ce qu'ils admiroient dauantage dans ma façon d'écrire estoit la nouveauté de l'invention, dont chacun raportoit quelque exemple qui l'auoit le plus touché; Car ils n'auoient point de sujet de vouloir flater vn estrangeur comme moy, de qui ils n'auoient rien à esperer ni à craindre. Ces louanges, quoy qu'elles me chatouillaissent l'oreille, me laissoient neantmoins quelque regret, en ce qu'ils sembloient n'admirer en mes ouurages que la nouveauté, comme on dit qu'une chanson, quelque mauuaise qu'elle soit, est bonne quand elle est nouvelle. Je disois donc en moy-mesme, quoy! n'ay-je aucun auantage par dessus les autres, que

D d d

de ne pas fuiure leur route ? N'y a-t-il pas du choix & de l'agencement dans mes paroles ; de la force & de la délicatesse dans mes pensées ; de la vigueur dans mon expression ; de l'ordre & de la conduire dans tout mon discours ? Voilà ce qui est digne de louange, & non pas la nouveauté, qui ne doit estre estimée que comme la bordure en vn tableau. Je vous veux conter, à ce propos, l'histoire de Zeuxis, qui a remporté la gloire du plus grand Peintre qui fut iamais, & ne s'amusoit point à représenter des choses ordinaires comme les autres, mais s'efforçoit toujours de montrer l'excellence de son Art sur de nouveaux sujets. Entre tous ses grands desseins, celui qui m'a le plus touché est la Centaure, dont ilay veu une copie à Athenes ; car l'original fut emporté par Sylla, & perit sur mer avec plusieurs autres raretez de la Grèce. Je vous la vais donc depeindre, au moins mal qu'il me sera possible, non pas pour prétendre la gloire d'exceller dans les descriptions, mais parce que l'estonnement qu'elle me donna a seruy à me la mieux imprimer dans l'esprit. C'est une Centaure couchée sur l'herbe, dont la partie animale est étendue par terre, & celle qu'elle a de femme est relevée à demy & appuyée sur le coude. Elle allonge les pieds de derrière, & trouble ceux de deuant, en recourbant l'un, & pinçant la terre de l'autre,

comme font les chevaux quand ils se veulent  
 redresser. Elle se panche vn peu sur le costé  
 pour donner à teter à ses petis, dont elle tient  
 l'un entre ses bras, qu'elle alaitte avec ses ma-  
 melles de femme, & l'autre est pendu à celles  
 qu'elle a de canale. Au haut du tableau, est le  
 Centaure comme en sentinelle, qui ne paroist  
 qu'à demy, & leur montre vn faon de lion-  
 ne, qu'il a pris. Quoy qu'il semble sourist, il a  
 neantmoins la mine farouche & la persique  
 aigre, outre qu'il est presque tout veu. Mais  
 la femme, aussi mignonne qu'il est sauvage, a  
 la partie de derrière, de ces belles cavalcades de  
 Thessalie, qui n'ont point encore esté domtées,  
 & l'autre de la plus belle femme du monde,  
 horsmis qu'elle a les oreilles droites & pointues  
 comme on les peint aux Satyres. Des deux en-  
 fans, l'un est sauvage & veu comme le pere,  
 l'autre plus doux & plus humain; & tous deux  
 regardent, en alaitant, le lionceau, qu'on leur  
 élève par dessus la teste, comme pour leur faire  
 peur. On laisse aux Reintres à admirer le docte  
 mélange des couleurs aussi bien que leur apli-  
 cation, la justesse des proportions, la délicatesse  
 des ombres, & la hardiesse du dessin; mais ce  
 qui me touche le plus, sub l'industrie de l'ouurier,  
 d'avoir scû mesler si adroitement deux natu-  
 res toutes contraires, que le passage de l'une à

*Theodo-  
ras le Rho-  
dien.*

l'autre est imperceptible. Ce chef-d'œuvre ravit d'abord tous ceux qui le virent ; mais comme Zeuxis aperceut qu'ils en admiroient l'invention , sans prendre garde à ce qui estoit plus considérable , il l'osta , en colére , du lieu où il l'auoit mis pour le faire voir. Auant que d'approprier cet exemple à mon sujet , i'en veux encore rapporter vn autre d'Antiochus Soter à la bataille qu'il donna contre les Galates. Comme ce Prince vit le grand nombre & le bel ordre des ennemis, il desespéra de la victoire ; & se preparoit déjà à la retraite, ou à faire quelque melchant acommodement, lors que l'vn de ses Capitaines le rassura. Voyant donc la Caualerie ennemie qui venoit fondre sur luy, & l'Infanterie qui s'ouuroit pour donner passage aux chariots, il lâcha si à propos les Elephans qu'il auoit cachez exprés derrière les bataillons pour donner plus de terreur, que la Caualerie & les chariots épouuantez, se renuerserent sur leurs gens de pied ; si bien que donnant là dessus on en fit vn carnage effroyable. Mais comme les Macedoniens vouloient féliciter Antiochus de sa victoire, & pouffoient en l'air des cris de joye ; N'avez-vous point de honte, leur dit-il, de faire les vains pour le gain d'vne bataille , que vous deuez plustost à la fortune qu'à vostre valeur ; de forte qu'il ne fit peindre pour trophée qu'vn

Elephant. Il seroit temps de faire l'application de ces deux Histoires, si elle n'estoit assez visible. Car vous voyez que ce qui me donne l'auantage, est ce dont ie faisois le moins de cas, & qu'on est surpris de la venue des Elephans & de la femelle du Centaure, sans admirer ce qu'il y a de plus admirable. Je ne le dis pas pour vous qui sçauiez connoistre parfaitement ce qu'il y a de plus beau & de plus accompli dans vn ouurage; mais pour ceux qui n'estiment que la nouveauté, sans se soucier du reste.

---

### H A R M O N I D E.

*Il se justifie par l'exemple d'Harmonide de ce qu'il s'adresse au plus grand personnage du pais pour auoir son aprobation.*

**V**N grand iouëur de flûte demandoit vn iour à son maistre, après auoir appris de luy tous les secrets de son Art, comment il feroit pour se rendre illustre; Car ie ne desirerois pas, dit-il, iouër aussi bien de la flûte qu'Olympe ou que Marsyas, s'il n'y auoit point de gloire à acquir; & ie dis des Musiciens ce qu'on dit de la Musique, *Que celle qu'on n'entend point est inutile.*

Timothée répondit à Harmonide, car c'est ainsi que s'appelloient le maître & le disciple. Qu'il ne luy faisoit pas vne petite demande, & qu'estant impossible de iouer deuant tout le monde, il falloit tâcher de gagner l'estime de ceux qui estoient capables d'en donner. Car les ignorans, dit-il, ont acoustumé de s'en fier aux autres, comme dans les spectacles chacun applaudit aux Acteurs, mais peu jugent la victoire. Harmonide ne sceut profiter de cet avis; car la première fois qu'il monta sur le Theatre public, il expira pour l'auoir voulu prendre d'un ton trop haut, & mourut sans estre couronné. Mais cela ne s'adresse pas seulement à luy, c'est à tous ceux qui se veulent rendre illustres dans quelque profession que ce soit. Je me suis donc présenté à vous, pour me faire connoître, comme à celui qui a l'approbation générale, & de qui les sentimens sont la règle de tous les autres. Les Roys de Lacedemone n'auoient que deux voix dans le Conseil, mais vous les avez toutes, & vos réponses sont autant d'oracles, qu'on réuere d'autant plus qu'ils sont toujours clairs & salutaires. C'est ce qui me rassure dans la grandeur de mon dessein, outre, que ie pense estre à vous en quelque sorte, puis que ie suis d'une ville dont vous avez pris la protection, & que vous avez comblée de vos faueurs tant publiques que particu-

lières. S'il arrivoit donc que ie n'aye pas assez de voix pour remporter le prix; Ajoutez-y vostre suffrage; comme celuy de Mithridate; Aussi bien, si ie n'avois vostre approbation; celle des autres ne m'e suffiroit pas; & sans elle ie compte pour rien toute ma gloire. C'est vous qui devez apprendre à la posterité ce qu'elle doit croire de mes ouvrages; & ie m'adresse à vous comme aux Dieux; pour confirmer la réputation que les hommes m'ont donnée; afin que j'aye plus d'assurance de paroître désormais en public; car il n'y a plus d'assemblée à redouter à celui qui a triomphé aux jeux Olympiques.

### LE SCYTHE, OV L'ESTRANGER.

*Ce discours a quelque chose de semblable au sujet du précédent; car par l'exemple de Toxaris qui mena Anacarsis chez Solon comme à l'abrégé de toute la Grèce, il s'adresse à ceux à qui il parle, pour avoir le suffrage public.*

**A**NACARSIS n'est pas le premier qui vint de Scythie pour apprendre les Sciences à Athènes, car Toxaris y avoit esté avant luy; mais il n'estoit pas comme l'autre de race Royale, ni de ceux qui portent des chapeaux;

*C'est qu'ils  
luy sacri-  
fioient tous  
les ans un  
homme.*

qui est parmy eux vne marque de grandeur; il estoit de ceux qu'on nomme à huit jambes, parce qu'ils n'ont que deux bœufs à leur chariot. Aussi ne retourna-t-il point en son país, mais s'habitu à Athènes; & quelque temps après sa mort, on luy sacrifia comme à vn Heros, pour faire voir que les Grecs ont le pouuoir de deifier, aussi bien que les Scythes, qui dépêchent tous les ans vn Ambassadeur vers leur Dieu Zamolxis. Car comme la contagion estoit grande à Athènes, la femme d'un Senateur de l'Arcopage vit en songe Toxaris, qui luy commandoit de dire aux Athéniens, que pour faire cesser la peste il falloit arroser de vin l'entrée des maisons, ce qu'on fit & la peste cessa. Soit que la vertu de cette liqueur eust la force de purifier l'air, ou que Toxaris qui estoit sçauant dans la Medecine, eust quelque secret là-dessus qui n'est pas connu de tout le monde; Tant y a que par forme de reconnaissance, on immole depuis, tous les ans, vn cheual blanc sur son sepulcre, d'où cette femme le vit monter; car son nom fut reconnu par l'épitaphe quoy qu'à demy effacée. Mais on voyoit vn Scythe graué sur la colonne, avec vn arc tendu en vne main & vn liure en l'autre, & le liure & l'arc se voyent encore avec plus de la moitié du corps; le reste a esté consumé par le temps. Ce tombeau est assez près du  
Dipyle



Dipyle à main gauche en allant à l'Académie, & n'est pas fort magnifique, mais du reste ne manque iamais ni de fleurs ni de couronnes; Car on dit que ce Heros guérit encore de la fièvre, ce qui n'est pas étrange, après auoir guéry toute vne ville de la peste. Mais pour venir au sujet pour lequel ie l'ay allégué, Toxaris viuoit encore lors qu'Anacarsis vint à Athènes, & le rencontra vn iour par la rue tout interdit, comme vn étranger qui ne sçait pas les mœurs du pais, & n'en entend pas la langue; de sorte qu'il se repentoit d'estre venu, & se preparoit déjà au retour. Il ne luy fut pas difficile de le reconnoistre, tant à son habit que parce que c'estoit vn des grans Seigneurs d'entre les Scythes; si bien qu'il l'aborda, & luy demanda s'il n'estoit pas Anacarsis, ce qui le surprit tellement, qu'il laissa couler des larmes de joye, de trouuer vn homme de connoissance en vn pais étranger. Il luy demanda donc son nom ne le pouuant reconnoistre à cause de sa longue absence, outre qu'il estoit vestu à la Gréque, la barbe rase, & sans espée, & qu'à son discours & à sa façon, on l'eût pris pour vn Athenien, tant il estoit changé depuis son départ. Comme il se fut nommé, Anacarsis s'enquist si ce n'estoit pas luy qui auoit quité son pais & sa famille, pour se venir établir en Grèce, où l'on disoit qu'il estoit

maintenant en grande estime; & sur sa réponse, sçache, luy dit-il, que ie suis l'un de tes adorateurs, & que l'amour de la Grèce m'a porté comme toy en cette Prouince, où j'ay beaucoup souffert depuis ma venue, servant de iouët aux petis enfans par la nouveauté de mon habit; sans parler des travaux que j'ay endurez par le chemin. Je te conjure donc par les Dieux, de me montrer ce qu'il y a de plus remarquable icy, & de m'apprendre les loix & les coutumes du pais, & me donner la connoissance des Grans hommes, qui est le sujet de mon voyage, aussi bien que du tien. C'est auoir bien peu de courage, luy dit Toxaris, de vouloir si tost quiter la Grèce après auoir tant pris de peine pour y venir; mais elle a trop de charmes pour te retenir lors que tu viendras à la connoistre; Je te donneray seulement vn secret pour apprendre en peu de temps ce que tu desires sçauoir. Il y a vn illustre vieillart en cette ville qui a voyagé long-temps en Asie & en Egypte, & conuersé avec les Sages du pais; si bien que les Atheniens l'ont choisi pour leur Legislatteur, quoy qu'il ne soit pas fort riche. Si tu peux auoir sa connoissance, tu verras en luy toute la Grèce, puis que c'est comme vn abrégé de ce qu'il y a de meilleur. Ne tarde donc pas dauantage, dit Anacarsis, à me le faire connoistre, & me meine de ce

pas chez luy ; mais ie crains qu'il ne soit difficile à aborder, & qu'il ne me rebute sur mon nom. Ne crain point, dit Toxaris, ie t'assure du contraire, & qu'il sera bien-aïse d'obliger vn étranger comme toy ; suy-moy, seulement, & vien faire preuue en sa personne, de la courtoisie & de la générosité des Grecs. Mais le voila tout à propos qui s'auance tout resueur, abordons-le. Reçoy ce present de ma main, Solon, Voicy l'vn des plus grans Seigneurs de mon pais, qui l'a quitte pour te venir voir, & apprendre de toy les loix & les coûumes de la Grèce. Si ie te connois bien, tu ne tromperas point son atente ni la mienne, & d'vn honneste Scythe tu en feras vn honneste Athenien. Sçache, Anacarsis, que tu-as en Solon Athènes & toute la Grèce, & que si tu peux obtenir son amitié, tu ne seras plus étranger, mais connu & chéry de tout le monde, tant il y a de perfections renfermées dans ce seul homme. Sa conuersation te fera oublier ta patrie, & si tu cherches vn amy comme tu dis, tu trouueras icy le but & l'accomplissement de ton dessein ; car c'est le formulaire de l'Honneur & de la Vertu, & l'image viuante de la Philosophie. Ren graces aux Dieux de ce que tu-as trouué vn si grand tresor, & ne te plains plus de la Fortune, ni ne regrette les maux que tu-as endurez en ton voyage. Il seroit

long de dire combien ce present plut à Solon, & ce qu'il répondit à des offres si courtoises. C'est assez de dire qu'ils vécurent depuis dans vne parfaite intelligence, & qu'il aprit à Anacarsis tout ce qu'il sçauoit, & luy donna la connoissance des plus grans personnages de la Grèce. D'autre costé, Anacarsis ne le pouuoit quitter vn moment, tant il estoit charmé de son sçauoir & de sa vertu; de sorte qu'il aprit en peu de temps tout ce qu'il desiroit, & se rendit tres-illustre, chacun croyant que s'il n'eust eu quelque ressemblance aux mœurs de Solon, il n'en eut pas fait son amy. Il est donc le seul des barbares qui a esté initié dans les mysteres, & fait citoyen d'Athènes, si l'on en veut croire Theoxène. Aussi ne retourna-t-il en son pais comme ie croy, qu'après la mort de Solon. Maintenant pour dire ce qui m'a fait tirer Anacarsis de la Scythie, pour venir en Macedoine avec Foxaris & Solon, c'est qu'il m'est arriué la mesme chose qu'à luy, & ne croyez pas que ie le die par vanité. Car les Syriens ne sont pas moins honnestes gens que les Scythes, & ce n'est pas en noblesse ni en grandeur que ie me veux comparer à Anacarsis; mais en ce que ie me trouuay tout surpris, en arriuant icy, tant de la beauté & de la grandeur de la ville, que de la multitude & de la splendeur de ses habi-

rans ; comme Télémaque fut rempli d'estonnement & d'admiration en voyant le palais de Ménélaüs. Comme i'auois donc enuie de me faire connoistre par quelque ouurage ; car où pouuois-je mieux faire paroistre mon esprit qu'en ce lieu ? & que ie m'enquerois de ceux qui estoient le plus en estime , pour m'adresser à eux & implorer leur protection ; ie ne trouuay pas seulement vn Toxaris, mais plusieurs, qui après m'auoir dit le grand nombre d'honnestes gens dont cette ville estoit remplie, ajoutèrent, qu'il y en auoit deux principaux tant en noblesse qu'en crédit , qui pouuoient disputer de sçauoir & d'éloquence avec les plus grans personnages de la Grèce, & estoient également chéris & estimez de tout le monde. Pour leur courtoisie & le reste de leurs vertus, il n'est point besoin, dirent-ils, de vous en parler ; car vous les reconnoistrez assez vous-mesme. Il suffit de vous dire que l'un est le pere & l'autre le fils, & que le premier peut estre comparé legittimement à Solon, à Périclés ou à Aristide, & l'autre à Alcibiade ; puis-qu'il a comme luy les façons aimables & atrayantes, sans parler des auantages de sa taille & de sa bonne mine. Toute la difference qu'il y a, c'est que la Grèce se repentit d'auoir aimé l'un, & l'amour de l'autre augmente tous les iours avec son estime. Enfin, c'est l'honneur

de son païs & les délices de tout le monde. Si-tost qu'il ouvre la bouche pour parler, il raut chacun en admiration ; si bien que vous n'avez rien à desirer si son pere & luy viennent vne fois à vous recevoir dans leur amitié. I'ateste les Dieux que voila le sentiment general ; mais ie n'ay plus que faire du témoignage des autres après l'auoir reconnu moy-mesme, & ie trouue seulement qu'on n'en a pas assez dit. Il ne faut donc point tarder dauantage à gagner leurs bonnes graces, puis-que leur amitié nous doit seruir d'abry contre la tempeste, comme les étoiles de Castor & de Pollux si fauorables aux Nautonniers.

\*\*\*

## COMMENT IL FAUT ESCRIRE L' H I S T O I R E.

*Le titre sert icy d'Argumens.*

**O**N dit que sous le règne de Lyfimacus, les habitans de la ville d'Abdère furent tourmentez d'une fièvre chaude tres-violente, qui finissoit le septième iour par vne perte de sang ou vne sueur. Mais ce qu'il y auoit de plus étrange, c'est que tous ceux qui en estoient atteints récitoient des Tragedies, & particuliere-

ment l'Andromède d'Euripide, d'un air graue & d'un ton lugubre, & toute la ville estoit pleine de ces Comediens faits à la haste, qui tout hâues & défigurez, s'écrioient, *O amour, Tyran des Dieux & des hommes*, & ioüoient le reste du rôle de Persée fort mélancoliquement; ce qui dura iusqu'à la venue de l'Hiuer qu'un grand froid emporta toute cette réuerie. Ce mal venoit de ce que le Comedien Archelaüs qui estoit en grande vogue en ce temps-là, auoit ioüé cette Tragedie avec aplaudissement, dans les plus ar dentes chaleurs de l'Esté; de sorte que plusieurs au retour du théâtre se mirent au lit, & le contrefaisoient le lendemain, ayant l'esprit encore tout plein de ses termes tragiques & empoulez. Vne maladie assez semblable a gagné depuis peu nos beaux esprits, qui depuis la défaite d'Arménie, & les victoires remportées en suite sur les barbares, ne se peuuent tenir, non pas de iouer des Tragedies, car il ne seroit pas desagrèable d'ouïr réciter de beaux vers, mais d'écrire l'Histoire; & l'on ne voit plus que des Xenophons, des Herodotes & des Thucydides, ce qui iustifie le dire de cet Ancien, *Que la guerre est mere de tout*, puis-  
qu'elle produit mesme des Historiens. A l'exem-  
ple donc de Diogène qui à la venue de Philippe voyant les Corinthiens employez, les vns à re-  
parer leurs bresches, les autres à nétoyer leurs

*Il vouloit  
dire la dis-  
corde des  
Elemens.*

armes, s'amusoit à rouler son tonneau, pour n'estre pas le seul oisif dans vne-ville si ocupée: l'ay pris la plume, afin de ne pas faire vn personnage muët de la Comedie, ni me taire tandis que tous les autres parlent. Je ne suis pourtant pas si temeraire que d'entreprendre d'écrire l'Histoire, ie craindrois trop de donner à trauers quelque banc ou quelque écueil caché sous les ondes, qui allast briser mon fresle vaisseau. Je veux seulement donner quelque auis à ces nouveaux Escriuains, quoy que la pluspart ne croient pas en auoir besoin, & se figurent qu'il n'y a qu'à sçauoir s'expliquer passablement pour deuenir bon Historien. Mais tu sçais bien le contraire, mon cher Philon, & qu'il n'y a guère de chose plus difficile, si l'on veut trauailler, comme dit Thucydide, pour l'Eternité. Je sçay bien que ie ne feray pas plaisir à ceux qui ont déjà publié leurs ouvrages, avec les aclamations acoustumées; mais cela leur pourra seruir vne autrefois à décrire les guerres estrangeres, puis-qu'en l'estat qu'est maintenant l'Empire Romain il n'y a rien qui l'ose choquer. Que s'ils ne veulent pas receuoir instruction, ie ne m'en soucieray pas beaucoup, & quand tous les Abdérites auroient la fièvre chaude, le Medecin n'en fera que rire. Or comme tous les préceptes concernent ce qu'on doit faire & ce qu'on doit éuiter, ie commenceray  
par



par ceux-cy, sans m'estendre aux autres qui sont communs à toutes les productions de l'esprit, & qui concernent l'ordre, la pensée & l'expression ; mais ie me renfermeray dans ceux qui sont propres à nostre sujet. Premièrement, quelle faute ne font point ces nouveaux Docteurs, lors qu'au lieu de rapporter simplement les choses comme elles se sont passées, ils s'estendent dans le blâme ou la louange des Chefs, & font vne Satyre ou vn Panegyrique au lieu d'une Histoire ; sans cōsiderer que ces choses sont éloignées l'une de l'autre, comme le ciel l'est de la terre. Car celui qui louë n'a autre but que de réjouir, & ne se soucie pas de le faire au préjudice de la verité ; mais le moindre mensonge corrompt la nature de l'Histoire, & fait d'une verité vne fable. Elle ne s'acorde pas plus avec la Poësie, qui n'a pour bornes que la fantaisie du Poëte, dont la raison s'appelle fureur. Mais l'Histoire est plus chaste & ne peut employer les ornemens de la Poësie non plus qu'une honneste femme ceux d'une Courtisane ; d'autant plus, qu'elle n'emprunte pas le secours des Fictions, & n'a pas les figures & les mouuemens qui transportent l'ame & la mettent hors de son siège. Si vous y meslez donc trop d'ornemens vous la rendez semblable à Hercule vestu des habits d'Omphale, qui est la dernière extrauagance. Ce n'est pas qu'elle

ne puisse quelquefois employer les loüanges avec grace ; mais elle y doit estre fort retenüe, & se souuenir toujours que son but n'est pas de plaire, mais d'instruire ; & qu'elle ne travaille pas tant pour ceux qui sont à present, que pour la posterité. Ceux-là donc s'abusent qui diuisent l'Histoire en deux parties, l'vtile & le délectable, & pour cela y comprennent les loüanges. Car l'Historien ne doit auoir pour but que l'vtilité qui se tire d'vne narration veritable, & s'il mesle quelque agrément dans son ouurage, il ne faut pas que ce soit pour en corrompre la verité, mais pour la faire mieux recevoir. Or ce qui sent trop la flaterie dégoûte vn honneste homme au lieu de le réjouir ; & c'est ecluy-là qu'on se doit proposer de contenter sans se flatter des autres. Car quand on plairoit à quelques-vns, les gens d'esprit s'en tiroient, parce qu'ils scauent que la perfection de chaque chose consiste dans sa nature, & que si vous l'en tirez, vous faites vn monstre, au lieu d'vn miracle. Je laisse à part que les loüanges ne sont d'ordinaire agréables qu'à ceux qu'on louë, encore faut-il pour plaire qu'elles soient bien délicates ; mais elles sont insupportables à tout le monde, lors qu'elles contiennent des hyperboles excessiues & des flatteries manifestes. Plusieurs, neantmoins, qui ne les scauent pas aprestes, & n'ont pas la grace de

## ESCRIRE L'HISTOIRE. 411

l'agencement, se contentent d'assembler plusieurs choses incroyables, sans leur donner seulement la teinture de la verité; mais bien-loin de plaire ils font enrager mesmes ceux qu'ils cajolent, s'ils ont tant soit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Aristobule l'un des Capitaines d'Alexandre, lisant vn iour à ce grand Prince de qui il a écrit l'Histoire, la bataille contre Porus, où il mesloit des flateries extraordinaires, Alexandre qui nauigeoit alors sur l'Hydaspe, ietta le liure dans la riuiera, & luy dit qu'en luy en deueroit faire autant, d'estre si effronté que d'attribuer de faux exploits à Alexandre, comme s'il n'en auoit pas assez fait de veritables. Colere bien juste & bien conforme à vne autre action de ce Prince, lors qu'il rebuta l'Architecte qui vouloit tailler le mont Athos à sa ressemblance, & faire que d'une main il tint vne ville, & de l'autre il versast vn fleuve. Aussi depuis ne se souuit-il plus de luy, après auoir reconnu sa flaterie & sa lâcheté. Car quel plaisir y a-t-il d'entendre de fausses louanges, si l'on n'est de l'humeur des femmes, qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne sont, comme si cela corrigeoit leurs defauts, ou qu'elles en fussent plus saintes, pour auoir le teint meilleur dans leur tableau. Cependant, la plupart des Historiens modernes font cette faute, sans se soucier de la

posterité à qui ils rendent leur Histoire suspecte par ce défaut. Si l'on doit donc y mesler de l'agrément, il faut, comme j'ay dit, que ce soit de celuy que la verité est capable de recevoir, & non pas de faux ornemens, comme j'en ay remarqué depuis peu dans ces nouveaux Historiens, & ie te prie de ne point estimer ce que ie diray incroyable, pour estre ridicule ; car ie t'en ferois serment à vn besoin s'il estoit honnesté de iurer dans vn liure. L'un commence son Histoire par l'inuocation des Muses, & les prie de favoriser son dessein ; & pour acheuer comme il a commencé, il compare l'Empereur à Achille, & le Roy de Perse à Thersite, sans considerer qu'il luy feroit beaucoup plus d'honneur de comparer son ennemy à Hector, pour rendre sa défaite plus illustre. Il ajoûte à cela vne louange de foy-mesme & de sa patrie, pour montrer qu'il est digne d'écrire l'Histoire, & marque en passant que si Homère l'eust fait, il eut sauué vn grand procès aux Grammairiens, qui s'entrebattent maintenant sur ce sujet. Il finit par vne protestation de raualer les auantages des ennemis, & de releuer les nostres, & entre ainsi en matière. *Car ce malheureux Vologésès fit la guerre à l'Empereur pour la raison qui s'ensuit.* Vn autre grand imitateur de Thucydide commence ainsi son Histoire, à son exemple, *Crépéréius Calpurnianus*

citoyen de la ville de Pompée, a écrit la guerre des Parthes & des Romains, à commencer dès son origine. Après vn si beau commencement, il est facile de iuger du reste. Car il fait dire mille extrauagances à vn certain Orateur de Corfou, & enuoye la peste à ceux de Nisibe, pour n'auoir pas voulu embrasser nostre party; empruntant tout de l'histoire de Thucydide, hormis les longs murs d'Athènes. Il passe d'Ethiopie en Egypte & aux Estats du Roy de Perse, où ie le laissay tout à propos qui enterroit les Athéniens à Nisibe, iugeant assez ce qu'il pourroit dire après vn si beau commencement. N'est-ce pas là vne belle façon d'imiter Thucydide, de dérober ce qu'il a dit, pour l'appliquer à vn sujet tout différent. Non content de cela, il mesle dans son Histoire les termes Latins des armes & des machines, & dit *le pont & le fossé*, comme on fait en cette Langue, qui est vne chose bien agréable aux oreilles Grecques. Vn autre a fait la sienne comme vn Iournal de quelque soldat ou de quelque viuandier de l'Armée, en quoy il est plus excusable que les autres; car si cela ne tient lieu d'Histoire, cela peut touiours seruir de memoire à vn Historien. Mais son inscription est trop superbe pour vn si maigre Escriuain. *L'Histoire Parthique de Callimorphe, Medecin des Hastaires de la sixième legion.* Sa Préface n'est pas moins extra-

uagante. Car il soutient que c'est au Medecin d'écrire l'Histoire, parce qu'Esculape est fils d'Apollon qui est le pere des Sciences, & le protecteur des Muses, & entremette parmi les ingénardises de la langue Ionique des termes bas & populaires. Mais pour dire quelque chose des Philosophes, vn d'entr'eux dont ie tais le nom par respect, passe tous les autres en extrauagance. Car il soutient d'abord qu'il n'appartient qu'au Sage d'écrire l'Histoire, & pour le prouuer, il entasse argument sur argument, en toutes les figures, entremellant parmi des propositions ridicules, des flateries grossières & pedantesques. Mais ce qui est de plus insupportable, c'est qu'il dit au commencement, que l'Empereur aura cet auantage par dessus les autres Princes, que les Philosophes seront les Historiens; ce qu'il eust esté plus honneste de laisser penser aux autres que de le dire. Il ne faut pas oublier aussi celui qui commence de la sorte, pour faire l'Herodote, comme l'autre a fait le Thucydide. *Je viens à parler des Perses & des Romains.* Et en suite, *Car il faisoit que quelque malheur arriuaist à ceux-là,* Et aussi-tost, *Oxyroës* que les Grecs appellent *Oxyroës*, & autres fortises semblables. Vn autre, illustre par son éloquence, & grand imitateur de Thucydide s'il ne le surpasse mesme, se plaist à décrire toutes les villes, les champs, les fleues & les montagnes, pour

donner plus de clarté, comme il pense, à son Histoire; mais ses descriptions sont si froides, qu'elles surpassent les neiges Caspiennes, & toute la glace du Septentrion. A peine vn liure luy suffit à décrire le bouclier de l'Empereur, où brille au milieu la Gorgone coiffée de serpens, avec ses regards de trauers. Il compare son baudrier à l'arc en ciel. Combien employe-t-il de paroles à dépeindre la Veste de Vologésès, avec la bride de son cheual, & la chevelure ondoyante d'Osroës au passage du Tygre, d'où il le fait sauuer dans vn antre ombragé de myrtes, de lauriers & de lierre, qui sont vn couuert à l'épreuve des rayons du Soleil. Ne sont-ce pas là des particularitez bien necessaires? mais cela vient de ce qu'ils ne sçauent pas ce qu'il faut faire, & ce qu'il faut exprimer, & ne sont pas capables de reconnoistre les beaux endroits, ni de les décrire; Semblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur maître, qui ne sçauent pas encore comme il faut porter le manteau, & se éreuent de soupe pendant le repas, sans toucher aux viandes délicates. Celuy-cy se plaît aussi à décrire des blessures incroyables, ou des morts étranges; Car il dit qu'vn homme blessé au gros oeil mourut subitement, & qu'au seul cry du General sept ou huit hommes tomberent par terre. Pour le nombre des morts, il surpasse mesme

ce qui en est porté dans les lettres de l'Empereur. Car il dit qu'il y mourut soixante & dix mille deux cens trente-six des ennemis, & qu'il n'y en eut que deux de morts du costé des Romains & neuf de blesez, ce qui est tout ensemble incroyable & ridicule. Mais pour paroistre plus élégant, & ne point corrompre comme l'autre la pureté de la langue Grecque par des termes barbares & étrangers; il dit, *Cronus* pour *Saturninus*, *Frontin* pour *Fronton*, *Titanus* pour *Titianus*, & autres semblables impertinences. Touchant la mort de Séuerian il dit que tout le monde s'est trompé, & qu'il mourut de faim, & non pas d'un coup d'espée, comme on a crû; sans considerer que plusieurs demeurent iusqu'au septième iour sans manger, & qu'il n'en fut que trois; si ce n'est qu'Osroës fust resté exprés sept iours sur le champ de bataille en attendant que son ennemy fust mort de faim. Mais que dirons-nous de ceux qui se seruent de termes poëtiques dans leur Histoire, comme s'ils chaussoient d'un pied un escarpin, & un cothurne de l'autre, pour iouer ensemble la Comedie & la Tragedie. D'autres s'enflent à l'entrée de leur ouurage, comme s'ils alloient dire quelque chose de grand & de merueilleux, & ne disent que des choses ordinaires, avec un stile bas & rampant; ce qui me fait souuenir de ces tableaux où l'on peint

Cupidon



Cupidon avec vn masque d'Hercule , ou de quelqu'un des Titans , & du Prouerbe qui dit, *Qu'un iour les montagnes furent enceintes, & n'acoucherent que d'une souris.* Car il faut garder par tout l'vnité du caractère, & ne pas meller des haillons parmy la pourpre, ni mettre sur vn nain vne teste de géant. Quelques-uns font vn corps sans teste, & pensent se sauuer par l'exemple de Xénophon, qui commence ainsi sa Retraite des dix mille, *Darius & Parisatis auoient deux fils;* mais ils ne sçauent pas qu'il y a des Narrations qui tiennent lieu d'Exorde, comme ie montreray tantost. Encore peut-on excuser les defauts de l'élocution & de la disposition; mais de s'abuser en ses descriptions; non pas de quelques lieuës, mais de journées entières; cela n'est pas pardonna-ble, comme celuy qui dit qu'Europus est vne colonie des Edefféens dans la Mesopotamie, à deux journées de l'Euphrate: Et comme si ce n'estoit pas assez, il y transporte ma patrie avec ses tours & ses rempars, & dit que Samosate est baignée de l'Euphrate & du Tygre, comme s'ils couloient sous ses murailles; quoy qu'il ne faille pas grand discours pour te persuader que ie ne suis ni Parthe ni Caldéen. Enfin, il traueille si negligemment, qu'on diroit qu'il a composé son Histoire sur les bruits de Ville, & qu'il n'a iamais veu personne qui ait esté en Syrie. Il ajoute

#### 418 COMMENT IL FAUT

vne plaisante particularité de Séuerian, quoy qu'il die l'auoir aprise de ceux qui s'estoient  
*On, verres.* sauuez de la bataille, qu'il cassa des crystaux qu'on luy auoit donnez, & d'un morceau s'en coupa la gorge, pour mourir d'une fin tragique, sans auoir recours ni au fer ni au poison, comme à des morts trop ordinaires. En suite, il fait son oraison funébre, à l'exemple de Thucydide, qui a fait l'éloge de ceux qui moururent les premiers à la guerre du Peloponése. Car ie ne sçay comment ils en veulent tous à cet Auteur, quoy qu'il n'ait iamais pensé à eux ni à la défaite d'Armenie. Après auoir donc enseuely son Heros magnifiquement, il fait monter sur son sepulcre vn riuai de Périclés en éloquence, c'est à dire vn Centurion nommé Afranius Silo, qui dit tant de choses, & si lugubres, qu'il m'a fait pleurer à force de rire, sur tout, lors qu'il se lamente amèrement à la fin de sa harangue, au souuenir des bons morceaux qu'il auoit mangez à sa table, & des grans coups qu'il y auoit bus. Et pour finir comme Ajax, il tire son espée après routes ses lamentations, & s'en donne à trauers le corps; à grand tort veritablement, car il deuoit mourir par la main du bourreau, après vne si meschante harangue. Cependant, l'Auteur dit, que toute l'assistance estonnée d'une si belle action, commença à battre des mains & à eleuer

iusqu'au ciel cet Afranius par ses loüanges. Et veritablement, il est loüable de s'estre souueu de la bonne chère qu'on luy auoit faite, & de n'en auoir point esté ingrat à la mort. Mais ie voudrois qu'auparauant pour nous épargner la peine de lire tant de sotises, il eut étranglé son Historien. Quelques-vns, sans s'arrester aux choses essentielles, s'amusent à nous conter des particularitez ridicules ou inutiles. Comme si quelqu'un ayât entrepris de décrire la statue de Iupiter Olympien, commençoit par ses brodequins, ou s'amusoit à nous dépeindre sa base, sans toucher au reste. Car l'un d'eux ne dit que trois mots de la bataille, & s'étend sur le récit d'un caualier Maure, qui s'écarta par des rochers pour trouuer de l'eau, & ayant rencontré des païsans qui disnoient, se mit à table avec eux, après auoir esté reconnu par un de ces villageois qui auoit esté en Mauritanie, où il auoit un frere qui portoit les armes. Il ajoûte à cela des contes à dormir debout, Que ce païsan fut à la chasse en ce pais-là, où il vit des troupeaux d'Elephans, & faillit à estre déchiré par un lion; Qu'il acheta de grans poissons à Cesarée; de sorte que ce bel Historien laissant à part le récit d'une si fameuse bataille, & tout ce qui se fit de memorable de part & d'autre, s'amuse à contempler un villageois qui achete du poisson dans un

marché, & si la nuit ne fust suruenüe, ie pense qu'il eut soupé avec luy; car le souper estoit prest. Regardez vn peu quelle perte nous eussions faite, si l'on eust perdu ces beaux memoires, & que ce caualier Maure n'eust pas eu soif à la bataille, ou s'en fust retourné sans boire. Il passe plusieurs belles circonstances, Qu'une bâteuse les vint trouuer, d'un village voisin; Qu'ils se firent des presens les vns aux autres, & que le caualier donna au païsan sa lance, & le païsan au caualier son agraphe, & autres particularitez tres-necessaires. On peut donc dire de cet Historien & des autres qui luy ressemblent, non pas qu'ils ont cueilly la rose sans se piquer aux épines; mais qu'ils se sont piquez aux épines sans cueillir la rose. Celuy-là n'est pas moins ridicule, qui sans iamais auoir esté en Syrie ni en Armenie, dit que les yeux sont plus fideles que les oreilles, & partant qu'il ne rapporte pas ce qu'il a ouï mais ce qu'il a veu. Mais il a si bien tout veu, qu'il dit que les dragons des Parthes, qui est parmy eux vn signe de la multitude; parce qu'un seul dragon en produit mille, Que ces dragons, dis-je, sont fort grans, & naissent en Perse vn peu au dessus de l'Iberie, & qu'on les atache au bout d'une pique, d'où l'on seme par tout l'épouuante; puis quand on vient aux mains on les délie, & on les iette à la

*l'agrafe de  
son saye.*

*mot d'He-  
rodote.*

teste des ennemis, dequoy plusieurs des nôtres furent dévorez ou étouffez. Il ajoute, qu'il voyoit tout cela du haut d'un arbre où il s'estoit fauvé de bonne heure, dont bien nous en prit; Car sans cela nous aurions perdu vn bel Historien, qui est témoin oculaire de tant de merueilles, & qui a executé de sa main plusieurs beaux faits d'armes, & esté mesme blessé; mais ie pense que ç'a esté sur le chemin de Lerne à Corinthe d'où il estoit. Cependant, il lisoit toutes ces choses en la présence des Corinthiens qui scauoient qu'il n'auoit pas seulement veu la bataille en peinture; Car il ne connoist ni les armes, ni les machines, ni les termes de la guerre, & s'y abuse à tous propos. Vn autre décrit en moins de cinq cens vers tout ce qui s'est passé en tant *On, mais* de Prouinces, & a l'insolence de prendre le nom d'Historien, avec vn titre presque aussi grand que son liure, *Les victoires remportées nouuellement sur les Parthes, par les Romains, en Armenie, en Mésopotamie & en Medie. Par Antiochianus qui a gagné le prix aux jeux consacrez à Apollon*; car ie croy qu'il vainquit à la course en sa jeunesse. Vn autre a fait l'Histoire par forme de Profécie, où il décrit la prise de Vologésès, & la mort d'Osroés qu'il fait exposer aux lions, & narre en suite nostre triomphe. Non content de cela, il bâtit vne ville dans la Mésopotamie, d'une beauté & d'une

grandeur extraordinaire; mais il est en peines'il la nommera Irène ou Nicée, en signe de la paix ou de la victoire. Il promet d'écrire en suite l'Histoire des Indes, & la navigation de l'Océan, & ce n'est pas vne simple promesse; car il a déjà fait passer le fleuve Indus à la troisième légion, avec vne troupe de Gaulois & de Maures, sous la conduite de Cassius. Mais de sçavoir ce qu'ils feront, & comment ils soutiendront le choc des Elephans, cela est encore incertain, & il faut attendre qu'il nous le mande du Royaume de Musican, ou de la Republique des Oxydraques.

On, Mm-  
xiii. Ils font, comme j'ay dit, plusieurs autres semblables sottises, ne voyant pas ce qui est digne de remarque, & quand ils le verroient, ne le pouvant exprimer dignement; mais mettant tout ce qui leur vient à la fantaisie. Ils prennent tous des titres superbes. *Des victoires Parthiques, tant de livres.* Vn autre plus plaisamment, *Les Parthoniques de Demetrius de Sagalasse*, ce que ie n'allégué pas tant par raillerie que pour servir d'instruction. Car celui qui évitera ces écueils & autres semblables, sera en estat de faire quelque chose de bon, & de prendre le droit chemin, parce que de deux contraires qui oste l'un pose l'autre. Mais dira quelqu'un, maintenant que le champ est défriché, & les ordures emportées, il est temps d'y jeter la bonne semence, & de faire voir que

## ESCRIRE L'HISTOIRE. 423

tu-és capable d'instruire, aussi bien que de tailler. Je dis donc pour entrer en matière, que celui qui veut écrire l'Histoire, doit avoir premièrement vne adresse naturelle à s'expliquer, & à discerner le mensonge d'auec la verité, qualité qui ne s'aquier point par l'art, mais est vn present du ciel, quoy que l'adresse à s'exprimer se puisse perfectionner par l'étude & par la lecture des anciens. Cecy n'a pas besoin de précepte, car on ne scauroit donner de l'esprit à celui qui n'en a point. Ce seroit vn secret plus grand que la pierre Philosophale, de pouoir transformer les esprits, & faire d'un lourdaut vn habile-homme. La Science ne donne donc pas ce qu'on n'a point, mais agence seulement ce qu'on a; & mon dessein n'est pas de rendre tout le monde capable d'écrire l'Histoire, mais d'empescher ceux qui le font de s'égarer. Car pour auoir de l'esprit, on ne laisse pas d'auoir besoin d'art & de préceptes, comme pour estre bon Musicien, ce n'est pas assez d'auoir bonne voix, si l'on ne la sçait conduire. Il faut, outre ce que j'ay dit, auoir quelque connoissance des affaires du monde, & des choses de la guerre. On ne scauroit rien faire d'un homme qui n'a rien veu, & qui est obligé d'en croire les autres; Mais sur tout, il ne faut estre attaché à aucun party. Car il ne faut pas faire comme ce Peintre qui peignoit

vn Monarque, de porfil, parce qu'il n'auoit qu'un œil, mais il le faut représenter tout entier. Que le respect de sa patrie n'empesche point de dire les pertes qu'elle a receuës, ni les fautes qu'elle a faites ; car l'Historien, non plus que le Comedien, n'est pas coupable des malheurs qu'il représente. Si pour les déguiser ou les passer sous silence, on pouuoit réparer les desordres, Thucydide n'auroit pas manqué d'un trait de plume de raser les fortifications des ennemis, & de rétablir les affaires de sa ville ; mais les Dieux même n'ont pas le pouuoir de changer les choses passées. Le deuoir donc de l'Historien est de les conter comme elles sont auenuës, ce qu'il ne peut faire lors qu'il est dépendant d'un Prince ou d'une Republique, de qui il a quelque chose à esperer ou à craindre. Que s'il faut necessairement qu'il en parle, il doit faire plus d'estat de la verité, que de son interest, ou de sa passion. Car c'est le seul Dieu à qui il doit sacrifier, sans se soucier du reste. Enfin, il doit auoir toujours pour but le jugement de la posterité, s'il ne veut remporter le titre de flatteur, plustost que d'Historien. On dit, à ce propos, qu'Alexandre dit vn iour à Onésicrite, qu'il voudroit bien après sa mort retourner en vie pour quelque temps, afin de voir le sentiment qu'on auroit de luy, & comment on prendroit les choses



choses qu'il auoit faites. Car ie ne m'estonne pas, dit-il, qu'on me louë, maintenant que les vns m'apréhendent, & que les autres taschent de gagner mes bones graces. C'est pour cela que quelques-vns tiennent qu'on doit ajoûter foy à ce qu'Homère dit d'Achile, parce qu'il a écrit après sa mort; mais les fictions des Poëtes ne sont point sujettes à ces maximes, & ne reléuent que de leur fantaisie. Ie veux donc que mon Historien ayme à dire la verité, & n'ait point sujet de la taire; Qu'il ne donne rien à la crainte, ni à l'esperance, à l'amitié ni à la haine; ne soit d'aucun pais, ni d'aucun party; & apelle les choses par leur nom, sans se soucier ni d'ofenser, ni de plaire. C'est ce qu'a fait Thucydide, quoy qu'il vist Herodote en si grande estime, qu'on donnoit le nom des Muses à ses Liures; Car i'ayme mieux, dit-il, déplaire en disant la verité, que plaire en contant des fables, parce qu'en déplaisant ie profiteray, & nuiray en voulant plaire. Voila quel doit estre le sentiment d'un bon Historien. Pour son style, il faut qu'il soit clair & naturel sans estre bas; Car comme nous luy proposons la liberté & la verité pour règle de ce qu'il doit dire; aussi faisons-nous la clarté & l'intelligence pour règle de la façon dont il le doit dire. Il faut que ses figures, qui sont comme l'affaisonnement du discours, ne soient ni trop hautes, ni trop recher-

*Que le  
peuple en-  
tende, &  
les doctes  
louent.*

chées; si ce n'est lors qu'il veut décrire vne bataille ou faire quelque harangue; car alors il peut enfler davantage son style, & déplier, s'il faut ainsi dire, les voiles de l'Eloquence. Il ne faut pas, pourtant, qu'il s'eleue qu'à la mesure des choses dont il parle, & son style doit estre exempt d'enthousiasme, & de toute fureur poétique. Car il y a danger, en s'élevant trop, que la teste ne luy tourne, & qu'il ne s'égare en des fictions; C'est pourquoy il doit marcher bride en main, & considerer que l'excès & le mensonge sont les deux plus grans vices de l'Histoire. S'il veut donc s'élever, que ce soit par les choses plustost que par les paroles; car il vaut mieux que son style soit ordinaire, & que sa pensée ne le soit pas, que de rendre sa pensée foible, & son style trop élevé, ou de se laisser emporter à l'effort de son imagination. Que ses périodes ne soient ni trop longues, ni trop étudiées; son style ni trop nombreux, ni trop negligé; parce que l'un sent la barbarie, & l'autre l'affectation. Il faut aussi que ses pensées ayent plus de solidité que d'éclat, & aprochent plus du raisonnement d'un sage politique, que de la pointe d'un déclamateur. Que ses sentences ne soient ni trop frequentes, ni trop détachées; mais se trouuent comme enchassées dans le corps de son ouvrage. Quant à ce qui concerne les

## ESCRIRE L'HISTOIRE. 427

choses qu'il doit écrire, il ne les faut pas mettre à l'aventure, mais les ranger avec soin, & consulter souvent ceux qui ont eu part aux affaires; sinon, suivre les relations les plus véritables, & qui paroissent les moins passionnées, ou qui ont moins de sujet de l'être. En quoy il faut beaucoup d'adresse à l'Historien, pour discerner les endroits & les personnes d'où elles viennent, & n'ajouter pas foy légèrement à tout ce qu'on dit, mais examiner les raisons qu'on a de dire la vérité ou de la taire. Lors qu'il aura ses mémoires prêts, ou la plus grande partie, il bâtira le corps de son Histoire, & l'agencera en suite plus poliment, tant pour les paroles que pour les choses. Du reste, il fera, comme le Jupiter d'Homère, qui iette tantost la veuë sur le camp des Grecs, & tantost sur celui des Troyens, & décrira séparément les actions des deux partis, si ce n'est dans le récit des batailles, où l'on est contraint souvent de les confondre. Mais qu'il ne s'amuse pas à décrire les actions des particuliers, si elles ne sont fort illustres, & qu'il s'atache au gros, sans se soucier du reste. Qu'il considère d'abord les Généraux, les ordres qu'ils donnent, & la disposition de leurs troupes, & rende, s'il se peut, raison de tout. Quand on vient aux mains, qu'il remarque ce qui se fait de part & d'autre, & n'oublie pas le vaincu

pour parler toujours du vainqueur. Qu'en toutes choses, il garde la médiocrité & la bien-séance, & ne s'empporte pas en jeune homme, ni ne lasse son lecteur, ou obscurcisse sa narration, pour vouloir tout dire. Il peut quelquefois laisser vne chose, quand il aura haste, pour ne point interrompre le fil de l'Histoire; mais qu'il y revienne après, & garde le plus qu'il pourra l'ordre des temps. Qu'il suiue le vainqueur par tout, sans perdre aucune action ou particularité remarquable. Que son discours ressemble à vn miroir fidèle, qui rend les objets tels qu'il les reçoit, & n'en altère rien ni en la forme, ni en la matière, ni en la couleur. Car il faut qu'il cherche, non pas comme l'Orateur, ce qu'il doit dire, mais comment il le doit dire, & qu'il suiue simplement ses memoires; semblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or & l'ivoire de sa statuë, mais luy donne seulement la forme qu'elle n'auoit point. Enfin, tout le secret de son Art consiste à bien mettre en œuvre sa matière; & il a remply parfaitement son caractère, & satisfait à son deuoir, quand le lecteur pense voir ce qu'il lit, tant il est bien représenté. Il commencera quelquefois sans exorde, lors que la chose n'aura point besoin de préparation, & se contentera de rapporter le sommaire des choses qu'il doit dire. Mais lors qu'il se voudra seruir d'exorde

il n'aura égard qu'à deux choses, à rendre son auditeur attentif, & docile, sans se soucier de gagner ses bonnes graces. Il viendra à bout de ce que j'ay dit, en montrant qu'il doit traiter de choses grandes & necessaires, & qui regardent particulièrement l'intérêt de ceux à qui il parle; comme fait Herodote, quand il dit, Que c'est pour conseruer le souuenir des victoires remportées par les Grecs sur les Barbares; & Thucydide, Que la guerre qu'il entreprend de décrire est la plus considerable de toutes celles dont il nous reste quelque memoire, & contient de plus grans & de plus memorables éuenemens. Il seruira beaucoup à l'éclaircissement du sujet, d'en proposer les causes d'abord, & l'on iugera de la petitesse ou de la grandeur de son exorde, par celle des choses qu'il veut décrire. Il passera à sa narration doucement & insensiblement, & gardera toutes les perfections qu'enseigne la Rhetorique, la clarté, la netteté, la briéueté, la facilité, l'égalité, se souuenant toujours que l'Histoire n'est qu'un long récit. Il faut prendre garde, pourtant, qu'elle ne soit pas composée de plusieurs narrations cousuës ensemble, mais qu'elles soient fonduës en un mesme corps; car il ne faut pas seulement qu'elles se touchent mais qu'elles se tiennent. Que l'agencement des choses & des paroles en releue l'éclat, sans affe-

station. Pour la brièveté, elle est utile par tout, principalement, lors qu'on a beaucoup de choses à dire, & ne doit pas estre seulement dans les paroles, mais dans les choses. Car il faut passer en trois mots les moins importantes, & n'estre étendu qu'en celles qui le méritent. Il y en a mesme dont il ne faut point parler du tout; car chacun est curieux de sçavoir toutes les particularitez des grandes entreprises, c'est pourquoy on n'y sçauroit estre trop long; au lieu que dans les autres, quelque court qu'on soit, on ennuye. Enfin, il faut faire comme dans vn festin bien apresté, où l'on ne sert pas indifféremment toutes sortes de viandes, mais seulement les plus délicates. Car l'Histoire n'est faite que pour conseruer la memoire des choses memorables, & non pas des autres. Il faut aussi que l'Historien soit fort retenu dans ses descriptions, & qu'il paroisse que ce n'est pas par vn vain desir de faire paroistre son esprit, mais pour éclaircir & embellir son sujet. Car elles ne sont pas proprement du corps de l'Histoire, quoy qu'elles y apportent beaucoup de clarté; de sorte qu'elles ne doiuent pas estre étenduës au delà de ce qu'on traite. En cela Homère, bien que Poète, peut seruir de règle; car en la descente d'Ulyse aux Enfers, il ne s'amuse point à décrire tous les tourmens des malheureux; au lieu qu'un mauuais Hi-

Historien en eut remply son ouvrage, approché l'eau jusqu'aux léures de Tantale, & fait faire plusieurs tours à Ixion sur sa rouë. Thucydide y est aussi fort retenu. Car soit qu'il décrive la forme d'un frêge, ou d'un camp, ou la figure de quelque machine, il va viste, & est encore moins étendu dans la description des villes, & du port de Syracuse. Que s'il paroist long dans celle de la peste, on remarquera en y prenant garde de près, que c'est la multitude des choses qui l'arreste, & qu'il se haste tant qu'il peut. Quand on fait parler quelqu'un, il luy faut faire dire ce qui est convenable tant à sa personne qu'à la chose dont il s'agit ; Et quoy qu'il soit permis en cet endroit d'étaler son éloquence, il faut toujours que ce soit avec jugement, & sans affectation, & sur tout, dire clairement ce qu'on veut dire. Pour ce qui est du blâme & de la loüange, il faut prendre garde que vostre Histoire ne puisse passer pour un Panegyrique, ni aussi pour une Satyre, comme celle de Theopompe. Il ne faut donc blâmer ni louer qu'en passant, & se souvenir qu'il n'y a point de plus beau Panegyrique des Grans hommes que leurs actions, parce qu'il leur est particulier, & ne sçauroit convenir aux autres. Lors qu'il se présentera quelque chose d'incroyable, ie suis d'avis qu'on le dise, mais sans l'assurer, & laissant à chacun d'en

## 432 COMMENT IL FAUT ESCR. L'HIST.

*Softrate,  
Enidien.*

croire ce qu'il luy plaira. En vn mot, il se faut  
toujours représenter ce que j'ay dit, qu'on écrit  
pour la posterité, & faire comme cet Architecte  
qui bâtit la tour de Phare. Car après auoir ache-  
ué son ouurage, qui est vne des merueilles du  
monde, il graua son nom sur vne pierre, qu'il  
enduisit de mortier, & écriuit dessus celui du  
Prince qui regnoit, sçachant bien qu'il seroit  
détruit par le temps, & qu'on verroit alors pa-  
roistre le sien qui dureroit autant que les Siècles.  
Voila la règle qu'on doit suiure pour bien écrire  
l'Histoire, si on le fait ie n'auray pas perdu mon

*Il fait al- temps ; sinon, j'auray roulé en vain mon ton-  
lusion à ce neau.  
qu'il a dit  
de Diogène.*



## L'HISTOIRE



## L'HISTOIRE VERITABLE,

## LIVRE PREMIER.

*I. Dessein de l'Auteur. II. Son embarquement suivi de son arrivée dans une Isle de l'Océan. III. Son voyage au globe de la Lune. IV. Sa venue en l'Isle des Lampes. V. Son engloutissement & son séjour dans la baleine. VI. Combat des Isles flottantes.*

**C**OMME les Athlètes n'ont pas seulement *I. Dessein de l'Auteur.* soin du travail mais du repos ; ceux qui s'adonnent aux exercices de l'esprit luy doiuent quelquefois donner du relâche , pour reuenir après plus frais à l'étude. Cela ne se peut mieux faire, à mon auis, qu'en le délassant sur quelque sujet agréable , & où l'instruction soit mêlée avec le plaisir ; ce que j'ay tâché de pratiquer en cet ouvrage, où parmy plusieurs mensonges assez plaisans, j'ay mêlé quelques doctes railleries des anciens Poètes & Historiens, sans épargner même les Philosophes, qui n'ont pu s'empêcher de nous debiter pour bons, plusieurs contes fabuleux & ridicules. Car Ctésias, par exemple, dans son Histoire des Indes, a dit des choses qu'il

n'auoit iamais ni veuës ni ouïes , & Iambule a composé vne Histoïre assez ingénieuse des merueilles de l'Océan, sans auoir guère plus d'égard à la verité. Plusieurs en ont fait de mesme, & conté diuerses auentures qu'ils disoient leur estre arriuées dans leurs voyages, parmy lesquelles ils ont entremeslé la description de diuers animaux monstrueux , de cruauté inouïes, de mœurs tout à fait barbares & sauuages ; à l'exemple d'Homère, qui fait décrire à Vlysse chez Alcinoüs, la captiuité des vens, la figure enorme des Cyclopes, la cruauté des Antropophages, avec des bestes à plusieurs testes, & la métamorphose de ses compagnons par les charmes d'une sorcière , & autres semblables réueries qu'il debitoit au peuple grossier des Phéaques. Mais ie ne le trouue pas étrange à vn Poète acoustumé à dire des fables, puis-que nous voyons tous les iours la mesme chose arriuer aux Philosophes ; ie m'estonne seulement que les Historiens ayent prétendu par là nous en faire accroire. Cependant il m'a pris enuie, pour n'estre pas le seul au monde qui n'ait pas la liberté de mentir, de composer quelque Roman à leur exemple ; mais ie veux estre en cela plus iuste qu'eux, de l'auouer ; ce qui me seruira de iustification. Je vais donc dire des choses que ie n'ay iamais ni veuës ni ouïes , & qui plus est, qui ne sont point , &

ne peuuent estre, c'est pourquoy qu'on se garde bien de les croire.

Vn iour, touchez d'un noble desir de voir & d'apprendre des choses nouvelles, nous nous embarquâmes cinquante que nous estions, dans vn vaisseau bien équipé, & fourny d'un bon pilote; & cinglâmes des Colonnes d'Hercule dans la mer Atlantique, pour decouurir la grandeur de l'Ocean, & voir s'il y auoit quelques peuples au delà. Après auoir vogué vn iour & vne nuit sans perdre la terre de veüe, tout à coup au leuer du Soleil il s'éleua vne si furieuse tempeste, qu'on ne pouuoit pas seulement baisser les voiles; si bien qu'il falut se laisser aller au gré du vent, qui après nous auoir bien agitez par l'espace de soixante & dix-neuf iours, nous ietta à la fin dans vne Isle fort haute, & couuerte de bois, dont les bords estoient assez calmes. Nous y descendîmes pour nous remettre du trauail de la mer, & nous estant reposez quelque temps sur le riuage, nous entrâmes plus auant dans le pais pour le reconnoistre, après auoir laissé trente de nos compagnons pour la garde du nauire. Nous n'eûmes pas fait quatre cens pas à trauers vne forest, que nous trouuâmes vne colonne d'airain, sur laquelle estoit écrit en caractères Grecs, que le temps auoit à demy effacez, *Hercule & Bacchus ont esté iusques icy.* On voyoit

*II. Embarquement de l'Auteur, & son arrivée dans vne Isle de l'Ocean.*

encore deux pas imprimez sur le roc , dont le premier qui estoit le plus grand, auoit près d'un arpent de longueur , ce qui nous fit iuger que c'estoit celuy d'Hercole. Après auoir réuéré des lieux si fameux par la venue de ces Heros, nous continuâmes nostre route, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, que nous arriuâmes à un ruisseau, dont la liqueur estoit comme d'un excellent vin Grec, & qui estoit si large en quelques endroits qu'il pouuoit porter bateau. Ce nous fut un nouveau gage de la venue de Bacchus, & de la verité de la colonne. Mais comme nous remontions vers sa source, pour découvrir la cause d'une si grande merueille, nous trouuâmes des vignes chargées de raisins, du pied desquelles couloit ce large ruisseau, lequel fourmilloit de poissons qui auoient tous la couleur & le goust de vin, & en les ouurant, on les trouuoit pleins de vendange. Ils enyuroient mesme ceux qui en goûtoient, & nous fûmes contrains de les temperer avec des poissons d'eau douce pris d'as une riuiera voisine. Lors que nous eûmes trauersé la première, nous découvrimes d'autres vignes d'une nature bien plus étrange. C'estoient de belles femmes depuis la teste iusqu'à la ceinture, qui finissoient en un gros tronc verdoyant, telles que les Peintres peignent Daphné sur le point qu'Apollon la voulut rauir.

Leurs doigts s'épandoient en rameaux chargez de raisins, & leurs coiffures estoient faites de pampres & de grapes entrelassées. Elles nous firent mille caresses, nous parlant l'une Grec, l'autre Indien ou Persan; mais elles ne vouloient pas souffrir que l'on cueillist de leurs fruits, & lors qu'on les vouloit prendre elles iettoient des cris, comme si cela leur eust fait grand mal. Elles ne laissoient pas de nous baiser, & de nous toucher à la main; mais leurs baisers enyuroient, & deux de nos compagnons s'estant laissez surprendre à leurs charmes, demeurèrent pris par les parties criminelles; & comme s'ils eussent esté entez ensemble commencerent à prendre racine, & à pousser des rejettons. Effrayez, d'un si grand prodige nous courûmes à nostre vaisseau, conter à nos compagnons étonnez, vne si pitoyable aventure.

Après nous estre donc pourueus d'eau & de vin dans les deux fleuves, nous passâmes la nuit sur leurs bords; & le lendemain dès la pointe du jour, nous fîmes voile par vn doux vent, qui se changea sur le midy en vne bourrasque si violente, que nostre vaisseau fut enleué par vn tourbillon iusqu'à la hauteur de trois mille stades, & commença à voguer par le Ciel l'espace de sept iours & de sept nuits, tant que nous abordâmes au huitième en vne grande Isle ronde & lui-

*III.  
Voyage au  
globe de la  
Lune.*

lante qui estoit suspendue en l'air, & ne laissoit pas d'estre habitée. De iour on ne voyoit rien; mais la nuit paroissoient autour quantité d'autres Isles brillantes, de diuerse grandeur & lumière; & vne terre au dessous couuerte de fleuves, de mers, de forests, & de montagnes; ce qui nous fit iuger que c'estoit la nostre, outre qu'on y voyoit des villes, qui ressembloient à de grandes fourmillères. Lors que nous fûmes plus auant dans le pais nous fûmes pris par les Hippogryphes. C'estoient des hommes, montez sur des gryfons aillez qui auoient trois testes. Je ne scaurois mieux dépeindre leur grandeur, qu'en disant que leurs ailles estoient plus longues & plus grosses que le mast d'un grand nauire. Ils auoient ordre de battre l'estrade, pour voir ceux qui entroient & sortoient, & lors qu'ils trouuoient des estrangers, ils les amenoient au Roy. Comme nous fûmes en sa presence, il iugea que nous estions Grecs, à nostre habit, & demanda comme nous auions fait pour venir en son pais & trauerser vne si vaste étendue. Nous luy fîmes le récit de nostre auenture, & il nous dit de son costé qu'il estoit Endymion; & qu'il auoit esté enleué la nuit en dormant, & fait Roy du globe de la Lune, qui estoit le pais où nous estions. Il ajoûta, que nous n'auions rien à craindre, & qu'il nous feroit bonne chère, & ne

*A cheual  
sur des  
gryfons.*

nous laisseroit manquer de rien ; Que s'il pou-  
 uoit retourner victorieux de la guerre qu'il auoit  
 contre les habitans du Soleil , nous pourrions  
 demeurer en paix avec luy & iouir de sa féli-  
 cité. Nous luy demandâmes qui estoient ces  
 peuples & le sujet de leur différent ? Il nous dit  
 que c'estoit vn pais habité comme la Lune , &  
 que Phaëton en estoit Roy , & le vouloit em-  
 pescher par enuie, d'enuoyer vne colonie dans  
 l'étoile du jour , qui estoit vne Isle deserte &  
 inhabitée. Mais ie veux, dit-il, l'aller planter sur  
 sa moustache , & si vous voulez estre de la par-  
 tie, & venir avec moy, ie vous donneray à cha-  
 cun vn des gryfons de mon escurie, & vous équi-  
 peray de toutes choses necessaires, pour demain  
 qui est le iour du départ. Comme nous eûmes  
 accepté le party, il nous retint à souper , & le  
 lendemain de grand matin que toutes les trou-  
 pes furent assemblées, il les rangea en bataille,  
 parce que les Coureurs raportoient que l'enne-  
 my paroissoit. Il auoit bien cent mille hom-  
 mes de cheual , dont il y auoit quatre-vingts  
 milles Hippogryphes, & vingt mille Lacanopté-  
 res, sans l'infanterie & les allicz. Ces Lacanop-  
 téres sont de grans oiseaux tout couuers d'her-  
 bes au lieu de plumes, sur lesquels estoient mon-  
 tez les Scorodomaques & les Cenchroboles.  
 Pour les allicz , il y auoit trente mille Psylloto-

*Qui ont  
 les ailes  
 d'herbes.  
 Qui com-  
 bait avec  
 des aulx.  
 Qui iettent  
 des grains  
 de mil.*

# 440 L'HISTOIRE VERITABLE,

*Archers  
montez sur  
des puces.*

*Que le vent  
fais courir.*

*Passereaux  
glans.  
Montez sur  
des grâces.*

xotes de l'étoile de l'ourse, & cinquante mille Anémodromes; Les premiers montez sur de grandes puces grosses comme douze Elephans, & les autres portez sur les ailes du vent. Car retroussant leurs robes qui leurs pendent iusqu'aux talons, ils en vîent comme de voiles, & seruent ordinairement d'infanterie légère dans le combat. On atendoit soixante & dix mille Struthobalanes, & cinquante mille Hippogeranes, des Astres qui sont au dessus de la Capadoce, & l'on en contoit des choses étranges & incroyables, mais comme ils ne vinrent point, il n'est pas besoin de les rapporter. Voila quelle estoit l'armée d'Endymion. Pour les armes, chacun auoit vn habillement de teste fait de la coquille d'un limaçon, & vne cuirasse à écaille d'écosse de fêve, qui sont dures & fortes en ce païs-là comme de la corne. Leurs boucliers & leurs épées estoient semblables aux nôtres. Quand les armées furent en presence, Endymion se plaça à l'aile droite avec ses Hippogryphes, & nous mit autour de luy avec les plus vaillans, pour la garde de sa personne. Les Lacanoptères eurent l'aile gauche, les Alliez furent au milieu. L'Infanterie montoit à soixante millions, & fut rangée en cette sorte. Il commanda aux araignées qui sont grandes en ce païs-là, comme les Isles Cyclades, de faire un tissu depuis



depuis le globe de la Lune iusqu'à l'étoile du jour, ce qui fut fait en vn instant, car elles sont en grand nombre ; & il rangea dessus l'Infanterie, commandée par Nyctérion fils d'Eudianacté, avec deux Lieutenans. Pour l'armée du Soleil, Phaëton prit l'aile gauche, avec les Hippomyrméques, qui sont des hommes montez *A cheual sur des fourmis.* sur de grandes fourmis ailées qui couurent deux arpens de leur ombre, & combattent de leurs cornes. Il y en auoit bien cinquante mille. A l'aile droite estoient les Aéroconopes presque en *Monche-rôs Aériës.* mesme nombre. Ceux-cy sont montez sur de grans mouchérons, & sont tous Archers. Derrière estoient les Aérocordaques, qui ne combattent qu'à coups de trait, & sont fort vaillans *Sautans en l'air.* & de grand seruice, quoy qu'ils ne lancent que des raues, mais elles sont grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauue, qui est parmy eux vn poison mortel, & qui engendre aussitost de la puanteur dans la blessure. Prés d'eux estoient dix mille Caulomycètes, gens de main, *Tige champignons.* & pesamment armez, qui portent pour boucliers de grans champignons, & pour lances de grosses asperges. A costé estoient cinq mille Cynobalanes qu'auoient enuoyez les habitants de la Canicule, tous avec vn museau de *Chiens glans.* chien, & à cheual sur des glans ailez. On attendoit des frondeurs de la voye de laict, mais

*Centaures  
nuës.*

il n'y vint que des Néphélocentaures, & plût à Dieu qu'ils ne fussent pas venus, car ils furent cause de la perte de la bataille. Pour les autres, Phaëton, depuis indigné, mit leur pais à feu & à sang. Comme on vint aux mains, après auoir leué les enseignes & fait braire les ânes, qui sont les trompettes de là haut, les deux armées s'affrontèrent terriblement, & s'entrechoquerent avec grand bruit. L'aile gauche des ennemis plia d'abord, & ne put soutenir le choc de nos Hippogryphes, qui les poursuivirent vivement, & en firent vn grand carnage; mais leur aile droite eut l'avantage, & les Aéroconopes poussèrent nos gens iusqu'à nostre Infanterie, qui rétablit le combat, & les mit en fuite, après qu'ils eurent appris la défaite de leur aile gauche. Il y eut donc grande boucherie, & le sang ruisselloit de tous costez dans les nuës, qui en furent teintes, & deuinrent rouges, comme on les voit quelquefois au coucher du Soleil. Il en tomba mesme à terre, & ce fut peut-estre par vne semblable auenture, qu'Homère dit qu'il plut du sang à la mort de Sarpedon, quoy qu'il l'attribuë à la douleur de Iupiter. Nos gens de retour de la poursuite, érigerent deux trophées, l'vn dans les nuës, pour la victoire de l'air, & l'autre sur la toile d'araignée, pour la défaite de l'Infanterie. Cependant, les Coureurs rapor-

tèrent qu'on voyoit paroître les Néphélocentaures, qui estoient des monstres ailez moitié cheuaux & moitié hommes, d'une grandeur si prodigieuse, que la partie humaine estoit aussi grande que le Colosse de Rhodes, & l'autre grosse comme vn gros nauires. Ils estoient conduits par le Sagittaire du Zodiaque, & le nombre en estoit si grand qu'il surpassoit la créance. Lors qu'ils eurent appris la défaite de leurs gens, ils enuoyerent vers Phaëton pour recommencer le combat, & se rangerent en bataille. Après ils vinrent fondre sur les nostres qui estoient en desordre, & épars çà & là dans la poursuite, ou parmy le bagage, & les ayant déconfis poursuivirent Endymion iusqu'au globe de la Lune, sans auoir pû sauuer qu'une partie de ses Hippogryphes. Ils renuerserent en suite nos trophées, & coururent tout ce grand espace qui s'étend depuis le globe de la Lune iusqu'à l'étoile du jour. C'est là que ie fus fait prisonnier, avec deux de mes compagnons. Sur ces entre-faites, arriva Phaëton, qui fit dresser de nouveaux trophées, & nous fit conduire dans le globe du Soleil, ayant les mains atachées derrière le dos, avec une jambe d'araignée. Il ne voulut pas assiéger la Lune, mais il fit tirer autour, par forme de circonuallation, vn double mur fait de nuées épaissies; de sorte qu'elle ne

*On, un  
morceau de  
jambe.*

receuoit plus la lumière du Soleil, & estoit dans vne éclipse perpetuelle. Endymion touché de cette infortune, luy enuoya offrir tribut & des ostages, qu'il ne voulut point recevoir d'abord, mais après auoir mis l'affaire en délibération, il se relâcha, & la paix fut conclüe aux conditions, Que le mur seroit démoly, & les captifs rendus de part & d'autre pour de l'argent; Qu'Endymion laisseroit libre les autres Astres, & n'auroit pour amis & pour ennemis que ceux du Soleil. Que luy & ses successeurs payeroient tous les ans à Phaëton & aux siens, dix mille muids de rosée, & donneroient autant de leurs sujets pour ostages. Que l'étoile du jour seroit peuplée en commun, & que ceux qui voudroient estre compris dans la paix, le feroient. Ces articles furent grauez sur vne colonne d'ambre, qui fut plantée sur les confins des deux Empires. Du costé du Soleil signèrent Pyronide, Thérîte, & Phlogie; & de l'autre, Nyctor, Ménie & Polylampe. Ainsi la paix fut faite, le mur démoly, & nous remis en liberté. Lors que nous fûmes de retour nos compagnons nous coururent embrasser avec larmes, & Endymion, pour nous obliger à demeurer avec luy nous offrit droit de bourgeoisie; mais ie ne m'y pus résoudre; quoy qu'il me voulust donner son fils en mariage, pour la raison que ie diray tantost; & comme

il nous vit opiniaftrez au retour, il nous traita splendidement l'efpace de fept jours, & nous congédia. Mais avant que paffer outre, il ne fera pas hors de propos de raconter icy les merueilles du païs. Premièrement, il n'y a point de femmes, & l'on n'en fçait pas mefme le nom. On fe fert au lieu d'elles de jeunes garçons iufqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & ils portent les enfans dans le gras de la jambe, qui s'enfle quand ils ont conceu, & lors qu'ils veulent accoucher, on y fait vne incifion. Je croy que c'eft de là que vient le mot Grec de Gastrocnimie, parce que la jambe fert de ventre. L'enfant eft mort en venant au monde, mais en l'exposant à l'air il commence à respirer. Il y a vne autre efpece d'hommes qui naiffent comme des plantes, ce qui fe fait en cette forte. On coupe le tefticule droit, & on le met en terre; Au bout de quelque temps, il naift vn grand arbre charnu, qui porte des glans d'vne coudée de hauteur, lesquelz on ouure lors qu'ils font meurs, & l'on en tire vn enfant. Mais ceux-là n'ont point de parties naturelles, & s'en atachent lors qu'ils en ont befoin. Les pauvres en mettent de bois, & les plus riches d'yuoire. Lors qu'un homme devient vieux il ne meurt pas, mais il s'en vā en fumée. Ils vfent tous de mefmes viandes, qui font des grenouïlles rofties fur les

# 446 L'HISTOIRE VERITABLE,

charbons; car l'air en est tout remply, mais ils ne les mangent pas, & se contentent d'en aualet la vapeur, & pour cela ils s'aprochent des risons, lors qu'elles rotissent, comme s'ils se mettoient à table. Leur bruvage est de l'air pressé dans vn verre, dont il sort vne liqueur comme de la rosée. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouuerture en ces lieux-là; mais ils ont vn trou sous le jaret par où ils connoissent les garçons. Les plus beaux parmy eux sont chauues, au contraire du país des Comètes où ils ayment les cheueux longs. La barbe ne leur croist pas au menton, mais vn peu au dessus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'vn doigt; mais il naist à tous sur le croupion, comme vne espee de chou cabus, toujourns vert, qui est de chair, & ne se rompt pas quand ils se couchent. Ils ont vne étrange propriété, c'est qu'ils mouchent du miel, mais fort acre; & lors qu'ils s'huilent, c'est avec du laiët qui se prend après comme du fromage, en y mellant vn peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur est tres-excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains sont comme de la gresse, si bien que lors qu'il gresse parmy nous c'est que le vent secouë les vignes en ce país-là. Le ventre leur sert de poche; & ils y mettent tout

*C'est qu'il  
est sans  
boyau.*

ce qu'ils veulent, car il s'ouure & se referme comme vne gibecière; & parce qu'il est velu par dedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches portent des habits de verre, & les pauvres de cuiure; car l'un & l'autre se file, & le dernier quand il est mouillé se carde comme de la laine. J'ay peur qu'on ne me croye pas si ie parle de leurs yeux, car cela surpasse la créance. Ils s'ostent & s'apliquent comme des lunettes, & plusieurs ayant perdu les leurs, empruntent ceux de leurs voisins; car l'on en fait des tresors comme d'écus, & celuy qui en a le plus est estimé le plus riche. Leurs oreilles sont de feuilles de platane, horsmis à ceux qui naissent de gland, qui les ont de bois. Je vis deux merucilles dans le palais du Roy; vn puits qui n'estoit pas fort profond, où en descendant on entendoit tout ce qui se disoit dans le monde; & vn miroir au dessus, où en regardant on voyoit tout ce qui s'y passoit. J'y ay veu souuent mes amis & ceux de ma connoissance; mais ie ne scay s'ils me voyoient. Si quelqu'un ne me veut pas croire, quand il y aura esté il me croira.

Après auoir pris congé du Roy & de toute sa Cour, nous fimes voile à trauers les vastes plaines de l'air; mais auant que de partir, il me fit present de deux robes de crystal, & de cinq de letton, avec vne armure toute complete de cosse

*IV.  
Arrivée  
en l'Isle des  
Lampes.*

de féues ; mais ie perdis tout cela dans le ventre de la baleine. Nous fûmes escortez par vn regiment d'Hippogryphes , l'espace d'environ cinq cens stades, & courûmes beaucoup de païs ; mais nous n'abordâmes nulle part, qu'à l'étoile du jour, pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entrâmes après dans le Zodiaque, & laissant le Soleil à main gauche, commençâmes à raser la terre , sans y descendre, parce que le vent estoit contraire ; quoy que nous l'eussions bien desiré , à cause que le païs que nous voyions estoit fort beau & arrosé de plusieurs fleuves. Les Néphélocentaures qui estoient à la folde de Phaëton , vinrent fondre sur nous en cet endroit , pensant que nous fussions encore ennemis ; mais ils se retirèrent lors qu'ils scûrent que la paix estoit faite. Nous ne laissâmes pas d'auoir grand peur, parce que nous auions renuoyé déjà nostre escorte. Après auoir vogué toute la nuit, & le jour suiuant, nous arriuâmes sur le soir en l'Isle des Lampes, commençant peu à peu à gagner terre. Elle est située entre les Hyades & les Pleiades, vn peu plus bas que le Zodiaque. Lors que nous fûmes descendus, nous ne trouuâmes que des Lampes, qui alloient & venoient comme les habitans d'une ville, tantost à la place, tantost sur le port, les vnes petites & chériues  
comme



comme le menu peuple ; les autres grandes & resplendissantes, mais en petit nombre, comme les riches. Elles auoient toutes leur nom & leur logis comme les citoyens d'une Republique, parloient & s'entretenoient ensemble, & nous demandoient des nouvelles. Quelques-vnes nous prièrent mesme d'entrer chez elles & de nous rafraichir ; mais nous n'y voulûmes ni boire ni manger, de peur de surprise. Le palais du Roy est au milieu de la ville où il rend justice toute la nuit, & chacun est obligé de s'y trouver, pour rendre compte de ses actions. Celles qui ont failly ne souffrent point d'autre peine, sinon qu'on les éteint, qui est une espèce de mort. Nous nous aprochâmes pour entendre leurs raisons & leurs excuses, & y vîmes iusqu'à la lampe de nostre logis, qui nous dit des nouvelles de la famille.

Comme nous eûmes demeuré là toute la nuit nous en partîmes le lendemain, & voguant  
 prés des nuës, vîmes la ville de Nephélococcy-  
 gie, qui nous donna de l'admiration, mais nous  
 n'y descendîmes point, parce que le vent estoit  
 contraire. Coronus fils de Cottyphion en estoit  
 Roy, ce qui nous fit souuenir du Poëte Aristophane qui en parle, homme docte, & qui pour  
 rien du monde n'eust voulu mentir. Trois iours  
 après, nous découurîmes clairement l'Ocean ;

V.  
*Engloutis-  
 sement de  
 l'Auteur,  
 & son sé-  
 jour dans  
 la Baleine.*  
*Voyez les  
 Remar-  
 ques.*

mais nous ne voyions plus de terres, que celles que nous auions laissées dans le ciel, qui nous paroissoient claires & luisantes comme des astres. Le quatrième, sur le midy, le vent s'estant apaisé, nous descendîmes tout doucement dans la mer, où nous ne fûmes pas plustost, que nous commençâmes à faire bonne chère de ce que nous auions, & parce qu'il faisoit vn grand calme, nous-nous baignâmes même dans l'Ocean. Mais comme souuent vn petit rayon de bonne fortune est le présage d'un grand malheur, nous n'eûmes pas vogué deux iours, qu'au troisième, au leuer du Soleil, nous vîmes nager force poissons & quantité de baleines, dont il y en auoit vne d'environ quinze cens stades, qui faisoit blanchir la Mer d'écume tout à l'entour. Elle auoit les dents longues & pointuës, comme des clochers, & blanches comme de l'yuoire. Lors que nous la vîmes venir à nous la gueule ouverte, nous-nous recommandâmes aux Dieux, & nous embrassâmes l'un l'autre, pour n'estre pas separez même en la mort. Elle nous engloutit tous ensemble, avec nostre nauire; mais de bonne fortune, auant qu'elle eut refermé la gueule, nous coulâmes heureusement dans l'interuale de ses dents. Comme nous fûmes dans ce goufre, nous ne voyions rien d'abord; mais lors qu'elle vint à ouurir la gueule, nous vîmes vn

*Ce mot  
n'est pas au  
Grec, mais  
je m'en  
sers pour  
la commodité de  
l'expressio.*

grand & large monstre, capable de loger dix mille habitans. Il y auoit dedans quantité d'autres poissons qu'elle auoit aualez, des carcasses d'hommes & d'animaux, des bales de marchandise, des anchres & des masts de nauire; & vers le milieu vne terre & des montagnes, qui estoient faites, à mon auis, de la quantité de limon qu'elle aualoit. Il y auoit mesme vne forest, & toutes sortes d'arbres & de plantes comme en vn païs cultiué, qui pouuoit auoir trente milles de tour. On y voyoit quantité de herons & d'alcyons & autres oiseaux de riuère, qui auoient fait leurs nids dans le bois. Après auoir répandu beaucoup de larmes inutiles, j'encourageay mes Compagnons, & fis soutenir le vaisseau, qui panchoit, puis ayant allumé du feu, nous-nous mîmes à table; car nous auions quantité de poisson de toute sorte, & de l'eau que nous auions apportée de l'étoile du jour. Le lendemain estant éveillés, comme la balaine ouuroit la gueule, nous voyions tantost le Ciel, tantost des Montagnes, tantost des Îles; car nous la sentions remuer de tous costez en vn instant. Lors que nous fûmes acoustumés à vn si triste séjour, ie pris sept de mes compagnons avec moy, & entray dans la forest pour decouvrir le païs. Nous n'eûmes pas fait sept cens pas, que nous trouuâmes vn petit Temple dédié à

Neptune, comme le témoignoit l'inscription, & en suite, plusieurs sepulcres, & vne fontaine tres-claire assez proche. Nous ouïmes mesme l'aboy d'un chien, & vîmes de loin de la fumée, ce qui nous fit juger que le païs estoit habité. Nous doublons le pas, tant que nous trouuons vn vieillard & vn jeune homme, qui dressoient vn petit jardin, & y faisoient venir de l'eau de la fontaine, pour l'arroser. Ioyeux & étonnez tout ensemble, nous-nous arrestâmes assez long-temps à les regarder, & vîmes qu'ils n'estoient pas moins surpris que nous. Après quelque silence de part & d'autre, le vieillard nous demanda si nous estions des Dieux marins ou des hommes ? Pour nous, dit-il, nous auons esté autrefois au monde, mais nous flottons maintenant dans la balcine, sans sçauoir au vray ce que nous sommes ; car il semble que nous soyons morts, & toutefois nous viuons. Et nous, luy dis-je, mon pere, nous sommes de pauures étrangers qui fûmes hier engloutis avec nostre nauire, & il y a aparence que quelque Dieu nous a amenez icy pour nous consoler l'un l'autre, & nous apprendre que nous n'estions pas seuls dans cette misère. Faites-nous donc, s'il vous plaist, le récit de vostre auanture, & puis vous sçaurez la nostre. Ce ne sera pas, dit-il, sans auoir mangé auparauant, & en disant cela,

il nous prit par la main & nous mena dans sa cabane, où il nous fit bonne chère de ce qu'il auoit. Lors que nous fûmes rassasiez, il nous pressa de luy dire qui nous estions, & comment nous auions esté engloutis. Nous luy contâmes donc tout ce qui nous estoit arriué depuis nostre embarquement, dequoy il parut fort estonné, & nous dit qu'il estoit de l'Isle de Cypre, & qu'estant allé avec son fils pour trafiquer en Italie, ils auoient nauigé heureusement iusqu'en Sicile, d'où ils auoient esté emportez par la tempeste dans l'Océan, & engloutis avec leur vaisseau, dont nous auions pû voir le débris dans le ventre de la baleine. Que tous les autres estoient morts, à la reserue de son fils & de luy, & qu'après leur auoir rendu les derniers devoirs, ils auoient bâty la chapelle que nous auions veüe, & cultiuoient ensemble ce petit jardin qui leur fournissoit des legumes, dont ils viuoient avec des fruits sauuages & du poisson. Qu'il y auoit des vignes au païs dont le vin estoit tres-excellent, & que nous auions pû voir vne fontaine dont l'eau estoit tres-fraîche & tres-claire. Qu'ils s'estoient accommodez chacun vn lit de branches d'arbres, avec quelques autres petis meubles nécessaires; auoient allumé du feu, & s'occupoient à la chasse, & quelquefois à la pesche, à trauers les ouïes de la baleine.

Qu'il n'y auoit pas fort loin de là vn estang salé qui auoit bien deux mille cinq cens pas de tour, où ils se baignoient quelquefois, & y peschoient aussi, parce qu'il y auoit force poisson. Qu'il y auoit vingt-sept ans qu'ils viuoient dans cette misère, & que la vie leur seroit encore supportable, sans les habitans du païs qui estoient sauuages, & leurs faisoient beaucoup de mal. Comment, luy dis-je, y a-t-il icy encore d'autres gens que nous. Ouy, dit-il, & qui sont faits d'une façon effroyable; Car à l'extrémité de l'Isle vers l'Occident habitent les Taricanes, qui ont le visage d'escreuice & le reste d'anguille; mais barbares & belliqueux. De l'autre costé, à main droite, sont les Tritonomédètes, semblables à nous de la ceinture en haut, mais ayant le reste de chats. Ceux-là ne sont pas si meschans que les autres. A la gauche, sont les Carcinoquies & les Cynocephales qui sont alliez ensemble. Au milieu, les Pagourades & les Psittopodes, nations vaillantes, & excellentes à la course. Vers l'Orient, à l'embouchure du monstre, le païs est presque desert, à cause qu'il est souuent inondé. Neantmoins, i'y ay établey ma demeure, & y vis en quelque assurance, moyennant cinq cens huistres que ie paye de tribut aux Psittopodes. Voila l'estat du païs. Il faut considerer maintenant comment nous

*Comme  
qui droit  
salez, ou  
confits.*

*Il fait al-  
lusion aux  
Tritons.*

*Mains de  
Cancres.*

*Testes de  
Chien.*

*Pit-legers.*

ferons pour y viure, & pour nous défendre de tant de monstres. Combien sont les Psittopodes, luy dis-je ? Plus de mille, répondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arrestes de poisson. Puis-qu'ils sont desarmez, repartis-je, nous en viendrons bien à bout, & après les auoir défaits nous habiterons le país sans crainte. Nous résolûmes donc de les combatre, & retournâmes à nostre nauire, pour faire les aprests necessaires. Nous commençâmes la guerre par le refus du tribut ; car comme ils le vinrent demander, nous leur répondîmes arogamment que nous estions nez libres, & mal-traitâmes leurs Députez. Les Psittopodes donc & les Pagourades vinrent contre nous avec grand bruit ; mais nous nous estions preparez à les receuoir, & auions mis vingt-cinq hommes en embuscade, avec ordre de ne se point leuer que les ennemis ne fussent passez, afin de les charger en queue ; car nous les attendions de pied ferme avec le reste. Le combat fut grand & opiniâtre, mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuâmes cent soixante & dix des ennemis, sans perdre qu'un de nos camarades avec le Pilote, qui eut le dos percé d'outre en outre d'une arreste de poisson. Nous poursuivîmes les autres iusqu'à leurs cauernes, & tout le reste du jour & la nuit suiuite, demeurâmes sur le champ de bataille, où nous dressâmes un

*Sous la  
conduite de  
Pélame.*

trophée de l'épine du dos d'un Dauphin. Sur le bruit de cette défaite, le reste des habitans prirent les armes, & marchèrent contre nous dès le lendemain avec grand appareil. Les Tarricanes auoient l'aile droite, les Cynocéphales la gauche, les Carcinoquires estoient au milieu; il n'y eût que les Tritonomendètes qui demeurèrent chez eux, sans vouloir estre de la partie. Nous les vinmes rencontrer près du Temple de Neptune, & entrâmes au combat avec de grands cris, qui résonnoient dans le ventre de la baleine comme dans un antre. Ils furent défaits aisément, parce qu'ils estoient nuds, & sans armes; de sorte que nous les poursuivîmes iusqu'à la forest. Aussi-tost ils enuoyerent rechercher nostre aliance, & sur nostre refus retournèrent au combat, où ils furent tous taillez en pièces, à la reserue des Tritonomendètes, qui se sauuerent dans la mer à trauers les ouïes de la baleine. Après cette victoire, nous demeurâmes maistres du païs, nous occupant à la chasse, & aux exercices du corps, cultiuant les vignes, & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermez dans vne prison large & spacieuse, qui ne songeroient qu'à passer le temps, & à se réjouir. Comme nous eûmes vescu de la sorte plus d'un an & demy, enfin le cinquième iour du neuvième mois, environ le second



le second bâillement du monstre, qui ne bâilloit qu'une fois par heure, ce qui seruoit à les conter, nous entendîmes un grand bruit comme de rames & de forçats, & courûmes à son embouchure, où nous tenant à couuert dans l'interualle de ses dents, nous vîmes des Géans, grans comme des Colosses, qui conduisoient des Isles, comme l'on fait des nauires. Je sçay bien qu'on aura de la peine à le croire, mais ie ne laisseray pas de le dire, parce qu'il est veritable. C'estoit des Isles longues & étroites, qui n'estoient pas fort hautes, & pouuoient auoir cent stades de tour. Il y auoit enuiron trente hommes sur chacune, sans compter ceux qui estoient employez pour la défense; & ces trente hommes estoient rangez de part & d'autre comme les forçats d'une galère, & ramoient avec de grans pins feüillus. Derrière, sur une éminence, estoit le Pilote, qui tenoit un gouuernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre costé, à la prouë, il y auoit enuiron quarante hommes tous armez, semblables à nous, horsmis que leur cheuelure estoit de feu, ce qui les défendoit comme un casque. Les arbres de l'Isle seruoient de voile; car le vent venant à souffler dedans, la faisoit voguer, si bien qu'on la conduisoit où l'on vouloit, & l'on entendoit le sifflet du Comite qui faisoit mouuoir les rames

*Centaure  
vent, ben-  
neur de  
mer.*

tout d'un temps, comme dans une galère. On ne voyoit que deux ou trois de ces Isles d'abord, mais sur la fin il en parut environ fix cens, qui tournèrent toutes les prouës l'une contre l'autre, pour le combat. Du premier choc il y en eut de brisées, & d'autres coulées à fons, mais plusieurs se maintinrent brauement iusqu'à la fin, & ceux qui combattoient à la prouë faisoient merueilles de bien ataqver & de bien défendre. Les vainqueurs sautoient dans celles des vaincus, pour les empêcher de se détacher & de prendre la fuite, & l'on faisoit main basse, sans faire de prisonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer, ils iettoient de grands polypes attachez les uns aux autres, qui s'acrochoient aux arbres de la forest; de sorte que l'on combattoit de pied ferme, comme si ce n'eust pas esté un combat naval. On se lançoit aussi à la teste, au lieu de pierres, des huïstres & des tortuës, grosses comme des pièces de rocher. L'un des Généraux s'apelloit Eolocentaure, & l'autre Thalassopotes; car on les entendoit souuent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre qu'il luy auoit enleué plusieurs troupeaux de dauphins, qui estoit le sujet de leur différent. Aussi demeura-t-il victorieux, & coula à fons cent cinquante Isles des ennemis, en prit trois avec tous ceux qui estoient dedans, & poursuivit le reste

qui se retiroit avec la poupe fracassée. Sur le soir, comme il fut de retour de la poursuite, il recueillit tout le butin qui flotoit, tant du sien que des ennemis, car il auoit bien eu quatre-vingts Isles submergées. Après, il dressa vn trophée sur la teste de la Baleine, qui estoit elle-mesme comme vne grande Isle, ou plustost comme le continent, & appendit à Neptune vne des Isles des ennemis. Sa flotte demeura toute la nuit à l'anchre autour du monstre, auquel ils auoient ataché leurs cordages. Le lendemain, ils firent des sacrifices d'action de graces, & ayant enseuely leurs morts, partirent avec des cris de ioye & des chants de triomphe. Voila ce qui se passa au combat des Isles.



## L'HISTOIRE VERITABLE, LIVRE SECOND.

*I. Continuation du voyage de l'Auteur. II. Sa venue aux Isles Fortunées. III. Description des Enfers. IV. L'Isle des Songes. V. Diverses aventures assez extravagantes. VI. D'autres qui le sont encore plus, jusqu'à son arrivée aux Antipodes.*

**A**PREs ces choses, ne pouvant endurer un plus long séjour dans la Baleine, il nous prit envie de faire un trou au côté droit pour nous évader; mais comme nous eûmes creusé cinq ou six cens pas sans trouver le fons, nous abandonnâmes l'entreprise, & jugeâmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle brûla sept iours entiers, sans en sentir rien, mais sur la fin du septième, elle bâilloit plus lentement, & refermoit la gueule aussi-tôt, ce qui nous fit iuger qu'elle commençoit à se porter mal. Vers l'onzième iour, nous aperçûmes qu'elle se mouroit, car elle sentoit fort mauvais; si bien que le lendemain nous luy trauserâmes la gueule avec de grosses poutres, pour l'empêcher de la refermer, sans quoy nous

estions tous perdus. Cependant, nous donnâmes ordre à nostre départ, & fîmes nos provisions, prenant l'étranger pour nostre Pilote. Le trézième iour nous tirâmes nostre vaisseau par l'interuale de ses dents, & le descendîmes tout doucement dans la mer. Après, montant sur le dos du monstre, nous sacrifiâmes à Neptune, près du trophée des Isles flottantes, & ayant demeuré là trois iours, à cause du calme, nous fîmes voile le quatrième. Nous rencontrâmes d'abord quantité de corps morts de la dernière défaite, contre lesquels nôtre vaisseau alloit heurter comme contre des écueils, & nous demeurâmes étonnez de leur prodigieuse grandeur. Il faisoit fort beau du commencement; mais la bise venant à souffler, il fit vn froid si insupportable, que la mer se glaça à la hauteur de quatre cens brasses. Nous fûmes donc contrains de descendre, & commençâmes à glisser dessus; mais le vent venant à se renforcer, nous fîmes vn trou dans la glace par l'avis de nostre Pilote, où nous demeurâmes renfermez trente iours, y faisant du feu, & mangeant le poisson que nous trouuions en creusant. A la fin, comme les viures commençoient à nous manquer, nous détachâmes du mieux que nous pûmes nostre vaisseau, & mettant la voile au vent, coulâmes sur la glace comme sur du verre. Le ein-

quième iour elle se fondit, & nous voguâmes sur l'eau comme auparauant, tant que nous abordâmes en vne petite Isle deserte, où nous descendîmes pour faire aiguade, parce que l'eau nous manquoit. Nous y tuâmes deux taureaux sauvages, qui auoient les cornes sous les yeux, comme vouloit Momus, afin de mieux voir où ils frapent. Plus loin nous trouuâmes vne mer de lait, qui auoit au milieu vne petite Isle de fromage, où nous séjournâmes quelque temps, mangeant de la terre de l'Isle, & buuant du lait des raisins; car ils ne portent point de vin. La

Tyro, fi-  
gnifie fro-  
mage en  
Grec.

Galatée,  
 veut dire  
lait.

Princesse Tyro fille de Salmonée, en estoit Reyne, & auoit receu cette faueur de Neptune pour récompense de sa chasteté. Il y auoit aussi vn Temple dédié à Galatée, comme il paroissoit par l'inscription.

II. Venni  
de l'Au-  
teur aux  
Isles for-  
mées.

Comme nous eûmes demeuré là cinq iours, nous en partîmes le sixième par vn bon vent, & deux iours après passâmes de cette mer blanche dans vne autre, sur laquelle nous vîmes marcher des hommes semblables à nous, hormis qu'ils auoient les pieds de liège, ce qui les soutenoit sur l'eau. Ils s'approchèrent de nostre nauiure, & nous salüant en nostre langue, nous dirent qu'ils alloient au Liège qui estoit leur patrie; Si bien qu'après auoir couru quelque temps autour de nostre vaisseau, ils s'en allé-

rent en nous souhaitant vne heureuse nauigation. Ils ne nous eurent pas plustost quitez, que nous découurîmes plusieurs Isles, parmy lesquelles estoit la leur sur vn grand liége tout rond. Plus loin, sur la droite il y en auoit cinq autres fort hautes & fort grandes, où l'on voyoit paroistre beaucoup de feux ; & deuant nous vne petite, large & basse, d'où s'exhaloit vn doux *De roses, violettes, &c.* parfum, comme Hérodote dit qu'il en sort de l'Arabie heureuse. Nous cinglons de ce costé-là, & trouuons en arriuant de grans ports, larges & tranquiles, & des fleuues d'une eau claire & argentine qui couloit doucement dans la mer. Les bords estoient couuerts de bois odoriferans, où l'on oyoit retentir la musique des oiseaux, qui faisoient vn concert avec les Zéphirs. Car les feüilles agitées par vn doux vent, rendoient vn son comme de flûtes douces. On entendoit parmy cela, des voix, ou plustost des cris de réjouissance, comme dans vn festin, où les vns chantent & les autres dansent au son du flageolet ou de la lyre. Charmez de tant de merueilles, nous entrons à pleines voiles dans le port, où nous ne fûmes pas plustost, que les gardes nous mirent des chaînes de roses & nous menèrent vers le Prince, après nous auoir dit qu'on ne nous feroit point de mal, & que nous estions dans l'Isle des bien-heureux qui estoit

## 464 L'HISTOIRE VERITABLE,

gouvernée par Rhadamante. Nous trouuâmes en arriuant qu'il y auoit trois causes à plaider auant la nostre. La première estoit celle d'Ajax fils de Télamon, pour sçauoir s'il seroit receu en la compagnie des Heros, après s'estre tué luy-mesme en fureur. La seconde estoit vn différent amoureux de Thésée & de Menelaüs à qui demeureroit Heleine. Et la troisième, vne dispute de préséance entre Alexandre & Annibal. Après beaucoup de contestation, Ajax fut receu, moyennant quelques prises d'ellebore, pour lesquelles on le renuoya à Hippocrate. Heleine fut ajugée à Menelaüs, à cause des longs trauaux qu'il auoit soufferts pour elle, outre que Thésée auoit d'autres femmes, comme l'Amazone & Ariadne. Alexandre fut préféré à Annibal, & on luy donna vn siège à costé du vieux Cyrus. Après cela, nous fûmes ouïs, & l'on nous demanda d'abord, pourquoy nous auions osé profaner ces lieux sacrez de nostre présence mortelle? Et sur nostre réponse, l'on nous fit retirer; & Rhadamante, de l'avis de Caton & d'Aristide, remit à nous punir de nostre curiosité, après nostre mort, & cependant, nous permit de voir les raretez du pais, & de nous entretenir avec les bien-heureux. Aussi-tost, nos chaînes tombèrent d'elles-mesmes, & l'on nous conduisit à la ville, pour assister à leur festin. Nous fûmes ravis en entrant  
de voir

*Parce  
qu'elle  
auoit esté  
femme de  
l'un & de  
l'autre.*



de voir qu'elle estoit d'or, & les murailles d'émeraude; le pavé marqueté d'ébène & d'ivoire; les Temples des Dieux de rubis & de diamans, avec de grans Autels d'une seule pierre précieuse, sur lesquels on voyoit fumer des Hecatombes. Il y avoit sept portes, toutes de Cinamome, & un fossé d'eau de senteur large de cent coudées, qui n'estoit profond qu'autant qu'il falloit pour se baigner à son aise. Il ne laissoit pas d'y avoir des bains publics d'un arrifice admirable, où l'on ne brûloit que des fagots de cannelle. L'édifice estoit de crystal, & les bassins où l'on se lauoit de grans vases de porcelaine pleins de rosée. Du reste, les bien-heureux n'ont point de corps & sont impalpables; Ils ne laissent pas de boire & de manger, & de faire les autres fonctions naturelles. On diroit que c'est leur ame toute seule, revêtue de la semblance du corps; car si on ne les touche, on ne sauroit decouvrir qu'ils n'en ont point; Semblables à des ombres droites qui ne seroient pas noires. Ils ne vieillissent point, mais demeurent toujours à l'âge où ils meurent, hormis que les vieillars y reprennent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits sont d'un crespé fin de couleur de pourpre, filé par des araignées qui sont sans horreur & sans venin. Il ne fait jamais nuit dans toute l'Isle, mais le iour n'y est

pas fort éclatant , c'est comme vne aurore perpétuelle. De toutes les saisons ils ne connoissent que le Printemps , & de tous les vents que les Zéphirs ; mais la terre est couverte de fleurs & de fruits toute l'année, dont la récolte se fait tous les mois , encore dit-on qu'en celuy qui porte le nom de Minos, il y a double moisson. Les épis au lieu de bled sont chargez de petits pains semblables à des champignons , si bien qu'on n'est jamais en peine ni de cuire , ni de moudre. Il y a trois cens soixante-cinq fontaines d'eau douce, & autant de miel ; & cinq cens d'huile de senteur, mais plus petites ; avec plusieurs ruisseaux de lait & de vin. On mange hors la ville dans la plaine d'Elise , à la fraîcheur d'un bois qui l'enuironne , où l'on est couché sur des fleurs , & les vens portent les viandes. Sur les testes pendent de grans arbres de crystal, qui portent des verres de toutes sortes , & l'on ne les a pas plustost pris qu'ils sont pleins de vin. On n'est point en peine de se faire des guirlandes , car les petits oiseaux qui voltigent autour en chantant , répandent sur vous des fleurs qu'ils ont pillées dans les prairies voisines. D'ailleurs , il s'élève des nuées de parfum tant des sources de senteur , que du fleuve dont la ville est ceinte, lesquelles s'épeignent à l'aide des vens, & versent sur l'assistance

vné liqueur tres-précieuse. On ne cesse de chanter pendant le repas, & de réciter de beaux vers, & particulièrement ceux d'Homère, qui est assis parmy les Héros au dessus d'Ulyssé. Les danses sont composées de filles & de garçons, & les maîtres de musique sont Eunome, Arion, Anacréon, & Stesicore, dont le dernier est reconcilié avec Heleine. Après qu'ils ont finy leurs chansons, paroist vn second chœur de Musiciens, composé de serins & de rossignols, qui avec les Zéphirs, font vn concert tres-agréable. Mais ce qui fait principalement la félicité des bien-heureux, est qu'il y a deux sources, l'une du ris, l'autre de la joye, dont chacun boit vn grand trait auant que de se mettre à table, ce qui le tient gay le reste du jour. Disons maintenant ceux qui sont les plus estimez dans cette Isle, & qui tiennent le premier rang parmy les Ombres. Premièrement, les demy-Dieux, & ceux qui se sont signalez au siège de Troye, horsmis Ajax le Locrien qui est tourmenté, à ce qu'on dit, dans les enfers. D'entre les Barbares, les deux Cyrus, Anacarsis, Zamolxis, & Numa. Des Grecs, Lycurgue, Phocion, & Tellus; les sept Sages, horsmis Périandre; Socrate, qui s'entretient ordinairement avec Palamède & Nestor, ou avec de beaux garçons comme Narcisse, Hy-las, & Hyacinthe, & l'on dit qu'il est amoureux

du dernier, car il luy fait force caresses. Rhadamantel'a souvent menacé de le mal-traiter, s'il ne quitoit son ironie; mais il a de la peine à s'en défaire, tant il est dangereux de faire de mauuaïses habitudes. Je n'y vis point Platon, & comme i'en demandois la cause, on me dit qu'il habitoit la Republique, & viuoit luy-mesme selon les Loix qu'il auoit établies. Aristipe & Epicure y sont des premiers, & chacun les veut auoir, parce qu'ils sont de bonne compagnie. Il n'est pas iusqu'à ce pauvre malotru d'Ésope qui n'y soit, & ils s'en seruent comme de boufon. Pour Diogène, on ne le reconnoistroit pas, tant il est changé; car il est deuenu voluptueux, & a épousé la courtifane Laïs. Il ne fait donc rien tout le iour que chanter & danser, & fait mille extrauagances, sur tout quand il a bû. Les Stoïciens en sont bannis, & l'on dit qu'ils grimpent encore sur le costau, & sont occupez à défricher le chemin de la Vertu. Je n'y vis point d'Académiciens, parce qu'ils délibèrent toujours, & ne se peuvent résoudre; On doute mesme s'ils croient des Enfers & des champs Elysées. Mais, à mon auis, c'est qu'ils craignent le jugement de Rhadamante, parce qu'ils ont voulu oster toute sorte de jugement, & mettre l'Vniuers en confusion. Voila les plus illustres de l'autre monde; mais on y réuere principalement Thesée & Achille.

Les femmes y sont communes, & en cela, ils sont tous Platoniciens. On ne s'abstient pas mesme des garçons; Il n'y auoit que Socrate qui iuroit qu'il ne les touchoit point, encore croit-on qu'il se parjuroit. Après auoir esté deux ou trois iours en ce pais-là, j'aborday Homère, & le priay de me dire d'où il estoit, parce que c'estoit vne des plus grandes questions qui fust parmy les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'auoient tellement embroüillé sur ce sujet, que luy-mesme n'en sçauoit plus rien, mais qu'il croyoit estre de Babylone, & qu'on l'y nommoit Tigrane, comme Homère parmy les Grecs, à cause qu'il y auoit esté donné en ostage. Je luy demanday en suite, s'il auoit fait les vers qu'on rebute? Il me dit qu'ouy, ce qui me fit rire de l'impertinence de ceux qui les veulent retrancher. Je m'enquis aussi pourquoy il auoit commencé son Poëme par la Fureur, & il me dit que cela s'estoit fait sans dessein, & qu'il n'auoit pas fait non plus l'Odyssée avant l'Iliade, comme plusieurs croyent. Pour son prétendu auéuglement, ie ne luy en parlay point, parce que ie vis bien le contraire. Je luy faisois plusieurs autres demandes, lors qu'il estoit de loisir, & il me répondoit à tout sur le champ, principalement depuis qu'il eut gagné son procès contre Therfite, qui l'acusoit de calomnie; mais il fut

*Zénodote  
& Ari-  
starque.*

renuoyé absous à l'ayde d'Vlysse qui plaida sa cause. Sur ces entrefaites, arriua Pythagore, après auoir acheué toutes ses réuolutions, & passé par diuerses metempsychoses; car il auoit esté metamorphosé par sept fois, & doutoit encore s'il se feroit apeller Pythagore ou Euphorbe. Il fut fort bien receu; parce qu'il auoit tout vn costé d'or. Empédocle vint aussi tout grillé; mais on ne le voulut point receuoir, quelque instance qu'il en fist, de peur qu'il ne fust trouuillé de mélancholie. Après quelque temps on célébra les jeux qu'on nomme *des Trépassez*, où Achile & Thésée présiderent, celuy-cy pour la septième fois, & l'autre pour la cinquième. Il seroit long de rapporter tout ce qui s'y fit; mais Carus de la race des Héraclides, vainquit Vlysse à la lutte, & Epée combatit à coups de poin contre Arie, dont le sepulcre est à Corinthe, sans que pas vn eut l'auantage. Il n'y a point parmy eux de jeu de Pácrace; le ne sçay plus qui vainquit à la course; Homère remporta de bien loin le prix de la Poësie; mais Hésiode aussi fut couronné. La couronne estoit faite de plumes de Paon, & c'estoit le prix de tous les jeux. Comme on en sortoit, la nouuelle vint que les Enfers s'estoient reuoltez sous la conduite de Phalaris & de Busire, acompagnez de Diomède, de Sciron & de Pityocampe, & qu'ils ve-

*A pis  
faire.*

*Anciens  
brigans.*

noient pour forcer l'Isle des bien-heureux, après avoir rompu leurs fers, & tué leurs gardes. Aussi-tost Rhadamante mit les Héros en bataille sur le bord de la mer, sous le commandement de Thésée, d'Ajax & d'Achile ; car le second estoit déjà retourné en son bon sens. Après vn grand combat, où Achile fit des merueilles, les Héros furent victorieux. Socrate fit bien aussi à l'aile droite, & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Aussi eut-il pour récompense vn beau jardin au fauxbourg où il tenoit Académie, qu'on apelloit l'*Académie des Morts*. Les vaincus furent renuoyez aux enfers, pour y estre tourmentez au double. Homère a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna son liure en partant ; mais ie le perdus avec le reste de mon équipage. Il commençoit ainsi son Poëme, *Le chant des Enfers les combats redoutables*. Après la victoire on fit vn grand festin selon la coûtume, où l'on ne seruit que des féues, c'est pourquoy Pythagore ne s'y trouua point. En suite, il arriua de nouvelles aventures ; Cinyre fils de Scintare nostre Pilote qui estoit vn grand garçon de belle taille, & fort bien fait, devint amoureux d'Helcine, & elle de luy. Leur amour ne put estre long-temps caché ; car ils se faisoient mille caresses à table, & quelquefois après le repas s'égaroient tout

seuls dans la forest. A la fin , ils résolurent de se retirer en quelqu'une des Isles voisines , & gagnèrent pour cela trois de nos compagnons sans nous en rien dire , parce qu'ils sçauoient bien que nous ne le trouuerions pas bon. Ils prirent la nuit pour l'exécution de leur dessein, & cinglèrent en haute mer , sans que personne s'en aperçût. Mais Menelaüs s'estant éveillé en sursaut, & ne trouuant plus près de luy sa femme, se mit à crier, & sautant en bas du lit alla éveiller son frère Agamemnon, & vint avec luy faire ses plaintes à Rhadamante. Le iour venu, ceux qu'on auoit enuoyez à la découuerte, rapportèrent qu'on voyoit vn nauires fort éloigné; & Rhadamante fit embarquer cinquante Héros sur vn vaisseau d'Asphodèle fait tout d'une pièce, & les enuoya après. Ils firent si grande diligence qu'ils les ateignirent sur le midy, auant qu'ils pussent prendre terre nulle part , & les ramenèrent au port, remorquant leur vaisseau avec des chaînes de roses; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'Isle. Heleine pleuroit & se desespéroit, s'arrachant les cheueux, & baissant la veüe de honte. Rhadamante, après auoir interrogé les coupables , les renuoya aux Enfers pour y estre châtiez de leurs crimes , parce que l'Isle des bien-heureux est exemte de suplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain



main, pour éviter de pareils inconueniens à l'avenir. Je regrettois fort de quitter vn si agréable séjour, pour r'entrer dans de nouueaux malheurs ; mais les Héros me consolèrent en me montrant la place qu'ils me donneroient auprès d'eux après ma mort. I'allay donc prendre congé de Rhadamante, & le priay de m'enseigner la route que ie deuois tenir, & de me dire ce qui m'arriueroit par le chemin. Alors me montrant les Isles voisines, Ces cinq là, dit-il, que tu vois toutes en feu, sont celles des Enfers ; plus loin est celle des Songes ; & en suite, Ogygie où demeure Calypso ; mais tu ne la sçauois encore voir. Quand vous les aurez passées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque temps parmy les Sauuages ; puis vous retournerez en vostre país, après de longues & périlleuses erreurs. Comme il eut dit cela, il arracha vne racine de Mauue, & me la présentant m'ordonna d'y auoir recours dans mon affliction. Il me commanda aussi quand ie serois arriué aux Antipodes, de ne point creuser de feu avec vne épée, ni manger de lupins, ou m'aprocher d'vn garçon qui eût plus de dix-huit ans ; & me dit qu'en obseruant bien ces choses, ie serois receu dans l'Isle des bien-heureux après ma mort. Alors ie fis mes préparatifs pour mon départ, & allant dire Adieu à

*Raillerie  
contre Py-  
thagore.*

Homère, ie le priay de me faire vn quadrain, que ie grauy sur vne colonne près du port ; il contenoit ces mots ,

*Lucien fauory des Dieux  
A veu ces hautes destinées,  
Et hors des Isles fortunées,  
Reuerra son païs, joyeux.*

Après auoir demeuré là le reste du iour, & pris congé des Héros, ie partis le lendemain ; & ils me vinrent conduire iusqu'à mon vaisseau, où Vlysse me tirant à part me donna vne lettre pour Calypso, sans que sa femme en vit rien. Rhadamante enuoya avec nous le pilote Nauplion, pour empescher qu'on ne nous arrestast en quelqu'une des Isles voisines, & témoigner que nostre dessein estoit de tirer plus loin.

*III. l'Isle  
des Enfers* Au sortir de cet air doux & odorant, nous entrâmes en vn puant & épais, qui distilloit de la poix au lieu de rosée. On sentoit de loin vne odeur de soufre & de bitume, avec vne exhalaison comme de corps morts qu'on rostit. Parmy cela, retentissoient les coups de fouët, & le bruit des chaînes, avec les cris des damnez. Nous n'abordâmes qu'à vne de ces Isles, qui estoit toute bordée d'écueils & de précipices, & par dedans n'estoit qu'une roche seiche & aride, sans eau & sans aucune verdure. Après auoir grimpé comme nous pûmes par vn sentier rude

& épineux, nous arriuâmes au lieu des suplices, qui estoit tout semé de pointes d'épées & de halebardes, & ceint de trois fleuves, l'un de sang, l'autre de bouë, & le troisiéme de feu, mais d'un feu rapide comme vn torrent & sujet aux tempestes comme la mer. On y voyoit des poissons comme des tisons ardents, & d'autres plus petis comme des charbons, qu'on nommoit de petites lampes. On n'y pouuoit aborder que par vne porte fort étroite qui estoit gardée par Timon le Misanthrope. Nous y entrâmes pourtant sous la conduite de nostre guide, & vîmes tourmenter plusieurs Roys & particuliers, dont il y en auoit quelques-uns de nostre connoissance. Cinyre y estoit, pendu par les parties criminelles, & tout noircy de fumée. Il y auoit des gens qui nous montroient tout pour de l'argent, & qui discouroient sur la vie de chacun, & sur la nature du suplice. On tourmentoit principalement les menteurs, & ceux qui auoient imposé à la posterité par leurs écrits fabuleux, comme Crésias & Hérodote, ce qui me donna quelque consolation, parce qu'il n'y a guère de vice dont ie me sente moins coupable. Après cela, nous sortîmes, ne pouuant plus souffrir la puanteur, ni l'horreur du lieu, & prenant congé de nostre guide, nous retournâmes à nostre vaisseau.

*IV. l'Isle  
des Songes*

Nous n'eûmes pas nauigé beaucoup, que l'Isle des Songes nous aparut, mais obscurément comme les songes ont acoûtumé. Car elle sembloit s'éloigner à mesure que nous en aprochions; mais enfin l'ayant atrapée, nous y entrâmes par le hâure du sommeil, & y descendîmes sur la brune. Elle estoit ceinte tout autour d'une forest de paus & de madragores, qui estoit pleine de hibous & de chauues-souris; car il n'y a point d'autres oiseaux dans toute l'Isle. Il y auoit vn fleuve qui ne couloit que de nuit, & deux fontaines d'une eau dormante. Le mur de la ville estoit fort haut & de couleurs variantes comme l'arc en ciel. Elle auoit quatre portes, quoy qu'Homère n'en mette que deux; Les deux premières regardoient la plaine de la nonchalance, l'une de fer & l'autre de terre, par où sortent les songes affreux & mélancholiques; les deux autres sont tournées vers le port, l'une de corne & l'autre d'iuoir, qui est celle par où nous entrâmes. Le Sommeil est le Roy de l'Isle, & son palais est à main gauche en entrant. A main droite est le Temple de la Nuit qui est la Deesse qu'on y adore, & en suite, celui du Coq. *Taraxion.* Le Sommeil a sous luy deux Lieutenans qui sont *Plutoclés.* engendrez de la fantaisie & du neant. Au milieu de la place, est la fontaine des Sens, qui a deux Temples à ses costez, l'un du Mensonge

& l'autre de la Verité. C'est là qu'est l'Oracle & le Sanctuaire du Dieu, dont Antiphon l'Interprète des songes est le Prophète, & a obtenu cette grace du Sommeil. Tous les habitans de l'Isle sont diférens, les vns beaux & de belle taille, les autres petis & contrefais; Ceux-cy riches à ce qui paroist, & vêtus d'or & de pourpre comme des Roys de Comédie; Ceux-là gueux & mendiens, & tout couuers de haillons. Nous en vîmes plusieurs de nostre connoissance qui nous conduisirent chez eux & nous traitèrent splendidement, & après la bonne chère nous firent tous Roys & Princes à nostre départ. Quelques-vns nous menèrent en nostre pais, & nous ramenèrent le mesme iour. Nous demeurâmes là trente nuits; car on ne compte point autrement; & tout ce temps-là nous ne fîmes que manger & dormir; mais à la fin, écueillez par vn coup de tonnerre, nous gagnons le nauire, & quitons le port.

Trois iours après, nous arriuâmes en l'Isle d'Ogygie, où avant que d'aborder, ie decachetay la lettre d'Ulysse, de peur que ce fourbe ne nous eust fait quelque supercherie, & n'y trouuay que ces mots, *Lettre d'Ulysse à Calypso. Je ne vous eus pas plustost quitée que ie fis naufrage, & ne me sauuay qu'à peine, à l'aide de Leucothée, en la contrée des Phéaques. Comme ie fus de retour chez moy, ie trou-*

*V. Anan-  
tutes ex-  
tranagan-  
tes.*

uay ma femme galantifée par des gens qui mangeoient mon bien, & après les auoir tuez, ie fus assassiné par Télégone que i'auois eu de Circé. Maintenant, ie suis en l'Isle des Bien-heureux, où ie regrette les plaisirs que nous auons eus ensemble, & voudrois estre toujours demeuré avec vous, & auoir accepté l'offre que vous me faisiez de l'immortalité. Si ie puis donc m'échaper, soyez assurée de me reuoir. Adieu. Il ajoûtoit à cela quelque chose en nostre faueur. Nous n'eûmes pas esté fort loin que ie trouuay la grotte de Calypso, telle qu'Homère la décrit, où elle trauailloit en tapisserie. Elle n'eust pas plustost lû la lettre qu'elle se prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traita magnifiquement, & nous fit diuerses questions pendant le repas, s'enquerant fort si Pénélope estoit aussi belle & aussi chaste que la Renommée la publioit. Nous luy répondîmes ce que nous iugeâmes qu'elle auroit de plus agréable, & après auoir pris congé d'elle, nous retournâmes à nostre vaisseau, & passâmes la nuit sur le riuage. Le lendemain dès le matin nous fîmes voile par vn grand vent, & après esté batus de la tempeste, deux iours entiers, au troisiéme nous fûmes attaquez par des Barbares qui nauigeoient sur de grandes citrouilles longues de six coudées. Car lors qu'elles sont seiches ils les creusent, & se seruent des grains au lieu de pierres

On, en  
laine.

dans le combat, & des fucilles au lieu de voile, avec vn mast de roseau. Après vn rude combat, nous vîmes paroître sur le midy d'autres Pirates, que ceux-cy n'eurent pas plustost aperceus, qu'ils nous quitèrent, pour les aller rencontrer, parce que c'estoient leurs ennemis. Aussi-tost nous mîmes la voile au vent, & cinglâmes en haute mer, sans sçauoir qui remporta l'auantage, mais il y auoit aparence que les derniers feroient les maistres. Car outre qu'ils estoient en plus grand nombre, leurs vaisseaux estoient plus forts, estant faits de la moitié d'une coque de noix, qui sont grosses & dures en ce pais-là, & longues à proportion. Comme nous les eûmes perdus de veüe, nous pensâmes nous blesez, & nous tinîmes sur nos gardes de peur de surprise. Ce ne fut pas en vain; car auant le coucher du Soleil nous fûmes attaquez par quelque vingt hommes, qui estoient à cheual sur des dauphins, lesquels sautoient & hennissoient comme des chevaux. Lors qu'ils furent près de nous ils se séparèrent en deux bandes, & nous enfermant au milieu, nous lancèrent des yeux de cancre, qui estoient gros comme des œufs d'autruche, dont ils faillirent à nous assommer. Nous les repoussâmes à coups de trait infques dans leur Isle, qui estoit deserte & stérile, ce qui les contraignoit à faire le métier

de corsaires. Sur le minuit qu'il faisoit grand calme, nous rencontrâmes vn nid d'alcyons d'une si prodigieuse grandeur, que la mère nous faillit à submerger, du seul vent de son aile, & nous le prenions d'abord pour vn écueil. Après l'avoir reconnu nous y descendîmes, & trouuâmes qu'il estoit fait de grans pins tous entiers, & contenoit bien cinq cens œufs, dont le moindre estoit plus gros qu'une pipe de maluoisie. Les petis estoient prests à éclôre, & on les entendoit déjà crier dans la coque. Comme nous fûmes vn peu éloignez, il nous arriua diuers prodiges. Car l'oiseau qui estoit peint sur la poupe de nostre nauire, commença à chanter, & à déployer les ailes; nostre Pilote, qui estoit chauue, deuint tout à coup cheuelu, & l'arbre de nostre vaisseau ietta des fruits & des branches. Estonnez de tant de merueilles, & priant les Dieux de détourner ces prodiges, nous n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, qu'il nous en arriua encore de plus grans. Nous vîmes vne forest de Pins & de Cyprés, qui flotoient sur l'eau sans racine. Nous pensions d'abord que ce fût la terre-ferme, mais en abordant nous trouuâmes ce que j'ay dit. Cependant, comme nous n'y pouuions descendre, ni passer à trauers, à cause de l'épaisseur, ou reculer parce que le vent estoit contraire; nous tirâmes nostre  
nauire

*On, en re-  
lief.*



navire en haut, à force de cables, puis haussant les voiles, coulâmes sur le faiste qui estoit touffu, comme sur de la glace. Cela me fit souuenir du Poëte Antimaque, qui apelle la mer *Bocagère*. *On, la navigation.* Lors que nous eûmes passé la forest qui n'estoit pas fort profonde, nous descendîmes nostre navire comme nous l'auions monté, & nauigeâmes sur vne mer claire & vnne iusqu'à ce que nous arriuâmes à vn précipice. Car les eaux se séparant en deux, laissoient au milieu vn abyfme, où nous faillîmes à tomber ; Mais nous pliâmes en haste les voiles, & après auoir ietté la veuë de tous costez, nous aperçûmes comme vn pont d'eau qui ioignoit la superficie des deux mers, & passâmes dessus dans vn autre Ocean.

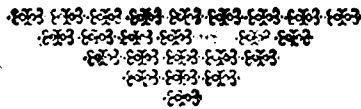
C'estoit vne mer douce & paisible, où nous *VI. An-* découvrîmes d'abord vne petite Isle qui estoit *tres anan-* facile à aborder, & y descendîmes pour faire *tures ex-* aiguade, & prendre des viures. Nous trouuâ- *itanaen-* *tes.* mes de l'eau aisément, mais comme nous cherchions des viures, nous ouïmes des mugissemens assez proches, & y acourûmes pensant que ce fust vn troupeau de vaches ; mais en arriuant, nous vîmes que c'estoit des Sauuages, qui auoient la teste de Taureau, comme on peint parmy nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la fuite, mais ils nous poursuiurent de si prés, qu'ils prirent trois de nos compagnons, le reste

se sauua à la course. Lors que nous fûmes arriuez à nostre vaisseau , chacun s'arma en diligence pour tirer vengeance de cette injure, & r'auoir nos camarades ; mais en arriuant nous trouuâmes qu'ils les mettoient en pièces, & se les distribuoient comme des morceaux de viande. Nous donnons dessus de furie, en tuons cinquante, & faisons deux prisonniers. Comme nous n'auions rien à manger, plusieurs estoient d'auis de les traiter comme ils auoient fait nos gens , mais nous trouuâmes plus à propos de les garder , pour en auoir ce qui nous faisoit besoin. Nous les changeâmes donc contre du fromage, des poissons secs, & des légumes, outre quelques cerfs que ces Sauvages nous donnèrent , qui n'auoient que trois pieds parce que ceux de deuant s'vnissoient en vn. Après auoir demeuré là vn iour, pour nous remettre du trauail de la mer , nous en partîmes par vn bon vent, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous vîmes nager force poissons, & voler quantité d'oiseaux, comme quand on aproche de terre, ce que nous reconnûmes à plusieurs autres signes. Nous vîmes là de plaisans nageurs; C'estoient des gens couchez sur le dos avec vn bâton entre les jambes , qui seruoit comme de mast, où estoit attaché vn petit voile qu'ils conduisoient avec la main, &

*Voyez les  
Remarques.*

voguoiſſent ainſi ſur l'Océan. D'autres eſtoient aſſis ſur des liéges, & traînez par des dauphins qui les promenoient comme en caroſſe ſur l'eau. Ils ne nous firent point de mal, mais s'approchant de nous admiroient noſtre façon de navi- ger autant que nous faiſions la leur. Sur le ſoir nous abordâmes en vne petite Iſle habitée par des femmes qui auoient le pied d'aſnon ; mais du reſte eſtoient tres-belles & vêtues en Courtiſanes, avec de longues robes traînantes pour cacher leur défaut, ce qui nous empêcha de le découurir d'abord. Elles nous receurent fort bien & nous menèrent chez elles ; mais ie n'y allois qu'en tremblant, & me déſiois de leurs careſſes. Et de fait, j'aperçus chez l'une en entrant des carcasses & des oſſemens de morts, ce qui m'obligea à me tenir ſur mes gardes ; & à prendre ma racine de mauue ſelon l'ordre de Rhadamante, pour la prier de m'aſſiſter en cette occaſion. Après mettant l'épée à la main, ie me faiſis de mon hoſteſſe, & la contraignis de me dire qui elle eſtoit. Elle m'auoüa que c'étoient des femmes marines qui égorgeoient les étrangers après auoir eu leur compagnie, & les man- geoient. Auſſi-toſt l'ayant liée ie montay ſur le haut de la maiſon & apellay mes camarades, qui ne furent pas pluſtoſt venus que ie leur contay ce qu'elle m'auoit dit. Comme elle les aperçut

elle se changea en eau, mais trempant mon épée dedans, ie la retiray toute sanglante. Après, nous nous en courûmes à nostre nauire, & leuant les voiles, cinglâmes en haute mer, tant que nous decourûmes à l'aube du iour les Antipodes. Nous commençâmes alors à faire des actions de graces aux Dieux, & à délibérer de ce que nous auions à faire. Les vns estoient d'auis de prendre terre, & de nous rembarquer aussi-tost pour tascher de regagner nostre patrie, puisque nous auions rencontré ce que nous cherchions; Les autres de laisser nostre vaisseau sur le riuage, & entrer plus auant en terre-ferme pour decou-  
rir le païs & les mœurs des habitans. Dans cette contestation il s'éleua tout à coup vne tem-  
peste qui brisa nostre nauire, & chacun se sauua comme il put avec ses armes & ce qu'il auoit de meilleur. Voila ce qui m'arriua dans mon voyage du nouveau monde, ie décriray aux li-  
ures suiuaus les merueilles que i'y ay veuës.



## LE MEVRTRIER DV TYRAN.

## D E' C L A M A T I O N.

*Vn homme monte au Palais pour tuer le Tyran, & ne le trouuant point tuë son fils, & luy laisse son épée au trauers du corps. Le Tyran de retour arrache l'épée & s'en tuë de defespoir. Le Meurtrier demande le prix proposé à celuy qui tueroit le Tyran. On luy conteste. Voicy ce qu'il dit.*

**M**ESSIEURS. Je ne demande qu'une récompense du meurtre de deux Tyrans, quoy que ie sois le seul de tous ceux qui ont fait une si belle action, qui en ay tué deux d'un seul coup, l'un de ma main & l'autre de celle du defespoir. C'est donc moy qui ay mis fin à la tyrannie; C'est mon épée qui a tué les Tyrans; Je n'ay fait que changer la façon du meurtre, & tuër moy-mesme celuy qui se pouuoit défendre, & l'autre par l'affection qu'il portoit à son fils. Aussi deuois-je obtenir double récompense, & voicy qu'on m'en conteste une, & ie suis sur le point de perdre le fruit de mes trauaux, par la malice ou la jalousie d'un particulier, & d'estre le seul mécontent parmy l'alegresse publique. On viole pour moy les loix que j'ay conseruées,

& ce n'est pas tant par l'amour du bien public côme on le veut faire croire, que par celuy qu'on porte aux Tyrans, puis-qu'on veut venger leur mort sur celuy qui en est l'auteur. Mais pour mieux comprendre la grandeur de mon bienfait, & de vostre déliurance, repassez vn peu s'il vous plaist, les maux que vous avez soufferts de la tyrannie. Vous n'estiez pas comme les autres qui n'ont qu'un Tyran, vous en auiez deux ; l'un déjà vieil & cassé, que l'âge auoit rendu inhabile aux voluptez ; l'autre jeune & vigoureux, & en estat de faire des crimes. En vn mot, la domination du pere estoit beaucoup plus supportable que celle du fils ; puis qu'il n'estoit, ni si violent dans ses passions, ni si rude dans ses châtimens, ni si ardent dans ses conuoiitises. On disoit mesme qu'il n'estoit pas enclin de son naturel à la cruauté ; mais qu'il y estoit porté par son fils, qu'il aimoit vniquement, comme il l'a montré à la mort. Aussi luy obeïssoit-il en tout & par tout, & n'estoit que l'executeur de ses volontez. Car encore qu'il portast le nom & le titre de Souuerain, c'estoit son fils qui regnoit, & il estoit en quelque sorte le Tyran de son Pere, comme son Pere estoit le nostre. C'estoit luy qui rauissoit nos enfans & qui violoit nos femmes ; C'estoit luy qui pilloit & qui sacageoit nos maisons ; les exils & les tourmens estoient

le fruit de son ambition & de ses vengeances. Car lors que les passions des hommes sont autorisées du nom du Prince, elles n'ont aucunes bornes. Mais ce qui nous fâchoit le plus, c'estoit de voir qu'il estoit l'arc-boutant de la Tyrannie, & que par son moyen elle deuenoit eternelle. Après la mort du Tyran, il reste encore quelque esperance de sortir de seruitude ; mais les plus sages désespéroient à iamais de la liberté, voyant vn successeur, qui empeschoit les plus genereux de rien entreprendre. Toutes ces difficultez pourtant, n'ont point étonné mon courage, & sans considerer le peril, ie l'ay affronté tout seul, non pas tout seul neantmoins, puisque i'auois avec moy ma fidèle épée. Je n'ay point craint d'acheter au prix de ma vie vostre liberté ; car il n'y a point d'apparence de dire la mienne, veu qu'il ne me restoit aucune esperance d'en échapper. Après auoir donc tué vne partie des Gardes, & repoussé l'autre ; après auoir franchy tous les obstacles qui s'oposoient à mon passage, ie marchay droit au fort de la Tyrannie, & tuay de plusieurs coups celuy qui se pouuoit défendre ; & lors que ie vis par la mort vostre déliurance acheuée, ie crus qu'il n'estoit pas digne de mon courage d'ataquer vn vieillard foible & sans défense, & luy laissay faire à luy-mesme vne action qui m'eust deshonoré en la faisant. Je viens

donc ensemble , vous apporter & vous anoncer la liberté. Goûtez en paix le fruit de mes dangers & de ma gloire. Le Palais est abandonné, personne ne le presente que celuy qui me la veut raur. Viuez desormais selon vos loix , & administrez la justice comme auparauant. Vous deuez tout ce que vous auez à mon courage & à mon épée, ne leur déniez pas vne juste récompense. Ce n'est pas que ie ne sçache bien que la Vertu n'a point d'autre récompense qu'elle mesme; mais vous ne deuez pas deshonorer vne si belle action par vne lâche ingratitude, de peur qu'elle ne paroisse moindre si elle n'est couronnée. Mais que dit encore celuy qui s'opose à vn si juste dessein? Que ie n'ay pas tué le Tyran? Le luy demanderois volontiers , s'il reste encore quelque chose à faire; si ce n'est pas moy qui ay monté au Palais, repoussé les Gardes, tué le fils de ma main , & le pere, de mon épée. Y a-t-il quelqu'un encore qui commande, qui menace, qui tyrannise? Quelqu'un des Tyrans est-il échapé? Rien de tout cela. La ville est en paix, la liberté recourée , les loix réablies, la Tyrannie abatuë. Maintenant la pudicité triomphe, les meres & les marys sont sans crainte, la ville célèbre sa déliurance. Qui est cause de tout cela? Que quelqu'un se montre; le luy cède cet honneur? Que si personne ne paroist, pourquoy



pourquoy refuse-t-on à ma valeur le prix qu'elle a mérité, tandis que l'on en iouït? Mais quoy! les loix ne promettent la récompense qu'à celuy qui a tué le Tyran, & ce n'est pas moy qui l'ay tué; c'est luy-mesme. Et qu'importe que ie l'aye tué de ma main ou de la sienne? Cela ne reuient-il pas à vn, & n'ay-je pas accompli le dessein du Legislateur, qui estoit d'abolir la Tyrannie, si j'ay tué celuy sans qui le Tyran ne pouuoit viure? Ne regardez pas, Messieurs, comme il est mort, mais qui est cause de sa mort; car c'est ce qui a mérité la récompense. Et qui en est cause que moy? Si ie l'aurois tué par la faim ou par le poison, me pourroit-on disputer le prix, sous ombre que ie ne l'aurois pas tué de ma main? Faut-il s'attacher aux formes, quand on a l'effet qu'on desire? & dans vne cause si fauorable dénierait-on la reconnoissance à son bienfaiteur, par vne interpretation trop scrupuleuse? Il me souuient que nos loix, si ie ne les ay oubliées depuis qu'elles ne sont plus en vsage, condamnent à la mort l'auteur, aussi bien que l'exécuteur du crime. Il s'ensuit donc par la règle des contraires, que celuy qui fait vne bonne action, soit par soy-mesme ou par l'entremise d'autrui, mérite vne égale récompense. Car on ne peut pas attribuer ce que j'ay fait au hazard, ni dire que l'éuénement n'a pas répondu à mon des-

sein. Eussé-je laissé là le plus foible pour m'attaquer au plus fort, & redouté vne action où il n'y auoit point de danger, pour en exécuter vne si périlleuse? Dira-t-on que celuy qui est mort n'estoit pas le Tyran, parce qu'il n'en portoit pas le nom? Ne sçait-on pas bien qu'il estoit plustost le seul Tyran, puis-qu'il estoit la seule cause de la Tyrannie. D'ailleurs, le Tyran luy-mesme est mort, dequoy vous plaiguez-vous, & pourquoy demandez-vous encore quelque chose après le recouurement de vostre liberté? Vous voyez que la Loy se contente de la fin, sans éplucher trop curieusement les moyens? Pourquoy voulez-vous estre plus habiles que le Legislateur? Si quelqu'un auoit chassé le Tyran, vous luy acorderiez la récompense comme à vostre Libérateur, quoy qu'estant chassé il pût encore reuenir? Maintenant non-seulement le Tyran est mort; mais la Tyrannie est éteinte. Considérez ie vous prie cette action depuis le commencement iusqu'à la fin, pour voir si j'ay obmis quelque chose de mon deuoir. Vous m'auouerez qu'il falloit bien de la résolution & de l'amour de la patrie, pour se présenter à vne mort toute certaine, & entreprendre seul de tuer vn Tyran au milieu de son Palais & de ses Gardes? Si ie ne l'auois qu'entrepris sans le mettre en execution, ie mériterois quelque récom-

penſe? Mais ie ne diſ pas, le l'ay entrepris; le diſ ie l'ay executé; l'ay afranchy mon païs, l'ay ré-  
tably le gouuernement populaire. Tout ce qu'il  
y auoit de difficile à l'entrepriſe, ie l'ay fait &  
acomply de ma main; Car la difficulté n'eſtoit  
pas à tuer vn vieillard, qui ne ſe pouuoit défen-  
dre; mais à démolir les remparts de la Ty-  
rannie; à forcer ſon Palais, à tuer ſes Gardes,  
à défaire ſa force, ſon tout, ſon ſoutien. De-  
ſire-t-on quelque choſe de moy, après cela?  
Ne ſuis-je pas tout ſanglant? N'ay-je pas fait le  
coup fatal du recouurement de noſtre liberté.  
Si dans ce glorieux deſſein i'auois tué ſeulement  
vn des miniſtres du Tyran, ie mériterois quel-  
que ſalaire? Mais ce n'eſt pas ſon ſeruiteur que  
i'ay tué, c'eſt ſon fils; le plus cruel & le plus in-  
ſupportable de tous les Tyrans, la ſeule cauſe de  
tous nos maux, & celuy qui ne nous rauiſſoit  
pas ſeulement la liberté, mais l'eſpérance. Quand  
il n'y auroit que celuy-là de mort, & que l'au-  
tre ſeroit encore en vie, ſi ie vous demandois la  
récompenſe, vous auriez de la peine à me ré-  
pondre, & voſtre conſcience me l'acorderoit, ſi  
voſtre juſtice me la vouloit dénier. Car ſi ie  
vous diſois, voulez-vous que le pere ſoit mort,  
& que le fils ſoit viuant, vous répondriez que  
vous aymez mieux que ce ſoit le fils qui ſoit  
mort, parce que c'eſtoit le plus redoutable. C'eſt

donc vne marque que i'ay plus fait, que si i'auois tué le Tyran, & cependant vous m'en refusez la récompense. Mais ie soutiens que i'ay fait ce que la loy desiroit, & que i'ay tué le Tyran, non pas de ma main, mais de la sienne; non d'un seul coup, comme il eût bien voulu après tant de crimes, mais de mille morts; en voyant deuant ses yeux tout percé de coups, son fils, son espoir, son amour, celui qu'il destinoit pour son successeur, & qu'il souhaitoit seul de laisser en vie. Voila les corps qui l'ont tué, voila les coups que peut receuoir vn pere; voila vne mort digne de sa vie. Car vn Tyran n'est pas digne de mourir tout d'un coup, il faut qu'il sente la mort pour punition de ses crimes; autrement ce luy seroit vne faueur plustost qu'un suplice. Mais celui-cy outre l'affection des peres, aymoit encore son fils par interest, comme celui sans lequel il ne pouuoit subsister, estant exposé de tous costez aux embûches & aux injures. Quand l'affection donc qu'il portoit à son fils ne l'eût pas obligé à se tuer, le desespoir l'eût fait mourir, n'estant plus en assurance après sa mort. Voila les forces que i'ay armées contre luy, & le fer avec lequel ie l'ay tué. Il est mort par moy, sans enfans, sans apuy, sans esperance. Il a mené vn dueil qui veritablement n'a pas esté long, mais qui a esté grand. Enfin, ce qui est

le plus cruel & le plus juste pour vn Tyran, il s'est donné la mort à luy-mesme. Qu'on me montre l'espée qui a fait vn si beau coup? Quelqu'un dit-il que c'est la sienne? O compagne de ma gloire, on te méprise après vne si belle action! on te croit indigne de récompense! Quand ie ne la demanderois que pour toy, après auoir seruy au meurtre de deux Tyrans, on ne te la pourroit dénier sans injustice? mais combien est-elle plus due à celuy qui t'a employée contre l'un, & qui t'a prêtée à l'autre pour se défaire? Vous la deuez donc conseruer dans vos Archives comme le gage & l'instrument de vôt're liberté. Elle vous doit estre en vénération comme vne chose diuine & sacrée. Représentez-vous maintenant ce qu'a pû faire & dire le Tyran auant sa mort. Comme ie perçois le fils de plusieurs coups, & que ie le bleissois à dessein aux endroits qui pouuoient plus toucher le pere, il commença à l'appeller, non pas à son ayde, car il ne le pouuoit plus secourir, mais à sa vengeance. Ie me retiray alors pour luy laisser acheuer le reste. Lors qu'il fut arriué & qu'il eut veu son fils unique aux abois, Ha! mon fils, s'écria-t-il, ie suis perdu, ta mort met fin à ma vie. Où est ton meurtrier? Qu'il m'achéue. A qui me garde-t-il? méprise-t-il ma vieillesse, ou s'il me veut faire mourir d'une longue mort? Non, c'est qu'il sçait

qu'il m'a déjà tué en ta personne. En disant cela il demande vne espée parce qu'il n'en portoit point, n'ayant rien à craindre tandis que son fils seroit en vie, & trouuant la mienne il l'arrache du cœur de son fils où ie l'auois laissée à dessein, & s'écrie, O espée, il est temps que tu me consoles après m'auoir affligé. Vien tarir la source de mes larmes; Vien m'enleuer à ma tristesse; Vien ayder ma main tremblante à me déliurer des maux que j'endure. Plût à Dieu que tu m'eusses trouué le premier; ie fusse mort laissant vn heritier de mon sceptre & de ma douleur, qui eust assuré ma vengeance & la sienne. Mais maintenant ie meurs sans consolation. Après auoir dit cela il se donna de mon espée à trauers le corps, outré de regret & de dépit, & fut contraint de redoubler plusieurs fois. Combien de coups grans Dieux! combien de douleurs! combien de morts! combien de suplices! combien de tyrannicides! combien de récompenses deuës & meritées! Enfin, vous auez veu le fils étendu, tout robuste & vigoureux; le pere veautré dans son sang; victimes que mon bras a immolées à vostre salut. Mon espée est encore auprès pour seruir de témoin de la gloire & de la mienne. La vengeance eût esté moindre, si la chose se fût passée autrement. Le danger a esté pour moy seul, la gloire & le profit pour

vous tous. I'ay ioué le premier personnage de la Tragedie, le fils le second; le pere le troisiéme; mais mon espée a tout fait.

## LE FILS DESHERITE'

### DE'GLAMATION.

*Un fils deshérité par son pere apprend la Médecine & le guérit comme il estoit devenu furieux. Le pere le rapelle à sa succession; mais voyant qu'il ne vouloit pas guérir sa belle-mere qui estoit tombée malade de la mesme maladie, il le deshélite tout de nouveau. Voicy ce que le fils dit pour sa défense.*

**C**E n'est pas vne chose nouvelle, Messieurs, de voir mon pere en fureur renoncer aux sentimens de la Nature. Ce qui est de nouveau, c'est qu'il veut étendre son pouuoir sur la Médecine, la rendre esclave de ses passions, & la punir en quelque sorte en ma personne, à cause qu'elle ne peut pas executer tout ce qu'il desire. Car qui a-t-il de plus étrange, que de me vouloir obliger à suiure les règles de son caprice, plustost que celles de mon Art, dans la cure des maladies? Plût à Dieu, Messieurs, que la Médecine pût guérir, non seulement la fureur mais la co-

lère, mon pere ne retomberoit pas si souvent, & ie ne ferois pas maintenant en peine de me défendre. Mais depuis sa guérison sa colere s'est augmentée du débris de sa fureur, & ce qui est de plus cruel, c'est qu'il n'est malade que pour moy seul, & se porte bien pour tous les autres. Il me desherite pour la seconde fois, & l'on diroit qu'il ne m'a rapellé que pour me chasser plus honteusement. N'est-ce pas là vne belle récompense, pour l'auoir guéry d'une maladie incurable? Car ie n'ay point attendu son commandement, Messieurs, ie le suis venu guérir volontairement lors que j'ay crû le pouuoir faire, quoy que j'eusse receu de luy la plus grande injure qu'un fils puisse receuoir. Quelle apparence donc maintenant qu'il m'a rapellé à sa succession que ie luy voulusse desobeir, si ce qu'il desire de moy estoit en mon pouuoir? Mais pourquoy veut-il que ie hazarde ma reputation pour vn mal qui est sans remède? Pourquoy veut-il que s'il arriue quelque accident, comme il en suruient de grans dans les maladies, on me puisse imputer vn crime, & me rendre responsable des éuénemens qui sont au pouuoir de la fortune? Que ne fera-t'il point si ie ne réussis pas, qu'il me desherite auant que d'auoir rien fait; Veritablement j'ay regret de voir malade vne personne qui luy est chere, & suis fâché



fâché que la foiblesse de mon Art ne puisse rien sur la grandeur de sa maladie ; Mais ie ne me veux pas perdre pour trauailler vainement à la sauuer, & il me semble que ie n'ay pas merité qu'on me desherite pour ne vouloir pas tenter vne chose inutile, au prejudice de ma reputation, ni entreprendre ce dont ie ne puis venir à bout. Cependant, il est aisé de voir par là le peu de raison qu'il a eu de me desheriter la premiere fois, puis-qu'il me desherite la seconde pour vn si foible sujet. La liberté avec laquelle ie suis acouru à son secours après mon exheredation, fait assez voir que i'ay gardé le sentiment de fils, lors qu'il auoit perdu celui de pere, & que ie ne l'aurois pas quitte après son bienfait, veu que ie l'ay conserué après son injure. Mais il est temps de répondre à ses objections. Car ie ne veux pas qu'il me puisse apeller enfant perdu & desobeissant avec quelque couleur ? Lors qu'il me chassa de chez luy ie crus que ie ne me pouuois mieux défendre de ses reproches & iustifier mon innocence, qu'en uiuant de sorte, qu'il ne pût trouuer à redire à ma conduite ; si bien que ie ne hantay que d'honnestes gens, & ne m'adonnay qu'à choses honnestes. Car ie me doutois bien qu'estant irrité contre moy, il ne manqueroit pas de m'imputer quelque crime pour se iustifier, & déjà plu-

sieurs iugeoient par la violence de sa colére qu'il n'estoit pas éloigné de la fureur. Pour le pou-  
 uoir donc seruir quelque iour vtilement, s'il auoit besoin de mon secours, i'apris la Medeci-  
 ne, & entrepris de grans voyages pour me ren-  
 dre illustre en cette profession. A mon retour,  
 ie trouuay ce que i'auois apprehendé, mon pere  
 furieux, & abandonné des Medecins, qui ne con-  
 noissoient pas la cause de son mal. En cette ex-  
 trêmité, sans me souuenir de l'injure qu'il m'a-  
 uoit faite, ni attendre qu'il me r'apelast en l'estat  
 où il estoit, ie fis ce qu'un bon fils deuoit faire, &  
 rejetai la cause de son mauuais traitement, plû-  
 tost sur les principes de fureur, qui estoient alors  
 inconnus, que sur le defaut d'affection. Je ne luy  
 donnay d'abord aucun remede, pour ne point  
 choquer les maximes de nostre Art, & les préce-  
 ptes des Anciens, qui veulent qu'on découure la  
 cause du mal auant que de trauailler à le guérir,  
 & qu'on prenne garde s'il n'est point de ceux  
 qu'on nomme incurables, pour ne point perdre  
 son temps & sa peine, & hazarder sa reputa-  
 tion. Comme i'eus donc remarqué qu'il restoit  
 encore quelque esperance, & que le mal n'estoit  
 pas sans remede, i'entrepris sa guérison, con-  
 tre l'avis de plusieurs qui craignoient que s'il  
 en mesarriuoit on ne m'imputast la mort. Ma  
 belle-mere estoit présente toute craintiue, non

qu'elle se défiait de moy, mais du succès, à cause de la grandeur de la maladie, dont elle sçauoit toutes les causes & les symptômes. Enfin, les Dieux benirent les remedes, mon pere retourna en conualefcence, & reconnoissant l'obligation qu'il m'auoit, me rapella à sa succession, sans prendre l'auis de personne, & me nommoit par tout son sauueur. Aussi tout le monde me combloit de benedictions & de louanges, & ma belle-mere ne pouuoit dissimuler la ioye qu'elle auoit, de voir son mary guéry contre son attente, & contre l'opinion de tout le monde. Mais comme l'action de mon pere fut aprouuée de tous les honnestes gens, ie remarquay quelque secret mécontentement dans le vilage de quelques-vns, à qui mon exhéredation estoit plus auantageuse que mon rapel.

Sur ces entrefaites ma belle-mere tombe malade avec toutes les marques d'une maladie incurable. Car ce n'estoit pas vne simple fureur, mais vn mal qui paroissoit couué dès long-temps & qui ne la tourmentoit iamais plus qu'à la veüe du Medecin, & luy redoubloit quand elle en entendoit seulement parler, qui est la marque d'une grande malignité. Je fus donc bien fâché de voir que ie ne la pouuois secourir, & que tous mes remedes estoient inutiles. Mais mon pere sans s'enquerir de la grandeur du mal

ni de son origine , veut contre les principes de mon Art que i'en entreprenne la guérison , & sur mon refus s'empporte eontre moy & impute mes excuses à malice ; Comme ie me veux iustifier il s'irrite dauantage, ainsi que font ceux qui sont bien en colére. Mais ie luy veux répondre icy, tant pour ma défense que pour celle de la Medecine, & ie commenceray d'abord par les loix qui ne luy donnent plus le mesme pouuoir qu'au parauant. Car comme le Legislateur sçauoit que plusieurs se laissoient transporter à la colére pour de tres-foibles sujets, & sur le raport d'une femme ou d'un valet, faisoient des choses dont ils se repentoient après tout à loisir , il n'a pas voulu donner aux peres une puissance absolue, & sans limites , mais a éabli des Iuges pour examiner les causes de l'exherédation, & empêcher qu'ils ne pûssent opprimer leurs enfans injustement. Il ne veut donc pas qu'on les condamne sans les ouïr ni entendre leurs défenses. Mais avant que de venir là , Considérez, Messieurs, s'il a encore droit de me deshériter, & si sa puissance n'est point épuisée par la première exherédation. Car comme il ne m'a engendré qu'une fois, il semble qu'il n'a pouuoir de me deshériter qu'une fois, encore faut-il que ce soit pour des causes legitimes parce que son autorité n'est point infinie , & qu'il ne faut pas rendre

les Loix esclaves de la passion des hommes. Il estoit à propos de donner vne fois au pere cette liberté ; mais depuis que par vn acte autentique il auouë vn enfant pour sien & aprouue sa conduite, il est obligé de persister en son jugement, sans pouuoir changer à toute heure, ni abuser du pouuoir que les Loix luy donnent. Car le Legislatteur pourroit dire ; s'il estoit meschant & digne d'estre deshérité, pourquoy le rapelliez-vous ? faut-il se moquer des Loix impunément, & vouloir qu'elles condamnent ou absoluent vostre fils selon que bon vous semblera. Ne permettez donc pas, Messieurs, que celuy qui a condamné son iugement & le vostre par mon rapel, me deshérite vne seconde fois, & reprenne la puissance paternelle qu'il a entierement épuisée. Il est permis d'appeller des iugemens, où l'on tire au sort les Iuges ; mais quand on est tombé d'acord soy-mesme d'un Iuge, il faut acquiescer à sa sentence, parce qu'on ne s'en doit prendre qu'à soy-mesme si l'on a mal choisi. Il est donc loisible au pere par les Loix de la Grèce de prendre ou laisser le fils que la Nature luy a donné ; mais après l'auoir iugé digne de son aliance & de sa succession, ie soutien qu'il ne luy est plus permis de le faire, & qu'il faut qu'il demeure dans sa première resolution, sans s'en pouuoir départir à sa fantaisie. Car ce n'est pas

icy vne simple exhéredation, mais vne abdication comme on l'appelle, par laquelle on ne se contente pas de deshériter vn fils, mais on le defauouë, & l'on ne le reconnoist plus pour sien. Il est iuste que vous soyez mon pere, puisque vous l'avez ainsi brdonné, ainsi résolu, ainsi confirmé. Quand ie ne serois pas vostre fils par Nature, mais par adoption, vous n'aurez pas le pouuoir que vous prétendez; car ce qui vous estoit libre d'abord, ne l'est plus lors que vous vous estes vne fois déterminé. Combien plus en celuy qui estant né vostre fils, l'est deuenu vne seconde fois par vostre iugement. Si i'estois né vostre esclau & que vous m'eussiez mis en liberté, il ne vous seroit pas libre de me rapeller à la seruitude. Car les Loix veulent que les choses vne fois ordonnées demeurent en leur vigueur.

Mais, Messieurs, pour venir à vne autre raison, considérez ie vous prie, quel est le fils qu'il rebute. Ie ne diray pas que lors qu'il me defauoüa i'estois sans sçauoir, & que depuis ie me suis rendu illustre. Que i'estois alors ieune, & que ie suis à cette heure en vn âge exempt des fautes de la ieunesse. Mais lors qu'il me chassa la première fois il n'auoit receu de moy aucune faueur; Maintenant il chasse son bienfaiteur, à qui il ne peut nier qu'il ne soit redeuable de

son salut. Quelle ingratitude de deshérer celui qui l'a guéry, lors qu'il ne luy estoit plus rien, & l'a traité de pere lors qu'il n'estoit plus son fils? D'ailleurs, le seruice que ie luy ay rendu n'est pas vn seruice vulgaire; car encore qu'il ne sçache pas en quel estat il estoit alors, Vous sçavez tous, ce qu'il disoit, ce qu'il faisoit, ce qu'il souffroit, lors que ie le suis venu guérir; & comme estant abandonné, s'il faut ainsi dire, des Dieux & des hommes, ie l'ay mis en estat de se pouuoir presenter en Iustice. Mais il est aisé de luy faire voir ce qu'il estoit alors par l'estat où est maintenant sa femme. Car s'il me hait pour ne la vouloir pas guérir de la fureur, quelle obligation m'a-t-il de l'en auoir déliuré? & pourquoy ne témoigne-t-il autant de reconnoissance qu'il fait paroistre d'ingratitude? Si tost qu'il est reuenu à soy il me fait appeller en Iustice, & l'on diroit que ie ne l'ay sauué que pour me perdre, & pour reprendre la haine qu'il auoit conceüe contre moy. C'est vne belle reconnoissance, pour vn malade qui a recouré sa santé, d'éprouuer ses forces contre son Medecin. Vous rendrez-vous, Messieurs, complices d'un si grand crime? Luy permettrez-vous d'opprimer son bien-facteur, & de faire périr celui qui l'a fait reuiure. Si i'auois fait depuis quelque chose contre luy, la grandeur du bien-fait qu'il a receu de

moy le deuroit faire oublier, & les faueurs passées contrebalancer les fautes presentes. Sur tout la faueur que ie luy ay faite, estant d'une nature qui surpasse toutes les injures que ie luy puis faire. Car ie croy auoir vn droit particulier sur celuy que i'ay sauué, & qui me doit quelque chose de plus que la vie, puis-que la santé de l'ame est beaucoup plus précieuse que celle du corps, & que sans cela la vie n'est qu'un continuël supplice. Cecy sert encore à ma défense, de voir que lors que ie n'estois plus son fils & que rien ne m'obligeoit à entreprendre sa guérison, mais plusieurs choses plustost à ne le pas faire, ie m'y suis offert volontairement, & ay si bien fait que i'en suis venu à bout. Par là i'ay effacé hautement toute la mauuaise opinion qu'il pouuoit auoir de moy, éteint sa colére par ma soumission, son inimitié, par mes seruices, rompu son exhérédation par ma pieté, & témoigné ma fidélité en vn danger si pressant & dans vne conjoncture si délicate. Combien pensez-vous que i'ay souffert de peines à estre toujourns près de luy, à prendre le temps & les occasions fauorables à sa guérison, lors que le mal luy donnoit quelque relâche. Car la cure des furieux est la plus dangereuse de toutes celles de la Medecine, & il arrive souuent que la violence du mal & le dégoust

des



des remedes leur fait tourner leur rage contre leur Medecin. Mais j'ay passé par dessus toutes ces considerations en sa faueur, sans l'abandonner vn moment. Car le plus grand mal n'est pas à donner le remede, il faut preparer auparavant le malade à le recevoir, le nourrir de viandes conuenables, le fortifier par le sommeil, le purger de ses mauuaises humeurs; ce qui est facile dans les autres maladies, mais les furieux sont intraitables. Souuent qu'on croit estre à la fin, il ne faut qu'un leger accident pour tout gâter, & pour obliger le Medecin à recommencer tout de nouveau. Celuy donc qui a pû prendre tant de peines, souffrir tant de caprices, courre tant de dangers, combattre vn si grand mal & le vaincre, vous permettrez qu'un pere le desherite contre l'ordre de la raison & de la Nature. Pour moy, Messieurs, j'ay obéi à leurs justes loix après auoir receu la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir; Tandis qu'il violoit les droits du sang, ie les gardois. O pere qui hais injustement! O fils qui ayme avec plus d'injustice! car ie me blâme moy-mesme de ce que j'ayme celuy qui me hait, au lieu que les peres ont acoustumé d'aymer leurs enfans avec plus de tendresse, comme l'Ouurier fait son ouurage. Il méprise donc les loix ciuiles, qui ne veulent pas qu'on puisse desheriter vn fils sans

sujet, & celles de la Nature qui luy donne vn amour aueugle pour ceux qu'il a mis au monde. Mais non-seulement il n'ayme pas comme vn pere doit aymer son fils, il n'ayme pas comme on doit aymer son bien-faiteur. Prodige étrange de haïr celuy qui nous ayme, chasser celuy qui nous suit, faire du mal à celuy qui nous fait du bien. Il veut armer contre moy les Loix qu'il a violées, faire la guerre à la Nature par la Loy; mais elles s'accordent trop bien ensemble, il n'en viendra pas à bout. La Loy ne combat pas la Nature, elle la suit, c'est qu'il est mauuais interprète de leurs maximes.

Je pense auoir assez bien montré que celuy qui a vne fois auoué vn fils pour sien, ne le peut plus rejeter; & quand il le pourroit faire qu'il ne seroit pas juste de traiter de la sorte son bien-faiteur. Venons maintenant à la cause de l'abdication, & considérons si elle est juste; Car quand mesme il seroit permis de traiter vn fils de la sorte, & vn fils à qui l'on auroit de grandes obligations, on ne le pourroit pas toujours faire sans sujet; autrement, les Loix n'auroient pas éably des Iuges pour examiner les causes qu'on en peut auoir. Voyons donc quelles elles sont. La première chose que mon pere a faite depuis qu'il est retourné en santé, c'est de casser ce qu'il auoit fait contre moy. L'estois

alors son fils, son tout, son sauveur; Depuis cela qu'ay-je fait qui me puisse faire perdre cette qualité? Luy ay-je manqué de respect; Ay-je fait quelque folie, quelque débauche, ou quelque insolence, qui sont les causes ordinaires des exhéredations? Rien de tout cela. Ma belle-mere tombe malade sans qu'il y ait de ma faute; Vous voulez que ie la guériffe? Suis-je le Dieu de la Medecine? Mais si vous ne le faites, ie vous deshériteray. Il faut voir premièrement quelle est la nature de la chose que vous me commandez. Car les Loix comme i'ay dit, ne vous donnent pas pouuoir de faire tout ce qu'il vous plaira, ni ne m'obligent à vous obeïr en tout & par tout. Il y a des choses où ie vous puis desobeïr sans crime. Si ie vous abandonnois estant malade, si ie negligeois vos ordres dans la conduite de ma vie, si ie dissipois mon bien, & autres choses semblables, vous auriez iuste sujet de vous plaindre? Mais vous n'avez aucun pouuoir sur les choses qui sont de ma profession. Le pere d'un Peintre ou d'un Musicien, ne peut contraindre son fils de peindre ou de chanter à sa fantaisie, sur tout lors qu'il ne luy a pas fait apprendre son métier. I'ay appris la Medecine sans vous, ie l'ay exercée sans vous, & vous n'en sçauriez encore rien, si ie ne vous auois guéry. Chacun est libre dans l'exercice de

sa profession, & ie le dois estre d'autant plus dans la Medecine, que c'est vn Art plus utile à la vie. Il ne faut pas qu'une science si salutaire & si divine dépende du caprice & de la tyrannie des hommes. Ne soumettons point à la servitude des Loix une doctrine que les Dieux nous ont laissée, & qui a pour but la conservation du genre humain. Quand ie vous aurois donc répondu tout court, ie n'en feray rien; ie pourrois peut-estre bien guérir ma belle-mere, mais ie ne le veux pas; vous n'auriez point droit de m'y forcer. Je n'ay pas étudié en Medecine pour les autres, mais pour moy. Ce n'est pas vous qui me l'avez fait apprendre. On doit persuader & non pas commander au Medecin. Ses services ne s'obtiennent pas par menaces, mais par prières. C'est vn Art à qui les Peuples ont accordé de grans priuileges. Voila ce que ie vous pourrois répondre quand ie tiendrois de vous mon sçauoir; mais vous n'y avez rien contribué, & c'est vne injustice de vouloir tirer tribut d'une chose que j'ay aprise, lors que ie n'estois plus vostre fils, & par consequent que vous n'estiez plus mon pere. N'est-ce pas assez que ie l'aye employée pour vostre salut? Où est l'argent que vous avez dépensé pour me l'apprendre? Où sont les Maistres que vous m'avez donnés? Où sont les drogues que vous m'avez achetées? Rien de

tout cela. Estant chassé & abandonné de vous, j'ay trouvé des gens qui ont eu pitié de moy, & vous voulez iouir tyranniquement de ce que j'ay acquis par mon travail, & où vous n'avez rien contribué que de la haine, de l'auersion, & de l'injustice. Soyez content des graces que vous en avez receuës, lors qu'un iuste ressentiment me sollicitoit au contraire ; Est-il raisonnable que mon bien-fait m'assujettisse à vos caprices, & que pour vous auoir guéry ie deuienne vostre esclave ?

Voila ce que ie vous pourrois dire legitime-  
ment, quand ce que vous me commandez se-  
roit en mon pouuoir ; Mais quel est vostre com-  
mandement ? Guérissez ma femme de la fureur.  
Pourquoy ? parce que vous m'en avez guéry.  
Pour faire voir la foiblesse de ce raisonnement,  
ie vous diray, Messieurs, que tous les malades  
ne se ressemblent pas, & ne doivent pas estre  
traitez de mesme ; & que ce qui a guéry l'un,  
fait quelquefois mourir l'autre. Car encore que  
tous les hommes soient composez de mesme  
matière, ils ne sont pas de mesme tempéra-  
ment, c'est pourquoy ils sont sujets à diuerses  
maladies, & dans vne mesme maladie à diuers  
symptômes. Les vns sont tres-faciles à guérir,  
les autres sont tout à fait incurables. Vn mesme  
grain de froment semé en diuerses terres pro-

## 110 LE FILS DESHERITE.

uient diuerfement ; Il en est de mefme des maladies. Mais mon pere fans prendre garde à ce qu'il n'entend pas , croit qu'un Medecin qui a guéry vn malade peut guérir tous les autres. Il ne fçait pas que les corps des femmes ne font pas femblables à ceux des hommes, & qu'il y a grande diuerfité, tant à caufe du temperament que de la nourriture & des exercices. Les femmes comme plus délicates & plus foibles ne souffrent pas fi bien les remedes, & font plus fujettes aux maladies & particulièrement à la fureur; car comme elles ont plus de légèreté, de foibleffe & d'inconftance, elles sortent pluftoft des bornes de la raifon. Quand vous dites donc, Guériffez de la fureur, ajoûtez, ma femme; fans confondre toutes fortes de fureurs, & gardant la diftinction que vous voyez eftre dans la Nature. Car après auoir confideré l'eftat de la maladie, il faut confiderer celui du malade. S'il eft froid ou chaud, vieux ou jeune, fort ou foible, & autres particularitez femblables, & ne donner les remedes qu'après auoir examiné toutes ces chofes, fi l'on a enuie d'y reüffir. Il y a plufieurs efpeces de fureur, plufieurs chofes la produifent, & particulièrement dans les femmes ; la haine, l'enuie, la jaloufie, la colere, le chagrin, le dépit; car pour peu que ces paffions ayent trop de violence ou de durée, elles fe tournent en fureur,

## LE FILS DESHERITE. 547

Peut-estre que c'est quelque chose de semblable qui est arriué à ma belle-mere. Tous les Medecins trouuent le mal incurable, pourquoy me voulez-vous obliger à le guérir ? D'ailleurs, quand il seroit moindre ie n'en entreprendrois pas la cure si facilement, de peur que quelque accident inopiné ne donnast lieu à la calomnie. Mais elle est en vn estat que tous les Medecins du monde ne la sçauroient rétablir. Vous ne deuez donc pas desirer que i'en entreprenne la guérison, si vous auez tant soit peu soin de mon interest & de mon honneur. Que si pour cela vous me deshéritez, ie ne vous souhaite aucun mal ; mais si le vostre vous reprend, comme la recheute est frequente & dangereuse dans ces maladies, que voulez-vous que ie fasse ? Je n'attens point vostre réponse ; car quoy que vous fassiez ie vous seray toujours bon fils, quand vous me seriez mauuais pere. Mais sans mentir, ie crains que vostre colere ne rameine vostre fureur. Il n'y a que trois iours que vous estes guéry, & vous vous abandonnez aux passions, qui sont causes de vostre mal.

## P H A L A R I S.

*Harangue des Ambassadeurs de Phalaris aux Prestres de Delphes, pour les obliger à recevoir le Taureau d'airain que ce Prince envoyoit en offrande à Apollon. C'est une espèce de déclamation comme les précédentes.*

**M**ESSIEURS, Phalaris nous a enuoyez icy pour consacrer cette offrande à Apollon, & vous prie de ne point iuger de luy sur le rapport de la renommée. Car il desire particulièrement de conserver sa reputation auprès de vous, qui estes comme les Conseillers & les Affesseurs du Dieu, & croit que vostre sentiment sera de grand poids par toute la Grèce. Nous prenons à témoin les Dieux, qu'on ne peut ni tromper ni corrompre, que nous ne vous dirions que la verité. Et pour commencer à vous dire quelque chose de nostre Prince, avant que de vous parler de son offrande, Phalaris est né de la ville d'Agrigente en Sicile, de famille tres-illustre; & après avoir esté élevé dans tous les honnestes exercices de ceux de son âge & de sa condition, a esté admis au Gouvernement comme les autres, où il s'est conduit si bien, qu'il n'y a jamais eu aucune plainte de son administration.



stration. Mais comme il eut appris que ses ennemis & ses enuieux luy dressoient de secrettes embusches, & cherchoient toutes sortes de moyens de le perdre, il fut contraint pour sa seureté, de se rendre maistre de l'Estat, tant pour s'afranchir de leur tyrannie, que pour faire cesser les diuisions qui régnoient au grand préjudice de la République. Son dessein, quoy que hardy, fut approuvé de plusieurs personnes d'honneur & de condition qui y contribuèrent de tout leur pouuoir, & ne fut suiuy d'aucun meurtre ni bannissement, & autres semblables violences qui ont coûtume de se pratiquer à l'établissement d'un nouvel Empire. Il ne se vengea pas mesme de ceux qui auoient conspiré contre luy ; mais croyant les gagner par la douceur, après les auoir vaincus par la force, il leur pardonna le passé, & en admit plusieurs à ses conseils & à sa table, après auoir pris & donné la foy reciproquement. En suite, pour réformer les desordres qui s'estoient glissez dans l'estat, il régla les reuenus publics, qui estoient mal dispensez par la malice ou la négligence de ceux qui en auoient l'administration, & fit si bien qu'il y eut de l'argent de reste pour les choses qui ne seruent qu'à la magnificence ou à l'ornement. Il eut soin après, de l'instruction de la jeunesse, & donna ordre à ce que les vieillars goutassent en paix le repos &

la tranquillité de la vie; retint le peuple en son de-  
voir, par des largesses & des spectacles, & ne fit  
aucune concussion ni violence. Enfin, il délibéroit  
de quitter l'Empire & de rendre la liberté à ses  
Citoyens, lors qu'il aprit que ses ennemis & ses  
enuieux conspiroient contre luy, faisoient amas  
d'hommes & d'argent, se fortifioient de l'alian-  
ce de leurs voisins, & auoient enuoyé des Dé-  
putez iusqu'à Lacédémone & à Athènes. Comme  
la chose estoit sur le point de l'exécution, il en  
fut auerty en songe, par l'assistance des Dieux,  
& découurit en suite la conspiration par plu-  
sieurs indices. Mettez-vous en sa place, Mes-  
sieurs, & considerez ce qu'il deuoit faire dans  
vne si fatale conjoncture. Deuoit-il pardonner  
vne seconde fois à des ingrats & à des traistres,  
& leur tendre, s'il faut ainsi dire, la gorge, ou  
bien assurer sa vie & son Empire, comme il fit,  
par la punition des coupables. Il les enuoye  
donc querir, & après les auoir conuaincus par  
leur propre confession, il les châtie comme meri-  
toient leurs crimes. Depuis ce temps-là il a esté  
obligé de prendre des Gardes & d'assurer sa vie  
par le suplice de ceux qui luy estoient suspects,  
& qui brassoient quelque trahison contre luy.  
Cependant, le peuple qui ne regarde que les ef-  
fets, sans s'enquerir de la cause, apelle la Iustice,  
cruauté, comme si la punition des coupables

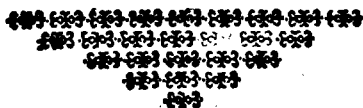
n'estoit pas plustost vne action de clémence, puis qu'elle conferue les innocens & assure la vie des gens de bien. Mais la haine qu'on porte aux mauuais Princes, fait que l'on hait mesme les bons, tels que la Grèce en a veu plusieurs qui ont gouverné les Peuples avec toute sorte d'équité & de justice. Ce n'est donc pas par la séuerité qu'il faut iuger d'un bon ou d'un mauuais gouvernement, mais par la raison qu'on a d'estre séuere, autrement vous seriez injustes de punir les impies & les sacrilèges. Vous voyez combien les Legislateurs employent de temps à parler des peines & des suplices, comme le reste n'estant rien sans cela. Que s'ils sont necessaires à quelques-uns, c'est sans doute à ceux qui n'ont autour d'eux que de faux amis ou des ennemis couuers, & qui commandent à des gens qui n'obeissent que par force. Car la rebellion est comme vne hydre dont on n'a pas plustost coupé vne teste qu'il en renaist plusieurs autres, si l'on n'y met le feu à l'exemple d'Iolas pour remporter la victoire. En vn mot, depuis qu'on a commencé vne fois à exercer la séuerité, il la faut continuër, si l'on ne se veut résoudre à périr. Mais on n'en vient que par force à cette extrémité, & ie ne croy pas qu'il y ait de Prince si barbare que de se plaie à entendre des cris & des injures, plustost que des benedictions &

des loüanges. Combien de fois auons-nous veu le nostre pleurer & gémir dans le suplice des criminels , & déplorer sa condition de ce qu'il estoit contraint de souffrir tous les iours ce qu'il leur faisoit souffrir vne fois , & d'estre toute sa vie en de continuelles appréhensions de la mort. Car du reste, il est si éloigné de vouloir perdre des innocens , qu'il aymeroit mieux périr luy-mesme en laissant viure les coupables. D'ailleurs, il n'y a guère moins de déplaisir à vn honneste homme de faire le mal que de le souffrir ; & ie ne sçay s'il ne vaut point mieux mourir mesme injustement , que d'estre tous les iours en peine de se défendre. Mais il n'y a personne qui n'ayme mieux conseruer sa vie que celle de ses ennemis, sur tout quand il ne les peut conseruer qu'à sa ruine & contre soy-mesme. Cependant, Phalaris en a conserué plusieurs, après les auoir conuaincus manifestement. I'en appelle à témoin Acanthe, Timocrate, & Leogoras qu'il a sauuez les pouuant perdre. Mais si vous voulez connoistre nostre Prince, il ne faut pas s'enquerir de luy à ceux qu'il est contraint de maltraiter , mais aux autres qu'il traite avec toute sorte de courtoisie. Car il a des gens le long de la coste, qui l'auertissent de ceux qui arriuent, afin qu'ils les puisse receuoir selon leur mérite ; & les Sages de la Grèce n'ont pas dédaigné de

le venir voir & de rechercher son amitié. Té-  
 moin Pytagore qui s'est retiré d'auprès de luy  
 avec autant d'estime de sa vertu, qu'il auoit ouï  
 de blâmes de sa cruauté, & a eu pitié de le voir  
 contraint d'exercer la justice si séuérément. Pen-  
 sez-vous qu'un homme qui traite si bien les  
 étrangers, se plût à mal-traiter ses Citoyens sans  
 sujet. Voila ce que nous auions à représenter  
 pour sa justification. Quant à ce qui concerne  
 son ofrande, vous devez sçauoir que Périlaüs  
 qui ne le connoissoit comme vous que par le  
 rapport de la renommée, s'imagina qu'il ne luy  
 pouuoit faire vn plus grand plaisir que d'inuen-  
 ter quelque nouveau supplice; & comme il estoit  
 excellent Sculpteur il fit vn Taureau d'airain  
 d'un artifice admirable, si bien que le Prince  
 s'écria si-tost qu'il le vit, que c'estoit vne offran-  
 de digne d'Apollon. Mais Périlaüs prenant la  
 parole, Si tu sçauois, dit-il, pourquoy ie l'ay fait,  
 tu ne parleroïs pas de la sorte. Enferme dedans  
 vn coupable, & mettant le feu dessous, tu en-  
 tendras mugir le Taureau, qui est la seule chose  
 qui luy manque pour imiter parfaitement la  
 Nature. A ces mots, le Prince qui auoit en hor-  
 reur vne si detestable inuention, le fit enfermer  
 luy-mesme dans son Taureau pour en faire l'é-  
 preuue; & l'ayant fait retirer encore en vie, pour  
 ne point contaminer par sa mort vne offrande

*On mettoit  
 dedans  
 quelque  
 instrument  
 pour cela.*

qu'il vouloit consacrer aux Dieux, il destina de l'enuoyer à Apollon, après auoir graué dessus cette histoire. Receuez donc ce present, Messieurs, & le mettez au lieu le plus aparent du Temple, pour monument de la pieté & de la justice de nostre Prince. Il fera encore d'autres présens, si Apollon le conserue long - temps en vie , & le deliure comme il a fait des embusches de ses ennemis ; mais le plus grand plaisir qu'il luy puisse faire est de l'exemter à l'auenir de voir tant de peines & de suplices. Voila, Messieurs, ce que nous auions à vous dire de sa part & de la nostre, & que nous atestons pour veritable. Que s'il est permis à des Sujets d'intercéder pour leur Prince, nous vous conjurons, Messieurs, en vertu de nostre aliance , car nous sommes comme vous originaires des Doriens, de ne pas méconter vn Souuerain qui recherche vostre amitié, après vous en auoir donné diuers témoignages tant en public qu'en particulier. Receuez donc son offrande; & la consacrant à Apollon, faites des vœux pour nous & pour luy, puisque vous ne le pouuez refuser sans faire tort à Phalaris & à vostre Dieu.



## SVITE DV DISCOVRS PRE'CE'DENT.

*C'est la harangue d'un Prestre de Delphes, pour  
obliger les autres à recevoir le present de  
Phalaris.*

**M**ESSIEURS, Quoy que ie n'aye ni amitié ni aliance avec Phalaris & avec les Agrigentins, ni aucun sujet particulier d'embrasser leurs interests, ie ne croy pas qu'on puisse refuser leur offrande, qui est vn chef-d'œuvre de l'Art, & le témoignage de la pieté & de la justice d'un Prince, tant en sa consécration qu'en la punition du coupable. Je croy donc qu'en cette rencontre vne plus longue délibération seroit criminelle, & que ce n'est pas vn moindre crime de refuser les offrandes qu'on fait aux Dieux, que de dérober celles qu'on leur a faites. Pour moy, qui en qualité de Prestre & de Citoyen de Delphes, prens part à la gloire d'Apollon & de son Temple, ie ne tiens pas qu'on doive ni qu'on puisse empêcher les marques du zèle & de la reconnoissance d'un particulier, sans s'exposer à la calomnie, & faire dire par tout que l'on se veut rendre arbitre de la conscience des hommes. En vn mot, si l'on refuse cette offrande,

personne n'en voudra plus faire. Car qui voudra s'exposer à vn refus, & courre fortune de passer pour impie, en donnant des marques de sa pieté. C'est condamner tout à fait Phalaris des crimes dont on l'accuse, que de renvoyer son présent ; cependant, vous sçavez qu'ils nous sont encore inconnus, & qu'il ne faut pas iuger des Grans hommes sur le raport de la Renommée. Je sçay bien que celuy qui a parlé deuant moy s'est fort emporté contre les cruautéz & les autres vices de ce Prince ; mais il ne les peut sçauoir luy-mesme que par des bruits, qui sont faux ou incertains, puis-qu'il n'a iamais veu celuy dont il parle, ni n'a esté en son païs. Et quand ils seroient veritables, ce n'est pas à nous à quitter la qualité de Prestres pour prendre celle de Iuges, ni à nous enquerir si l'Italie & la Sicile sont bien ou mal gouuernées, mais à recevoir les offrandes qu'on nous fait. Laissons aux Dieux la conduite du genre humain, pour auoir soin de ce qui nous touche. Il n'est pas besoin d'alleguer Homère, pour prouuer que nous demeurons parmy des rochers & des précipices, & que tout ce païs seroit vn triste desert sans la pieté des hommes qui y viennent faire des vœux & des sacrifices. Ce sont-là nos vendanges & nos moissons, & ce qui nous fait iouïr sans peine de toutes les richesses de la terre, comme si nous habitions



habitions vn païs fertile , ou que nous fussions dans le siècle d'or des Poëtes. Conseruons à nos enfans vn trésor si précieux , comme nous l'a-uons receu de nos Peres, & ne diminuons point par trop de scrupule la gloire & les reuenus d'un Temple, où il n'est point fait mention de me-moire d'homme, qu'on ait iamais refusé de pré-sens ni de victimes. Il n'appartient qu'aux Dieux de iuger de la conscience des hommes, puis-qu'il n'y a qu'eux qui en connoissent tous les ressorts, & toutes les cachettes. Il n'est pas question icy de Phalaris ni de son Taureau, mais de tous les vœux & de toutes les offrandes qu'on fera iamais dans tous les siècles. Vous voyez les immenses ri-chessees que ce Temple a amassées depuis le temps qu'il est libre d'y venir ; l'ay peur qu'en vou-lant faire les Censeurs, vous n'ayez plus dequoy censurer. Je suis donc d'avis qu'on recoiue cette offrande suiuant la coûtume de nos Ancestres, qui est conforme à nostre interest & à celui du Dieu.



ALEXANDRE, OV LE FAVX  
P R O P H E T E.

*C'est l'histoire d'un imposteur qui vivoit du temps  
de Lucien.*

*C'est ainsi  
qu'il s'a-  
pelloit.*

**T**V ne m'imposes pas vne petite charge, mon cher Celsus, de vouloir que ie t'écrive la vie d'Alexandre fils de Podalyre, qui n'est guère moins illustre que celle du Grand Alexandre, puis-que l'un ne s'est pas plus signalé par ses belles actions, que l'autre par ses impostures. Je ne laisseray pas toutefois de l'entreprendre pour te complaire, & tascheray de m'en acquiter au moins mal qu'il me sera possible, pourveu que tu ayes assez de bonté pour suplérer à mes defauts, & pardonner à ma foiblesse. A l'exemple donc d'Hercule ie trauailleray à nettoyer l'étable d'Augie, & t'en feray voir quelques ordures, par où tu puisses comprendre, combien estoit grand le fumier que trois mille bœufs auoient amassé en l'espace de plusieurs années. Mais i'ay peur qu'on ne nous condamne tous deux, moy de mettre au iour tant de vilenies, & toy de m'y conuier. Car celuy dont nous parlons meriteroit mieux d'estre déchiré en plein

theatre, par des Renars ou par des Singes, que d'estre célèbre dans l'histoire. Mais si l'on m'attaque ie me défendray par l'exemple d'Arrian le disciple d'Epiétète, qui n'a point estimé indigne de son sçauoir & de sa condition, de laisser à la posterité l'histoire d'un fameux voleur. Voicy donc à son imitation celle d'un insigne brigand, & d'un *Tilibere.* brigand, non pas de forests ni de montagnes, mais de villes, qui n'a pas couru quelques deserts, mais a rauagé tout l'Empire. Pour commencer par sa description, il estoit de belle taille & de bonne mine, auoit l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, le ton doux & afable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheveux parmy les siens, meslez si adroitement qu'on ne les pouuoit reconnoistre. En un mot, son corps estoit sans défaut ; mais pour son esprit, grans Dieux ! il eut mieux valu tomber entre les mains des ennemis que dans les siennes. Du reste plein de viuacité, de docilité, de memoire, & de plusieurs autres belles qualitez, qu'il employoit toutes au mal, & par lesquelles il s'est signalé par dessus les plus meschans & les plus scélérats qui ayent iamais esté au monde. Cependant, écriuant vn iour à son gendre Rutilianus, il se comparoit avec beaucoup de modestie à Pythagore. Mais que Pythagore me pardonne, s'il luy plaist, s'il eust esté de son temps, il n'eust esté qu'un en-

fant auprès de luy. Non pas que ie le vueille comparer à vn si meschant homme, mais ie veux dire que tout ce qu'on a dit faussement de Pythagore , n'est rien à comparaison de ce qu'on peut dire veritablement de celuy - cy. Enfin, figure-toy vn abregé de toute sorte de fourbes, de mensonges, & d'impostures, acompagnées d'un esprit vif, audacieux, entreprenant, & qui estoit adroit à faire & à persuader tout ce qu'il vouloit. Mais du reste si couuert, qu'on ne sortoit iamais d'auec luy que dans l'opinion que c'estoit vn des plus hommes de bien du monde. Comme il estoit fort beau en sa jeunesse & fort pauvre, il se prostituoit à tout le monde, & particulièrement à vn Charlatan qui contrefaisoit le Magicien, & debitoit plusieurs secrets pour faire aymer ou haïr, decouurer des tresors, atraper des successions, perdre ses ennemis, & autres choses semblables. Et veritablement il estoit expert dans la Médecine, & comme la femme de cet Egyptien dont parle le Poëte, sçauoit plusieurs choses tant pernicieuses que salutaires, estant du pais d'Apollonius Tyaneus, & de ceux qui l'auoient frequenté, & qui sçauoient toute son histoire. Tu vois de quelle école il estoit sorty, & que ce n'estoit pas vn homme de peu. Comme il eut donc veu ce jeune garçon d'un esprit vif & adroit, & capable de luy rendre seruice, il prit plaisir

*Thon.*

à l'instruire, estant aussi amoureux de sa beauté que l'autre l'estoit de son sçavoir, & fit après son compagnon de son disciple. Lors qu'Alexandre fut deuenu grand, & que son docteur fut mort & sa beauté passée, la necessité le porta à entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour tascher de subsister. S'estant donc alié d'un Croniqueur bisantin nommé Cocconas, le plus meschant de tous les hommes, ils coururent par tout pour surprendre les esprits foibles, tant qu'ils rencontrèrent vne vieille qui faisoit encore la belle, & estoit bien-aïse d'estre cajolée. Elle estoit de Pella autrefois capitale de la Macédoine, qui est maintenant comme deserte, & ils la suiurent iusques-là, de la Bithynie, viuant à ses dépens, parce qu'elle estoit fort riche. Comme ils y furent ariuez & qu'ils eurent remarqué qu'on y nourrissoit de grans serpens, qui sont si priuez qu'ils tettent les femmes, & se ioüent avec les enfans sans leur faire mal, d'où vient sans doute la fable d'Olympias : Ils en acheterent vn des plus grans & des plus beaux, qui est la source & l'origine de toutes les auantures que ie vais décrire. Car ces deux meschans esprits pourueus des qualitez que j'ay dites, s'estant vnis ensemble pour mal faire, & ayant reconnu que la crainte & l'esperance sont les deux pôles sur lesquels tourne le genre humain, & tout

*Qui com-  
choit avec  
un serpent,*

le fondement de la curiosité & de la superstition, ils résolurent de les faire seruir à leurs ambitieux desseins, & dresserent vn Oracle portatif & ambulateur, dont le succès surpassa mesme leur esperance. Ils furent quelque temps à délibérer du lieu où ils commenceroient la Pièce. Cocconas croyoit la ville de Calcedoine la plus propre à leur dessein, à cause du concours de diuerses Nations qui l'environnent ; Mais Alexandre préféra son pais, où les esprits estoient plus grossiers & plus superstitieux, tels qu'il faut à l'établissement d'une nouuelle religion. Car la plupart des Paphlagoniens, & particulièrement ceux qui demeurent par delà le Mur d'Abonus d'où il estoit, courent après le premier Charlatan qu'ils rencontrent avec la flûte le tambour ou les cymbales, & le prennent pour vn homme descendu du ciel. Cet auis ayant esté suiuy ils cacherent des lames de cuiure dans vn vieux Temple d'Apollon qui est à Calcedoine, & écriurent dessus qu'Esculape viendrait bien-tost avec son pere, établir leur demeure en la ville que i'ay dite. Ces lames ayant esté trouuées à dessein, la nouuelle s'en répandit aussi-tost par tout le Pont & la Bithynie, & particulièrement au lieu designé ; de sorte que les habitans decernerent vn Temple à ces Dieux, & commencerent à en creuser les fondemens.

*Ville de la  
Paphlagonie.*

*Equipage  
des anciens  
Prophetes.*

*Apollon.*

## OV LE FAVX PROPHETE. 527

Cependant , Cocconas dresseoit des Oracles trompeurs & ambigus à Calcedoine , où il fut emporté de la morsure , comme ie croy , d'une vipere , & incontinent après Alexandre prit sa place , avec une longue chevelure bien peignée , un saye de pourpre rayé de blanc , couuert d'un surplis par dessus , & tenant en sa main une *On. d'un faux comme Persée, de qui il se disoit descendu <sup>manteau blanc.</sup>* du costé de sa mere. Car ces miserables Paphlagoniens quoy qu'ils eussent connu son pere & sa mere qui estoient de pauvres gens , estoient si sots que de croire un Oracle trompeur qu'il publioit , par lequel il se disoit fils de Podalire , qui devoit estre bien ardent , pour venir de Trique en Paphlagonie coucher avec la mere de nostre imposteur. Il debitoit un autre Oracle de la Sybille qui portoit , *Que sur les bords du Pont Euxin près de Sinope, il viendrait un Libérateur d'Ansonie, &* entremesloit cela de termes mystiques & embrouillez. Alexandre donc venant en sa patrie après toutes ces predictions , estoit suiuy & réuéré comme un Dieu. Car il feignoit quelquefois d'estre épris de fureur diuine , & par le moyen de la racine d'une herbe qu'il mâchoit , qu'on nomme l'herbe au foulon , écumoit extraordinairement ; ce que les sots attribuoient à la force du Dieu qui le possédoit. Il auoit préparé long-temps auparauant une teste de Dra-

gon faite de linge , qui ouuroit & fermoit la bouche par le moyen d'un crin de cheual, pour s'en seruir avec le serpent dont j'ay parlé , qui deuoit faire le principal personnage de la Comédie. Lors qu'il voulut commencer il se transporta la nuit à l'endroit où l'on creusoit les fondemens du Temple , & y ayant trouué de l'eau, soit de source ou bien de pluye, il y cacha un œuf d'oye, où il auoit enfermé un petit serpent qui ne faisoit que de naistre. Le lendemain il vint tout nud de grand matin dans la place publique, ceint d'une écharpe dorée, pour couvrir sa nudité, & tenant en sa main sa faux & branlant sa longue cheulure comme font les Prestres de Cybelle ; puis montant sur un Autel élevé , il commença à dire que ce lieu estoit heureux, d'estre honoré de la naissance d'un Dieu. A ces mots, toute la ville qui estoit acourüe à ce spectacle dressa l'oreille , & commença à faire des vœux & des prières, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue Iuifue ou Phénicienne, ce qui les étonnoit encore plus. En suite il court vers le lieu où il auoit caché son œuf d'oye, & entrant dans l'eau commence à chanter les loüanges d'Apollon & d'Esculape , & à inuiter celui-cy à descendre & à se montrer aux hommes. A ces mots , il enfonce une coupe dans l'eau, & en retire un œuf mystérieux, qui  
tenoit



tenoit vn Dieu enfermé, & lors qu'il l'eut en sa main, il commença à dire qu'il tenoit Esculape. Chacun estoit atentif à contempler ce beau mystere, lors qu'ayant cassé cet œuf, il en sortit ce petit serpent que j'ay dit, qui s'entortilloit autour de ses doigts. On pousse en l'air des cris de ioye, entremeslez de benedictions & de louanges; L'un demande au Dieu la santé, l'autre des honneurs ou des richesses. Cependant, nostre imposteur retourne au logis, tout courant, tenant en sa main Esculape né d'une Oye, & non pas d'une Corneille comme autrefois, & fuiuy d'une foule de peuple transporté d'une vaine esperance. Il se renferme chez luy iusques à ce que le Dieu fut deuenu grand, & vn iour que toute la Paphlagonie y estoit acourüe, & que son logis estoit plein de monde depuis le haut iusqu'en bas, il s'assit sur vn liët en son habit prophétique, & tenant dans son sein ce serpent qu'il auoit aporté de la Macedoine, il commença à le montrer entortillé autour de son cou, & traînant vne longue queue tant il estoit grand; Mais il cachoit à dessein la teste sous son aisselle, sans faire paroistre que celle de linge qui auoit la figure humaine, ce qui remplissoit tout le monde d'admiration. D'ailleurs, il faut remarquer, que la chambre n'estoit pas trop bien percée, & que l'assistance n'estoit composée que de pauvres.

*C'est qu'il  
estoit fils de  
Coronis,  
qui signi-  
fie Cor-  
neille.*

idiots, à qui il auoit déjà osté la ceruelle & le cœur par ses prestiges; outre que la Renommée & l'Esperance estoient capables seules de les aucugler. Ajoûtez à cela qu'on n'y demeueroit pas long-temps, & qu'à mesure qu'on entroit on en sortoit par vne autre porte, comme les soldats d'Alexandre, à sa mort. Ce spectacle dura quelques iours, & se renouueloit toutes les fois qu'il arriuoit quelque personne de condition. D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner si des barbares grossiers & ignorans y estoient surpris, veu que les plus fins ne sçauoient que dire en voyant, & touchant, vn dragon qu'ils auoient veu naître, & qui estoit cru en vn instant à vne si prodigieuse grosseur, & portoit la figure humaine. Il eût falu vn Epicure ou vn Démocrite pour reconnoître la tromperie, ou quelqu'autre de ces anciens Philosophes qui estoient sçauans dans la Nature, & auroient bien veu qu'il y auoit de la fourbe, quand mesme ils ne l'auroient pû decouurir. Toute la Bithynie donc, la Galacie, & la Thrace, y acouroient en foule sur le rapport de la Renommée. Ajoûtez à cela, les portraits & les tableaux qui en couroient par tout, avec des statues d'argent & de cuiure faites après le naturel. On publioit mesme vn Oracle qui prédisoit son nom, & l'apelloit *Glycon le troisieme sang de Iupiter, qui apportoit la lumiere aux*

hommes; Car nostre imposteur voyant l'occasion  
 fauorable, rendoit des Oracles pour de l'argent,  
 à l'exemple d'Antiloque, qui après la mort de  
 son pere Amphiaräus, estant chassé de Thèbes,  
 se retira en Asie, où il prédisoit l'auenir aux  
 barbares pour deux carolus. Il auertit donc que  
 le Dieu rendroit les réponses luy-mesme dans  
 vn certain temps, & qu'on écriuit ce qu'on luy  
 voudroit demander en vn billet cacheté. Alors  
 s'enfermant dans le sanctuaire du Temple, qui  
 estoit déjà construit, il faisoit appeller d'ordre par  
 vn Héraut tous ceux qui auoient donné leurs  
 billets, & les leur rendoit cachetez avec la ré-  
 ponsé du Dieu. La fourbe n'estoit pas difficile  
 à reconnoistre à vn homme d'entendement;  
 mais des sots ne s'aperceuoient pas qu'il déca-  
 chetoit en particulier les billets, & après auoir  
 répondu tout ce qu'il luy plaisoit, les rendoit  
 cachetez comme auparauant. Car il y a plu-  
 sieurs moyens de leuer vn cachet sans rompre la  
 cire, & i'en veux mettre icy quelques-vns, afin  
 qu'on ne prenne pas vne subtilité pour vn mira-  
 cle. Premièrement avec vne éguille chaude, on dé-  
 rache la cire qui joint le filet à la lettre, sans rien  
 défaire du cachet; & après qu'on a leu ce qu'on  
 veut, on le rejoint de la mesme sorte. Il y a vne  
 autre inuentiō, qui se fait avec vn mastic composé  
 de poix, de cire, & de bitume, melleé avec de la

*Poix Be-  
 rytienne.*

poudre d'une pierre fort transparente, ou simplement avec de la chaux & de la colle, dont on fait une boule, sur laquelle encore tendre on imprime la figure du cachet, après l'avoir frotté de graisse de pourceau. Car à l'instant elle durcit & sert à recacheter comme si c'estoit le cachet mesme. Il y a plusieurs autres secrets semblables, qu'il n'est pas nécessaire de t'écrire, puisque tu en as fait mention dans ton traité des artifices des Magiciens, qui est un tres-bel ouvrage, & tres-vtile pour détromper les ignorans, & empêcher qu'on n'abuse de leur credulité. Il contrefaisoit donc le Prophete avec le plus d'adresse qu'il pouvoit, de peur qu'on ne remarquast la tromperie, se sauvant toujours par quelque réponse obscure ou ambiguë, selon la coutume des Oracles. Tantost il encourageoit les uns, tantost il détournoit les autres de leur entreprise, selon qu'il luy sembloit plus à propos; tantost il prescriuoit aux malades des regimes ou des remedes, car il savoit plusieurs beaux secrets de la Médecine. Pour ce qui concerne l'esperance des avancemens & des successions, il diferoit toujours d'y répondre, & les remettoit à une autre fois, ou quand son Prophete l'en prieroit, car il parloit au nom du Dieu. Cependant, il prenoit six ou sept sols pour chaque Oracle, ce qui montoit à une

somme tres-considerable , parce qu'il en debitoit bien soixante ou quatre-vingt mille par an. Car le peuple estoit si friand de ces sottises, comme on est curieux de nouveauté, & de sçavoir l'auenir, qu'une mesme personne faisoit quelquefois douze ou quinze demandes à sept sols pièce, n'estant pas permis d'en mettre deux en vn mesme billet. Mais tout ce qu'il prenoit ne tournoit pas à son profit ; Car il auoit sous luy plusieurs Officiers , dont les vns mettoient les Oracles en vers, les autres les soufcriuoient, les cachetoient, les interprétoient, ou les gardoient, & chacun tiroit pension à proportion de son seruice. D'ailleurs, il auoit des espions & des émissaires dans les Prouinces plus éloignées, qui répandoient par tout la reputation de l'Oracle, assurant qu'il prédifoit l'auenir , faisoit retrouver ce qui estoit perdu , découuroit les tresors, guérissoit les malades, & plusieurs autres choses semblables. On y acouroit donc de toutes parts avec des victimes & des presens , tant pour le Dieu que pour le Prophete. Car il commandoit par vn Oracle de faire du bien à son Ministre , parce qu'il n'en auoit pas besoin pour luy. Lors que plusieurs gens d'esprit eurent reconnu la fourbe, & particulièrement les Philosophes de la secte d'Epicure, il tascha de les intimider en criant que tout le país se remplissoit

*C'est qu'ils  
passoient  
pour Im-  
pies, à cau-  
se qu'ils ne  
croient  
pas aux  
Dieux.*

de Chrestiens & d'Impies, qui semoient des calomnies contre luy, & commanda de les lapider, si l'on vouloit estre aux bonnes graces du Dieu. Comme quelqu'un luy eut demandé ce que faisoit Epicure en l'autre monde, il répondit qu'il estoit plongé dans un borbier, & chargé de chaînes. Car il luy en vouloit sur tout pour auoir mieux decouvert qu'aucun autre, toutes les fourbes & les impostures, qui se glissent dans le monde, sous prétexte de religion. Mais Platon, Chrysipe & Pythagore estoient ses bons amis. Il haïssoit particulièrement la ville d'Amastris à cause des amis de Lepidus, & de plusieurs Philosophes Epicuriens qui y demeuroient, & ne voulut iamais rendre aucun Oracle à pas vns de ses habitans. Mais un iour qu'il en voulut rendre un au frère de ce Proconsul, il se fit moquer de luy, en luy ordonnant de prendre un pied de pourceau avec de la mauue pour vne douleur d'estomac, en termes si ridicules, qu'on ne sçauoit ce qu'il vouloit dire; Soit qu'il n'eut personne alors pour luy composer son Oracle, ou qu'il ne sçeut que répondre. Cependant, il monstroient souuent le serpent à ceux qui le vouloient voir; mais il tenoit la teste cachée dans son sein, & ne laissoit toucher que le corps, & particulièrement la queue. Voulant raffiner sur son imposture, il dit qu'Esculape répondroit visible-

ment, & cela s'appelloit, *des réponses de la propre bouche du Dieu*, ce qui se faisoit par le moyen de quelques artères de gruë qui aboutissoient à la teste du Dragon fait de linge, & seruoient d'organés pour porter la voix d'un homme qui estoit hors de la chambre ; mais cela ne se faisoit pas tous les iours, & estoit seulement pour les personnes de condition. Celuy qu'il rendit à Séuërian touchant l'entreprise d'Armenie, estoit de ce nombre, où il luy prédisoit la victoire ; mais après la défaite il en substitua vn autre, qui le détournoit de cette entreprise. Car il estoit assez insolent pour corriger les Oracles qui auoient mal reüssi, & s'il arriuoit qu'il eut promis la santé à vn malade, & qu'il vint à mourir, il en publioit vn tout contraire. Mais pour gagner les bonnes graces de Malle, de Claros, & de Didyme, où l'on rendoit des Oracles aussi trompeurs que les siens, il commandoit de les consulter, sur tout lors qu'il estoit pressé, & qu'il vouloit esquiuer quelque demande. Voila ce qui se passa dans les lieux proches de sa demeure. Mais lors que la Renommée en fut répandue en Italie & à Rome, chacun y acourut ou y enuoya, & particulièrement les Grans & ceux qui auoient le plus de crédit auprès du Prince, dont le principal estoit Rutilianus qui s'estoit signalé en plusieurs occasions, & estoit fort

homme de bien , mais extraordinairement superstitieux , iusqu'à se mettre à genoux deuant toutes les pierres qu'il rencontroit en son chemin , sur lesquelles on auoit fait quelque effusion , ou ietté quelque guirlande. Il faillit donc à quitter l'armée qu'il commandoit , pour y acourir , & y dépeschoit Couriers sur Couriers. Mais comme ceux qu'il enuoyoit n'estoient que des valets , ils se laissoient tromper aisément , & ajoûtoient de nouueaux menfonges aux anciens , pour rendre leur raport plus recommandable , ce qui ne faisoit qu'acroistre sa passion & redoubler sa fureur. Cependant , comme il estoit amy des plus grans de Rome , il leur contoit ce qu'on luy auoit rapporté , & y mesloit encore du sien , comme on a de coûtume pour faire la pièce plus belle ; de sorte qu'il remplit toute la ville de ces prestiges , & en engagea plusieurs à consulter l'Oracle sur leur fortune. Ils furent fort bien receus du Prophète , qui leur fit diuers presens , afin qu'à leur retour ils dissent du bien de luy , & publiassent ses loüanges. Il se seruoit d'une autre fourbe ; c'est qu'après auoir lû leurs demandes , s'il en trouuoit quelqu'une trop hardie , il retenoit le billet , sans y faire réponse , pour auoir comme vn gage de la fidelité de celui qui l'auoit donné , qui par ce moyen estoit contraint de le caresser au lieu de s'en plaindre.

Le veux



Je veux mettre icy tout d'un temps quelques-  
 vnes des réponses qu'il fit à Rutilianus. Comme  
 ce Seigneur l'eut interrogé quel précepteur il  
 donneroit à son fils, il répondit par ambages  
 à la façon des Oracles, *Pytagore & Homère*;  
 Mais l'enfant estant mort quelque temps après  
 comme il estoit en peine de défendre son Ora-  
 cle, Rutilianus aydoit luy-mesme à se tromper,  
 & asseuroit qu'il auoit prédit la mort de son fils,  
 en luy donnant pour précepteurs ces deux Grans  
 hommes qui estoient morts il y auoit long-  
 temps. Vne autre fois comme le mesme luy eut  
 demandé, suiuant la doctrine de Pytagore, ce  
 qu'il auoit esté auant que d'estre ce qu'il estoit,  
 & ce qu'il seroit vn iour, il luy répondit qu'il  
 auoit esté Achile, puis Ménandre, & qu'il de-  
 uiendroit vn rayon du Soleil, après auoir vescu  
 cent quatre-vingt ans; mais il mourut de mé-  
 lancolie à soixante & dix contre la promesse de  
 l'Oracle, quoy que c'en fût vn des plus auten-  
 tiques. Comme il songeoit à se remarier, il  
 luy offrit sa fille, qu'il disoit auoir eüe de la Lune,  
 deuenüe amoureuse de luy aussi bien que d'En-  
 dymion, & luy commanda de l'épouser. Alors  
 Rutilianus sans délibérer dauantage la fit venir  
 & l'épousa, après auoir immolé des Hécatom-  
 bes à sa belle-mere, comme s'il eust déjà esté de  
 la troupe des immortels. Après vn si grand

succés, nostre imposteur médita de plus hauts desseins, & dépeschoit par tout des Couriers avec des Oracles; prédisant aux villes de se garder de la peste, des embrasemens, ou des tremblemens de terre, avec promesse de leur enuoyer des remedes contre tous ces accidens. Il publia aussi vn Oracle de la propre bouche du Dieu, pour seruir de préservatif contre la contagion qui estoit alors tres-violente, & on le voyoit écrit sur les portes des maisons, comme vn remede souverain contre ce mal; mais par mal-heur ces maisons-là furent les premieres ataquées, pour s'estre negligées peut-estre sur vne vaine confiance. Il auoit plusieurs personnes dans Rome qui luy mandoiét le sentiment des principaux, & l'informoient de ce qu'ils deuoient demander en arriuant, afin qu'il eût le loisir de préparer sa réponse. Il auoit éably aussi vne espece de société ou de confrérie, où l'on portoit des torches, avec diuerses cérémonies, qui duroient l'espace de trois iours. Le premier, on proclamoit comme on fait à Athènes, *S'il y a icy quelque Epicurien, quelque Chretien, ou quelque Impie, qui soit venu pour se moquer des mysteres, qu'il se retire, mais que les vrais fideles soient initiez à la bonne heure.* Alors il marchoit le premier, en criant *Hors d'icy Chretiens,* & toute la troupe répondoit, *Hors d'icy Epicuriens,* puis on célébroit les couches de Latone avec la naissance d'Apollon & le ma-

riage de Coronis, fuiuy de la venuë d'Esculape. Le second iour on solennisoit la natiuité de Glycon, & le troisième, le mariage de Podalire & de la mere de nostre Prophète, où l'on alu-  
moit des torches, dont toute la cérémonie em-  
pruntoit le nom. On y representoit aussi les  
amours du Prophète & de la Lune, d'où naissoit  
la femme de Rutilianus, & il s'endormoit au  
milieu de la cérémonie comme vn autre Endy-  
mion. Alors descendoit du plancher vne belle  
Dame qui representoit la Lune. C'estoit la fem-  
me d'vn des maistres d'Hostel du Prince, qui *Ou, Inten-*  
auoit l'insolence en la présence de son mary de *dans.*  
venir baiser & embrasser nostre imposteur, &  
peut-estre qu'ils eussent passé outre s'il n'y eust  
eu point tant de lumière, car ils ne se haïssoient  
pas l'vn l'autre. Il r'entroit vne autrefois avec ses  
habits Pontificaux, dans vn grand silence, puis  
crioit tout à coup *Io Glycon*; à quoy répondoit  
vn excellent chœur de Musiciens, *Io Alexandre*,  
suiuis des Hérauts de Paphlagonie, qui estoient  
de gros coquins, qui portoient des chausses de  
peaux, & sentoient l'ail. Cependant, comme la  
procelion passoit avec des torches & des gam-  
bades mystérieuses, il découuroit de temps en  
temps vne cuisse d'or, pour contrefaire Pytagore,  
par le moyen, comme ie croy, d'vn caleçon doré  
qui reluisoit à la clarté des flambeaux. Cela

émut vne grande question entre deux Philosophes, s'il n'auoit point l'ame de Pythagore comme il en auoit la cuisse; Mais elle fut remise à la décision de l'Oracle, qui répondit que l'ame de Pythagore naissoit & mouroit de temps en temps, mais que celle du Prophète estoit immortelle, & de céleste origine. Quoy qu'il défendit l'amour des garçons comme vn crime détestable, il commanda aux villes du Pont & de la Paphlagonie, de luy en enuoyer, pour consulter l'Oracle, & chanter les louanges du Dieu. On luy enuoyoit donc tous les trois ans des enfans de bonne maison & des mieux faits de la jeunesse, dont il se seruoit à ses plaisirs, & auoit éably vne plaisante coûtume, qu'on ne l'osoit baiser en le salüant lors qu'on auoit plus de dix-huit ans; de sorte qu'il ne baisoit que de jeunes garçons qu'on apelloit pour cela les enfans du baiser, & donnoit sa main à baiser aux autres. Voila comme il abusoit le sot populaire, qui tenoit à faueur de voir caresser sa femme & ses enfans, & quelques-vnes se vantoient tout haut d'auoir eu des enfans de luy, & prenoient leurs maris à témoin. Je veux rapporter icy vn Dialogue du Dieu & d'un Prestre de Tio, dont on reconnoistra l'esprit par celuy de ses demandes; car ie les ay leuës moy-mesme chez luy. *Demande.* Dy-moy, Glycon, qui és-tu? *Réponse.* Je suis le nouveau

Esculape. *D.* Es-tu Esculape luy-mesme, ou  
quelqu'autre qui luy ressemble. *R.* Il n'est pas  
permis de révéler ces mystères. *D.* Combien  
feras-tu d'années à rendre des Oracles? *R.* Plus  
de mille ans. *D.* Où iras-tu en suite? *R.* Dans  
la Bactriane & les païs voisins, pour honorer  
aussi les Barbares, de ma présence. *D.* Les Ora-  
cles de Claros de Delphes & de Didyme, sont-ils  
de vrais Oracles? *R.* Ne desire point de sça-  
voir les choses défendues. *D.* Que feray-ie  
après cette vie? *R.* Chameau, puis cheual, &  
enfin Philosophe, & Prophète aussi grand qu'A-  
lexandre. Voila ce que contenoit ce beau Dia-  
logue. Du reste, nostre Charlatan sçachant que  
ce Prestre estoit amy de Lépidus, il le voulut  
persuader par vn Oracle de le quitter, comme  
Lépidus estant menacé de mort cruelle. Car  
il craignoit Epicure & ses Sectateurs, com-  
me mortels ennemis de ses impostures, & faillit  
vn iour à perdre vn Epicurien qui eut la har-  
dieffe de luy reprocher qu'il auoit fait mourir  
plusieurs innocens par vn faux Oracle; ce qui  
arriua de la sorte. Il auoit conseillé à vn hom-  
me du païs d'accuser ses esclaves deuant le Gou-  
uerneur de la Prouince, comme coupables de la  
mort de son fils, qui nauigeant sur le Nil, en *Insqu'aux*  
remontant vers sa source, se laissa persuader d'al- *cataractes*  
ler iusqu'aux Indes, sans en rien mander à ses

gens qu'il auoit laissez à Alexandrie. Comme ils virent donc qu'ils n'entendoient point de ses nouuelles, ils crurent qu'il estoit mort, & retournèrent vers le pere, qui les acusa comme i'ay dit, deuant le Proconsul de la Galacie, à la persuation de l'Oracle, & les fit condamner à mort. Sur ces entrefaites le fils reuint qui iustifia leur innocence, mais il n'y auoit plus de remède. Nostre Prophète donc ne pouuant souffrir ces iustes reproches, commanda à ceux qui estoient présens de lapider l'accusateur, s'ils ne vouloient estre ses complices; & ils l'eussent fait, sans vn certain Démonstrate qui estoit alors en ces quartiers, qui l'embrassant le sauua. Pour moy ie ne l'eusse pas trop plaint; car pourquoy hazarder sa vie pour détromper des sots qui ne méritent pas de l'estre. Voila comme se passa cette affaire. Du reste, la veille que cet imposteur vouloit rendre ses réponses, il apelloit par ordre tous ceux qui auoient présentée leurs demandes, & vn Héraut luy crioit à haute voix, s'il vouloit rendre les Oracles; Alors s'il répondoit du sanctuaire à quelqu'un qu'il allast à la malheure, personne ne vouloit plus recevoir cet homme-là, ni communiquer avec luy; on luy refusoit toute assistance, & il falloit qu'il vuidast le pais. Il fit vne autre chose, c'est qu'ayant trouué le liure qui contient les principaux dogmes d'Epicure, qu'il

est vne des plus belles pièces de l'antiquité, & qui  
 purge mieux vne ame de ses defauts, que toutes  
 les cérémonies de la purification. Car non-seu-  
 lement elle nous guérit de nos passions, mais elle  
 nous déliure de toute superstition, & des vains  
 fantômes qui nous épouuantent. Ayant donc  
 trouué ce liure, comme i'ay dit, il le brûla pu-  
 bliquement, après auoir débité vn Oracle qui  
 le commandoit, & ietta les cendres dans la mer.  
 Escoute maintenant le plus impudent de tous  
 ses mensonges. Comme il eut entrée à la Cour  
 par le moyen de son gendre Rutilianus, il en-  
 uoya vn Oracle à l'Empereur Marc-Aurèle qui  
 faisoit la guerre en Alemagne, par lequel il luy  
 commandoit de ietter deux lions dans le Danu-  
 be avec plusieurs cérémonies, sur l'assurance  
 d'une paix prochaine qui seroit précédée par  
 vne insigne victoire. Ces lions trauerfant le  
 fleuve furent tuez par les ennemis, & incont-  
 nent après les Romains furent défaits par les  
 Barbares, & faillirent à perdre Aquilée après  
 auoir perdu plus de vingt mille hommes. Mais  
 le galant pour se sauuer se seruit de l'artifice  
 d'Apollon contre Crésus, & dit qu'il auoit bien  
 prédit la victoire; mais qu'il n'auoit pas ajoûté  
 le nom du vainqueur. Cependant, comme on  
 acouroit à luy de tous costez, & que la petitesse  
 de la ville où il estoit, ne pouuoit pas contenir

*Aux Qua-  
 des & aux  
 Marco-  
 mans.*

vne si grande multitude, & encore moins la nourrir, il inuenta des Oracles de nuit, car c'est ainsi qu'on les nommoit; ce qui se faisoit en cette sorte. Après auoir receu les demandes il se couchoit dessus, & estoit auerty la nuit en songe, à ce qu'il disoit, de la réponse qu'il deuoit faire, qui estoit toûjours, ou ambiguë, ou obscure, particulièrement quand la demande estoit bien cachetée. Car sans courre fortune de decouurir sa fourbe en voulant leuer le cachet, il répondoit tout ce qui luy venoit à la fantaisie, croyant que sa réponse estoit plus Oracle de la sorte, outre que cela estoit de grand reuenu. Car il auoit auprès de luy des Interprètes, qui pour le grand profit qu'ils faisoient, luy donnoient chacun tous les ans vn talent de récompense, au lieu de recevoir de luy quelque apointment. Quelquefois lors qu'il n'y auoit personne pour le consulter, il forgeoit des Oracles pour étonner les sots, comme celuy qui dit, *Cherche l'esclau en qui tu te confies le plus, car pour vengeance de ce que tu-as cueilly sa fleur, il soüille ta couche; & de peur que tu ne le decouures, sa femme & luy te préparent du poison, & l'ont caché sous ton cheuet, dequoy ta seruante Calypso est complice.* Qui est le Démocrite qui n'y eut esté trompé, après tant de circonstances; mais il s'en fût moqué aussi-tost lors qu'il eût decouuert la fourbe. Si on l'interrogeoit en langue étrangere,



étrangere, il diferoit fa réponse pour la pouuoir faire en la langue meſme ; & quand il n'auoit perſonne en main pour cela, il répondoit en la ſienne, comme il fit vne fois lors qu'il dit, *Retourne en ton païs ; car celui qui t'a enuoyé a eſté tué aujourd'huy par ſon voiſin Dioclés, & les aſſaſſins ſont pris.* Eſcoute maintenant quelques Oracles qu'il m'a rendus à moy-meſme. Vn iour que ie m'eſtois enquis du Dieu par vne demande bien cachetée, ſi ſon Prophète eſtoit chauue, il me répondit par vn Oracle de nuit, *Malach fils de Sabardalach eſtoit vn autre Atis.* Vne autre fois ayant écrit vne meſme demande en diuers billets, qu'on luy porta de diuers lieux afin qu'il ne ſe déſiaſt de rien, il m'ordonna à l'vn de me froter de Cytmide & de la roſée de Latone ; ayant eſté trompé par celui qui luy porta le billet, qui luy dit que ie cherchois vn remède pour le mal de coſté. Cependant ie luy demandois quelle eſtoit la patrie d'Homère. En vn autre ſans auoir plus d'égard à Homère ni à ſa patrie, il me défendit d'aller par mer, pour auoir eſté trompé de meſme, par le valet qui préſenta le billet, qui luy dit que ie m'enquerois du chemin que ie deuois tenir pour retourner en Italie. Ie fis pluſieurs autres inuentions pour decouurir ſon impoſture, comme entr'autres de ne mettre dans le billet qu'une demande, & le payer comme s'il y en

eust eu plusieurs ; car il rendoit autant d'Oracles qu'on en auoit payé , qui n'auoient aucun rapport entr'eux ni avec la demande. Cependant comme il eut appris la fourbe, & que i'auois essayé de détourner Rutilianus de son mariage, il conceut vne haine mortelle contre moy, & luy répondit par vn Oracle, comme il le consultoit touchant ma personne, *Que i'aymois les beaux garçons & les plaisirs défendus.* Mais l'estant allé voir depuis en la compagnie de deux soldats que le Gouverneur de la Prouince qui estoit de mes

*On, pour  
m'acom-  
pagner  
usqu'à la  
mer.*

amis m'auoit donnez, de peur qu'on ne me fist quelque outrage ; si-tost qu'il eut appris ma venue il m'enuoya prier de l'aller trouuer, & me receut tres-ciuilement ; Toutefois comme ie le haïssois à cause de ses impostures, ie luy mordis la main de dépit lors qu'il me la donna à baiser, ce qui faillit à me faire étrangler par ceux qui estoient présens, d'autant plus que ie le saluai par son nom, sans le traiter de Prophète. Mais pour luy, il supporta doucement cette injure, & dit qu'il vouloit montrer que son Dieu scauoit apriuoiser les esprits les plus farouches ; puis ayant fait retirer tout le monde, il se plaignit à moy de l'aduis que i'auois donné à Rutilianus, & dit que i'auois tort de choquer vn homme qui pouuoit faire ma fortune. Je fis semblant de prêter l'oreille à ce discours, pour me sauuer

du danger qui me menaçoit, & fortis assez bien d'auec luy, ce qui estonna encore plus toute l'assistance. En suite voulant m'embarquer, il m'enuoya diuers présens, & me fournit vne barque & des rameurs, ce que ie crus qu'il faisoit pour acheuer de me gagner par cette faueur; mais lors que ie fus en pleine mer & que ie vis le Pilote qui pleuroit & qui contestoit auec les matelos, i'entray en quelque défiance, d'autant plus que ie n'auois qu'un de mes gens auec moy, ayant renuoyé les autres à Amastris auec mon pere. Ie m'enquis donc du sujet de leur différent, & il me dit qu'estant déjà vieil & ayant toujours vécu en homme de bien, il ne vouloit pas sur la fin de ses iours se souiller d'une meschante action, & exposer sa femme & ses enfans après sa mort à la vengeance diuine. Et comme ie le pressois dauantage, il auoia qu'il auoit ordre de me ietter dans la mer. Sur cet auis ie mis pied à terre à Egiale dont Homère fait mention dans son Poëme, & y trouuay des Ambassadeurs du Bosfore qui alloient en Bythinie de la part du Roy Eupator, porter le tribut qu'il paye tous les ans à l'Empereur; si bien que leur ayant conté mon auanture, ils me donnerent place dans leur vaisseau, & me rendirent sans danger à Amastris. Depuis cela ie luy déclaray vne guerre ouuerte, & estois sur le point

de me porter pour dénonciateur contre luy, avec plusieurs autres, du nombre desquels estoient les disciples du Philosophe Timocrate d'Héraclée; mais le Gouverneur de la Prouince me pria instamment de n'en rien faire, & me dit que quand i'aurois découuert toutes les impostures, il estoit trop amy de Rutilianus pour en faire la punition. Mais pour acheuer toute son histoire, quelle insolence fut-ce à luy de demander à l'Empereur qu'il changeast de nom à sa ville, & la nommast Ionopolis, & qu'on fist des medailles où la figure du serpent fust empreinte d'un costé, & la sienne de l'autre, avec les armes d'Esculape, & la faux de Persée, dont il se disoit descendu du côté de sa mere. Enfin, après auoir prédit qu'il mourroit d'un coup de foudre comme Esculape, à l'âge de cent cinquante ans, il périt misérablement auant qu'il en eut soixante & dix, d'un vlcère puant, à la jambe, qui luy gagna le petit ventre, digne fin du fils de Podalire. Ce fut alors qu'on reconnut qu'il estoit chauue, en luy apliquant quelques remedes sur la teste pour en apaiser la douleur. C'est la catastrophe du Charlatan, qui fut un iuste suplice de ses crimes. Il ne restoit plus qu'à luy faire un Epitaphe & luy donner un successeur digne de luy; mais ceux de sa Secte s'en estant remis à Rutilianus, il se reserua le don de prédire quand il seroit

*On, la ha-  
che.*

mort, sans vouloir rien ordonner du reste. Il y auoit parmy eux vn vieux Medecin nommé Pé-tus qui faisoit en cela vne chose indigne de son âge & de sa profession. Voila l'abregé de la vie de cet imposteur, que i'ay entreprise pour contenter ta curiosité & venger l'honneur d'Epicure; outre que cela pourra seruir à en détromper plusieurs à qui il auoit imposé durant sa vie. Je n'ay pû refuser cela à ton amitié, ni à l'estime que ie fais de ta vertu, sans parler de ta haute suffisance, & de l'amour que tu-as pour la verité.



## DE LA DANCE.

## DIALOGUE

DE CRATON ET DE LYCINVS.

*C'est vne Apologie de la Dance, & particulièrement  
des Balets.*

LYCINVS. **C**OMME tu-as condamné la Dance par vn long & graue discours, & as dit qu'elle estoit plus digne de la molesse des femmes que du courage mâle des hommes, nous acusant d'employer beaucoup de temps & de peine en des choses de néant ; l'en veux entreprendre la défense, & te faire voir combien tu-és éloigné de la raison, de blâmer ainsi vne des plus douces choses de la vie. Mais il te faut pardonner, si faisant profession d'vne vertu morne & austère, tu ne sçais ce que c'est des diuertissemens qui relâschent l'esprit.

CRATON. Je m'étonne, Lycinus, de ce qu'estant né homme & ayant quelque teinture des bonnes Lettres, tu quites l'entretien des Sçauans & les occupations des Sages, pour voir dancer vn baladin, au son de la flûte ou de la lyre, avec des postures lasciuës & des contenance deshon-

nestes, & représenter les amours & les auantures de quelque efféminé comme luy, ou de quelque débauchée, qui sont des choses indignes d'un honneste homme. Cela me fit pitié lors que j'ayris que tu te donnois tout entier à ces spectacles, & quitois l'estude des Anciens & des Philosophes, pour demeurer assis tout le iour à contempler des choses vaines & ridicules, côme si tu te faisois chatouiller l'oreille avec une plume. Car si tu aymes les diuertissemens, ne vaudroit-il pas mieux entendre la Musique ou plutôt la Tragédie & la Comédie, qui relâchent l'esprit avec quelque sorte d'instruction. Tu aurois bien de la peine à te défendre deuant des Iuges graues & séuères, & ie te conseillerois plutôt de le nier tout à plat que de t'embarasser dans une honteuse Apologie. Il y va certes de ton honneur & du mien, de te déliurer de l'enchantement de ces Sirènes, qui dressent des embusches aux yeux & non pas aux oreilles comme les autres, & de t'enleuer comme Vlysse fit ses compagnons, qu'un doux poison arrestoit chez les Lotophages.

LYCINVS. Que tu-és deuenu séuère, Craton? mais tes comparaisons ne sont pas bien iustes. Car la mort ou quelque chose de pire estoit la peine de ceux dont tu parles; mais outre le plaisir que ie reçois de la douceur des spectacles, qui est comme un festin qu'on fait à mes

yeux , i'en reuiens touïjours au logis plus sage & plus sçauant.

CRATON. Tu-és d'vne étrange humeur de faire gloire d'vne chose dont tu deuerois rougir de honte. Ie te compare à ces malades desesperez, qui ne croient pas seulement estre malades.

LYCINVS. Dy-moy, Craton, condamne-tu ces choses-là sur le raport de la Renommée, ou si tu les as veües toy-mesme; car il n'est pas iuste de blâmer ce qu'on ignore.

CRATON. C'est iustement ce qu'il me faudroit avec ma mine graue & mes cheueux blancs, de demeurer assis tout le iour parmy de ieunes gens & des femmes, à voir dancer vn bouffon, & applaudir à vn baladin.

LYCINVS. Ie te pardonne de n'aymer pas vn plaisir dont tu n'as iamais goûté; mais ie ne te pardonne pas de le condamner si absolument sur le raport d'autrui. Que si tu veux te prêter à moy pour quelques heures, & relâcher vn peu de ta grauité, ie m'assure de te rendre ce plaisir si familier qu'il ne se dancera point de balers que tu n'aïlles long-temps auparauant retenir place pour les voir plus à ton aise.

CRATON. Il faudroit pour en venir là que i'eusse bien fait banqueroute à l'honneur & à la vertu. I'ay pitié certes de te voir dans vn si grand abandonnement, que de mettre ta félicité en des



en des choses infames & deshonneſtes.

LYCINVS. Veux-tu que laiſſant à part toutes ces injures , ie t'entretienne du profit & du plaifir qu'il y a à cet exercice, où l'eſprit & les yeux trouuent dequoy ſe diuertir ſi agréablement, ſans parler des oreilles qui demeurent charmées par la douceur de la muſique.

CRATON. Je n'ay pas le loisir d'entendre diſcourir vn furieux qui fait vanité de ſa fureur; ſi tu veux toutefois ie demeureray là par complaiſance, tandis que tu parleras, pourueu que tu vueilles parler comme ſi perſonne ne t'écou-  
toit.

LYCINVS. Je ne demande que cela; ie te feray bien-toſt voir que la Dance n'eſt pas vne choſe ſi extrauagante que tu t'imagines. Premièrement, il ſemble que tu ignores qu'elle eſt auſſi ancienne que le monde, & qu'elle a pris naiſſance avec l'Amour. Témoin le bal meſuré des  
Aſtres, & les diuerſes conjunctions des Eſtoiles  
fixes & errantes. Car c'eſt du branle des Cieux  
& de leur harmonie qu'a pris naiſſance cet Art  
diuin, qui ſ'eſt augmenté avec le temps, & a  
acquis maintenant ſa perfection. On dit que  
Rhéa fut la première qui ſe plut à cet exercice,  
& qu'elle l'enſeigna à ſes Preſtres tant en Crète  
qu'en Phrygie. Et certe inuention ne luy fut pas  
inutile; car en ſautant & danſant ils ſauuèrent

*Le plus  
ancien des  
Dieux.*

*Curtes,  
Coryban-  
tes.*

A a a a

la vie à Iupiter , que son pere vouloit déuorer; si bien que le Monarque des Cieux doit son salut à la Dance ; mais c'estoit alors vn exercice militaire qui se faisoit en frapant des épées & des jaelots contre les boucliers. En suite les plus honnestes gens la cultiuèrent en Crète, de sorte qu'elle deuint le passe-temps non-seulement du peuple, mais des personnes de condition. Aussi est-ce par forme de louange qu'Homère appelle Mérion bon danseur. Car il y fut si sçauant qu'il en estoit estimé non-seulement des Grecs mais des Troyens, parce que ie croy qu'il en auoit meilleure grace sous les armes, & que cela redoubloit son adresse & son agilité. Je pourrois aléguer plusieurs autres excellens danseurs de ce temps-là ; mais ie me contenteray de Pyrrhus qui inuenta la Pyrrhique, qui est vne Dance qui se fait avec les armes, & qui l'a rendu plus célèbre que sa beauté ni sa valeur. Les Lacédémoniens qui ont esté les plus illustres de toute la Grèce, après auoir appris cet Art de Castor & de Pollux, le cultiuèrent avec tant de soin, qu'ils n'alloyent à la guerre qu'en dansant au son de la flûte ; de sorte qu'on peut dire qu'ils doiuent vne partie de leur gloire à la Dance & à la Musique. Aussi leur jeunesse nes'y exerçoit-elle pas moins qu'aux armes, & la Dance finissoit tous leurs exercices. Car alors vn iouëur de

flûte se mettant au milieu d'eux, commençoit le branle en ioüant & dansant, & ils le suiuoient en bel ordre, avec mille postures guerrières & amoureuses. La chanson mesme qu'ils chantoient empruntoit son nom de Venus & de l'Amour, comme s'ils eussent esté de la partie. Il y en auoit vne autre qui disoit, *Auancez-le pied, mes enfans, & trépignez à qui mieux mieux*, comme si elle eust voulu donner des préceptes de ce bel Art. La mesme chose se pratiquoit à la dance qu'ils apelloient *Hormus*, qui estoit vn branle composé de filles & de garçons, où le garçon menoit la dance avec des postures masles & bel-liqueuses, & la fille le suiuoit avec des pas plus doux & plus modestes, comme pour faire vne harmonie de deux Vertus, la Force & la Tem-  
perance. Ils auoient encore vne autre dance qui se faisoit nu-pieds; sans parler de celle qu'Ho-  
mére represente dans le Bouclier d'Achile, à quoy Dédale exerce la belle Ariadne, & des deux sau-  
teurs ou baladins qui sont à la teste, qui font des sauts périlleux. Vne autre troupe de jeunes gens dance encore au mesme endroit à vne noce, comme si l'on n'eût pû rien dépeindre de plus ex-  
cellent dans ce Bouclier que ce diuin exercice. Pour les Phéaques ie ne m'estonne pas qu'il les fasse plaie à la Dance, puis-qu'il represente en leur personne vne vie délicieuse; Aussi est-ce ce

On, le  
combat.

qu'Ulyſſe admire principalement, que leur adreſſe en ce point. Les Theſſaliens en faiſoient tant d'eſtat, que leurs principaux Magiſtrats en empruntoient le nom; & s'apelloient *Proorqueſtes*, comme qui diroit *qui mènent la Dance*. Car cette inſcription ſe lit encore ſous leurs ſtatuës, auſſi bien que cellecy, *A l'honneur d'un tel pour auoir bien dancé au combat*, c'eſt à dire, pour auoir bien fait à la bataille. Je paſſe ſous ſilence les feſtes & autres telles ſolemnitez qui ne ſont iamais ſans dance, pour auoir eſté inſtituées par d'excellens Danſeurs & Muſiciens, comme Orphée, Muſée, & quelques-autres de ce temps-là, qui ne croyoient pas qu'on pût eſtre initié dans les myſteres, ſans la Dance & la Muſique. Je ne parle point auſſi des Orgyes, pour ne point diuulguer les myſteres de Baccus; mais tout le monde ſçait qu'on appelle *deſſauter* quand on les réuéle. En Délos on ne fait point de ſacrifices ſans la Dance & la Muſique, & l'on voit des Chœurs de jeunes garçons, où les principaux mènent la Dance au ſon de la flûte ou de la lyre; ce qui a fait donner ce nom là à leurs chanſons. Mais pourquoy parler des Grecs, puis-que les Indiens meſmes adorent le Soleil, non pas en baiſant la main comme nous adorons les Dieux, mais en danſant, comme s'ils vouloient imiter par là le branle de ce bel Aſtre. Et ils n'ont

point d'autre culte de la Diuinité; car cela se fait au coucher & au leuer du Soleil. Les Ethiopiens vont au combat en dansant, & auant que de tirer leurs flèches qui sont rangées autour de leurs testes en forme de rayons, ils sautent & dansent pour estonner l'ennemy. Passons maintenant en Egypte, où la fable de Protée represente vn excellent danseur qui faisoit mille postures différentes, & dont le corps souple & l'esprit ingenieux scauoient tout contrefaire & tout imiter, si adroitement, qu'il sembloit deuenir ce qu'il imitoit. Il y a aparence aussi qu'Empouse <sup>Fantôme ancien</sup> qui se changeoit en tant de formes estoit vne excellente danseuse. Mais il ne faut pas oublier la dance sacrée des Prestres de Mars, qu'on appelle pour cela *Saliens*, qui est vn Sacerdoce tres-auguste parmy les Romains, & tenu par les principaux de l'Empire. La fable mesme de Priape n'est pas éloignée de cette verité. Car les Bithy niens disent que c'est vn Dieu belliqueux, & comme ie croy l'vn des Titans, ou des Dactyles Idéens, qui ayant receu des mains de Iunon le Dieu Mars encore enfant, mais rustique & grossier, quoy que robuste & vigoureux; luy aprit la dance auant l'exercice des armes, comme si c'eust esté vn prélude de la guerre; Et pour récompense on luy consacre la disme des dépouilles qui sont vouées à ce Dieu. Toutes les festes

de Bacchus, comme tu sçais, ne consistent qu'en faulx & en dances; & c'est par là qu'il a dompté les Lydiens, les Tyrrhéniens, & les Indiens, nations tres-puissantes & tres-belliqueuses. Aussi les trois sortes de Dances les plus nobles, le Cordace, le Sicynnis, & l'Emmelie, ont pris leur nom des Satyres qui sont les Ministres de ce Dieu. Pren donc garde qu'il n'y ait de l'impieré à vouloir condamner vne chose si diuine & si mystérieuse, qui se pratique en l'honneur des Dieux & par les Dieux, & qui a pour Auteurs les Dieux mesmes, sans parler du plaisir & du profit qui nous en reuient. Mais ie m'étonne qu'un homme comme toy qui réuere Homère & Hésiode, ait la hardiesse de la condamner; car tu sçais l'estime qu'ils font de la Dance, & que celuy-cy la conte parmy les choses les plus agréables, comme l'Amour, la Musique, & le Sommeil; & luy donne le titre d'irrépréhensible, attribuant la douceur à la Musique qui est sa compagne inséparable. En vn autre endroit il la met en paralelle de la guerre, disant que les Dieux donnent aux vns la valeur, & aux autres l'adresse à chanter & à danser, comme si ces diuines qualitez estoient vn présent du Ciel; aussi faut-il aussi beaucoup de naturel pour y reüssir. D'ailleurs, il semble auoir voulu distinguer par là toutes choses en deux, en la paix & en la guerre,

& faire la Dance & la Musique le symbole de la Paix. Hésiode comme tu sçais, dit qu'il a veu luy-mesme danser les Muses, au lever de l'Aurore, autour d'une claire fontaine & de l'Autel de leur pere; si bien que blâmer la Dance *Inpire.* c'est presque s'ataquer aux Dieux. Socrate le plus sage de tous les hommes, au iugement des Dieux mesmes, n'a pas seulement loué la Dance comme une chose qui sert beaucoup à donner de la grace, mais l'a voulu apprendre en sa vieillesse, tant il admiroit cet exercice. Et veritablement il eust eu tort de le condamner, luy qui ne dédaignoit point de se trouver dans les assemblées des Musiciennes, & qui fréquen- *On, Bate-* toit la Courtisane Aspasia. S'il voyoit donc main- *lenses.* tenant la Dance au point où elle est, car il ne ne l'a veüe qu'en son enfance, ie m'assure qu'il quitteroit tout pour cela, & que ce seroit la première chose qu'il feroit apprendre aux enfans. Mais il semble qu'en louant la Comédie & la Tragédie, tu ayes oublié qu'elles ont chacune leur Dance particulière, l'une le Cordax & quelque-fois le Sicynnis, & l'autre l'Emmelie. Toutefois, *Il a déjà* puis-que tu les as préférées d'abord à la Dance, *parlé de la* examinons-les ensemble. Quel spectacle est-ce de *Musique.* voir dans la Tragédie un faquin monté sur des échasses, & chargé de quantité d'habits pour en *Cosmure.* paroître plus gros aussi bien que plus grand,

représenter vn Héros ou vn Dieu , & bâiller avec vn grand masque comme s'il vouloit déuorer les spectateurs. Ce n'est pas tout, car il se contourne & se deméne comme vn furieux, & chante des complaints qui seroient supportables en la personne d'Hécube ou d'Andromaque ; mais quelle aparence de voir Hercule avec sa peau de lyon & sa massüe, fredonner ses trauaux sur vn Theatre. Ce que tu reprends donc en la Dance, en disant que c'est pluost le métier des femmes que des hommes, se peut mieux dire de la Tragédie & de la Comédie , où il y a toûjours plus de femmes que d'hommes. Ajoutez à cela les personnages ridicules que celle-cy affecte pour faire rire, & l'extrauagance de ses masques, au lieu que celuy du danseur, aussi bien que son habit, est plus séant & plus modeste, & il ne bâille pas aussi comme l'autre qui représente des Tragédies. Car autrefois vn mesme baladin chantoit & dansoit ; mais comme on vit que le mouuement empeschoit la respiration, on trouua plus à propos de faire chanter les vns & danser les autres. Pour le sujet de la Pièce il est commun au Balet & à la Tragédie , mais il y a plus de diuersité & de changement dans les Balets, & s'il faut ainsi dire plus d'érudition. Que s'il n'y a point en Grèce de prix étable pour cet exercice comme pour les autres

*Cela est  
prouué par  
la suite.*



autres , ie croy que c'est qu'on l'a trouué au dessus de la récompense, ou qu'on a cru qu'il y auoit quelque chose de diuin à cause de la Religion ; quoy que la plus illustre ville d'Italie, de celles qui ont tiré leur origine de la Grèce, l'ait *Calceide.* ajoûté à ses jeux côme pour leur acomplissement. Je veux maintenant rendre raison pourquoy i'ay laissé à part plusieurs choses, afin qu'on ne croye point que ie l'aye fait par ignorance. Car ie sçay que d'autres deuant moy ont composé des liures sur ce sujet, où ils ont recherché curieusement toutes les sortes de Dances, avec leurs noms & leurs Auteurs, pour faire paroistre leur lecture. Mais mon dessein n'ayant esté que de montrer le plaisir & l'vtilité qu'on peut tirer de cet exercice , particulièrement depuis le siècle d'Auguste, ie me suis contenté de parler des Dances les plus communes, sans rechercher pédantesquement celles qui ne sont plus en vsage, comme *le saut de la Gruë*, & autres semblables. C'en'est donc pas par ignorance que ie n'ay rien dit de cette Dance Phrygienne qui se fait dans la débauche , où l'on voit sauter & gambader des païsans au son de la flûte, qui est vne Dance pénible & laborieuse, qui se pratique encore à la campagne , mais qui n'a rien de commun avec celle dont ie veux parler. Aussi Platon dans ses Loix aprouue les vnes & condamne les

autres, les diuisant en vtils, & agréables, & en bannissant les deshonneſtes.

Voila ce que j'auois à dire touchant la Danco en général, ſans m'eſtendre dauantage dans le particulier. Je répréſenteray maintenant les qualitez que doit auoir vn bon danſeur, pour faire voir, que cet Art n'eſt pas des plus faciles. Car il faut que le Pantomime ou danſeur de Balet, qui eſt celuy dont i'entens parler, ſçache pluſieurs choſes comme la Poëſie, la Geométrie, la Muſique, & la Philoſophie meſme, quoy qu'il n'ait pas beſoin des Ergo de la Dialectique. Il faut qu'il ait auſſi le ſecret d'exprimer les paſſions & les mouuemens de l'Ame que la Rhétorique enſeigne, & qu'il emprunte de la Peinture & de la Sculpture les diuerſes poſtures & contenanceſ, en ſorte qu'il ne le cède point à Phidias ni à Apellés pour ce regard. Mais ſur tout il a beſoin de memoire; car il faut que comme Calcas il ſçache le préſent, le paſſé, & l'auenir, & qu'il les ait touſjours preſts en ſon eſprit, pour les pouuoir répréſenter dans l'occaſion. Mais il doit ſçauoir particulièrement expliquer les conceptions de l'Ame, & decouurir ſes ſentimens par les geſtes & le mouuement du corps. Enfin, il doit auoir ce que Thucydide attribué à Périclés, le ſecret de voir par tout ce qui conuient, qu'on appelle le *Decorum*, afin de

s'en bien aquiter ; & avec cela estre subtil , in-  
 uentif, judicieux, & auoir l'oreille tres-délicate.  
 Pour sa matière, l'histoire ancienne ou plustost  
 la fable luy en fournit suffisamment. Il faut donc  
 qu'il sçache tout ce qui s'est passé d'illustre de-  
 puis le Cahos & la naissance du monde, iusqu'à  
 la Reyne Cleopatre, car cette Science embrasse  
 toute cette étendue ; mais il doit représenter  
 principalement les Fables les plus célèbres,  
 Comme Saturne châtra son pere le Ciel, la ba-  
 taille des Titans, la naissance de Vénus, celle  
 de Iupiter, le larcin de sa mere, la suposition  
 d'une pierre, la prison de Saturne, le partage des  
 trois Freres, la réuolte des Géans, le larcin de  
 Promethée & son suplice, la formation de l'hom-  
 me, la force de l'un & de l'autre amour. En suite  
 le mouuement de l'Isle de Délos, l'acouchement  
 de Latone, le meurtre du Serpent, les embus-  
 ches de Ticye, le milieu de la terre trouué par  
 le vol des Aigles, le déluge de Deucalion, l'Ar-  
 che où furent conseruées les reliques du genre  
 humain, les pierres qui repeuplèrent le monde,  
 le démembrément d'Iacchus, la fourbe de Iu-  
 non, l'embrasement de Séméle, les deux nais-  
 sances de Baccus ; Tout ce qui se dit de Minerue,  
 de Vulcan, & d'Erichthon, avec le différent tou-  
 chant le païs d'Athènes, & le premier jugement  
 de l'Aréopage. Puis toutes les Fables de ce païs-

là, & particulièrement les auantures de Cérés qui  
*Proserpine* cherche sa fille, l'hospitalité de Célée, l'inuention  
 de l'Agriculture de Triptolème ; comme Icare  
 planta le premier la vigne, la calamité d'Erigone ;  
*Egée.* tout ce que l'on conte de Borée & d'Orithye,  
 de Thésée & de son pere ; l'enléuement de Mé-  
 dée & sa retraite en Perse , les filles d'Ereéthée  
 & de Pandion , & tout ce qu'elles ont fait &  
 souffert en Thrace. Il ne faut pas qu'il ignore  
 aussi ni Phyllis ni Acamas , ni le premier rauis-  
 sement d'Helène, ni l'entreprise de Castor & de  
 Pollux contre la ville d'Athènes , ni la mort  
 d'Hippolyte, ni le retour des Héraclides ; Car tout  
 cela est de l'histoire d'Athènes , que j'ay deta-  
 ché de son corps pour seruir d'exemple. Après,  
*On, le flo-* vient celle de Mégare , Nisus , Scylla , le cheueu  
*quet.* de pourpre , le passage de Minos , son ingra-  
 titude enuers sa bienfaitrice. Puis Cithéron,  
 les calamitez des Thébains & des Labdacides,  
 le voyage de Cadmus , le Bœuf qui se couche,  
 les dents du Serpent, les hommes qui en nâqui-  
 rent, le changement de Cadmus en Dragon , la  
 structure des murs de Thèbes au son de la lyre,  
*Nicé.* la fureur de l'Architecte, la vanité de sa femme,  
 sa punition , son dueil , son silence ; En suite les  
 tristes auantures d'Actéon, de Penthée , & d'E-  
 dipe ; Hercule & tous ses traux, avec le meurtre  
 de ses enfans. Corinthe ne manque pas aussi

de sujets. Glauque, Créon, & deuant eux Bel-  
lérophon & Sthénobée; le combat du Soleil &  
de Neptune, la fureur d'Athamas, la fuite des  
enfans de Nephélé par l'air sur vn belier, la ré-  
ception que font les Dieux marins à Inon & à  
Mélécerte. Après, l'histoire des Pélopidés; My-  
cènes & tout ce qui s'y passe, & auparauant Ina-  
cus, Io, Argus, Atrée, Thyeste, Erope, la Toison  
d'or, les nôces de Pelops, le meurtre d'Agamem-  
non, le suplice de Clytemnestre; Et plus haut  
encore l'entreprise des sept Princes contre Thè-  
bes, le recueil qu'on fait aux gendres fugitifs  
d'Adraсте, l'Oracle qui fut rendu sur leur sujet,  
la sépulture des morts interdite, & pour cela la  
mort d'Antigone & de Ménécée. Ce qui s'est  
passé à Nemée, Hypsipile & Arquémone, &  
auant tout cela, la prison de Danaé, la naissance  
de Persée, le combat qu'il eut contre la Gor-  
gone, à quoy est atachée l'histoire d'Ethiopie,  
Cassiopée, Andromède, Céphée, que la crédu-  
lité des hommes a placez dans le Ciel après leur  
mort. Il n'ignorera pas aussi l'histoire des deux  
frères Danaüs & Egypte, & le mariage fraudu-  
leux de leurs enfans. Lacédémone a les amours  
d'Hyacinthe, où Zéphire est riuai d'Apollon;  
le meurtre de ce beaux-fils d'un coup de palet, la  
fleur issue de son sang, & les caractères de dou-  
leur qu'elle porte emprains, la résurrection de

Tyndare , fuiuie de la colére de Iupiter contre Esculape, le voyage de Pâris depuis le jugement des trois Deesses, l'acueil qu'on luy fit chez Ménélaüs, le rauissement d'Helène. Car l'histoire de Troye est iointe à celle de Sparte, & fournit de soy vne ample matière, puis-que tous ceux qui s'y sont trouuez, peuuent faire chacun vn sujet à part, que le Pantomime doit auoir présent, comme i'ay dit, à sa memoire, & particulièrement ce qui est ariué depuis le rauissement d'Helène, iusqu'au retour des Grecs, comme l'amour de Didon & les erreurs d'Enée. La fable d'Oreste n'est pas éloignée de ce sujet, & son auanture chez les Scythes; ni ce qui est arriué auparauant, ie veux dire la demeure d'Achile parmy des filles en l'Isle de Scyre, la folie supposée d'Vlysse, avec l'abandonnement de Philoctète. Toutes les erreurs de ce Héros, Circé, Calypso, Télégone, Eole & ses vents, avec le reste iusqu'à la mort des galans de Pénélope; Et deuant cela les embusches dressées à Palamède, la colére de Nauplion, la fureur d'Ajax, & le naufrage de l'autre du mesme nom. L'Elide aussi n'en fournit pas moins, Enomaüs, Myrtilé, Saturne, Iupiter, les premiers Athlètes des jeux Olympiques; Mais il y a vne grande moisson de fables en Arcadie, la fuite de Daphné, la vie sauuage de Calisto depuis sa grossesse, l'yurognerie des Centaures,

la naissance de Pan, les amours d'Alphée & son voyage sous mer en Sicile. Passant en l'Isle de Crète nous y trouuerons Europe, Pasiphaé, les deux Taureaux, le Labyrinthe, Ariadne, Phédre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus, la Prophécie de Polyide, Tale ce gardien d'airain de l'Isle. En Erolie on trouue Althée, Méléagre, Atalante, Dale, le combat d'Hercule contre le fleuve Achelois, la naissance des Sirènes, l'origine des Isles Equinades & leur habitation, lors que la fureur d'Alcmeon fut passée; Nesse, la jalousie de Déjanire, suivie de l'embrasement d'Hercule sur le mont Oëta. La Thrace vient après, avec Orphée & sa mort, sa teste parlante & nageante sur sa lyre, Hémus, Rhodope, le supplice de Lycurgue; Puis la Thessalie qui a encore plus de sujets, Pélias, Iason, Alceste, la flotte des Argonautes, Argos & sa Carine parlante; les auantures de Lemnos, Æté, le songe de Médée, le démembrement de son frère, & le reste de ses trauerses, puis Laodamie & Protésilas. Si vous repassez en Asie, vous rencontrerez Samos & l'infortune de Polycrate, les erreurs de sa fille vagabonde, iusqu'en Perse; Sans parler des Fables plus anciennes, comme le babil indiscret de Tantale, l'épaule de Pélops serui aux Dieux en vn festin, au lieu de laquelle ils en remirent vne d'yuoire. En Italie, l'Eridan, Phaëton

*C'est qu'il  
portoit des  
tables  
d'airain.*

& ses sœurs changées en arbres, qui distillent l'Ambre. De là en Afrique, les Hespérides & le Dragon qui garde les pommes d'or, la fable d'Atlas ; puis en Espagne, Géryon, & l'enlèvement des bœufs d'Erythie. En Phénicie, Myrrha & la mort d'Adonis. Il faut que le Pantomime sçache aussi toutes les métamorphoses & les changemens en fleurs, en arbres & en bestes, & ceux de femmes en hommes, comme il en arriva à Cénée & à Tirésias. Il apprendra même les histoires plus récentes, tout ce qu'Antipater & Séleucus entreprirent pour l'amour de Stratonice. Quant aux mystères cachez des Egyptiens, il tâchera aussi de les faire comprendre par gestes, Epaphus, Osiris, & le passage des Dieux dans le corps des animaux ; mais particulièrement leurs Amours & leurs métamorphoses. En suite toute la tragédie des Enfers, le supplice des méchans & la cause de leurs peines, l'amitié de Thésée & de Pirithoüs conservée jusques-là. Enfin tout ce qu'ont inventé Homère, Hésiode, & les autres Poètes, & principalement les Tragiques. Voilà vn petit abrégé d'une moisson infinie, pour ne rien dire des sujets nouveaux qu'on peut inventer. Il faut avoir, comme j'ay dit tout cela prest pour s'en servir au besoin, & le sçavoir exprimer parfaitement, sans qu'il soit besoin de Protocole ny d'Interprète.



prère. Enfin, comme disoit l'Oracle de la Pythie, il faut que le spectateur entende sans parler, tout de mesme que si l'on parloit. C'est ce qu'auoüa le Philosophe Cynique qui condam- *Démétrius* noit comme toy ce bel Art, & disoit que ce n'estoit qu'une suite de la Musique, à laquelle on auoit ajouté des gestes & des postures, pour faire mieux entendre ce qu'on ioüoit; mais qu'elles estoient le plus souuent vaines & ridicules, & qu'on se laissoit piper à la mine & à l'habit, aydez du geste & de l'harmonie. Alors vn illustre Pantomime du temps de Néron, qui auoit le corps excellent & sçauoit fort bien son mestier, le pria de ne le point condamner sans l'auoir veu, & faisant cesser les voix & les instrumens, représenta deuant luy l'adultère de Mars & de Venus, où estoit exprimé le Soleil qui les découuroit, Vulcan qui leur dresseoit des embusches, les Dieux qui acouroient au spectacle, Vénus route confuse, Mars estonné & suppliant, & le reste de la Fable, avec tant d'artifice, que le Philosophe s'écria qu'il luy sembloit voir la chose mesme, & non pas sa représentation, & que cet homme auoit le corps & les mains parlantes. Mais puis-que nous sommes sur ce sujet, ie te veux rapporter tout d'une suite le témoignage d'un barbare de ce temps-là. Car comme vn Prince de Pont fut venu à la Cour

de Néron pour quelques affaires, & qu'il eut  
 veu ce fameux baladin d'ancer avec tant d'adref-  
 fe, qu'encore qu'il n'entendist rien de ce qu'on  
 chantoit, il ne laiffoit pas de comprendre tout,  
 il pria l'Empereur, en prenant congé de luy, de  
 luy vouloir faire préfent de ce Pantomime: Et  
 comme Néron s'estonnoit de cette demande,  
 C'est, dit-il, que j'ay pour voisins des Barbares,  
 dont perfonne n'entend la langue, & celuy-cy  
 fervira de truchement, & leur fera entendre par  
 gesses tout ce qu'il voudra. La perfection donc  
 de cet Art est de contrefaire si bien ce qu'on  
 iouë, qu'on ne fasse ni geste ni posture qui  
 n'ait du raport à la chose qu'on représente, &  
 sur tout qu'on garde le caractère de la perfonne,  
 soit Prince ou autre. Je te diray à ce propos le  
 sentiment d'un autre Barbare qui voyant cinq  
 masques & cinq habits préparez pour un balet  
 & ne voyant qu'un danseur, demanda qui feroit  
 les autres personnages; Et comme il eut appris  
 qu'il les ioueroit tous luy seul, Il faut donc, dit-  
 il, que dans un seul corps il ait plusieurs ames.  
 C'est pour cela que les Romains les ont appellez

*Qui imi-  
 tent tous.*

Pantomimes, & on leur peut apliquer ce que  
 dit le Poëte, *O mon fils, sois comme un Polype, pour  
 prendre toute sorte de couleurs, & changer de face selon  
 la diuersité des affaires.* En un mot, cet Art fait  
 profession d'exprimer les mœurs & les passions

des hommes, & de contrefaire tantost le joyeux tantost le triste, tantost le doux, tantost le colére, & les deux contraires presque en vn mesme momēt. Les autres choses qu'on voit & qu'on entend sont vnes, c'est à dire ne représentent qu'une seule idée; mais le Pantomime est tout seul plusieurs choses, & il y a du plaisir à voir la multitude & la diuersité de son apareil, & comme on a joint au bruit des piez & des cymbales, les perfectionns *La flûte, le chalumeau.* de la Comédie & de la Musique. Dans les autres choses les fonctions du corps & de l'esprit *On, la bonne voix de l'Attent.* sont différentes; mais icy elles sont vnes, & l'on n'y fait aucun geste qui n'ait sa raison. C'est *& le cœcér des Musiciens.* pourquoy vn Ancien disoit que les Pantomimes auoient les mains sçauantes, & les alloit voir *Les bonax Mytilenien.* pour s'instruire; & vn autre Philosophe voyant *Timocrate son précepteur.* danser vn Balet, Grans Dieux! dit-il, de quel plaisir m'estois-je priué iusqu'alors par trop de scrupule. Que s'il est vray ce que dit Platon qu'il y a trois parties dans l'homme, l'irascible, le concupiscible, & le raisonnable, le Pantomime les représente tous trois, l'irascible quand il contrefait le furieux, le concupiscible quand il fait l'Amant passionné, & le raisonnable quand il ioué vne passion modérée, ou plustost cette dernière qualité est répandue par tout, comme le sens de l'atouchement par tout le corps. D'autre costé, quand il a toujours pour objet ce qui

est beau pour ne rien faire au contraire, ne confirme-t-il pas l'opinion d'Aristote, qui met la beauté entre les biens? On peut dire même que son silence a quelque chose de la Philosophie de Pytagore. Ajoutez à cela que cet Art rassemble en vn l'utile & le délectable, qui est le dernier point de perfection au jugement des plus Grans hommes, & l'utile y est d'autant plus utile, qu'il est joint au délectable. Car combien ce spectacle est-il plus agréable que les autres, où l'on voit de jeunes gens s'entrebattre & se veautrer dans la bouë ou dans la poussière; ce que l'on contrefait quelquefois dans les Balets, mais avec moins de danger & plus d'agrément. Car tous ces tours de souplesse, ces sauts, ces pirouettes, ces culebutes, & ces diuers mouvemens du corps, réjouissent ceux qui les voyent, & exercent ceux qui les font, rendant les membres plus souples & le corps plus vigoureux, qui est tout l'avantage qu'on peut tirer de la lutte & d'autres semblables exercices. Comment donc, cet Art ne seroit-il pas tres-loüable, qui exerce en même temps le corps & l'esprit, contente les yeux & les oreilles, à l'ayde de la Poësie & de la Musique, & instruit les spectateurs. Car qui a-t-il de plus doux, de plus aymable, & de plus mélodieux tout-ensemble que la voix jointe au chalumeau & à la flûte? Qu'y a-t-il de plus

plein d'instruction que les Fables anciennes, au récit desquelles vous voyez tout le théâtre agité d'amour ou de haine, de dépit ou de colère, d'horreur ou de compassion. Je ne parle point de la force & de l'adresse du Pantomime, qui est vn chef-d'œuvre, & vne chose aussi rare que de trou- *On, son-*  
*pléssé.*  
 uer en vne mesme personne la douceur & la majesté. Quant aux perfections du corps, ie desire, que selon la manière de Polyclète, le Pantomime ne soit ni trop grand ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre, comme le témoignèrent vn iour ceux d'Antioche, qui se connoissent fort bien en ces choses. Car comme vn petit homme leur représentoit Hector, ils demandèrent tout haut quand Hector viendrait, & que ce n'estoit-là qu'Astianax. Vne autrefois qu'un grand homme représentoit Capanée sous les murs de Thèbes, ils dirent qu'il n'auoit que faire d'échelle pour prendre la ville, parce qu'il estoit plus haut que les murailles : A vn gros homme qui s'efforçoit de sauter, ils crièrent qu'il prist garde de ne pas rompre l'échafaut : Et à vn maigre & défait qu'il songeât à se guérir, & non pas à danser. Railleries pleines d'instruction, & qui font voir que des peuples entiers ont aymé cet exercice, & en ont reconnu les défauts & les perfections. Il faut encore que le Pantomime ait le corps ferme & souple tout-

ensemble, pour se pouuoir arrester tout court & tourner en vn instant , ce qu'il a de commun avec le luteur , comme il prend de l'Orateur la geste, & participe ainsi des vertus d'Hercule, de Pollux & de Mercure. Hérodote dit que les yeux sont plus fidèles que les oreilles, parce qu'on croit plustost ce qu'on voit que ce qu'on oit; mais icy , il faut le jugement de l'un & de l'autre. Du reste, ce spectacle touche tellement, qu'un Amant s'y peut guérir de sa passion, & un mélancolique de sa tristesse; & il est si naturel qu'on y pleure & qu'on y rit selon les diuers sujets qu'on représente. Ceux du Pont & d'Ionie sont tellement touchez de la fable de Baccus , quoy qu'elle soit ridicule, que toutes les fois qu'on la iouë, ce qui arriue souuent, ils passent les iours entiers à voir sauter des Titans, des Satyres, & des Corybantes , & les principaux se piquent plus d'estre les Acteurs de ces fadaïses, que de leur noblesse ou de leur dignité. Après auoir veu les vertus du Pantomime, considérons maintenant ses defauts; j'ay déjà dit ceux du corps, voicy les autres. Plusieurs font des contre-temps, & ne prennent pas bien la cadence. Quelques-uns se troublent en dansant , & déçus par la ressemblance, représentent vne chose pour l'autre, comme celuy qui confondoit les calamitez de Thyeste avec l'histoire de Saturne, à cause

qu'elles ont du rapport , & que l'un & l'autre mange ses enfans ; & celle de Glaucé & de Sémelle à cause du feu dont l'une & l'autre est consumée. Mais l'Art n'est pas responsable des fautes de l'artisan , & il faut blâmer ceux qui pèchent contre les règles, & louer ceux qui les gardent. Le Pantomime donc doit avoir toutes les parties que j'ay dites ; mais il faut pour bien faire , que chacun se reconnoisse dans la diversité des personnages qu'il représente, & se pense voir en luy comme en un miroir. Car alors on ne se peut contenir d'aise , & l'on rencontre ce qui est si difficile à trouver, de se connoître soy-mesme , si bien qu'on revient du spectacle tout instruit de ce qu'on doit faire & de ce qu'on doit éviter. Il doit prendre garde sur tout à garder la bien-séance, sans s'emporter trop avant. Car il y a un vice de trop d'affectation comme dans l'éloquence, lors qu'on passe la mesure des choses qu'on veut représenter, & qu'on fait trop grand ou trop petit , ce qui doit estre petit ou grand. C'est ainsi qu'un illustre Pantomime de mon temps , jouant Ajax le furieux, s'emporta de sorte, qu'on eût dit qu'il ne contrefaisoit pas le furieux, mais qu'il l'estoit. Car il déchira les habits d'un qui frapoit du pied devant luy avec des souliers de fer, selon la coutume, pour faire plus de bruit , & arrachant l'instrument d'un

Musicien en donna vn tel coup sur la teste à ce luy qui représentoit Vlysse, qu'il l'eût assommé sans le chapeau qui retint le coup. Cependant, le peuple qui ne sçait point garder de bornes estoit si rauy de cette extrauagance, qu'il faisoit cent postures ridicules comme s'il eût esté fou luy-mesme, tant l'autre luy auoit bien imprimé la passion qu'il représentoit. Mais les honnestes gens rougissoient de ces folies, quoy qu'ils tâchassent de les excuser. Il fit plus; car il s'en alla du lieu où il estoit, iusqu'au siège des Sénateurs, & s'assit entre deux Consulaires, à qui il fit appréhender avec raison, qu'il ne les prit pour les moutons d'Ajax, & qu'il ne deuint fou tout de bon en le contrefaisant. Et certes dès qu'il fut reuenu de son transport il en eut tant de regret qu'il en tomba malade; & comme on le vouloit obliger à redancer ce Balet, il dit que les plus courtes folies estoient les meilleures, & qu'il se contentoit d'auoir esté fou vne fois en sa vie. Ce qui le fâcha le plus, c'est qu'un de ses rivaux représenta en suite le mesme sujet sans tomber dans la mesme faute, ni sortir des bornes de la représentation, ce qui fut aprouué de tout le monde. Voila ce que j'auois à dire pour justifier ma passion. Que si tu veux vn iour prendre part à ce diuertissement, tu n'en seras pas peut-estre moins touché que moy, & tu ne te plaindras

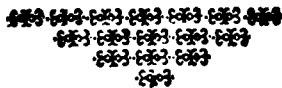


te plaindras pas comme Circé fit à Vlyffe que ses charmes ayent esté impuissans pour toy ; Au contraire, ton esprit en sera tout transporté, & tu seras si amoureux de ce doux poison, que tu n'en voudras pas faire part aux autres. Mais au lieu de te métamorphoser en animal, il te rendra plus excellent ; car comme la verge de Mercure, il éveille ceux qui dorment.

C R A T O N. Cela m'est déjà arriué ; car il me semble que tu m'as desfillé les yeux, & que ie commence à voir & à entendre ce que i'auois ignoré iusqu'à présent. Souuiens-toy donc de me prendre toutes les fois que tu iras au théâtre, afin que i'aye part aussi bien que toy, au plaisir & à l'utilité qu'on peut tirer d'un si agréable diuertissement.

---

*Il y a icy un Dialogue intitulé Lèxiphanés, contre ceux qui parlent un langage qu'on n'entend point, ou, comme nous disons, Phœbus & Galimatias. Mais outre que le Phœbus de nostre langue ne se raporte point à celuy de ce temps-là, ce Dialogue est si obscur que les plus Doctes mesmes n'y voyent goûte ; c'est pourquoy ie ne l'ay point traduit.*



## L'EVNVQVE, OV PAMPHILE.

## DIALOGVE

DE PAMPHILE ET DE LYCINVS.

*C'est une dispute de deux Philosophes Péripatéticiens  
pour une chaire de Professeur, dont on veut exclure  
l'un à cause qu'il est Eunneque.*

PAMPHILE. **Q**V'AS-TU à rire Lycinus? Quoy que tu sois bien gay de ton naturel, il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire.

LYCINVS. Tu riras plus que moy lors que tu sçauras le plaissant procès qui est entre deux Philosophes.

PAMPHILE. Cela est déjà ridicule, que des Philosophes ayent procès ensemble; & quand il seroit vray, cela ne deuroit point troubler la tranquillité de leur esprit, ni émouuoir leurs passions.

LYCINVS. Ils sont bien éloignez de cela; car ils se sont dit l'un à l'autre mille injures.

PAMPHILE. Est-ce pour quelqu'une des choses qui sont controuersées entr'eux, ou si c'est quelque nouveau différent?

L'EVNVQVE, O V PAMPHILE. 579

LYCINVS. Ce sont deux Philosophes de mesme Secte qui disputent publiquement avec aigreur, en la présence des principaux de Rome, deuant lesquels ils deuroient rougir de la moindre faute.

PAMPHILE. Dy-moy quelle est leur dispute, afin que i'en rie à mon tour, sans me tenir plus long-temps en haleine.

LYCINVS. Tu sçais que l'Empereur a fondé quatre chaires de Philosophie pour l'instruction de la jeunesse, & il s'agissoit de receuoir vn Professeur dans celle des Péripatéticiens qui est vacante.

*Des Stoïciens, des Platoniciens, des Epicuriens, &c.*

PAMPHILE. Je le sçay; car celuy qui l'estoit est mort depuis quelques iours.

LYCINVS. Voila l'Heleine pour laquelle ils combattoient; & il n'y auroit pas dequoy le trouuer étrange, n'estoit qu'il ne sied pas bien à des Philosophes qui preschent le mépris des richesses, de se battre pour du reuenu, comme s'il s'agissoit de défendre la Religion ou le sepulcre de leurs Ancestres. Car ce qu'ils considéroient icy n'estoit pas l'instruction de la jeunesse, mais deux mille cinq cens liures de rente.

PAMPHILE. Mais les Péripatéticiens ne tiennent pas les richesses indifférentes, & les mettent hardiment entre les biens.

LYCINVS. Il est vray; Si bien qu'on peut

dire qu'ils combattoient pour la défense de leurs loix & de leurs coutumes : mais il y a du particulier dans la dispute, qui la rend bien agréable. Plusieurs Champions se sont présentez en ces jeux funébres ; mais les deux principaux qui paroissoient deuoir remporter le prix, comme égaux en force & en valeur, estoient le vieux Dioclès & l'Eunuque Bagoas. Le combat a commencé par des escarmouches assez légères, où chacun a soutenu la doctrine de son maistre, sans que pas vn ait eu l'avantage. Mais à la fin Dioclès laissant là son Aristote, a tourné toutes ses forces contre son ennemy & s'est mis à le décrier, & à recueillir ses défauts ; & l'autre pour se reuancher, en a fait autant.

PAMPHILE. Je ne le trouue pas étrange ; car il faut auoir égard aux mœurs aussi bien qu'à la doctrine, dans l'institution de la jeunesse ; & si i'en estois cru, on préféreroit le plus homme de bien au plus habile.

LYCINVS. Je suis de mesme sentiment. Mais ce qui a fait rire la compagnie, c'est qu'après s'estre bien dit des injures l'un à l'autre, Dioclès a reproché à son compagnon qu'il n'estoit pas digne de philosopher, parce qu'il estoit Eunuque, & à plus forte raison de remporter le prix proposé aux Philosophes ; & que si l'on faisoit bien, les Eunuques seroient exclus

non-seulement de toutes les charges publiques, mais des mystères des Dieux & des Assemblées, comme des monstres dont la rencontre seule est funeste. Il s'est donc fort étendu là-dessus, & a reproché à l'autre qu'il n'estoit ni mâle ni femelle, qui est vn prodige dans la Nature. 36

P A M P H I L E. Voila vn crime tout nouveau, qu'un autre appelleroit vn mal-heur; mais qu'a répondu Bagoas à vne si grande objection? car la chose commence déjà à me faire rire.

L X C I N V S. Il est demeuré long-temps sans parler, soit que ce fût de honte, ou de crainte; car on dit que les Eunuques sont plus sujets à ces passions que les autres, & sa confusion paroissoit visiblement sur son visage; Mais à la fin il a répondu d'une voix gresle, Que Dioclès auoit tort de vouloir exclure des hommes d'une profession qui admettoit mesme les femmes, & a alégué les exemples d'Aspasie, de Thargelie, & de Diotime, & celui d'un Eunuque Gaulois qui a esté fort illustre du temps de nos peres, dans la Philosophie Academique. Mais Dioclès estoit si animé qu'il ne vouloit point recevoir ces raisons; & ie croy qu'il eût exclus ce Gaulois mesme, s'il eût esté présent, malgré toute sa réputation & sa gloire. Car il a alégué force raileries des autres Philosophes tant Stoïques que Cyniques qui ont ioué sur ce défaut. Voila la

question qui se présentoit à juger, *Si vn Eunuque peut estre admis à la Philosophie, & particulièrement à estre Professeur.* Dioclès souûtenoit que non, & qu'il falloit du moins pour cela vne grande barbe; l'autre répondoit, qu'il ne s'agissoit pas icy des perfections du corps, mais de celles de l'esprit; & qu'on deuoit simplement auoir égard à la Vertu & à la doctrine. Il raportoit à ce propos l'autorité d'Aristote, qui deuoit estre de grande importance en cette matière, lequel auoit fait vne estime particulière de l'Eunuque Hermias Tyran des Atarniens, iusqu'à luy sacrifier comme à vn Dieu. Il ajoûtoit que les Eunuques bien loin de deuoir estre exclus de l'institution de la jeunesse, y estoient plus propres que les autres, pour estre exempts du soupçon dont Socrate mesme ne s'estoit pû garantir. Il tournoit aussi contre l'autre ses railleries, & disoit que si la barbe estoit si considérable en cet endroit, vn bouc deuoit estre préféré à vn Philosophie. Là dessus vn de la troupe se leuant, Messieurs, dit-il, quoy que Bagaos n'ait point de barbe, il n'est point Eunuque; mais a esté contraint de le contrefaire pour se sauuer d'un adultère où il a esté pris sur le fait; si bien qu'à présent que le danger est passé, ie croy qu'il auouëra ce qu'il est. A ces mots il s'est fait vn éclat de rire, dont le Docteur tout confus, n'a sceu s'il deuoit confesser ou nier le crime.

P A M P H I L E. Veritablement la Comédie est assez belle, mais qu'en est-il arriué?

L Y C I N V S. Que les Iuges ne se pouuant acorder ont remis la chose à la décision du Sénat & de l'Empereur. Car les vns vouloient qu'on dépouïllast Bagoas, comme on fait les esclaves qu'on veut vendre, pour voir s'il estoit capable de philosopher. Les autres plus ridiculement, qu'on luy acordast le congrés avec quelque Courtisane en la présence de l'un des Iuges. Cependant, l'un instruit son acusation, & veut faire reuiure le crime de l'adultère, quoy qu'il fasse contreluy; l'autre tâche à se montrer homme, & met en œuvre toutes ses facultez naturelles, pour remporter la victoire. Car il croit en venir à bout s'il peut faire voir qu'il est bon éralon, comme la marque d'un bon Philosophe, & un argument au genre démonstratif; *On, une démonstration.* Cela me fait souhaiter que mon fils que ie destine à la Philosophie, ait cette partie là excellente plustost que le jugement ou la mémoire, afin de pouuoir estre un iour grand Philosophe.



## DE L'ASTROLOGIE I V D I C I A I R E.

*Le titre sert d'Argument. Du reste ce Traité est en langue Ionique, qui pourroit faire croire qu'il n'est pas de Lucien, outre qu'il y a des choses bien chimériques, & qui ne sont pas de son caractère.*

**M**ON dessein n'est pas de traiter icy de la nature du Ciel & des Astres, mais des prédictions qu'on en peut tirer pour l'utilité de cette vie; sans donner pourtant ni précepte ni doctrine, mais seulement quelques remarques & observations sur ce sujet. Je m'estonne d'abord que les Doctes qui cultuient avec tant de soin les autres parties de la Philosophie, ne font plus d'estat de celle-cy; car elle est tres-ancienne, & tire son origine de ces premiers Roys qui ont esté chéris des Dieux; Mais on néglige maintenant d'y trauailler, non tant par paresse que par ignorance, pour n'en auoir pas assez de lumière; & lors qu'on rencontre quelque imposteur qui en fait profession, on condamne l'art au lieu de condamner l'artisan, quoy que l'Astrologie non plus que les autres Sciences, ne soit pas responsable des fautes que font ceux qui les exercent.



exercent. Les Ethiopiens, à ce qu'on dit, sont les premiers qui l'ont découuerte, à cause que leur Ciel est sans nuages, & qu'ils n'éprouuent pas, comme nous, le changement des saisons; outre que c'est vne nation fort subtile, & qui surpasse toutes les autres en esprit & en sçavoir. Après auoir donc remarqué les faces différentes de la Lune, ils en voulurent rechercher la cause, & trouuèrent à la fin que cela venoit des diuers aspects du Soleil dont elle empruntoit sa lumière. Ils étudièrent en suite le cours & la nature des autres Planètes, & leur donnèrent des noms, non-seulement pour les discerner, mais pour marquer leurs diuerses influences. Enfin, les Egyptiens ont cultiué cette Science, mesuré le cours de chaque Astre, & distingué l'année en mois & en saisons, la réglant sur le cours du Soleil, & les mois sur celui de la Lune. Ils ont fait plus; car ayant partagé le Ciel en douze parties, ils ont représenté chaque constellation par la figure de quelque animal, d'où vient la diuersité de leur Religion. Car tous les Egyptiens ne se seruoient pas de toutes les parties du Ciel pour deuiner; mais ceux-cy de l'une, & ceux-là de l'autre. Ceux qui obseruèrent les propriétés du Belier, adorent le Belier, & ainsi du reste. On dit mesme qu'ils réuèrent le bœuf Apis en mémoire du Taureau celeste,

& dans l'Oracle qui luy est consacré, on tire les prédictions de la nature de ce Signe, comme les Afriquains font de celle du Belier, en memoire de Iupiter Hammon qu'ils adorent sous cette figure. Mais les Caldéens se sont adonnez plus que tous les autres à cette discipline; si bien qu'ils veulent qu'on les en croye les Auteurs, quoy que ce ne soit pas mon sentiment. Pour les Grecs, ils l'ont apriſe d'Orphée qui leur en a donné les premières lumières, bien qu'obſcurément, & sous le voile de plusieurs myſtères & cérémonies. Car la lyre sur laquelle il célébroit les Orgyes & chantoit des hymnes & des cantiques, est composée de sept cordes qui représentent les sept Planètes; c'est pourquoy les Grecs l'ont placée dans le Ciel après sa mort, & apelé vne constellation de son nom. Aussi le peint-on assis avec vne lyre, enuironné d'une infinité d'animaux qui font l'image des feux célestes. On dit aussi que Tiréſias estoit grand Astrologue, & qu'on l'a figuré mâle & femelle, parce qu'il attribuoit l'un & l'autre ſexe aux Planètes. Du temps d'Atrée & de Thyeste, les Grecs auoient déjà grande connoiſſance de l'Astrologie; Et ceux d'Argos ayant décerné l'Empire à celui qui y ſeroit le plus ſçauant, Thyeste leur découurit les proprietez du Belier, d'où l'on a pris ocaſion de dire qu'il auoit vn Belier d'or; Atrée remar-

*De ceux  
du Ciel.*

qua le cours du Soleil, contraire à celui du premier mobile ; ce qui le fit préférer à son rival. J'ay le même sentiment de Bellérophon, & ne croy pas qu'il ait iamais eu de cheval ailé ; mais bien que son esprit guindé dans le Ciel, y a remarqué plusieurs belles choses touchant les Astres. Il en est de même, à mon avis, de Phryxus fils d'Athamas, qu'on fait aller par l'air sur un Belier d'or ; & ie croy que Dédale & son fils ont esté sçauans dans l'Astrologie, & quel'un pour s'estre perdu dans cette Science a donné lieu à la Fable. Peut-estre aussi que Pasiphaë pour auoir ouï l'autre discours du Taureau céleste, & des autres Astres, deuint amoureuse de sa doctrine ; ce qui a fait dire qu'elle estoit deuenue amoureuse d'un Taureau, dont elle auoit iouï par son moyen. Il y en a qui ont partagé cette Science, & se sont exercez chacun sur diuerfes parties ; les uns ayant obserué le cours de la Lune, les autres celui du Soleil ou de quelque autre Planète, avec leurs diuerfes influences ; comme Phaëton & Endymion, dont le premier laissa cet Art imparfait par sa mort ; & l'autre s'en aquita si bien, qu'on dit qu'il iouïst de ses amours, & qu'il coucha avec la Lune. C'est ainsi qu'on fait naistre Enée de Vénus ; Minos, de Iupiter ; Astalaphé, de Mars ; Autolyque, de Mercure, parce qu'ils sont nez sous ces Planètes : Et

comme on retient toujours quelque chose de son ascendant, Minos a esté Roy; Enée, beau; Astalaphé, vaillant; & Autolyque, voleur. Iupiter aussi n'a pas enchainé Saturne, ni ne l'a précipité dans les Enfers, comme le croit le peuple ignorant; mais on a feint le premier, à cause de son mouvement lent & tardif; & la profondeur de l'air a esté prise pour l'abisme des Enfers. Il est aisé de voir par les vers d'Hésiode & d'Homère que les Fables anciennes s'accordent avec l'Astrologie, comme quand celui-cy parle de la chaîne d'or de Iupiter, & des dars du Soleil que ie crois estre l'an & les iours, pour ne rien dire des villes que Vulcan graua dans le bouclier d'Achile, ni de la Dançe, & du cercle luisant de son Ecu. Car tout ce qu'il dit de l'adultère de Mars & de Vénus, & de la façon dont il fut découuert, est pris de l'Astrologie; à quoy a donné lieu le fréquent concours de ces deux Planètes. En vn autre endroit il décrit les effets de ces deux Astres, attribuant à Vénus les plaisirs de l'amour, & à Mars ceux de la guerre. Les Anciens sçachant bien ces choses, se sont fort adonnez aux prédictions qui se tirent des étoiles. Car ils n'entreprenoient rien de considérable sans consulter quelque Devin, soit qu'il fût question de prendre femme, ou de faire quelqu'autre chose d'importance. Les Oracles mesme ont du rapport à l'Astrologie.

La Vierge qui rend les réponses à Delphes, signifie la Vierge celeste; le Dragon qui fisle sous le trepié, le Dragon du Ciel; le Temple de Didyme, les deux lumeaux; En vn mot, la diuination est vne chose si sainte & si ancienne, qu'Vlysse dans ses longues & périlleuses erreurs voulut descendre aux Enfers, non par vne simple curiosité, mais pour y consulter Tirésias qui estoit grand Astrologue, sur l'estat de ses affaires. Comme il fut arriué au lieu que Circé luy auoit dit, il creusa vne fosse, & y égorgea des victimes; & lors qu'il se vit enuironné d'ombres murmurantes, parmy lesquelles estoit celle de sa mere, il ne leur voulut pas permettre de boire le sang dont elles paroissoient fort altérées, que celle de Tirésias n'eût bû la première, afin d'apprendre d'elle l'auenir. Lycurgue ce grand Législateur des Lacédémoniens, forma sa République sur le modèle des Astres, & défendit à ses Citoyens de marcher au combat auant la pleine-Lune, parce qu'on en a le corps plus vigoureux. Il n'y a que les Arcades qui n'ont pas voulu receuoir l'Astrologie, estans si sots que de croire qu'ils sont nez auant la Lune. Voilà comme nos Ancestres ont esté curieux de cette Science; mais maintenant, les vns disent, Qu'il est impossible de connoistre l'auenir, parce que toutes choses sont incertaines, & peuuent arriuer

diuerſement ; Que ce n'eſt pas pour nous que les Aſtres roulent dans le Ciel & qu'ils n'ont aucun commerce avec les hommes, ni ne ſe mêlent de leurs affaires ; mais ſe remuent par neceſſité. Les autres ſouſtiennent que l'Aſtrologie n'eſt pas tant menteuſe qu'inutile, parce que les choſes ne ſe peuuent éuiter quand elles ſe pourroient préuoir. Mais ie répondray aux vns & aux autres que les Etoiles veritablement ont leur cours neceſſaire dans le Ciel, mais que les effets en viennent iuſqu'à nous. Car ſi la courſe des cheuaux & le mouuement des hommes, ſont capables de remuer des pierres par l'ébranlement de l'air agité, pourquoy le cours de ſi grans globes ſera-t-il ſans effet ? Le moindre feu produit de la chaleur que nous reſſentons, quoy qu'il brûle neceſſairement, & ſans auoir égard à nous ; & pourquoy ne ſentirions-nous point les influences des Aſtres ? Il eſt vray que l'Aſtrologie ne change pas la nature des choſes, & n'empêche pas qu'elles n'arriuent ; mais les prédictions agréables donnent de la ioye, & l'on peut plus aiſément remedier aux maux qu'on préuoir ; outre qu'ils ne ſurprennent pas tant, & ſont plus faciles à ſuporter. Voilà quel eſt mon ſentiment touchant cette partie de l'Aſtrologie.

## D E M O N A X.

*C'est la vie d'un Philosophe qui estoit du temps  
de Lucien.*

**N**O S T R E Siècle n'a pas esté dépourueu de personnes extraordinaires , tant pour les auantages du corps que pour ceux de l'esprit. Sostrate le Béocien que les Grecs apelloient Hercule , peut seruir d'exemple de l'un , & le Philosophe Démonax de l'autre. Car ie les ay connus tous deux , & vécu long-temps avec le dernier. Mais i'ay parlé du premier en vn autre liure où i'ay décrit sa taille, sa force, & sa façon de viure toute sauuage. Car il demouroit à découuert sur le Parnasse , & se nourrissoit de viures champestres , sans prendre aucun repos que dans le trauail. Il a nettoyé les grans chemins de voleurs , comme ont fait Hercule & Thésée , ouuert le passage à trauers des lieux inaccessibles , & rendu des riuieres nauigables. *On. bâty  
des ponts.* Pour l'autre , i'ay entrepris de mettre icy comme vne idée de sa vie, afin d'en conseruer la memoire, & porter la posterité à l'imitation de ses vertus ; car il ne l'a cédé à pas vn des Philosophes de ma connoissance. Il estoit de l'Isle

de Cypre, d'une maison assez illustre & opulente; mais comme il avoit l'esprit encore plus grand que sa fortune, il méprisa tout, pour s'adonner à la Philosophie. Il n'y fut porté de personne, quoy qu'il ait vécu familièrement avec Agathobule, Démétrius, Epictète, & Timocrate d'Heracée, qui estoit vn autre grand Philosophe, sans parler de son esprit & de son éloquence. Quitant donc toutes les grandeurs & les richesses pour suivre le chemin de la Vertu, il conserva toute sa vie vne grande liberté, tant en ses paroles qu'en ses actions, & mena vne vie exemplaire & irrépréhensible. Il passa par les Lettres humaines, avant que de se ietter dans la Philosophie; & ne se contenta pas d'une légère teinture des Sciences, mais en voulut sçavoir le fons. Il avoit accoustumé son corps au travail, tant pour estre plus vigoureux que pour se pouvoir passer des autres; & comme il vit qu'il ne pouvoit plus suffire à soy-mesme, il sortit volontairement de la vie, laissant beaucoup à parler de soy aux plus grans personnages de la Grèce. Il n'embrassa point de Secte particulière; mais prenant ce qu'il y avoit de bon en chacune, il laissa indécis laquelle il estimoit le plus. On voyoit bien pourtant qu'il faisoit plus d'estat de Socrate que des autres Philosophes, quoy qu'en son habit & en sa façon de vivre, il imitast



imitast dauantage Diogéne; Mais c'estoit sans vanité, & sans enuie de se faire admirer; car il viuoit du reste comme les autres, & s'acommodoit aux loix & aux coûtures de son païs. Il n'afectoït pas l'ironie de Socrate, bien qu'il fût fort agréable en son entretien, & délicat en ses railleries; de sorte que ses disciples n'apréhendoient pas la séuerité de ses répréhensions, encore qu'ils ne méprisassent pas ses auis, & qu'ils en fissent bien leur profit. On ne le voyoit iamais crier ni tempester dans la dispute, ni se mettre en colére, lors qu'il falloit reprendre quelqu'un. Il haïssoit le vice, sans en vouloir aux vicieux, & tâchoit de le guérir comme les Médecins font les maladies, sans se mettre en colére contre les malades. Il croyoit que c'estoit le propre de l'homme de faillir, & du sage, de pardonner & de redresser celuy qui auoit failly. Dans cette sorte de vie il n'auoit besoin de personne, & chacun auoit besoin de luy. Il auertissoit ses amis qui estoient dans vne haute condition, de ne se point fier à vne chose si fressle que la fortune, ni s'enorgueillir d'un bien qui estoit souvent le partage des fots; & encourageoit les autres à souffrir patiemment les calamitez de la vie, parce qu'eux ou elles ne pouuoient long-temps durer, & que la coûture adoucissoit les choses les plus rudes, & apriuoisoit iusqu'aux maux. Il se

plaisoit à réconcilier ceux qui estoient mal-ensemble , & à entretenir la paix dans les familles , au lieu de nourrir des haines immortelles ; & ne pouuoit souffrir que ceux qui sont si sujets à faillir , ne voulussent point pardonner. Il fit vn iour vne belle harangue au peuple dans vne sédition , & en ramena plusieurs à leur deuoir , par l'obeïssance. Car il auoit vne grace particulière à tout ce qu'il disoit & ce qu'il faisoit ; & l'on eût dit que la persuasion habitoit sur ses lèvres , comme dit le Comique. Sa façon de viure estoit douce , gaye & paisible ; & si quelque chose troubloit sa tranquillité , c'estoit la mort ou la maladie de ses amis. Car il croyoit qu'il n'y auoit point de plus grand trésor que l'amitié. Aussi n'auoit-il point d'ennemis , & se pouuoit dire plustost amy de tout le monde ; car il ne refusoit son secours à personne , & croyoit que des-là qu'on estoit homme , on auoit droit de luy demander son assistance. Mais il y en auoit dont il aymoït plus l'entretien & la compagnie , fuyant sur tout ceux qui nous font la cour , sur l'espérance d'en tirer quelque profit. Tous les Athéniens tant grans que petis l'auoient en singulière vénération , & n'en faisoient pas moins d'estat que des principaux de la République. Il ne laissa pas d'en choquer plusieurs d'abord par sa façon libre de parler & de viure,

& eut des acufateurs qui luy reprochèrent, comme à Socrate, qu'on ne le voyoit point aux Temples ni aux sacrifices, & qu'il ne s'estoit point fait initier aux mystères d'Eleufine. Mais il se présenta hardiment en public pour se défendre, en estat d'un homme qui ne craint rien, & répondit fort doucement, & quelquesfois un peu rudement contre sa coûtume. Car il dit d'abord, qu'il se présentoit avec un chapeau de fleurs sur la teste, comme on en met aux victimes, afin qu'on le pût sacrifier si l'on en auoit enuie. Et sur ce qu'on luy reprochoit qu'il ne sacrifioit point à Minerue, il dit, que c'est qu'il ne croyoit pas qu'elle eût besoin de ses sacrifices. Quant aux mystères d'Eleufine, qu'il n'auoit pas désiré de les sçauoir, parce qu'il n'eût iamais pû s'empêcher de les publier, soit qu'ils fussent bons ou mauuais, pour y encourager ou en détourner les autres. Cela apaisa le peuple, & luy fit ietter les pierres qu'il auoit amassées pour le lapider. Je veux mettre icy tout d'un temps les bons mots qu'il nous a laissez, & ses réponses promptes & aiguës. Fauorinus ayant appris qu'il se moquoit de ses discours trop polis & trop recherchez pour un Philosophe, le vint trouuer & luy demanda, qui c'estoit qui se moquoit de luy? Un homme, répondit-il, qui a l'oreille assez délicate, & qui n'est pas facile à surprendre. Un

*Vêtu de  
blanc &  
couronné.*

Ffff ij

autre luy ayant demandé en vertu dequoy il s'estoit porté à la Philosophie : En vertu, dit-il, de ce que ie suis né homme. Vne autre fois interrogé quelle Secte il embrassoit de toute la Philosophie ? Qui t'a dit, répondit-il, que ie suis Philosophe, & se retira en souïrant. Et comme l'autre luy eut demandé dequoy il rioit, le ris, dit-il, de ce que tu iuges les Philosophes à la barbe, toy qui n'en as point ; car c'estoit vn ieune homme à qui il parloit. Vn Rhéteur assez illustre ayant dit vn iour en vne harangue, qu'il auoit passé par toutes les Sectes ; mais il vaut mieux rapporter ses paroles, *Si Aristote m'appelle au Lycée, j'iray ; si Platon à l'Académie, ie le suivray ; si Zénon au Pécile, j'y demeureray ; si Pythagore me veut, ie me tairay.* Il s'écria, Pythagore t'appelle. Vn ieune seigneur Macédonien, assez beau garçon, luy ayant proposé vn argument sophistique pour se moquer de luy, il luy répondit par vn équivoque qui taxoit sa réputation ; dequoy l'autre s'estant mis en colére, & luy ayant dit qu'il luy montreroit bien qu'il estoit homme ; Tu l'es donc, dit-il ? Comme il se moquoit d'un Athlète qui portoit l'habit de vainqueur, pour auoir remporté le prix aux jeux Olympiques, il receut de luy vn coup de pierre à la teste ; & comme on luy crioit qu'il allast trouuer le Proconsul : Non, dit-il, mais le Médecin. Vn iour en se prome-

nant il trouua vn anneau d'or où il y auoit vn cachet , & fit publier qu'il le rendroit à celuy *On, affi-*  
qui l'auoit perdu , en luy disant quelle estoit la *cher.*  
pierre & l'empreinte. Mais là dessus vn beau  
garçon l'estant venu voir , & disant que c'estoit  
luy , sans en donner les marques ; Garde bien ,  
luy dit-il , ton anneau ; car tu ne l'as pas perdu.  
Comme vn Sénateur Romain luy montrait son  
fils qui estoit fort beau, mais efféminé ; Il est fort  
beau , dit-il , & digne de toy ; mais il ressemble  
à sa mere. Il apelloit vn Cynique qui alloit vêtu  
d'une peau d'Ours, Arcésilas, au lieu de l'appeler  
par son nom. Quelqu'un luy demandant en quoy  
consistoit la félicité , A estre libre , répondit-il.  
Et comme on luy eut reply qu'il y en auoit plu-  
sieurs qui l'estoient ; l'appelle libre, repliqua-t-il,  
celuy qui n'est touché ni d'esperance ni de crain-  
te. Comment cela se peut-il faire , dit-on ? Il  
est bien aisé , ajouta-t-il ; car si l'on considère  
de prés les choses du monde, on trouuera qu'el-  
les ne sont dignes ni de l'un ni de l'autre. Le  
philosophe Pérégrius qu'on nommoit Protée,  
le blâmant de ce qu'il rioit trop ; & luy repro-  
chant qu'il ne faisoit pas le Cynique , Ni toy  
l'homme, dit-il. Comme vn Philosophe se met-  
toit en peine de prouuer les Antipodes, il le prit  
par la main & le mena à vn puits, où luy mon-  
trant son ombre renuersée ? N'est-ce pas comme

cela, luy dit-il, que tu crois les Antipodes ? Vn imposteur se vantant de sçauoir vn secret pour auoir tout ce qu'il vouloit, il le mena chez vn boulanger ; & tirant vne pièce d'argent, prit vn pain & dit, Voila tout mon secret. Le grand Hérode pleuroit son fils, qui estoit mort auant l'âge, & ne vouloit point receuoir de consolation ; lors qu'il luy vint dire qu'il luy en apportoit des nouvelles de l'autre monde ; & comme il luy eut demandé ce que c'estoit, Que tu l'aillés trouuer, dit-il. Vn autre se tenant renfermé pour le mesme sujet, il luy dit qu'il estoit Magicien, & qu'il luy rendroit son fils, pourueu qu'il luy pût nommer trois hommes de son âge, qui n'eussent iamais pleuré personne. Et comme il n'en pouuoit trouuer, Ne te plains donc pas, dit-il, de ce qui t'est commun avec tout le reste du monde. Il se moquoit de ceux qui affectent des mots anciens, & dit à quelqu'un qui luy parloit de la sorte : N'as-tu point de honte de me parler le langage d'Agamemnon, tandis que ie te parle celuy d'à present ? Comme vn de ses amis luy disoit, allons au Temple d'Esculape prier pour la santé de mon fils : Penfes-tu qu'il soit sourd, dit-il, & qu'il ne nous entende pas bien d'icy ? Voyant vn iour disputer deux Philosophes, qui ne disoient rien à propos : Ne diriez-vous pas, dit-il, qu'ils sont tous deux sourds,

*Rhéteur.*

*C'est qu'en pleurant il hastoit sa mort.*

ou que l'un parle vne langue que l'autre n'entend point? Agathoclés le Péripatéticien, se vantant d'estre le premier & le seul Dialecticien de son temps; Si tu-és le premier, dit-il, tu n'és pas le seul; & si tu-és le seul, tu n'és pas le premier. Quelqu'un voyant faire & dire beaucoup d'extravagances au Consulaire Céthégus, qui alloit estre Lieutenant de son pere en Asie, s'écria que c'estoit vn grand monstre: Ouï bien vn monstre, dit-il, mais non pas grand. Comme il vit partir le Philosophe Apollonius avec ses disciples, pour aller estre précepteur du Prince, il dit, que c'estoit Iason avec ses Argonautes. Quelqu'un luy demandant si l'ame n'estoit pas immortelle? Oüi, dit-il, comme tout le reste. Il auoit coûtume de dire, parlant d'Hérode, qui *Rhéteur.* disoit les plus belles choses du monde, & faisoit cent extravagances pour la mort de son fils, que *On, ses fils.* Platon auoit raison de donner à l'homme plusieursames, parce qu'il estoit impossible, s'il n'en eût eü qu'une, de pouuoir faire & dire tant de choses si contraires. Il eut la hardiesse de demander publiquement aux Athéniens, pourquoy ils vouloient exclure les Barbares de leurs mystères, veu qu'Eumolpe qui les auoit instituez, estoit Barbare luy-mesme. Comme il vouloit s'embarquer durant l'Hyuer, vn de ses amis luy dit qu'il seruiroit de pâture aux poissons: Aussi

m'en ont-ils seruy, dit-il. Vn iour vn mauuais déclamateur à qui il disoit qu'il se deuoit exercer, luy ayant répondu qu'il déclamoit tous les iours en son particulier ; C'est que tu déclames deuant vn sot , ajoûta-t-il. Voyant vn Deuin qui prenoit de l'argent pour dire la bonne-auanture ? Si tu peux changer, dit-il , l'ordre des Destins , on ne te sçauroit trop donner ; sinon, l'on ne te sçauroit donner trop peu. Quelqu'un s'escriuant contre vn pieu fiché en terre, selon la coûtume Romaine , luy demanda s'il ne faisoit pas bien ? Fort bien , dit-il , parce que tu n'as qu'un pieu pour ennemy. Il n'estoit pas moins prompt à se démêler sur le champ , des questions obscures & douteuses. Car, comme quelqu'un luy eut demandé si l'on brûloit mille liures de bois, combien il y auroit de liures de fumée ; Il ne faut, dit-il, que peser les cendres, la fumée pèsera le reste. Vn Grec qui parloit fort mal sa langue , luy ayant dit que l'Empereur l'auoit fait citoyen Romain ; l'aymerois mieux, dit-il , qu'il t'eust fait citoyen d'Athènes. Il dit à vn Sénateur qui se glorifioit de sa pourpre, qu'une beste auoit porté son habit deuant luy. Estant dans le bain , comme il appréhendoit de mettre le pié dans vne cuvette d'eau chaude, & que quelqu'un s'en rioit ; Il ne s'agit pas icy, dit-il , de mourir pour sa Patrie. Comme quelqu'un luy demandoit



doit ce qu'il croyoit de l'autre monde ; Aten que i'y aye esté, dit-il, pour t'en dire des nouvelles. Vn Poëte impertinent s'estant fait à soy-mesme son Epitaphe, qui portoit que la terre auoit le corps, mais que l'esprit s'estoit enuolé dans le Ciel; Le voudrois qu'il y fût déjà, dit-il. Comme il s'apuyoit sur vn bâton, pour la debilité de son âge, quelqu'un luy demanda ce qu'il auoit ; C'est, dit-il, que Cerbère m'a mordu. Voyant vn Lacédémonien en colère qui batoit son valet; Cesse, dit-il, de te rendre semblable à luy. Vnē laideron nommée Danaé, ayant vn procès & sollicitant ses Iuges pour tâcher de les corrompre; Acommode-toy, luy dit-il, avec ta partie ; car tu n'es pas Danaé fille d'Acrise. Il en vouloit particulièrement à ceux qui philosophoient par vanité ; & comme vn Cynique crioit qu'il estoit disciple d'Antisthène, de Cratés & de Diogène; Non pas, dit-il, mais d'Hy- *C'est à dire orgueil.* péride. Voyant des luteurs qui s'entremordoient, au lieu de se battre légitimement ; Ce n'est pas sans cause, dit-il, que les Poëtes vous appellent des lions. Vn Proconsul voulant châtier vn Cynique qui le blâmoit de trop de délicatesse, parce qu'il se faisoit arracher le poil de tout le corps, luy pardonna à la fin à sa prière. Mais que veux-tu, dit-il, que ie luy fasse s'il y retourne ? Que tu luy arraches, dit-il, le poil comme à toy ; par où

G g g g

il reprenoit plus aigrement le Proconsul que le Cynique n'auoit fait. Il répondit à vn Gouverneur de Prouince , qui parloit beaucoup sans l'écouter , & luy demandoit ce qu'il falloit faire pour se bien acquiter de sa Charge ; Parler peu, dit-il , & écouter tout. A quelqu'un qui trouuoit mauuais qu'il mangeast du miel , comme vn mets trop délicieux pour vn Philosophe; Pen-ses-tu, dit-il, que la Nature l'ait fait pour des sots? Ayant veu au Pécile vne statuë de cuiure, qui n'auoit qu'une main; La Fortune, dit-il, a rendu à Cynégire l'honneur que luy auoient dénié les Athéniens. Comme vn Philosophe boiteux se promenoit dans le Lycée ; Il n'y a rien de plus ridicule, dit-il , qu'un boiteux Péripatéticien. Epictète luy conseillant de se marier, & disant que cela n'estoit pas contraire à la profession d'un Philosophe; Donne-moy, luy dit-il, vne de tes filles en mariage. Il dit à vn meschant homme qui contrefaisoit le Philosophe & parloit toujours des catégories , Qu'il en estoit digne. Comme les Atheniens délibéroient de dresser vn Amphithéâtre pour les combats de Gladiateurs; ainsi qu'on auoit fait à Corinthe ; Il faut auparauant, dit-il, abatre l'Autel de la miséricorde. Ceux d'Elide luy voulant dresser vne statuë; Ne le faites pas, dit-il, de peur de condamner vos Ancestres , qui n'en ont point dressé à

*Voyez les Remarq.*

*C'est à dire se promenant.*

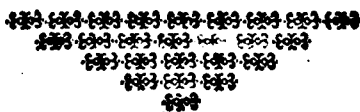
*C'est qu'il n'estoit pas marié.*

*Raillerie Grecque  
Ou de donner des combats de Gladiateurs, à l'exemple des Corinthiens.*

Socrate ni à Diogène. Je luy ay ouï dire vne fois à vn Iurifconsulte, que les Loix estoient inutiles, parce que les gens de bien n'en auoient que faire, & que les meschans n'en deuenoient pas plus gens de bien. Il auoit toûjours à la bouche ce mot d'Homère, *Qu'un sot & un habile-homme meurent tous deux d'une mesme mort*; & disoit que Thersite dans ses harangues sembloit vn Philosophe Cynique. Comme on luy demandoit ceux qu'il estimoit le plus de tous les Philosophes? Il dit qu'il les estimoit tous; mais qu'il réueroit Socrate, admiroit Diogène, & aymoît Aristipe. Il vécut près de cent ans, n'estant iamais triste ni malade, & seruant ses amis quand ils auoient besoin de luy, sans leur estre à charge, ni faire tort à personne. Les Athéniens & toute la Grèce l'auoient en si grande estime, que les Magistrats se leuoient, lors qu'il passoit, & chacun se taisoit quand il venoit à parler. Comme il fut deuenu fort vieil, il logeoit où il se trouuoit, & on l'estimoit à bon-heur, comme si l'on eût receu vn Dieu. Les boulangères mesme s'entrebatoient à qui luy donneroit du pain; & les enfans luy présentoient de leurs fruits, & l'apelloient leur pere. Vn iour qu'il s'estoit fait vne émeute dans l'assemblée du peuple, tout le monde s'arresta, quand il parut; ce que voyant, il se retira sans rien dire, parce qu'il auoit fait ce qu'il

*Qu'un lâche & un vaillant meurent l'un comme l'autre.*

désiroit. Comme il vit qu'il ne pouuoit plus  
sufire à soy-mesme , il dit à ceux qui estoient  
présens, ce que le Héraut crie après les jeux; *On  
se peut retirer, le spectacle est acheué,* & mourut fau-  
te de manger, sans rien perdre de sa gayeté or-  
dinaire. Quelqu'un luy ayant demandé, s'il ne  
vouloit rien ordonner touchant sa sépulture; Si  
personne ne m'enseuelit , dit-il, la pourriture  
m'enseuelira: Mais quoy répondit-on, te laisse-  
ras-tu manger aux chiens & aux oiseaux; Le seray  
pour le moins, dit-il, vtile à quelque chose après  
ma mort. Les Athéniens luy firent des func-  
railles publiques avec grand apareil, & le regré-  
tèrent long-temps , iusqu'à réuéer comme vne  
chose sacrée, la pierre sur laquelle il s'asséoit.  
Tout le monde voulut assister à ses obsèques,  
& les Philosophes le portèrent eux-mesmes sur  
leurs épaules. Voilà ce que j'auois à dire de ce  
Grand homme, pour faire voir comme vn échan-  
tillon de sa gloire.



## DE L'AMOUR DES GARÇONS.

## DIALOGUE

DE LYCINVS ET DE THEOMNESTE.

*Ce Dialogue consiste principalement en deux Harangues; En l'une on soutient l'amour des femmes; & en l'autre, celui des garçons : mais c'est l'amour honneste, selon la doctrine des Platoniciens. Toutesfois, l'Auteur tasche malicieusement, sous ce prétexte, d'introduire le sale amour; mais l'autre opinion y est si bien défendue, que cela ne peut corrompre personne, & sert plustost à faire voir que ce vice n'a que la passion pour se défendre. Car toutes les raisons en sont chymériques, ou confondent l'amitié avec l'amour, & le vice avec la vertu. Du reste, il est intitulé au Grec les Amours: mais ce titre est obscur & artificieux, pour couvrir la chose dont il traite; ce qui se iustifie par la fin.*

LYCINVS. **T**V m'as tout réjoüi, Theomneste, par tes discours amoureux. Car comme l'esprit ne peut estre toujours tendu, ni occupé à des choses sérieuses, j'auois besoin de quelque relâche, & ie n'en voy point de plus agréable que celui-là. S'il te souvient donc encore de quelques-vnes de tes auantu-

G g g g iij

res, ie te conjure par la Mere des Amours, de m'en faire part, puis-que nous chommons aujourd'huy la feste d'Hercule, qui a esté vn Dieu amoureux aussi bien que vaillant.

THEOMNESTE. Tu conteroïs plustost les flots de la mer, Lycinus, & les petits flocons de neige, qui tombent en Hyuer sur les campagnes, que le nombre de mes amours; & l'on diroit que Cupidon a épuisé sur moy tous ses traits, & ne s'en est point réservé pour blesser les autres. Car ie passe toujours d'amour en amour, & en ay fait vn nouveau, avant qu'estre défait du premier; ou plustost, d'un seul il en renaist plusieurs, comme des testes de l'Hydre, sans qu'Iolas mesme me pût soulager. Aussi le feu qu'on r'alume incessamment, ne s'éteint iamais; & il semble que l'amour est comme vne abeille dans mes yeux, qui va sucçant par tout les beautez, sans en estre iamais rassasié. Je doute quelquesfois si ce n'est point vn effet du courroux des Dieux, & si ie n'ay point offensé Vénus & Cupidon, comme ces illustres coupables qui ont resenty leur fureur.

LYCINVS. Quoy! Theomneste se fâcherait d'estre né homme, & d'aymer ce qui est beau, & chercheroit des remédes pour se guérir d'une maladie si agréable! Tu deurois plustost benir le Ciel, de ce qu'il ne t'a point destiné comme

les autres à l'exercice pénible des Armes ou de l'Agriculture , ni à vn sale & indigne trafic , & aux inquiétudes du marchand & du pilote ; mais à vne vie délicieuse , dont les tourmens mesmes sont doux , & où l'on passe continuellement de l'amour à la iouïssance , & de la iouïssance à l'amour , sans aucune interruption de plaisir ni de délices , puis-qu'il y en a mesme dans les desirs & les esperances. Tandis que tu me faisois ce long récit , ie voyois nager tes yeux dans la volupté , & le ton de ta voix se changer ; ce qui me faisoit assez connoistre que tu n'auois pas seulement aymé ces choses , mais que tu-en ay-  
mois encore le souuenir. S'il te reste donc quelque particularité à conter , comme à Vlyse , de tes longues & agréables erreurs , fais-en icy vn sacrifice à Hercule , pour rendre son seruice acom-  
ply , & célébrer pleinement sa feste.

THEOMNESTE. C'est vn Dieu carnassier , Lycinus , qui n'ayme pas les sacrifices qui ne fument point ; mais puis-que tu veux solenniser cette feste par des discours amoureux , mettons fin aux miens qui ont commencé de trop bonne heure , & t'ont réueillé sur le point du iour ; & tirant ta muse de ses exercices ordinaires , fay-  
luy acheuer gayement la iournée à l'honneur du Dieu , & prononce hardiment lequel te plaist plus des deux amours ; car comme tu n'es enga-

*Celuy des  
femmes &  
des garçons.*

gé, ni à l'un ni à l'autre, tu-en peux beaucoup mieux iuger que moy, qui suis piqué sur le jeu, & qui ayme éperdûment tout ce qui est beau.

LYCINVS. Penſes-tu que ce diſcours n'ait rien de ſérieux? Ce n'eſt pas mon auis; & il me ſouuient encore d'une diſpute que j'oüis il n'y a pas long-temps ſur ce ſujet, où ie vis combattre deux Champions avec tant de force & d'adreſſe, que ie doutay quelque temps qui remporteroit la victoire; & ſi tu veux, ie te feray le récit de leur combat. Ils n'eſtoient pas comme  
*Cela ſera expliqué plus bas.* toy engagez dans l'une & l'autre paſſion; mais chacun auoit la ſienne particulière, & condamnoit celle de ſon voiſin.

THEOMNESTE. Que ie ſerois heureux d'entendre une ſi agréable diſpute! Je vais m'aſſeoir vis-à-vis de toy, & ne me lèueray point que tu n'ayes acheué.

LYCINVS. Comme j'auois deſſein de nauiger en Italie, ie m'embarquay ſur un brigantin, où ie fus conduit par une troupe de gens de Lettres, qui ne me quitoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous auions eue enſemble. Lors que j'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, ie montay ſur mer, & m'aſſis près du Pilote. Mon deſſein n'eſt pas de te conter par le menu toutes les auantures de noſtre nauigation; mais après auoir raſé  
 la coſte



la coste de Cilicie & de Pamphilie, d'une vitesse incroyable, à l'ayde des vens & des rames, & traversé, avec difficulté, les Isles Chélidoniennes, heureuses bornes de l'ancienne Grèce, nous entrâmes dans la mer de Lycie, & abordâmes à toutes ses villes, qui n'ont plus rien de leur ancienne félicité. Nous tâchions donc d'adoucir par diuers contes l'ennuy de nostre voyage; & lors que nous fûmes arriuez à Rhodes, nous résolûmes d'y séjourner, pour nous remettre du trauail de la mer; si bien que les Matelots tirant à sec leur nauire, dressèrent leurs petites cabanes sur le riuage. Mais pour moy ie m'acheminay tout doucement au logis qui m'estoit préparé vis-à-vis du Temple de Baccus, & contemplois en passant les beautez d'une ville qui a quelque chose de celles du Soleil, à qui elle est consacrée. Comme ie me promenois sous le portique du Temple que i'ay dit, & considérois tout à loisir ses diuerses peintures, me remettant dans l'esprit avec ioye les Fables anciennes, que quelqu'un de ceux qui estoient présens m'interprétoit, lors qu'il y auoit quelque mystère caché, Il m'arriua au sortir de là vn des plus grans plaisirs qui puisse arriuer en vn païs étranger, qui est de rencontrer quelque personne de connoissance. Car ie trouuay deux de mes anciens amis, que tu-as veus souuent icy avec moy, le

H h h h

*Celui des  
garçons.*

beau Cariclés de Corinthe, qui est toujours si bien peigné & ajusté pour plaire aux Dames, & l'Athénien Callicratidas, beaucoup moins coquer, comme celui qui a en teste l'autre amour, iusqu'à faire des imprécations contre Prométhée, tant il abhorre ce sexe. Du reste grand Aduocat & sçauant dans les affaires, mais qui ayme la lutte & les autres exercices, pour contenter, à mon auis, sa passion. D'aussi loin qu'ils me virent, ils coururent m'embrasser, & me prièrent chacun, selon la coûtume, de prendre leur logis. Mais ie m'en défendis le mieux que ie pus; & pour les mettre d'acord, ie leur dis qu'ils viendroient tous deux ce iour-là manger chez moy, & qu'en suite i'irois chez eux, parce que ie voulois estre à Rhodes trois ou quatre iours. Le fus donc l'hoste le premier iour, Callicratidas celui d'après, & Cariclés le troisiéme. Je remarquay en la maison de chacun des preuues véritables de leur amour. Car l'Athénien n'auoit chez luy que de beaux garçons; & si-tost qu'ils deuenoient grans & barbus, il les enuoyoit en ses terres pour administrer son bien; Mais Cariclés n'estoit seruy que par des femmes, & l'on voyoit à peine chez luy vn homme, si ce n'estoit quelque enfant ou quelque vieux cuisinier, qui ne pouuoit donner de jalousie. Cependant, il y auoit toujours entr'eux quelque différent sur

ce sujet , que j'auois assez de peine à apaiser. Comme ie leur eus dit mon dessein, ils voulurent estre de la partie, ayant enuie de voir l'Italie aussi bien que moy ; & lors que nous fûmes arriuez à ~~Knide~~ Cnide , nous résolûmes d'y descendre pour voir le Temple, & la Venus de Praxitele, avec les autres raretez du pais. Nous y abordâmes doucement & sans peine, comme si la Deesse mesme eût conduit nostre vaisseau. Les autres en arriuant, eurent soin de se pourvoir de ce qui leur estoit necessaire : mais pour nous, nous courûmes toute la ville, riant de la licence du peuple, qui estoit grande, comme dans vn lieu consacré à Venus. Après auoir veu le Portique de Solstrate, & les autres curiositez de la ville, nous vinmes au Temple de la Déesse, Caricles & moy fort gayement ; mais Callicratidas à regret ; & l'on voyoit bien qu'il eût préféré le Cupidon de Thespie, à la Venus de Cnide. Dés que nous fûmes à l'entrée du Temple, nous vîmes des marques de la présence de la Déesse. Car la partie du paruis qui est découuerte, au lieu d'estre pauee à l'ordinaire, estoit remplie d'arbres fruitiers, qu'on voyoit tout chargez de fruits, parmi lesquels estoient entremeslez quelques planches & quelques cyprés pour auoir de l'ombre. Là fleutissoit le myrte, consacré à la Deesse, & le laurier mesme, quoy que son ennemy.

arbre estoit entortillé de lierre, ou de pampres chargez de raisins, qui faisoient vn bel ombrage ; outre que Baccus & Vénus s'accordent fort bien ensemble, & font vn mélange tres-agréable. Sous ces arbres estoient dressées des tentes pour le peuple ; car on y voyoit peu d'honnestes gens, sous lesquelles plusieurs se réjouissoient, & prenoient des plaisirs conformes au lieu. Après auoir admiré toutes ces merueilles, nous entrâmes dans le Temple, où brilloit au milieu la statuë de la Deesse, qui ouuroit à demy les lèvres, comme vne personne qui sourit. Elle estoit toute nuë depuis les pieds iusqu'à la teste ; mais comme si elle eut oublié ce qu'elle estoit, elle cachoit d'une main, ce qu'il semble que Vénus ne deuroit point cacher. Du reste, l'industrie de l'Artisan s'estoit efforcée de surmonter sa matière ; si bien que la dureté du marbre, exprimoit les traits les plus délicats d'un si beau corps. A ce spectacle, Cariclès s'écria comme hors de soy ! O Mars, mille fois heureux, d'auoir esté surpris couché avec la Deesse de la Beauté ; & qui plus est, lié avec elle par des chaînes qui ne se pouuoient rompre. Et là dessus s'approchant, il étendit le cou le plus qu'il put pour la baiser. Cependant, Callicratidas demouroit froid & pensif ; mais comme le Sacristain nous eut fait entrer par vne fausse-porte, qui estoit de l'autre

costé, pour voir la statuë de toutes parts, il s'écria plus fort que Cariclés; Dieux, que ces épaules sont bien tournées! ces flancs charnus! ce derrière ni trop gros ni petit! ces cuisses pleines & bien proportionnées avec la jambe! Tel dans le Ciel, Ganyméde, verse le Nectar à Iupiter. Car pour moy, ie ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hébé. A ces mots, qu'il prononça comme en fureur, Cariclés demeura tout immobile, & laissa couler des larmes, soit de compassion, ou de dépit. En suite, ayant aperçu quelque tache à la cuisse de la Deesse, qui paroissoit d'autant plus, que le reste estoit d'un marbre blanc tres-poly, ie crus, que c'estoit un defect de la pierre, comme il en arriue assez souuent, veu que les plus grandes beautez mesme ne sont pas sans quelque légère imperfection qui en rehausse l'éclat, au lieu de le diminuër; & admiray l'adresse de l'ouurier, d'auoir sceu cacher ce defect en un endroit où il n'estoit pas si incommode. Mais le Sacristain, ou plustost la Sacristaine; car on tient que c'est vne femme, nous fit un discours qui nous étonna. Elle nous dit qu'un ieune homme d'illustre naissance, mais dont l'infamie a fait perdre le nom, poussé de quelque mauvais génie, vint à s'embraser de l'amour de cette statuë. Il passoit donc tout le iour dans le Temple à la contempler, ayant toujours les yeux

H h h h iij

fichez sur elle, & murmuroit tout bas des plaintes amoureuses, comme pour exhaler son feu, & adoucir le tourment qu'il enduroit. En suite il iettoit des dez; & quand il auoit bien rencontré, la salüoit profondément, pour la remercier de cette faueur. Mais si la fortune luy estoit contraire, il faisoit des imprécations contre la ville & contre soy-mesme, comme si tous les malheurs du monde luy fussent arriuez, & tâchoit à corriger cette chance par vne meilleure. Sa passion continuant, toutes les parois du Temple, & les arbres qui l'environnent, ne parloient que de son amour. Il mettoit Praxitèle au dessus de Jupiter, & donnoit tout ce qu'il auoit en ofrande à la Déesse. On crut d'abord que c'estoit par déuotion; mais à la fin transporté de fureur, il se cacha la nuit dans le Temple, & l'on découvrit le lendemain cette marque de la violence de sa passion, sans qu'il parût plus depuis, soit qu'il se fût précipité en bas des rochers, ou dans la mer. Comme la Sacristaine eut acheué son récit, La statuë donc d'une femme, s'écrie Cariclés, est capable de donner de l'amour! Et que ne fera point l'original? Pour moy ie préférerois vne de ses nuits, au sceptre de Jupiter. Nous ne sçauons point encore, répondit Callistratidas en souriant, si arriuant à Thespie, nous ne trouuérans point plusieurs histoires sembla-

bles de la statuë de Cupidon. Après quelque contestation de part & d'autre, ie les obligeay à en venir à vne conférence réglée. Car il n'est pas encore temps, leur dis-je, de retourner au nauire, & nous ne pouuons employer plus agréablement nostre loisir. Quitant donc ce Temple où plusieurs pèlerins abordent, entrons sous quelque vn de ces cabinets pour décider vostre différent, à la charge que le vaincu sera contraint d'aquiescer, sans importuner plus le vainqueur. Ils aprouuèrent tous deux mon auis, & nous sortîmes tous ensemble, moy fort content, & eux tristes & réueurs, comme s'il eût esté question de disputer le prix aux jeux Olympiques. Lorsque nous fûmes arriuez à l'endroit le plus épais; Voicy le champ de bataille, leur dis-je, où se doit terminer vostre différent. Nous y entendrons chanter les Cigales sur nos testes; & en disant cela, ie pris place au milieu d'eux, pour seruir comme de Iuge, & m'assis avec le sourcil d'un Sénateur de l'Aréopage. Cariclès, à qui il échet de parler le premier, passant la main sur son front, demeura quelque temps à réuer, puis commença ainsi: Je t'inuoque, grande Deesse, qui présides en ces lieux sacrez! Toy que les Graces acompagnent, & à qui tout ce qu'il y a de beau au monde, doit sa naissance comme la perfection! Les discours d'amour ont besoin de ton

*La persuasion.* assistance, puis que tu-enés la mere. Vien verser sur ma langue ce doux Nectar qui charme nos cœurs, & ce ie ne sçay quoy qui rait tout le monde en admiration. Vien défendre la cause de ton sexe & la tienne, contre des monstres qui veulent renuerfer l'ordre de la Nature, & qui ne peuuent souffrir que nous demeurions tels que nous sommes nez. I'ateste le Principe eternal, qui par l'assemblage & le mélange des Elémens, a produit tout ce que nous voyons; & sçachant que nous estions mortels, & que rien ne pouuoit engendrer seul, a fait la différence des sexes pour conseruer chaque espèce, & remédier par là à la briéueté de nostre Estre. Pour cela, il a donné au masle & à la femelle vn amour réciproque l'vn enuers l'autre; & après auoir distingué leur nature, y a ébly des bornes eternelles, qui ne peuuent estre violées sans la ruine de l'Vniuers, & l'anéantissement du genre humain. Cet ordre a continué depuis le commencement du monde, iusqu'à présent; l'homme n'engendre point l'homme, tout seul, mais cet honneur est partagé entre la femme & le mary. Tandis que le siècle d'Or a duré, & que les hommes ont conserué la pureté de leur Estre, ils ont fuiuy les saintes loix de la Nature, sans auoir d'autres desirs que ceux qu'elle leur inspire. Mais peu à peu le monde venant à se corrompre, ils  
se sont



se sont laissez aller à des plaisirs défendus, se sont regardez l'un l'autre d'un œil lascif, & ont semé dans un champ stérile, sans en prétendre autre fruit qu'une fausse & imparfaite volupté. Le mal ayant gagné plus avant, des garçons, ils ont voulu faire des femmes; mais les misérables qui souffrent ce supplice, qu'on peut dire le plus grand de tous, puis-qu'il détruit nostre nature, passent en un instant de l'enfance à la vieillesse; & se fanent en leur fleur, avant que d'avoir porté du fruit. Monstres d'une nature ambiguë, qui quittent ce qu'ils sont, pour devenir ce qu'ils ne sont point, & ce qu'ils ne peuvent estre; & pour demeurer plus long-temps enfans, cessent d'estre hommes. Ainsi, cette volupté criminelle & maistresse de tous maux, en inventant tous les iours de nouveaux plaisirs, est tombée dans une extravagance qui fait horreur, pour vouloir pratiquer toute sorte de débauches. Mais si chacun se contenoit dans les bornes de la Nature, comme ont fait les animaux, nostre vie seroit exemte de crimes & de supplices. Les Lions ne brûlent point pour les Lions; les Taureaux & les Beliers ne caressent que leurs femelles; tout ce qui nage & qui vole, respecte ces diuines loix; l'homme seul, qui se pique d'une fausse opinion de sagesse, est celui qui les a violées, & qui a employé la lumière de

*Ennaques.*

la raison pour se corrompre. O insensé, quelle nouvelle fureur s'est alumée dans tes veines! Quelle aveugle manie te fait rechercher ce que tu deurois fuir? Si chacun vouloit faire ainsi, que deviendroît le genre humain? Cependant, nos nouveaux Socrates, pour abuser les foibles esprits, déguisent leur sale amour sous vn faux masque de vertu; & se pensent bien défendre, en disant, Qu'ils ne sont pas amoureux du corps, mais de l'esprit. Mais, ô vénérables Philosophes, pourquoy laissez-vous donc ceux que l'âge & l'expérience rendent plus dignes de vostre amitié, pour aymer de ieunes garçons qui n'ont rien de recommandable que leur beauté & leur ieunesse? Est-ce que vous croyez qu'il n'y a que ce qui est beau, qui soit digne d'estre aymé, & confondez, sans y penser, l'amitié avec l'amour? Ou si vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne sont iamais séparées? Homère vous apprend le contraire, lors qu'il dit, parlant de quelqu'un, *Que sous vn beau corps il logeoit vn vilain esprit*: En vn autre endroit il préfère de bien loin le sage Vlysse au beau Niree; & dit, *Que les Dieux ont partagé leurs faueurs, & donné aux vns vn auantage, & aux autres vn autre*. Pourquoy est-ce que la Sagesse, la Iustice, & tout le sacré chœur des Vertus ne vous touchent point, & que vous estes transportez d'amour pour de ieunes étourdis? Faloit-

il aymer Phédre, après auoir trahy son amy, ou Alcibiade qui d'une main sacrilége mutiloit les statues des Dieux, & d'une pareille audace diuulguoit les mystères d'Eleusine dans une débauche. Mais tandis qu'il n'a point de barbe, il vous est aymable, & chacun le fuit, depuis qu'il est devenu sage. Pourquoy courant de beaux noms de vilaines choses, apellez-vous vertu de l'ame, ce qui n'est que beauté du corps, dont vous estes plus amoureux que de la sagesse. Mais arrêtons-nous là, de peur qu'il ne semble que nous ayons pris à tâche de deshonorer de grans personnages; Et passant à la volupté, dont vous estes si transportez, faisons voir que l'amour des garçons n'est pas comparable même en ce point, à celuy des femmes. Vous m'auoüerez que plus l'objet de nostre amour est de durée, & plus il est agréable. Il seroit à souhaiter que les Destins nous eussent accordé une vie plus longue, ou plus heureuse; mais puis-que quelque démon enuieux a racourcy nostre félicité par le retranchement de nos iours, il faut tâcher de la faire durer le plus que nous pouuons. Or une femme est capable d'estre aymée long-temps; & quoy que la fleur de sa beauté ne dure pas toujours, elle a neantmoins dequoy contenter nos desirs, & entretenir nostre passion. Mais un beau garçon, après ses premières années, n'est plus propre à cet office, & de-

uient trop maſſe pour ſeruir de femme. Parleray-je du plaifir qu'elles ont commun avec nous, ce qui redouble le noſtre? car nous ſommes nez pour la ſocieté, & non pas pour mener vne vie ſauuage & ſolitaire, d'où vient que nous mangeons enſemble, & faiſons ſeruir la table de lien à noſtre amitié. En vn mot, nous ſentons redoubler noſtre ioye, & diminuer nos déplaiſirs, par la part que les autres y prennent. Or le plaifir que l'on prend avec les femmes, à cela de particulier, qu'il en oblige deux au lieu d'un; & ainſi multiplie la volupté en la communiquant, puis-que meſme au dire de Tiréſias, elles y prennent plus de plaifir que nous. Mais quelque grand qu'il ſoit, il accroïſt le noſtre, au lieu de le diminuer; & nous ne pouuons, ſans injuſtice, leur enuier vne partie du contentement qu'elles nous donnent. Il faut eſtre bien tyran ou bien barbare, pour vouloir prendre des plaifirs où les autres n'ayent point de part, ſur tout lors que celui qui le donne, en peut prendre ſans en oſter, & nous l'augmente plutôt en le prenant. C'eſt ce qu'on ne peut pas dire de l'amour des garçons; car bien loin d'y receuoir du contentement, ils y ſouffrent du déplaiſir; ce qu'ils témoignent aſſez par leurs larmes, meſme après que la douleur eſt paſſée, ſans parler du regret éternel qui leur en demeure; de ſorte que c'eſt le plus grand

affront qu'on leur puisse faire, que de leur reprocher ce crime. Que si l'on peut passer plus avant en des choses qu'il n'est honneste ni de dire ni de faire; Si ie deuenois assez furieux pour m'écarter du cours ordinaire de la Nature; l'aymerois mieux que ce fût avec vne femme qu'avec vn garçon, parce que c'est vn objet plus aimable, & qui me peut donner l'vne & l'autre volupté; au lieu qu'un garçon ne me peut accorder que la moindre. Si donc les femmes nous peuuent plaire encore en ce point, retranchons pour le moins cet autre amour, si nous ne voulons aussi leur permettre de s'entr'aymer comme des Tribades, & faire ensemble vn amour monstrueux & unimaginable. Car combien est-il plus iuste que les femmes deuiennent hommes, que de voir les hommes deuenir femmes, puis-que chaque chose tend à sa perfection. Comme Cariclés eut dit cela avec beaucoup d'ardeur, regardant son riuail de trauers, comme s'il eût esté coupable d'un crime enorme; Ie iettay doucement les yeux sur Callicratidas, & luy dis, Que ie pensois estre dans l'Aréopage à iuger de quelque meurtre ou de quelque empoisonnement, tant les discours de Cariclés m'auoient touché; Qu'il estoit temps qu'il déployast l'éloquence de son pais, pour resister à vn si puissant ennemy. *Athènes*

Après auoir donc fait quelque silence, pendant

lequel il paroissoit plein d'inquiétude , & agité en son esprit de diuerses pensées , à la fin il parla ainsi. Si les femmes auoient quelque pouuoir dans l'Estat, elles r'éliroient sans doute pour leur protecteur , Cariclés , & te dresseroient des statues, puis-que tu rémoignes tant de passion pour elles, & que tu défens mieux leur cause, qu'elles-mesmes. Quand ce seroit cette illustre Argienne qui prit les armes contre les Lacédémoniens, pour laquelle Mars est mis entre les Dieux des femmes à Argos ; ou cette petite sucrée de Sappho, dont Lesbos se vante; ou Théane la Pythagoricienne ; & peut-estre que Périclés mesme n'en auroit pas tant dit pour Aspasia. Mais s'il est permis à vn homme de défendre la cause des hommes, sans offenser la Déesse qui préside en ces lieux , puis-que ie ne condamne point son amour ; le diray que ie pensois d'abord que toute cette dispute ne seroit qu'un jeu ; mais puis-que Cariclés d'une galanterie a fait vn crime, & apellé à son secours la Philosophie , pour la défense des femmes, ie puis bien emprunter les mesmes armes pour le combattre, veu qu'il n'y a que le véritable amour, dont ie parle, qui puisse ioindre la vertu avec la volupté. Et plût aux Dieux que nous fussions sous l'ombrage frais de cet arbre où Socrate entretenoit Phédre, & tenoit ces diuins discours que Platon rapporte. Peut-estre

*Téléphile.*

*Platon.*

qu'il entr'ouvroit son écorce, comme ceux de Dodone, pour m'oüir soutenir vn amour dont il a esté si souuent témoin. Mais puis-que nous sommes separez de ces lieux par des mers & des montagnes, & que ie suis contraint de me défendre en vne terre étrangère ; car le voisinage du Temple de Vénus est auantageux à mon ennemy, il faut redoubler mes efforts, pour ne point trahir la Vérité, ni abandonner la Iustice de ma cause. Assiste-moy seulement de ta présence, céleste Amour, père des mystères cachez, & protecteur de l'Amitié, qui n'es pas vn petit enragé comme ton Riual, mais le premier-né du premier Principe, & tout parfait dès ton commencement. C'est toy qui as tiré l'Vniuers du Chaos où il estoit enseuely ; & le reléguant au fond du Tarrare, où il est enfermé de portes d'airain, qu'il ne scauroit iamais rompre, tu-as couuert pour quelque temps la lumière de ténébres, à la faueur desquelles tu-as produit tout ce que nous voyons, tant ce qui a vie, que ce qui n'en a point, & versé dans nos ames les semences de l'Amitié, qui se perfectionnent avec le temps, après auoir esté infuses dans nos cœurs encore tendres. Car pour le mariage, il a esté introduit par nécessité, pour la conseruation de l'espèce ; mais l'amour des garçons est vn ouurage de la raison. Or les choses qui sont inuentées

*On peut  
défendre  
par la sou-  
te sorte  
d'extra-  
vagance.*

pour le plaisir ou la bien-séance, sont bien plus belles & plus parfaites que celles qui se font par vne nécessité présente, comme l'honneste est préférable à l'utile & au nécessaire. Pendant la rudesse du premier âge, que l'art & l'expérience n'auoient pas encore trouué les commoditez de la vie, on se contentoit des choses ordinaires, parce qu'on n'auoit pas le loisir ni l'industrie de chercher les autres. C'est ainsi qu'on viuoit du commencement, d'herbes, de fruits & de racines; mais après auoir trouué l'inuention du bled, on laissa cette première nourriture aux bestes; & personne n'est assez amoureux de l'Antiquité, pour nous vouloir ramener au gland de nos Pères. On n'eut d'abord, pour vêtement, que les peaux des bestes nouvellement écorchées, & pour retraite, que le creux des arbres ou des rochers; puis se façonnant peu à peu, on commença à filer la laine pour se vêtir & à bâtir des maisons: En suite, ces arts venans à se perfectionner, au lieu d'un vilain drap, on se mit à faire de belles étofes, pour la commodité & pour l'ornement; & au lieu de cabanes, de grans Palais enrichis par dedans de peintures & de tapisseries, pour cacher la difformité de la pierre. Que personne donc ne demande des exemples de l'amour des garçons dans les premiers Siècles, car celui des femmes estoit alors trop nécessaire pour la propagation



la propagation du genre humain ; mais il s'est introduit peu à peu dans le monde avec la Philosophie , comme l'Eloquence & la Politesse. Il ne faut donc pas condamner les dernières inuentions, comme si c'estoient les pires, ni préférer vn amour à l'autre, parce qu'il est plus ancien ; mais gardant les vieilles coûtumes comme nécessaires, louer les nouvelles comme les meilleures. Je ne pouuois m'empêcher de rire, lors que j'entendois Cariclés nous proposer l'exemple des bestes & des Scythes, comme s'il se repentait d'estre né homme, ou Grec plustost que Barbare. Car il n'est pas étrange que les bestes qui n'ont pas l'usage de la raison, ne se seruent pas de ses inuentions ; & que les nations rudes & grossières n'ayent pas l'auantage de celles qui sont polissées. Si les animaux estoient capables de raison, ils ne mèneroient pas vne vie sauuage & vagabonde, comme ils font ; mais viuroient ensemble, & fonderoient des Villes & des Républiques. Les lions n'ayment pas les lions ; Pourquoi ? parce qu'ils ne philosophent point. Les autres bestes de mesme, parce qu'elles ne sont pas capables d'amitié ; mais la raison & l'experience ont fait connoistre aux hommes, & particulièrement à ceux, qui sont les plus civilisez, que l'homme est plus digne d'estre aimé que la femme. Ne condamne donc point

K k k k

Cariclés, ce que tu ignores, ou dont tu n'es pas capable ; & ne préfère pas vn sot amour, à vn amour céleste ; mais quite avec l'âge les passions de la jeunesse, pour prendre de plus nobles habitudes. Considère, si tu ne l'as encore fait, qu'il y a deux sortes d'Amour ; l'vn enfant, qui ne peut estre gouverné par la raison, & n'est que l'ouvrage de la Nature ; l'autre céleste & diuin, qui n'inspire que de saints desirs, & ne se trouue que dans les grans personages, qui estans pleins de ce Dieu, n'aprouent que la volupté, qui se trouue meslée avec la vertu. Car il est vray, selon le Tragique, que l'Amour inspire deux diuerses passions ; ou plustost, que ce sont deux choses différentes, exprimées sous vn mesme nom, comme il y a deux sortes de pudeur, l'vne bonne, & l'autre mauuaise. Il ne faut donc pas trouuer étrange que la passion ait pris le nom de la vertu, & que l'amour de bien-veillance & celui de concupiscence, s'appellent de mesme nom. Mais, me direz-vous, condamnez-vous le mariage ; & voulez-vous bannir les femmes du genre humain ? Il seroit à souhaiter peut-estre, selon Euripide, qu'on s'en pût passer, & obtenir les enfans des Dieux, par des vœux & des ofrandes ; mais puis-que cela ne se peut, il faut obeir à la nécessité, & laisser le choix à la raison d'vn amour plus honneste & plus sortable. Qu'on fasse donc

cas des femmes pour le besoin qu'on en a ; mais hors de là , point de commerce. Car qui est l'homme de bon sens qui puisse souffrir leurs défauts ? Qui puisse endurer vne femme dont toute l'occupation consiste à se parer ; Qui feroit le plus souvent laide & insupportable, sans le fard & les ornemens ; Si quelqu'un auroit veu les femmes au sortir du lit , avant qu'elles fussent parées , il en auroit horreur ; c'est pourquoy elles ne se font voir alors à personne. Aussi n'employent-elles pas la matinée comme nous , à des choses sérieuses ; mais à se peigner & s'ajuster , environnées d'un grand nombre de serantes , dont les vnes leur tiennent un miroir ou un réchaud , les autres un bassin ou une aiguière , & toute leur toilette est pleine de boîtes d'onguens , comme une boutique d'Apotiquaire ; les uns pour nettoyer les dents , ou pour les blanchir , les autres pour noircir les sourcils , ou pour rougir les jouës & les lèvres. Mais la plus grande partie du temps est employé à la structure de leur coiffure , qu'elles teignent en noir , ou en une autre couleur , comme on fait la laine , & qu'elles bouclent avec des fers chauds ; en ramenant une partie sur le front pour le couvrir , & laissant jouer négligemment le reste sur les épaules ; après l'avoir parfumé avec les plus précieuses odeurs de l'Arabie , pour lesquelles elles épuisent souvent la

*Blonde.*

bourse de leurs marys. Leur pied est pressé dans vn patin, leur sein toûjours serré pour en paroître plus ferme, leur corps plustost nud que vêtu, n'estant couuert que d'un crespé ou de quelque étofe tres-délicate, à trauers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur visage donc couuert de fard est celuy que l'on voit le moins; mais leur ame est encore plus cachée, & comme elle est sans vertu & sans sçauoir, elle se peut dire plus nuë que le corps. Parleray-ie des autres defauts qui coutent dauantage à leurs marys, leurs chaisnes, leurs colliers, leurs bracelets, leurs pendans-d'oreilles; car elles sont toutes couuertes d'or & de pierreries, depuis les pieds iusqu'à la teste. Voilà quel est leur équipage, voyons maintenant quelle est leur vie; Elles ne sortent point du logis qu'elles n'ayent acheué de se parer, pour assister à des mystères, dont les noms mesmes nous sont inconnus, & qui sont légitimement suspects aux marys, quoy qu'on n'y admette point d'hommes, puis-que le dedans n'est pas plus pur que le dehors. Si tost qu'elles sont de retour, il leur faut estre longtemps dans le bain, pour passer de là à vne table couuerte de toutes sortes de mets, où elles se créuent de manger, & après cela ne laissent pas encore de toucher à tout. Je laisse à part leurs saletez & leurs ordures, qui font qu'on a besoin d'un bain

au sortir d'auec elles ; Le ne parle point de leur dissimulation, ni de leurs refus affectez, & autres vices, lesquels celuy qui voudroit éplucher, *Adultere, ennie, &c.* comme a fait Ménandre, maudiroit comme luy Promethée ; & auec tout cela elles trouuent encore des adorateurs. Mais oposons vn peu à cette vie celle d'un jeune garçon, pour en faire mieux voir la différence. Si tost qu'il est leué & vétu, sans tant de façon, il sort du logis sous la conduite de son précepteur, suiuy de quelques valets qui luy portent, non pas des peignes ni des miroirs, & autre équipage du luxe ; mais des porte-feuilles & des liures qui contiennent les plus belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propose à imiter. Quelquesfois on luy portera sa lyre, s'il va chez le Musicien. Après auoir passé vne partie de la matinée dans les Sciences, il s'exerce aux armes, au manége, ou à la lutte, & aux autres exercices du corps, méditant déjà dans la paix le dur métier de la guerre. En suite, il se baigne légèrement, & mange sobrement, pour estre capable après disné de vaquer à des choses sérieuses. Car il donne encore le reste du temps à l'étude ; & après auoir passé ainsi tout le iour dans les exercices de la Vertu, il dort la nuit sans inquiétude & sans trouble. Qui n'aymeroit donc vn si aymable garçon, s'il n'est tout à fait insensible ; puis-que dans vn corps mortel

il exerce des vertus immortelles ? Puissé-je le reste de mes iours viure en paix avec luy , sans l'abandonner vn moment, & iouir toute ma vie de son aymable entretien. Que s'il tombe malade , comme la vie humaine est sujette à mille accidens , ie veux estre malade avec luy ; s'il monte sur mer, ie le veux suiure ; s'il est ataqué, ie le veux défendre ; s'il est pris , ie renonce à ma liberté ; s'il meurt, ie le veux acompagner au sépulchre , & qu'on nous enferme tous deux en mesme tombeau. Tels ont esté Oreste & Pilade ; car ie ne veux que des Héros pour exemple ; qui ont vécu tous deux ensemble dès leur plus tendre jeunesse , vangé tous deux la mort d'un père , couru tous deux mesme fortune. Si l'un estoit malade, l'autre le consoloit & sentoit ses maux plus viuement que les siens ; s'il estoit accusé , il le défendoit. Leur amitié n'a pas esté renfermée dans les bornes de la Grèce , ils l'ont portée iusqu'en Scythie ; & lors qu'ils furent arriuez dans la Cherfonése Taurique , l'un persécuté des furies vengeresses de sa mere , écumoit par terre ; & l'autre en ce triste estat , luy rendoit les deuoirs, non seulement d'amy , mais de père. Et quand il fut ordonné que l'un demeureroit pour estre immolé à Diane , & que l'autre en iroit porter les nouuelles à Mycènes , chacun voulut mourir pour son amy , comme s'il eût vécu

en luy, & fût mort en soy. Quand cet amour donc qui s'est formé dès l'enfance, vient à se confirmer par l'âge & par la raison ; alors celuy que nous auons aymé, auant qu'il fût capable d'aymer, commence à nous rendre la pareille, & l'amitié se renforce tellement, qu'il est difficile de reconnoistre l'amant d'avec l'aymé ; la passion de l'un estant passée dans l'ame de l'autre, comme vne image qui se réfléchit dans vn miroir. Pourquoi donc condamnes-tu comme vne volupté étrangère, vne doctrine receuë du ciel, qui a esté transmise de main en main iusqu'à nous, & que nous deuons cultiuer, comme estant conforme à nostre nature, & confirmée par l'exemple des Héros. Cette discipline Socratique est aprouuée par les Oracles, qui ont iugé ce personnage le plus sage de tous les hommes. Car entre les autres préceptes qu'il nous a laissez pour bien viure, il aprouue l'amour des garçons comme vne chose vtile à la République. Il les faut donc aymer, à son exemple, comme il faisoit Alcibiade, sans consumer son amour en des plaisirs de peu de durée, mais l'étendre iusqu'à la vieillesse, en réuérant ce sacré lien ; car de la sorte la vie sera douce & tranquile, la conscience n'estant tourmentée d'aucun remors, ni souillée d'aucun crime ; & la réputation des personnes qui auront vécu de la sorte, viura encore après

leur mort. Le ciel mesme, selon la doctrine des Philosophes, les receura au sortir de la terre. Après que Callicratidas eut dit cela avec beaucoup de chaleur, comme vn jeune homme plein de l'amour de la gloire, l'arrestay Cariclés qui vouloit répondre, parce qu'il estoit temps de retourner à nostre vaisseau. Et comme ils me prièrent de prononcer sur leur différent, ie leur dis, Que leurs discours ne me sembloient pas faits sur le champ, mais le fruit d'une plus longue méditation; parce qu'ils n'auoient rien oublié de ce qui se pouuoit dire sur ce sujet, & s'estoient seruis de raisons solides, & de paroles choisies; Que ie souhaiterois donc de pouuoir remettre la sentence à vne autre fois, pour y délibérer à mon tour, & voudrois, s'il se pouuoit, ajuger à tous deux la victoire. Mais parce que cela estoit impossible, & qu'ils ne cessoient de me persécuter; ie leur dis naïuement, Que ie tenois le mariage necessaire, & tres-heureux, lors qu'on auoit bien rencontré; mais que ie croyois l'amour des garçons, qui est vne introduction à l'amitié, digne des seuls Philosophes; c'est pourquoy ie ne permettois qu'à eux seuls de les aymer, comme les femmes n'estans pas dignes de leur amour. Ne te fâche donc pas, dis-je, Cariclés, si Corinthe le cède pour ce coup à Athènes. En disant cela, ie me leuay sans attendre leur réponse, honteux de voir

*C'est vne  
raillerie.*



de voir Cariclès plus triste que si on luy eust prononcé son Arrest de mort, & l'autre plus ioyeux que s'il eust gagné le prix aux jeux Olympiques; aussi nous traitta-t-il splendidement pour recompense: l'essayay cependant de consoler Cariclès, en le cajolant sur son éloquence, & sur ce qu'il auoit si bien défendu la plus mauuaise cause. Voilà ce qui se passa dans nostre séjour de Cnide; Dy maintenant ce qui t'en semble, & si tu aprouues mon iugement.

THEOMNESTE. En doutes-tu? & crois-tu que ie ne sois pas assez habile pour voir ce qui est raisonnable? l'estois si transporté pendant ton recit que ie pensois estre à Cnide, & que ce logis fust le Temple de la Deesse. Mais pour te dire mon auis librement, & ne te rien celer en vn iour de Feste, & de la Feste d'Hercule qui a esté fort galant; ie trouue la harangue de Callicratidas vn peu trop graue & trop serieuse, & crois que ce seroit vn supplice, aimant vn beau garçon, & couchant avec luy, de demeurer comme vn Tantale, à auoir l'eau iusqu'aux yeux, sans pouuoir se des-alterer. Car ce n'est pas assez de voir ce qu'on aime, ni d'estre assis aupres de luy à l'entretenir, puis que la veuë & l'entretien ne sont qu'un degré à la jouissance. Mais pourquoy m'expliquer dauantage en ces matieres, laissons l'amour chimerique aux Philosophes, & imitons

Il y a icy  
vne page de  
saleté re-  
tranchée.

634 DE L'AMOUR DES GARC,ONS.

Socrate qui ne se contentoit pas d'aimer simplement Alcibiade, mais dormoit avec luy; dequoy il ne faut pas s'estonner puis qu'Achille en vsoit de mesme avec Patrocle: ce qu'on peut iuger par ses regrets, où il mesle quelque chose qui passe iusqu'à l'amour. Quelqu'un dira peut-estre que cecy n'est pas honneste, mais pour le moins il est veritable.

LYCINVS. Je ne souffriray pas, Theomneſte, que tu iettes les fondemens d'une nouvelle dispute, ni que tu tiennes d'autres discours que ceux qu'on peut entendre en vn iour de Feste. Mais ſans plus tarder, allons ſur la place voir allumer le bucher d'Hercule, & representer ſa Cataſtrophe ſur le Mont Oëta.

QUELQUES LIEUX MÂL TRADVITS  
DANS LA VERSION LATINE DE LUCIEN,  
reueuë par Monsieur Benoit, & imprimée à  
Saumur l'an 1619.

Je n'ay point examiné par tout cette Traduction; mais quelquefois en ictant les yeux dessus, soit pour m'éclaircir, ou bien pour me soulager; i'y ay remarqué quelques fautes, sans examiner si elles estoient de luy, ou des Traducteurs; quoy qu'il luy faille rendre cet honneur qu'il leur en a corrigé beaucoup; mais il est vray aussi qu'il en a mis quelques-uns de sa façon, comme Monsieur le Feure l'a remarqué dans son *Peregrinus*. Du reste ie ne toucheray point celles dont celuy-cy a parlé.

**C**Orpori aequaliter permixta, il faut également partagé, & non pas meslé, *μικταίωμαι*, c'est tout le contraire. Tome premier, page 17. ligne 4. Page 20. l. 3.

*Nam furti est aliquis Deus*. Il faut oster *aliquis*, car cela se rapporte à Prométhée dont il s'agit, & corrompt tout le sens, aussi n'est-il pas au Grec.

*Nunquam desinunt obuios & presentes amasios aspernari*. Il y a au Grec, *ἐν τοῖς ἐν ποδὶν ἀνθρώποις*, se fâcher des choses qui sont à leurs pieds. Et quoy que le raisonnement n'en soit pas bien iuste, & qu'il falût plustost dire, ne prendre pas garde aux choses qui sont à leurs pieds, ce qui peut faire croire qu'il y a faute au Grec; cela ne va nullement au sens de la Version. Page 26. ligne 8.

*Si prolixior fueris*, il faut *si cunctioris*, *ἢ διαμείνας*; si tu tardes, & non pas si tu es trop long. Page 28. sur le milieu.

*Omnibus quidem Atheniensibus in admiratione erat. & tanquam beatus suspiciebatur*. C'est tout le contraire, il ne l'estoit pas, mais il le croyoit estre. Page 29. ligne dernière.

*Talem Civitatem mihi describebat*. Cela fait vne obscurité qu'il falloit oster, car *πέλις* signifie icy Rome. Page 32. l. penult.

*Quinesiam multos qui pro grauibz haberi volunt, reprehendebat*. Il y a au Grec *ὅτι πολλοὶ ὧν ἡ δὴ σπουδαίων ἔστι δεινότητων ἐπιλαμπύται*. Il parle de la fureur pour les spectacles du Cirque, qui en aupoit desia gagné plusieurs de ceux qui sembloient vertueux: si bien que *ἐνέ-* Page 41. l. 10.

λησται se raporte à cette passion-là, & non pas au Philosophe dont il parle.

Page 112 l. 4 *In hac forma humana renovatione.* Prométhée n'auoit pas refait les hommes, car ils n'estoient pas faits auparauant. Aussi le Grec ne le dit-il pas; mais simplement qu'il auoit changé quelque chose pour ce qui regarde les hommes, c'est à dire qu'il auoit fait les hommes lors qu'il n'y en auoit point, μετακομήσας ἢ νεωτέριους τὰ πρὶ τούτοις ἀνθρώπους, mais non pas τούτοις ἀνθρώπους.

Page 113 l. 5 *At quanta sit multa vides, eo quod ex luto animantia fabricasti.* Cela fait de l'obscurité, il falloit traduire *damnum*. Quel dommage ay-ie fait? &c.

Page 120. sur la fin. *Animum omnium miserrimè perituram.* Il y a au Grec τὸν κάμψα ὀνείων ἀπολλύμενον. Comme qui diroit en nostre langue *ce miserable oyseau*, car l'Auteur ne veut pas dire qu'il perira misérablement, mais c'est vne phrase Grecque pour exprimer ce que j'ay dit.

Page 146 l. 1. *Penem ense refecat,* il y a au Grec τέμνεται ξίφει τὸν πήχυν, *il se fait vne incision au coude*, qui estoit la coustume de ces Prestres, comme il se voit dans l'Asne de Lucien. Car s'il entendoit par là qu'ils se châtoient, il ne le diroit pas de quelques-vns, mais de tous, car tous l'estoient.

Page 188 sur la fin. *Ipsa autem lyra similis erat cerni cranio, cornua autem tanquam cubiti prominebant.* Il y a deux fautes en cela, car la lyre n'estoit pas semblable à la carcasse d'une teste de Cerf, mais c'estoit vne teste de Cerf en effet, & au lieu de *condées*, il falloit traduire *manche*, parce que le mot grec signifie l'un & l'autre, τὰ μὲν κέρατα πίχεις ὡς περ ἡ πύξ, *les cornes estoient comme le manche, ou seruoient de manche*, c'est à dire que les cordes y estoient attachées.

Page 241. sur la fin. *Verborum contradictionem,* il y a au grec ἀπεργητολογία *des discours qui n'ont point de fin.*

Page 248 vers le milieu. *Interficiantibus opem tulit.* Il y a au grec, σωπελάμεσθαι ἐπὶ θανάτῳ *parlant d'Alexandre qui a enuoyé quelques-vns de ses amis au suplice.*

Là mesme. *Pariter patria dominatus sum.* Il faut *equo iure* iñons c'est la louange que se donne Annibal de n'auoir point entrepris sur sa patrie.

265. l. 2. *Stagno imminens ἐπὶ τῇ λιμνῇ ἱστάς.* Tantale non imminabat stagno; sed erat in stagno.

288. sur le milieu. *A puero.* Il faut à *filio*, pour oster la difficulté; car c'estoit son fils, & non pas son valet.

303. l. 6. *Esque pene omnes, qui voluptatem accusabant.* Il faut *peneque omnes voluptatem accusare*, car il veut dire que les Philosophes

crient presque tous contre la volupté, & qu'ils ne laissent pas de l'aymer.

*Et foveam sanguine conspergimus.* Il y a au grec *ἐφ' ἃ τὸν βόθρον* 306 sur le milieu.

*ἡ ἀπειριωμένη, nous l'épanchâmes autour de la fosse.*

*Neptuno, il faut Vulcano ἡ φάου.* 311. par de là le milieu.

*Montes dedicarunt.* Le Traducteur a oublié les Oyseaux, *ὄρεα* 355. sur le milieu.

*Mento abrafo.* Il n'est point parlé du menton au grec, & cela se rapporte plutôt à la teste. *ἄρα τῶν ἐξυρνωμένων, Prophetes tonsurez.* 358. sur le milieu.

*Iamque mortua membra circumfusi laniant, eamque soli sepe liunt qui occiderunt.* Il y a au grec *πληὴ ὅτι πιθῶσι τὸ ἱερόν τε καὶ κοίτην τε περὶ πάντας ἰδὴ πορνεύουσαν, οἱ δὲ καὶ δάπτουσι μόνον ἀποσφάζαντες.* 358. sur le milieu. *sinon qu'ils pleurent la victime, & l'environnent en se frapant l'estomac, apres l'avoir égorgée. Mais il y en a qui ne font que l'égorger, & puis l'enterrent.* 359. sur le milieu.

*Plures volo vincere, il faut pluribus, suple, calculis, l'emporter de plus de voix.* 402. 1 pen. *πλεονεκτησῶ.*

*Quum-primum vidit me extinctum* *ἐπεὶ τέχιστα με ἀποδαύοντα εἶδε,* 417. sur la fin.

*comme il vit que j'allois mourir bien-tost.*

*Divinatione potius aut indicio, il faut quam indicio.* 581. sur le milieu.

*Conscripta de illis historia συγγεγραμμένη περὶ αὐτῶν, les prenant pour patrons.* 654. l. 4.

*Altero elevato, alterum contra deprimi* *ἡ δατέρω ἀπὸς τὸ ἔτερον πῦ- 689. l. 5.*  
*τως ἐσώγει, qui oste l'un, pose l'autre.*

*Virtutibus orationis, il faut narrationis, ce pourroit bien-estre vne faute d'impression; car il n'est pas question là de celles de l'o- 702 sur le milieu.*  
*raison en general, mais de celles de la narration. διηγήσεως.*

*Sociisque meretricum veneficis mutatos.* Il y a au grec *παρὰ τῶν 709. vers le milieu.*  
*φαρμάκων τῶν ἱππῶν μεταβολὰς. les changemens de ses compagnons par des sortileges; ou ajouter meretricis, parlant de Circé.*

*Ibi, il faut inde αὐτοῦ.* C'est que de là on ne voyoit rien de 714. vers le milieu.  
*iour à cause que la lumiere empêchoit de voir les estoiles.*

*A Septentrione.* Il falloit mettre l'estoile de l'ourse, car il n'est 719. au mi- lieu.  
*pas question là du Septentrion; quoy qu'elle en soit la marque.*

*Ve pote qui essent expediti.* Il falloit traduire le mot grec en cet en- 740. l. 7.  
*droit, nuds sans armes, car c'estoit à cause de cela qu'ils estoient aisez à défaire, au lieu que le mot d'expediti, y nuit plutôt*

*Hoc enim unoquoque anni tempore semel faciebat.* Il falloit tra- 741. l. 1.  
*duire à chaque heure. Car ὥρα signifie là heure, & non pas saison, & en suite encore hora, au lieu de anni tempora. Car il dit deux lignes plus haut le cinquiesme iour, environ le second baaillement*

- du monstre, comme qui diroit, la seconde heure du iour. Et si tost qu'ils furent engloutis, il dit, comme il commença à bailler, pour montrer qu'il baailloit souuent, & plus bas: Et le lendemain lors qu'il venoit à bailler, le voila qui baaille deux iours de suite.
- Ibid. sur la fin. *Horum aliqui* Tous ceux dont il est fait mention-là, estoient rameurs; il y en auoit d'autres pour la defense: l'expression grecque n'est pas bien iuste, mais le sens l'est.
742. sur la fin. *Incessendo & cadendo* *ἐν βαίνοντες & ἀναρῶντες*, en sautant dedans, & tuant, & plus bas *ferreis rostris*. il faut *manibus*, car il n'est pas question là des pointes d'airain de la prouë, mais d'instrumens à accrocher.
743. par de là le milieu. *Nec pauciores quam octoginta insulas submerserunt*, il faut *insula submersa sunt*, car il n'est pas question là de celles qu'ils coulerent à fons, mais de celles qu'ils perdirent.
745. l. 6. *Mortuus est*, ἀπικρῆτο, il se mourroit, comme la suite le fait voir, car il ajoute plus bas *τῇ δὲ ἐπίσει ἦδη πέδηκα*.
- Là mesme. *Post tridui moram, quarto die quia placidum erat mare, discessimus*. Il y a au grec *ἡμέρας τρεῖς ἐπαυλιπαῖαι, νημεῖα γὰρ ἦν, τῇ τετάρτῃ ἀππλεύσαμεν*. Apres auoir demeuré là trois iours à cause du calme, nous fismes voile le quatriesme.
754. vers le milieu. *Omnium arborum fructus*. Il ne faut point d'*omnium*, car tous les arbres de l'Isle ne portoient pas des verres, *ὁ καρπὸς δὲ τῶν τῶν δένδρων*. Or le fruit de ces arbres.
756. sur la fin. *Omissa simulatione*, il est question là de l'Ironie qui est vne figure qui luy estoit familiere, & non pas de feinte en general.
760. vers le milieu. *Instituit*, il faut *presuit*, car il n'est pas question là de leur institution, mais de celuy qui donnoit le prix, ou qui presidoit, *ἡγωνοδῶτα*.
775. au milieu. *Prova cheniscus*, il y a au grec *puppis*, c'est vne bèneueë.
779. vers la fin. *Manibus pedem tenentes*, c'est le bas du voile qu'ils tenoient, & l'on diroit qu'ils tiennent leur pied avec les mains. *ποδιῶνας* au grec, ne signifie pas le pied de l'homme.
- Là mesme plus bas. *Alij pracedentes*, il faut *illi*, car cela se rapporte aux daufins.
815. vers le milieu. *Vbi indices sorte ferunt senoniam*. Il y a au grec *ἀπὸ μὲν τῶν κληρολαχόντων δικασῶν*, des Iuges élus par le sort. Il n'est pas question là de l'aduis que donnent les Iuges, mais de leur election, cela deuoit estre au moins plus clairement expliqué.
840. sur la fin. *Cum in eodem metu cogitatione versati sitis*. Ce n'est pas cela, il ne dit pas qu'ils ayent esté dans la mesme crainte, mais il les prie de se mettre en sa place, & de considerer ce qu'ils feroient s'ils estoient en la mesme crainte *ἐπὶ τῇ αὐτῇ δόξῃ νῦν τῷ λογισμῷ ἡμετέροις*. Et en suite, *quid facto opus esset dixistis*, il faut *dicite*.

*Similem esse materia oportet ὁμοίον ἔχειν τῇ ὑποστάσει ἔτι*, estre sem- 844. l. 3.  
blable à son dessein, suiure sa façon d'agir.

*In eleganti delubro.* Il y a au grec ἐν καλῷ τῷ ἱερῷ, au plus bel en- 848. au mi-  
droit du Temple. lieu.

*Molestos reddere queant auditores.* Il n'est pas question là de mo- 876. sur la  
destie, mais de prudence, comme signifie quelquefois le mot grec fin.

συρρικνῶν.

*Profecto ad inundationem usque navigio,* il y a au grec ἔχει τὸ 893. l. 11.  
καύσματος, iusqu'aux cataractes du Nil, καύζω, signifie quelquefois  
les eaux qui roulent avec bruit

*Proprias Epicuri opiniones.* il faut, *precipuas*, κρείας δόξας.

894 vers le  
milieu.

*Quod si saltatio, non sit ad certamen composita, ἀ μὴ ἀγώνος ἡ δὲ* 962. l. 5.  
χοῆς, s'il n'y a point de ieuX publics de la dance, c'est à dire, si la  
dance n'est point entre les spectacles publics de la Grèce, comme  
la lute, le pugilat, &c.

*Qui etiamnum ruri redundat ἐμπόλ' ἀζορτα*, qui est en vogue.

918. l. 2.

*Veneris partus ἀρε: ditus γοναί, la naissance de Venus, & non pas* 930. l. 11.  
*son fruit*, comme plus bas διονύσου ἀμφοτε:ας τὰς γοναί, les deux nais-  
sances de Bacchus, qu'il a traduit *vitamque stirpem*, mal.

*Decem millia nummum.* Il faloit mettre *drachmarum*, comme 977. l. 10.  
il a mis luy-mesme plus bas, qui est quatre fois dauantage.

*Peregrino Protei filio*, il y a au grec τὸ πρωτεῖος, qui signifie là *dis* 1006. sur la  
*Protée*, comme il se voit dans le traité qui porte ce nom. fin.

*Nonne Cynicum agis.* Il faut simplement, *non*, cela oste le sens, Là mesme.  
*Tu ne fais pas le Cynique*, dit l'un, *ny toy l'homme*, répond l'autre.

*Exhiberet quacumque vellet*, il faut *sibi*, παρέχειν αὐτῷ.

1007. l. 6.

*Nunc te interrogavi, νῦν ἠρώπου, &c.* c'est à dire là, *en langage d'au-* 1008. sur le  
*jourd'hui*. Il est trop obscur de la sorte pour estre ainsi exprimé. milieu.

*Quod salus dialethicorum esset primus*, il faut, & *primus*; c'est 1009. l. 1.  
peut-estre vne faute d'impression.

*Regis esset praeceptor*, il faloit traduire *Imperatoris*. Car c'est ce 1010. l. 10.  
que signifie là βασιλεὺς, comme en plusieurs autres lieux, & l'Em-  
pereur Romain ne s'appelloit point *Rex* en latin, voy la remar-  
que sur la page 64. du Tome second.

*Inepio* il faloit *Barbaro*, σιλόικω.

1011 l. 10.

*Num pro patria idipsum passurus eram*: cela est obscur, il veut 1012. l. 10.  
dire qu'il ne s'agit pas icy de mourir pour la patrie. vers la fin.

*Et in sacris Eleusinijs inter potandum voces mysteria produunt.* ce- 1042. vers le  
la est mis trop obscurément, pour dire qu'il découuroit les my- milieu.  
steres d'Eleusine dans la débauche.

*Et diuersorum corporum somnos*, l'endroit est obscur, mais il 1059. sur la  
fin.

y a au grec ἐπεὶ ὅπως ὕπνους, de diuerſe couleur, ce qui pourroit ſe rapporter au fard des femmes, qui les rend en quelque ſorte d'autre couleur de iour que de nuit.

## TOME SECOND.

Page 18. l. 7. *Præterquam quod illa quamvis colossæ eſſet magnitudine parua in tabella depicta erat.* Il y a au grec πλὴν ὅσον ἐκείνῃ μὲν ἐν μικρῷ πίνακι ἐχέσθαι, αὐτὴ δὲ κολοσσαια τὸ μέγεθος. il veut dire qu'Aspasie n'estoit qu'un portrait en petit, parce qu'elle n'auoit iamais esté dans vne haute condition, & que celle dont il parle, estoit de figure de Colosse, comme étant femme d'Empereur.

31. l. 1. *Minus visio vereretur, quod per impietatem hoc fecisses ἄπορα ἂν ὁ τοῦτος αἰτίαν ἔχοι ὑπὸ ἀσέβειας αὐτὸ δεῖν.* Il seroit moins accusé de l'auoir fait par impiété, ou, on luy imputeroit moins de &c.

37. sur la fin. *Non dixit Pollucem manus aduersarias cum ipso conseruisse,* il y a au grec οὐδὲ πλυθεῖα βίαν φήσας ἀντιτάσσειν αὐτῷ σκάνηας τὰς χεῖρας. Il dit que Pollux tout fort qu'il estoit, n'eust pas eu la hardiesse de se prendre à luy, ny mesme Hercule avec ses bras de fer.

64. sur le milieu. *Hic vero ad Persarum Regem eum mittit.* ὁ δὲ βασιλεὺς τοῦ μεγάλου ἀνατίμηται αὐτόν. Sous ombre que le Roy de Perse est appelé par les grecs, le grand Roy, comme nous disons maintenant le grand Seigneur, le Traducteur a crû que c'estoit de luy qu'il parloit, sans considerer qu'il est dit que le Prisonnier fut enuoyé en Italie pour y estre iugé, & qu'il fut relegué dans l'Isle de Gyare, qui estoit vne petite Isle où les Empereurs Romains confinoient les criminels: *Brenibus Gyaris & carcere dignum.* C'est donc l'Empereur qu'il designe sous ce nom, & en beaucoup d'autres lieux, sous le nom seul de βασιλεὺς, qui signifie en ces endroits Empereur, & non pas Roy, car le mot grec ne se rapporte pas au latin, & il faut imiter Lucien qui a esté au sens plustost qu'aux paroles.

70. l. 6. *Et filiam non ita pridem datis quinque talentis elocauit καὶ τὴν θυγατέρα ἡ περὶ πολλὰ ἐκδίδωκεν, ἀπὸ τετρατάων πέντε ὧν εἶχε δύο μὲν, &c.* ἀπὸ τετρατάων, est détaché du reste: il donna sa fille en mariage, & de cinq talens qu'il auoit, il en donna deux.

74. au milieu. *Aliquando etiam Demetrius in Ægyptum est profectus.* Il faisoit dire se promenoit ou voyageoit par l'Egypte, car on voit dix lignes plus haut qu'il y estoit desjà.

100. l. dernière. *Ad plenum instructos αὐτοτελεῖς faits à ses despens.*

104 l. 2. *Nos igitur, ubi res quasdam importatas in portu spectassemus. In eumque e navi subduxissemus, emimus.* ἡμεῖς μὲν ὅν κατὰ γυμνὰ πηγα ἐπὶ τοῦ λιμένος σκευάζομεν, καὶ τὰ πλοῖα εἰς αὐτὴν μετασκευασάμενοι, ἡγορεῖσθαι.

Voyant vne Hostellerie sur le port, & y ayant fait transporter  
nos



nos hardes, nous nous promenons sur la place. Car c'est ainsi qu'il faut traduire *ἡρεσζομεν* en cet endroit, parce qu'il ne regit rien, & qu'on voit sur l'heure, qu'ayant appris qu'on les auoit volez dans l'Hostellerie, l'un se voulut tuer, parce qu'ils n'auoient pas dequoy viure ce iour-là, & l'autre fut contraint de porter du bois pour auoir du pain. Or s'ils eussent voulu acheter quelque chose sur le port ou au marché, ils eussent eu la marchandise ou l'argent, & partant ils n'eussent pas esté reduits à vne si grande extremité.

*Domum pulcherrimam, κάλλιστον οἰκηματίον*, vn bel appartement, ou vne belle chambre, car il n'est pas question là de maison. 113. l. 10.

*Cæna splendida*. La Negatiue est au Grec, ce qui se rapporte à ce qu'on a dit plus haut de son avarice, & de sa table qui estoit si mal couuverte. Il est vray qu'il dit en suite qu'il l'auoit fort bien traitté, mais c'est vne raillerie, c'est pourquoy la personne à qui il parle, s'en prend à rire. Plus bas.

*Sic ut se habebant armati surrexerunt, οἷδε ὅπως ὡς ἔχον ἀσπάρτας* 113. vers le milieu. *καὶ ὀπλιούμενοι*. Ils se leuerent comme ils estoient, & s'armerent.

*In ignem sponte infiliisse, & prater spem stupis subduxisse ἐκὼν* 145. l. 1. *ἑαυτὸν ἐνσπένταί τι ἐστὶν, καὶ τότε μὲν ἐκ τῆς συμπίου μὲν ἐλπίδων ἀπέχου- δον*. Je me jettay volontairement dans le feu. Il faut là vn point, puis, voila comme i'échappay alors des estoupes contre mon esperance.

*Quo vitiato, muliebria pro more & consuetudine nefarii cinadi illi* 150. par de là le milieu. *perpeffi sunt*, il ne faut point de *quo vitiato*, car ce sont des Eunues qui ne luy pouuoient rien faire, aussi n'est-il pas au grec.

*Lectum meum ingressam* ἐνύι, signifie là giste, & non pas *litt*, Là mesme sur la fin, il falloit traduire *cubile*, qui se dit des bestes.

*Utra Oceanum & inculpatoz Ethiopas*, il faut *ad inculpatoz*, 218. sur le milieu. c'est peut-estre vne faute d'impression, *μετ' ἀμύμονας ἀιδωμένας*.

*Verum auricome, moderate te gerebas qui cum Panthi esses filius,* 247. l. 4. *aurum in pretio habebas*, καὶ τὰ μὲν οὐ μίσηα, il n'y a point de faute de ta part, ou, on ne doit pas trouver estrange si estant fils de *Panthus* tu aymoies l'or. Pour s'attacher aux paroles, on perd le sens.

*Et horis*, il faut là *tempestatibus*, les saisons, le mot grec signifie 297 par de là le milieu, *ἔν* & l'autre.

*Pro me*, il faut de *me*, c'est à dire *contra me*, en cet endroit.

*Voluptas conuenit Epicuro*, il faut *non conuenit*. 340. sur le milieu.

*Etiaque parum gratia arti tua conciliare videris contra viros hosce* 353. au milieu. *intendiendo. ὥς ἐστιν τί μοι δοκεῖ χαρίζομαι τῇ σπουτῇ τίχῃ κατὰ φύσιν* 371. l. 10. *δαι τῶν ἀνδρῶν*, de sorte qu'il me semble que tu ne dis pas de mensonge de ces gens-là pour gratifier à son art.

- 371 par de là le milieu. *Si quidem certis diebus, ut ceteri milites, non inuitabatur.* ἀλλ' ὡς τοῖς λοιποῖς στρατιώταις πρὸς ἡμέρας πρὸς περὶ αὐτοῦ. Il n'estoit pas comme les autres soldats qu'on n'inuitoit qu'à de certains iours.
479. sur la fin. *Altero pede paulum inflexo,* il y a au grec ἑξήμα ὀχλαζοντα τῷ ἑτέρῳ, se baissant doucement, ou courbant un peu le genou il vers l'autre.
483. sur la fin. *Cum esset ferme vindemia tempus* ἀμοι πρὸς τὸν τοῦ οἴνου ὄν, c'est à dire là en temps de vendange, comme la suite le fait voir.
491. l. 2. *Assurgente ipsi Cleodemo* ἀνίστασθαι αὐτῷ τῷ κλεοδημῷ. Cleodeme luy taisant place.
506. l. 1. *Ex utraque prater.* καὶ δὲ πρὸς, ex altera.
- 515 sur la fin. *Inuenes, il faut puer,* τὰ μικρά car cela est important icy.
- 588 sur le milieu. *Ineptus ad actionem & gestum corporis* πάλιν ἀπιδιδῶν ἐν τῇ ἰσοκρίσει, il ne pouuoit nullement persuader cette feinte.
589. l. 6. *Ipsē etiam orationis auctor* ὁ τοῦ λόγου τοῦδε συγγράφας, celui qui a escrit ce discours, c'est à dire Lucien, & non pas celui qui faisoit la harangue. Voy la page 590. sur la fin.
- Là mesme vers le milieu. *In valde suauem cachinnum solutus dixit poeta iste meus.* Celuy qui me fait parler, c'est à dire Lucien qu'il appelle Poëte, à cause qu'il le fait parler en qualité de Prologue, comme dans vne Comedie. Car c'est le Prologue qui parle alors, & non pas Lucien. Celuy, dis-je, qui me fait parler, ou qui m'a introduit icy, se prit à rir, &c.
636. l. 1. *Drysum Rex.* il faut *Odrysum* ὀδρυσσών, n'est qu'un mot, comme en suite *μανίων*, dont il a fait vn Roy Mano, au lieu de dire, des Omaniens.
638. par de là le milieu. *Annos nonaginta.* ὀγδοήκοντα, quatre-vingt.
675. l. 12. *Est interpretatus,* ἐρμηνεύειν, signifie là *descrire*, comme il se voit dix lignes plus bas, & non pas *interpréter*.
684. l. 10. *Neque scrupulose cum diis rationem mibo* ἢ μικρολογήσασθαι πρὸς τοὺς θεοὺς. Je ne leur demanderay pas des bagatelles.
716. l. 3. *Idem ego leana inquit, nec eo admodum opus.* Cela est tronqué, il faut qu'il y ait faite à l'impression, οὐκ εἶναι μὲν ἐφ' ᾧ λέαντα ἐν ἔχει, δεῖμα δὲ ἰδέ πάλιν αὐτῷ. Je n'ay pas cela; c'est à dire le membre viril. comme ont les hommes, mais ie n'en ay pas de besoin.
758. l. 10. *Sophocle & Eschylo maior,* καὶ τοῖς Σοφοκλείᾳ καὶ τοῖς Αἰσχύλῳ. plus que n'en ont fait Sophocle & Euripide, c'est à dire de Tragedies.
- 766 par de là le milieu. *Insin Regis,* il faloit *Imperatoris*. Car le latin ne se raporte pas au grec. Lucien appelle l'Empereur βασιλεὺς, & μέγα βασιλεὺς, mais on ne l'appelle point en latin Rex. Voy cy-dessus la remarque sur la page 64. du tome second, c'est vne faute qu'il fait par tout.

*Illi enim non insiliunt in ignem ut Onesicritus Alexandri guber-* 771. sur la  
*mator, il faut dixit, comme il y a au grec. Car ce n'est pas Onesic-* fin.  
*rite qui sauta dans le feu, mais c'est luy qui est l'historien qui le*  
*raconte de Calanus: Cependant au lieu de traduire dixit, il a esté*  
*traduire ut aiunt, comme si c'estoit vn bruit qui courut d'Onesi-*  
*crite.*

*Aristaneti Zenonis filij, il faut Zenonis, Aristaneti filij, comme* 847. sur le  
*il paroist par la suite, il y a au grec τὸ ἀριστανέτι υἱὸς, τὸ ζήνωνος, il* milieu.  
*faut mettre la virgule apres υἱὸς, car τὸ ζήνωνος, est mis là par*  
*explication.*

*Cum unà adesset Ion ille admirandus. Cela fait de l'obscurité,* 848. sur le  
*car c'est d'Ion dont il parle, & il semble qu'on parle d'un autre* milieu.  
*avec qui il estoit.*

*Pone hunc Ion ἄρα ὁ Ion, deinde Ion.* 849. sur le

*Alia vero à Sacerdotibus è doctus sum. Quacunque antiquiora* milieu.  
*me sunt, ab ijs narrationem incipio. τὰ δὲ παρὰ τῶν ἱερέων ἰδιῶν, ὁκόσα* 877. l. 1.  
*ἔοικτα ἐμῷ πισθυύμεν ἐν ἰσοπίῳ. Les autres choses dont il parle,*  
*qui sont plus anciennes que moy, ie les ay aprises des Prestres.*

*Et quacunque in argentum aurumve sunt conversa, καὶ ἄλλα ὁκόσα* 881. sur la  
*ἐς ἄργεον ἢ ἐς χρυσὸν ἀποκίεσται. les autres choses qui respondent à* fin.  
*l'or & à l'argent en valeur.*

*Est autem nostrarum partium commentarius ἐστὶ δὲ τῶν κοινημάτων* 933. l. 5.  
*τῶν κοινῶν ἡμῶν μέρος. c'est ce qui nous regarde de ces memoires.*

*Et verbis adulterinis illam affamini. λόγους κερδάλους ἐπισημίζων,* 1011. l. 10.  
*luy attribuer de faux discours, ou publier d'elle des faussetez.*

REMARQUES SVR LA TRADVCTION  
DE LVCIENT.

Page 1.

**L**ucien; j'ay mieux aymé prendre ce tiltre que celuy de *Dialogues*, parce qu'il y a icy plusieurs Traitez qui ne sont pas des Dialogues. D'autre costé celuy d'*Oeuvres* eut esté trop vaste; car ie ne mets pas icy les Vers, ni quelques autres Ourages qu'on attribué à Lucien. Au reste ie dis *Lucien*, & non pas *Lucian*, pour suiure l'opinion commune, puis que dans les Langues aussi bien que dans la Jurisprudence, *Communis error facit ius*.

*De la Traduction*, j'ay dit dans la Préface que c'estoit icy vne Traduction libre, parce que les galanteries & les gentilleses ne se pouuoient pas traduire autrement. C'est pourquoy ie m'y suis proposé l'agrément plustost que la fidélité, ou plustost i'ay crû que la fidelité en cet endroit consistoit en l'agrément, sans m'éloigner pourtant du but & du dessein de mon Auteur.

*Le Songe de Lucien*, ie ne mets pas, *ou sa Vie*, par ce que ce n'en est icy qu'une idée, comme ie le marque dans l'argument.

*Beaucoup de temps & de dépence*, le mot de *temps*, emporte en quelque sorte le travail, & celuy de *dépence*, dit qu'il faut estre riche pour cela. C'est pourquoy i'ay expliqué ce qui suit, de la Fortune, plustost que des Richesses ou de la Condition.

Page 2.

*Ils considéroient que ie n'estois pas riche*, ie passe doucement sur chaque chose, sans m'attacher à toutes les paroles.

*Sculpteur*, on voit plus bas que c'estoit en pierre.

*De petits Ourages de cire*, il est plus delicat de la sorte, que de dire, des hommes, des chevaux, & des bœufs. En vn mot toutes les choses exprimées en general, sont plus belles qu'en particulier, si le particulier n'est tres agreable, & dans les graces du pais, ce qui ne peut pas estre dans la traduction d'un ancien.

*Cela fut donc résolu avec quelque esperance de succès*, cecy est transposé, comme ie fais d'ordinaire, pour la clarté & netteté du raisonnement.

*Sur cette pierre*, ie ne dis pas *une table de pierre*, de peur que cela ne fasse quelque difficulté; mais i'exprime dans la suite ce que c'estoit.

Page 3.

*Criant qu'il l'auoit fait par enuie*, cela dit assez la chose sans la repeter.

*Et me tournay de tous costez*, i'ajouste cela comme vne marque

REMARQUES SUR LA TRADUCTION DE LUCIEN. 645  
d'inquietude.

*D'un songe que i'eus en suite*, ie n'allegue point le Vers d'Homere, parce qu'il ne dit rien de nouveau, & i'en vse ainsi presque par tout. Car souuent vne beauté de ce temps-là, est vne pédanterie de ce temps-cy.

*Il me sembla de voir deux Dames*, ie marque plus bas qu'elles le tiraillioient, & tranche court pour estre plus net.

*Qui auoient les mains crasseuses, &c.* I'obmets des particularitez & en charge d'autres, parce que les choses n'ont pas mesme grace dans toutes les langues. Il y a au Grec, *les mains pleines de durillons, & la robe trossée*; mais *les mains crasseuses, & les bras retroussés*, viennent aussi bien au sujet, & l'expression en est plus belle; cela seruira d'exemple pour plusieurs autres endroits, ou ie prens la mesme liberté pour la mesme raison; i'exprimerai plus bas, qu'elle estoit robuste & vigoureuse.

*L'autre d'une façon honneste*, son habit sera expliqué en suite.

*Et ses deux Oncles*, ou plustost, *ses Oncles des deux costez*, mais ie me donne la liberté de changer ou retrancher les particularitez inutiles ou indifférentes, outre qu'il n'est pas icy question d'un Contrat, ni de la Genealogie d'un Grand, c'est pourquoy ie n'ay pas exprimé plus haut, que l'Oncle dont il parloit, estoit Oncle maternel. En voulant tout mettre, on obscurcit ou affoiblit des choses qui ne sont faites que pour plaire.

*Robuste & vigoureux*; Voila les qualitez que i'auois manqué à mettre plus haut, i'en vse souuent ainsi; Du reste il vaut mieux dire, *robuste & vigoureux*, que *les épaules fortes*, qui est vne qualité de crocheteur, ce qui monstre que les graces des langues n'ont point de raport.

*Ni cause un iour de ta perte*, i'exprime en general ce que l'Auteur dit en détail, ce que ie fais presque par tout, parce que le détail de ce temps-cy, ne se raporte pas à celui de ce temps-là, pour ce qui concerne l'agrément.

*Phidias, & Polyclète*, ie ne mets que ces deux noms, parce que cela suffit.

*Je suis l'Eloquence*, ce mot y vient mieux que celui d'*Erudition*, ou quelqu'autre semblable, outre que tout ce qu'il dit, se raporte presque à l'Eloquence.

*Qui ne t'est pas inconnue, &c.* Il l'a falu mettre ainsi parlant de l'Eloquence.

*Exposé au mépris, &c.* Ie ne dis pas comme l'Auteur, *Menant une vie de Lièvre*, parce que cela n'est pas à nostre air; ce qui doit

servir d'exemple pour plusieurs autres endroits, où ie suis obligé de changer, ou de phrase, ou de proverbe, & quelquefois mesme, d'exemple, ou de comparaison, parce qu'ils ne sont pas à nostre usage; Du reste i'exprime plus bas, *Pauvre, Inconnue, & contrainte de travailler de ses mains.*

Page 5.

*Ce qu'il y a de beau & de rare, &c.* Cela vient mieux au sujet que de dire; *Toutes les choses divines & humaines*, ce qui est trop vaste.

*Virtu, & Sçavoir*, Ie comprends en deux mots à mon ordinaire, ce que l'Auteur dit plus au long.

*Adoré & respecté de tout le monde*, le Grec dit *montré au doigt*; ce que ie n'allegue que pour faire voir combien on est obligé de changer de choses, quand on veut traduire avec agrément.

Page 6.

*De songer plustost à polir un marbre que soy-mesme*, i'obmets des termes de l'Art dont on se peut passer.

*Transformé en statue*, i'ay trouué cela plus à propos que de dire *en rocher, comme Niobe.*

*Répandre par tout ie ne sçay quoy de celeste & de divin*, ie ne dis pas *comme Triptoleme*, parce que cela n'y reuiet pas entièrement, outre que, comme i'ay desia dit, ce qui faisoit vne beauté de ce temps-là, seroit dés-agreable en ce temps-cy, & feroit perdre la grace à son Auteur.

Page 8.

*Contre un qui l'auoit appelé Promethée*, il n'est pas necessaire de dire *un Promethée en paroles*, parce qu'on verra par la lecture ce qu'il entend par là.

*I'ay peur que ce ne soit une raillerie*, ie marque en suite que les Atheniens sont grans railleurs.

*De ce fen celeste & divin*, ie n'exprime que cette particularité, parce qu'il n'y a que celle-là qui s'ajuste à l'histoire de Promethée.

*Vous raporte grand profit*, i'ay ajousté cela par forme d'éclaircissement.

Page 9.

*Qu'il manquoit de preuoyance, &c.* I'ay pris ce sens-là, parce qu'autrement ce ne seroit que la mesme chose que ce qu'il a dit d'abord.

*Et que ie n'ay point en de modèle, &c.* Il n'y a que cela de necessaire au sujet.

*Vne douzaine de Vansours*, il y a au Grec 16. mais ie suy les propriétés de ma langue.

*Vn Chameau tout noir*, ie n'ajouste pas de la *Bactriane*; car si c'est qu'ils viennent de la sorte en ce pais-là, cela en diminuë la rareté, & s'ils n'y viennent point, cela n'est pas necessaire.

Page 10.

*Au lieu de l'admiration*, ie n'ajouste point, que ce Chameau

estoit tout couuert d'or & de pourpre ; car cela ne sert de rien au sujet pour lequel il s'allègue ; & toutes les circonstances inutiles obscurcissent la raison plus qu'elles n'embellissent le discours.

*Vn Joueur de Fluste*, ie retranche par tout, les mots propres qui ne font qu'embarasser, & qui sont inutiles au conte ; parce que cela charge inutilement la memoire, & empesche de retenir les necessaires.

*Les Centaures*, ie ne parle point de leurs meurtres, & de leur yurognerie ; car ce n'est pas de cela dont il s'agit.

*Ce n'est pas que de deux choses excellentes*, cela est assez clair, sans auoir besoin d'exemple ; car de dire avec l'Auther, *comme on fait vn bruuage excellent avec du vin & du miel*, cela sent trop l'Apoticaire pour vne comparaison qui n'est mise que par forme d'ornement. Voila comme les graces d'à cette heure, ne sont pas celles de ce temps-là.

*Car le Dialogue ayme à s'entretenir, &c.* Ie réunis icy ce qui est plus bas chez l'Auteur, & tranche la chose en deux lignes, n'en gardant que le suc, & ce qui est nécessaire au raisonnement.

*I'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier, &c.* Il y a icy vne comparaison tirée de la Musique qui n'est pas à nostre vsage, parce qu'il faut que les comparaisons soient de choses connues, & que tout le monde sçait, ie l'aurois bien rendu par équiualent ; mais il n'en estoit pas de besoin ; car i'ay touché d'abord en deux lignes toute la force de l'opposition.

*Pour ce qui concerne le larcin*, ie n'ajouste pas, *parce qu'il est Dieu du larcin* ; car cela vient mieux à Mercure qu'à luy, & n'est pas nécessaire au sujet.

*Où aurois-je dérobé ces chimères, & ces hippogryphes*, i'ay rendu la chose à nostre air ; car les mots qui sont au Grec, ne feroient point d'effet maintenant, n'estant pas connus comme de ce temps-là.

*Dialogue de Lycinus, & de son amy*, on a mis cecy pour titre au haut des pages, au lieu de mettre *Nigrinus, ou les mœurs d'un Philosophe*, ou bien *des Philosophes*, comme il est à la teste du Dialogue. Page 12.

*Ce seroit porter des Chœmettes à Athenes*, ce prouerbe estoit trop connu pour auoir besoin d'explication ; car il n'y a rien qui face tant languir vn discours que de vouloir tout dire ; c'est pourquoy les anciens latins ne s'expliquoient d'ordinaire qu'à demy.

*De pauvre, ie suis devenu riche* ; pour estre plus vif, i'ay mis d'abord ce que l'Auteur ne dit icy qu'après quelque circonlocution. Page 13.

*Mal-d'yeux*, il y a au Grec *mal d'oeil*, mais cela n'est pas important.

*Je le trouuay dans son Cabinet, &c.* L'obmets plusieurs petites circonstances qui ne sont plus à nostre vsage.

*Charmé de la douceur de son éloquence*, i'oublie les Sirenes, les Rossignols, & le Lote d'Homere pour la mesme raison.

Page 15.

*Semblable à ces Amoureux*, ie change la comparaison tirée de l'Amour des Garçons, en celle des femmes, ce que i'obserue par tout, tant pour ne point corrompre nos mœurs, que parce que cela feroit vn effet contraire à son dessein, qui est de plaire.

*Comme vn flambeau qui m'éclaire parmy les ténébres*, l'Auteur le dit de ceux qu'on alumoit au haut d'une tour pour éclairer de nuit les Nauires; mais il est bon en general.

*Je crains de faire comme ces mauvais Comediens*, i'abrege ce qui est plus étendu chez l'Auteur, pour les raisons que i'ay dites.

Page 16.

*Mais si ie manque, souuiens-toy, &c.* Je mets cela de suite sans interruption, ce que ie fais par tout ailleurs, où l'on s'en peut passer, pour estre plus court & plus net.

*Vous autres grans Orateurs*, il vaut mieux dire, que les Orateurs ont accoustumé de faire, parce que c'est Lucien qui parle, & non pas son amy.

Page 17.

*Dans la pauvreté de la Philosophie*, il y a au Grec, dans la pauvreté, & la Philosophie; mais la pauvreté de la Philosophie est plus louable, parce qu'elle est volontaire.

*Assez plaisamment*; ie dis en suite, qu'on ne parloit ni si haut, ni si aigrement qu'on s'en püst fâcher.

*A quoy bon des fleurs lors que le Printemps est passé?* il y a au Grec, le Printemps est déjà, d'où nous vient ce Paon, peut-estre qu'il est de sa mere; ce qui seroit obscur & ridicule.

Page 20.

*Embrassant leurs genoux*, il y a au Grec l'estomac; mais ce n'est pas vne si grande marque d'humilité, & l'un & l'autre est vne coustume ancienne.

Page 23.

*Sont les plus insolens dans la débauche*, ie dis la chose en general, parce qu'une partie du détail n'estoit pas à nos mœurs.

*Qu'il negligeoit mesme son bien*, ce n'est que trop de dire cela, pour vn homme qu'il veut louer, & qu'il propose pour exemple; c'est pourquoy i'ay obmis le reste.

Page 24.

*La fureur des spectacles*, ie n'ay pas descendu dans le particulier, qui n'est plus à nostre vsage.

Page 25.

*Que ce qu'ils diroient, leur püst nuire, ni préjudicier*, i'ay agencé cela le mieux que i'ay pû à la maniere d'une formule de Testament,



stament, le grec est obscur, sur quoy on peut voir les notes de Bourdelot, qui ne me satisfont point.

*Répandre du vin dans les Festins*, Il y a au grec *avec bruit*; ce qui se faisoit par forme de ieu, en secoüant le verre; mais cela eut fait icy vne obscurité.

*Il appelloit cela faire un solecisme dans la volupté*. Il y a icy vn Prouerbe grec que i'obmets, parce qu'il n'a point de rapport aux nostres, & qu'on s'en peut passer.

*Je demourois attaché à son discours*, les larmes sont touchées en fuite, & l'exemple des Pheagues n'est plus à nostre vsage. Page 16.

*Nectar*, Je l'ay mis au lieu de *Lote*, parce qu'il est plus connu parmy nous, & plus beau. Page 17.

*En me racontant son mal, tu me l'as communiqué*. J'ay passé delicatement l'exemple du chien enragé, qui est dur & extrauagant, par ce qu'il fait semblant de vouloir louer icy la Philosophie; quoy qu'à vray dire il y ait de la raillerie par tout.

*Il faut auoir recours pour cela*, Je fais dire quelquefois à l'un ce que dit l'autre, par ce que cela est indifférent, & que l'agrément que ce changement produit, ne l'est pas; qui est ce à quoy il faut auoir égard.

*Timon, ou le Misanthrope*, j'ay retranché ou alteré icy plusieurs choses, pour trouuer ce ie ne sçay quoy que ie cherche; mais ie demeure tousiours dans le but, & le dessein de l'Auteur; & ne mets point mes réueries pour les siennes. Page 18.

*Protecteur de l'hospitalité, &c.* Les autres Epithetes sont touchés en suite, ou ne se pouuoient exprimer commodément.

*Qu'est deuenu ton fondre*, Je dis à la fin que ce n'est que fable & que fiction Poétique. Page 19.

*Comme si tu estois sourd, &c.* Le Prouerbe de la Mandragore n'est pas à nostre vsage.

*En abismoient les vns, &c.* J'ay mis les deux principaux exemples de la vengeance diuine, les autres sont peu de chose, ou sont desia exprimés.

*Que tu saunas dans une petite nacelle*, Je ne dis point qu'elle aborda sur la Montagne de Lycoris, parce que cela ne sert de rien icy.

*Les Ingrats qui m'ont abandonné*, les bien-faits seront toujours chez à la fin. Page 20.

*Comme un oiseau de mauuais augure*, Il y a au grec, *comme un sepulcre*, mais ie cherche les plus belles expressions, & celles qui sont le plus à nostre vsage.

- Page 31. *Maintenant donc*, l'exprime les haillons plus bas.  
*Du Mont Hymette*, On verra en suite, que c'est au pied du Mont.  
*Ne connois-tu pas Timon*, le nom de son Pere, &c. sera expliqué ailleurs, aussi bien que le miserable estat où il est.  
*En faisant du bien à des Ingrats*, l'ay abrégé cet endroit parce que le reste est assez expliqué dans tout le Dialogue.
- Page 32. *La Terre*, Je le dis en general, parce qu'il conuient à tout, dans le dessein de l'Auteur, qui veut choquer la Prouidence.  
*Pren avec toy le Dieu des Richesses*, Je ne dis pas qu'il amène avec luy le Tresor, parce que cela n'auroit point de grace maintenant, & que ie ne m'oblige pas à vne Traduction reguliere. Le Dieu des richesses est assez suffisant pour enrichir, sans en auoir besoin d'autre.
- Page 33. *Je croy que cela ne luy servira de rien*, ie le fais dire à Mercure, plustost qu'à Plutus, parce qu'il est mieux de la sorte, comme il paroitra par la lecture de l'ouurage.  
*Tu mériterois donc*, &c. Je tourne cela d'une autre façon que l'Auteur, comme ie fais souuent pour agencer les choses à nostre air.
- Page 34. *Du foin*, Il y a au grec *de l'orge*, mais cela fait le mesme effet, & reuient mieux à nostre façon.  
*Qu'un homme ayme sa Maistresse*, les comparaifons les plus courtes sont les plus claires.
- Page 35. *Je vais toujours de la sorte*, &c. La suite l'explique.  
*On m'emporte sur des crochets*, i'accommode les choses à nos mœurs; quand rien ne l'empesche, & qu'on ne veut pas entrer dans le particulier. Car le general est de tout pais.
- Page 38. *Mais tout en riant*, l'obmets ce qui est dit du Tresor pour la raison touchée plus haut.
- Page 43. *Vien Tresor*, l'oste le reste pour le mesme sujet.  
*Et la Pauvreté*. Elle y vient mieux que *Pan*, outre que le mot grec y a du raport, & peut auoir esté pris l'un pour l'autre; puis ie ne regarde pas tant ce qu'il a mis, que ce qu'il faut mettre maintenant, pour faire que la chose aille bien; pourueu que cela ne choque pas les mœurs anciennes, comme ie ne les choque point icy.
- Page 45. *Gnaton*, il y a au grec *Gnatonide*, mais ce mot est plus commun.  
*Le Fortuné*, Le terme grec ne se pouuoit expliquer en vn mot, & i'en prens vn propre au sujet.

*Le plus meschant, &c.* Je me sers plus bas du mot de Vautour.

*L'Orateur Demee*, l'eloquence de Timon est desia exprimée; du Page 48.  
reste, ie dis *Demea*, plustost que *Demeas*, parce que nous sommes plus accoutumez de l'entendre ainſi.

*Il donne eſbec & mat à tous les plats*, quoy que le Ieu des Page 50.  
Eſchecs fuſt connu des anciens, ie ne me sers pas de ce terme, comme d'une autorité, mais comme d'une phrase françoise qui exprime bien ce que ie veux dire; & en vſe ainſi ailleurs de la forte.

*Mais de iour*, Je l'oppose à la nuit qui est le temps de la débauche.

*Tu ietteras ton argent dans la rivière*, l'Auteur ajoſte des particularitez vn peu trop groſſieres à mon auis. Page 51.

*Entretenir l'amitié coningale*, ie finis là, pour ne rien mettre Page 51.  
d'inutile.

*Vautour*, l'Auteur ſe ſert indifferemment de ce mot, & de ce Page 56.  
luy d'*Aigle*, lors qu'il parle du ſuplice de Promethée; c'est pourquoy i'ay pris celui-cy plustost que l'autre, parce qu'il ſonne mieux.

*Ton bourreau*, I'ajoſte cela pour donner plus de force. Page 58.

*Auſſi bien le Dieu des larrons*, cela est plus bas chez l'Auteur.

*Le larcin*, Il y a icy vne periode au grec dont i'ay desia exprimé ce qu'il y auoit de plus important

*Car ce n'est pas aſſez d'en rapporter nuement tous les chefs*, ils ne ſont que d'estre dits, & ſeront encore touchez enſuite, c'est pourquoy il ne les faloit point repeter icy.

*Vn grand & vaſte deſert*, Je n'ay pas mis *vn Cahos*, parce que Page 61.  
dans le Cahos il n'y auoit point de foreſts.

*I'en fis vn homme à noſtre Image, &c.* I'ay reünny icy ce qui eſtoit plus bas, pour ne point rebatre deux fois vne meſme choſe.

*Vn Heros de tes amis*, cela est contraire à ce qu'il dit apres, Page 65.  
& qui est confirmé par la ſuite, car c'est Iupiter qui le delivre; mais on peut dire que c'est par l'entremiſe d'Hercule, toutefois il met Vulcan, dans le dialogue ſuiuant, qui est vne contradiction.

*Eſt-ce pour auoir fait ce beau chef-d'œuvre*, il ne le faloit pas Page 66.  
expliquer dauantage, apres l'auoir eſté au Dialogue precedent, le reſte n'est retouché plus bas.

*Nereïde*, ſon nom est exprimé au Dialogue cy-deſſus, quel- Page 67.  
ques-uns ne croient pas que Thetis la Deceſſe de la mer, ſoit la meſme que la Nereïde; mais Lucien les confond.

- Page 69. *Iunon la transformée*, ie conte l'histoire tout d'un temps sans interruption, parce que cela est plus clair & plus court.
- Page 71. *Je n'ay plus ni bec, ni ongles*, cela dit assez, sans ajouter *ailes*.
- Page 72. *Tu vivras de Nectar*, ie dis plus bas qu'il en sera l'Eschanfon.
- Page 72. *Est-il meilleur que le lait*, ie retranche icy quelque chose de puerile, parce qu'il n'y en a desia que trop.
- Page 75. *Dix baisers*, il n'y en a que deux au Grec, mais cela fait plus de force.
- Page 79. *Il a fait un Instrument de la Coquille d'une Tortue*, cela suffit, sans descendre dans le particulier, pour les raisons que j'ay touchées d'abord.
- Page 89. *Et se soufletoit*, il y a au grec, *fessoit avec un patin d'or*; mais cette frase est desia employée, & la repetition n'en seroit pas agreable.
- Page 90. *Je l'ay poursuivy vainement*, ie le trouue plus ioly de la sorte, que de dire, qu'il s'en est vengé.
- Page 91. *Caressera Venuus, & les graces*, le grec dit *la Grace*, mais on ne diroit pas en françois *caresser la grace*, puis les graces ne se separoient point.
- Page 92. *Qu'il leur dresse quelque piege*, ie fais dire cela à Apollon, afin que Mercure die le reste, qui luy vient mieux, comme il se voit dans le Dialogue suiuant.
- Page 96. *Toujours en la Compagnie, &c.* Le reste est touché ensuite.
- Page 96. *La Thrace & la Lydie*, le Tmole est trop peu de chose pour estre exprimé, c'est vne montagne de l'Asie.
- Page 98. *Amoureux*, ie diray plus bas, *spanant dans les choses de l'amour*, & exprimeray à quoy sert la pomme.
- Page 100. *Querelleuse*, le mot de *Plainine*, n'y vient pas si bien.
- Page 101. *Des Brebis*, il y a au grec *des Genisses*, mais il est plus beau de le faire Berger, que Bouvier, outre que les Brebis sont mieux sur des rochers que des vaches.
- Page 103. *N'en accuse que leur mal-heur*, ou *n'en accuse que mes yeux*, mais l'autre est plus fort.
- Page 105. *Je ne suis point ambitieux*, ie touche en suite les promesses & les presens.
- Page 107. *J'en mettray l'un dans tes yeux, & l'autre en son cœur*, ce sont les principales parties qui donnent de l'amour, & qui en reçoivent.
- Page 109. *Latôsque oculis afflarat honores*, pour rendre Enée plus aimable.
- Page 109. *Car on sçait qu'il eut bien de la peine*, j'ay reüny cela pour estre plus court.
- Dialogue de Pan, & de Mercure*, j'ay agencé & transposé

diuerſes choſes en ce Dialogue pour eſtre plus agreable.

*La Sale des Dieux*, le grec en fait mention de deux, mais ce- Page 113.  
la eſt indifferent.

*La fille d' Agenor à Sidon*, Il y a au grec, *la fille de Cadmus*, qui eſt Semele; mais il faut mettre *la ſœur*; car Semele eſtoit de Thebes, comme il ſe voit au Dialogue de Neptune, & de Mercure; d'ailleurs il ſeroit ridicule de mettre deſia ſon fils dans le Ciel, comme on fait icy, & d'y parler du commencement des amours de ſa mere, qui mourut eſtant groſſe de luy. Du reſte la fille d' Agenor eſt Europe ſœur de Cadmus, & quoy qu'elle ſoit pour le moins auſſi ancienne que Semele, cela ne touche pas tant; puis ce n'eſt pas moy qui fais la faute, mais l'auteur.

*Es travailler tandis qu'on eſt ieune*, i'ajouſte cela, parce qu'on Page 114.  
peint touſiours Mercure en ieune homme.

*Mais il eſt aſſez puny*, le reſte n'a pas beſoin d'eſtre exprimé, Page 115.  
outre qu'il ne faut pas trop inſiſter ſur des fables ridicules.

*D'on découlera l'Ambre*, c'eſt ainſi que l'auteur le dit au trait-  
té qu'il en a fait expres.

*A la lute*, ie me ſuis ſeruy du terme general, parce que le Page 116.  
particulier n'eſt pas bien françois.

*Ie ne les pouuois pas tenir touſiours r'enfermées*, ie n'ajouſte point Page 120.  
ce qu'il dit du Bélier, car cela eſt plat.

*Danſoient*, cela y vient mieux qu'*aplaudir*, ou *eſcouter*. Page 124.

*Les rennoya à Pâris*, c'eſt aſſez de cela icy, le reſte eſt ex-  
pliqué tout au long dans le Dialogue du Jugement de Pâris.

*N'abandonne point l'eſtrier*, ie me ſers de cecy comme d'une Page 125.  
fraſe françoïſe, qui ſignifie *demeurer touſiours pres du cheual*, ſans me mettre en peine ſ'il y auoit des eſtriers de ce temps-là, car ie parle françois, & non pas grec, & meſme la langue fran-  
çoïſe n'eſtoit pas encore au monde du temps de Lucien, ſi bien  
que ie le fais parler vne langue qui n'eſt née que plus de cinq  
cens ans apres ſa mort; il ne faut pas examiner les choſes à la ri-  
gueur, dans tout ce qui tient lieu de représentation, comme Co-  
medies, Traduction, Cartes, &c.

*Vers le genre humain*. Le reſte eſt touché plus bas. Page 128.

*De Neptune & d'Amphitrite*, il n'eſtoit point beſoin de met- Page 129.  
tre icy les Néréïdes, puis qu'il n'y a qu'Amphitrite qui parle.

*Pourquoy te prenois tu auſſi à Achile?* c'eſt aſſez de cela pour Page 132.  
le ſujet.

*Non, mais Perſée l'a tué*, ie ne repete pas ce qui eſt exprimé Page 134.  
au Dialogue precedent, parce que cela languiroit.

- page 135. *C'est mal reconnoître*, ie passe ce qui n'est pas necessaire.  
*Avec des ailes que Minerve luy auoit prestées*, on le peint ordinairement sur vn cheual ailé.  
*Qui estoit mortelle*, le grec dit, *qui auengloit*, mais on a coutume de le dire de la sorte.  
*A la faueur du Bouclier*, &c. Il n'est point necessaire de dire d'où il le scait.
- page 136. *L'as-tu vû Zephire*? Ie fais dire à *Notus*, ce que l'auteur fait dire au Zephire, parce que cela est indifférent, & que l'un est plus agreable à prononcer que l'autre; or dans ces Dialogues, il faut auoir égard à l'agrément, & ne point choquer l'aureille par vn terme barbare.  
*Non*, ie soufflois, cecy est plus bas chez l'auteur.
- page 137. *Est-ce là tout ce beau spectacle*, il est plus ioly de la façon qu'affirmatiuement.
- page 138. *S'il n'a assez ry*, il y a au grec, *s'il a assez ry*, l'un, & l'autre peut faire vn bon sens, mais celuy de l'original faisoit quelque difficulté que i'ay voulu oster.
- page 139. *A Athenes, ou à Corinthe*, il y a au grec, au *Cranée*, & au *Lycée*, qui sont des lieux de ces Villes là où les Philosophes s'assembloient.  
*Mais veux tu que ie die*, ie le fais dire à Pollux, parce qu'il y vient mieux, & est plus court.
- page 141. *Dialogue de Crésus*, &c. vn si petit Dialogue n'a point besoin de titre particulier.
- page 146. *Luy-mesme*, il y a au grec qu'il a vescu 90. ans, & qu'on le laisse viure encore autant, mais cela n'a pas besoin d'estre exprimé.
- page 149. *Courage Theocryte*, i'ay mis *Theocryte* pour *Thoncrité*. *Philon*, pour *Phidon*. *Cariclés*, pour *Cariadés*, parce que ces mots sonnent mieux en nostre langue, & que s'il eust écrit en françois, il eut eu égard à cela; puis il est indifférent comme on les nomme.
- page 151. *De la Chéure qui prit le Loup*, on dit ainsi ce Prouerbe en nostre langue, & l'on feint qu'une Chéure poursuyuiue d'un Loup, se sauua dans vne maison deserte, dont elle ferma la porte par hazard avec ses cornes, apres que le Loup fut entré, qui fut pris par ce moyen.  
*Ie cajolois Hermolaus*, ie ne dis pas, qu'il n'auoit point d'enfans, parce que cela n'est que trop exprimé dans ces Dialogues.
- page 153. *Ce n'est pas ce que tu penses*, la pensée de l'auteur aloit au

fale ; mais ie l'ay changée, pour ne point blesser les oreilles délicates, ce qui m'a obligé à alterer la suite.

*Acclamations*, le mot de *Proclamations*, n'eut pas esté entendu là. page 156.

*Tu as raison*, l'auteur fait dire cela au Philosophe, mais cela vient mieux à Mercure. page 157.

*Qui sont tous deux morts en mesme temps*, il n'est point nécessaire de dire de quelle mort. page 160.

*Que ie suis heureux*, i'ay changé la pensée de l'auteur que ie trouue ridicule. page 161.

*Après la mort de mon beau-frere*, i'ay mis cela selon la verité de l'histoire. page 163.

*Au lieu que iamaïs mes plaisirs*, il n'est pas nécessaire de faire aleguer de faux exploits à Alexandre, qui en a assez fait de veritables. page 166.

*Je le souffrois*, ie le fais dire à Alexandre plustost qu'à l'autre qui l'accule, parce que cela va à sa iustification. page 167.

*Courtisans*, il y a au grec *Deuins*, mais c'estoient les Courtisans qui estoient les premieres causes du mal, & ie puis prendre lequel il me plaist, & celuy-cy vient mieux icy. page 169.

*Tous les grands hommes sont morts*, l'auteur dit icy qu'*Vlysse* viendra bien-tost ; mais il ne considere pas qu'il le fait desia mort au commencement du Dialogue. page 172.

*Diogene & non pas son ombre*, cela est mieux que de dire *l'ombre de Diogene*, puis qu'il se rit de cete opinion. page 175.

*Sa belle Artemise*, il ne sert de rien de dire icy qu'elle estoit sa sœur, aussi bien que sa femme. page 191.

*Car il n'y a point de distinction*, i'ayms mieux finir là, que d'ajouter des paroles inutiles. page 192.

*Oronte*, il y a au grec *Oroetès*, mais l'autre mot est plus beau en nostre langue. page 194.

*Ne vois-tu donc pas*, les Chrestiens ne croyent point d'autre destin que la volonté de Dieu ; Quelques-vns mesme ne veulent pas qu'il y ait des Decrets des actions humaines, de peur que cela ne blesse leur liberté, & croyent que Dieu les sçait, à cause qu'elles doiuent arriuer, mais qu'elles n'arriuent pas à cause qu'il les sçait. page 202.

*Je te salue Portique*, nostre Prose a plus de raport aux iambes des Poëtes tragiques que nos vers, c'est pourquoy ie ne me suis point mis en peine d'en faire. page 203.

*Vn important secret*, ce sont deux vers d'*Homere*, c'est pour- page 204.

quoy ie les exprime en vers.

page 208. *De longs cheueux, & vne grande barbe blanche*, il y a au grec, des cheueux blancs, & vne grande barbe; mais il est mieux comme ie l'ay exprimé, & ces gens portoient aussi des cheueux longs.

page 209. *Hydromel*, nous n'auons point d'autre mot pour exprimer le Melicrate, quoy qu'il se fist avec du miel & du vin.

page 211. *Plante d'Asphodèle*, c'est vne plante, bien qu'il en fasse vn arbre dans son histoire veritable.

page 214. *Pyrrius & Therpsite*, c'est assez de ces deux exemples, sans en ajouter vn troisiéme. Les grecs ne peuuent finir, & particulièrement les declamateurs qui disent tousiours tout ce qu'ils sçauent, & s'épuisent sur vn sujet, c'est vn defect de cét auteur que ie toucheray dans la Preface.

*Comedie*, il y a au grec *Pompe*, qui estoit vne espee de Procession à l'honneur des Dieux; mais il faut que les comparaisons soient de choses conuës, & celle-là n'a point de raport à nostre façon.

page 215. *Colonnes, & Statues*, ie l'ay expliqué des tombeaux, parce que l'exemple ne va que là.

page 218. *C'est la plus commune*, ie l'ay mis ainsi, parce que le dessein de l'auteur n'est pas d'oposer cette vie à celles des Grans, mais à celles des Philolophes, comme la suite le fait voir.

page 220. *Ce ieune Thessalien*, c'est Protefilas dont il est parlé plus haut.

page 222. *On si nous prendrons le Parnasse, ou le Mont Olympe*, cela dit assez qu'ils sont plus hauts que le Caucaze; & pour estre delicat, il ne faut pas trop marquer ce qu'on veut dire.

page 227. *Tu parleras en langage plus humain, dy moy donc sans tant de façon*, i'ay mis cela pour m'exemter de faire de meschans vers.

page 228. *Il veut dire*, ie fais dire cela à Mercure, à qui il conuient mieux qu'à Caron.

page 235. *A ces bouillons d'escume*, la comparaison est trop claire pour auoir besoin de reddition.

page 237. *Il verse du vin & de l'hydromel*, il ne faut point ajouter à ce que ie puis voir, car il luy a éclaircy la venue.

page 242. *Romulus par vne Louue*, cela estoit comme nécessaire à l'enumeration.

page 247. *Cigogne*, Ibi, est vne espee de Cigogne, & ne se fut pas entendu en gardant le mot.

page 249. *Secte Italique*, quoy que Pytagore fut d'Ionie, sa secte s'appelloit Italique, à cause qu'elle commença en Italie.

*Pythagore,*



*Pythagore*, il y a au grec Pythagoricien; mais ce qu'il dit, ne peut conuenir qu'à Pythagore: l'auteur a tafché par là de trouuer vn efchapatoire, mais il ne vaut rien; car ce font les chefs de feûte qu'il ataque icy, comme il fait en affez d'autres lieux.

*Icy Diogene*, pour eſtre plus court & plus viſ, ie retrauche tout ce dont on ſe peut paſſer. page 258.

*Les Paſſions*, elles ſ'ajultent mieux à *Monſtres*, que la volup- tété, & eſtoient exprimées en ſuite. page 254.

*Huiſſre à l'eſcaille*, ie ne traduis pas de mot à mot. page 255.

*Vn grain d'Aſenic*, il y a au grec, vn Polype cru, & vne Seiche, pour faire alluſion à ſa mort; mais cela n'eut point eu de grace.

*Sanctier, crocheur, harangeres*, i'agence les choſes à noſtre façon. page 256.

*Quelle caſſolette*, le terme grec ſe raporte plus au parfum, qu'à l'yurognerie; mais comme il le fait yure, il valoit mieux aller à l'yurognerie qu'au parfum. page 257.

On a mis icy aux entre-parleurs *Democrite* pour *Heraclite*, depuis ces mots: *Dy-moy, mon amy, qu'as-tu à pleurer?* page 258.

*Aimer*, i'euite le ſale autant que ie puis. page 259.

*Fay venir ce Stoicien à la barbe longue, & aux cheueux courts*, c'eſt ainſi qu'ils ſont dépeints ailleurs. page 262.

*Des Syllogiſmes*, la ſuite fait voir que ce mot ſe prend icy pour toutes ſortes d'argumens, & le pluriel y venoit mieux que le ſingulier; ie demeure enſuite dans la metaphore que l'auteur a quittée. page 263.

*Selon Nature*, c'eſt dire en vn mot & clairement, ce que l'auteur dit obſcurement, & en plus de paroles. page 265.

*Vne Demonſtration*, il y a au grec *vn ſyllogiſme indemonſtrable*; mais ie croy qu'il n'entend autre choſe par là qu'un argument conuainquant, & où l'on ne peut reſpondre. page 266.

*Nulle pierre, &c.* l'ay remis le ſyllogiſme en forme pour eſtre plus clair.

*Pyrrhon*, il y a au grec *Pyrrhias*, mais ayant fait parler les tres Chefs de Seûtes, il faloit que Pyrrhon parlaſt icy; car pour Chryſipe, il l'a mis au lieu de Zénon, pour ne point offeſſer l'Empereur qui eſtoit Stoicien. page 268.

*Y a-t-il quelqu'un icy*, c'eſt affez de cela, ſans s'étendre davantage. page 270.

*La vengeance*, ce mot vient bien au ſujet, & eſt plus beau pour titre, que *Reuinant*, ou *Reſſuſciſté*. page 271.

- Page 172. *Tu as beau dire, &c.* Le retranche icy d'autres vers d'Homere, qui ne disent rien de nouveau.
- Page 173. *Que celui qui a fait le mal,* i'ay réüny deux allegations en vne.
- Page 176. *Mais où est elle,* ie ne repete point ce qui a desia esté dit.  
*Qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantosme,* il eut esté trop bas de dire, qu'ils se laissent mener par la barbe, & non par le nez.  
*Passer icy,* ie ne dis pas *au Ceramique,* car il y auroit trop de mots propres, & maintenant inconnus; du reste c'estoient des lieux d'Athenes.
- Page 177. *Comme les vens allument un flambeau, au lieu de l'esteindre,* cette comparaison vient mieux aux faux rapports, & celle dont l'auteur s'est seruy, est plus propre aux calamitez.
- Page 178. *La Vertu, i'obmets la Modestie, & la Justice, &c.* qui sont comprises sous ce nom, & ne peuuent faire icy de personnages separez; mais i'ay ajousté la science.
- Page 179. *Cheres Sœurs,* ce titre y vient mieux que celui de seruantes.  
*La Raison,* il y a au grec *Elenchus,* mais cela n'eut point eu de grace, & la raison fait le mesme effet parmy nous, selon nostre façon de parler.
- Page 180. *Fils d'Alethion, & d'Elenxiclee,* i'en fais le pere & la mere, parce que cela est mieux de la sorte.
- Page 181. *Les Ministres,* il y a au grec *la Prestresse.*
- Page 186. *I'entray en colere de leur voir profaner ce sacré nom,* la comparaison tirée des Comediens est touchée en suite, outre qu'il n'y en a que trop icy.  
*Ni qu'un asne,* cette fable est trop commune, & trop souvent repetée pour estre expliquée dauantage.
- Page 188. *Plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des choïettes,* i'ay mis la chose à nostre air, il y a au grec *plus lascifs que des asnes, & plus larrons que des chats,* mais on ne parle point parmy nous de la façon.
- Page 189. *Ils en sont plus éloignez que le Ciel ne l'est de la Terre;* i'ay mis vne façon de parler françoise, au lieu de deux prouerbes qui ne sont pas à nostre vsage.
- Page 190. *Pour moy, &c.* Je fais dire cela à la Verité, plustost qu'à la Vertu; parce que c'est à elle particulièrement à decouurir l'imposture, & ie fais que la vertu y consent.  
*C'est de chastier les imposteurs,* il vaut mieux qu'il die cela, que quelques vanitez qui sont au grec.

*Vne piece d'argent, & vn pain*, i'ay exprimé ces choses là de la façon dont on a coustume de les dire; on ne donne point de gasteaux en aumosne. page 197.

*Vn talent*, il y a au grec *deux talens d'or*, mais c'est vne somme excessiue, apres auoir dit vne piece d'argent & vn pain; vn talent commun n'est defia que trop.

*Où l'on couronnera*, il vaut micux le faire là, qu'ailleurs. page 197.

*Mais comment les pourrons-nous attraper?* ce qui est icy au grec, est exprimé plus bas.

*A-t-il enuie de pêcher des pierres dans le port*, il y a au grec *Pelassique*, qui est vn quartier d'Athenes, qu'on met dans la fortresse; mais comme il s'agit de pêcher, il falloit marquer vn endroit où il y eût de l'eau.

*Que le syllogisme*, ie fais faire par le syllogisme, qui est comme le valet de la Raïson, ce qu'il fait faire par l'Elenctus. page 197.

*Ils sont legers comme du vent*, i'ay accommodé la comparaison à nostre vsage.

*Vn autre qui se crêue de rire*, son baston, & sa besace seront exprimez en suite. page 197.

*Ameine en suite les pendus, & les roüez*, il y a vn autre sup- plice au Grec, mais il en falloit vn icy qui fust connu. page 302.

*Megacles s'en est saisi*, il est plus fort au passé qu'au futur. page 302.

*Mille Talens d'or*, c'est assez de ces offres, sans en faire de nouuelles.

*Achene de redoubler mon suplice*, il est plus fort, de luy faire dire cela, qu'à Cloton. page 303.

*Lors que ie tombai malade*, il y a au grec, *lors qu'ils faisoient des effusions dans les festins*, mais cela y vient aussi bien, & est plus à nos mœurs. page 306.

*Hippias*, ie luy donne vn nom pour estre plus clair.

*Quelque chanson*, i'exprime la chose à nostre air. page 312.

*Ab! mes vieux souliers*, ie ne repete pas les mots dont ie me suis seruy.

*Le beau Paris*, il y a au grec *Megile*, mais Paris est plus connu, & fait le mesme effet. page 312.

*Vn Philosophe Cynique*, l'auteur fait de ce mot comme vn nom propre; mais il n'est pas necessaire. page 312.

*Quelque tache de péché*, la chose n'a point besoin parmy nous d'explication; car c'est ainsi que nous auons accoustumé de le dire.

*Les vns à cause de leur veru*, ie ne repete point ce qui a defia

esté dit.

*Il a soûillé en cent façons ma lumière*, le grec ajoute, qu'il vouloit qu'elle fût présente à tout; mais cela fait vne image sale.

Page 317. *De ceux qui entrent au service des Grans*, il n'est pas nécessaire d'ajouter, pour de l'argent, ou pour la récompense, car la suite l'expliquera.

Page 318. *Lors que le Poete ne peut plus démesler son inrigue*, c'est assez de cela, sans rien ajouter.

Page 319. *Pour empêcher donc que tu ne sois pris*, i'ay changé la metaphore pour éviter vne longue allégorie que fait l'auteur.

Page 320. *Pot de chambre sur la teste*, ie mets la chose à nostre façon. *L'autre raison est*, ie retranche des choses qui sont desja touchées ou inutiles.

Page 321. *Je renoncerois à celle de l'Empereur*; c'est ce qu'il entend par le grand Roy, comme il se voit dans le Dialogue de Toxaris.

Page 324. *Alors vous pensez estre*, il y a au grec, au lieu de cela, des choses qui ne sont pas à nostre usage.

Page 325. *Car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet*, cela comprend en trois mots ce qui est touché en suite plus au long chez l'auteur.

Page 327. *Aux anciens Serviteurs de la maison*, il y a au grec *Amis*; mais cecy vient mieux à la suite.

*Vn balai neuf*, il y a au grec, *souliers neufs*, mais l'autre est mieux à nostre air.

Page 333. *La sagesse de Platon, ou l'éloquence de Demosthene*, il y a au grec, *la sagesse d'Homere*, ou *la sublimité de Platon*, mais ie ne traduis pas de mot à mot.

Page 336. *Si vous voulez tenir vostre gravité*, i'ay transporté cecy de plus bas.

*Dans un personnage de Tragedie*, ou, *sous un masque de Tragedie*, mais cela fait le mesme effet.

Page 338. *Là dessus l'heure sonne*, il y a icy vne pensée que i'ay exprimée plus haut.

*Prés de son mignon*, il le falloît mettre ainsi, veu la chose dont il s'agit; car vne femme n'a que faire de Bardache.

Page 344. *Tu sçais, me diras-tu*, i'ay rejeté plus bas quelques paroles qui sont icy, car cela est embrouillé, & ie marquerai en suite sa vicieillesse.

Page 346. *Semblable à ce Charlatan*, il y a icy vn exemple d'Eschinés contre Timarque, mais cela ne feroit plus d'effet maintenant, parce que cela n'est pas assez connu.

*Le service des Grans, & celui du Prince*, le reste est desia dit. Page 348.

*Hermotime, ou des sectes*, i'ai donné iour à ce qui estoit trop embrouillé dans ce Dialogue par la multitude des comparaisons & des exemples, qui obscurcissoient ce qu'ils deuoient éclaircir. Je n'ai rien pourtant osté du raisonnement, au contraire i'y ay ajousté, si bien que ie puis dire que ce Dialogue est pour le moins aussi fort icy que chez l'auteur. Page 351.

*Pourquoy ne le paye-t-il pas aussi*, ie ne dis que ce qui est essentiel, pour abreger ce Dialogue qui n'est que trop long. Page 358.

*Apollon t'a-t-il seruy de guide?* i'ay transporté cela de plus bas, & i'ay mis au lieu vne chose qui estoit icy, mais i'en ay osté l'explication, parce qu'il n'en estoit pas de besoin. Page 361.

*L'Interieur, par la mine*, il y a vne periode au grec, que i'ay reiettee ailleurs, parce qu'elle interrompoit le fil du discours. Page 363.

*Mais pour auoir suiny, &c.* ie fais dire cela à Hermotime pour rompre vn trop long discours; outre qu'il luy vient mieux qu'à Lycinus. Page 369.

*Si quelqu'un voyoit vn Athlète*, il y a icy vn exemple des Areopagites qui iugeoient de nuit, & non pas de iour, pour auoir égard aux choses, & non pas aux personnes; & d'autres encore que i'ay retranchez, parce que cela estoit trop long; outre que celuy des Areopagites est allegué ailleurs. Voy la remarque sur la page 351. Page 370.

*Arreste*, l'auteur s'estend icy hors de propos en vne chose trop claire, ce qui ne fait que l'embrouiller. Page 373.

*Sera-ce assez de dix ans?* il s'agit de mettre ce nombre, parce qu'il est plus vray-semblable, & qu'il fait le mesme effet, qui est de monstrez que la vie de l'homme ne suffiroit pas. Page 375.

*Je ne vois pas ce que peut auoir de commun le vin avec la Philosophie*, l'auteur s'estend entore icy trop au long, qui est le vice general de Lucien en ce Dialogue. Page 379.

*S'il faut arriver à la felicité par la connoissance*, i'ajoute tout ce raisonnement, pour suplée en quelque sorte aux choses que i'ay retranchées.

*Si nous pouuons trouuer quelqu'un qui y soit paruenue*, il n'est point necessaire de répéter ce qui est dit d'abord. Page 385.

*Qu'un Crocodile a pris*, c'est assez d'un exemple ou deux, de ces fadaïses; & ce qu'il dit de Dieu, n'a que faire icy, & est vray. Page 387.

*Comme les Estalles de Castor, & de Pollux*, ie ne suy pas la comparaison de mon auteur, parce que celle-cy s'ajuste mieux à la suite. Page 389.

- page 390. *Qui estoit de son pais, ou simplement, Grec.*
- page 391. *C'est une Chambre magnifique.* i'ay desia dit que c'est le mariage de Roxane, & la suite l'explique encore.
- page 392. *Comparé à ces deux Heros,* i'ay trouué plus à propos de rapporter cela à ceux dont il a parlé, qu'à des Athlètes.
- page 393. *Là mon Ouvrage,* ce qu'il dit icy, se raporte mieux à ses Dialogues, qu'à autre chose.
- page 395. *Quoy qu'il semble sourire,* ce qui est icy, est rejezté plus bas.
- page 396. *Comme ce Prince vit,* ie n'ay pris de cét exemple que ce qui seruoit au sujet.
- page 397. *Après auoir après de luy tous les secrets de son art,* ie tranche cecy en trois mots, tant parce qu'il n'y a que cela qui serue au raisonnement, que parce que le particulier n'est plus de ce temps cy.
- page 399. *Sans elle ie conte pour rien toute ma gloire,* i'ay desia dit que son iugement estoit la reigle des autres.
- page 402. *Servant de iouet aux petits enfans,* le reste est desia exprimé. *L'on choisit pour Legislatteur,* ces louanges sont touchées en suite.
- page 403. *Reçoy ce present de ma main,* ie touche plus bas, qu'il cherche vn amy.
- Page 405. *Les plus grands personnages de la Grèce;* le grec dit, *les dix d'Athenes,* qui estoient des Orateurs Illustres.
- Page 406. *Comment il faut écrire l'histoire,* comme c'est icy vne piece de doctrine, i'ay ajousté ou expliqué en diuers endroits, ce que ie croyois qui y manquoit.
- Page 408. *On dit,* ie mettray plus bas, mon cher Philon. *Je commenceray par ceux-cy,* il faut ajouster, *& puis ie parleray des autres, sans m'effondre à ceux-cy, &c.* de peur que cela ne fasse quelque difficulté; du reste ie parleray des autres, quand i'y seray.
- Page 409. *Qui concerne l'ordre, la pensée, & l'expression,* cela comprend tout ce qui se peut dire dans vn sujet, sans s'attacher scrupuleusement aux paroles de l'auteur.
- Page 410. *Et laisse à part,* l'exemple d'Hercule est desia touché.
- Page 411. *Et faire que d'une main il rime une ville, & de l'autre il verse un fleuve,* i'ay ajousté cela icy, parce que cela fortifioit la pensée.
- Page 415. *Combien employe-t-il de paroles.* Ou, *de vers;* mais il est ridicule de vouloir assujettir les Poètes aux reigles des historiens, quoy qu'on voye par la suite, & par les choses qu'il reprend

que c'estoit de la Poësie.

*Mais que dirons nous*, il a parlé desia de ceux qui mettent Page 416.  
des termes bas dans leur histoire.

*Il est loüable*, l'auteur dit le contraire, mais il est plus loüa- Page 419.  
ble de la façon.

*Quelques-uns sans s'arrester aux choses essentielles*, l'auteur dit  
qu'il va passer aux préceptes; mais comme il ne le fait pas en-  
core, ie l'ay obmis.

*Musican*, il y a au grec *Musiris*, qui est vne ville de ces païs- Page 422.  
là, & peut-estre que c'est la mesme chose; mais comme ce  
nom est plus connu dans l'histoire d'Alexandre, ie l'ay choisi  
plustost quë l'autre.

*Un autre plus plaisamment*, ie ne parle point de Panthides,  
ni d'Attides, parce que cela n'auroit point de grace parmy  
nous.

*D'y ietter la bonne semence*, cette comparaiſon y vient mieux  
que celle de bastiment.

*Discerner le mensonge d'avec la verité*, ie l'ai mis de la sorte, Page 423.  
parce que la Prudence politique s'acquiert par l'exercice.

*Faire d'un lourdaut un habile homme*, i'ai retranché plusieurs  
exemples qui ne sont pas à nostre vsage.

*Que le respect de sa Patrie*, ie tourne tout cela à nostre air, Page 424.  
& n'en prens que le suc.

*Le deuoir donc de l'historien*, ie marquerai en suite, qu'il ne  
donne rien à la haine ni à l'amitié, & qu'il fait plus de cas de  
la verité, que de tout le reste.

*Mais les fictions des Poëtes*, i'ai ajousté cela, afin que cela Page 425.  
ne trompast personne.

*Car i'ayme mieux*, dit-il, i'ai acheué ce raisonnement plus  
que l'auteur, sans ajouster, qu'il trauaille pour la posterité, par-  
ce que ie l'ai desia dit.

*On faire quelque harangue*, i'ai ajousté cela comme i'ai fait page 426.  
diuerſes choses en tout ce discours, aux lieux où il en estoit  
besoin.

*Que ces periodes*, i'ai réuni cela ici de diuers endroits.

*Qui estoit la plus grand*, cela dit assez, que l'autre estoit page 426.  
moindre.

*Perſan*, il y a au grec *Lydien*; mais cela faisoit vn mauuais page 427.  
son avec *Indien*, & est indifférent.

*Dans les deux fleuves*, il n'en nomme qu'un, mais l'autre est  
sous-entendu, parce qu'on y pèche du poisson, & qu'on s'y

fournit d'eau douce.

page 438. *De iour on ne voyoit rien*, c'est à dire aux enuiron, comme la suite l'explique.

*Hippogryphe*, j'ai mis ce mot au lieu d'*Hippogype*, d'où sans doute il a esté fait; mais l'autre sonne mal, outre que Griffon est plus beau que Vautour, pour des chimères.

page 439. *Commets d'herbes au lieu de plumes*, ie ne dis point, que les plus vistes estoient chargez de laiçtuës, parce que cela n'est desia que trop ridicule.

page 440. *De la coquille d'un Limasson*, cela est plus ioli que de dire de *Fève*, ou de *Lupin*, outre que Fève vient aussi-tost, & que Lupin est peu connu par le peuple.

page 444. *Pyromides*, &c. ces noms n'ont rien d'extraordinaire qui merite qu'on en mette l'explication en marge, comme des autres. Les vns signifient feu, esté, embrasement; les autres, nuit, lune, lumière.

page 445. *Jusqu'à l'age de vingt-cinq ans*, ie ne dis pas qu'ils sont hommes apres cela, pour ne pas insister sur des saletez, outre que cela s'entend assez.

page 449. *Coronus fils de Cotryphon*, ie ne mets pas l'explication de ces mots; par ce que cela est ridicule en françois, l'un signifie Corneille, l'autre Merle, & celui qui est plus haut, signifie, Nuë, Coucou.

page 450. *Les dents longues & pointues*, les balcines n'ont point de dents, mais c'est ici vne fable.

*Comme des Clochers*, il y a au grec *Phalles*, qui estoient de grans Priapes de bois.

page 451. *Hérons*, j'ai mis vn oiseau connu.

page 453. *Il nous fit bonne chere de ce qu'il avoit*, le particulier est expliqué en suite.

page 454. *Le reste d'anguille*, ou *les yeux d'anguille*, mais ie l'ai mis ainsi, parce qu'autrement il ne parleroit que de leurs visages.

*Pagourades*, ie n'explique pas ce mot, parce qu'il est contraire à son dessein, c'est vne espèce de Cancre.

page 455. *Combien sont les Psittopodes*, le grec parle de tous ces peuples, mais ce seroit bien peu, pour l'estendue qu'il a donnée au pais.

page 456. *Retournerent au combat*, il est mieus de la sorte que de les faire attaquer tout de nouveau.

page 457. *Pins*, il y a au grec *Cyprés*, mais cet arbre y vient mieus parmi nous, qui ne connoissons point de grans Cyprés; comme l'on fait en Asie.

*Tortues,*



*Tornés*, il y a au grec *esponges*, qui est trop ridicule, aussi bien Page 458.  
qu'en suite, ces anches de verre que i'ay ostées.

*Le treizième iour*, il faut ajouter, *qu'elle estoit morte*, quoy Page 461.  
que cela s'entende assez par ce qui précède.

*Deuant nous*, i'obmets les distances qui ne seuent de rien. Page 463.

*Chaines de roses*, ie dis en vn autre endroit, qu'il n'y en a point  
de plus fortes en toute l'Isle.

*Ariadne*, ajoutez *Phédre*, quoy que cela ne soit pas nécessaire. Page 464.

*Nous fumes ranie*, ie ne marque point le temps, parce qu'il  
est inutile.

*Marqueté d'ebeine, & d'ynoir*, il est mieux de la sorte que de Page 465.  
mettre *ynoir* tout seul.

*Les Temples des Dieux de Rubis & de Diamans*, apres auoir  
fait les murailles de la ville d'émeraudes, il n'y auoit point d'ap-  
arence de faire les Temples des Dieux de Bésil qui n'est pas  
si précieux, puis ce n'est pas vne pierre assez connue.

*D'Eau de senteur*, ie le trouue mieux comme cela, que d'hui-  
le, puisque c'est pour se baigner, outre qu'il en meut des sources  
apres.

*De boire, & de manger*, cela est exprimé plus bas chez l'Au-  
teur.

*Plusieurs ruisseaux de lait & de vin*, leur nombre ne sert de Page 466.  
rien, & est fade.

*Serins*, il y a au grec *Cygués*, & *Hirondelles*; mais les uns ne Page 467.  
chantent point, & les autres chantent mal; & les Serins nous  
viennent des Isles fortunées, ce qui fait encore quelque beauté;  
car c'est là qu'ils croyoient leur Paradis.

*Les Stoïciens en sont bannis*, il n'est point nécessaire apres cela Page 468.  
de parler de Chrysipe qui estoit Stoïcien.

*Je n'y vis point d'Académiciens*, il y a icy vne raillerie qui  
est desia touchée au Dialogue des Sectes des Philosophes à  
l'encan.

*Les femmes y sont communes*, ie n'ay pas voulu mettre qu'il Page 469.  
les caressent deuant tout le monde, ce qui est trop des-honneste.

*Encore croit-on qu'il se perjureroit*, ie n'ay pas voulu insister da-  
uantage sur vne faleté.

*Il arriva de nouvelles amours*, il ne sert de rien de marquer Page 470.  
le temps.

*Leur amour ne pût estre long temps caché*, il n'estoit point be-  
soin de cela, puisque les femmes y estoient communes.

*Ils prirent la nuit*, il ne sert de rien de dire s'il se trouua au

souper ou non.

*L'Isle des bien-heureux est exempte de suplices*, il est mieux de la sorte, & se rapporte à ce qu'il a dit, qu'il n'y avoit que des chaiffes de roses.

page 471. *Racines de manne*, ie croy qu'il fait allusion au Moly.

page 475. *Pour de l'argent*, ie raille sur ce qui a coutume de se pratiquer en semblables occasions.

page 476. *Nous y entrâmes*, i'ay reiecté plus bas ce qui suit.

*D'une eau dormante* i'ay mis cela au lieu de ce qui est au grec, & *la fontaine des sens*, tout de mesme; & cela y vient mieux si ie ne me trompe.

page 477. *Trente nuits*, il est plus beau ainsi, dans cette Isle, que de compter par iours.

*De peur que ce foudre ne nous eust fait quelque supercherie*, i'ay ajoûté cela pour colorer cette action qui est indécente.

page 479. *Des yeux de Cancre*, ie n'ajoute point *des seiches*, parce que cela n'auroit point de grace parmy nous.

page 480. *La Cogue*, ie n'ajoute point qu'on la rompit, &c. parce qu'il n'y a delà que trop de fadaïses.

page 481. *La moribocagere*, i'ay mis en marge la signification grecque, comme ie fais ordinairement quand elle contient quelque obscurité, ou qu'elle n'est pas à nostre usage.

page 482. *Vn baston entre les iambes*, cela est plus honneste que ce qui y est, & fait le mesme effet.

page 485. *Le meurtrier du Tyran*, i'ay transposé & altéré diverses couleurs en ces déclamations pour la délicatesse du raisonnement, & la iustesse de la liaison.

*L'affection qu'il portoit à son fils*, la pensée qui suit, est exprimée sur la fin.

*Je suis sur le point*, ie diray en suite, qu'il les a delivrez de mal present, & de la crainte de l'avenir, & qu'il a esté un successeur à la Tyrannie.

page 487. *Je luy laissay faire à luy-mesme une action qui m'eus des-honoré en la faisant*, le reste est expliqué dans la suite.

page 490. *Dira-t-on*, i'exprime plus bas qu'il laissa-là son espée pour ce sujet.

page 493. *Indigne de récompense*, on est contraint de rebattre souvent de mesmes mots dans ces déclamations, qui est vne des choses des plus fâcheuses de la Traduction; car pour s'en exempter, il faudroit perdre la pensée.

page 495. *Le fils des-hérissé*, il y a au grec *abduqué*, mais ce mot ne s'en-

tendroit point, & celuy de dés-herité suffit en plusieurs endroits, & où il ne suffit pas, i'y ajonste l'autre avec explication.

*Il faut preparer auparavant le malade à le recevoir*, ie parle Page 508.  
de la maladie en general, sans m'attacher à la fureur, parce qu'il n'est pas question icy de donner des recettes.

*Pour faire voir la foiblesse*, &c. i'ay abregé ce raisonnement Page 509.  
qui estoit trop long.

*Phalaris*, i'ay fait cette harangue sous le nom des Députez, Page 512.  
parce qu'il n'est pas seant de rapporter directement vne longue harangue sous le nom d'un autre, outre qu'il y a plusieurs choses de Phalaris, qui siéent mieus en la bouche des autres qu'en la sienne.

*Par l'assistance des Dieux*, ie l'ay dit en general, parce qu'il Page 514.  
ne pouuoit scauoir asseurement si cela venoit d'Apollon; du reste, ie ne rebas point ensuite qu'il auoit dessein de quitter l'Empire, parce qu'il faut passer legerement sur les choses qui ne sont pas vray-semblables.

*C'est condamner*, i'obmets vne méchante couleur de dire qu'A- Page 520.  
pollon eut fait perir le Vaisseau, s'il n'eut pas eu enuie du present.

*Refuser de presens ni de Victime*, ce qui suit, est desja touché Page 522.  
dans la harangue.

*Alexandre fils de Pedalire*, i'exprimeray plus bas sa patrie, page 522.  
dont l'expression eut esté des-agreable icy.

*Vn Oracle portatif, & ambulateur*, ie l'ay mis ainsi parce qu'il Page 524.  
se pouuoit transporter, quoy qu'il ne l'ait pas esté.

*Asie*, il y a au grec *Cilicie*, Province d'Asie. page 531.

*Il scauoit plusieurs beaux secrets de la Médecine*, il en allégué Page 532.  
vn icy; mais il n'est pas question de donner des recettes.

*Les Interpretoiens*, il dit plus bas le contraire, que les Inter- page 533.  
pretes luy payoient pension, à cause du grand gain qu'ils faisoient.

*Car il luy en vouloit*, i'ay osté vne période qui empeschoit la Page 534.  
liaison, mais on la trouuera plus bas.

*Et ne laissois soucher; le mon de soucher*, n'est pas icy, mais il est ailleurs.

*Celui qu'il rendit à Sacerian*, ie me contente de dire le sons Page 535.  
de l'Oracle, sans m'amuser à traduire des galimatias.

*L'armée*, ou simplement *les troupes* qu'il commandoit, mais page 536.  
il en fait vn grand Seigneur.

*De Paphlagonie*, ou plustost *Paphlagoniens*, car ils pouuoient Page 537.  
estre de ce pais-là, sans estre enuoyez par ce pais-là.

- Page 540. *Mais que celle du Prophète estoit immortelle, l'Oracle qui suit, sera touché ailleurs.*
- Page 545. *Escoute maintenant, i'obmets icy vn Oracle qui ne sert de rien.*
- Page 546. *Comme ie le baïssois à cause de ses impostures, i'ay tâché de donner quelque couleur à vne extrauagance.*
- Page 548. *C'est la Catastrophe, &c. ie passe vne pensée libertine qui est hors de propos icy.*
- Page 549. *Venger l'honneur d'Epicure, ses loüanges sont desia exprimées.*
- Page 550. *Au son de la flûte, & de la lyre, les particularitez que i'oublie icy, seront retouchées ailleurs.*
- Page 554. *Qu'il l'a rendu plus célèbre que sa beauté ni sa valeur, ie ne dis pas que cela a aidé à faire prendre Troye; car cela est fat.*
- Page 555. *Qu'ils apelloient Hormus, ou simplement, qu'on appelle.*
- Page 556. *Je ne parle point des Orgies, peut-estre qu'il entend parler des mysteres en général, sans toucher particulièrement ceux de Bacchus.*
- Page 563. *Et avec cela estre subtil, i'ai ajousté cela de plus bas, afin de parler icy tout d'un temps des auantages de l'esprit.*
- Page 574. *Quant aux perfections du corps, celles de l'esprit sont desia exprimées, & i'y ai rejezté ce qui estoit icy.*
- Page 574. *Comme il prend de l'Orateur le geste, i'y ai ajousté cela, afin que Mercure eut part icy, en autre qualité que d'Athlète, parce qu'il y en a assez.*
- Page 581. *Diocles soustenoit que non, il y a icy vne distinction d'Eunuque qui n'est pas nécessaire, & ne reuiet pas à nostre langue.*
- Page 587. *Comme Phaxion, la fable en est trop connue pour estre répétée icy.*
- Page 596. *Tu l'es donc? Il a falu changer la raillerie grecque qui consistoit dans les mots.*
- Page 597. *Arcefilas, ou Arctesilas, car Arctos signifie Ourt.*
- Page 598. *Que tu l'aies trouuer, c'est peut-estre vn reproche de ce qu'il ne se tuoit pas pour le suiure.*
- Ne diriez-vous pas, il y a icy vn Prouerbe grec qui ne se rapporte point à nostre façon.*
- Page 599. *Son fils, ie n'en ai exprimé qu'un, parce qu'il n'en fait mention que d'un plus haut.*
- Page 601. *Je voudrois qu'il y fust desia, le grec dit que l'Epitaphe fust desia gravée sur son sepulchre, mais on l'out pû graver mesme avant sa mort, outre que ce que ie dis, y vicht aussi bien.*
- Cerberus n'a mordu, Cerbere y vient mieux que Caron, il n'est*

pas parlé d'un baston au grec, mais l'endroit est corrompu, toutefois il est mieux de dire qu'il boitoit, soit par foiblesse ou autrement, car les Philosophes Cyniques portoient toujours un baston.

*Sans l'escouter*, j'ai ajouté cela pour faire grace.

page 606.

*Du miel*, il y a des gâteaux au miel, mais cela y vient mieux.

*Qui n'avoit qu'une main*, il vaut mieux mettre, *qui estoit sans mains*, car Cynegire perdit les deux mains en un combat naval, il audit d'abord n'is la main droite sur un Vaisseau ennemi pour l'arrestor, & comme elle lui eut esté coupée, il y mit la gauche, qui lui fut coupée de mesme, de sorte qu'il arresta le Navire avec les dents.

*Catégorie*, il signifie en grec *accusation*.

*Dresser un amphitheatre*, il est parlé dans l'Icaromenipe d'une Olympie qu'ils vouloient bastir.

*Chacun se taisoit*. Ou *s'arrestoit*, sans rien ajouter.

page 609.

*S'il te souviens encore*, ie ne parle point d'Aristide, ni des faibles Milesiennes, parce que cela n'est plus à nostre air, ni à nostre usage.

Page 609.

*Sans qu'Iolas mesme me pût soulager*, c'est qu'il mettoit le feu aux testes coupées.

Page 606.

*Si tost qu'ils denoient grans & barbus*, cela n'estoit point nécessaire à dire d'un Platonicien, puis qu'ils n'estimoient que l'amour honneste, mais l'auteur sous pretexte d'amitié, tasche à introduire le sale amour.

page 610.

*Ce derriere ni trop gros, ni trop petit*, l'auteur ajoute quelque chose qui ne se pouoit pas exprimer honnestement.

Page 611.

*Comme pour exhaler son feu*, il y vient mieux qu'à ce qui suit.

Page 614.

*Soit qu'il se fust précipité*. Ou *qu'on l'eut*.

*Après quelque contestation de part & d'autre*, l'auteur dit, *celui-cy tenant la Déesse en sa puissance, l'avoit caressée à la façon des garçons, comme s'il se fust fâché qu'elle eut esté femme*, mais ie n'ai pas voulu insister sur des saletés.

Page 615.

*Comme s'il eut esté question de dispenser le prix aux jeux olympiques*, j'ai pris une comparaison qui nous fust connue, & qui n'eust point besoin de commentaires; car autrement elle seroit sans effet, & pour la mesme raison, j'ai mis plus bas *Areopage*, au lieu d'*Elise*, qui est un Senat moins connu.

*Parlerai-je du plaisir*, les coiffures des Dames sont touchées dans l'autre harangue.

Page 620.

*S'il est permis à un homme*, ie coupe ce raisonnement pour

Page 622.

670<sup>e</sup> REMARQUES SUR LA TRADUCTION DE L'YGIEN.  
estre plus vif.

page 613. *Pere des mysteres cachés*, ceci est tiré du Platonisme, & a du rapport à nos mysteres.

*Tu as converti la lumiere de tenebres, ou répandu la lumiere sur les tenebres*; car il semble que ces choses soient tirées des Hebreux.

page 615. *Vinroient ensemble*, i'ai mis cela plustost qu'avec nous, qui les mangeons.

page 616. *L'autre celeste & Divin*, il y a ici quelques epithetes mystérieux, dont i'ai touché quelque chose d'abord.

page 617. *V'n rêchant*, ie l'ai ajousté à cause du fer chaud qui suit.

*On pour rongir les sones & les lévres*, ie l'ai transporté icy d'ailleurs.

page 618. *Leurs chaisnes, &c.* Le particulier n'estoit pas à nostre usage, & en pensant descrire de belles parures, on feroit vne espousée de village.

page 619. *Mais opposons un pen, &c.* Pour donner de l'aersion des femmes, il prend l'exemple d'une coquette, & pour faire aymer les garçons, celui d'un honneste garçon; si bien qu'en faisant le contraire, on renuiereroit tout son raisonnement. D'ailleurs tout cét amour-là ne va qu'à l'estime & à la bien-veüillanee, & nullement à ce qu'il pretend; c'est pourquoy i'ai dit que ce Dialogue ne pouvoit corrompre personne, s'il n'estoit desia corrompu, outre que le plus sale en est dehors.

*Il donne encore le reste du temps à l'estude*, ie viens de parler des belles actions de l'antiquité qu'on lui propose à imiter.

page 619. *Oreste, & Pilade*, il confond par tout l'amitié avec l'amour.

page 621. *Comme il faisoit Alcibiade*, i'ai retranché quelque chose, non tant parce qu'il estoit sale, que parce qu'il estoit sot, car il se voit par la fin, que celui-ci ne défend que l'amour honneste, à quoi bon donc le faire coucher avec un garçon?

page 623. *Gaigné le prix aux jeux Olympiques*, il y a au grec, la bataille de Salamine, mais cela n'est, ni si propre au sujet, ni si connu, & par conséquent moins bon pour servir d'exemple & de comparaison.

*Nous traitta splendidement*, il n'est point necessaire de dire, car il estoit fort magnifique, parce que cela ne sert de rien au sujet.

page 624. *Dormoit avec luy*, i'adoucis le plus que ie puis les choses. Du reste, ce qu'il dit des *Comastes*, n'auroit point de grace en françois.

*Ni que tu tiennes*, i'ai esté au raisonnement, car le grec semble dire le contraire, mais il y a faute.



# TABLE

## DES MATIERES

### PLVS CONSIDERABLES

### DES DIALOGVES DE LVCIEEN.

#### A

|                                                                                   |                                                                                                     |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|
|  | <i>Abdere.</i><br>Comment les Habitans de cette ville deu-<br>rent presque tous Comediens. 406. 407 |
|                                                                                   | <i>Abonius.</i><br>Où est située cette ville. 326                                                   |
|                                                                                   | <i>Achille.</i><br>Quels estoient ses regrets pour sa gloire perdue. 173                            |
|                                                                                   | <i>Accusateurs</i><br>Des hommes apres leur mort, quels. 212                                        |
|                                                                                   | <i>Adonis</i><br>Par qui rauy à Venus. 85<br>Comment il lui fut rendu pour moitié. 86               |
|                                                                                   | <i>Action</i><br>Pour quoy particulièrement honoré aux Jeux Olympi-<br>ques. 390, 391               |
|                                                                                   | <i>Ajax</i><br>Comment mourut, & comment Vlyffe fut cause de sa<br>mort. <i>ibid.</i>               |
|                                                                                   | <i>Alcyon</i><br>Quel Oyseau, & l'histoire de sa métamorphose. 53                                   |

# T A B L E

*Alexandre.*

Sa harangue en presence de Miños , avec le dénombrement de ses Victoires. 164. 165

Avec quel succès. 166

Pourquoy souffroit qu'on l'appellast fils de Jupiter. 167

Comment traitta Aristobule pour luy auoir donné des loüanges excessiues. 411

Comment il rebuta celui qui vouloit faire son image du Mont Athos. *là mesme.*

Alexandre pourquoy desiroit de retourner en vie apres sa mort. 424. 425

*Alexandre*

Ou le faux Prophete. 522

*Alphée*

Fleuve, de quelle Fontaine amoureux. 121

*Ambre*

Quelle production. 115

*Ambrosie*

D'où l'on peut conjecturer qu'elle n'est pas si excellente. 245

*Amour.*

Combien c'est vne chose libre. 68

Il est traitté de toutes les sortes d'Amours depuis la page 604. *inſqu'à la fin.*

*Amymone*

Comment, & par qui changée en Fontaine. 126

*Anacarsis*

Quel Philoſophe, & où il enseigna. 399. 400

*Andromede*

Par qui, & comment deliurée du monſtre qui la deuoreroit. 135

Pourquoy elle auoit eſté attachée au rocher. *là meſme.*

*Annibal.*

Conteſtation de ce Capitaine contre Alexandre, à qui paſſera le premier en l'autre monde. 162

Leurs



# DES MATIERES.

Leurs harangues deuant Minos. 163. 164

*Anthistenes.*

Combien peu d'estat ce Philosophe faisoit de la mort. 196

*Antiloque*

Fils d'Amphiaraus, à quoi s'emploioit apres la mort de son pere. 531

*Antiochus Soter.*

Sa modestie apres la Victoire. 396

*Apis*

Quel Dieu, & quels sont les Sacrifices que l'on luy fait.

248

*Apollon*

Pourquoy ne put estre aimé de Daphné. 68

Ce que la Religion attribue à Apollon, & où adoré.

241. 245.

*Apparence*

Comment se doit distinguer d'auec la verité. 363

*Apprehender*

Que c'est proprement. 269

*Arcades*

Pourquoy ne voulurent point receuoir l'Astrologie. 589

*Arethuse*

Fontaine quelle, & par qui recherchée. 121

*Argent*

Remede à tous maux. 45

*Arion*

Quel, & de son auanture. 128

*Aristipe*

Quel personnage, & ce qu'il sçauoit faire. 256. 257

Quel estoit le sommaire de sa doctrine. 257

*Aristote*

Comment abusa de la bonté du naturel d'Alexandre. 168

*Arrian*

Disciple d'Epictete, quel, & ce qu'il a escrit. 523

*Asfacs*

Quel personnage, & de quoy se faschoit particuliero

Q999

# T A B L E

|                                                                         |          |
|-------------------------------------------------------------------------|----------|
| ment au passage en l'autre monde.                                       | 195      |
| <i>Astalaphe</i>                                                        |          |
| Quel, & pourquoi l'on le fait naistre de Mars. là mesme.                |          |
| <i>Astrologie</i>                                                       |          |
| Jugement que fait l'Autheur de l'Astrologie iudiciaire.                 |          |
| 584                                                                     |          |
| Qui en furent les premiers Inuenteurs.                                  | 585      |
| Astrologie défenduë des accusations ordinaires qui se font contre elle. | 590      |
| <i>Atheniens</i>                                                        |          |
| Combien grands railleurs, & grands Philosophes.                         | 9. 17    |
| <i>Athlètes</i>                                                         |          |
| Comment s'apparioient aux Jeux Olympiques.                              | 373      |
| <i>Atis</i>                                                             |          |
| Combien chery par la mere des Dieux.                                    | 87       |
| <i>Atrée</i>                                                            |          |
| En quoi préféré à son frere Thyeste.                                    | 587      |
| <i>Autolique</i>                                                        |          |
| Fils de Mercure, pourquoi estimé tel.                                   | 587. 588 |

## B

|                                                      |     |
|------------------------------------------------------|-----|
| <i>Bacchus</i>                                       |     |
| <b>C</b> omment enfanté.                             | 243 |
| Comment vainquit les Lydiens, Thyreniens, & Indiens. | 558 |
| <i>Bagoas</i>                                        |     |
| Quel, & pourquoi il contrefit l'Eunuque.             | 582 |
| <i>Balets</i>                                        |     |
| Comparez avec les Tragedies.                         | 560 |
| <i>Bellerophon</i>                                   |     |
| Cōment fut lui-mesme l'instrument de son mal-heur.   | 345 |
| Pourquoi feint avec vn cheual ailé.                  | 587 |
| <i>Biens</i>                                         |     |
| Quels, & ce qu'il en faut penser.                    | 14  |

## DES MATIERES.

|                           |     |
|---------------------------|-----|
| De combien de sortes.     | 268 |
| <i>Biton</i>              |     |
| Quel, & pourquoi heureux. | 228 |

### C

|                                                                          |                  |
|--------------------------------------------------------------------------|------------------|
| <b>C</b> ombien adonnez à l'Astrologie.                                  | 586              |
| <i>Caldæens</i>                                                          |                  |
| <i>Calidoniens</i>                                                       |                  |
| Pourquoi affligez.                                                       | 240              |
| <i>Callidemidès</i>                                                      |                  |
| Parasite, comment mourut.                                                | 150              |
| <i>Cambyfès</i>                                                          |                  |
| Quel, & comment mourut.                                                  | 231              |
| <i>Caron</i>                                                             |                  |
| Pourquoi fait tout quitter dans sa barque.                               | 154. 155         |
| <i>Castor</i>                                                            |                  |
| Et Pollux, combien semblables, & le moyen de les re-<br>cognoistre.      | 116              |
| Pourquoy ils ne paroissent pas tous deux en mesme<br>temps dans le Ciel. | <i>là mesme.</i> |
| De quel mestier ils se messent.                                          | <i>là mesme.</i> |
| <i>Centaure.</i>                                                         |                  |
| Belle description du Centaure de Zeuxis.                                 | 394              |
| <i>Ceres</i>                                                             |                  |
| Comment représentée.                                                     | 312. 313         |
| <i>Chaires</i>                                                           |                  |
| Comparées à des bieres, & pourquoy.                                      | 26               |
| <i>Chaire</i>                                                            |                  |
| De Professeur disputée entre deux Philosophes.                           | 578. 579         |
| <i>Chiron</i>                                                            |                  |
| Pourquoy souhaita la mort.                                               | 193              |
| <i>Chrysispe</i>                                                         |                  |
| Pourquoy ne se fasche point de servir.                                   | 262              |
| Quelle estoit sa science.                                                | 264. 265         |

# T A B L E

|                                                                                               |                     |                   |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------|-------------------|
|                                                                                               | <i>Ciel.</i>        |                   |
| Sa description selon Homere.                                                                  |                     | 244               |
|                                                                                               | <i>Cleobis</i>      |                   |
| Quel, & pourquoi estimé heureux.                                                              |                     | 228               |
|                                                                                               | <i>Cleon</i>        |                   |
| En quel sens appellé Promethée.                                                               |                     | 8. & 9            |
|                                                                                               | <i>Cocconas</i>     |                   |
| Bisantin quel, & sa vie.                                                                      |                     | 525               |
|                                                                                               | <i>Cœur</i>         |                   |
| De l'homme pourquoy comparé à vn but.                                                         |                     | 26. 27            |
|                                                                                               | <i>Colomnes</i>     |                   |
| D'Hercule, & de Baccus en quel endroit.                                                       |                     | 435               |
|                                                                                               | <i>Comedie</i>      |                   |
| Combien & en quoi differente du Dialogue, & s'ils se<br>peuvent allier ensemble.              |                     | 10. & 11          |
| Vie de l'homme, & qui en est le Poete.                                                        |                     | 214               |
| Ce qu'il faut pour faire que la Comedie soit bonne.                                           |                     | 215               |
|                                                                                               | <i>Connoissance</i> |                   |
| De soi-mesme combien necessaire.                                                              |                     | 142               |
|                                                                                               | <i>Consequence.</i> |                   |
| A qui il appartient de tirer des Consequences, & ce que<br>c'est.                             |                     | 265               |
|                                                                                               | <i>Corybantes</i>   |                   |
| Quelles, & leurs folies.                                                                      |                     | 87                |
|                                                                                               | <i>Cour.</i>        |                   |
| Quelles sont les tourmentes de la Cour, & combien dé-<br>plorable est le sort des Courtisans. |                     | 318. 319. & suiv. |
|                                                                                               | <i>Createur.</i>    |                   |
| Auantages du Createur sur la creature, selon la doctri-<br>ne de nostre Auteur.               |                     | 54                |
|                                                                                               | <i>Creation</i>     |                   |
| De l'homme par Promethée.                                                                     |                     | 60. 61            |
| Son vtilité.                                                                                  |                     | 62                |
|                                                                                               | <i>Cresus</i>       |                   |
| Quel, & les propos qu'il tenoit à Solon.                                                      |                     | 228               |

## DES MATIERES.

|                                                       |          |
|-------------------------------------------------------|----------|
| <i>Ctesias.</i>                                       |          |
| Jugement de son histoire des Indes.                   | 433. 434 |
| <i>Cupidon.</i>                                       |          |
| Dénombrement des desordres qu'il cause dans le monde. | 86. 87   |
| Pourquoy craind Pallas.                               | 97       |
| <i>Cybelle</i>                                        |          |
| Que fit à son Athys.                                  | 244      |
| Où adorée.                                            | 245      |
| <i>Cynique</i>                                        |          |
| Pourquoy absous par Rhadamante.                       | 314      |
| Quels Philosophes selon le sentiment commun.          | 362. 368 |
| <i>Cyrus</i>                                          |          |
| Quel, & les prediçons de sa mort.                     | 228. 231 |

### D

|                                                                                                      |                  |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------|
| <i>Danaë</i>                                                                                         |                  |
| <b>P</b> Ar qui condamnée à estre mise dans vn coffre avec<br>Perfée son fils, & iettée dans la mer. | 132              |
| Et par qui sauuée.                                                                                   | 133              |
| <i>Danans</i>                                                                                        |                  |
| Comment traittoit ses cinquante filles.                                                              | 125              |
| <i>Danse</i>                                                                                         |                  |
| D'où a pris naissance.                                                                               | 553. 554         |
| Qui fut la premiere qui se plut à cét exercice, & l'en-<br>seigna aux autres.                        | <i>là mesme.</i> |
| Comment iupiter lui doit son salut.                                                                  | 554              |
| Diuers noms & especes de dances.                                                                     | <i>là mesme.</i> |
| <i>Danseur.</i>                                                                                      |                  |
| Quelles doiuent estre les parties d'un bon danseur.                                                  | 562              |
| <i>Dauphins.</i>                                                                                     |                  |
| Pourquoi ils ont tant d'amour pour les hommes.                                                       | 128              |
| <i>Décacheter.</i>                                                                                   |                  |
| Diuerfes sortes de décacheter des lettres.                                                           | 531. 532         |

# T A B L E

|                                                                                   |                    |                         |
|-----------------------------------------------------------------------------------|--------------------|-------------------------|
|                                                                                   | <i>Dédale</i>      |                         |
| Et son fils comment donnerent lieu à la Fable.                                    |                    | 587                     |
|                                                                                   | <i>Delicats</i>    |                         |
| Comment punis.                                                                    |                    | 26                      |
|                                                                                   | <i>Demea</i>       |                         |
| L'Orateur pourquoy mal-traitté par Timon.                                         |                    | 48. 49                  |
|                                                                                   | <i>Democrite</i>   |                         |
| Pourquoy rioit continuellement, & se mocquoit des hommes.                         |                    | 258. 259                |
|                                                                                   | <i>Demonax.</i>    |                         |
| Sa naissance, & quelle fut sa conuersation.                                       |                    | 592                     |
| Ses mœurs, & ses apophthegmes.                                                    |                    | 593. <i>insqu'à</i> 604 |
|                                                                                   | <i>Denys</i>       |                         |
| Le Tyran, pourquoy deliuré de ses peines, & de la chière.                         |                    | 213                     |
|                                                                                   | <i>Des-herité.</i> |                         |
| Declamation d'un fils des-herité.                                                 |                    | 495                     |
|                                                                                   | <i>Dessauter</i>   |                         |
| Que signifie proprement ce terme.                                                 |                    | 556                     |
|                                                                                   | <i>Deuin.</i>      |                         |
| Ce que les Deuins ont ensemble de commun, est monstré au sujet du Deuin Tiresias. |                    | 199                     |
|                                                                                   | <i>Dialogue.</i>   |                         |
| Quelle est l'essence du Dialogue.                                                 |                    | 10                      |
| Si l'on le peut vnir avec la Comedie, & quelles sont leurs differences.           |                    | <i>là mesme.</i>        |
|                                                                                   | <i>Diane</i>       |                         |
| Par quels peuples adorée.                                                         |                    | 245                     |
|                                                                                   | <i>Dieux</i>       |                         |
| Pourquoy adorez sous diuerses figures d'animaux.                                  |                    | 247                     |
|                                                                                   | <i>Diogene.</i>    |                         |
| Jugement de sa vie, & combien different de Mausole.                               |                    |                         |
| 190. 191                                                                          |                    |                         |
| Son occupation en l'autre monde.                                                  |                    | 216                     |
| Comment representoit Hercule.                                                     |                    | 254                     |

## DES MATIERES.

|                                                 |                         |
|-------------------------------------------------|-------------------------|
| Sommaire de sa doctrine.                        | 255                     |
| Et quelle beatitude il prêchoit.                | <i>là meſme</i> , & 256 |
| <i>Dionyſius</i>                                |                         |
| Quel, & comment naquit.                         | 83                      |
| <i>Diſcorde</i>                                 |                         |
| Que ſeit aux nopces de Thetis, & de Pelée.      | 123. 124                |
| <i>Dimination</i>                               |                         |
| Combien ſaincte au ſens de l'auteur & ancienne. | 589                     |

### E

|                                                                                          |             |
|------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|
| <i>Egyptiens</i>                                                                         |             |
| <b>C</b> omment regloient leur année, & de quoy ſe ſeruoient pour deviner.               | 585         |
| <i>Eleuſine</i>                                                                          |             |
| Et ſes myſteres, quels.                                                                  | 312. 313    |
| <i>Eloquence.</i>                                                                        |             |
| Quels ſont ſes avantages par deſſus les autres connoiſſances, & ſon idée.                | 34. & ſuiu. |
| <i>Elyſées</i>                                                                           |             |
| Champs de l'Enfer par qui habitez.                                                       | 214         |
| <i>Empedocle</i>                                                                         |             |
| Pourquoi appellé Pantouffier, & pourquoi il ſe precipita dans les flammes du Mont Ethna. | 182         |
| <i>Empoule</i>                                                                           |             |
| Ce que c'eſtoit.                                                                         | 557.        |
| <i>Endymion</i>                                                                          |             |
| Comment fait Roy du Globe de la Lune.                                                    | 438         |
| Origine de la Fable d'Endymion.                                                          | 587         |
| <i>Enée</i>                                                                              |             |
| Quel, & pourquoy l'on le fait naiſtre de Venus.                                          | 587. 588    |
| <i>Enfers.</i>                                                                           |             |
| Quel eſt le chemin par où l'on deſcend aux enfers.                                       | 219         |
| <i>Epicure.</i>                                                                          |             |
| Quel perſonnage, & ce qu'il ayme.                                                        | 261. 262    |

# T A B L E

|                                                                                       |                   |
|---------------------------------------------------------------------------------------|-------------------|
| <i>Epicuriens</i>                                                                     |                   |
| Quels, selon le sentiment commun.                                                     | 361               |
| <i>Epiméthée</i>                                                                      |                   |
| Et Prométhée en quoy differens.                                                       | 11                |
| <i>Eschines</i>                                                                       |                   |
| Quel personnage, & pourquoy particulièrement recherché par Philippe Roi de Macedoine. | 6                 |
| <i>Escriuains.</i>                                                                    |                   |
| Auis aux Escriuains de l'Histoire.                                                    | 408. 409. & suiv. |
| <i>Esculape</i>                                                                       |                   |
| En debat contre Hercule, & pourquoy.                                                  | 88. 89            |
| Pourquoy dit fils d'une Corneille.                                                    | 529               |
| <i>Ethiopiens</i>                                                                     |                   |
| Comment surnommez par Homere.                                                         | 63                |
| En quelle posture ils vont au combat.                                                 | 557               |
| <i>Etolie</i>                                                                         |                   |
| Pourquoy affligée.                                                                    | 240               |
| <i>Ennuque.</i>                                                                       |                   |
| S'il peut estre admis à la Philosophie.                                               | 582               |
| <i>Europe</i>                                                                         |                   |
| De qui fille, & combien aimée de Iupiter.                                             | 136               |
| Spectacle de son rauissement.                                                         | 137               |
| <i>Exorde</i>                                                                         |                   |
| Quel doit estre selon les regles des bons Orateurs.                                   | 16                |
| Preceptes pour l'Exorde des bons Orateurs.                                            | 428. 429          |

## F

|                                                        |                |
|--------------------------------------------------------|----------------|
| <i>Fables</i>                                          |                |
| <b>A</b> nciennes, combien pleines d'instruction.      | 573            |
| <i>Felicité</i>                                        |                |
| Sans tesmoins, ce que c'est.                           | 62             |
| Des Philosophes pourquoy chimerique.                   | 351            |
| Comment est vn thesor.                                 | 356            |
| Felicité en quoy consiste, & par où il y faut arriuer. | 378.           |
| 379. 380. & suiv.                                      | <i>Femmes.</i> |



## DES MATIERES.

### *Femmes.*

Combien peu d'assurance il y a aux paroles des Femmes. 167

Comment veulent estre peintes dans leurs Tableaux. 411

Plantées comme des vignes, dont les parties inferieures n'estoient que leurs troncs. 436

### *Fer.*

Comment le Fer se peut dire meilleur que l'Or. 230. 231

### *Festins.*

Combien grande est la liberté dans les Festins, & quelles gens sont ceux qui s'en formalisent. 59

### *Fèves.*

Pourquoy Pythagore ne mangeoit point de Fèves. 152

### *Flatteurs*

Pourquoy pires que ceux qu'ils flattent. 22

## G

### *Galatée*

**D'**Où ainsi appelée, & combien amoureuse de Polipheme. 218

### *Ganymede*

Comment rauy par Iupiter, & fait Dieu. 70

### *Gelons*

Quels Peuples, & en quel país. 155

### *Gloire.*

Ce que c'est de la gloire du monde. 172

### *Gnathon*

Parasite pourquoy mal-traitté par Timon. 45

### *Graces*

Comment passoient leur temps avec Vulcan dans l'Isle de Lemnos. 91

### *Grans*

Comment estallent leur folie & leur vanité. 20

Quels maux sont contrains de souffrir ceux qui entrent

Rrrr

# T A B L E

au service des Grans.

317. 318. & *suiv.*

*Grecs*

|                                                                        |     |
|------------------------------------------------------------------------|-----|
| De quoy particulièrement loïiez.                                       | 17  |
| Grecs comment gagnez par Alexandre.                                    | 170 |
| De qui, & en quel temps ils receurent la cognoissance de l'Astrologie. | 586 |

*Guerre.*

|                                     |     |
|-------------------------------------|-----|
| Comment la Guerre est mere de tout. | 407 |
|-------------------------------------|-----|

## H

*Helene*

|                                                 |     |
|-------------------------------------------------|-----|
| <b>Q</b> uelle, & de qui elle fut fille.        | 108 |
| Pourquoy mal-traitée par Protefilas aux enfers. | 179 |

*Ellefpont*

|                    |     |
|--------------------|-----|
| D'où ainsi appelé. | 129 |
|--------------------|-----|

*Hercule*

|                               |          |
|-------------------------------|----------|
| En debat contre Esculape.     | 88. 89   |
| Comment au Ciel & aux enfers. | 174. 175 |

*E. erodote*

|                                    |          |
|------------------------------------|----------|
| En quoy particulièrement imitable. | 389. 390 |
|------------------------------------|----------|

*Heros.*

|                                      |     |
|--------------------------------------|-----|
| Ce que c'est proprement qu'un Heros. | 143 |
|--------------------------------------|-----|

*Heureux.*

|                                                       |     |
|-------------------------------------------------------|-----|
| Quels personnages ont particulièrement merité ce nom. | 228 |
|-------------------------------------------------------|-----|

*Hippogryphes*

|                                            |     |
|--------------------------------------------|-----|
| Quelles sortes d'animaux, & où rencontrez. | 438 |
|--------------------------------------------|-----|

*Histoire.*

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| Demangeaison d'écrire l'Histoire depuis quel temps. | 407 |
|-----------------------------------------------------|-----|

|                                                 |     |
|-------------------------------------------------|-----|
| Ce qu'il faut faire pour devenir bon Historien. | 408 |
|-------------------------------------------------|-----|

|                                                 |     |
|-------------------------------------------------|-----|
| Combien l'Histoire est differente de la Poësie. | 409 |
|-------------------------------------------------|-----|

|                                                      |  |
|------------------------------------------------------|--|
| Combien doit estre retenué dans les loüanges, & quel |  |
|------------------------------------------------------|--|

## DES MATIERES.

|                                                                                                       |                          |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------|
| doit estre son but.                                                                                   | 410                      |
| Comment deuient suspecte.                                                                             | 411. 412                 |
| Diuers commencemens d'Histoires. <i>là mesme.</i>                                                     | 413 & <i>suiv.</i>       |
| Prefaces diuerſes & comparaiſons.                                                                     | 413. 415                 |
| Ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer.                                                        | 415                      |
| Comparaiſon des mauuais Hiftoriens enrichis depuis la mort de leurs maiſtres.                         | 415                      |
| Termes poetiques combien meſſeans en l'Histoire.                                                      | 416                      |
| Vnité du caractere combien exactement doit estre gardée.                                              | 417                      |
| Descriptions trop longues pour l'Histoire. <i>là mesme.</i>                                           |                          |
| Histoire en forme de Prophetie.                                                                       | 421                      |
| Preceptes pour ceux qui y ſont propres, & qui veulent eſcrire l'Histoire.                             | 423. 424. & <i>suiv.</i> |
| Quel doit estre le ſentiment d'un bon Hiftorien.                                                      | 425                      |
| Quel doit estre ſon ſtyle, ſes penſées & ſes ſentences.                                               | 426                      |
| Quel doit estre ſon exorde.                                                                           | 428. 429                 |
| Briuecé & retenuë dans les descriptions combien neceſſaire à l'Histoire.                              | 430                      |
| Combien l'Histoire doit estre eloignée du Panegyrique & de la Satyre.                                 | 431                      |
| <i>Homere.</i>                                                                                        |                          |
| Architeſture d'Homere, quelle.                                                                        | 226                      |
| En quoy peut ſeruir de règle aux Hiftoriens.                                                          | 430                      |
| <i>Homme.</i>                                                                                         |                          |
| De la creation de l'Homme par Promethée, & s'il eſt plus auantageux aux Dieux qu'il y ait des hommes. | 60                       |
| Combien grande eſt l'inuention des hommes.                                                            | 61                       |
| Ce que les Paſſions font en l'homme, & quelles ſont leurs folies.                                     | 233. 234                 |
| Et combien miſerable leur condition.                                                                  | 235                      |
| A quoy comparé.                                                                                       | <i>là mesme.</i>         |
| De combien de parties il eſt compoſé.                                                                 | 571                      |
| <i>Horloges</i>                                                                                       |                          |
| D'eau, à quoy anciennement employées.                                                                 | 283. 340                 |

# T A B L E

*Hormus.*

Quelle sorte de dance estoit ainsi appellée. 555

*Hyacinthe*

Comment tué par Mercure & le Zephire. 90

## I

*Ieux*

**O** Lympiques quels, & comment on y aparie les combatans. 372

*Indiens*

Pourquoi enyurez dès qu'ils eurent gousté du vin. 14

En quoi redoutables, & comment vaincus par Alexandre. 170

Comment ils adorent le Soleil. 556

*Incertitude*

Par qui ordinairement causée. 218

*Ino*

Pourquoi se ietta en bas du Mont Citheron, avec son fils Melicerte. 129

*Interest*

Ce que c'est proprement. 265

*Io*

Quelle, & pourquoi transformée en genisse. 69

Comment faite Isis, & la Patrone des Nautonniers. là mesme.

*Isto*

Suspendue en l'air, quelle, & comment trouuée. 438

*Ismenodore*

Quel personnage, & comment tué. 195

*Iunon*

Reproche à Iupiter son peu d'affection, au sujet de Ganymede. 74

Querele Latone, & pourquoi. 93. & 94

Ce qu'on se dit d'elle par les Poetes. 245

## DES MATIERES.

*Iupiter*

Comment deliuré par Vulcan de sa fille qu'il portoit en sa teste. 81

Combien eut de peine à se sauuer des mains de Neptune, de Iunon, & de Minerue, & à l'aide de qui il s'en tira, lors qu'ils le vouloient lier. 109

Comment déposa son Pere. 242. 243

Ses diuerses metamorphoses, & ses dissolutions. *là mesme.*

Iupiter pourquoy estimé auoir enchainé Saturne. 588

*Ixion*

Quel au iugement de Iupiter, & quel à celui de Iunon. 76

Sa punition concertée entre eux deux, quelle. 77. 78

Mais non pas si tost executée. *là mesme.*

Pourquoy chassé de la table des Dieux. 245

L.

*Lampes.*

**I**ste des Lampes en quelle contrée. 448

*Latane*

Et Iunon en querele. 92. 93

*Lettrez*

Quels affrons reçoient dans les Cours des Grans. 339. 340

*Liberté*

Combien grande dans les Festins, & qu'il n'y a que les fots & les enfans qui s'en formalisent. 59

*Loüange.*

Quelle doit estre la loüange. 410

*Lucien.*

Idée de sa vie. 1. & 2

Ses voyages. 6

Quel personnage, & comment plaide sa cause pardeuant la verité, contre les Philosophes. 280. 281

Et Relation plus ample de sa vie. 282. 283. & *suiv.*

*Lune.*

Globe de la Lune, quel país. 438

Rrrr iij

# T A B L E

*Lycanthrope.*

Ce que c'est. 44

*Lycurgue*

Legislateur des Lacedemoniens, sur quel modele forma  
sa Republique. 589

*Lydie*

Comment conquise par Bacchus. 96

## M

*Marcomans*

**P** Euples, où logez. 543

*Mars*

Comment pris couché avec Venus. 94. 95

D'où est venue la Fable de la surprise de Mars avec  
Venus. 588

*Mausole*

Quel, & combien remply de vanité mesme apres sa mort.  
190. 191

*Megapenthés*

Tyran, pourquoy vouloit retourner en la vie. 303

Accusé & condamné. 304

*Meleagre.*

Quelle fut la cause de sa mort. 240

*Melicerte*

Quel, & son auanture. 128

*Menipe*

Quel personnage, & où viuoit. 139

*Mercur*

Voleur des le maillot. 79

Ses autres qualitez. là mesme.

Pourquoy le plus miserable des Dieux. 112. 113

*Merion*

Quel, & combien bon danseur. 554

## DES MATIERES.

|                                                                                 |         |
|---------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Merueilles</i>                                                               |         |
| De la Nature combien considerables.                                             | 54.55   |
| <i>Milon</i>                                                                    |         |
| Crotoniate, quel, & en quoy recommandable.                                      | 227     |
| <i>Minerue</i>                                                                  |         |
| Où particulièrement adorée.                                                     | 245     |
| Different entre elle, Neptune, & Vulcan, touchant l'excellence de leur art.     | 364     |
| <i>Adinos</i>                                                                   |         |
| Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Iupiter.                               | 587.588 |
| <i>Misanthrope.</i>                                                             |         |
| Pourquoy Timon appelé Misanthrope.                                              | 44      |
| <i>Momus.</i>                                                                   |         |
| Pourquoy il trouuoit à redire qu'un Taureau eût les cornes au dessus des yeux.  | 25      |
| <i>Monde.</i>                                                                   |         |
| Comment vont les choses du Monde.                                               | 215     |
| <i>Mort.</i>                                                                    |         |
| Si la Mort peut estre souhaitable, pourquoy, & quel sentiment il en faut auoir. | 193     |
| <i>Muses.</i>                                                                   |         |
| Pourquoy exemptes des traits de Cupidon.                                        | 97.98   |
| <i>Musique</i>                                                                  |         |
| Quelle est celle qui est inutile.                                               | 397     |
| Combien profitable, & plaisante.                                                | 552.553 |

## N

|                                                                                    |          |
|------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| <i>Nature.</i>                                                                     |          |
| <b>C</b> ombien de contrariété entre les Philosophes pour les choses de la nature. | 207      |
| <i>Nectar.</i>                                                                     |          |
| D'où l'on peut coniecturer qu'il n'est pas si excellent.                           | 244. 245 |
| <i>Neptune.</i>                                                                    |          |
| Different entre Neptune, Minerue, & Vulcan, touchant                               |          |

# T A B L E

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| l'excellence de leur art.                                | 364 |
| <i>Nigrinus</i>                                          |     |
| Philosophe Platonicien, quel personnage. 13. 14. & suiv. |     |
| <i>Nirée</i>                                             |     |
| Quelle personne, & l'estime de sa beauté.                | 192 |

## O

|                                                                            |          |
|----------------------------------------------------------------------------|----------|
| <i>Olympias.</i>                                                           |          |
| <b>D</b> 'Où vient la Fable de cette Princesse.                            | 525      |
| <i>Ombres</i>                                                              |          |
| Comment accusateurs des hommes apres leur mort. 212.                       |          |
| <i>Opiniastres</i>                                                         |          |
| Comment doiuent estre traitez.                                             | 352      |
| <i>Or</i>                                                                  |          |
| Ce que c'est, & les effects.                                               | 229.     |
| Que le Fer est meilleur que l'Or, Paradoxe. 230. 231.                      |          |
| <i>Oracles.</i>                                                            |          |
| Combien il y a peu d'assurance aux responses des Oracles.                  | 167      |
| Quelle est la coustume des Oracles.                                        | 532      |
| Quel raport ils ont avec l'Astrologie.                                     | 588. 589 |
| <i>Oronte</i>                                                              |          |
| Quel personnage, & pourquoy il bronchoit encor en passant à l'autre monde. | 195      |
| <i>Orphée</i>                                                              |          |
| A qui donna les premieres lumieres de l'Astrologie. 586                    |          |
| Pourquoy les Grecs placerent sa Lyre dans le Ciel.                         |          |
| <i>là mesme.</i>                                                           |          |

## P

|                                                        |    |
|--------------------------------------------------------|----|
| <i>Pallas</i>                                          |    |
| <b>C</b> omment donne de la crainte à Cupidon.         | 97 |
| <i>Pan</i>                                             |    |
| Pourquoy cornu, avec vne barbe, vne queue, & des pieds |    |



# DES MATIERES.

|                                                                                                                                          |                  |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------|
| pieds de chèvre.                                                                                                                         | 110              |
| <i>Pantomime</i>                                                                                                                         |                  |
| Quel terme, & ce qu'il signifie.                                                                                                         | 570. 571         |
| Quel il doit estre.                                                                                                                      | 572. 573         |
| <i>Paphlagoniens</i>                                                                                                                     |                  |
| Combien superstitieux.                                                                                                                   | 526              |
| <i>Paris</i>                                                                                                                             |                  |
| Par qui élu iuge entre les trois Deesses.                                                                                                | 98. 99           |
| <i>Passiphaë</i>                                                                                                                         |                  |
| Pourquoy feinte amoureuse d'un Taureau.                                                                                                  | 587              |
| <i>Passions</i>                                                                                                                          |                  |
| Que font en l'homme.                                                                                                                     | 233              |
| <i>Pauvres</i>                                                                                                                           |                  |
| Comment se doiuent consoler.                                                                                                             | 140              |
| <i>Pauvreté.</i>                                                                                                                         |                  |
| Combien ses aiguillons sont poignants.                                                                                                   | 347              |
| <i>Pelé.</i>                                                                                                                             |                  |
| Comment ses nopces furent troublées par la discorde.                                                                                     | 123. 124         |
| <i>Pella</i>                                                                                                                             |                  |
| Ville, ou située, & quelle de present.                                                                                                   | 525              |
| <i>Peripateticien.</i>                                                                                                                   |                  |
| Quelle est la doctrine Peripateticienne.                                                                                                 | 268              |
| Selon le sentiment commun.                                                                                                               | 361              |
| <i>Persée</i>                                                                                                                            |                  |
| Comment se garantit de la veüe des Gorgones, & les tua.                                                                                  | 134. 135         |
| <i>Phaëton</i>                                                                                                                           |                  |
| Où tomba, & par qui fut enterré.                                                                                                         | 115              |
| Origine de la Fable de Phaëton.                                                                                                          | 587              |
| <i>Phalaris</i>                                                                                                                          |                  |
| Harangue des Ambassadeurs de Phalaris aux Prestres de Delphes, pour les obliger de recevoir le Taureau d'airain pour offrande à Apollon. | 512. jusqu'à 518 |
| Suite d'un de ces Prestres pour obliger les autres à recevoir.                                                                           |                  |
| Sfff                                                                                                                                     |                  |

# T A B L E

|                                                                                              |                         |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------|
| voir ce present.                                                                             | 519, <i>inſqu'à</i> 521 |
| <i>Pheques.</i>                                                                              |                         |
| Combien ces peuples ſont amateurs de la dance.                                               | 555                     |
| <i>Philiade</i>                                                                              |                         |
| Quel, & pourquoy mal-traitté par Timon.                                                      | 46. 47.                 |
| <i>Philippe.</i>                                                                             |                         |
| L'occupation de Philippe de Macedoine en l'autre monde, quelle.                              | 216                     |
| <i>Phinées</i>                                                                               |                         |
| Combien incommodé par les harpies.                                                           | 34                      |
| <i>Philosophes</i>                                                                           |                         |
| Combien vains & orgueilleux.                                                                 | 139                     |
| Et ce qu'ils regrettent ſouvent.                                                             | 159                     |
| Philosophes anciens, quels à la mort.                                                        | 185                     |
| Philosophes vaincus par Lucien, difference de leurs ſectes, & leurs débats pour la primauté. | 292. 293                |
| Comment ils ſont préſque tous faits.                                                         | <i>là meſme.</i> & 294  |
| Si les Philosophes ſont affranchis de toute la tyrannie des Paſſions.                        | 358                     |
| <i>Philosophie.</i>                                                                          |                         |
| Ses loüanges, & de la liberté qu'elle nous donne.                                            | 13. 14                  |
| Ancienne, combien incertaine.                                                                | 205. 206. 207.          |
| Où il la faut aller chercher, & comment déchirée.                                            | 276.                    |
| <sup>277</sup>                                                                               |                         |
| Pourquoy elle n'eſt pas toujours accompagnée de la verité.                                   | <i>là meſme.</i>        |
| Philosophie pourquoy comparée au vin, & ſi c'eſt peine perdue d'eſtudier en Philoſophie      | 379. 380. 381 & ſuiu.   |
| Qui eſt-ce qui merite mieux le nom de Philoſophe, & quelle eſt la meilleure Philoſophie.     | 384                     |
| <i>Phryxus</i>                                                                               |                         |
| Pourquoy feint aller ſur vn betier d'or.                                                     | 587                     |
| <i>Platoniciens</i>                                                                          |                         |
| Quels perſonnages, & quel eſtoit leur plus grand deſaut.                                     | 361. 362. 368           |

## DES MATIERES.

|                                                                   |                   |
|-------------------------------------------------------------------|-------------------|
| <i>Plutus</i>                                                     |                   |
| Le Dieu des Richesses, à quelles gens s'addonne plus volontiers.  | 33                |
| Inuectiue de Iupiter contre luy, & ses reparties. Va lentement.   | là meſme. & 34    |
| Et s'égare aiſément.                                              | 36                |
| <i>Poëtes</i>                                                     |                   |
| Combien eſtimez des Grands.                                       | 336               |
| <i>Policrate</i>                                                  |                   |
| Combien heureux, & quelle fut ſa fin.                             | 232               |
| <i>Polypheme</i>                                                  |                   |
| De qui fut fils, & comment receu de Galatée.                      | 117. 118          |
| Par qui ſon œil fut creué, & pourquoy.                            | 119. 120          |
| <i>Pomme</i>                                                      |                   |
| D'or avec ſon inſcription, par qui iettée, & où.                  | 102               |
| <i>Potiers</i>                                                    |                   |
| De terre, par qui appelez des Promethées.                         | 2                 |
| <i>Priape</i>                                                     |                   |
| Quel, & comment traitta Bacchus.                                  | 111. 112          |
| Quel Dieu chez les Bithyniens.                                    | 557               |
| <i>Promethée</i>                                                  |                   |
| Quel perſonnage, & en quel ſens les Orateurs ſont des Promethées. | 8                 |
| Et quelques autres.                                               | là meſme. & ſuiu. |
| Pourquoy attaché ſur le Caucaſe.                                  | 56. 57            |
| <i>Prophetes.</i>                                                 |                   |
| Quel eſtoit l'équipage des anciens Prophetes.                     | 526               |
| <i>Proſerpine</i>                                                 |                   |
| Comment poſſeda le bel Adonis.                                    | 85                |
| <i>Protée</i>                                                     |                   |
| Comment ſe peut changer en feu & en eau.                          | 122. 123          |
| Que repreſente ſelon les Egyptiens.                               | 557               |
| <i>Proteſilas</i>                                                 |                   |
| Comment tué à la guerre de Troye.                                 | 179. 180          |
| Proteſilas pourquoy renuoyé au monde.                             | 189               |

# T A B L E

|                                                                   |               |
|-------------------------------------------------------------------|---------------|
| <i>Puissance</i><br>Diuine combien difficile à cognoistre.        | 53. 54        |
| <i>Pyrrhon</i><br>Combien extrauagant, & sa doctrine.             | 268. 269      |
| <i>Pythagore.</i><br>Philosophie de Pythagore, quelle.            | 251. 252      |
| <i>Pythagoriciens.</i><br>Quel estoit le vice de ces philosophes. | 361. 362. 368 |

## Q

|                                             |     |
|---------------------------------------------|-----|
| <i>Quades</i><br><b>P</b> Euples, où logez. | 543 |
|---------------------------------------------|-----|

## R

|                                                                                                             |          |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| <i>Republique</i><br><b>D</b> iuine, & de laquelle tout le monde deuroit souhaiter d'estre Citoyen, quelle. | 365. 366 |
| <i>Riche</i><br>Comment deuiant quelquesfois pauvre.                                                        | 31. 32   |
| Riches combien miserables pour la pluspart.                                                                 | 34       |
| Ordonnance contre les Riches, quelle.                                                                       | 217      |
| Et comment se verifient dans les enfers.                                                                    | 218      |
| <i>Roman</i><br>De Lucien, quel.                                                                            | 435      |
| <i>Rome</i><br>Quelle, & de la vie que l'on y menoit du temps de Lucien.                                    | 18. 19   |
| <i>Rutilianus</i><br>Quel personnage, & combien superstitieux.                                              | 535. 536 |

# DES MATIERES.

## S

### *Sacrifices*

**Q**uels, & combien diuers. 247.248

### *Sage.*

Quel ſentiment doit auoir de la vie & de la mort. 192

Que fait en l'autre monde. 216

Quel doit eſtre le veritable ſage. 361

### *Sageſſe.*

En quoi elle conſiſte. 363

### *Saletho*

Quel perſonnage, & comment mourut. 345

### *Saliens*

Preſtres pourquoy ainſi appelez. 557

### *Satrapes*

Quelle eſt l'occupation des Satrapes en l'autre monde.

216

### *Saturne*

Quel & comment ſe rendit maĩſtre du Ciel. 242

### *Sceptique*

Quelle eſt cette doctrine. 268

### *Science.*

Quels ſont les effets de la Science. 423

### *Scipion*

Pourquoy paſſe deuant Annibal en l'autre monde. 166

### *Sculpture*

Pluſtoſt vn diuertifſement honeſte qu'un art. 2

Son idee. 3

### *Scythes*

Comment domtez par Alexandre. 170

### *Secte.*

Recherche pour ſçauoir quelle Secte eſt la meilleure.

361. & ſuiu.

### *Semele*

Pourquoy conſumee par le feu. 83

SSSS iij

# T A B L E

*Sepulchre.*

Vanité des Sepulchres parmy les anciens. 237

*Signes.*

Quel raport ont les Signes celestes avec les Oracles.  
588. 589

*Socrate.*

Raillerie contre ce Philosophe. 57

Quel personnage, & quelle opinion les Atheniens eurent  
de luy apres sa mort. 183

Quelle est son occupation en l'autre monde. 216

Quelle estoit sa doctrine. 260

Pourquoi & en quel âge a voulu apprendre la dance. 559

*Soleil.*

Peuples du Soleil quels. 439

*Solon*

Quel personnage, & comment il receut Anacarsis. 403  
404

*Songe.*

S'il est à propos de conter des Songes. 7.

*Sostrate*

Sophiste comment & pourquoi deliuré par le iugement  
de Minos. 202. 203

*Sostrate*

Le Philosophe quelle vie menoit, & en quel endroit.  
590

*Spectacles*

Combien doux & charmans. 552. 553

*Stoiciens*

Quels Philosophes selon le sentiment commun. 362. 368

*Syllogisme*

Combien subtil ouvrage. 263

# DES MATIERES.

## T

### *Tantale*

**C**omment meurt de soif au milieu d'un lac. 176  
Et pourquoi n'estant qu'une ombre, il avoit soif. 177  
Pourquoy chassé de la table des Dieux. 245

### *Taureau*

Pourquoy Momus trouvoit à redire qu'un Taureau eût  
les cornes au dessus des yeux. 25

### *Tellus*

Quel personnage, & pourquoy estimé heureux. 229

### *Theffalliens*

Quel estat faisoient de la dance. 556

### *Thetis*

Comment ses nopces furent troublées par la discorde.  
123. 124

### *Thrace*

Comment conquise par Bacchus. 96

### *Thrasycles*

Philosophe pourquoy comparé au Triton & au Borée de  
Zeuxis. 49 50

Pourquoy mal traité par Timon. 51

### *Thucydide*

Quel Historien. 431

### *Thyeste*

D'où l'on a pris occasion de dire qu'il avoit un belier d'or:  
& en quoi postposé à son frere Atrée. 586. 587

### *Tillibore*

Brigand quel, & ce qu'il a fait de plus considerable. 523  
524

### *Timon*

Quel personnage & comment devenu pauvre. 31. & 32

### *Tiresias*

De qui receut le don de Prophetie. 199

# T A B L E

|                                                                     |                            |
|---------------------------------------------------------------------|----------------------------|
| Pourquoi feint malle & femelle.                                     | 586                        |
| <i>Toxaris</i>                                                      |                            |
| Comment fit cesser la peste à Athenes.                              | 400                        |
| <i>Trophonius</i>                                                   |                            |
| Quelles singeries l'on faisoit en entrant dans son antre.           | 143                        |
| En quel endroit est son Oracle.                                     | 219                        |
| <i>Tyran</i>                                                        |                            |
| Combien de difference entre la vie d'un Tyran, & celle d'un pauvre. | 308                        |
| Declamation pour le meurtrier d'un Tyran.                           | 485. <i>in</i> jusqu'à 495 |

## V

|                                                                      |          |
|----------------------------------------------------------------------|----------|
| <i>Venus</i>                                                         |          |
| Comment surprise avec Mars par l'industrie de son mary Vulcan.       | 94. & 95 |
| D'où est venue la fable de la surprise de Venus enchainée avec Mars. | 588      |

## Verification

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| Des ordonnances comment se fait dans les Enfers. | 218 |
|--------------------------------------------------|-----|

## Verité

|                                                     |                   |
|-----------------------------------------------------|-------------------|
| Recherchée par Menipe & chez qui.                   | 206. 207. 208     |
| Pourquoi n'accompagne pas tousiours la Philosophie. | 279               |
| Et desire tousiours la liberté.                     | là <i>mesme</i> . |
| Quelle est vne, & combien difficile à decouvrir.    | 360. 361          |

## Verse. eau

|                    |    |
|--------------------|----|
| Signe du Zodiaque. | 74 |
|--------------------|----|

## Vertu

|                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------|-----|
| Combien difficile à obtenir.                                              | 207 |
| Où elle habite, & si l'on ne descend iamais, quand on est parvenu à elle. | 356 |
| Combien elle a de chemins.                                                | 360 |
| En quoi elle consiste.                                                    | 385 |

## Vie



## DES MATIERES.

### *Vie*

Combien aymée, mesme des pauvres & des vieillards. 197  
 Quelle est la meilleure, & celle qu'un honneste homme  
 doit choisir. 208. 209. *insqu'à 218*

### *Vignes*

Qui estoient femmes depuis la teste iusques à la ceinture.

436.

### *Vin*

Comparaison du vin avec la Philosophie. 379

Vin grec coulant dans de grands ruisseaux qui arrousoient  
 vne Isle. 436

### *Vlyffe*

Pourquoy se feist attacher au mats de son Vaisseau. 20

Comment s'échappa des embuches de Polipheme, &  
 luy creua son oeil. 119. 120

Comment fut cause de la mort d'Ajax. 200

### *Vniuersels*

Pourquoy ne subsistent point. 261

### *Vulcan*

Fils de Iunon. 75

Comment aymé des plus belles Deesses, & des Graces.  
 90. 91.

Et comment il surprit Mars. 95

Comment deuenu boiteux. 243

De quoy fut blâmé par Momus, qu'il auoit élu Iuge de  
 son different contre Neptune & Minerue. 364

## X

### *Xanthe*

**F** Leue, pourquoy mal-traitté par Vulcan. 131

## Y

### *Yeux*

**P** ourquoy plus fideles que les oreilles. 574

Tttt

# TABLE DES MATIERES.

## Z

*Zamolxis*

**D**ieu des Scythes, & quels sacrifices on luy faisoit.  
400.

*Zeuxis*

Quelle gloire a remporté de ses Ouvrages, & lesquels en  
estoiient les principaux. 394

*Fin de la Table des matieres des Dialogues de Lucien.*



## EXTRACT DV PRIVILEGE du Roy.

**L**E Roy, par ses Lettres patentes données à Paris le 16. Mars 1654. a permis à *Nicolas Perrot, Sieur d'Ablancourt*, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de l'obéissance de sa Majesté, & par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir. toutes les versions par luy faites, & qui ont desia esté mises au iour, ensemble celles qu'il pourra faire à l'auenir, tant du Grec, que du Latin; & ce conjointement, ou séparément, chaque Ouurage en vn, ou plusieurs volumes, en telles marges, en tels caractères, & autant de fois que bon luy semblera, durant vingt ans, à compter du iour que chaque Piece ou volume sera acheué d'imprimer pour la première fois. Avec défenses à toutes personnes d'en rien imprimer, vendre, ny distribuer, sous quelque prétexte que ce soit, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront son droit; à peine de trois mill liures d'amande, payables sans deport, par chacun des contreuenans, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intérêts. A condition de mettre deux Exemplaires de chaque Volume en la Bibliothèque publique de sa Majesté, & vn en celle de Monseigneur Mollé, Cheualier, Garde des Sceaux de France, auant que de les exposer en vente, & que lesdites Lettres seront registrées dans le Liure de la Communauté des Libraires de Paris, suiuant le Règlement, à peine de nullité. Veut sadite Majesté qu'en mettant au commencement ou à la fin de chaque Volume, vn Extrait desdites Lettres, elles soient tenues pour deuëment signifiées, & qu'aux copies d'icelles collationnées par vn de ses Conseillers Secretaires, soy

soit adjoustée comme à l'Original. Nonobstant oppositions ou appellations quelconques, & sans préjudice d'icelles, dont sa Majesté s'est reserué la connoissance, & la renuoye pardeuant les Maistres des Requestes ordinaires de son Hostel, en leur Auditoire du Palais à Paris; comme il est porté plus au long par lesdites Lettres, signées, *Par le Roy en son Conseil*, **CONRART**; & scellées du Grand Sceau de cire jaune, sur simple queue.

*Ledit Sieur d'Ablancourt a cédé son droit du Privilège cy-dessus, au Sieur Augustin Courbé, Marchand Libraire à Paris, pour la Traduction des Oeuvres de Lucien; suivant l'accord fait entr'eux le dernier iour de Juin 1654.*

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires, le dernier iour d'Auril 1654. suivant l'Arrest du Parlement.*

---

**Acheué d'imprimer pour la première fois, le dix-septième iour d'Aoust 1654.**

*Les Exemplaires ont esté fournis.*